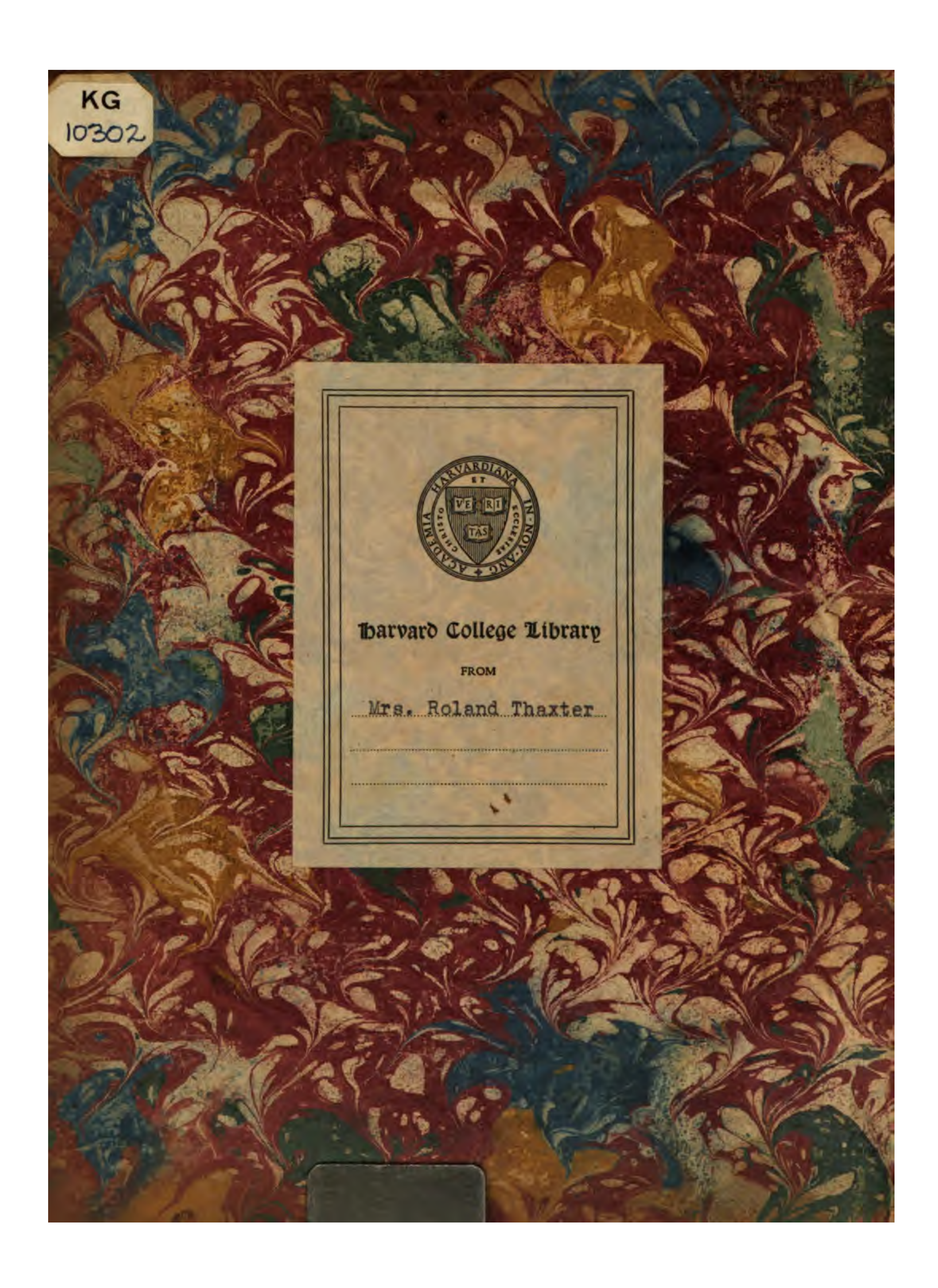

KG
10302
NEDL TRANSFER
HN 69YR U



KG
10302
HARVARDIANA
ET
VE RI
TAS
ACADEMIA IN NOV-ANG
CHRISTO ECCLESIAE



HISTOIRE
DE
POLYBE.

TOME PREMIER.

HISTOIRE DE POLYBE,

NOUVELLEMENT TRADUITE DU GREC

Par Dom VINCENT THUILLIER, *Bénédictin de la Congregation de Saint Maur.*

AVEC UN COMMENTAIRE OU UN CORPS DE SCIENCE MILITAIRE,

ENRICHI DE NOTES CRITIQUES ET HISTORIQUES,

OU TOUTES LES GRANDES PARTIES DE LA GUERRE, ſoit pour l'Offenſive, ſoit pour la Défenſive, ſont expliquées, démontrées, & repréſentées en Figures.

Ouvrage très-utile non ſeulement aux Officiers Généraux, mais même à tous ceux qui ſuivent le parti des armes.

Par M. DE FOLARD, *Chevalier de l'Ordre Militaire de Saint Louis, Meſtre de Camp d'Infanterie.*

TOME PREMIER.



A PARIS,

Chez
PIERRE GANDOUIN, Quai des Auguſtins, à la Belle Image.
JULIEN-MICHEL GANDOUIN, Quai de Conti, aux trois Vertus.
PIERRE-FRANÇOIS GIFFART, Rue Saint Jacques, à Sainte Therése.
NICOLAS-PIERRE-ARMAND, Rue Saint Jacques, à S. Benoît.

M. DCC. XXVII.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROY.

Mrs. Roland Thaxter

H


CLAUDE LE BLANC, MINISTRE ET SECRETAIRE D'ETAT DE LA GUERRE.
A. le Prieur pinx.
P. Drevet Sculp.
VIRTUTIS
BELLICÆ
PRÆMIUM
Adverſis rerum immerſabilis undis.



A MONSEIGNEUR
LE BLANC,
SECRETAIRE D'ETAT,
AYANT LE DEPARTEMENT DE LA GUERRE,
ET GRAND-CROIX
DE L'ORDRE MILITAIRE DE SAINT LOUIS.

ONSEIGNEUR,

L'estime que j'ai toujours eue pour les qualitez naturelles & acquises qui font les grands Hommes, & qui se trouvent toutes réunies en vous, est le seul motif

ã iij

n'admirent que dans l'éloignement ; mais ce qui touche le plus les honnêtes gens, & paroît le plus digne de nos éloges, c'est que votre fortune n'a pû apporter aucun changement en vos mœurs ; & quand vos malheurs vous ont obligé de quitter le poste que vous remplissez si dignement, vous vous êtes trouvé le même que vous étiez avant votre élevation, c'est-à-dire avec le même cœur, la même douceur, la même politesse & la même modération. J'ai l'honneur d'être avec un profond respect,

MONSEIGNEUR,

Votre très-humble & très-obéissant
Serviteur,
Le Chevalier DE FOLARD.

PREFACE

DU COMMENTATEUR.



NTRE les défauts dont un Philosophe de nos jours accuse les Commentateurs, le plus ordinaire est, à l'entendre, qu'*ils s'imaginent que leurs Auteurs méritent l'admiration de tous les hommes, & qu'ils se regardent aussi comme ne faisant qu'un avec eux, & dans cette vûe*, ajoute-t'il, *l'amour propre joue parfaitement son jeu*. Je dois être d'autant plus en garde sur ce défaut, qu'il m'a été déja reproché par des gens, il est vrai, de qui je n'aurois pas dû me défier, si l'on se rendoit justice à soi-même avant que de condamner les autres : car enfin *loripedem rectus derideat*; mais de quelque part que me viennent les avis, il est bon d'en profiter, soit pour me corriger de mes défauts, soit pour éviter d'y tomber; quoique je sçache fort bien que ce que je dis de moi, est bien moins par vanité, que pour servir à ma justification. Quoiqu'il en soit, je déclare nettement que je ne prétens rien à la gloire de Polybe, je la lui laisse toute entiére, & sans vouloir m'en attribuer la moindre parcelle: mon Commentaire n'est pas tant pour expliquer cet Auteur célébre de l'antiquité, que pour tirer des faits qu'il raconte les principes de la science des armes qu'il possédoit à un dégré si éminent, & pour mettre à la portée de tout le monde les réfléxions qu'il nous donne lui-même sur ces faits. Polybe est plus pour le Commentaire, que le Commentaire n'est pour Polybe.

Malebr. Rech. de la Vérité.

Je prie que le mot de Commentaire n'allarme personne. Ce n'eſt point ici un aſſemblage de notes triviales, ſurannées & pédanteſques, priſes ou marodées par-ci par-là, & transférées de pluſieurs Livres dans un ſeul, ſans autre mérite que la tranſlation; ce n'eſt rien de tout cela, je marche en habit de campagne dans mon ſtile : nul *airain de Corinthe*, nulle pompe, nul précieux ridicule, nulle décoration de Rhétorique de Collége, c'eſt un corps de ſcience militaire; & bien que je me ſois aſſez étendu ſur chaque partie, il s'en faut bien que je l'aie épuiſée. Et qui pourra trouver cette partie trop longue, lorſqu'il fera réfléxion aux avantages qui en reviennent?

Préface de l'Hiſtoire Romaine.

Quand nous avancerions que la guerre eſt la plus belle, la plus noble & la plus importante de toutes les ſciences, & qu'elle renferme même celle des mœurs, nous n'avancerions rien que de véritable. Quoi de plus grand & de plus élevé, puiſqu'elle eſt celle des Rois, des Princes, des Grands du monde, & celle enfin des honnêtes gens? C'eſt cette étude qui doit faire leur principale occupation, puiſque c'eſt là leur métier, & qu'ils n'en ont point d'autre à faire ſans ſortir de leur état.

Les Princes, qui ne s'y ſont pas appliquez, le ſentent dans l'occaſion avec une douleur très-mortifiante, par la comparaiſon qu'ils font d'eux avec leurs Généraux qui l'ont étudiée. Domitien ſe trouva dans ce cas, au rapport de Tacite, qui dit qu'il haïſſoit Agricola, à cauſe qu'il étoit plus grand Capitaine que lui, enrageant d'être ſurpaſſé par un ſujet en la gloire des armes, qui à ſon avis devroit être l'appanage des Princes.

Il n'y a que l'étude de la guerre dans quelque état de fortune où l'on ſe trouve, qui puiſſe nous faire eſpérer de parvenir un jour au ſuprême commandement des ar-

mées. Quel est l'état qui égale un particulier à son Souverain, qui le rend dépositaire de toute sa puissance, de toute la gloire, & de toute la fortune des Etats, & qui fait un Conquérant d'un homme d'une naissance vile & abjecte, mais qui est d'une valeur extraordinaire? Qu'on lise l'Histoire pour s'en convaincre. Ce qu'il y a de plus remarquable, c'est qu'il se trouve autant de Princes qui ont éprouvé de plus grandes infortunes par leur ignorance dans les armes, & le mépris qu'ils en ont fait, que par leurs vices & leur lâcheté. Combien en voit-on dans l'Histoire qui ne sont grands & célébres que par le mérite des autres? Mais il est très-rare de trouver des hommes dans une Cour corrompue & fénéante, qui ne soient pas eux-mêmes corrompus & fénéans, à l'exemple du Prince. Le malheur encore des Souverains, est qu'ils se trouvent incapables de faire un bon choix au milieu de cette foule de Courtisans efféminez & perdus, comme chez les Rois de Perse, qui couvrent toujours les vertus qui leur font ombrage.

Combien y en a-t-il qui sont tombez dans les plus grandes calamitez par cela seul? Ils choisissent leurs flateurs & leurs favoris, & laissent là les hommes capables de les bien servir & de les tirer d'embarras; leurs vertus leur sont suspectes, ou du moins un reproche secret de leurs vices ou de leur incapacité. Cela me fait souvenir d'un bon mot du Philosophe Antisthéne, qui voiant que chez les Athéniens la multitude ignorante décidoit de la paix & de la guerre, & disposoit des emplois les plus difficiles suivant son caprice, leur demanda en se moquant, d'où venoit qu'ils ne s'avisoient point d'ordonner par un de leurs Edits que les ânes fussent des chevaux, eux qui avoient le pouvoir de faire tout d'un coup, d'un sot un Général d'armée.

Pour revenir à mon Commentaire, car la digression n'est pas longue, on sera peut-être surpris que je ne suive pas toujours la route ordinaire des Commentateurs, dont la fonction est de bien déveloper les pensées de leur Auteur, & de bien expliquer les choses plutôt que les paroles, de l'admirer en tout comme l'objet de leur culte, & de s'enchaîner dans leur texte sans le quitter, sans le perdre un moment de vûe. Il s'en faut bien que je m'y enchaîne autant qu'on le pense, cela va même plus loin que je n'aurois crû: je ne crains pas que l'on m'accuse de méditer réguliérement sur une chose, & de ne point prendre le change. Un homme qui veut de la méthode & de la régularité par tout, ne la trouvera pas par tout dans cet Ouvrage. Je suis si peu contraint à l'égard de mon texte, que je l'abandonne le plus souvent, & quelquefois mon sujet; de sorte que mon Lecteur se trouve tout d'un coup transporté dans des lieux tout nouveaux, qui ne le divertissent pas moins que les autres, où il se retrouve en peu de tems pour voir de nouveaux objets, sans avoir le tems de s'ennuier ou de se plaindre.

Qu'est-ce donc que votre Commentaire, diront quelques-uns, si vous sortez des régles prescrites aux Commentateurs scrupuleusement liez à leur texte? Je ne sçaurois le définir, c'est à chaque Lecteur à prendre ce soin, s'il lui plaît: quelqu'un, plus heureux que je ne le suis, créera quelque nouveau terme qui fournisse une idée plus juste & plus étendue que celle d'un Commentaire, & qui puisse bien représenter les courses que je fais de tous les côtez sur mille sujets d'érudition & de recherches; tout roule presque sur les faits ausquels je m'attache principalement, combats, batailles, siéges, marches, mouvemens généraux de toute espéce, retraites, entreprises grandes & extraordinaires; enfin

tout ce qui regarde la guerre : la ſcience du Chef comme celle de tous ſes membres, je l'embraſſe & je la traite dans toutes ſes parties, autant que j'en ſuis capable. Dès qu'un fait ſe preſente, le Commentaire s'évanouit; celui-là délaſſe, plaît & amuſe; on ne trouve pas moins de variété, d'ornement, d'érudition & d'inſtructions dans celui-ci, c'eſt-à-dire dans le dogme, tout en eſt plein, & c'eſt là le but où je viſe.

Je ne penſe pas que je me fuſſe jamais engagé à former un deſſein ſur un tel Syſtême, ſi je n'en avois connu la néceſſité. La ſcience de la guerre, diſent nos Auteurs militaires, eſt aſſez ſemblable à la Géométrie; elle eſt ſéche & ſauvage, peu ſuſceptible des graces & des ornemens de l'éloquence & des parures de l'érudition; ces Meſſieurs décident bien vîte, comme ſi Xénophon comme tant d'autres Anciens ne faiſoient pas voir le contraire; nos Auteurs modernes ſecs & arides, à la façon des abréviateurs, reviendroient de leur erreur, & tiendroient un autre langage, s'ils s'étoient mis en tête de traiter la guerre d'une maniére un peu moins vague, plus étendue, & ſur de meilleurs principes qu'ils n'ont fait.

Montécuculi eſt un Abréviateur, eſt-il ſec ? J'en laiſſe le jugement aux Experts. Je ne crois pas qu'on diſe de mon Livre des *Nouvelles Découvertes ſur la Guerre*, ce que diſoient les Dames du *Ménagiana* ſur un ſujet tout différent, qu'il y pleut de l'ennui à verſe. L'Ouvrage que je donne aujourd'hui, ne plaira peut-être pas moins, puiſque je l'ai compoſé ſur les mêmes principes que le premier. Il ne différe que dans l'étendue des matiéres que je traite, que j'épuiſe & que je coule à fond, hors quelques-unes, & j'ai eu des raiſons de ne pas le faire. Je ne l'euſſe jamais entrepris, ſi mes ſervices à la guerre & une perpétuelle étude des

ſciences qui ont rapport à ma profeſſion, n'alloient bien loin au delà de ces années de calme & de repos dont nous jouiſſons, & qui ſemblent vouloir diſparoître.

L'entrepriſe eſt grande, je n'en ſçaurois diſconvenir; on échoué en faiſant des projets trop vaſtes & trop difficiles, je l'avoue: mais cela n'eſt pas toujours vrai. Si cette entrepriſe eſt au-deſſus de mes forces & de mon ſçavoir, c'eſt ce que je ne puis dire encore, du moins n'eſt-elle pas au-deſſus de ma hardieſſe: s'il y a plus que du hardi dans mon fait, ce qui peut bien être, je puis être heureux ſans être plus habile que ceux qui ſont moins entreprenans & moins ambitieux. S'il eſt décidé que je tomberai de bien haut, j'aime mieux illuſtrer ma chûte, & échouer dans un grand deſſein, que de me ſauver dans un médiocre.

Quand on a par devers ſoi de longs ſervices, des études, une violente paſſion pour la Guerre, qu'on a vû manœuvrer des Généraux habiles & expérimentez pendant le cours de deux grandes & cruelles guerres, que l'on a pratiqué ſoi-même, ou du moins que l'on a fourni des projets pour l'éxécution de certaines entrepriſes qui ont eu un ſuccès heureux, qu'on s'eſt perpétuellement appliqué à ſon métier ſans aucun ſoin de ſa fortune, & qu'on s'eſt acquis les connoiſſances néceſſaires pour traiter tout ce que la ſcience des armes a de plus grand & de plus élevé, on peut raiſonnablement eſpérer de réuſſir dans une entrepriſe ſi vaſte & ſi peu commune; puiſqu'alors on n'a rien négligé de ce qui peut conduire au but que l'on s'eſt propoſé. Malgré cela je ne dois pas croire y être arrivé: mais du moins me ſçaura-t-on gré, ſi l'on n'eſt injuſte, d'avoir tenté d'y atteindre.

Je le ſens bien, j'aurois plus beſoin qu'un autre d'entrer en juſtification avec mon Lecteur des fautes où je

puis être tombé. Il eſt difficile, pour ne pas dire impoſſible, de n'en pas faire beaucoup dans un Ouvrage d'un détail auſſi grand & auſſi vaſte que celui-ci. Malgré toute mon attention à éviter les mépriſes, je prévois aſſez que je me tromperai en bien des endroits, & ſur certaines matiéres qui n'ont aucun rapport à mon métier, & ſur leſquelles je ne ſuis pas ſi bien campé & ſi bien retranché que ſur les autres. Mais à quoi me ſerviroit-il de crier, s'il y a bon quartier à mon Lecteur, qui n'en donne aucun, & de perdre mon tems en vaines excuſes? Je l'ai dit dans ma Préface de mes *Nouvelles Découvertes*, je préviendrois inutilement ſon jugement par des juſtifications ennuieuſes, & encore plus inutiles; on prend trop de plaiſir à relever les fautes d'un Ecrivain, pour croire qu'on m'excuſe dans les miennes. Un Auteur n'a qu'à bien faire, dès qu'il s'eſt mis une fois en campagne, c'eſt au Public à juger de ſon ſçavoir ou de ſon ignorance; il s'agit ſeulement de l'un ou de l'autre dans un homme de la profeſſion que je ſuis.

L'on auroit très-grand tort d'éxiger de moi autre choſe que d'écrire en homme qui n'entreprend rien de trop téméraire, & qui croit poſſéder aſſez bien les matiéres dont il traite, & de les expliquer ſeulement d'une maniére claire, ſimple, naturelle & ſans baſſeſſe. Il ne s'agit point ici de ſtile, & de marcher en grand appareil & avec pompe comme dans un triomphe de Rhétorique, mais des choſes & des penſées; j'ai crû qu'il ſuffiſoit de m'en tenir là, ſans négliger pourtant ce qui appartient à l'éloquence militaire, qui ne ſouffre rien de bas ni de trop relevé; autant qu'il dépend de mes forces, j'imite certains arbres qui donnent des fleurs & des fruits tout enſemble. C'eſt aſſez que nous aions tant fait que d'y parvenir, & c'eſt encore ce que les gens de guerre,

comme les autres qui veulent s'inſtruire, demandent & ſouhaitent le plus.

Qu'on ne s'imagine pas que j'imiterai certains Commentateurs qui ſe contentent de mettre de nouveaux mots, rarement de nouvelles choſes, & ſouvent de celles qui ont été mille fois répetées par différens Auteurs.* Il eſt facile de cultiver les terres qui ont été déja défrichées & travaillées par d'autres. J'ai crû devoir les laiſſer à leurs premiers Maîtres, & qu'il me ſeroit plus glorieux de m'ouvrir des paſſages à travers les forêts les plus obſcures, & où perſonne n'avoit encore penſé à pénétrer depuis tant de ſiécles, ſans me croire pourtant plus habile & plus éclairé, mais plus hardi & plus patient que les autres, puiſque perſonne n'ignore combien la recherche du vrai coûte de peines & de ſoins; dans les endroits où je le cherche inutilement parmi les ruines & les débris des tems antiques, je mets en uſage mes conjectures; que s'il arrive que je me ſois trompé en quelques-unes, on ne ſçauroit le trouver étrange, puiſque je ne les donne que ſur ce pied-là. Si des Sçavans illuſtres & de mes amis ne ſe ſont pas trompez dans le jugement qu'ils en ont fait, j'oſe eſpérer qu'il n'y en aura aucune de rebutée. Il eſt vrai que j'attaque en quelques endroits celles de quelques grands hommes qui ont traité comme moi l'antiquité militaire, & que je fais voir leurs erreurs; mais il faut que l'on conſidére que ces erreurs ont produit la vérité, & que celles où je puis être tombé, auront peut-être le même avantage, aiant approché en bien des choſes difficiles au plus près de la vérité ſans la reconnoître & ſans l'aborder. Après tout il ne faut pas que le nom & le titre de Sçavant nous en impoſent; l'on verra qu'ils ont, faute d'expérience, débité bien des choſes fauſſes pour des véritez.

Je

Je prévois assez, & selon toutes les apparences je ne me trompe point, qu'on trouvera cet Ouvrage un peu trop diffus. Il est assez ordinaire aux esprits prétieux & dégoûtez, dit un Sçavant, de se plaindre de la prolixité des Auteurs ; ce défaut dont je puis être accusé, & dont je m'accuse, me fait souvenir d'un beau passage de M. Arnaud, qui me paroît digne d'être copié. *Il est vrai*, dit cet homme célébre, *qu'à l'égard de ceux qui ont beaucoup de pénétration d'esprit, & qui entendent à demi mot, j'aurois pû être bien plus court ; mais on écrit pour toutes sortes de personnes, & il est juste que les plus forts s'accommodent à la portée des plus foibles, selon ce que Saint Augustin disoit à son peuple :* Patiantur aquilæ dum pascantur colombæ. *J'ai de plus ce défaut, (car ç'en est peut-être un) que j'ai trop d'attache à faire ensorte, autant que j'en suis capable, que ce que je crois vrai soit expliqué d'une maniére qu'il soit bien facile de le bien comprendre, & d'en être persuadé ; c'est cela seul, ce me semble, qui me fait être plus long que je ne voudrois.*

Je n'ai pas d'autres raisons que celles que je viens d'alléguer pour justifier l'étendue que je donne à certaines questions. S'il se trouve des gens à qui elle déplaise, sans difficulté j'en entrevois un plus grand nombre qui m'en remerciera, parce que je ne dis rien d'inutile, ni rien de superflu, ou du moins tout porte coup. Après tout, qui est l'Ecrivain sur la terre qui puisse contenter tout le monde ? J'offre ici un festin abondant, composé de toutes sortes de mets & de fruits tirez de mon cru en plus grande quantité que de celui des autres ; il est libre à chacun des Conviez de choisir & de prendre ce qu'il trouvera de plus à son gré ; tout est apprêté de ma main, & j'ai eu égard aux différens goûts.

Si j'avois passé une partie de ma jeunesse dans un Col-

lége, & étudié sous la discipline d'un Pédagogue qui m'auroit instruit des régles de la Rhétorique, & appris à ne donner à mes pensées & à mes raisonnemens que la juste étendue qu'ils doivent avoir, j'aurois été peut-être plus court, je n'en disconviens pas; mais je ne sçaurois croire que je n'eusse pas ennuié: il faut laisser un cours libre à l'humeur & à la nature, & ç'eût été forcer l'une & l'autre. Je ne sçaurois me contenir sous les enseignes de ces régles, je n'ai pû me contraindre dans cette sorte de discipline; déplaît-on moins sans ce défaut ou avec ce défaut, si l'on manque d'esprit?

Je crois que cette méthode pressée est admirable dans un Auteur de profession, qui doit avoir des vûes suivies, marcher serré & uni comme une Colonne, sans digressions, sans superfluitez, sans citations & sans exemples, franchement c'est une très-grande servitude que cela, c'est se mettre à la chaîne. Me donné-je pour un Auteur tel que je dis? J'imite le mien, qui ne court pas à sec comme les autres. Marche-t-il plus serré & dans une plus grande discipline de Rhétorique que je ne fais? Déplaît-il? Ennuie-t-il? Au lieu que la plûpart des autres font un effet tout contraire sur l'esprit de leurs Lecteurs. Si c'est un mauvais modéle selon quelques Sçavans, ç'en est un bon selon d'autres plus Sçavans qu'eux, & plus grands Connoisseurs. Je m'en tiens à ceux-ci sans mépriser les autres, & plus encore à la nature qui m'y entraîne, comme elle entraînoit Michel de Montagne, & contre laquelle la Rhétorique, toutes ses régles & ses Professeurs vont se briser comme contre un roc.

On peut juger par ce que je viens de dire, que les libertez que je me donne, & les hardiesses que je prens ne sont pas petites, & je m'en sçai gré. J'en avertis mes Lecteurs par avance, bien loin de chercher des raisons pour excuser mon libertinage.

La République des Lettres a ſes libertins & ſes amuſans ; déplaiſent-ils ? Sont-ils rebutez ? Il s'en faut bien, ils ſont au contraire très-recherchez ; ils nous donnent des fruits & des fleurs en abondance pêle-mêle & ſans ordre comme un trophée, & le tout enſemble compoſe une odeur très-douce & très-agréable. Rien ne plaît & ne réjouit tant que cela ; c'eſt la régle que j'ai ſuivie, & le préſent que je fais au Public, aux Gens de guerre, aux Sçavans, & à ceux même qui ne le ſont pas, & qui ne liſent que pour délaſſer leur eſprit. Le préſent eſt fort peu de choſe, mais enfin c'eſt le travail de pluſieurs années.

Polybe fit un ſemblable préſent à ſon ſiécle il y a deux mille ans, il en fut admiré comme nous l'admirons, & comme on l'admirera toujours. S'il n'eſt pas en entier, du moins ce qui nous reſte de ce grand homme nous fait aſſez juger de l'excellence du tout. Il l'orne & le pare de nouveaux fruits & de fleurs toutes nouvelles, que je préſente à mon ſiécle, & le tout rangé & varié de la même façon que mon Auteur a donné le ſien. Car c'eſt de lui que je reçois l'ordre. Bien aſſûré que cette méthode, bizarre en apparence, attirera davantage l'attention & la curioſité de mes Lecteurs.

Souvent un beau déſordre eſt un effet de l'art.

Je m'attache aux batailles, aux combats qu'il rapporte ; je les éclaircis, je les mets dans un plus grand jour, j'en tire le précepte & la méthode, & j'accommode le tout à mon Syſtême de Tactique, & à ma maniére d'attaquer & de ſe défendre ; j'y ajoute des Plans & des Figures des ordres de batailles pour un plus grand éclairciſſement ; j'appuie le tout d'obſervations & de remarques, lorſqu'il s'agit de quelque partie conſidérable de la guerre, que je traite toutes ſur ces principes.

Il y en a certaines plus importantes que je ſubdiviſe en pluſieurs autres, & chacune eſt expliquée & traitée ſéparément. Il s'en trouve quelques-unes dont aucun de nos Auteurs dogmatiques n'avoit parlé, ſoit par oubli, ſoit qu'ils ne crûſſent pas qu'on pût les réduire en principes & en méthode. Du moins devoient-ils nous faire voir qu'elles ne leur étoient pas inconnues. A l'égard des autres, à peine nous en donnent-ils une bonne idée. Enfin je me conduis de ſorte que chaque Chapitre ou Paragrafe les repréſente par des côtez différens, ſelon les divers cas, le tems, les lieux, les occaſions, le nombre, le plus ou le moins de force dans une arme que dans l'autre, les variations d'ordres, les différentes méthodes, & le caractére même des Généraux : car tout eſt de conſéquence à la guerre. Il n'y a rien de petit, tout y eſt grand, ou tout le devient.

Dans les autres matiéres, diſons plutôt dans toutes, je donne un libre eſſor à mes penſées ſur toutes les choſes dont mon Auteur parle, & dont l'imagination eſt ſans ceſſe remuée, ſe tournant de tous les côtez & ſur différens ſujets.

Comme cet Ouvrage pourroit être lû par morceaux, ou ſervir à la guerre en guiſe de Dictionnaire de conduite militaire ſelon les cas qui peuvent ſurvenir, qui ne ſont pas tous les mêmes, il pourroit fort bien arriver qu'un avertiſſement, un précepte, une conduite à obſerver dans l'attaque ou dans la défenſe, qui ne ſeroient donnez qu'une fois, courroient riſque de demeurer inconnus.

A la ſuite de chaque Chapitre du Texte viennent des Obſervations ou des Diſſertations ſur les événemens que l'Auteur rapporte, ſans aucun autre ordre que ces événemens, & tout cela embraſſe différentes matiéres : car elles

ne regardent point toutes la guerre, quoique je la traite dans toutes ses parties. Dans ces sortes d'Ouvrages, le droit de paix & de guerre, la politique, & tout ce qui regarde le gouvernement des Peuples, dont l'Auteur parle, & leurs différentes méthodes d'attaquer & de se défendre, ne sont pas négligées. Je coule quelquefois légérement sur certaines choses pour les reprendre & les approfondir, lorsque l'occasion s'en offre dans le cours de cet Ouvrage: car quoique mon Auteur posséde tout dans un excellent dégré, il n'a pas tout dit, & nous ne sommes pas toujours de son avis. Bien que je place ce grand homme au-dessus de tous les Historiens Politiques & Militaires, quelque estime même que j'en fasse, je le crois si peu éxemt de tout défaut que j'en fais observer, que j'en reléve même un assez bon nombre.

A l'égard des batailles, des combats, des campemens & des mouvemens généraux des armées, changemens & variations d'ordres, des insultes de camps retranchez; des retraites de toute espéce, des surprises, des siéges, des passages de riviéres & de grands fleuves, & autres grandes manœuvres sçavantes & profondes, & tout ce qui regarde la science du Général, je les traite avec toute l'éxactitude & le soin possible, & autant qu'il dépend de mes forces & de mon intelligence, puisqu'aucun avant moi n'a fait paroître les siennes sur ces sortes de sujets, c'est-à-dire sur un Cours de science militaire; on ne l'a pas fait non plus à l'égard des faits que mon Auteur rapporte d'une maniére claire & distincte; & que je réduis en principes & en Systême; mais si ces faits n'étoient pas représentez & éclaircis par des Plans & des Figures dessinées avec la derniére régularité, & gravées par les plus habiles Maîtres, & que tout n'y sentît pas l'art & la méthode, je croirois n'avoir rien fait pour l'instruction

des Gens de guerre, ni qui fût digne d'une ſi grande entrepriſe. Rien ne m'a ſemblé plus important que cela. C'étoit la méthode des Anciens, comme on le voit dans Plutarque : on a coutume de dire, & l'on n'en a que trop de raiſon, que les Images ſont les Livres des ignorans. Les Hiſtoriens, je me borne à ceux-ci qui ſe mêlent d'en enrichir leurs Ouvrages, devroient donc ſe faire une eſpéce de religion de n'en mettre que de véritables. S'apperçoit-on, dans preſque tous les Livres qui en ſont ornez, que ces Plans ou ces Figures ſoient vraies ? La plûpart de celles dont ces Auteurs nous régalent, ſont des rêveries tirées de leurs cerveaux, ſoit manque d'attention aux différens textes qu'ils conſultent où ces faits ſont marquez, ſoit faute d'un certain génie propre à ces ſortes de découvertes, ſoit par défaut d'expérience ou par ignorance; il faut bien que tout ceci y entre, ou du moins une bonne partie. Quoiqu'il en ſoit, il eſt conſtant qu'ils trompent par là les perſonnes les moins propres à ſe garantir de l'erreur; parce qu'ils n'éxaminent pas mieux les actions qu'ils liſent que l'Hiſtorien qui nous les raconte, auſſi ignorant qu'eux à cet égard-là. Les Sçavans y ſont trompez comme les autres, ſi ces Figures repréſentent des combats ou des batailles : car tous ne ſont pas du métier pour en juger. Il s'en trouve pourtant qui ſans en être s'apperçoivent fort bien de ces ſottiſes, & n'ont garde de les regarder comme des piéces authentiques. Ceux-ci ſont en fort petit nombre, mais les dupes ſont en foule.

Les Eſtampes des batailles & des machines de guerre des Anciens dans la nouvelle Hiſtoire Romaine, ſont-elles bien ſincéres ? Approchent-elles du vrai ? J'avoue que l'Auteur ne les a pas tirées de ſa tête, mais priſes par-ci par-là dans pluſieurs Ouvrages la plûpart Italiens. Mais

à quoi penſe-t-on de nous donner gravement les imaginations ridicules de ces ſortes de Sçavans? Reconnoît-on Polybe & Tite-Live lui-même dans l'Eſtampe que l'on donne là de la bataille de Cannes? Eſt-elle conforme au narré de ces deux Auteurs? Peut-on s'empêcher de rire, en voiant la cavalerie des deux ordres partagée à chaque aîle ſur quatre colonnes d'une profondeur immenſe? Jamais les Romains ni les Carthaginois, ni aucune nation du monde ne combattit ni ne ſe rangea de la ſorte à la cavalerie, mais par eſcadrons. Lipſe, il eſt vrai, & tous ceux qui le ſuivent en queue, ont ſuivi cette ridicule façon de ranger la cavalerie. De grace qu'on me faſſe voir l'Auteur où ils l'ont puiſée. Lipſe ſur cet article, & dans preſque tout ſon *Poliorceticon*, eſt un Auteur dont on ne peut trop ſe défier. Hugo Gromaticus eſt l'original de toutes ces mépriſes. A-t-on pris garde à l'infanterie, qui faiſoit le centre dans cette bataille? Je ne vois rien de plus plaiſant que le grand chemin qu'on laiſſe entre les deux corps, comme pour épargner aux Romains la peine de ſe faire un paſſage au centre des Carthaginois.

A ces ordres de batailles que je donne ſelon la deſcription que mon Auteur en fait, j'en oppoſe d'autres ſelon mon Syſtême, dont je donne les Plans, & des exemples paralléles anciens & modernes.

Lorſque l'action s'eſt terminée dans une plaine, nous traitons des affaires des plaines; nous n'épuiſons pas pourtant cette matiére dans un ſeul endroit, parce que les cas ſont differens, & les circonſtances diverſes: outre que la guerre ne ſuit pas toujours les routes qu'on ſe propoſe, & par conſéquent les méthodes doivent être différentes, quoique dans un terrain ſemblable; en un mot j'emploie différentes maniéres de me ranger, & je ne me borne

pas à une ſeule dans le même païs: l'habileté conſiſtant dans les variations d'ordres, ce qui eſt bien différent de la routine, qui ne reconnoît qu'un ſeul ordre & qu'une ſeule méthode. Doit-on être ſurpris après cela, ſi la portion du hazard ou de la fortune dans le partage de la gloire militaire eſt toujours la plus grande? Au lieu qu'en oppoſant à l'ennemi des diſpoſitions diverſes ſans rien changer dans mes principes capitaux, ſinon pour la diſtribution de chaque arme, il ſe trouve toujours nouveau, & dans une perpétuelle incertitude de ce qu'il fera, ne voiant rien dans ce qu'on veut faire à cauſe de la ſoupleſſe & de la vîteſſe de mes mouvemens, & c'eſt là en quoi conſiſte le grand & le profond de ma Tactique. Ajoutez à ce que je viens de dire, que j'approfondis davantage la matiére que je traite ſelon que l'Auteur me fournit l'occaſion de reprendre les mêmes matiéres dont j'ai parlé ailleurs. Nous réfléchiſſons en même tems ſur les fautes des deux partis, comme ſur ce qu'ils ont pratiqué de bon & de remarquable.

Si l'affaire s'eſt paſſée dans un païs couvert, dans des lieux mêlez, coupez, difficiles, & où une armée ne combat que par parties détachées ou ſur un petit front, je propoſe & je donne des diſpoſitions différentes, & ainſi de toutes les autres affaires qui regardent les diverſes ſituations des lieux, où les armées ſont obligées de combattre; mais je ne m'écarte jamais de ma méthode, qui s'accommode à tout; en cela bien différente de celle que nous ſuivons.

Il eſt aiſé de comprendre par le nombre des Volumes de cet Ouvrage, la grandeur des matiéres qu'il renferme, & combien il importe de l'orner & de l'enrichir de Plans & de Figures; il y en aura près de 350, & l'on ne ſçauroit guéres s'en diſpenſer: car ſans ce ſecours il ſeroit très-

très-difficile de bien comprendre les matiéres que je traite; mais on doit bien se garder de croire que je donne mes imaginations pour des réalitez, comme font tant d'autres. Tout est prouvé, tout est réel à l'égard de l'antiquité militaire. Un Ami * de mérite que j'ai auprès de moi, & qui dessine parfaitement, s'est chargé de l'éxécution des desseins; & a suivi mes idées avec toute la régularité & l'éxactitude possible.

* Le Sieur d'Albéry.

Je me suis trouvé trop resserré dans cette Préface pour être en état d'entrer dans un plus grand détail de cet Ouvrage. Je me borne seulement aux deux premiers Volumes: les matiéres des suivans sont en si grand nombre, que je ne pourrai guéres me dispenser de les accompagner de Préfaces, où nous répondrons aux critiques si nous le jugeons à propos.

Comme mon Traité de la Colonne est la base de tout mon Corps de science militaire, & le fondement de tout mon Systême de guerre, elle en fait aussi la tête. Elle n'est pas tout-à-fait telle qu'elle a été donnée dans les *Nouvelles Découvertes*, on la fortifie d'un grand nombre de preuves, qui achéveront de convaincre ceux que les premiéres ont ébranlez. J'y ai ajouté encore des Figures, des éxemples & des faits remarquables anciens & modernes qu'on ignoroit, & que j'ignorois moi-même, qui ne laisseront pas que de surprendre & de désarmer, s'il est possible, ceux au goût desquels cette façon de combattre n'a pas été, plutôt par esprit de contradiction que par raison: car je les défie d'en alléguer aucune tant soit peu suportable, & qui puisse faire juger qu'ils entendent l'infanterie, & qu'ils connoissent sa force. En un mot il n'y a guéres de Chapitre où je n'aie inseré quelque nouveau raisonnement, quelques nouvelles réfléxions,

& quelques nouvelles maximes que la vérité produit asſez naturellement, & qui paroîtront, j'eſpére, en leur place. C'eſt l'avantage des Syſtêmes fondez ſur des véritez démontrées, de conduire à un grand nombre d'autres: ce qui n'eſt pas un petit embarras à ceux auſquels ces véritez déplaiſent, & qui les rejettent hardiment lorſqu'elles paroiſſent contraires à leurs préventions. Ne craignent-ils pas que la vénérable routine ne ſoit déſertée, & qu'ils ne perdent tout leur credit? Leur crainte n'eſt point mal fondée, puiſque cette routine menace ruine, & que j'en ſappe les fondemens.

J'ai jugé d'autant plus néceſſaire de répandre plus de preuves dans cet Ouvrage, que je ſuis venu dans un tems où des ſentimens tels que les miens, tout raiſonnables & démonſtratifs qu'ils ſont, ne peuvent manquer d'effaroucher certains eſprits opiniâtrément attachez à la coutume: pour les habiles, ils me ſeront favorables: je parle ici des Officiers particuliers, ſçavans dans l'infanterie, comme des Généraux les plus renommez de l'Europe, qui ont approuvé & reçû mon Syſtême, & qui m'ont fait l'honneur de me le marquer dans les lettres qu'ils m'ont écrites.

Le nombre des entêtez eſt toujours le plus grand, & il ne manquera pas de ſe ſoulever. Car le moien que les routineurs puiſſent s'accommoder d'un Syſtême qui les réduit dans l'abſolue néceſſité d'étudier & de s'appliquer à leur métier. Et pourquoi y ſeront-ils obligez? Le voici, c'eſt que mes principes étant à la portée de toutes ſortes d'eſprits, & pouvant s'apprendre comme ceux des autres ſciences, il leur ſera honteux de ne rien ſçavoir de la guerre, pendant que ceux qui ne ſont pas guerriers pourront par la lecture de mon Livre, en raiſonner

& en parler beaucoup plus ſçavamment que ceux qui n'ont d'autre titre à produire que leur expérience : il faudra donc néceſſairement qu'ils apprennent, de peur de trouver des gens de tous états qui les relévent à chaque pas qu'ils feront. Voilà ce que j'avois à dire de ce premier Tome : paſſons au ſecond, où nous nous réduirons à une ſimple idée, ſauf à dire quelque choſe de plus dans une Préface.

L'attaque & la défenſe des places des Anciens en fera la matiére, ſans paſſer à d'autres que par diverſions. Le ſiége de Lilybée, qui eſt un des plus célébres, & peut-être le plus ſçavant de l'antiquité, m'a ſervi comme de texte à expliquer, & j'ai formé là-deſſus un Ouvrage régulier & très-conſidérable. J'ai rangé les matiéres, qui ſont infinies, de la maniére qui m'a ſemblé la plus commode & la plus méthodique. J'ai puiſé, à peine le croira-t-on, d'un homme auſſi peu ſçavant que je le ſuis : car je ſens bien que je ne le ſuis pas ; j'ai puiſé, dis-je, dans un fort grand nombre d'Auteurs : ceux qui ſont plus ſçavans que moi dans cette ſorte de Litterature, n'en ſeront nullement ſurpris ; mais ils le ſeront de ma patience bien plutôt que de mon eſprit.

On y trouvera toutes les pratiques & les méthodes différentes des Anciens dans ces deux belles & ſçavantes parties de la guerre, car ils y étoient plus habiles que nous ne le ſommes ; c'eſt de quoi peut-être nos habiles Ingénieurs ne conviendront pas. Ils ſuſpendront, s'il leur plaît, leurs déciſions juſqu'à nouvel ordre : car il faut que le Livre paroiſſe. Tout cela eſt enrichi de Figures, & d'une infinité d'exemples, de réfléxions & de raiſonnemens ; j'y améne des preuves, je préviens les objections, j'appuie tout de témoignages ; & lorſque ces ſortes de flambeaux me

manquent, j'ai recours aux conjectures, qui ne m'échapent pas au besoin, presque assûré qu'il n'y en aura aucune de rebutée.

Je ne pense pas qu'il y ait rien de plus amusant & de plus instructif qu'un Traité particulier sur une matiére comme celle-ci; lorsqu'elle est neuve & que celui qui se met en tête de l'épuiser n'est pas dépourvû des connoissances nécessaires pour une telle entreprise: l'expérience de la guerre doit être jointe à ces connoissances pour pouvoir réussir. Sans cette expérience je ne crois point qu'un autre plus sçavant que je ne le suis s'en pût bien tirer. On trouvera ce Traité d'autant plus curieux & plus amusant, qu'il est presque tout parsemé & bigarré de Physique & d'expériences sur les ressorts de l'air & du feu, car je suis sur ce point-là d'un sentiment bien différent de ceux qui ont écrit sur cette matiére.

Les machines de jet des Anciens m'en ont fourni l'occasion quant aux parties de l'air; car quant à celles du feu, la poudre qui a produit l'invention de nos diverses bouches à feu, & celle de nos mines, m'a conduit à des expériences & à des découvertes toutes nouvelles sur les parties qui composent les ressorts de la flâme considérée comme un fluide parfait.

Je hazarde mes conjectures sur leur nature & leur figure, car je n'ai que cela à donner, non plus que les autres, pour qu'ils puissent produire les effets que l'on voit; sans que je croie pour cela, malgré mes expériences, que j'aie fort avancé dans la recherche de la vérité. Les expériences trompent, quoiqu'elles soient heureuses: car c'est souvent toute autre chose que ce que l'on s'imagine. Je suis du sentiment des Sçavans les plus raisonnables, qui tiennent que *le meilleur usage qu'on puisse faire de la Philosophie est de reconnoître qu'elle*

est une voie d'égarement & de visions qui ne sont pas toujours la marque d'un petit esprit.

Je donne les Figures de toutes les machines des Anciens que j'ai découvertes, & une infinité d'autres Estampes qui représentent leurs lignes de circonvallation & de contrevallation, leurs approches, leurs différentes méthodes dans la descente du fossé, leurs galeries souterraines, leurs tours, leurs sorties, & les forces mouvantes de ces lourdes machines, &c. toutes ces matiéres sont dignes de l'attention des habiles gens, parce qu'elles sont toutes nouvelles.

On peut juger combien une semblable entreprise coûte de peines, de soins, de recherches & de dépenses, par les expériences que j'ai été obligé de faire, & qu'il m'a fallu souvent répéter. J'aurois pû pousser plus loin que je n'ai fait, & m'embarquer dans d'autres découvertes; mais comment pouvoir en venir à bout? Les facultez d'un Particulier ne suffisent pas, je me produis peu, & je n'importune personne. Ceux qui aiment cette sorte de Litterature d'antiquité militaire, qui est de toutes la plus agréable, en auront ici plus qu'ils n'en devroient attendre raisonnablement d'un homme de ma profession.

On n'entretient pas toujours le Lecteur de siéges, de combats & de batailles, de tems en tems on lui présente des objets plus tranquilles & plus doux. Tantôt c'est le caractére & l'éloge d'Hiéron, tantôt la vie d'Agathocles Tyran de Syracuse. Dans un endroit on fait voir de quels artifices les Romains se sont servis pour étendre leur domination sur tous les Etats du monde; dans un autre quel a été leur esprit & leur conduite & l'adresse de leur politique militaire dans la seconde Punique; ici les mœurs, le caractére & la politique des Carthaginois: là

celle des Grecs & des différens peuples de l'Asie, &c. sans compter les digressions qui se rencontrent en assez grand nombre, & qui roulent presque toutes sur des sujets moins bruians & moins terribles que ceux que la guerre a coutume de nous présenter.

Enfin, de peur que les éxemples trop éloignez du tems où nous vivons, ne fissent pas assez d'impression, & que dans l'application des principes ils ne vinssent pas assez facilement à l'esprit; on en a ajouté d'autres plus récens, & tirez pour la plûpart de nos derniéres guerres. On doit bien s'attendre que nous n'épargnerons pas là-dessus nos réfléxions; nous avons saisi cette idée d'autant plus volontiers, qu'elle nous fournissoit l'occasion de témoigner publiquement l'estime que nous faisons des Généraux d'armée qui ont illustré leur siécle par leur valeur & leur habileté. Quelquefois, à la vérité, nous disons librement ce que nous pensons de certaines entreprises qui ne nous paroissent pas avoir été conduites selon les régles de la guerre : nous jugeons avec la même liberté des autres qui ont été rejettées, ou négligées au moment de l'éxécution par une prudence mal-entendue, par faute de hardiesse, par de mauvais conseils ; & d'autres enfin qui ont échoué bien moins par la faute du Général que par l'incapacité, la mauvaise volonté, la malice, ou la foiblesse de ceux qui en étoient chargez.

Mais la plûpart de ceux-là sont morts, & à l'égard des autres qui vivent encore, ils sont assez raisonnables pour ne pas me sçavoir mauvais gré de la liberté que je prens. Je ne pense pas que qui que ce soit se croie infaillible. En tout cas je ne veux pas qu'on m'accuse d'être du nombre de ceux qui aiment mieux mentir ou déguiser un fait, que de s'exposer aux mauvais offices de

ceux qui pourroient s'oppoſer à leur fortune, ou les perdre tout à fait. A ce prix là je ne briguerai jamais la faveur de perſonne, je ſuis content de mon ſort tel qu'il puiſſe être ; & quand celui de Béliſaire me ſeroit deſtiné, j'ai aſſez de courage & de Philoſophie pour le ſupporter. La vérité a été de tout tems opprimée ; mais jamais les ennemis de cette vérité n'ont pû ôter la gloire, ou du moins la conſolation des perſécutions auſquelles ſont expoſez ceux qui l'écrivent. Il eſt pourtant certain que cette gloire, que produit la vérité, eſt infiniment plus grande dans le Prince, ou dans ceux qui gouvernent, lorſqu'ils ſouffrent qu'on la diſe & qu'on l'étale dans le plein jour.

Je ſerois bien marri d'emploier le peu de talens que Dieu m'a donnez, & le peu de tems qui me reſte à vivre, à déguiſer la vérité par de baſſes flateries. Ce ne ſont pas les fautes qui déshonorent un homme de guerre, c'eſt la lâcheté & les mauvaiſes actions. Je n'attaque perſonne à cet égard ; & ſi j'en rapporte de bien mauvaiſes & de bien infames, je les tire des éxemples éloignez. Quelque éteinte que ſoit, dit Tacite, la famille de ceux qui ont commis des lâchetez, il ſe trouve toujours quelques-uns qui par reſſemblance s'intéreſſent à leur condamnation, & ne peuvent ſouffrir les défauts ou les mauvaiſes actions dont l'Hiſtorien les charge. Sur ce pied-là il faudroit jetter toutes les Hiſtoires au feu.

Les Princes, les Grands du monde, ou les Généraux d'armées, dit quelque part un Hiſtorien judicieux, doivent s'imprimer fortement dans l'eſprit que leur rang les expoſant à la vûe de tout le monde, tout ce qu'ils font de bon & de mauvais eſt toujours connu d'un fort grand nombre de perſonnes, & les derniers ont pour témoins leurs ſoldats & leurs Officiers, qui voient ſouvent

Puffendorf Comment. de rebus Suecicis.

fort clair. Un Historien est en droit de transmettre à la postérité leurs actions telles qu'il les trouve, ou telles qu'il les a vûes; le seul moien que les uns & les autres aient pour prévenir le blâme des siécles à venir, est de bien faire : le Monarque peut imposer silence à ses sujets tandis qu'il est en état de se faire craindre, les autres le peuvent par leur crédit auprès du Monarque, ou de ses Ministres; mais ni le Monarque ni les Ministres ne viendront jamais à bout d'arrêter la plume des Etrangers, ou des Ecrivains désintéressez qui vivront après lui. Il vaut mieux imiter Trajan. Ce grand Capitaine *tira un grand avantage des vices de Domitien : car il avoit sçû par sa propre expérience*, dit M. de Tillemont, *quelle misére c'est que de trembler sous un Tyran en danger d'éprouver sa cruauté. Il avoit vû combien les méchans Princes sont détestez de tout le monde, & de ceux-mêmes qui les rendent méchans Princes par leurs mauvais conseils & par leurs flateries; ainsi il voioit dans ce qu'il avoit souhaité ou blâmé étant particulier, ce qu'il avoit à faire ou à éviter étant Empereur. Ses bonnes qualitez étoient d'autant plus agréables, qu'elles étoient opposées aux vices de Domitien : aussi n'avoit-il garde de trouver mauvais qu'on blamât & Domitien & les autres méchans Princes; comme il en étoit si différent, il ne s'intéressoit nullement à leur défense, sçachant bien que tout ce qui se disoit contr'eux ne pouvoit retomber sur lui, & que même on n'aime pas assez les bons quand on ne hait pas les déréglemens des méchans.* Quand on ne blâme point, dit Pline, un méchant Prince après sa mort, c'est que son successeur lui ressemble.

Tillemont, Hist. des Emp. Vie de Trajan.

D'ailleurs bien des raisons semblent devoir me rassûrer contre la mauvaise humeur de ceux à qui certaines véritez peuvent déplaire, & ausquels la maxime de Tacite, citée plus haut, peut être appliquée. Les plus éclairez

sçavent

sçavent mieux que personne combien la science de la guerre est vaste & étendue, combien elle embrasse d'autres connoissances. Combien faut-il avoir de qualitez de la nature, combien d'étude & d'expérience, pour être également habile dans toutes ses parties? Mais quand on n'auroit qu'à se féliciter sur les premiéres, quand on n'auroit rien à se reprocher sur les secondes, la vigilance ne s'endort-elle pas quelquefois? L'attention n'est-elle jamais détournée? Que l'on me nomme un Général de l'antiquité, un des plus renommez de nos Modernes, quelque parfaits qu'ils soient, ausquels on ne puisse rien reprocher?

D'ailleurs en prenant quelquefois la liberté de ne pas approuver certaines actions militaires, loin d'avoir eu intention de diminuer par là la gloire de leurs Auteurs, je n'ai prétendu que la rehausser: car si je les avois louées comme celles qui sont véritablement dignes de nos éloges, qu'auroit-on pensé, ou de mon discernement ou de ma sincérité? Au lieu qu'en rendant aux uns & aux autres la justice qui leur est dûe, le témoignage que je rends en faveur de celles, qui sont conformes aux régles de la guerre, devient croiable par celui que je porte contre celles qui lui sont contraires.

Si j'avois perverti la vérité pour ne pas déplaire aux uns, & pour flater les autres, j'aurois fait plus de mal que de bien, & passé non seulement pour un flateur insigne, mais fourni encore des réfléxions malignes à ceux qui ont été les témoins des événemens, & ressuscité ou rappellé des idées fâcheuses & désagréables à la honte de ceux dont j'aurois pallié ou couvert les défauts ou les mauvaises manœuvres, l'on y seroit revenu comme au premier jour. C'est en effet ce qu'a produit une Histoire imprimée depuis peu de tems; je n'en avois jamais tant

appris de la conduite irréguliére d'un grand nombre qui y sont louez, que lorsque cette Histoire a paru dans le monde. Ce qui surprendra encore plus, c'est que la plûpart de ceux qui se sont rendus dignes des plus grands éloges, y sont oubliez, ou louez très-sobrement. Témoin la belle & sçavante manœuvre de M. d'Avarey à la bataille d'Almanza. L'Auteur en fait-il la moindre mention ? Et cependant la gloire de cette journée fut toute pour lui à la gauche ; notre droite, qui plioit déja, & dont la défaite étoit toute visible, ne dut-elle pas son salut à la gauche déja victorieuse, qui s'étoit repliée sur la droite des ennemis ? Cette belle action ne méritoit-elle pas qu'on en fît tout l'honneur à cet Officier Général, qui s'acquit par là un brillant qui éclata si fort, & qui fit tant de bruit par toute l'Europe ?

Je dois donc m'attendre que les véritez historiques & rares, qui sont répandues par tout dans cet Ouvrage, ne m'attireront aucun blâme des gens raisonnables, puisque je ne dis rien qu'il ne soit très-permis de dire ; il n'en sera pas ainsi de mes opinions, si contraires à celles des autres. Je dois me préparer à de grandes oppositions, parce que j'attaque les pratiques & les maximes universellement reçûes & de longue prescription. Mais la vérité démontrée est-elle bien insultable ? Dans quelques autres sciences, le sophisme éblouissant peut être de quelque ressource pour se tirer d'affaire ; mais dans celle de la guerre toute voie & toute issue lui est fermée, puisque semblable à la Géométrie elle emploie des figures & des démonstrations évidentes & indubitables.

J'avoue qu'il n'est rien qui effraie plus certaines gens qui ont déja pris parti en matiére d'opinions dans certains arts & certaines sciences, que de se mettre en pleine marche avec des sentimens peu communs & des principes

tout nouveaux, si ces principes tendent au renversement de l'ancienne méthode, qu'ils ont intérêt de défendre, parce qu'elle favorise leur paresse, & les dispense de s'appliquer. En effet le moien de rassembler tous les principes & toutes les régles d'une science immense & perdue parmi cet amas de ruines & de matériaux dispersez au loin & de toutes parts dans une foule d'Auteurs de l'antiquité la plus reculée. Les lire tous, les méditer tous pour tâcher de rétablir un Systême qui ne nous est connu que par un petit nombre de parties détachées; quelle patience, quels soins, quelles dépenses pour un Particulier! Est-on bien assûré de vivre assez longtems pour réussir, & pour voir le bout d'une entreprise si difficile? Ne seroit-ce pas une nouvelle création pour celui qui s'y embarqueroit, plutôt qu'une recherche & une découverte de ce qui a été autrefois?

Mais quand on auroit assez de moiens, d'esprit inventif & de bonheur pour retrouver ce qui est perdu, pour aller même au-delà; si l'on n'est pas le Maître dans un Etat, si l'on n'est pas un Ministre qui gouverne, ou quelque grand d'un Roiaume, ou d'une République, que d'obstacles ne trouve-t-on pas en son chemin? Il faudra tenir tête aux faux préjugez de la coutume, & à chaque pas que l'on fera, essuier les charges, & passer sur le corps d'une infinité de gens puissans & en crédit, à qui il est permis de faire & de dire tout ce qui leur vient à la fantaisie; *parce qu'ils s'imaginent*, dit un Auteur célébre de nos jours, *sçavoir toutes choses, & qu'ils ont de la peine à croire que les gens qui leur sont inférieurs aient plus de raison qu'eux: car ils souffrent bien qu'on leur apprenne quelques faits, ils ne souffrent pas volontiers qu'on les instruise des véritez solides, & qu'il est nécessaire de sçavoir; ils s'emportent lorsqu'on les contredit & qu'on les détrompe.* Maleb. Rech. de la Vérité, Liv. 4. ch. 9.

Parce qu'on a de coutume de leur applaudir en toutes leurs imaginations, pour fauſſes & pour éloignées du ſens commun qu'elles puiſſent être, & de railler ceux qui ne ſont pas de leur ſentiment, quoiqu'ils ne propoſent & ne défendent que des véritez inconteſtables ; c'eſt par cette conduite flateuſe de ceux qui les approchent, qu'ils ſe confirment dans leurs erreurs & dans la fauſſe eſtime qu'ils ont d'eux-mêmes, & qu'ils ſe mettent enfin en poſſeſſion de juger cavaliérement de toutes choſes.

La penſée d'Euripide me plaît beaucoup, que les paroles d'un Grand ou d'un homme en faveur ont plus de force que ſi elles étoient alléguées par un miſérable ; mais s'il raiſonne faux, ce Grand, s'il décide gravement ſur des choſes qui paſſent ſon intelligence, croit-il de bonne foi en impoſer à tous ceux qui l'écoutent, & qui lui applaudiſſent baſſement aux dépens de la vérité ?

C'eſt une témérité, ſelon ces Meſſieurs, de vouloir renverſer tout l'ordre de la guerre de ma pure autorité, par une méthode dont aucun mortel, diſent-ils, ne s'étoit encore aviſé : comme s'ils avoient tout lû, tout vû & tout éxaminé, & qu'il ne fût pas permis de penſer autrement qu'ils ne penſent ſur ces loix & ſur ces uſages. Il s'en faut bien que nous ſoions de leur avis, & que nous nous ſoumettions à leurs ſentimens, lorſqu'ils ne ſeront pas juſtes, & qu'ils n'iront pas à un plus grand bien.

Mais, diſent-ils, tous ceux qui ont ſuivi ces régles, ces loix & ces maximes, s'en ſont toujours bien trouvez. Qui leur a dit cela ? Mais ſuppoſons que cela ſoit, car c'eſt une ſuppoſition, ne nous ſera-t-il pas permis d'éxaminer ſi ceux qui ont ſuivi, & qui ſuivent encore l'ancienne méthode, ne ſe ſont pas en effet trompez ? Ils ont remporté de grandes victoires, je n'ai garde de le nier ;

mais cela conclut-il pour la vérité & la bonté de cette méthode ? Puisque le vaincu & le vainqueur ont opposé également les mêmes principes, l'un pour attaquer, & l'autre pour se défendre; ne faut-il pas que le plus fort ou le plus brave l'emporte sur l'autre ? Qu'on fasse l'analyse des batailles de nos jours du plus grand éclat, du moins du plus grand nombre; mais qu'on la fasse en connoisseur, on verra sans surprise, que le hazard, le nombre ou la valeur plutôt que la science y ont eu la meilleure part.

Qu'ils ne se choquent donc pas si nous voions clair, si nous parlons comme nous voions, & si nous osons décider nettement & sans rien craindre sur ce que nous voions & sur ce que nous touchons. Qu'il nous soit permis de nous servir de nos connoissances, d'en faire l'usage qu'il nous plaît d'en faire, & d'apprendre aux autres ce que nous découvrons; il nous semble que ces sortes d'occupations sont fort innocentes, qu'ils ne nous condamnent pas si, sans avoir plus d'esprit qu'eux, nous éxerçons ce que nous en avons sur des matiéres ausquelles ils ne se sont pas appliquez, parce que leur attention est trop partagée, & qu'ils sont trop occupez de leurs plaisirs & de leur fortune.

Mais comme il n'y a personne d'infaillible en ce monde, & qu'il se peut que nous nous soions mépris faute d'attention; nous prions nos Lecteurs d'y prendre bien garde, & d'éxaminer sans préoccupation si nous ne nous sommes point trompez & contredits quelque part, & *de ne rien croire*, comme dit Descartes, *que ce que l'évidence oblige de croire*.

Si l'on compare la maniére dont je m'y suis pris pour découvrir tant de véritez perdues par l'ignorance des tems avec nos pratiques d'aujourd'hui, je ne croirai pas

avoir rendu un petit ſervice à ceux de notre profeſſion & à la patrie, comme diſoit Caton de ſes Ecrits militaires. Un des plus profonds & des plus habiles Guerriers * de l'Europe, fameux par tant de belles actions qui embraſſent preſque toutes les parties de la guerre, m'a fait l'honnenr de m'écrire depuis peu touchant mon Livre des *Nouvelles Découvertes ſur la Guerre*, & ſur celui-ci. . . . . „ J'aurois ſouhaité, *me dit-il dans ſa lettre écrite d'Hannover*, „ que mes affaires m'euſſent permis „ de m'en retourner par la France pour m'entretenir avec „ vous, M. Il eſt à ſouhaiter que votre Commentaire „ ſur Polybe, & vôtre nouveau Syſtême de diſcipline „ militaire & de Tactique paroiſſent bientôt, comme „ vous nous le promettez. Je le répete encore, j'aurois „ ſouhaité tout au monde pour avoir aujourd'hui un „ tel Ouvrage. Tous les gens de guerre, & ſur tout ceux „ qui ont aſſez de connoiſſance pour en profiter, ne ſçau„ roient aſſez vous en remercier.

* Le Comte de Schulembourg, Généraliſſ. des armées de terre de la Répub. de Veniſe.

Je n'ai pas eu d'autre deſſein dans cet Ouvrage, que de mériter un tel remercîment : j'oſe m'y attendre en quelque façon. C'eſt toute la récompenſe que je demande d'une ſcience dont l'objet eſt ſi grand & ſi noble. Je n'ai eu d'autre deſſein, dis-je, que de perfectionner cette ſcience autant qu'il a dépendu de moi, & de découvrir nos erreurs, ſans rien craindre, encore une fois, & ſans trop me mettre en peine des plaintes de ceux qui ſont les plus ardents à les ſoutenir.

Je conviens avec le Pére Malebranche, qu'*il n'y a rien de plus rare que de trouver des perſonnes capables de faire de nouveaux Syſtêmes dans les Sciences : cependant*, dit-il, *il n'eſt pas fort rare de trouver des gens qui s'en ſoient formez quelqu'un à leur fantaiſie.* Mais de grace de quoi s'agit-il? D'un Syſtême général de ſcience militaire, dira-

t-on, dont jusqu'ici personne ne s'étoit encore avisé, qui combat toutes les pratiques généralement suivies de tout ce qu'il y a de grands Capitaines depuis près de deux siécles; cela est sérieux : mais je demande à ceux qui se scandalisent de ma conduite & de ma hardiesse, si depuis ce tems-là on n'a rien changé dans notre méthode, même dans les plus grandes parties de la guerre, & si l'on n'a pas abandonné certains usages pour en prendre de tous nouveaux ? L'on n'en disconviendra pas peut-être : puisque chaque guerre a produit quelques nouveautez bonnes ou mauvaises, & particuliérement dans la Tactique. Qu'on ne dise pas que ces altérations & ces changemens étoient de peu d'importance, & qu'elles ne consistoient que dans des moiens de perfection qui ne changeoient en rien le fond des choses, & qui ne tendoient qu'à les rendre plus éxactes & plus sûres dans leurs opérations.

Nous sçavons parfaitement le contraire par les Auteurs militaires, & par les Historiens qui ont écrit depuis plus de deux siécles; c'est là qu'on voit les méthodes différentes, les plans gravez, les ordres de batailles, & les diverses pratiques dans l'art de se ranger & de combattre: & ce qui prouve manifestement combien nous étions peu versez dans la Tactique, & combien on en reconnoissoit le faux & l'absurde, c'est qu'on revenoit souvent aux mêmes usages qu'on avoit abandonnez; on les quittoit ensuite pour d'autres qui ne valoient guéres mieux.

Il n'y a guéres plus d'un siécle & demi que la cavalerie combattoit sur un seul rang; celui qui proposa cette méthode, dont la Noue se moque, n'étoit-il pas fou ? Et ceux qui la reçûrent étoient-ils plus sages ? Il est pourtant certain qu'avant ce tems-là on combattoit par escadrons, on reprit ces escadrons, mais si gros & si profonds,

qu'on les auroit pris pour ceux des anciens Perses. On se souvint que les Grecs & les Romains les faisoient plus petits, parce que le propre de la cavalerie est l'action & la célérité de ses manœuvres, que les mouvemens graves ne conviennent pas à cette sorte d'arme, & que les flancs sont si foibles qu'il n'y a rien de plus aisé à une petite troupe d'en battre une très-grosse, si celle-ci s'avise de laisser le front, & de s'abandonner subitement sur le flanc.

Henri IV. sentit bien ce défaut, il fit ses escadrons plus petits, & en diminua la profondeur; & bien qu'ils fussent meilleurs, ils ne laissoient pas que d'être trop gros. Gustave-Adolphe, qui passe pour plus grand Maître que Henri IV. c'est beaucoup dire, changea tout dans la cavalerie & dans l'infanterie, & s'en trouva bien. Voilà l'époque des petits escadrons chez les Modernes, mais non pas celle des pelotons que Gustave inseroit parmi sa cavalerie; elle se trouve à la bataille de Pavie sous le régne de François I.

A l'égard de l'infanterie, elle étoit très-mal rangée. J'y remarque une infinité de changemens & d'ordres tous bizarres & tous mauvais; lorsqu'on s'avisa un peu tard, c'est-à-dire sous le même Gustave, de suivre la méthode Romaine sur deux lignes & une réserve, les bataillons en quinconce; le Prince Maurice l'avoit pratiquée avant ce grand Capitaine, mais avec moins de perfection. On remarquera pourtant que ces deux grands hommes combattirent toujours sur dix & sur douze de hauteur à leur infanterie; & bien qu'ils eussent deux tiers de Mousquetaires dans chaque corps, bien loin de s'amuser à tirailler sans s'aborder selon la ridicule méthode d'aujourd'hui, ils en venoient tout aussitôt aux mains sans autre céremonie, & nous faisons tout le con-

traire

traire dans la maniére de nous ranger comme dans celle de combattre. Ce qu'il y a de plus fâcheux dans une méthode si timide, c'est qu'une disposition quelque bonne qu'elle puisse être, est tout comme rien, puisqu'aucun des partis n'en vient aux prises; si les Henris, si les Gustaves, si les Turennes, si les Condez & les Luxembourgs levoient la tête hors de leurs tombeaux, ne se moqueroient-ils pas de nous?

Une méthode si bizarre dans la maniére de ranger & de faire combattre nos bataillons, est tout ce qu'on peut imaginer de plus mauvais & de plus meurtrier: & l'on trouve étrange que je n'y applaudisse pas. Il faut donc se conduire en toutes choses non par la voie de l'éxamen, mais par celle de la coutume & de l'autorité. Si cet éxamen nous est interdit, où en sommes-nous? Sur cela j'ai à citer un passage de Montagne: *Qui voudra se défaire*, dit-il, *de ce violent préjugé de la coutume, il trouvera plusieurs choses reçûes, qui n'ont d'autre appui que la barbe chenue & les rides de l'usage qui les accompagne: mais ce masque arraché, rapportant les choses à la raison, il sentira son jugement tout bouleversé, & remis pourtant à plus sûr état.*

Si je propose des loix & une méthode de combattre toute nouvelle, je ne les tire pas toutes de ma tête; elles ont été en vigueur autrefois: elles ne sont donc pas nouvelles, ce n'est donc qu'un retour aux anciennes, à quelque chose près.

Je ne cherche point à ruiner nos institutions les plus admirables, les plus belles, les plus sages & les plus utiles à l'Etat, aux peuples & aux troupes. Par éxemple, on ne me verra pas proposer la suppression des Etapes, qui étoient une invention Romaine, & des Hôpitaux, comme on a fait, malgré les oppositions des gens sages.

Franchement ce n'eſt point diſcerner ce qui vaut la peine d'être réformé d'avec ce qui n'en eſt pas digne. Les Princes les plus éclairez ſont ſouvent ſurpris faute d'attention. C'eſt de ces ſortes de changemens dangereux qui portent ſur la ruine des peuples & des troupes, dont on doit ſe plaindre, & revenir le plus promptement qu'il eſt poſſible aux anciens uſages; ce ſont ceux-là qu'on doit conſerver bien loin de les anéantir. Tout ce que je propoſe tend uniquement au bien de l'Etat & de la Milice. Il ne s'agit pas ici d'antiquité, ni de nouveauté, mais d'éxaminer ſi nos ſentimens ſont vrais & ſuſceptibles de démonſtration, & ſi ceux qui en ſuivent de tout contraires ſont dans l'erreur ou dans leur bon ſens. Si les coutumes reçûes ſont pernicieuſes, dit un Auteur, il ne faut pas ſe récrier lorſqu'on le fait voir; & ſi les opinions nouvelles ſont droites & juſtes, faut-il s'opiniâtrer à conſerver les premiéres pour rejetter les autres, qui ſont une ſource de ſalut?

On n'allégue pas ſeulement l'argument de la nouveauté & de la ſingularité; mais on nous demande encore, ſi nous en ſçavons plus, ſi nous avons plus d'eſprit & de diſcernement que tant de grands Hommes, que tant d'habiles Ecrivains, Rois, Princes, Généraux d'armées, & tant d'autres qui ont traité de la ſcience des armes, parmi leſquels les Anciens ſe ſont diſtinguez; qu'on ne remarque rien dans ceux-ci de mes principes & de ma méthode, ni preſque rien à cet égard de ce que j'ai traité dans mon Livre des *Nouvelles Découvertes*, peut-être moins encore dans ce grand Ouvrage. Cependant, diſent-ils, on doit regarder ces Auteurs tant anciens que modernes comme des gens qu'il faut croire, du moins ceux qui ont écrit depuis vingt-cinq à trente ans juſqu'à celui où nous vivons, & ces gens-là ſont en très-

grand nombre. J'en appelle à la raiſon, qui eſt le juge cômmun entre ces grands Hommes & tous les autres hommes. Ils ſçavoient beaucoup en ce tems-là, mais ils ignoroient ce que nous ſçavons en celui-ci. En tout cas nous imitons les grands Capitaines, contre leſquels le nombre n'eſt d'aucune conſidération. La vérité perdroit bientôt ſa cauſe, ſi elle étoit décidée à la pluralité des voix.

D'ailleurs ce qui nous reſte des Auteurs dogmatiques de l'antiquité, ſe réduit preſque à quatre Abréviateurs; mais habiles & judicieux. A l'égard des autres, qui formeroient une juſte Bibliothéque, outre qu'ils ne ſont pas moins Abréviateurs, les preuves de leur peu de capacité ſe tirent manifeſtement de leurs Livres; les meilleurs, car ils ne ſont pas tous mauvais, ont preſque tout tiré de Végéce. D'ailleurs, qui en a lû un peut ſe vanter de les avoir tous lûs; en un mot ce ſont des gens dont les derniers ne font que copier les premiers, au ſtile & à la bigarrure près. Le meilleur de tous, & dont je fais un très-grand cas, je l'admire même quoique très-abrégé, eſt ſans doute Montécuculi, qu'il ſeroit à ſouhaiter que l'on lût & que l'on méditât plus qu'on ne fait.

Lorſqu'il s'agit de rejetter certains ſentimens, il faut auparavant ſe mettre à l'eſprit, que le diſcernement du vrai & du faux étant une choſe fort difficile, on doit aller la bride un peu haute avant que de décider, ſur tout ſi l'on n'eſt pas plus éclairé ſur l'un que ſur l'autre. Lorſqu'on n'eſt pas habile, le meilleur & le plus prudent eſt de ne pas décider ſur les opinions d'autrui ſans donner des preuves, ou examiner les matiéres. Juſques ici beaucoup de *Décideurs* ſe ſont préſentez, mais aucun n'a donné des preuves. On n'a oppoſé que la nouveauté, & la preſcription des uſages communément reçûs, tant les préju-

gez ont de force & de pouvoir. Le croira-t-on, que malgré la ſolidité de mes raiſons appuiées ſur des faits d'expérience les plus remarquables, enfin ſur des démonſtrations les plus ſûres, on craint encore, au moins le gros des Officiers Généraux, comme les autres qui ne le ſont pas; que la ſcience du Général d'armée dans ſes principales parties ne ſoit incertaine & peu ſûre, & qu'il n'y ait pas trop à s'y fier. On le craint avec raiſon de la routine, mais on peut ſe fier à la ſcience dont nous avons à traiter dans cet Ouvrage. Les principes de celles-ci ſont certains, ſimples, & démontrez par la raiſon & par l'expérience.

Cette ſimplicité & cette évidence ne me laiſſent aucun lieu de douter, que le tems & la guerre feront peu à peu abandonner les principes méchaniques dont nous ſommes ſi fort entêtez : ſi quelqu'un qui ne le ſera pas, ſans avoir égard à l'Auteur de ces nouveautez, mais ſeulement aux véritez qu'il démontre, les met une fois en pratique; c'eſt là le vrai moien de la déciſion. Ne doutons pas un ſeul inſtant que cela n'arrive. Je ne ſuis pas même encore ſi vieux, que je ne puiſſe eſpérer de dire, ſur la nouvelle de quelque victoire remportée par ma Colonne, que ſemblable à la pierre à aiguiſer, ſans couper moi-même, je ſers à faire couper.

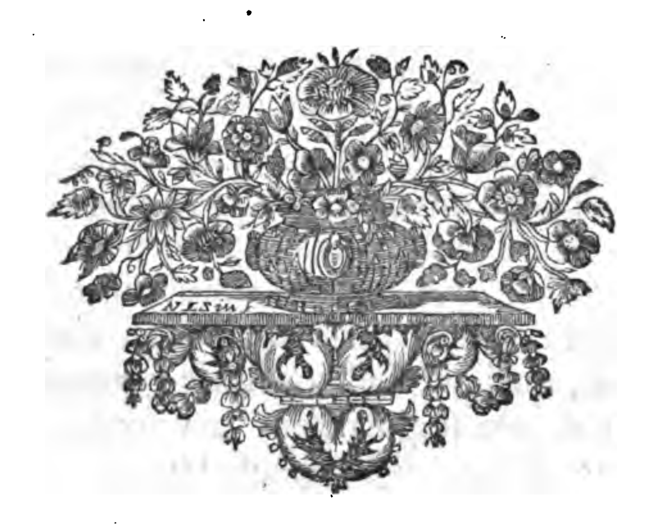
Fungor vice cotis, acutum
Reddere quæ ferrum valet, exſors ipſa ſecandi.

Je n'oſe rien dire ici des ſecours que j'ai trouvez, pour tout ce qui ne regarde pas la Guerre, chez mes Voiſins & mes bons Amis les Bénédictins. Ils ont eu trop de peine à me pardonner la juſtice que j'avois rendue à leur Congrégation dans mes *Nouvelles Découvertes*. Je me garderai bien déſormais de me commettre avec

leur modeſtie. Mais Dom Thuillier & Dom le Seur, ſon Camarade d'étude, dûſſent-ils gronder, je ne puis m'empêcher de reconnoître, qu'ils ont fait pour moi, je ne dis pas beaucoup : car ils ne me paſſeroient pas cette vérité; mais tout ce que je pouvois attendre & de leur amitié, & de leur zéle pour le progrès, l'avancement & la perfection des Sciences.

J'oubliois d'avertir qu'aux pages 227. & ſuivantes dans la Note, il m'eſt échapé de faire une cenſure des mots d'*intrépide* & d'*intrépidité*, qui, toutes réfléxions faites, m'a paru, mais trop tard, un peu trop ſévére. Je m'étois mis en tête que l'homme intrépide approchoit fort du téméraire, & que l'intrépidité marquoit quelque choſe de plus que la hardieſſe & l'aſſûrance dans les plus grands périls. Et là deſſus j'ai avancé qu'un grand Capitaine ne devoit pas être loué pour ſon intrépidité, ou être appellé intrépide, ſans un correctif, qui fît connoître que cette qualité ne l'avoit point emporté au-delà des bornes d'une prudente & courageuſe hardieſſe. Mais aujourd'hui je penſe que l'on peut ſe paſſer de cette précaution. J'ai conſulté ſur ce ſujet les plus habiles, & je n'ai trouvé perſonne qui fût choqué de ces deux mots, quelque ſeuls qu'ils ſe rencontraſſent. Ainſi de peur de me ſingulariſer, je veux bien paſſer l'éponge ſur ma Note, & en faiſant réparation d'honneur à M. de la Rochefoucault, je reconnois que l'intrépidité n'eſt rien autre choſe qu'une hardieſſe, une aſſûrance, une force extraordinaire de l'ame, qui s'éléve au deſſus des déſordres & des émotions, que la vûe des plus grands périls pourroit exciter en elle. Les Manes de M. de Saint-Evremont me pardonneront auſſi, s'il leur plaît, la petite contradiction que j'ai crû voir dans la différence que met cet Auteur entre la brutalité

& l'intrépidité. Au reſte on trouvera là même dequoi ſe dédommager du petit déſagrément que l'on aura d'abord eſſuié. Du moins cette critique trop pouſſée ſervira à quelque choſe. Elle me juſtifiera de la folle témérité dont m'accuſoient certaines gens, qui dans un Conſeil de guerre, ſur un ſujet que j'avois propoſé, & qui n'étoit que hardi, étoient d'avis que l'on m'étouffât entre deux matelas comme un furieux. On eſt bien éloigné de la témérité, quand dans l'idée d'intrépidité on croit entrevoir un excès dangereux.



VIE DE POLYBE.


OLYBE étoit de Mégalopolis, ville du Péloponése dans l'Arcadie. Il vint au monde environ l'an cinq cent quarante-huit de la fondation de Rome. Son pére se nommoit Lycortas, illustre par la fermeté avec laquelle il soutint les intérêts de la République des Achéens, pendant qu'il la gouvernoit. An de Rome DXLVIII. Pol. t. 2. p 1174. edit. Amstel.

Il fut élevé, comme tous les enfans de sa nation, dans un grand respect pour la Divinité: pieux sentiment, où les Arcadiens mettoient leur principale gloire, & dans lequel il persévéra si constamment pendant toute sa vie, qu'il est peu d'Auteurs profanes, qui aient pensé de Dieu plus noblement, & qui en aient parlé avec plus de dignité. Pol. l. 4. t. 1. p. 402.

Pour la Politique, il eut pour Maître Lycortas son pére, grand homme d'Etat; & pour la Guerre Philopœmen, un des plus habiles & des plus intrépides Capitaines de l'antiquité. Ce fut dans ces deux écoles qu'il prit ces sçavantes leçons de gouvernement & de guerre, qu'il a mises lui-même en pratique, & qu'il a fait passer à la postérité.

Comme le pére & le fils se trouvent presque toujours joints ensemble dans les affaires de l'Achaïe, il n'est guéres possible de faire l'Histoire de l'un sans faire celle de l'autre. Nous avons pû d'autant moins nous en dispenser, qu'il a plû à un Auteur du siécle passé d'avancer, contre l'autorité des Historiens les plus dignes de foi; que Polybe étoit un homme de néant, qui ne parloit de lui-même si souvent & si avantageusement dans son Histoire, que pour donner du relief à la bassesse de sa naissance, & du lustre à l'obscurité de sa vie. Quand les témoignages des Historiens nous manqueroient pour détromper ceux qu'une pensée si bizarre auroit pû jetter dans l'erreur, l'élévation de son esprit & la noblesse de ses sentimens justifieroient assez son origine. Mais on va voir par des faits, appuiez sur les autoritez Maccius.

les plus respectables, quel rang tenoient son pére & lui dans la République des Achéens, & de quel secours ils lui ont été dans les tems les plus fâcheux. Car le tems où ils gouvernoient l'un & l'autre, est l'époque à peu près du renversement de cette République. Ceci nous engage à donner au moins une légére idée des révolutions qui y sont arrivées, depuis son établissement jusqu'à la mort de Philopœmen, à qui Lycortas succéda.

L'Achaïe, dont il est ici question, c'est le Péloponése, c'est-à-dire tout ce païs de la Gréce, qui environné de trois mers, ne
Pol. l. 2. p. 178. tient au continent que par l'Isthme de Corinthe. Tisaméne fils d'Oreste en fut le premier Roi, & ses successeurs y regnérent tranquillement jusques à Ogyges. Sous ses enfans, les Achéens indignez de se voir soumis en esclaves, non à des Rois, mais à des Maîtres, changérent la forme de leur gouvernement. Ils formérent une ligue, qui ne fut d'abord composée que de douze villes; sçavoir, Patres, Dymes, Phares, Tritta, Léontium, Egire, Palléne, Egium, Bure, Ceraunie, Oléne, & Hélice.

Cette Ligue subsista jusqu'après la mort d'Aléxandre le Grand. Troublée sous ses successeurs, elle se rétablit vers la
Olymp. cxxiv. cent vingt-quatriéme Olympiade. Patres, Dymes, Phares &
Ibid. p. 179. Tritta se rejoignirent les premiéres: cinq ans après Egium chassa sa garnison, & se remit aussi en liberté; Bure se défit de son Tyran; Iseas, Tyran de Carye, craignant le sort des autres, remit sa ville aux Achéens: de sorte qu'en vingt-cinq ans ces douze villes se retrouvérent au même état qu'elles étoient avant leur séparation. Aratus y joignit ensuite Sicyone sa patrie, Corinthe, Mégare. Il sçut manier tous les esprits avec
P. 181. tant d'art & de prudence, que les Tyrans n'attendirent pas qu'il prît les armes contr'eux pour quitter leur domination, & associer leurs villes à la République naissante. Lysiades céda Mé-
P. 183. galopolis, Lysimaque Argos, Xenon Hermione, Cléonyme Phliasie. Enfin par le secours d'Antigonus & de Philippe, que cet habile Négociateur eut l'art de gagner aux Achéens, cette République se rendit maîtresse de tout le Péloponése.

D'abord les assemblées se tinrent à Egium: dans la suite,
Tit.Liv. l.38. selon que les conjonctures le demandoient, ou qu'il plaisoit au Capitaine Général, tantôt elles se faisoient à Sicyone, tantôt à Argos, tantôt à Mégalopolis. C'est là que se déclaroient les guerres, que se concluoient les Traitez de paix ou d'alliance, que se prenoient toutes les résolutions, d'où l'on envoioit des Ambassadeurs, où l'on écoutoit ceux des autres Puissances. Le

Capitaine

Capitaine Général y présidoit, assisté de dix autres personnes choisies, que l'on appelloit *Demiurgi*. La charge de Général ne duroit qu'un an, sauf à reprendre dans la suite celui qui l'avoit auparavant occupée, si l'on avoit été content de son administration. Lorsqu'Aratus fut empoisonné par ordre de Philippe, il étoit dans son dix-septiéme Généralat.

Le Gouvernement étoit fondé sur peu de loix. La premiére étoit que l'on ne tiendroit d'Assemblée pour aucun Ambassadeur, qu'auparavant il n'eût montré ses instructions par écrit. La seconde, qu'aucune Ville de la République n'envoieroit de son chef & en particulier des Députez à aucune Puissance étrangére. Par la troisiéme, il étoit défendu de recevoir des présens de quelque Roi que ce fût. La quatriéme bornoit la durée du Conseil à trois jours, & ordonnoit que le Decret se fît au quatriéme. La derniére portoit qu'aucune Ville n'admettroit personne dans la Ligue, que toutes les autres n'y eussent consenti. Pol. t. II. p. 1185. Pausan. in Achaic. Pol. t. II. p. 1181.

Ce que fit cette République de plus important pour maintenir sa liberté, fut le Traité d'alliance qu'elle conclut avec Philippe de Macédoine. Ce Prince avoit brigué cette confédération, pendant qu'Annibal étoit en Italie, prévoiant que de quelque côté que tournât la victoire, il avoit tout à craindre du victorieux. Il ne se déclara pas d'abord, il attendit qu'un parti eût quelque avantage sur l'autre. La bataille de Trasyméne n'eut pas été plutôt gagnée, qu'il envoia au Vainqueur cette Ambassade fameuse dont Tite-Live rapporte les avantures, & qui fut la cause de la guerre, que les Romains portérent bientôt après dans la Macédoine. Philippe ne fut pas longtems sans succomber à sa mauvaise fortune. Pressé tout à la fois par Attalus Roi de Pergame, par Marcus Valerius & par les Dardaniens, & ne pouvant tenir tête en même tems à tant d'ennemis, il fit sa paix avec les Romains, qui aiant Annibal sur les bras, ne furent pas fâchez de pouvoir différer la guerre de Macédoine, jusqu'à ce qu'ils eussent terminé celle qu'ils avoient à soutenir dans leur propre patrie. An de Rome DXXXVI. Justin l. 29. Tit. Liv. l. 23. An de Rome DXLIX. Justin. l. 29.

Celle-ci finie, sous prétexte de secourir les Etoliens, Attalus & les Rhodiens, qui se plaignoient de Philippe, on reprit les armes contre ce Prince. Après sa défaite, Flamininus pensa à détacher de lui la Ligue des Achéens. Il n'étoit pas aisé d'y réussir. Ce peuple étoit très-attaché au Roi de Macédoine, il en avoit reçû de grands secours en différentes occasions; il avoit même, par une loi expresse, défendu que l'on proposât An de Rome DLVII. Tit. Liv. l. 32.

rien dans le Conseil, qui fût contre l'alliance que la République avoit faite avec Philippe. Cependant une méchante harangue d'Ariſténe, alors Général, l'emporta ſur toutes ces conſidérations. Philippe fut abandonné, il n'y eut que Dymes, Mégalopolis & Argos qui tinrent bon pour lui. Effet ſurprenant du bonheur des Romains: ſans cette foibleſſe des Achéens, jamais peut-être ils n'euſſent mis le pied dans la Macédoine.

Comment des Magiſtrats ſi clairvoians ne prévirent-ils pas, que les Romains ne leur pardonneroient jamais de s'être déclarez contre eux, & qu'ils leur feroient de leur alliance avec Philippe un crime, qu'ils n'expieroient que par la perte de leur liberté? Ils ne virent leur faute que quand il ne fut plus tems de la réparer. En vain élevérent-ils juſqu'aux nues le Conſul, pour la liberté qu'il avoit rendue à la Gréce à Nemée en plein théâtre. En vain ſignalérent-ils leur zéle pour les Romains contre Nabis Tyran de Lacédémone, contre Antiochus, contre les Etoliens & les Gallo-Grecs, ils s'apperçûrent bientôt, qu'en faiſant alliance avec les Romains, il ne leur reſtoit plus de leur ancienne liberté, qu'autant qu'ils en uſeroient pour étendre la puiſſance & la domination de ces impérieux Maîtres.

Sur des plaintes mal fondées de la part des Meſſéniens, Flamininus donna le tort aux Achéens, & fit de ſanglans reproches à leur Capitaine Général d'avoir oſé mettre le ſiége devant Meſſéne ſans ſon ordre. L'Iſle de Zacynthe, qu'ils avoient achetée d'un homme à qui l'on n'en conteſtoit pas la propriété, ils furent obligez de la lâcher aux Romains ſur une déciſion de Flamininus, laquelle condamnoit plus les Romains mêmes que les Achéens. Ce Conſul compara le Péloponéſe à une écaille,
Plut. in Flamin. & ſes peuples à la tortue qui y eſt enfermée; & là-deſſus il prononça gravement, que comme la tortue n'eſt en ſûreté, contre les inſultes du dehors, qu'autant qu'elle ne s'étend pas au-delà de ſon écaille, de même il étoit dangereux pour les Achéens de poſſéder quelque choſe hors du Péloponéſe. Quel coup de foudre pour le brave Philopœmen!

Tit. Liv. l. 33. Il eut bien plus à ſouffrir dans la ſuite. Quand le même Conſul rendit, au moins en apparence, la liberté à tous les peuples de la Gréce, il fut réglé que les Achéens auroient la garde de toutes les places maritimes de la Laconie. Les Lacédémoniens,
Id. l. 38. malgré ce Traité, aiant inſulté une bourgade de la côte, toutes les autres places, craignant pour elles-mêmes, envoiérent aux Achéens des Deputez. Philopœmen, qui gouvernoit alors, fit

assembler le Conseil, & il y fut conclu qu'on obligeroit les Spartiates à livrer tous ceux qui avoient eu part à l'infraction du Traité. On porte cet ordre aux Lacédémoniens: mais ceux-ci, loin d'obéir, députérent à Fulvius, qui étoit à Céphalénie, pour le prier de venir dans le Péloponése, & de prendre leur ville sous la protection du peuple Romain. A cette nouvelle les Achéens prennent les armes contre ces rebelles, & ne cessent pendant tout l'hiver de les harceler. Ibid.

Pour mettre ordre à ces brouilleries, le Consul vient dans le Péloponése, le Conseil par son ordre s'assemble à Elis, & il y est défendu aux deux partis de se faire la guerre, jusqu'à ce qu'ils aient député à Rome, pour sçavoir les intentions & recevoir les ordres du Sénat. Diophanes & Lycortas y allérent de la part des Achéens: celui-ci plein de zéle pour les intérêts de sa Republique, & instruit par Philopœmen, demanda qu'il fût permis aux Achéens d'agir selon leurs loix, & d'user de la liberté que les Romains eux-mêmes leur avoient rendue: l'autre, lâche adulateur, se contentoit que les Romains fussent les arbitres de la contestation. Le Sénat eut assez de peine à se déclarer. Il auroit bien voulu qu'il ne fût rien changé de ce qui avoit été réglé au sujet des Lacédémoniens; mais d'un autre côté il craignoit de choquer les Achéens qui étoient à Rome en grande considération. Le parti qu'il prit, fut de répondre d'une maniére si équivoque, que les Achéens crurent avoir obtenu tout ce qu'ils souhaitoient, & que les Lacédémoniens ne leur crurent pas tout accordé. Ibid.

Au retour des Députez, Philopœmen, interprétant l'oracle en sa faveur, se met à la tête de ses Achéens, & campé sur les frontiéres de la Laconie, il envoie demander à Sparte les auteurs du désordre qui étoit arrivé l'année précédente sur la côte, promettant que si l'on se soumettoit à cet ordre, la ville ne seroit pas inquiétée, & qu'il ne seroit rien fait aux coupables sans avoir entendu leur justification. Les Lacédémoniens se rendirent au camp, mais on ne leur tint pas parole. Le tumulte commença par les bannis de Lacédémone que Philopœmen avoit menez avec lui, & qu'il avoit envie de rétablir. Dix-sept des infracteurs du Traité furent massacrez sans avoir été entendus, & soixante-trois des autres eurent à peine dit deux mots pour leur défense, que livrez à la multitude irritée, ils perdirent la vie dans les supplices. On ne fut pas plus fidéle à l'autre partie de la promesse. Après cette éxécution, Philopœmen ordonna aux Lacédémoniens d'abattre les murailles de leur ville, Ibid.

d'en chasser toutes les troupes auxiliaires ; de bannir tous les esclaves que les Tyrans avoient mis en liberté ; & ce qui fut de plus déplorable, d'abolir les loix & les coutumes établies par Lycurgue, & d'élever leurs enfans à la maniére des Achéens.

An de Rome DLXVI.

Nouvelles plaintes de la part des Lacédémoniens. Ils font venir Métellus, qui étoit alors dans la Macédoine. Ce Consul demande un Conseil aux Achéens, qui le lui refusent, en vertu de la loi qui ne le permettoit que pour les Ambassadeurs qui auroient montré leurs instructions. Métellus retourne à Rome très-mécontent de ce refus, y méne Areus & Alcibiades, tous deux Lacédémoniens, tous deux très-ennemis des Achéens, & tous trois ensemble irritent le Sénat contre ces derniers. Sur le bruit qui en courut d'abord dans l'Achaïe, Lycortas, alors élû Général, assemble le Conseil, & l'on condamne à mort Areus & Alcibiades.

Pol. t. II. p. 1186.

Peu de jours après, Appius arrive dans le Péloponése, député par le Sénat pour appaiser les troubles, dont ce païs étoit agité. Dans le Conseil, Appius, qui avoit avec lui les deux accusateurs Lacédémoniens, se plaignit de la part du Sénat, que les Achéens eussent mis à mort ceux que Philopœmen n'avoit fait venir de Lacédémone que pour les entendre dans leurs défenses, qu'ils eussent donné ordre de renverser les murailles de cette ville, & qu'ils eussent aboli les loix de Lycurgue.

Tit. Liv. l. 39.

Lycortas fut vivement touché de ces reproches. Il étoit plus difficile de répondre là qu'à Rome. Alors il n'avoit affaire qu'aux Lacédémoniens, au lieu qu'ici les Romains mêmes étoient ses accusateurs & ses Juges. Mais il ne se déconcerta point. Il répondit qu'il étoit surpris que l'on cherchât querelle aux Achéens sur la mort des Lacédémoniens, qui étoient venus pour se défendre ; qu'en les faisant mourir, les Achéens n'avoient qu'exécuté le Traité d'alliance conclu avec les Romains, qui leur avoient confié la garde des places maritimes de la Laconie ; que les Dieux mêmes avoient approuvé cette entreprise, puisqu'ils avoient voulu qu'elle eût un heureux succès ; que d'ailleurs, quand il y auroit eu du crime, les Achéens n'en seroient pas coupables ; que ce n'étoit pas eux qui avoient porté leurs mains sur les Lacédémoniens, mais les bannis de Lacédémone. A l'égard des murailles, qu'il étoit étonnant qu'on leur reprochât de les avoir détruites, comme si elles eussent été bâties par Lycurgue ; qu'elles n'avoient été élevées

que depuis peu d'années par les Tyrans pour renverser les loix & les établissemens de ce Législateur ; que s'il revenoit au monde il seroit charmé de les voir abattues, & qu'à ces ruines il reconnoîtroit son ancienne Sparte ; que les Lacédémoniens n'eussent pas dû attendre que les Achéens les démolîssent, mais plutôt les raser eux-mêmes, comme la marque infame de leur servitude ; que tant qu'ils n'en avoient point eues, ils avoient été libres, & quelquefois les maîtres de la Gréce, au lieu que depuis cent ans, attachez au dedans de leur enceinte comme avec des chaînes, ils avoient vécu dans l'esclavage ; que c'étoit à tort que l'on accusoit les Achéens d'avoir aboli les loix de Lycurgue, qu'il y avoit longtems que les Tyrans en avoient effacé toute mémoire ; que les Achéens avoient donné leurs propres loix aux Lacédémoniens, & que c'étoit pour ces derniers beaucoup d'honneur que d'être unis au reste du Péloponése.

Puis prenant de nouvelles forces & s'adressant au Député : » Je sçai, dit-il, Appius, que le discours que je tiens, n'est » pas tant d'un Allié qui parle à des Alliez, que d'un esclave » qui rend compte à son Maître. Car pourquoi, je vous prie, » si en nous annonçant par un Héraut que nous étions libres, » on a voulu sincérement que nous le fussions, pourquoi pen» dant que je ne vous demande pas raison de ce que vous avez » fait après la prise de Capoue, dois-je vous en rendre de la » conduite que nous avons tenue à l'égard des Lacédémoniens, » après l'avantage remporté sur eux ? Nous en avons fait mou» rir quelques-uns, soit : mais vous, n'avez-vous pas fait sauter » la tête aux Sénateurs de Capoue ? Nous avons détruit des » murailles, cela est vrai : mais vous en êtes-vous tenus là ? » N'avez-vous pas encore ruiné la ville & le territoire ? Nous » étions les maîtres, direz-vous, & les Achéens ne sont libres » que par grace, & qu'autant qu'il nous plaît. Je le sens bien, » Appius, & si l'on ne doit pas en être fâché, je n'en suis pas » fâché. Mais quelque différence qu'il y ait entre vous & » nous, au moins ne nous mettez pas en même rang nous qui » sommes vos alliez, & ceux qui sont autant vos ennemis que » les nôtres : au moins ne traitez pas ceux-ci plus favorable» ment que nous. En leur donnant nos loix, & en les admet» tant dans la ligue des Achéens, nous avons rendu leur con» dition égale à la nôtre : cela ne leur suffisoit-il pas ? Mais » non : vaincus, ils ne se contentent pas de ce qui contente» roit des vainqueurs ; ennemis, ils prétendent plus que ne

» prétendroient des alliez. Ils veulent anéantir un Traité, qui » gravé sur la pierre a été comme consacré à l'immortalité, » & auquel nous nous sommes obligez par serment. Nous vous » respectons, Romains, & si vous le voulez même, nous vous » craignons; mais nous respectons & craignons encore plus les » Dieux immortels.

Tout le Conseil applaudit à ce discours, chacun s'écria que l'on ne pouvoit soutenir plus majestueusement & avec plus de vigueur la dignité de premier Magistrat. Il n'y eut qu'Appius qui restât infléxible. » Pendant que vous pouvez de bon gré, répondit-il orgueilleusement, » vous accommoder avec les La- » cédémoniens, croiez-moi, Achéens, accommodez-vous avec » eux; de peur que dans la suite vous ne soiez obligez de le » faire malgré vous. Cette hauteur saisit d'effroi les Achéens, ils se bornérent à demander qu'on n'éxigeât rien d'eux contre la religion du serment, laissant en la disposition des Romains de faire des Lacédémoniens tout ce qu'ils jugeroient à propos.

Appius cassa la Sentence prononcée contre Areus & Alcibiades, & permit aux Spartiates de députer à Rome; quoique ce fût une loi parmi les Achéens, qu'aucune ville ne députeroit de son chef & séparément du Conseil général de la République. Les Achéens envoiérent aussi de leur côté des Ambassadeurs. Après de longues contestations, le Sénat fit partir pour la Gréce Q. Marcius, qui tout en arrivant remit dans Sparte ceux que les Achéens en avoient éxilez, déclara innocens tous ceux qu'ils avoient condamnez, éxemta les Lacédémoniens de toute contribution, leur permit de recourir à des tribunaux étrangers pour les causes capitales, & de relever leurs murailles.

Tit. Liv. l. 39. Pauf. in Achaic.

Ici achéve sa glorieuse carriére le fameux Philopœmen, le guerrier de son tems, & ce tems étoit très-fécond en Héros, qui eût le plus étudié son métier, & qui l'eût le mieux appris. Malade à Argos & âgé de soixante-dix ans, aiant ouï dire que Dinocrates avoit détaché Messéne de la ligue des Achéens, & qu'il étoit sur le point de s'emparer de Corone, poste considérable au dessous de Messéne sur le bord de la mer, il part pour se rendre à Mégalopolis, & y arrive le même jour. Il ne s'y arrête pas, il prend quelques jeunes gens des plus qualifiez de la ville, tous bien montez, & parmi lesquels on ne peut raisonnablement douter que Polybe ne fût, & marche vers Messéne.

Tit. Liv. l. 39. Plut. in Philop.

A moitié chemin, il rencontre Dinocrates, le charge & le met en fuite. Cinq cens chevaux des ennemis le surprennent dans un fond très-difficile. Il serre son petit escadron, se met à la queue, & s'avance plusieurs fois contre l'ennemi, pour donner à ses jeunes gens le tems de se sauver. Son cheval s'abat, il tombe, & son cheval sur lui, peu s'en fallut qu'il n'en fût écrasé. Les ennemis accourent & l'environnent. Quand ils eurent reconnu que c'étoit Philopœmen, respectant ce grand homme, & se rappellant les services signalez qu'il leur avoit rendus, ils le relevérent comme si ç'eût été leur Général, & le conduisirent à Messéne à travers une foule innombrable de peuple qui s'étoit amassée pour le voir : mais à peine y fut-il arrivé, qu'on le descendit dans un lieu souterrain, que l'on couvroit d'une grosse pierre, & où le lendemain on lui envoia un poison. Il demanda à l'exécuteur, si Lycortas & ses cavaliers s'étoient retirez sains & saufs, & quand on lui eut dit qu'ils s'étoient sauvez : cela me fait plaisir, dit-il, & aussitôt il prit le poison, qui ne le tourmenta pas longtems ; il étoit si épuisé, qu'il fut éteint en un moment. An de Rome DLXXI.

Sur la nouvelle de sa mort, on tint un grand Conseil à Mégalopolis, où l'on résolut de venger un attentat si horrible. Lycortas nommé Général, se jette dans la Messénie, & y met tout à feu & à sang. Messéne ouvre ses portes. On brûle le corps de Philopœmen, & l'on porte ses cendres à Mégalopolis. C'étoit Polybe qui dans cette pompe triomphale portoit l'urne, il avoit alors environ vingt-deux ans.

Les Messéniens députérent ensuite aux Achéens pour demander la paix, qui leur fut accordée par Lycortas à ces trois conditions, qu'ils livreroient tous ceux qui avoient eu part au démembrement de la ligue & à la mort de Philopœmen, que toutes les affaires seroient portées au Conseil des Achéens, & qu'ils recevroient garnison dans leur citadelle. Ces conditions acceptées, Lycortas entra dans Messéne, & enjoignit à tous ceux qui étoient convaincus d'avoir conspiré contre Philopœmen, de se donner la mort à eux-mêmes. Pol. t. II. p. 1107.

La guerre de Messéne terminée, les Romains furent un peu étonnez que ce fût à l'avantage des Achéens. Pendant qu'elle étoit le plus allumée, comme les Ambassadeurs de cette République leur avoient demandé du secours contre les Messéniens, ou du moins qu'ils ne permissent pas qu'on leur portât des vivres, ils avoient répondu, qu'ils ne vouloient point Pol. t. II. p. 1104.

se mêler dans cette guerre, & qu'il leur importoit peu que Lacédémone, Corinthe ou Argos se séparassent de la ligue.
Id. p. 1207. Mais quand ils eurent appris que les Achéens avoient eu le dessus, ils changérent de sentiment, & dirent aux mêmes Ambassadeurs, qu'ils avoient pris des mesures, pour empêcher que l'on ne portât des vivres & des munitions à Messéne.

Lycortas sans faire semblant de sçavoir la derniére réponse, profita habilement de la premiére, pour rejoindre Lacédémone à sa République. Le Conseil assemblé, il dit que puisque les principaux de cette ville souhaitoient rentrer dans la ligue, son avis étoit qu'on ne refusât pas leurs offres; qu'il voioit dans cette réunion de grands avantages, outre qu'il n'y avoit rien à craindre des anciens bannis; parce que l'on ne reprendroit que ceux, sur la fidélité desquels on pourroit compter.

Ces raisons eurent tout leur effet, malgré les oppositions de Diophanes, qui favorisoit le retour de tous les bannis en général, & Lacédémone rentra dans la ligue des Achéens. On députa ensuite Bippus d'Argos, pour informer le Sénat Romain de ce qui venoit de se passer, & les bannis envoiérent à Rome de leur part Cletis, pour défendre leur cause contre l'Ambassadeur des Achéens. Le Sénat, après les avoir entendus,
Id. p. 1210. écrivit par Cletis aux Achéens, pour les engager à rétablir tous les éxilez; mais cette République, avant que de se déterminer, crut qu'il étoit bon d'attendre le retour de son Ambassadeur.

Id. p. 1214. Dans cet intervalle, Lycortas & Polybe furent chargez par la République d'aller, en qualité d'Ambassadeurs, remercier Ptolémée Roi d'Egypte des dix galéres à cinquante rangs, dont il lui avoit fait présent, dans la vûe d'entrer dans son alliance. Le choix ne pouvoit guéres tomber que sur eux deux, qui étoient très-connus du Prince, Lycortas, parce que personne n'avoit été plus porté que lui à renouveller l'alliance avec Ptolémée, & qu'elle s'étoit renouvellée sous son Généralat; Polybe, parce que, quoiqu'il fût alors trop jeune pour cette fonction, il avoit déja été, quelques années auparavant, chercher en Egypte les armes & l'argent que Ptolémée avoit offert aux Achéens.

Id. p. 1216. A leur retour, Hyperbate alors Général fit lecture, dans le Conseil, des lettres que le Sénat avoit écrites pour le rétablissement des éxilez. Ce Général & Callicrates étoient du sentiment que l'on se soumît aveuglément aux ordres des Romains,

mains, & sans aucun égard pour les loix qui sembloient ne le pas permettre. Cette bassesse révolta Lycortas. Zélé Républiquain, il s'éleva avec force contre une soumission si peu digne d'un gouvernement libre: mais connoissant le caractére de ceux qui tâchoient de l'inspirer, il tourna son opposition de maniére, qu'on ne pouvoit lui en faire une affaire auprès des Romains. Il insinua adroitement, que quand les Romains portoient compassion aux misérables, & qu'ils leur accordoient leurs demandes, ils ne faisoient que ce que l'on devoit attendre de leur justice & de leur équité, sur tout lorsqu'on ne leur demandoit rien que de raisonnable: mais que lorsqu'on leur montroit que ce que l'on avoit obtenu d'eux, ou ne pouvoit absolument se faire, ou devoit avoir des suites fâcheuses pour leurs alliez, ils étoient trop justes pour vouloir qu'on obéït, malgré qu'on en eût, aux ordres qu'ils avoient donnez: qu'ainsi dans cette occasion, quand on leur auroit fait sçavoir que les Achéens ne pouvoient se rendre à leurs lettres, sans violer sermens, loix, traitez, en un mot tout ce qu'ils avoient de plus sacré & de plus inviolable, ils se relâcheroient & ne trouveroient pas mauvais qu'on se défendît de leur accorder ce qu'ils souhaitoient.

Dans ce conflit de sentimens, on députe à Rome pour informer le Sénat de la modeste opposition que Lycortas avoit faite aux ordres qu'il en avoit reçûs. Mais par malheur on mit Callicrates au nombre des Ambassadeurs, & ce traitre gagné & corrompu par les présens des bannis, parla dans le Sénat contre les Achéens plus vivement, que n'auroit pû faire leur ennemi le plus emporté. Non seulement il y déclama contre ceux qui n'avoient point été de son avis, il osa encore suggérer comment il falloit s'y prendre pour étendre & établir la puissance Romaine dans le Péloponése. Le Sénat ne manqua pas de saisir cette occasion, pour rabaisser la prétendue fierté de cette République; il ne se contenta pas d'envoier de nouveaux ordres en faveur des éxilez, il écrivit encore aux Etoliens, aux Epirotes, aux Athéniens & aux Acarnaniens, pour les exciter à se joindre tous ensemble contre les Achéens, & pour comble de malheur le perfide Callicrates sçut à son retour jetter dans le Péloponése une si grande terreur des Romains, que la multitude, qui n'étoit pas instruite de ce qu'il avoit fait à Rome, crut ne pouvoir rien faire de mieux que de le choisir pour Capitaine Général.

Id. p. 1241. La guerre de Persée qui suivit de près cet événement ; donna lieu à de nouveaux troubles. Aulus Hostilius, de la

An de Rome DLXXXVI. Thessalie, où il étoit en quartier d'hiver, envoia dans le Péloponése C. Popilius & Cn. Octavius. Le bruit courut aussitôt dans le païs que ces deux Députez venoient pour faire le procès à Lycortas, à Polybe & à Archon, autre Magistrat, sur ce qui avoit été rapporté aux Romains que ces trois Achéens intriguoient contre eux, & que si pour le présent ils paroissoient ne pas se remuer, ce n'étoit pas qu'ils n'eussent mauvaise volonté, mais qu'ils attendoient quelque incident qui leur donnât occasion de la faire éclater. Les Députez n'osérent cependant rien entreprendre contre ces trois Magistrats.

Du Péloponése ils furent dans l'Etolie, & de là dans l'Acarnanie. Cette députation donna de l'inquiétude aux Achéens. Les principaux assemblez, on délibéra sur le parti que l'on devoit prendre entre Persée & les Romains. Lycortas soutint que le meilleur étoit de leur laisser vuider leurs démêlez, sans se déclarer ni pour l'un ni pour les autres. Mais cette neutralité ne plut pas au plus grand nombre. Il ne paroît pas non plus que ce fût le parti le plus avantageux. N'étoit-ce pas là l'occasion de secouer le joug des Romains, & de se venger des hauteurs qu'on avoit eu à souffrir de leur part ? On avoit quitté Philippe si à regret, on se repentoit tant de l'avoir quitté. Pourquoi ne se pas remettre en liberté en se joignant à son successeur ? On n'en fit rien, il fut résolu au contraire que l'on se rangeroit du côté des Romains. Archon, qui avoit été de cet avis, fut élû Capitaine Général, & Polybe Commandant de la cavalerie.

Sur ces entrefaites arrivent des Ambassadeurs de la part d'Attalus, pour demander que les Achéens rendissent à Euménes son frére les honneurs qu'il avoit autrefois reçûs de leur République. Ces honneurs étoient apparemment quelques statues qu'on lui avoit érigées, & qui pour quelques brouilleries avoient depuis été abattues. Il y eut dans le Conseil de grandes contestations sur ce point. Archon étoit bien du sentiment, qu'on les lui rendît, mais il ne dit qu'un mot pour l'appuier ; dans la crainte qu'aiant acheté fort cher sa dignité, l'on ne crût qu'il ne favorisoit Attalus, que pour en tirer quelque gratification. Dans le tumulte & la confusion, où il avoit laissé le Conseil en se retirant, Polybe se leva & fit un long discours qui fut fort applaudi.

Il montra que le Decret fait par les Achéens pour ôter les honneurs à Euménes, souffroit explication : qu'il devoit s'entendre non de tous, mais seulement de ceux qui seroient contre les loix, & que la République ne pouvoit accorder sans se déshonorer : que c'étoient Sosigénes & Diopithes Rhodiens, qui pour des différens qui les regardoient personnellement, avoient, contre le Decret des Achéens, fait cette insulte à Euménes : qu'en cela ils n'avoient pas seulement passé les bornes de leur pouvoir, mais blessé encore la bienséance & la justice ; puisque si les Achéens avoient retranché les honneurs à Euménes, ce n'étoit pas qu'ils lui voulussent du mal, mais parce qu'il en demandoit plus que ses bienfaits ne lui en avoient mérité : que les Achéens devoient en cette occasion modérer les excès de ces deux Magistrats, sçachant sur tout qu'Attalus ne seroit pas moins sensible à cette faveur que le Prince son frére. Sur ces raisons, on fit un Decret qui ordonnoit que l'on rétablît Euménes dans tous ses honneurs, à moins qu'il n'y en eût de déshonorans pour la République, ou contre les loix. Id. p. 1245.

Sur le bruit que Persée se disposoit à entrer dans la Thessalie, Archon fit dresser un Decret qui portoit que la République leveroit une armée, pour aller dans la même Province au secours des Romains. Il eut commission de lever des troupes, & d'amasser les munitions nécessaires. On mit ensuite en délibération sur qui l'on jetteroit les yeux pour informer Quintus Marcius de la résolution que la République avoit prise, & on les jetta sur Polybe, en lui recommandant de prier le Consul de faire sçavoir quand il auroit besoin des soldats de l'Achaïe, de peur qu'ils n'arrivassent pas assez tôt, & de prendre garde lui-même, si dans les villes où il passeroit, il y avoit des magasins tout prêts pour le passage des troupes. Polybe ne trouva pas les Romains dans la Thessalie, ils en étoient sortis, & campoient entre Azorium & Doliches. Il ne jugea pas à propos de passer alors jusqu'à eux ; mais il eut part à tous les combats qui se donnérent pour entrer dans la Macédoine.

Quand les Romains furent arrivez autour d'Héraclée, il crut que c'étoit le tems de les joindre, parce qu'alors le Consul avoit heureusement terminé la plus grande partie de son expédition. Il fut donc trouver Marcius, & lui montra le Decret par lequel ses Concitoiens s'engageoient à partager avec les Romains tous les travaux & tous les dangers de cette guerre.

Il le fit enſuite ſouvenir de la promtitude & de la ſoumiſſion avec laquelle les Achéens avoient toujours éxécuté les ordres qui leur étoient venus de la part du Sénat Romain. Marcius remercia fort poliment les Achéens des offres obligeantes qu'ils faiſoient, ajoutant que pour le préſent ils pouvoient s'épargner & les fatigues & les frais de cette guerre, parce que les Romains pouvoient la finir par leurs propres forces & ſans le ſecours de leurs alliez..

Ceux qui étoient collégues de Polybe dans cette Ambaſſade, retournérent dans leur patrie; pour lui il reſta ſeul avec les Romains, & prit part à tout ce qui ſe paſſa dans la ſuite; juſqu'à ce que Marcius aiant été informé qu'Appius Cento demandoit que les Achéens lui envoiaſſent cinq mille hommes dans l'Epire, il le renvoia pour avertir ſa République de ne pas donner ces troupes à Appius, qui les demandoit ſans aucune néceſſité. Polybe arrivant à Sicyone, où le Conſeil ſe tenoit, fut aſſez embaraſſé. D'un côté il avoit des ordres de la part de Marcius qu'il ne pouvoit pas ne point faire connoître, & de l'autre il étoit dangereux de refuſer crument à Appius le ſecours qu'il attendoit. Pour ſe tirer d'intrigue, il ſe ſervit heureuſement d'un Decret du Sénat, qui défendoit que l'on eût égard à ce que demanderoient par lettres les Commandans des armées, à moins qu'ils ne montraſſent l'ordre du Sénat, ordre qu'Appius ne montroit pas. Par cet expédient Polybe épargna à ſa nation une dépenſe de plus de cent mille écus; mais auſſi il ouvrit un beau champ à ceux qui auroient eu deſſein d'indiſpoſer Appius contre lui.

Id. p. 1268. L'hiver de cette année n'étoit pas encore paſſé, qu'il arriva dans le Péloponéſe une Ambaſſade ſolemnelle de la part des deux Ptolémées Philométor & Evergétes, pour demander aux Achéens le ſecours qu'ils leur devoient comme alliez des Rois d'Egypte. Les ſentimens dans la place furent partagez. Callicrates, Diophanes & Hyperbatone ne trouvoient pas à propos que l'on accordât ce ſecours; qu'en général il étoit de l'intérêt des Achéens de ne pas ſe mêler des affaires étrangéres, mais ſur tout dans les circonſtances préſentes, où il étoit important de ne pas diviſer leurs forces, de peur de ſe mettre hors d'état de ſervir les Romains, qui ne tarderoient pas à donner une bataille générale à Perſée, puiſque Marcius avoit ſes quartiers dans la Macédoine.

Là deſſus on héſitoit, perſonne n'oſant prendre ouverte-

ment le parti des Ptolémées, de crainte d'encourir l'indignation des Romains. Alors Lycortas & Polybe prirent la parole, & dirent entr'autres choses, que l'année précédente Polybe étant allé trouver Marcius pour lui offrir le secours des Achéens, ce Consul, en le remerciant, lui avoit dit qu'une fois entré dans la Macédoine, il n'avoit pas besoin des forces des alliez; que l'on ne devoit donc pas se servir de ce pretexte pour abandonner les Rois d'Egypte; que dans les conjonctures, où ces Princes se trouvoient, ce seroit une ingratitude extrême de ne leur pas prêter la main, après les bienfaits qu'on en avoit reçûs, & que l'on ne pouvoit manquer à ce devoir, sans violer les Traitez & les sermens, sur lesquels l'alliance étoit fondée. Déja la multitude panchoit vers ce sentiment, lorsque Callicrates, prévoiant qu'il alloit avoir du dessous, congédia les Magistrats, sous prétexte que les loix ne permettoient pas qu'on délibérât sur de pareilles affaires dans un marché.

Quelque tems après, à Sicyone, où le Conseil étoit assemblé, on remit la chose sur le tapis. Là se rendirent non seulement les Magistrats ordinaires, mais encore tous ceux qui étoient âgez de plus de trente ans. Polybe y aiant répété qu'il sçavoit de Marcius même que le secours des Achéens lui étoit inutile, & aiant ajouté que quand même il seroit nécessaire aux Romains, cela ne devoit pas empêcher que la République n'en donnât aussi aux Ptolémées, puisque ces Princes ne demandoient que mille piétons & deux cens chevaux; qu'une si petite diversion ne diminueroit pas beaucoup ses forces, puisqu'elle étoit en état de mettre sur pied trente ou quarante mille hommes: Polybe, dis-je, aiant parlé de la sorte, le plus grand nombre fut d'avis que l'on envoiât du secours aux Rois d'Egypte contre Antiochus, avec qui ils étoient en guerre; & malgré les oppositions que fit Callicrates le troisiéme jour, où se devoit dresser le Decret, cet avis alloit l'emporter, lorsque ce Général fit entrer dans le théâtre un Courrier, comme envoié par Marcius, avec des lettres, où le Consul exhortoit les Achéens de s'entremettre pour ménager la paix entre les Ptolémées & Antiochus, ce qui étoit justement le systême que Callicrates avoit proposé dans le Conseil, & que Lycortas avoit combattu par des raisons sans replique.

Id. p. 1270.

Id. p. 1272.

Polybe alors voiant les deux Rois abandonnez, & n'osant contredire les lettres, qu'il croioit venir de Marcius, se dé-

mit entiérement du gouvernement des affaires. Je crains que les bons politiques ne pardonnent pas aisément ce dépit à Polybe. Il sçavoit de quoi Callicrates étoit capable ; la mémoire de son Ambassade à Rome étoit encore toute récente, il ne falloit pas ce semble être fort pénétrant pour soupçonner que les lettres qu'il montroit étoient feintes. Avoit-il oublié, ce qu'il rapporte lui-même dans son premier Livre, que Mathos & Spendius avoient emploié le même artifice, pour affermir les révoltez d'Afrique dans leur rébellion ? D'ailleurs le secours que les Rois d'Egypte demandoient, faisoient une si petite distraction des forces de la République, qu'il n'étoit guéres probable que les Romains s'en offensassent. En tout cas il semble qu'un Magistrat qui avoit jusqu'alors témoigné tant de fermeté, devoit plutôt s'exposer à tout leur ressentiment, que de laisser sa patrie entre les mains d'un traître, qui leur étoit entiérement dévoué.

Les Ambassadeurs des Ptolémées, frustrez de leurs espérances, montrérent au Conseil des lettres de leurs Maîtres, par lesquelles ces deux Rois demandoient qu'on leur accordât du moins Lycortas & Polybe ; ce qui selon toutes les apparences ne leur fut pas refusé. Callicrates loin de s'y opposer, fut sans doute ravi de se débarasser de deux hommes, qu'il trouvoit toujours en son chemin, lorsqu'il vouloit trahir les intérêts & la liberté de sa République.

Après la défaite de Persée par Lucius Emilius, Callicrates s'avisa d'un autre stratagême pour achever de décrier auprès des Romains ceux qu'il n'avoit pû réduire à ses sentimens. Non content d'avoir éloigné les Achéens de toute liaison avec le Roi de Macédoine, dans le tems que joints avec ce Prince ils eussent pû tenir tête aux Romains, & fixer peut-être des bornes à leurs conquêtes, il eut l'audace, quand il vit ceux-ci maîtres de la Macédoine, de leur déférer nommément tous ceux qu'il soupçonnoit avoir eu du panchant à secourir Persée. Sur cette dénonciation, il fut conclu que l'on écriroit aux Achéens d'envoier à Rome tous ceux qui étoient suspects d'avoir été favorables au Roi de Macédoine, & deux des dix Députez, qui étoient partis de Rome pour régler les affaires de ce Roiaume, Id. p. 1275. sçavoir C. Claudius & Cn. Domitius Enobarbus, allérent dans l'Achaïe, tant dans la crainte que les Achéens ne refusassent de se soumettre aux lettres, qui leur avoient été écrites, & que Callicrates ne fût puni des calomnies qu'il avoit répandues

contre les principaux de la République, que parce que dans les lettres, qui s'étoient rencontrées parmi les papiers de Persée, on n'avoit rien trouvé de convaincant contre les Achéens dénoncez. Mais il y avoit trop longtems que l'on avoit résolu à Rome de rabaisser la fierté de ces Républiquains. Quoique l'on n'eût aucune preuve contre eux, on en enleva mille, entre lesquels étoit Polybe, & que l'on mena à Rome, pour les distribuer ensuite dans différentes bourgades d'Italie.

Pausan. in Achaic.

An de Rome DLXXXVI.

Pendant le séjour que fit Polybe, avant la dispersion, dans cette Capitale du monde, soit que sa réputation l'y eût prévenu, soit que sa naissance ou son mérite le fît rechercher des plus grands de Rome, il gagna l'amitié de Fabius & de Publius, fils de Lucius Emilius Paulus, & adoptez par Publius Cornelius Scipion, fils de Scipion l'Afriquain. Il leur prêtoit ou empruntoit des Livres, & s'entretenoit avec eux sur les matiéres qui y étoient traitées. Charmez tous deux de sa profonde capacité, ils obtinrent du Préteur qu'il ne sortiroit pas de Rome, & qu'il demeureroit auprès d'eux. Comme la bienséance & la politesse demandoit que Polybe eût plus de déférence pour l'aîné que pour le plus jeune, celui-ci en conçut quelque chagrin, & cherchoit l'occasion de s'en ouvrir à celui qui le lui causoit.

Pol. t. II. p. 1455. & seq.

Un jour qu'ils étoient sortis tous trois de la maison, que Fabius s'en alloit au Bareau, & Publius avec Polybe d'un autre côté, après avoir fait un peu de chemin, Publius en rougissant lui adressa ces paroles: D'où vient, Polybe, que mon frére & moi mangeant à même table, vous n'interrogez que lui, vous ne répondez qu'à lui? Vous pensez apparemment de moi ce que j'apprens que mes Concitoiens en pensent, que je suis indolent, inappliqué, & que je n'ai rien de Romain dans mes inclinations. Mais ce qui leur donne de moi cette idée, c'est que je ne fréquente pas le Bareau. Et comment le fréquenterois-je? On me dit perpétuellement que ce n'est pas un Avocat que l'on attend de la maison des Scipions, mais un Général d'armée, & je suis au désespoir de ne rien sçavoir de ce qu'un tel homme doit faire.

Polybe surpris qu'un jeune homme de dix-huit ans eût des sentimens si relevez; gardez-vous bien, Scipion, répondit-il, de croire pour cela que je manque d'estime pour vous. Je n'ai ces égards pour votre frére, que parce qu'il est votre aîné, & si je ne fais attention qu'à ce qu'il me dit, c'est parce que je

me persuade que vous pensez tous les deux de la même maniére. Au reste ce que vous dites est digne d'admiration, qu'un caractére trop doux & trop tranquille ne sied pas à un homme, qui sort d'une si grande Maison. Vous faites voir par là combien vos sentimens sont au dessus de ceux du vulgaire. Hé bien, je me livre entiérement à vous, & je vous offre de tout mon cœur mes services, pour vous rendre capable de mener une vie digne du grand nom que vous portez. A l'égard des sciences communes, vous n'avez besoin ni l'un ni l'autre de mon secours. Il aborde tous les jours de la Gréce ici un assez grand nombre de Maîtres de cette espéce. Mais pour ce que vous disiez tout-à-l'heure que vous étiez fâché de ne pas sçavoir, je crois, sans me flater, qu'il n'y a personne qui soit plus en état de vous l'apprendre que moi.

Polybe parloit encore, lorsque Scipion lui prenant les mains: ah! Polybe, s'écria-t'il, que ne vois-je le jour, où libre de toute autre affaire, & vivant avec moi, vous ne vous étudierez qu'à me former l'esprit & le cœur. C'est alors que je me croirai digne de mes ancêtres. On ne peut exprimer le plaisir que fit à Polybe l'ardeur que ce jeune Patricien témoignoit pour marcher sur les traces de ses aieux; quoiqu'il craignît un peu que les grandes richesses, qui étoient dans cette illustre Maison, jointes aux mauvais exemples de la jeunesse Romaine, qui étoit alors fort dérangée, ne gâtassent un éléve de si grande espérance.

Tel fut le commencement de la liaison qu'eut Polybe avec le destructeur de Carthage & de Numance: liaison si intime & si tendre, que jamais le jeune disciple ne le quittoit d'un moment, & qu'il préféroit à toutes choses l'avantage de s'entretenir avec lui.

Aussi quelles leçons salutaires n'en reçut-il pas? Ce grand Maître commença par lui inspirer une aversion extrême pour tous ces plaisirs dangereux, ausquels les jeunes Romains s'abandonnoient: & Scipion pendant cinq ans se tint tellement en garde contre les appas de ces plaisirs, qu'il étoit regardé dans toute la ville comme un modéle de pudeur & de modération.

De là il fut aisé de le faire passer à la générosité, au noble désintéressement, au bel usage des richesses, toutes vertus qu'il porta au suprême dégré. La riche succession qui lui étoit échûe par la mort d'Emilie, femme du grand Scipion, dont il étoit petit

petit fils adoptif, il l'abandonna en entier à sa mére, qui, répudiée par L. Emilius, n'avoit pas de quoi soutenir la splendeur de son rang & de sa naissance. Sans attendre les termes accordez par les loix pour le paiement de ce que l'on devoit à titre de dot, il fit donner par un banquier tout d'un coup vingt-cinq mille écus aux deux filles du grand Scipion, qui leur en avoit laissé à sa mort cinquante mille, dont on ne leur avoit paié que la moitié. Tibérius Gracchus & Scipion Nasica, qui avoient épousé ces deux sœurs, étonnez d'une libéralité, dont on n'avoit pas d'éxemple à Rome, furent lui demander à lui-même, s'il étoit bien vrai qu'il eût donné ordre au banquier de leur remettre tout à la fois vingt-cinq mille écus; Scipion leur dit qu'il n'ignoroit pas quelle étoit l'indulgence des loix sur ces sortes de paiemens, qu'entre étrangers il étoit permis d'en profiter; mais qu'avec des amis & des parens, il falloit en user plus simplement & avec plus de grandeur d'ame. Ce fut dans le même esprit qu'il céda à Fabius son frére la part qu'il avoit dans la succession de leur pére Lucius Emilius, & cette part étoit de plus de soixante mille écus.

Ce même frére ne pouvant satisfaire aux frais d'un spectacle de gladiateurs qu'il avoit donné au peuple à la mort d'Emilius, Scipion donna quinze mille écus pour en acquitter du moins la moitié. Après la mort d'Emilie sa mére, quoique ce qu'elle avoit de bien vînt de sa pure libéralité, il ne laissa pas de l'abandonner tout à ses sœurs. Au camp devant Numance, Antiochus Roi de Syrie, lui aiant envoié de magnifiques présens, il ne voulut pas les recevoir en secret, comme avoient coutume de faire les autres Commandans d'armée; il les reçut du haut de son Tribunal, & commanda au Questeur de les coucher sur les registres publics, promettant de les distribuer à tous ceux de la valeur desquels il auroit plus à se louer.

Pour ce qui regarde la religion de ce tems-là, il faut convenir, à l'honneur de Polybe, qu'avec lui, Scipion ne devint pas si dévot, que l'étoit, au moins en apparence, son aïeul le grand Scipion, qui passoit les nuits dans les Temples, & que l'on disoit avoir des communications intimes avec Jupiter. On peut assûrer, sans crainte de juger témérairement, que notre Historien n'avoit nulle foi à ces Divinitez qui avoient des yeux sans voir, & des oreilles sans entendre. Il cherchoit dans les régles de la prudence, de la politique & de la guerre, les raisons de tous les événemens, & soutenoit sans détours,

que quiconque avoit recours pour cela aux Dieux ou à la fortune, n'avoit point assez d'esprit pour les découvrir, ou vouloit s'épargner la peine de les chercher. Les Divinitez que Lycurgue & Scipion feignoient d'invoquer, & dont ils se vantoient d'être inspirez, étoient, selon lui, une invention ingénieuse, pour rendre plus souple & plus docile la multitude, à qui ces beaux dehors imposent & font aisément illusion. Il croioit en une providence qui dispose de tout, & conduit tout à ses fins; mais pour la fortune, à laquelle alors on rapportoit tout, il tranche le mot & dit, sans se contraindre, que c'est une chimére.

Comme rien n'est plus ordinaire aux Grands que de dédaigner ceux qui leur sont inférieurs, & de s'imaginer que tout leur est dû, & qu'ils ne doivent rien à personne; Polybe ne recommandoit rien tant à son disciple que la modestie, l'affabilité & la politesse, jusqu'à l'exhorter de ne jamais revenir de la place chez lui, qu'il ne se fût fait un ami.

Il ne s'appliquoit pas moins à lui former le corps que l'esprit. L'un est presque aussi nécessaire que l'autre à un homme destiné à conduire les armées. En vain sçauroit-il toutes les régles & toutes les ruses de la guerre, si son corps, accoutumé à une vie molle & voluptueuse, se refuse à la peine & au travail, il ne sera jamais Capitaine que de nom. L'éxercice que notre Historien croioit le plus propre à endurcir le corps aux travaux, on s'attend bien que c'étoit la chasse. Mais chasser avec Polybe, c'étoit moins un divertissement qu'une étude: car il ne faut pas douter qu'il ne fît dans la campagne avec Scipion ce que Philopœmen faisoit avec lui.
» Quand ce grand homme, dit Polybe lui-même dans Tite-» Live, étoit en voiage, & qu'il rencontroit quelque passage » difficile à franchir, il jettoit les yeux de tous les côtez pour » bien reconnoître la nature du poste: puis s'il étoit seul, il » se demandoit à lui-même; ou s'il étoit en compagnie, il » demandoit à ceux qui étoient avec lui: si l'ennemi paroissoit ici, & qu'il nous attaquât ou de front, ou par notre » droite, ou par notre gauche, ou par nos derriéres, que ferions-nous? Lequel vaudroit mieux ou se mettre en ordre » de bataille, ou se rompre & ne prendre qu'un ordre de » marche? Combien de troupes faudroit-il emploier? De » quelle sorte d'armes nous servirions-nous? Où mettrions-» nous les bagages & notre monde inutile au combat? Quelles

» ou combien de troupes seroit-il bon de détacher pour les
» garder ? Seroit-il avantageux d'avancer, ou ne seroit-il pas
» mieux que nous fissions retraite ? S'il falloit camper, où nous
» établirions-nous ? Quel espace de ce terrain seroit-il à pro-
» pos de retrancher ? D'où tirerions-nous commodément l'eau,
» le bois, les fourages ? Pour décamper, quel chemin seroit
» le plus sûr, & en quel ordre devrions-nous marcher ? Quand on bat la campagne & que l'on chasse de cette maniére, loin de perdre le tems, on revient chez soi plus sçavant, qu'on n'auroit pû y devenir par de fatiguantes lectures.

On ne finiroit pas, si l'on vouloit ramasser toutes les instructions que donnoit Polybe à Scipion sur l'honnête homme, sur le bon Citoien, sur l'homme d'Etat, sur l'homme de guerre, & qui sont répandues en différens endroits ou de son Histoire, ou des autres Historiens. Il suffit de remarquer que l'opinion constante étoit, que ce Romain n'avoit rien fait de bon, dont il n'eût l'obligation à Polybe, & qu'il ne faisoit de fautes que lorsqu'il agissoit sans le consulter. Pausf. in Arcad.

Scipion ne fut pas le seul à Rome, qui dut se sçavoir gré d'avoir suivi les avis de Polybe. C'est encore à ses conseils que Démétrius fut redevable du thrône de Syrie, où jamais peut-être il ne seroit monté sans lui. Ce Prince avoit été envoié à Rome parmi les ôtages qu'Antiochus son frére avoit été obligé de donner par le Traité de paix fait entre lui & les Romains sous le Consulat de Cn. Manlius. Après la mort d'Antiochus, il s'étoit présenté devant le Sénat pour prier qu'on le remît en liberté, & n'en avoit pû rien obtenir : non que ce qu'il demandoit fût injuste, car le Roiaume lui appartenoit de droit après la mort de son frére ; mais parce que les Romains trouvoient leur compte à laisser le sceptre entre les mains du jeune pupille qu'Antiochus avoit fait son successeur. Pol. l. 11. p. 1307. & seq. An de Rome DXC.

Avant que de reparoître devant ces fiers Sénateurs, il fit appeller Polybe, & ils délibérérent ensemble quelles mesures il y auroit à prendre en cette occasion. Celui-ci lui dit qu'il se gardât bien d'échouer deux fois au même écueil : qu'il n'attendît rien que de lui-même, & qu'il osât quelque chose digne d'un Roi. Démétrius, sans lui répondre, consulta Apollonius, un de ses Confidens, sur le même sujet, qui fut d'un avis contraire. Il retourna donc au Sénat ; mais le refus qu'il en souffrit, lui aiant fait faire de nouvelles réfléxions sur le conseil de Polybe, il s'en ouvrit à Diodore, qui l'avoit élevé, &

qui connoissoit parfaitement l'état présent de la Syrie. Diodore l'assûra que rien n'étoit plus sensé & plus judicieux que ce conseil, & que dans les conjonctures présentes il n'auroit qu'à se montrer dans la Syrie, pour que tout le Roiaume se rangeât sous son obéissance.

Là dessus Démétrius fait revenir Polybe, & le prie de lui fournir des expédiens pour s'évader. Celui-ci donna cette commission à un de ses amis, nommé Menithylle, qui sur le champ s'étant transporté à Ostie, & y aiant trouvé un vaisseau Carthaginois prêt de mettre à la voile, le fréta comme pour lui-même. Le jour venu pour s'embarquer, & toutes les mesures prises, pour que cette fuite ne vînt à la connoissance de personne, Polybe, qui quoique malade alors, étoit éxactement informé de tout ce qui se passoit, aiant appris que Démétrius donnoit un grand repas, & craignant que ce jeune Prince qui aimoit la table, ne laissât échaper l'occasion, & ne rendît inutiles les précautions que l'on avoit eu soin de prendre, écrivit un petit billet, qu'il fit porter par un laquais à l'Echanson de Démétrius, avec ordre de recommander à cet Echanson de le faire lire au plutôt à son Maître. Ce billet portoit: *à force de différer, on court risque de se perdre, il vaut mieux éxécuter. Osez quelque chose, hazardez, réussite ou non, tout plutôt que de vous manquer à vous-même: soiez sobre, défiez-vous, ce sont là les nerfs de la prudence.*

Démétrius vit d'abord à quelle fin & de quelle part cet avis lui venoit. Il fait semblant de se trouver mal, sort de la maison avec ceux qui étoient du complot, donne ses derniers ordres, court à Ostie, s'embarque & fait route si heureusement, qu'au sixiéme jour il étoit au détroit de Sicile. On ne sçut à Rome qu'il étoit échapé que quatre jours après qu'il en fut parti. C'est ce même Démétrius, qui fit aux Juifs une guerre si cruelle du tems des Macchabées, & qui donna lieu au Traité d'alliance, que cette nation fit avec le peuple Romain.

Ce fut aussi apparemment à Rome que Polybe composa la plus grande partie de son Histoire, ou du moins qu'il assembla des Mémoires pour la composer. Où pouvoit-il mieux s'instruire des événemens qui s'étoient passez pendant tout le cours de la seconde guerre Punique, que dans la Maison des Scipions? C'étoit sous le Consulat de Publius Cornelius, bisaieul de celui qui avoit adopté son éléve, que cette guerre avoit commencé; c'étoit lui qui commandant à la bataille du Tesin

y avoit été blessé dangereusement, blessure qui fut en partie cause de la perte de celle de Trébie, où il étoit encore, & qui fut donnée contre son avis. Cn. Scipion son frére, l'année suivante, avoit gagné en Espagne la bataille de Cissa, & pris prisonniers les deux Chefs des Carthaginois & des Espagnols, Hannon & Indibilis. Ces deux fréres joints ensemble en Espagne, & rendant aux villes les ôtages qu'Annibal en avoit tirez pour les mettre en dépôt à Sagonte, avoient mis la plûpart des peuples de ce Roiaume dans le parti des Romains. Publius Cornelius Scipion, aieul de notre Publius, étoit Tribun militaire à la bataille du Tesin, & y sauva la vie à son pére. C'est encore lui qui à la bataille de Zama contraignit Annibal d'avouer qu'il étoit vaincu, & qu'il n'y avoit plus d'autre ressource pour les Carthaginois que de demander au plutôt la paix. L. Emilius Paulus, aieul naturel de Scipion Emilien, commandoit l'aîle droite à la bataille de Cannes. Enfin il faudroit faire toute l'Histoire de la seconde guerre Punique, pour montrer toute la part qu'y eut la famille des Scipions.

Polybe ne pouvoit non plus rien ignorer de ce qui s'étoit fait de part & d'autre dans la guerre de Persée. Emilius Paulus, pére de son disciple, en avoit eu tout l'honneur, & lui-même avoit été présent à tout. Il en est de même de toutes les affaires étrangéres qui se passérent du tems qu'il étoit à Rome, ou qu'il accompagnoit Scipion. Toujours à portée de voir par lui-même, ou de recevoir les nouvelles de la premiére main, il ne pouvoit manquer d'être informé de tout ce qu'il arrivoit de plus mémorable. Et combien arriva-t'il d'événemens pendant dix-sept ans que dura son éxil?

Ce tems parut bien long aux Achéens, aussi firent-ils tout leur possible pour l'abréger. Il y eut de l'Achaïe plusieurs Ambassades pour demander le retour des éxilez, mais sur tout celui de Polybe & d'un autre appellé Stratius, car il n'en restoit plus guéres des autres. La premiére trouva le Sénat inéxorable; on écouta plus favorablement la seconde: mais Aulus Posthumius, qui étoit alors Préteur, empêcha qu'elle n'eût tout le succès qu'on en espéroit. Voiant les sentimens partagez sur les éxilez, que les uns vouloient qu'on les renvoiât, les autres qu'on les retînt, & un troisiéme parti qu'on les absoût de la trahison dont ils étoient accusez, sans leur accorder leur liberté; de ces trois bandes il n'en fit que deux: il fit passer d'un côté tous ceux qui avoient opiné pour le renvoi, & de l'autre

Pol. t. II. p. 1325.

Id. p. 1328.

tous ceux qui étoient du second & du troisiéme avis. De cette maniére il se trouva que ceux qui favorisoient le retour des éxilez étoient en plus petit nombre, que ceux qui leur étoient contraires. Quand les Achéens apprirent par leurs Députez qu'il ne s'en étoit presque rien fallu, qu'ils n'eussent obtenu la grace qu'ils avoient demandée, ils envoiérent une troisiéme Ambassade, qui n'eut d'autre réponse du Sénat, sinon que l'on ne changeroit rien de ce qui avoit été réglé.

Plutarch. in Cat. Cens.

Polybe, à ce dernier refus, pria Scipion de solliciter Caton en faveur des éxilez. L'affaire portée de nouveau au Sénat, comme les sentimens ne pouvoient encore s'accorder, ce grave Sénateur se levant : *à nous voir*, dit-il, *disputer tout un jour pour sçavoir si quelques petits méchans vieillards de Gréce seront plutôt enterrez par nos fossoieurs que par ceux de leur païs, ne croiroit-on pas que nous n'avons rien à faire ?* Il ne fallut que cette plaisanterie pour faire honte au Sénat de sa longue opiniâtreté, & pour le déterminer à renvoier les éxilez dans le Péloponése. Polybe auroit encore souhaité qu'on les rétablît dans les honneurs & les dignitez qu'ils avoient avant leur bannissement ; mais avant que de présenter sa requête au Sénat, il crut devoir pressentir Caton. Il va donc le trouver, & lui communique son dessein. Caton lui dit en souriant : *vous n'imitez pas*, Polybe, *la sagesse d'Ulysse ; vous voulez rentrer dans l'antre du Cyclope pour quelques mechantes hardes que vous y avez oubliées.*

Pausan. in Achaic.

An de Rome DCI.

An de Rome DCIV.

App. in Libyco.

Amm. Marc. l. 24.

Plin. l. 5. c. 11.

An de Rome DCVIII.

Les éxilez retournérent donc dans leur patrie, mais de mille qu'ils étoient venus il n'en restoit alors qu'environ trois cens. Notre Historien n'usa pas de cette permission pour revoir Mégalopolis, ou, s'il s'en servit, il ne tarda pas à rejoindre Scipion, puisque trois ans après il étoit avec lui au siége de Carthage. Après cette expédition, il eut la curiosité de connoître bien la Mer Atlantique, & Scipion lui fournit des vaisseaux pour en faire tout le tour. Mais quelle fut sa douleur, lorsqu'en revenant dans le Péloponése il vit la destruction & l'incendie de Corinthe, sa patrie réduite en Province de l'Empire Romain, & obligée de subir les loix d'un Préfet, qui devoit y être envoié de Rome tous les ans !

Si quelque chose fût capable de le consoler dans une conjoncture si funeste, ce fut l'occasion qu'il eut de défendre la mémoire de Philopœmen, son Maître dans la science de la guerre. Un Romain s'étant mis en tête de faire abattre les statues qu'on

avoit dressées à ce Héros, eut la hardiesse de le poursuivre criminellement comme s'il eût été en vie, & de l'accuser devant le Proconsul Mummius d'avoir été l'ennemi des Romains, & d'avoir toujours traversé leurs desseins autant qu'il avoit pû. Polybe, qui étoit présent, fut indigné d'un procédé si atroce. Il fit voir qu'à la vérité Philopœmen ne s'étoit pas quelquefois soumis d'abord aux ordres qui venoient de Rome, mais qu'il n'en avoit jamais défendu l'éxécution, qu'en proposant simplement ce qu'il croioit plus propre à pacifier les différens : que l'on ne pouvoit douter de son attachement pour les Romains, après les preuves qu'il en avoit données pendant la guerre qu'ils avoient avec Philippe & Antiochus ; que quelque credit qu'il eût parmi les Grecs, tant par lui-même, que par les forces de sa Republique, jamais il ne s'étoit departi de l'alliance faite avec les Romains ; qu'enfin il avoit eu part au Decret, par lequel les Achéens, avant que les Romains passassent dans la Gréce, s'étoient engagez à déclarer pour eux la guerre à Antiochus & aux Etoliens, quoiqu'alors tous les peuples de la Gréce ne leur fussent rien moins que favorables. Pol. t. III. p. 1483.

Ce discours fit impression sur les Députez, & confondit l'accusateur. Je ne le crois cependant que spécieux. Philopœmen étoit certainement très-opposé aux Romains. Il n'y a qu'à voir ce passage de Plutarque pour en être convaincu. » Après que » les Romains eurent défait Antiochus, dit cet Auteur dans » M. Dacier, ils s'appliquérent tout de bon à pousser leurs af- » faires du côté de la Gréce, & avec toutes leurs forces ils te- » noient déja les Achéens comme envelopez. Ils avoient même » un puissant parti dans toutes les villes, par le moien des Ora- » teurs & des Gouverneurs du peuple qu'ils avoient gagnez. » De sorte que par la faveur & par la protection des Dieux, » leur puissance, qui alloit toujours croissant, étoit déja par- » venue au faîte de la grandeur, où leur fortune devoit s'éle- » ver. Philopœmen, attentif à toutes leurs démarches, faisoit » comme un bon pilote qui combat contre les vagues & les » vents ; tantôt forcé par le tems il cédoit en quelque chose, » & se laissoit entraîner ; & tantôt se roidissant il résistoit de » toutes ses forces, & n'oublioit rien pour porter ceux qui » avoient le plus d'autorité ou d'éloquence à embrasser le » parti de la liberté. Un jour même qu'Aristéne avoit dit » en plein Conseil, qu'il étoit d'avis que les Achéens ne de- » voient s'opposer en rien aux Romains, ni se montrer ingrats

Plut. in Philop.

Vide etiam Polyb. t. I. p. 1440.

» envers eux : Philopœmen ne dit rien d'abord, quoiqu'il sup-
» portât ce discours avec peine ; mais enfin voiant qu'il con-
» tinuoit, & n'étant plus maître de sa colére, il lui dit tout
» haut : *Eh, mon ami, pourquoi as-tu tant d'impatience de voir la malheureuse fin des Grecs.*

Mais soit que les Députez ne fussent pas bien instruits de l'Histoire de Philopœmen, soit qu'ils fussent assez équitables pour reconnoître qu'il étoit naturel que Philopœmen fût contraire à l'ambition démesurée des Romains, soit enfin qu'ils voulussent gratifier Polybe, ou par égard pour son mérite, ou en considération de Scipion ; ils décidérent que l'on ne toucheroit point aux statues de Philopœmen, en quelques villes qu'elles se trouvassent. Polybe profitant de la bonne volonté de Mummius, lui demanda encore les statues d'Aratus & d'Achée, & elles lui furent accordées, quoiqu'elles eussent déja été transportées du Péloponése dans l'Acarnanie. Les Achéens furent si charmez du zéle que Polybe avoit fait paroître en cette occasion pour l'honneur des grands hommes de son païs, qu'ils lui érigérent à lui-même une statue de marbre.

Pol. t 11. p. 1484.

Dans le même tems il donna une preuve de son désintéressement, qui lui fit autant d'honneur parmi ses Citoiens, que son Apologie de Philopœmen. Diœus, Général des Achéens, étoit un de ces furieux qui par l'insulte qu'ils avoient faite à Corinthe aux Députez Romains, avoient porté le coup mortel à leur République. Corinthe réduite en cendres, & tout le Péloponése conquis, on pensa à punir les auteurs de l'insulte, & l'on mit leurs biens à l'encan. Lorsqu'on en vint à ceux de Diœus, qui après avoir égorgé sa femme, de peur qu'elle ne tombât en la puissance des Romains, s'étoit empoisonné lui-même, les dix Députez ordonnérent au Questeur, qui les mettoit en vente, de laisser prendre à Polybe parmi ces biens tout ce qu'il y trouveroit à sa bienséance, sans rien éxiger de lui & sans en rien recevoir. Mais non seulement il ne voulut rien accepter, il exhorta encore ses amis de ne rien souhaiter de ce qui avoit appartenu à ce Général, & tous ceux qui suivirent son avis furent extrêmement louez. Cette action fit concevoir aux Députez une si grande estime pour Polybe, qu'en sortant de la Gréce, ils le priérent de parcourir toutes les villes qui venoient d'être conquises, & d'accommoder leurs différends, jusqu'à ce que l'on s'y fût accoutumé au changement qui s'y étoit fait, & aux nouvelles loix qui leur avoient été données. Polybe s'aquita

Id. ibid.

s'aquita d'une commission si honorable avec tant de douceur, de justice & de prudence, que, soit pour le gouvernement général, soit pour les affaires des particuliers, il ne pouvoit s'élever dans l'Achaïe aucune contestation.

On ne peut s'imaginer avec quels applaudissemens le Code des loix, qu'il composa pour cela, fut reçû de toutes les villes du Péloponése. Pour en marquer leur reconnoissance à la postérité, elles érigérent à son Auteur plusieurs statues, une entr'autres dans Alphée, dont l'inscription portoit, *Que Polybe avoit fait de longs voiages par terre & par mer, qu'il avoit été ami & allié des Romains, & qu'il avoit appaisé leur colére en faveur des Grecs.* Pausan. in Arcad. Sur la base d'une autre élevée dans le vestibule d'un Temple d'Arcadie, on lisoit, *que la Gréce n'auroit pas fait de fautes, si dès le commencement elle eût été docile aux conseils de Polybe; mais qu'après ses fautes, il avoit été seul son libérateur.*

Après avoir ainsi établi l'ordre & la tranquillité dans sa patrie, il retourna joindre Scipion à Rome, d'où il le suivit à Numance, au siége de laquelle il étoit présent. An de Rome DCXX. Scipion mort, il reprit la route de son païs: (car quelle sûreté y avoit-il à Rome pour le Maître, après que le Disciple avoit été mis à mort par la faction des Gracques?) An de Rome DCXXIV. Et aiant joui là, pendant six ans, de l'estime, de la reconnoissance & de l'amitié de ses chers Citoiens, Lucian. in Macrob. il mourut à l'âge de quatre-vingt-deux, d'une blessure qu'il s'étoit faite en tombant de cheval. An de Rome DCXXX.

Les Ouvrages qu'il a composez, sont: la Vie de Philopœmen, un Livre sur la Tactique, ou l'Art de ranger les armées en bataille, l'Histoire de la guerre de Numance, un Livre sur la situation des Isseméréniens, nation sous la Zone-Torride, & son Histoire universelle. Il ne nous reste de tous ces Ouvrages que le dernier, que Polybe appelle lui-même *Histoire Universelle*, parce qu'elle contenoit non seulement la seconde guerre Punique, mais tout ce qui s'étoit passé dans le monde pendant l'espace de cinquante-trois ans, c'est-à-dire depuis le commencement de cette guerre jusqu'à la réduction du Roiaume de Macédoine en Province de l'Empire Romain.

On y voioit donc, outre les affaires qu'eurent les Romains avec Annibal, les déclarations de guerre, les batailles, les sieges, les Traitez de paix, les négociations, les Ambassades, & tous les événemens qui arrivérent dans les guerres qu'eurent les Romains avec les Macédoniens, les Siciliens, les Ibériens, les Numides, les Achéens, les Gaulois, les Syriens, les Eto-

liens, les Gaulois d'Asie, les Candiots, les Dalmates, les Liguriens, les Illyriens, les Sardiens, les Celtibériens, les Corses, les Bithyniens, les Cappadociens, les Asiatiques, les Egyptiens, & peut-être encore d'autres Puissances. Tous ces faits remplissoient trente-huit Livres, au-devant desquels il en avoit mis deux, pour servir comme d'introduction aux autres, & de continuation à l'Histoire de Timée. Il y avoit donc en tout quarante-deux Livres, dont nous n'avons que les cinq premiers qui soient tels que Polybe les avoit laissez, des fragmens quelquefois assez considérables des douze Livres suivans, avec *les Ambassades* & *les Exemples de vertus & de vices*, que l'Empereur Constantin Porphyrogénéte, au dixiéme siécle, avoit fait extraire de l'Histoire de Polybe, pour les insérer dans ses *Pandectes politiques*, grande compilation, où l'on voioit rangé, sous certains titres, tout ce que les anciens Historiens avoient écrit sur certaines matiéres, & où l'on pouvoit s'instruire de ce qui s'étoit fait en certains cas, où l'on se trouvoit soi-même, sans avoir la peine de lire ces Historiens. On ne peut disconvenir que ce dessein n'ait eu son utilité du tems de Porphyrogénéte, mais il a été funeste à tous les siécles suivans. Dès qu'on eut pris l'habitude, & notre paresse nous y conduit bientôt, de ne consulter que ces abrégez, on regarda les Originaux comme inutiles, & l'on ne se donna plus la peine de les copier.

Quel dommage cependant qu'une Histoire comme celle de Polybe soit perdue! Jamais Historien ne s'est plus étudié à se mettre au fait de ce qu'il devoit rapporter. Il ne pouvoit souffrir ces relations, qui après avoir passé de bouche en bouche, ne s'écrivoient que longtems après les événemens. Il n'écrivoit que ceux dont il avoit été témoin oculaire, ou qu'il avoit appris de ceux qui l'avoient été. Pour ne pas se tromper dans la description des lieux, chose très-importante dans le récit militaire d'une attaque, d'un siége, d'une bataille ou d'une marche, il s'y étoit transporté lui-même, & avoit fait dans cette seule vûe une infinité de voiages. La vérité étoit son unique étude. C'est de lui que l'on tient cette maxime célébre, que la vérité est à l'Histoire, ce que les yeux sont aux animaux; que comme ceux-ci ne sont d'aucun usage dès qu'on leur a crevé les yeux, de même l'Histoire sans la vérité n'est qu'une narration inutile & infructueuse. On le voit selon les occasions blâmer ses amis sans ménagement, & faire de grands éloges de

Pol. l. 3. p. 293.

ses ennemis. Quoiqu'il eût des obligations aux Romains, on ne s'apperçoit pas qu'il les flate beaucoup. Quelquefois à la vérité il se contente de raconter une action injuste, sans s'arrêter à en éxaminer l'injustice, comme par éxemple l'invasion de la Sardaigne; mais en récompense il expose souvent au grand jour toute la finesse & tout l'artifice de la politique Romaine. Et comment eût-il trahi la vérité en faveur des Romains, lui qui sacrifie à la vérité la réputation de son propre pére? On ne sçait que par lui l'imprudence qu'eut Lycortas de renouveller un Traité d'alliance avec Ptolémée Epiphanés, sans faire distinction des différentes alliances dont on avoit déja traité avec ce Prince. T. 11. p. 1182. & seq.

Mais quelque vraie que fût cette Histoire, on peut dire que ce qu'il y a de moins à regréter, ce sont les faits. Car enfin l'on trouve, à quelque chose près, ces mêmes faits dans les autres Historiens; & s'il manque dans ceux-ci quelques circonstances que le nôtre avoit sans doute plus dévelopées, ce n'est peut-être pas une perte dont on ne doive pas se consoler. Mais quelles régles de politique ne fournissoit pas un homme, qui, naturellement porté au bien public, en avoit fait toute son étude, qui pendant tant d'années s'étoit trouvé dans les plus grandes affaires, qui avoit gouverné lui-même, & du gouvernement duquel on avoit été si satisfait! Quelle foule d'instructions pour les personnes destinées à commander les armées, que le détail, où cet Historien entre, sur les actions militaires, détail non seulement historique, mais accompagné de réfléxions solides sur ce que devoient faire ou éviter ceux qui étoient chargez de les conduire! Les Géographes ont bien raison de partager avec les Politiques & les Généraux d'armées la douleur de cette perte. Si l'on doit juger de ce que nous n'avons pas par ce qui nous reste, les descriptions que Polybe faisoit des païs ou des villes qu'il avoit vûes, étoient des morceaux d'un prix inestimable, & qu'aucun Historien n'a remplacez. Pour les mœurs, outre les leçons qu'un Lecteur judicieux doit de lui-même tirer des faits & des éxemples, il est peu d'endroits dans ce sage Historien, où l'on ne trouve de quoi s'aider à combattre le vice, & à aquérir les vertus qui forment l'honnête homme.

On lui reproche ses digressions, qui sont fréquentes, & souvent fort longues. Pour moi je les lui passe en faveur de l'utilité qu'il a eu en vûe qu'on en tirât. En effet sur quoi roulent-elles ces digressions? Ici l'on éxamine comment une République s'est formée, & par quels moiens elle est parvenue au

dégré de puissance où on la voit. Là on traite des connoissances dont doit être pourvû tout homme qui est honoré du commandement des armées. Dans un autre endroit on recherche pourquoi les légions Romaines l'ont emporté sur la phalange des Macédoniens, qui avoit toujours passé pour invincible. Ailleurs encore on parle des fanaux, & l'Auteur fournit du sien pour en perfectionner la méthode. Des digressions si instructives ne devoient pas donner prise à la mauvaise humeur des Critiques. On se plaint des réfléxions que fait cet habile Historien, & il méritoit qu'on lui sçût gré de nous en avoir épargné le tems & la peine.

Je voudrois bien qu'il eût aussi peu besoin de défenseur contre Denis d'Halicarnasse. Il ne s'agit pas d'une chose de peu de conséquence. C'est un défaut capital qu'on lui reproche, & en matiére dont ce Critique est juge compétent, car il est Rhéteur; témoin ses harangues perpétuelles. De quoi s'agit-il donc? Denis d'Halicarnasse dit nettement & sans circonlocution, qu'il n'y a pas de patience à l'épreuve d'une lecture de Polybe. Mais d'où vient cela? Il ne débite pas de choses fausses: il n'est pas contredit, dans ce qu'il raconte, par des Historiens plus graves & mieux informez: non, aussi ce n'est pas là ce qui choque notre Rhéteur. C'est qu'en écrivant Polybe n'entend rien à l'arrangement des mots. Ici Casaubon s'échauffe, & traite cette critique de dédain pédantesque, *putida morositas*. Pour moi je n'en perdrai pas un moment de ma tranquillité. Chacun juge selon son goût, selon l'éducation qu'il a reçûe, selon le genre de stile auquel il s'est attaché. Denis aimoit dans les autres ce qu'il recherchoit lui-même, des périodes arrondies, nombreuses, cadencées. Il ne trouve pas ces sortes de gentillesses dans Polybe, il n'en peut soutenir la lecture. D'autres qui ne cherchent dans un Ecrivain que le bon, le solide, l'instructif, l'utile, en jugeront autrement.

En mon particulier je ne puis dissimuler que dix pages de cet Auteur me font plus de plaisir, malgré tout le rude & le raboteux de son stile, que toutes les harangues de son Censeur, quoique l'on ne puisse rien voir de plus fleuri & de plus châtié. En lisant le premier, je me représente un Guerrier le casque en tête, la cuirasse sur le corps, & tout couvert de cette noble poussiére que l'on ramasse dans une tranchée ou sur un champ de bataille, qui rentrant le soir dans sa tente me conte naturellement & sans fard tout ce qu'il a vû & fait pendant la journée,

& ce récit soutenu du stile militaire, toujours grand & noble par lui-même, me ravit & m'enchante: au lieu qu'en lisant l'autre, il me semble que je respire la fumée de l'huile qu'il a brûlée en composant: il range ses mots le mieux du monde, mais j'entre dans tout le travail que lui ont coûté ces belles phrases; & quoiqu'il fasse pour chatouiller les oreilles, je ne puis l'écouter quelque tems sans baailler.

Denis d'Halicarnasse a d'autant plus de tort de blâmer certain désordre, qui paroît dans la diction de Polybe, qu'il sçavoit que les Arcadiens ne se piquoient ni de bien parler, ni de bien écrire. Ils cédoient volontiers cette gloire aux Athéniens. Il n'étoit pas honteux parmi cette nation d'ignorer ces arts qui polissent l'esprit. Uniquement attachez au solide, ils se mettoient peu en peine des agrémens du discours. Leur génie même ne les portoit pas à les rechercher. Il tenoit de la nature du païs, il étoit froid, pesant, rude, sauvage. Et c'étoit pour tempérer sa dureté naturelle, qu'il étoit établi parmi ce peuple, Pol t. I. p. 403. que tous sans exception apprendroient la Musique. Dans les repas, dans les compagnies il falloit que chacun chantât sa chanson, rien n'étoit plus infamant que de s'en défendre. La Musique leur paroissoit même si nécessaire, que notre Historien parlant des Cynethéens, ne craint pas d'assûrer, que les excès, où ils étoient tombez, étoient venus de ce qu'ils avoient négligé cet art, dont les Anciens n'avoient ordonné que les Arcadiens fussent instruits dès leur enfance, que pour adoucir la rudesse & la férocité qu'ils apportoient en naissant.

Je ne doute pas que le grand usage du monde n'eût beaucoup humanisé Polybe, & que son commerce avec les plus polis de Rome ne lui eût donné du goût pour la douceur & la délicatesse du stile; il dit lui-même en quelque endroit que ces talens ne Pol. t. II. lui paroissoient pas méprisables. Mais aiant remarqué dans les p. 1411. Historiens qui l'avoient précédé, comme dans Zenon & Antisthéne, que pour s'être parez des ornemens de l'Histoire, ils n'avoient pas assez fait attention à l'essentiel, je veux dire à l'éxactitude & à la vérité, il prit le contrepié de ces Ecrivains; l'éxactitude & la vérité furent son unique objet, & il espéra qu'à la faveur de ce beau caractére & de l'étendue de son Ouvrage, il obtiendroit aisément grace sur tout le reste. Mais Denis d'Halicarnasse est infléxible; il lui faut de l'arrangement, du nombre & de la cadence, sans quoi ce dédaigneux Critique ne peut soutenir la lecture d'un Ouvrage, & Polybe, pour ne s'être

pas amusé à ces bagatelles, est un Auteur pitoiable.

Pour ne point disputer, convenons que l'Histoire de Polybe n'est pas sans défauts. Je suis même interessé à n'en prendre pas trop vivement la défense. Les négligences de son stile serviront à justifier, chez ceux qui l'ont lû dans sa langue originale, les modestes libertez que je me suis quelquefois données, pour le rendre supportable dans la nôtre. Mais ce qui lui manque est bien peu considérable, puisque dans l'antiquité, à l'exception de je ne sçai quel Scylax Auteur obscur, & de Denis d'Halicarnasse, qui n'y reprend que ce qu'il auroit dû, pour son honneur, passer sous silence, il n'y a personne qui ne le cite avec éloge. Ciceron dit que c'est un Auteur excellent. Brutus, ce Lecteur délicat qui trouvoit à redire dans Ciceron même, en faisoit des extraits dans ses heures de loisir. Tite-Live le traite d'Ecrivain non méprisable, façon latine de louer qui veut dire très-estimable. Selon Velleius Paterculus, c'est un homme d'un génie supérieur.

Cic. l. 3. de Of.
Plut. in Bruto.
Tit. Liv. l. 30.

On n'a pas fait paroître pour lui moins d'estime dans ces derniers siécles. Je n'en veux pour témoin que le nombre des traductions qui en ont été données au public. Il a été traduit en Latin, en François, en Italien, en Allemand, en Anglois, & peut-être encore en d'autres langues.

Le premier qui le mit en Latin fut *Nicolo Perotti* de Sasso-Ferrato dans la Marche d'Ancone, & Archevêque de Siponte dans le Roiaume de Naples. Chargé de cette commission par Nicolas V. il s'en aquita, comme on devoit l'attendre d'un homme, qui entreprenant de traduire pour la premiére fois un Auteur difficile, ne sçavoit que médiocrement la langue de son original, & ignoroit tout-à-fait ce qu'il lui importoit sur tout de ne pas ignorer, le métier de la guerre & les termes qui lui sont propres. C'étoit avec cela l'homme du monde qui s'embarassât le moins de son texte. Sans mettre en ligne de compte les petites libertez qu'il prend contre la pensée de son Auteur; si Polybe & Tite-Live se rencontrent sur le même fait, & ils se rencontrent très-souvent, il laisse là sans façon Polybe, & copie Tite-Live tout du long. Malgré ces défauts, qui sont les plus grands que l'on puisse reprocher à un Traducteur, cette traduction de son tems parut si belle, que ses ennemis répandirent le bruit, qu'elle étoit d'un Auteur très-ancien, & que Perotti, comme le geai de la fable, se faisoit honneur d'un bien qui ne lui appartenoit pas. En effet la Latinité ne s'y ressent

point du tout de la renaissance des Lettres. A peu de choses près, elle pourroit être avouée des siécles où l'on écrivoit le plus poliment. Et ce qui autorisoit la calomnie, c'est que le Traducteur ne s'y reconnoît presque nulle part, tant le stile en est aisé, libre & naturel. En un mot le Nicolo Perotti est en Latin, ce que Nicolas Perot est en François.

Un sçavant homme de nos jours, l'aîné d'une famille, où l'amour des Lettres & des Sciences joint à tous les talens imaginables pour les aquérir en un haut dégré, a passé, sans dégénérer, du pére & de la mére dans tous les enfans, a fait la comparaison de ces deux Pérots. Je la donne ici telle que je la lui ai volée. Que ne puis-je faire la même chose de tout le trésor littéraire qu'il renferme chez lui, & qui n'en sortira jamais, s'il n'a des amis comme moi qui lui soient infidéles. M. de Folard, Chan. de Nîmes.

» Nicolas Perot Archevêque de Siponte, & Nicolas Perot » d'Ablancourt, ont eu entr'eux de très-grands rapports. D'a» bord il est singulier qu'ils aient porté l'un & l'autre le même » nom & le même surnom, tous deux *Nicolas*, & tous deux » *Perots*. Leurs avantures ont été assez différentes, mais leurs » traductions en ont eu de toutes semblables : elles furent re» çûes avec les mêmes applaudissemens, elles effacérent toutes » celles qui avoient été faites jusques là, celles de d'Ablancourt » les Françoises ; & celle que l'Archevêque fit de Polybe, les » Latines. Elles servirent de modéle à ceux qui traduisirent » après eux. Vaugelas réforma son Quinte-Curce sur celles » de d'Ablancourt, & Ange Politien se moula sur le Polybe de » l'Archevêque pour traduire Hérodien. Mais voici des res» semblances essentielles. Dans l'un & dans l'autre une très» grande intelligence de la langue dans laquelle ils ont traduit, » (ici pourtant d'Ablancourt a quelque avantage sur l'Arche» vêque,) un même caractére d'esprit, une même facilité » pour écrire, un même talent, un même génie pour la tra» duction, & de là une même maniére de traduire. Tout pa» roît original dans leurs traductions : ce qui seroit sans doute » admirable, si en même tems le texte s'y trouvoit fidélement » représenté. Mais ils ont été peu fidéles l'un & l'autre, l'Ar» chevêque pour n'avoir pas été assez habile, & d'Ablancourt » pour avoir été trop hardi. Enfin ils n'ont sçû ni l'un ni l'autre » prendre l'air, la maniére & le ton particulier de leurs Au» teurs, moins encore d'Ablancourt que l'Archevêque. Il faut » pardonner à ce dernier, qui a traduit un Auteur, dont l'ex-

» cellence est moins dans la maniére & dans le ton que dans
» les choses. Mais on ne sçauroit pardonner à d'Ablancourt,
» qui en a traduit dont l'excellence consiste également dans les
» choses & dans la maniére. On doit sans doute lui passer de
» n'avoir pas pris le ton de Tacite. Quoiqu'en puissent dire les
» Lipses & les Amelots, ce ton ne valoit pas la peine d'être
» conservé; mais celui de Thucydide en valoit sans doute la
» peine, & il ne l'a pas conservé.

Après Perotti, qui n'a mis en Latin que les cinq premiers Livres, Wolfangus Musculus traduisit les douze Livres suivans, ou plutôt les Fragmens qui nous restent de ces douze Livres. Il ne sçavoit assez ni la langue Gréque pour rendre éxactement son Auteur, ni assez la Latine pour le rendre élégamment. Mais inférieur à Perotti pour la pureté, l'aisance & la légéreté du stile, il lui est supérieur de beaucoup en éxactitude & en fidélité. Je ne dirai rien de Pompilius d'Amasée, de Jean Lascaris, de Juste Lipse, de M. de Valois. Outre qu'ils n'ont traduit que quelque partie de Polybe, j'avoue de bonne foi que je n'ai pas lû leurs traductions en homme qui doit en porter son jugement. Je ne les ai consultez, que quand j'ai été arrêté; & quand rien ne m'a fait peine, j'ai supposé qu'ils avoient été aussi heureux que moi.

Mais Casaubon a souvent attiré mes regards & mon attention. Je connoissois d'ailleurs le mérite de ce sçavant & laborieux Ecrivain. La célébrité de son nom m'inspiroit du respect pour tout ce qui étoit sorti de sa plume, & ma curiosité étoit piquée par l'éloge que fait M. Huet de sa traduction de Polybe, qu'elle répond si éxactement à l'original, que l'on doute en la lisant, si c'est Casaubon qui a traduit Polybe, ou Polybe qui a traduit Casaubon; c'est-à-dire que l'on doute lequel des deux est le véritable Historien de la seconde guerre Punique. Voilà une incertitude bien honorable pour Casaubon. Mais n'est-elle pas un peu outrée? Car ce n'est qu'en tremblant que j'ose ne pas approuver ce qui vient des grands hommes. Seroit-il bien de dire que le Cupidon de Praxitéles ressembloit tant au vrai Cupidon, qu'on doutoit en le voiant si Cupidon étoit la statue, ou si la statue étoit Cupidon?

L. de Opt. gen. interp.

Parlons plus simplement. Casaubon possédoit la langue Gréque autant bien qu'on l'ait peut-être possédée depuis qu'elle n'est plus en usage. Il lui est échapé des fautes, mais il étoit homme, & homme alors pénétré de la plus vive douleur par la perte

perte qu'il avoit faite de sa mére, de sa fille, & de la plus grande partie de ses biens. Il avoit beaucoup étudié la maniére ancienne de faire la guerre, & a relevé très-sçavamment sur ce point quantité de bévûes de l'Archevêque de Siponte. Mais pour bien concevoir & bien rendre tout ce qu'il y a de militaire dans Polybe, ce n'étoit pas assez d'étudier la guerre des Anciens. Il falloit avoir pendant quelques années porté les armes, ou consulter un habile homme du métier. Le premier secours lui a manqué, & il ne dit nulle part qu'il se soit servi du second. A l'égard de son stile, il est tout-à-fait conforme à celui de Polybe, & cette affectation, qui se sent d'un bout à l'autre de son Ouvrage, devoit bien rassûrer M. Huet contre son doute. Au reste la reconnoissance m'oblige de déclarer que je dois beaucoup à cet habile Traducteur. Sans lui pour l'intelligence du texte, & sans M. de Folard pour la connoissance du militaire, j'avoue que dans bien des endroits j'aurois été très-embarassé. Plus d'une fois je me suis trouvé dans des défilez dont je ne voiois nulle issue, & où pour me conduire je n'avois pas trop de ces deux sçavans guides.

Je ne rendrai pas compte des traductions Italienne, Allemande & Angloise. Je n'entens l'Italien qu'imparfaitement, & point du tout les deux autres langues. Le Chanoine que j'ai déja cité, juge équitable des Ouvrages d'autrui, & impitoiable des siens propres, me mandoit il y a quelques années, que *les Italiens avoient une traduction de Polybe, de la façon du Domenichi, & dont ils faisoient beaucoup de cas : mais que le Domenichi étoit un vrai Perot, ou plutôt un vrai Du Ryer.* L'Angloise passe en Angleterre, à ce qu'on m'a écrit de Londres, pour n'avoir été faite que sur le Latin de Casaubon. Et pour l'Allemande, Casaubon dit lui-même que son Auteur étoit trop occupé de plus grandes affaires, pour avoir le loisir de donner à son Ouvrage toute la perfection qu'il étoit capable de lui donner. Venons aux Françoises.

La premiére est d'un Lyonnois nommé Louis Maigret. Il y en a eu deux éditions. Celle de 1557. ne contenoit que les cinq premiers Livres de Polybe. Dans la seconde de l'année suivante, il ajouta les Fragmens des douze Livres suivans. On peut juger du stile de cette traduction par le tems où elle a paru.

Que dirai-je de M. Du Ryer? Répéterai-je après les autres qu'il n'a travaillé que d'après Casaubon, & qu'outre les fautes de son Original, qu'il a fait passer dans la langue Françoise, il est tombé dans une infinité de méprises qui lui sont propres? Il le faut dire

en passant, pour faire sentir combien M. de Folard a eu raison de souhaiter que l'on traduisît de nouveau l'Auteur qu'il vouloit commenter. Mais je ferois conscience d'en dire du mal, & je ne sçaurois approuver le mal qu'on en a dit. Dans la pauvreté extrême, où cet Académicien vivoit, quelle attention voudroiton qu'il eût pû apporter à son travail. Pour éxaminer, approfondir, comparer, polir, il faut être tranquille au moins sur les nécessitez de la vie. Dès la Préface, en même tems que je fus touché de compassion, je conçus que l'Ouvrage seroit plus de main que de tête. *C'est*, dit cet Auteur en parlant de sa traduction, *un présent que je fais au public, & il doit m'en sçavoir le même gré, que je lui sçaurois moi-même, s'il me donnoit comme je lui donne.* Il demandoit l'aumône, & le public, dont il imploroit la miséricorde, fut sourd à ses priéres. Sans cela je ne doute presque pas que les qualitez naturelles & acquises qu'il avoit pour écrire, ne lui eussent fait plus d'honneur. Mais quelque défectueuses que soient ses traductions, on ne peut contester sans ingratitude qu'elles n'aient été très-utiles. Là on a lû d'excellentes choses, qui sans M. Du Ryer eussent été, comme si jamais elles n'eussent été écrites. Laissons donc enfin cet Auteur en repos, & en faveur des services qu'il a rendus, passons-lui les fautes que son état lui rendoit presque inévitables.

J'aurois besoin, pour d'autres raisons, de demander pour moi la même indulgence. Car je crains fort, malgré la peine que j'ai prise, d'un côté, que mon insuffisance ne m'ait souvent empêché de découvrir le vrai sens de mon Auteur; & de l'autre, que rebuté d'être perpétuellement asservi aux pensées d'autrui, je ne me sois quelquefois échapé de donner les miennes pour celles de Polybe. Je ne dirai cependant rien pour adoucir la Critique. En cas que j'aie été téméraire, il est juste que je porte la peine de ma témérité. D'ailleurs il m'est avantageux de n'avoir que des Censeurs inéxorables. S'ils sont amis & éclairez, plus leur sévérité sera grande, plus ils m'instruiront: s'ils ne sont que passionnez & satyriques, ils me fourniront l'occasion de les aimer malgré leurs mauvais traitemens, & je les aimerai, jusqu'à les plaindre, d'avoir succombé à une tentation si peu convenable à la profession des Lettres.

Fin de la Vie de Polybe.

TRAITÉ

TRAITÉ
DE
L'A COLONNE,
LA MANIERE
DE L'A FORMER;
ET DE COMBATTRE
dans cet Ordre.

AVANT-PROPOS.

IL est de la Colonne dans la maniére de la former & de combattre dans cet ordre, comme de l'apparition des esprits. Tout le monde en parle, & personne n'en a vû. Il y a vingt-cinq ans qu'on ne sçavoit ce que c'etoit que Colonne, & depuis ce tems on en parle sans sçavoir trop bien ce que c'est.

On prétend que M. le Prince Eugéne s'est rangé dans cet ordre, en certaines occasions où nous avons eu du pire, & nous dans d'autres où nos ennemis ont eu du dessous. On s'est imaginé que nous avions imité ce fameux Capitaine dans cette méthode qu'on lui attribue: il est toujours glorieux d'imiter les grands hommes.

Nous combattimes, dit-on, par colonnes à l'affaire de Dénain, & sur les mêmes principes que ce grand homme: mais cette maniére de se ranger & de combattre, n'est pas celle que je traite ici. On ne sçauroit appeller Colonne un nombre de bataillons disposez à la queue les uns des autres sur quatre ou cinq de hauteur, à une distance de vingt-cinq à trente pas, c'est une colonne de marche plutôt qu'une colonne dans le sens que je l'entens. Si l'on a combattu dans cet esprit à Dénain, ce que je ne voudrois pas assûrer, quoiqu'il paroisse un plan gravé de ce combat, où l'infanterie est ordonnée de la sorte; supposé que cela soit, & qu'il faille croire ceux qui me l'ont confirmé, plutôt que le Chef de l'armée, qui n'en convient point, on me permettra de dire que cette méthode ne me semble pas fort bonne: je la tiens au contraire sujette à une infinité de défauts, & par conséquent mauvaise, & dangereuse dans une affaire de rase campagne, quoiqu'elle le soit moins dans une insulte de camp retranché.

J'aimerois mieux combattre sur plusieurs lignes à différentes reprises, selon la coutume ordinaire, parce que les corps entrent les uns dans les autres sans trouble & sans confusion dans des combats de cette nature, que de prendre celle qu'il nous a plû d'appeller Colonne. Je ne vois pas où est le merveilleux & le sensé de cette disposition.

Si l'on eût combattu selon ce principe dans une bataille rangée, & non dans une attaque d'un corps d'armée retranché, on en eût bientôt reconnu le foible. Tout ce que je puis dire, c'est que cette méthode me semble très-commode pour se faire battre en détail, les bataillons les uns après les autres, & à mesure que ceux qui sont derriére & à la queue succédent aux autres qui les précédent, & qui viennent d'être battus.

Le premier battu & en déroute, les fuiards se renversent sur le second qui le soutient, & ils y portent le trouble & la confusion: il me paroît que cela doit arriver, & arrive toujours. C'est tout comme si l'on vouloit faire combattre en plusieurs corps séparez & éloignez les uns des autres, des gens qui pourroient vaincre étant joints ensemble.

Il y a vingt-cinq ans que je ne sçavois ce que c'étoit que Colonne; je n'en ai jamais ouï parler, quoiqu'il y ait plus de trente-sept ans que je sers, que j'aie vû des victoires & des défaites, deux guerres très-longues, très-sanglantes & très-opiniâtrées, & que j'aie servi sous des Généraux de la premiére volée, & qui ne le cédoient à personne, ni en valeur, ni en intelligence, ni en actions éclatantes; cependant parmi tant de combats & de batailles, où je me suis trouvé, il n'a jamais été fait mention de Colonne que depuis la guerre de 1701. Ce n'est donc ni dans les uns ni dans les autres que j'ai appris la méthode de combattre par colonnes. Parlons franchement, j'ai plus trouvé à profiter dans la lecture des Historiens de l'antiquité, que dans celle de nos Modernes. C'est là qu'il faut chercher l'instruction & la véritable science qui nous méne aux grandes actions. On a grande raison de les admirer; pour moi je les admire d'autant plus que je crois plus en expérience, & que j'avance plus dans mes études militaires.

Je dois donc presque tout à ces grands hommes; cependant ce n'est pas à eux que je dois la découverte de la Colonne, & la maniére d'attaquer & de combattre dans cet ordre: je n'en suis redevable qu'à mes recherches & à mes réfléxions.





TRAITÉ
DE
LA COLONNE,
LA MANIERE DE LA FORMER, & de combattre dans cet ordre.

CHAPITRE PREMIER.

Inconvéniens de notre Tactique. Quelques sçavans qu'aient été les anciens Capitaines, il est permis d'enchérir sur eux.



L'Esprit de l'homme est fini & borné ; il ne sçauroit voir ni connoître tout d'un coup l'étendue d'un art ou d'une science, & je ne pense pas que personne puisse se glorifier d'avoir porté les unes ou les autres au point de perfection où peuvent les conduire les tentatives de plusieurs qui concourent au même but : ceux qui viennent après changent, ajoutent, retranchent, & c'est par ces efforts successifs que les arts se sont perfectionnez.

Ce seroit beaucoup si les hommes régloient leur jugement sur

les divers dégrez de probabilité, sur lesquels ils embrassent certaines opinions ou certains usages de longue prescription. On ne doit, ce me semble, donner son approbation à certaines choses qu'à proportion des raisons qu'on a de les adopter ; car d'adhérer à des opinions & à des pratiques, sur lesquelles on n'a d'autres marques de vérité que le privilége de la coutume, cela ne me semble pas raisonnable, la justice doit être égale par tout : il est également injuste de mépriser ce qui est estimable, parce qu'il est nouveau, & d'estimer ce qui est blâmable, parce qu'il est ancien : ceux qui en usent ainsi, sont coupables d'une grossiére acception de personnes. Cependant on fait plus, car on récuse souvent ce qui git en faits, particuliérement dans les choses de la guerre.

Quelque habiles & éclairez que soient les anciens Capitaines, & quelques-uns parmi les Modernes ; quelque profonds même qu'on nous les représente dans la science militaire, on ne peut pas dire qu'ils l'aient poussée jusqu'au dégré de perfection où elle peut aller. Ceux, qui ont excellé dans quelqu'une de ses parties, ont paru très-superficiels dans une autre ; car qui est l'homme de guerre qui puisse se vanter de les posséder toutes ? La Tactique est de toutes celle qu'on a le plus ignoré, & où l'on s'est le moins appliqué depuis les anciens Grecs & Romains : les principes s'en sont perdus, & personne n'a plus pensé à les rechercher. C'est cependant la chose du monde la plus aisée à trouver, pour peu de génie & d'application qu'on y apporte.

Il est étonnant que l'on ne se soit pas encore apperçû que notre Tactique est imparfaite, foible, & fondée uniquement sur la routine, & sur certain usage duquel on ne s'écarte point. Notre maniére de nous ranger & de combattre dans les actions générales de la guerre, est sujette à mille défauts, & à une foule d'inconvéniens très-dangereux, & très-difficiles à éviter, si l'on ne change dans la distribution des troupes, comme dans les corps & dans les armes. Je n'attaque point cette distribution, ce n'est pas ici le lieu de dire ce que l'on en pense : chacun sçait que cette distribution consiste dans la séparation des deux armes qui composent une armée ; c'est-à-dire de la cavalerie & de l'infanterie ; l'une est partagée & jettée sur les aîles, & l'autre placée au centre chacune sur deux lignes, avec une réserve destinée pour les accidens inopinez. Les corps de la seconde ligne vis-à-vis les espaces de ceux de la premiére. C'est le systême des Romains que nous suivons ; systême admirable pour des troupes

excellemment dreſſées & diſciplinées, qui vont au combat à deux différentes repriſes, une ligne ſuccédant à celle qui eſt rompue. Encore un coup, cet ordre eſt excellent pour des troupes exercées, intrépides, bien commandées, & pour un Général d'une valeur, d'une expérience & d'une capacité conſommée. Il faut que tout cela ſe trouve dans un ordre ſi composé, qui, plus que tout autre, demande une prévoiance & une attention infinie: ſans cela le ſuccès dépend beaucoup plus de la fortune que de la raiſon.

Or quoique ce ſyſtême nous ait quelquefois réuſſi, il y auroit de la témérité à ſe flater que nous ſerons toujours également heureux. On ſçait aſſez ſur quel pied eſt notre diſcipline, quand même elle ſeroit obſervée dans toute la rigueur de nos loix militaires. On n'ignore pas non plus les principes ſur leſquels roule communément toute la ſcience de la guerre. Si après cela on fait attention à notre Tactique, qu'on l'éxamine, & qu'on médite avec un eſprit *dépréoccupé* des préjugez de la coutume, on la trouvera très-imparfaite: non ſeulement par ce que j'ai dit plus haut, mais encore par ce qui manque aux corps qui agiſſent dans les affaires générales de la guerre.

Nos bataillons ne ſçauroient ni attaquer ni ſe défendre indépendamment les uns des autres, parce qu'ils combattent ſur ſi peu de hauteur, qu'ils peuvent aiſément être percez & rompus, défaut eſſentiel contre les régles de la Tactique. La véritable force d'un corps conſiſte dans ſon épaiſſeur, ou dans la hauteur de ſes files, dans leur union, dans leur preſſement, & celui de ſes rangs à la pointe de l'épée. Cette épaiſſeur rend les flancs auſſi forts, ou preſque auſſi forts que le front. Par cette méthode le bataillon ſe trouve en état de réſiſter, de rompre tout bataillon qui ne combattra pas ſur ce principe, & de ſe mouvoir avec plus de facilité & de légéreté que les autres; au lieu qu'un corps, qui combat ſur un grand front & peu de hauteur, manœuvre difficilement, & ne peut éviter le flotement ſi ordinaire dans les corps rangez ſur une trop grande étendue: à la guerre l'épaiſſeur des files rémédie à tout, & augmente la force & la rapidité du choc. On doit regarder comme une maxime, que tout bataillon, qui attaque, rangé ſur beaucoup de profondeur & peu de front, quoique plus foible, doit en ſurmonter un autre plus fort, rangé ſelon la méthode ordinaire, quoique celui-ci l'outrepaſſe à ſes aîles. En combattant de cette maniére, toute la force d'un bataillon eſt en lui-même, ſans que ſa défaite influe ſur ceux qu'il a à côté.

Je crois pourtant que cela ne suffit pas, il faut quelque chose de plus solide, & qui nous assûre davantage contre le grand nombre qui peut nous accabler & nous enveloper. Il est nécessaire d'appuier & de couvrir les petits corps par de plus gros, capables d'agir par eux-mêmes, & d'empêcher la ruine d'une ligne en les partageant sur tout son front, particuliérement aux aîles & au centre. Quel est donc votre dessein, me dira-t-on? Si ce n'est peut-être de changer tout l'ordre de notre Tactique, & de faire voir par les défauts de notre méthode que les Anciens & nos Peres après eux se sont trompez? Je réponds à cela, que je ne prétens pas attaquer & renverser notre méthode dans la façon de nous ranger & de combattre; mais quand l'on auroit ce renversement en vûe, le mal ne seroit pas si grand; nos péres n'étoient pas infaillibles, & il paroît qu'on ne les croioit pas tels il y a deux siécles, puisque chacun avoit sa méthode différente. Autre est celle de François I. autre celle de Henri III. autre celle de Henri IV. & la nôtre d'aujourd'hui est différente de celle du siécle de ce grand Capitaine. Qui peut avancer sans témérité, pour ne pas dire sans folie, que nous avons atteint la perfection? Je crois au contraire, sauf le respect que je dois aux habiles de notre siécle, que nous en sommes fort éloignez; il doit être permis de faire quelques pas en avant pour voir l'objet de plus près: tâchons d'y atteindre autant qu'il dépend de nos forces, puisque les intelligens conviennent que nous n'y sommes pas encore arrivez. Ceux-là sont bien plus à croire que cette foule de gens sans étude & sans application, qui s'en tiennent à ce que nos Maîtres nous ont enseigné, ou n'ont pas même été à leur école.

Ils ont donné telles régles, ces Maîtres, ils ont combattu sur tels principes que nous suivons depuis deux siécles; s'il y a eu quelques changemens, ils sont de peu d'importance, soit dans les corps, soit dans les armes: d'accord; mais ils ont pensé, ceux qui sont venus après, ont pensé aussi, & leurs successeurs ont eu le même droit; pourquoi ne nous sera-t-il pas libre de penser à notre tour, & de faire usage de notre esprit, d'enchérir sur eux, si nous croions qu'ils se sont trompez? Il nous doit être permis, non seulement de le dire; mais encore de faire voir par l'opposition de notre Tactique à la leur, qu'il y a encore quelque chose à faire après eux, quoique nous reconnoissions qu'ils étoient de grands hommes, & qu'ils ont approché de la perfection. Tâchons nous-mêmes d'en approcher un peu plus. C'est beaucoup de nous mettre sur la route, il n'y a plus qu'à marcher.

CHAPITRE II.

CHAPITRE II.

De la Colonne, & de ses parties. Ce qu'on entend par cet ordre; & cette maniére de combattre. Ses avantages sur le quarré à centre plein.

LA Colonne est un corps d'infanterie serré & *suppressé*, c'est-à-dire un corps rangé sur un quarré long, dont le front est beaucoup moindre que la hauteur, qui n'est pas moins redoutable par la pesanteur de son choc, que par la force avec laquelle il perce & résiste également par tout, & contre toutes sortes d'efforts. Les rangs & les files doivent être tellement serrées & condensées, que les soldats ne conservent qu'autant d'espace qu'il leur en faut pour marcher, & se servir de leurs armes.

Ce quarré long est formé de plusieurs bataillons à la queue les uns des autres, depuis un bataillon jusqu'à six, sur plus ou moins de files ou de rangs, selon la situation du païs où l'on se trouve obligé d'agir & de combattre; car lorsqu'on peut former deux colonnes au lieu d'une trop forte, & sur un trop grand front dans un défilé, il est toujours plus avantageux d'observer cette méthode pour éviter la confusion, & laisser un écoulement aux sections rompues, ou faire place aux autres qui succédent dans un combat trop long & trop opiniâtré.

Je ne range pas ma colonne selon le front ordinaire d'un bataillon, qui étant à quatre ou cinq de hauteur, marche sur plus ou moins de front selon sa force ou sa foiblesse.

Je me fixe à vingt, vingt-quatre, ou tout au plus à trente files dans un terrain libre; mais dans un autre qui ne l'est pas, comme dans un païs fourré & de défilez, elle peut se maintenir dans sa force depuis trente files ou trente-quatre même jusqu'à seize: car je crois défectueux tout nombre plus grand ou plus petit. Je n'observe pas le nombre pair, parce qu'il ne me semble pas fort nécessaire pour les évolutions qui lui sont propres.

La Colonne, étant composée de plusieurs bataillons, doit former plusieurs corps joints ensemble. J'appelle la premiére A, premiére section. La seconde B, seconde section; & la troisiéme C, troisiéme section. Elle peut être composée, comme je l'ai déja dit, depuis un bataillon jusqu'à six, qui dans le com-

bat ne laisseront aucun intervalle entr'eux. Il y aura six Capitaines, six Lieutenans, & six Sergens à la tête : le reste des Officiers & des Sergens sera reparti aux flancs, ou sur les aîles des rangs.

Je partage également les Officiers & les Sergens à la tête, à la queue & aux flancs de chaque section, & sur tout à celle de la queue C; afin que si la colonne venoit à être envelopée, & attaquée de tous côtez, l'ennemi trouve une égale force & une égale résistance, supposé même que les deux premiéres sections vinssent à être battues.

J'appelle les aîles des rangs, ou les flancs *faits*, parce que par le terme de *flanc* on entend les côtez foibles d'un bataillon ou d'un escadron; au lieu qu'il n'y a rien de foible dans un corps comme la colonne.

Les compagnies de grenadiers D, ne feront pas corps avec la colonne. On doit les placer à la queue, ou à chacun des côtez de la derniére section, étant une maxime constante très-connue des Anciens, & qui ne l'est pas moins parmi les Modernes, qu'il faut toujours séparer un corps d'élite & de réputation, & le faire combattre, sans le mêler avec un autre qui vaut moins. Le premier choc de la colonne contre lequel nos bataillons minces ne sçauroient résister, quand même leur épaisseur seroit triple, doit être le signal, soit pour faire partir les grenadiers après les fuiards, soit pour les jetter dans les espaces d'entre les bataillons ou des escadrons, ou pour tout autre usage, selon qu'il plaira à ceux qui commandent d'en disposer; ces petits corps servent comme de support & de réserve à chaque colonne: cette réserve se trouvant plus ou moins grosse selon le nombre des sections.

On me demandera peut-être pourquoi je ne mets pas plutôt les grenadiers à la tête de chaque section, que de les en séparer comme je fais. C'est que la tête de chaque section étant formée d'un rang d'Officiers & de Sergens, & d'un autre des meilleurs soldats du bataillon, chacune est assez forte pour soutenir & faire un bon effort, chaque tête se trouvant hérissée des espontons & des halebardes des Sergens, & le second alternativement mêlé de mes piques ou pertuisannes de longueur avec les baionettes au bout du fusil, & fraisée par tout des mêmes armes: ce qui doit sembler terrible à tout ennemi qui ne combat pas dans le même ordre, & qui n'est pas armé de la même sorte.

Quand le bon sens & les régles de la guerre ne nous feroient



LA COLONNE SUR TROIS



)IS SECTIONS.

pas voir qu'il faut faire combattre séparément un corps qu'on distingue d'un autre qui vaut moins, l'expérience nous obligeroit à suivre cette méthode. La faute de Gorgidas, qui fut celui qui imagina, leva & discipline le bataillon sacré des Thébains; cette faute, dis-je, me disposeroit à séparer dans le combat les grenadiers d'une colonne. Gorgidas s'avisa de répandre & de mêler ces braves gens sur tout le front de sa phalange, il s'en trouva mal. Pélopidas s'en étant apperçû, & aiant remarqué beaucoup moins d'ardeur & de courage dans ces troupes ainsi démembrées, qu'elles n'en avoient fait paroître à la journée de Tégyre, où elles avoient combattu sans être mêlées avec d'autres, *il ne les sépara pas*, dit Plutarque, *& ne les divisa plus: il s'en servoit toujours comme d'un seul corps, à la tête duquel il commençoit toujours la charge dans les plus grandes occasions*, le rangeant toujours sur une très-grande profondeur, *comme nous voions dans les courses de chariots, que plusieurs chevaux attellez à un char courent de plus grande vîtesse que ceux que l'on pousse seuls: non pas parce que partant tous ensemble, & faisant un même effort, ils fendent mieux l'air par leur nombre, mais parce que l'émulation & la jalousie échauffent leur courage, & augmentent leur ardeur: il pensoit de même que les braves gens se servant les uns aux autres comme d'aiguillon, étoient plus utiles, & combattoient plus courageusement ensemble que séparez.* Là-dessus M. Dacier fait une remarque très-vraie & très-sensée, à laquelle les Experts dans le métier souscriront toujours: il est rare, dit-il, que le bon corrige le mauvais, & l'on voit ordinairement que le mauvais corrompt le bon, sur tout si ce mauvais est plus fort en nombre.

On observera de composer les colonnes en tout ou en partie, si elles sont fortes, des plus braves régimens de l'armée, sans aucun égard au rang des corps, mais à leur valeur seulement, & au mérite de ceux qui les commandent.

Je suppose les bataillons, qui composent la colonne de 500. hommes, ou de 400. fuseliers, & 100. pertuisanniers, la compagnie des grenadiers, les Officiers & les Sergens non compris. Je la divise en deux manches, dont l'une s'appelle *Manche de la droite*, & l'autre *Manche de la gauche*. Je subdivise encore chaque manche de cinq en cinq files; j'appelle les trois de la droite *Divisions de droite*, les trois de la gauche *Divisions de gauche*. Les deux premiéres des aîles, *Divisions des aîles*: les deux suivantes, *premiére division de droite*, *seconde de gauche*: les deux

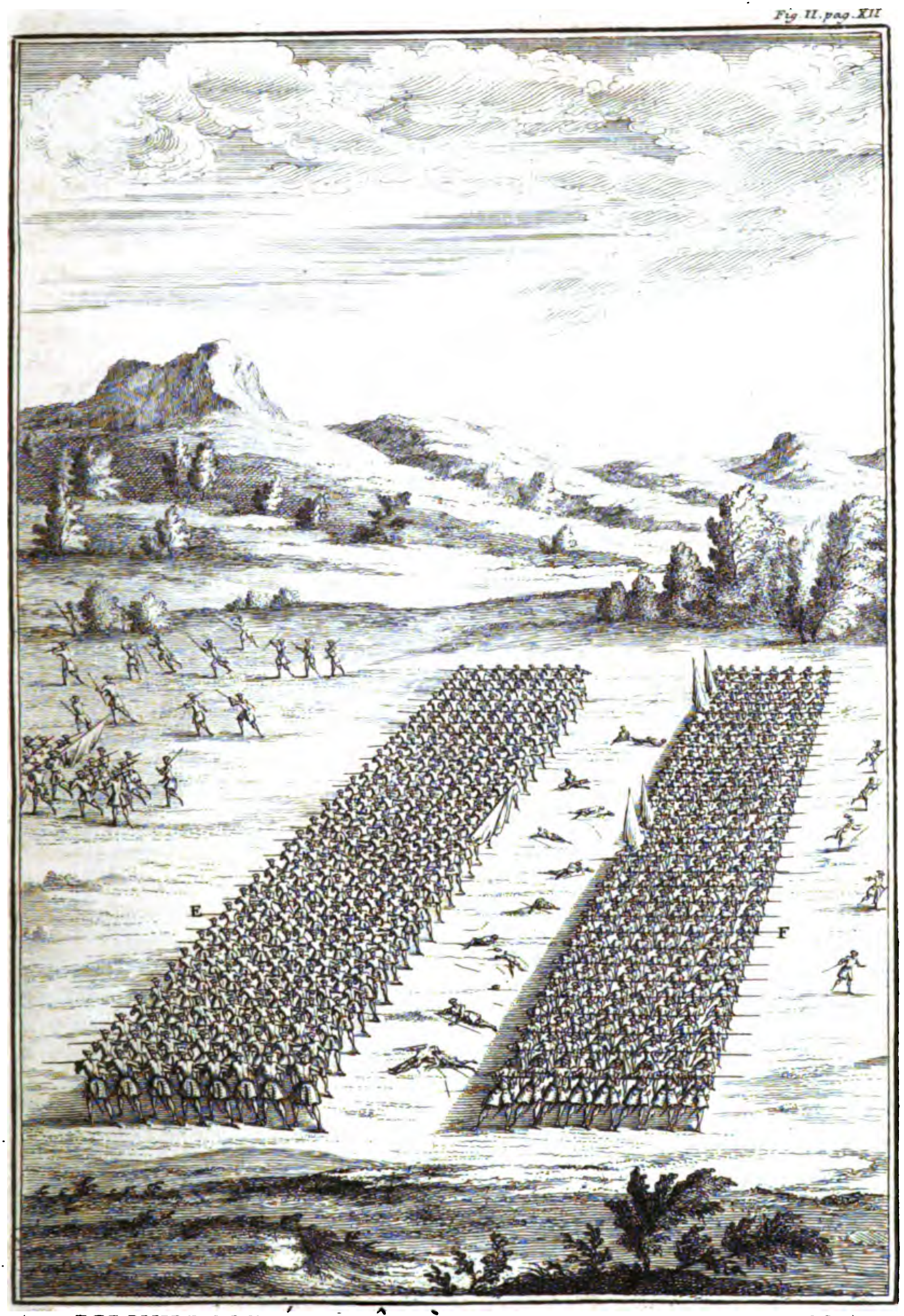
dernières du centre, *troisième de droite*, *troisième de gauche*; ce qui fait trente files.

Cette division est absolument nécessaire, soit pour se remettre en ligne, soit dans le cours du combat, ou lorsqu'on veut partager la colonne de la tête E à la queue F, pour en faire deux d'une seule, comme on voit dans la figure. Ce mouvement se fait lorsqu'une colonne aiant percé la ligne, elle veut tomber sur les flancs à droit & à gauche des bataillons ennemis: alors ce qui étoit face ou flanc devient front.

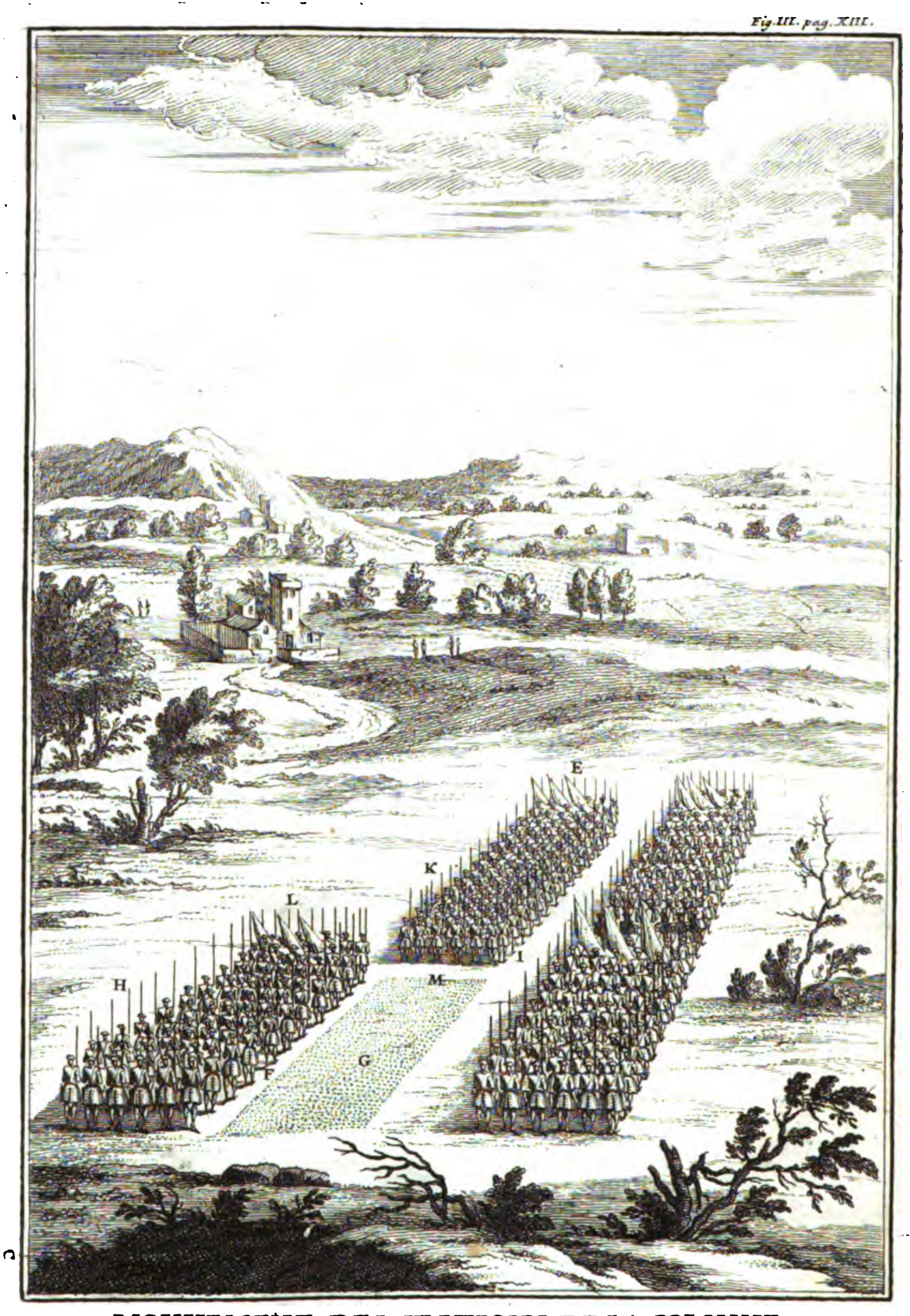
Ce que je dis ici des divisions de la Colonne, est bien à remarquer. Car outre ces subdivisions, on peut encore la faire tirer par divisions ou par pelotons de la droite à la gauche, & de la gauche à la droite. Ce feu est plus continu, plus régulier, plus sûr & moins embarassé que de tirer par rangs; c'est la méthode Hollandoise, dont je fais grand cas, à certains égards: mais il faut de l'éxercice, brûler bien de la poudre; on ne sçauroit mieux faire, lorsqu'on voudra se réduire à se battre de loin.

Je dirai pourtant que le feu par divisions, ou pelotons de cinq files, soit qu'on tire par tête ou par faces, est moins propre à la colonne qu'au bataillon autrement disposé; d'ailleurs le feu est ce qu'il y a de moins à considérer dans la colonne qui gît toute en action. Elle n'en a guéres non plus à essuier, puisque sa force consiste dans l'abord de l'ennemi, & dans la violence de son choc. La nation Françoise n'est nullement propre à cette sorte de manœuvre, qui consiste dans un grand feu sans s'aborder: ceux qui la font combattre sur ce principe dans les actions de rase campagne, ne la connoissent pas, & s'ils sont battus ils méritent de l'être. Il faut laisser aux Hollandois, comme plus flegmatiques, leurs pelotons, & prendre toute maniére de combattre qui nous porte à l'action & à joindre l'ennemi. J'approuve fort la division d'un corps par pelotons, mais c'est pour des cas différens de ceux de rase campagne.

On fait aujourd'hui une fort grande estime du bataillon quarré à centre vuide: car il y a plus d'un siécle que le plein s'est évanoui, quoique meilleur: cependant les Experts dans l'infanterie conviennent qu'il est très-défectueux par la foiblesse de ses angles. Il n'en est pas de même de la Colonne, ses angles n'ont aucune prise, & ses faces ou ses côtez sont si étendus qu'ils fournissent un feu qu'il n'est pas aisé d'aborder, & qui ne finit point, comme nous le ferons voir. On ne sçauroit rien imaginer de plus simple dans la maniére de la former, tout nombre lui est



COLONNE COUPÉE DE TÊTE À QUEUE, POUR EN FORMER DEUX D'UNE SEULE, APRÈS AVOIR PERCÉ.



MOUVEMENT DES SECTIONS DE LA COLONNE

propre. On peut former une colonne d'un ſeul bataillon ſur vingt de hauteur : ſi l'on n'a pas davantage de troupes à oppoſer, le ralliement en eſt facile & aiſé ; elle ſe rompt & ſe remet dans un inſtant, elle conduit à toutes ſortes d'évolutions & de changemens : ce qu'on ne remarque pas dans le *Coin* ou le triangle des Grecs, & dans le bataillon quarré.

Ajoutons à cela que la profondeur de notre colonne, de G en D, dont on ne voit point le fond, ſurpaſſe de plus d'un tiers celle du quarré parfait, que je ſuppoſe de 3000. hommes à centre plein. Je fais cette ſuppoſition au cas que l'on voulût embraſſer ce quarré hors d'uſage, quoique meilleur, pour combattre ma colonne. Je dis que ces deux ſections, ou bataillons A B, feront plus d'effet par ſes différens feux que le quarré de ſix bataillons. Ce n'eſt pas là le ſeul avantage de ma Colonne. Je prétens que ſes angles, pour y revenir encore, ne peuvent être émouſſez ni enlevez, parce qu'ils n'offrent aucune priſe, & l'on peut dire qu'ils n'en donnent point, à cauſe de la violence du feu des côtez, & d'un feu oblique, qui eſt de tous le plus dangereux. Encore un coup, ces angles ne ſont pas davantage expoſez que ceux de nos bataillons, qui ſont des quarrez longs : outre qu'on ne ſçauroit attaquer les côtez, ou que ſi on les attaque on ne peut le faire que par un ordre & des armes ſemblables.

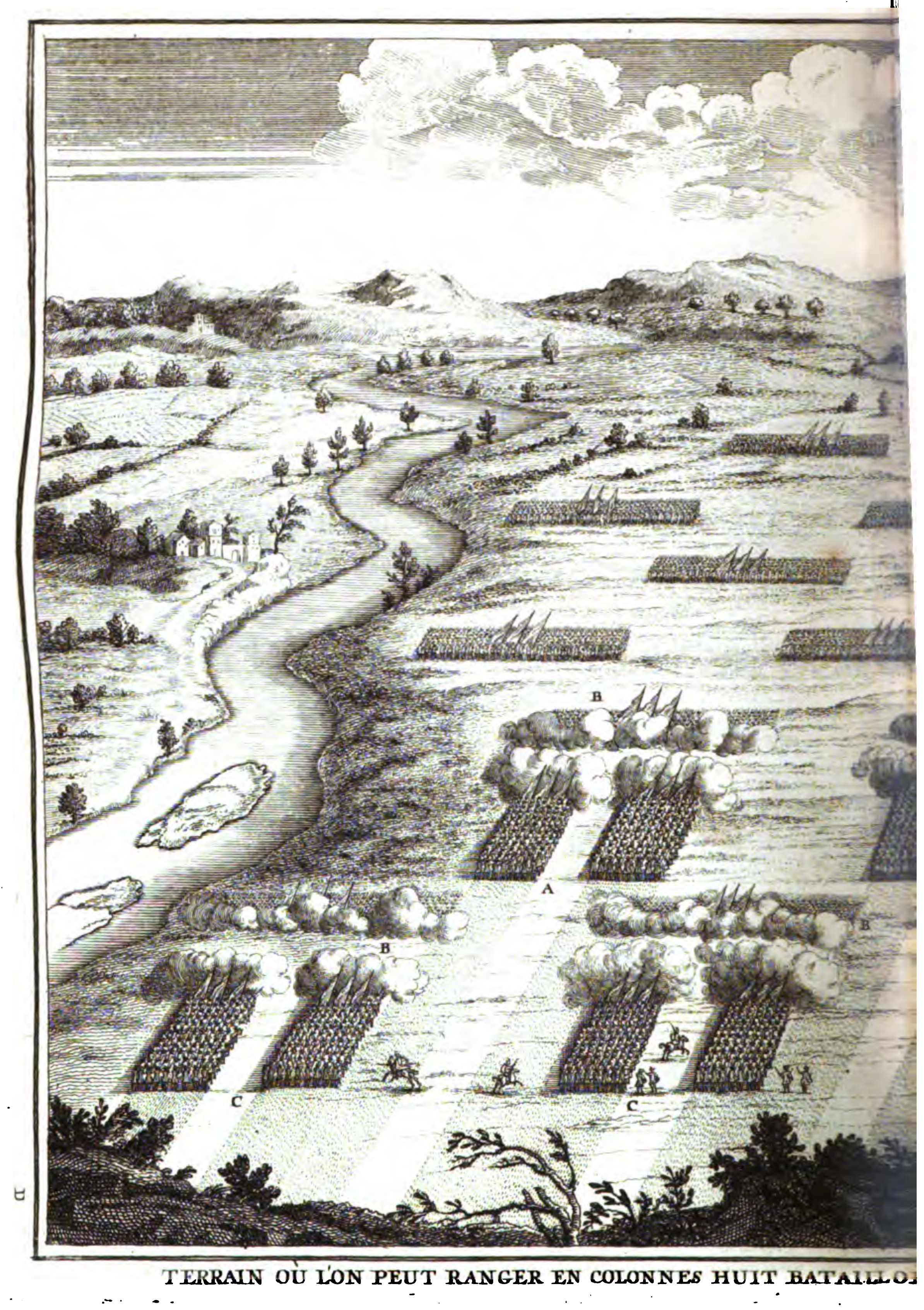
Ce qu'il y a encore de plus à craindre, & de plus redoutable, eſt le mouvement des ſections à droit & à gauche, comme on peut voir en E F ; car ſi par éxemple la colonne eſt attaquée, & que la ſection F, qui étoit au terrain ponctué G, faiſant à droit ſe porte en F, l'ennemi, qui eſt prêt à l'aborder, ne pourra choquer que le côté H, c'eſt-à-dire le côté d'une ſection : car s'il attaque la face K, de la ſection E, il s'expoſe à deux différens feux de la tête L, flanquant K, & K réciproquement L. Cette attaque ſeroit d'autant plus dangereuſe, que la ſection F peut donner de tête contre le corps qui attaqueroit, & qui lui prête le flanc.

Si l'ennemi tombe en même tems ſur les deux faces de la gauche, il ſe trouve expoſé aux mêmes difficultez & aux mêmes dangers, ne pouvant s'engager en G, ſans eſſuier tout le feu de M, de la ſection E & de F. Voilà un avantage qui ne ſe trouve point dans le quarré, ni dans quelque évolution ou figure que ce ſoit.

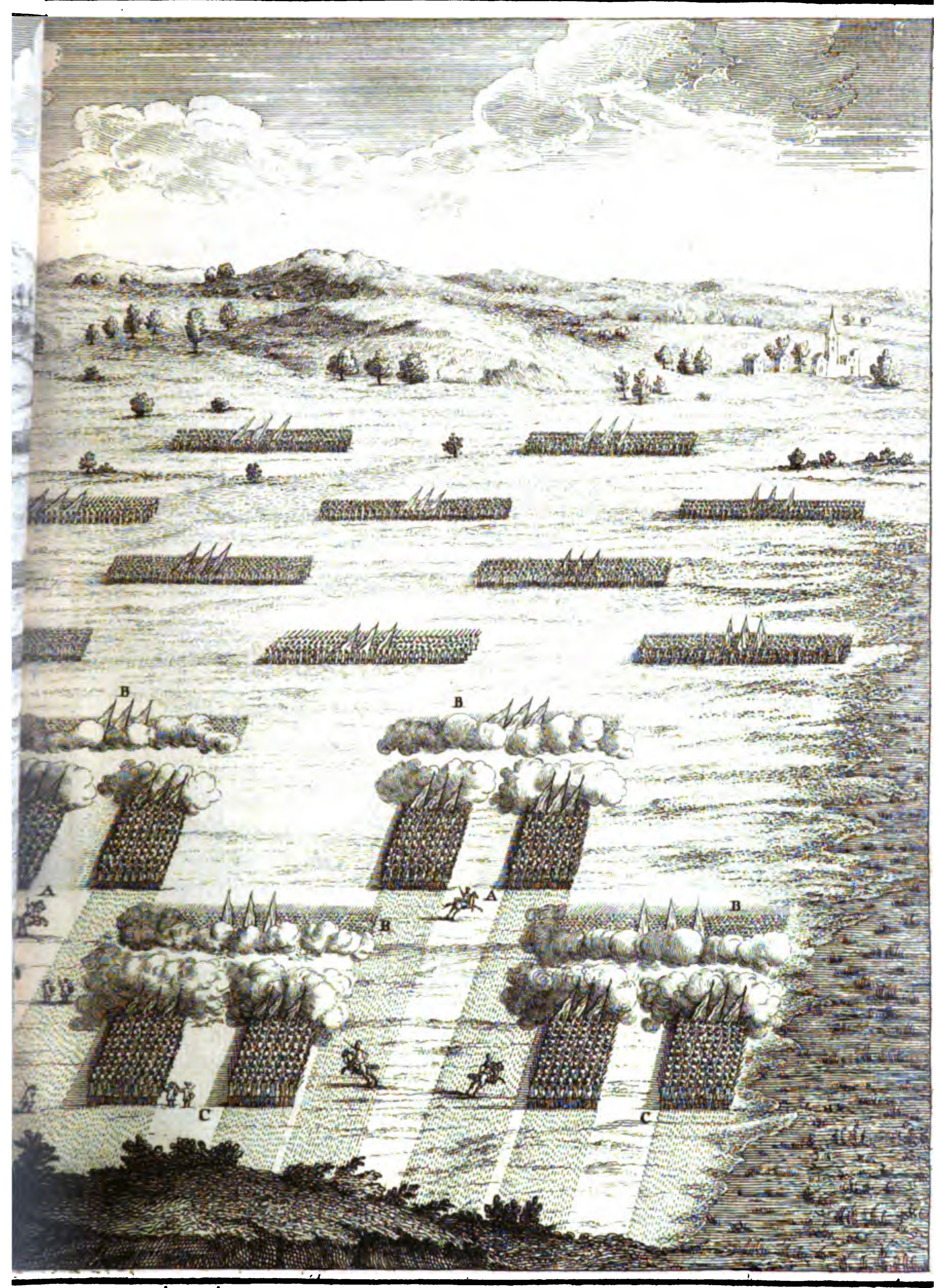
Je veux que cette colonne ſoit inveſtie, envelopée, & cho-

quée de tous côtez par un corps de trois ou quatre mille hommes rangez ſelon la méthode d'aujourd'hui ; croit-on que cette colonne unie & ſerrée, & ne faiſant qu'une ſeule maſſe bien ordonnée, reſtera immobile & ſans action dans un terrain libre comme le quarré lorſqu'il eſt environné ? Ce ſeroit lui refuſer & lui dérober ſes propriétez naturelles, qui conſiſtent dans la force & la violence de ſon choc, dans la vîteſſe & la célérité de ſes mouvemens, de ſes changemens, & de ſes différentes manœuvres en préſence de l'ennemi, & pendant le cours même d'un combat, dans la ſimplicité de ſa figure qui ſe rompt & ſe remet dans un inſtant ſans peine & ſans confuſion. Joignez à cela qu'elle s'accommode à toute ſorte de ſituation de terrain, dans les plaines comme dans les païs couverts, embaraſſez & ravineux, montagneux & de défilez, & dans les inſultes de poſtes & de camps retranchez. Elle combat avec les mêmes avantages par tout, & plus dans les lieux reſſerrez & de défilez que dans les autres. Car dans ceux qui peuvent à peine contenir deux ou trois bataillons de plus, ou dans des trouées, où quelquefois des armées entiéres ſont obligées de ſe former ſur un très-grand nombre de lignes, où à peine ſix ou ſept bataillons peuvent combattre de front, on peut au moins leur oppoſer les quatorze colonnes A, c'eſt-à-dire le double de bataillons aux ſept de l'ennemi B, qui remplit l'ouverture de la trouée par pluſieurs lignes redoublées ; de ſorte que ces vingt-ſix colonnes rangées ſur deux lignes, ſont en état de culbuter & de battre un nombre triple de bataillons rangez ſur pluſieurs lignes ; n'eſt-ce pas là une évidence palpable ? Car quel eſt le bataillon qui pourra réſiſter & ſoutenir contre le choc d'une colonne, & à plus forte raiſon contre deux ? Je ne prétens pas ſeulement que ces colonnes attaquent les bataillons minces ; mais ma méthode eſt que les colonnes de la ſeconde ligne C, paſſent en même tems entre les intervales des colonnes de la premiére A, & tombent ſur la ſeconde B.

Je ne m'arrête pas au reproche que l'on fait à la Colonne de donner priſe ſur elle, par l'excès de foibleſſe des côtez qui deviennent plus longs & plus minces. Car que répondre à un tel reproche, ſinon ce qu'Ajax répondit à Vénus : *Allez, la guerre n'eſt pas votre métier, mêlez-vous de la faire naître.* Peut-on en effet appeller *excès de foibleſſe & côtez longs & minces*, un corps de 24. ou de 30. files de tête à queue ſur 46. de profondeur ? Si ce corps ſe trouve attaqué par une de ſes faces, l'ennemi



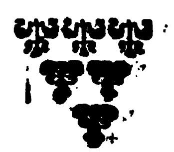
TERRAIN OU L'ON PEUT RANGER EN COLONNES HUIT BATAILLO



S, QUOI QU'IL N'EN PUISSE CONTENIR QUE QUATRE DE FRONT.

doit se résoudre à affronter & à pénétrer 24. rangs, c'est-à-dire un corps dont les files des faces sont de 24. de hauteur. Où est donc *cet excès de foiblesse*? Où sont *ces côtez minces*? Mais quelle est la nature des corps qui attaqueront cette colonne tour à tour, & à différentes reprises? Ce ne peuvent être que des bataillons ordonnez, armez, & disposez selon la façon d'aujourd'hui, sur quatre ou cinq de hauteur. Ne seroit-ce pas une espéce de prodige en matiére de lâcheté, si des files de 24. hommes se laissoient enfoncer & pénétrer par de files de cinq tout au plus?

Je suppose que ces bataillons en bon nombre environnent & enveloppent cette colonne de toutes parts, ou plusieurs ensemble; combattant sur un tel principe, ils ne tiennent rien: car cinq hommes de file auront alors affaire à douze ou à quinze à chaque face. Si c'est de la cavalerie qui charge & qui s'abandonne sur cette colonne, on la chauffera à bout touchant. C'est là la premiére civilité, le premier compliment, & ce compliment sera un peu long & fort ennuieux; parce que le cavalier étant plus élevé, il sera aussi vû & salué des rangs de derriére, & passé encore par les pertuisanes, les hallebardes & les espontons dont ma colonne se trouve fraizée. Ajoutez encore les compagnies de grenadiers, qui peuvent s'introduire dans les espaces des escadrons, & les chauffer en flanc. Encore une fois, les uns comme les autres se trouveront-ils bien d'une telle reception? Ne voilà-t-il pas une façon de combattre bien mauvaise & bien foible, puisqu'on ne peut autrement l'attaquer que par une autre semblable qui puisse en soutenir le choc & le heurt. Cette colonne ainsi combattue, comme je l'ai dit, fera toujours chemin, pénétrera & passera sur le ventre de tout corps qui osera se présenter devant & lui couper retraite, ce que le carré ne fera jamais: j'entens ici le carré vuide, car le plein dont on se servoit il y a près de deux siécles avoit quelque convenance avec la colonne.



CHAPITRE III.

De l'ordre quadrangulaire opposé à la Colonne. Analyse de ces deux évolutions. Que le feu de la première est inférieur à celui de la seconde, quoique plus foible en nombre d'hommes.

LE bataillon quarré plein étant massif, car c'est sur celui-là que quelques Officiers ont commencé à ouvrir les yeux depuis mon Livre des *Nouvelles découvertes sur la Guerre*. Ce bataillon, dis-je, étant massif & épais, ne sçauroit se mouvoir ni manœuvrer, (car il ne s'agit pas ici du quarré vuide, qui est pis encore,) ses mouvemens sont lourds & graves, & tout d'une piéce; tout terrain n'est pas propre à cette sorte d'évolution : il lui en faut, pour ainsi dire, un fait exprès, comme à la phalange, & lorsqu'on le rencontre il faut y rester, s'il plaît à l'ennemi de nous y combattre; s'il faut marcher, on ne va pas longtems sans trouver des obstacles, qui ne permettent plus de suivre cet ordre : & s'il faut le changer pour en prendre un autre, il est dangereux de le faire l'ennemi sur les bras, soit qu'il vous suive ou qu'il vous harcelle. Si le quarré est plein, il est propre pour le choc & pour enfoncer : mais les angles sont foibles, & le choc en est moins violent; s'il est vuide, il est sujet à se rompre de lui-même, à se désordonner & à se confondre, pour peu qu'on soit obligé de doubler le pas, & l'on n'a pas besoin de l'ennemi pour faire cette œuvre, à moins qu'on en use comme fit Xénophon, ce que nous expliquerons.

Je suppose même qu'on soit favorisé du terrain, comment remédier à un inconvénient qui peut arriver, & qui arrive toujours lorsqu'on est attaqué? Car si l'ennemi fait plus d'effort en un endroit qu'en l'autre, & qu'il s'y trouve plus de gens tuez, ce n'est plus un quarré, mais une confusion : la cavalerie survenant là-dessus, comme on manque de cette arme, qui seule peut lui résister, je veux dire de ma pique ou pertuisane, je laisse à penser ce qui en peut arriver; & si ce quarré est à centre vuide, ce qui ne peut se faire que par un grand corps de troupes, je défie les plus habiles d'y apporter du reméde. Car lorsque c'est à centre plein, il y en a, quoique difficile à appliquer, si ce corps est même rompu à un de ses angles il ne sçauroit se remettre. Je conclus de là que le quarré vuide & le plein

ne

ne sont pas meilleurs l'un que l'autre ; & si nous n'avons rien de plus parfait, comme en effet nous n'avons pas autre chose, où en sommes-nous ?

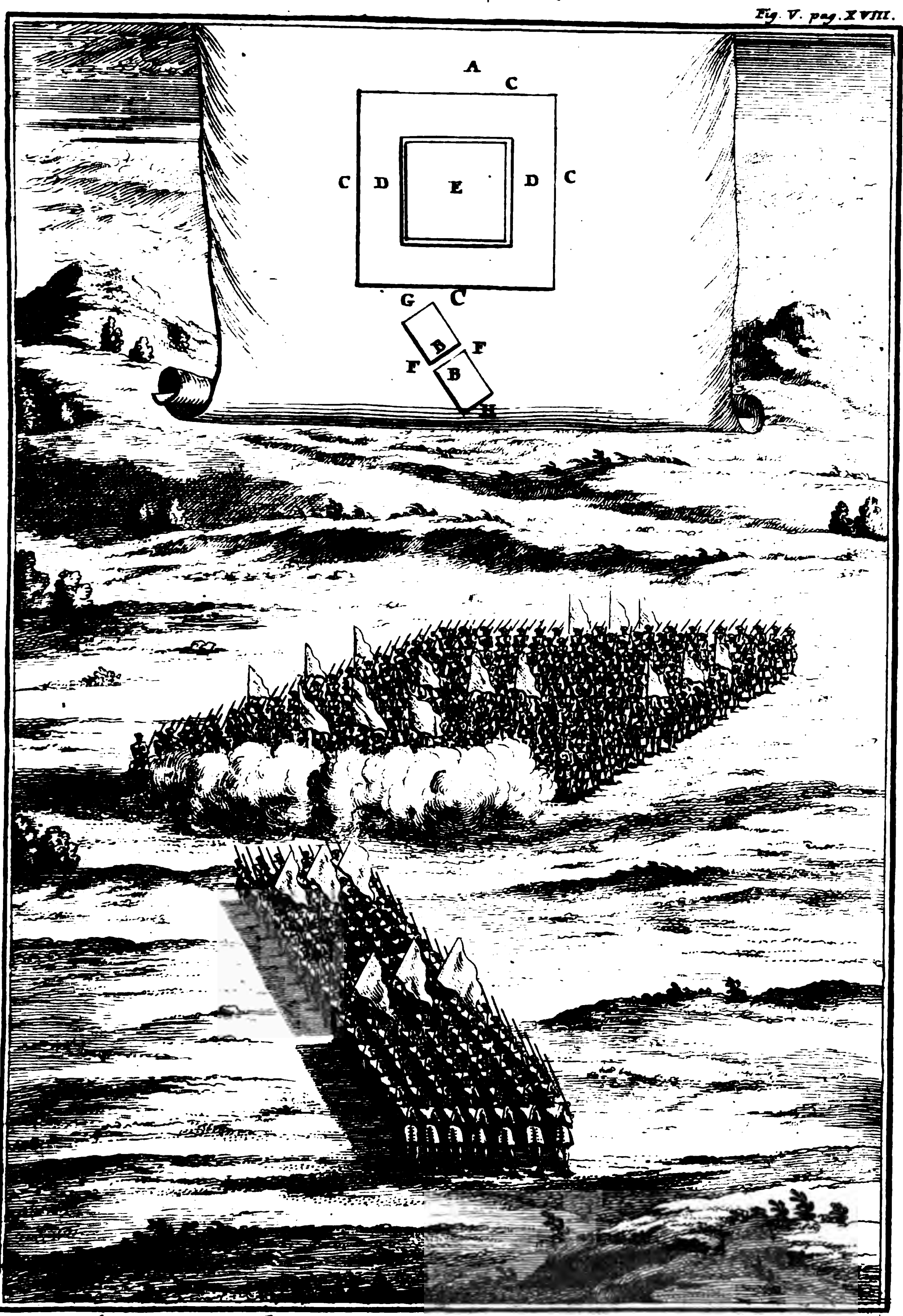
Xénophon reconnut par une expérience de plusieurs mois de marche & d'attaque dans sa fameuse retraite des dix mille, les défauts de l'ordre quadrangulaire vuidé, quoiqu'il fût sur plus de seize de hauteur : aussi l'abandonna-t-il comme impraticable, il s'en tint au *plésion*, c'est-à-dire au quarré long ; disons mieux, il forma deux colonnes à une certaine distance l'une de l'autre, & les bagages entre-deux, sans remplir & fermer les intervalles d'entre les deux colonnes en tête & en queue des équipages. *L'armée*, dit l'Auteur, *continua sa marche à travers une plaine, suivie de Tisaphernez avec de fréquentes attaques. On reconnut alors qu'une armée sur quatre fronts est très-incommode, lorsqu'il faut faire retraite avec un ennemi sur les bras : car les faces opposées à l'ennemi venant à se confondre, ou à cause d'un défilé, qui est trop étroit, ou à cause d'une montagne, ou lorsqu'il faut traverser un pont, on est étouffé sans pouvoir avancer dans la presse, & l'armée est hors de combat. Au sortir de là les aîles venant à s'étendre, le milieu demeure vuide ; ce qui fait perdre courage aux soldats à la vûe de l'ennemi : outre que chacun se pressant pour passer le premier dans les défilez, on lui donne beau jeu pour nous attaquer. Comme les Généraux Grecs eurent remarqué ce défaut, ils firent un corps de réserve de 600. hommes, en six compagnies, avec les Chefs de centaine, de cinquantaine & de dixaine : quand les côtez venoient à se resserrer, ils demeuroient à la queue, ou filoient sur les flancs de part & d'autre pour éviter l'embarras ; & lorsqu'ils commençoient à prendre du terrain à droit & à gauche, ils remplissoient & couvroient l'intervalle d'entre les côtez*, c'est-à-dire d'entre les deux colonnes, *selon qu'il étoit plus grand ou plus petit. Ils ne se brouilloient point aussi avec le reste des troupes dans les défilez, mais passoient l'un après l'autre par compagnies ; & si l'on avoit besoin du secours en quelque endroit, ils y accouroient aussitôt.* On voit clairement que ce corps de 600. hommes faisoit tantôt l'avant-garde ou l'arriére-garde, ou se partageoit selon le besoin, sans se joindre aux colonnes des côtez pour former le quarré. Si l'ordre quadrangulaire est défectueux dans une retraite, à quoi peut-il être bon, puisqu'il n'a été inventé que pour cela ? L'on va démontrer qu'il est encore moins propre pour le combat.

Imaginons-nous un quarré de 3000 ou de 3600 hommes, je soutiens qu'il est plus foible & moins en état d'attaquer & de se

défendre qu'une colonne de mille. Cette proposition ne semble-t-elle pas paradoxe? Elle ne l'est pourtant pas, c'est au contraire une vérité aussi certaine qu'une démonstration de mathématique. Supposons le quarré A, & la colonne B. Si A est attaqué, je mets en fait qu'on essuiera moins de feu du quarré A, que de la colonne B. La raison est, qu'il n'y a tout au plus que sept ou huit rangs de chacun des côtez C, qui puissent tirer, & dont on puisse faire usage pour les feux. Tous ces rangs qui remplissent l'espace D, contre le grand C, & le petit quarré E, sont en état de se servir de leurs armes, & de soutenir la force du choc, si l'on n'en excepte les angles; mais il faut convenir en même tems que les 1296 hommes, qui remplissent le centre du quarré E, sont tout-à-fait inutiles dans le combat, sinon pour fortifier & servir comme d'appui contre l'effort & le heurt de la colonne; les huit ou dix premiers rangs D, qui ferment & embrassent le quarré E, supposant toujours que les 3600. hommes forment un quarré plein & parfait, qui fait 60. files en tout sens.

Si l'on m'objecte que ce corps quadrangulaire fournit un feu égal à chacun de ses côtez, & que la colonne B n'a que ses deux faces F pour feux, & que celui de G & de H est très peu de chose, j'en demeure d'accord; mais on sçait que le propre de la colonne est dans l'action. Il ne s'agit pas de tirailler, mais d'en venir d'abord aux coups d'armes blanches, & de joindre l'ennemi, & alors le feu n'a plus lieu, & il n'y en a aucun à essuier: d'ailleurs à proportion du quarré plein de 3600 hommes, contre une colonne de 1200, il faut qu'on avoue que le feu de ma colonne est infiniment plus grand; car cette colonne n'attaque qu'un des côtez du quarré, les trois autres ne voient rien de ce qui se passe au côté attaqué; on n'en a donc rien à craindre, & cependant les deux faces F de la colonne voient tout le côté du quarré sur lequel elle tombe, & par là on ne peut disconvenir que le feu de ce corps ne soit supérieur à celui du côté attaqué.

Outre les avantages que j'ai alléguez plus haut, il n'y a pas un seul homme d'inutile, soit pour le choc, soit pour le feu, soit pour la légéreté de ses mouvemens. Si la colonne tombe de tout son poids sur un des angles du quarré, elle l'emportera & le fera sauter hors; que si cet angle est enlevé, comme en effet il ne sçauroit résister contre le choc de cette espéce de bélier, elle le pénétrera, le mettra en désordre & en confusion; que



QUARRÉ PLEIN DE 3600. HOMMES, ATTAQUÉ PAR UNE COLONNE DE 1200.

ſi ce quarré eſt à centre vuide, car nous ne pratiquons que celui-là, encore ſur quatre ou cinq de hauteur, il ne tiendra pas un inſtant, & le mal eſt ſans remede. Que ſi l'on m'allégue l'éxemple quadrangulaire de toute notre infanterie, après que les alliez eurent forcé nos lignes en Flandres en 1708, j'ai la réponſe toute prête; c'eſt que les ennemis le reſpectérent, & n'eurent pas le courage de l'attaquer, & c'eſt en avoir bien peu que de ne l'avoir pas fait. Par mon principe, le foible, mais très-foible, battra le fort ſans difficulté: car pour peu qu'on ſoit au fait de ma Colonne, cela ſe comprend aſſez.

Je demande ſi Craſſus fit le trait d'un Général bien ſenſé dans la guerre contre les Parthes; il leur alla au-devant dans une plaine raſe & pelée, à la tête d'une armée formidable. Il avoit ſept légions, 4000. chevaux, & autant d'infanterie légére. Que fait-il pour ſe faire battre? Plutarque nous l'apprendra; il nous donne l'ordre & la diſtribution de chaque arme de l'armée Romaine, & nous fait voir clairement l'ignorance de Craſſus. L'Auteur ſemble pourtant admirer cette ordonnance, mais à deux pas de là il en fait voir l'abſurde, ſans y prendre garde: *Il fit un corps de bataille quarré*, dit-il, *qui faiſoit face de tous côtez, & dont chacun des côtez préſentoit douze cohortes. Chaque cohorte avoit près d'elle une compagnie de chevaux, afin que chaque partie de ce bataillon pût être ſoutenue à propos par la cavalerie, & que tout ce corps en étant également remparé, chargeât avec plus de ſûreté & d'audace.*

Un homme qui ne ſera pas du métier, s'imaginera que cet ordre eſt la plus belle choſe du monde, & c'eſt pourtant la plus grande ignorance qui ſoit jamais tombée dans l'eſprit d'un Général d'armée: car par cette diſpoſition inſenſée, Craſſus trouva le ſecret de rendre inutiles les deux tiers de ſon infanterie. En effet peu s'en falloit que cet ordre de bataille quadrangulaire ne fût à centre plein: quand même il eût été plus vaſte, l'ennemi ne s'en fût pas moins moqué, & ne l'eût pas moins envelopé & détruit par ſes ſeuls archers à cheval, comme cela arriva: car carracolant & l'environnant de tous côtez, ſans le joindre, il l'accabla d'un orage de fléches; de ſorte que ce quarré ridicule & immobile ſe trouva en butte aux traits redoutables des Parthes, ſans pouvoir avancer ni reculer. C'eſt ainſi que cette armée, compoſée de l'élite des forces Romaines, fut totalement détruite & anéantie par un nombre d'archers infiniment inférieurs, c'eſt-à-dire par la moindre partie de l'armée des Parthes.

Si l'on m'objecte que les peuples de l'Asie & les Egiptiens, peut-être avant eux, ont souvent combattu par gros bataillons pleins & quadrangulaires à leur infanterie, séparez par intervalles de l'un à l'autre, comme cela se voit dans la bataille de Cirus contre Crésus, & dans celle de Cunaxa entre Cirus le jeune & Artaxerxès, qui se rangea par corps quadrangulaires à droite de sa cavalerie. Cela ne conclut pourtant pas à l'avantage de cette façon de combattre ; ni Crésus, ni Artaxerxès ne forment point une autorité respectable. On voit dans l'ordre de bataille du premier contre Cirus, quatre grands corps quarrez d'Egiptiens auxiliaires de dix mille piquiers chacun ; mais Cirus, qui connut le foible de cette évolution, n'en tint aucun compte, il les attaqua & en vint à bout. Si ces gens-là eussent formé une phalange alignée à celle de Crésus, Cirus se fût trouvé très-embarassé, malgré l'excellence de son ordre de bataille, qui est au dessus de tout ce qu'on peut imaginer de profond dans la Tactique.

CHAPITRE IV.

Huit bataillons, rangez en Colonne, résisteront à une force quadruple ; ils seront même en état de l'attaquer. Preuves de cette proposition.

QUoique ce que je viens de dire dans le Chapitre précédent suffise de reste pour démontrer la foiblesse de l'ordre quarré, je n'en demeurerai pourtant pas là : il nous importe trop de le suivre & de le harceller sans cesse, parce qu'il y a un nombre d'Officiers d'infanterie qui le soutiennent de toutes leurs forces, ainsi que nos bataillons, selon la méthode dont nous les rangeons & les faisons combattre, ce qu'on ne peut faire qu'en opposant tous ces corps, grands ou petits, à mon Principe des Colonnes ; je m'assûre que si je ne renverse pas absolument le préjugé de la coutume, j'y porterai une telle secousse, que le plus grand nombre se convertira & reconnoîtra son erreur.

Supposons une armée ou un très-grand corps de troupes battu, dissipé, & mis à la débandade. Supposons encore qu'il se trouve trois ou quatre mille hommes parmi ces fuiards qui ne soient pas d'humeur à se rendre, qu'ils se rallient, qu'ils

s'ameutent, & que pour se retirer en gens de bien & plus sûrement, ils forment un gros bataillon quarré à centre vuide, que le victorieux soit à leurs trousses, voilà en peu de tems le pauvre bataillon quarré environné de toutes parts, voilà des gens fort mal à leur aise. S'ils marchent, c'est avec une extrême lenteur; car s'ils vont au-delà du pas grave, ils rompent leur ordre, cela ne peut être autrement; & si l'ennemi qui le suit & qui le harcelle s'en apperçoit, il ne manquera pas d'en profiter; s'il ne le juge pas à propos, parce qu'un peu de halte remet tout dans un terrain favorable, il leur fera essuier une grêle de coups de fusils. Il est vrai qu'on leur répondra; mais qu'est-ce qu'un feu de marche dans un quarré d'hommes? Très-peu de chose: que faire? que devenir, s'il n'y a pas moien de se retirer par un bon effort, puisque cette évolution n'est pas propre pour le choc. Il faut donc se rendre.

Je suppose que l'ennemi ignorant le défaut & la foiblesse infinie de ce corps rangé de la sorte, respecte sa figure parfaite, & n'ose l'aborder la baionette au bout du fusil, ou par le choc de sa cavalerie, qui peut beaucoup contre un corps d'infanterie dénué de la seule arme qui peut rendre ce choc inutile & sans effet; si l'ennemi, dis-je, n'ose l'affronter, il ne le suivra pas longtems qu'il ne le voie bientôt obligé à des haltes incommodes & fréquentes, par la bizarrerie du terrain qui ne lui sera pas favorable; ne faut-il pas songer alors à marcher d'une autre façon? Quelle figure prendre pour s'empêcher d'être attaqué? Il n'y a rien de meilleur, dira-t-on, que l'ordre quadrangulaire dans une retraite; mais s'il faut l'abandonner par les obstacles que le païs offre, comment faire, puisque tout ce que nous sçavons ne vaut rien? Nous voilà décontenancez, quand le terrain s'ouvriroit en sortant d'un mauvais pas, il faut se réformer & se remettre: cela est-il bien aisé l'ennemi sur les bras, qui guette l'occasion de nous charger avec avantage? Cela me semble bien délicat, & sur tout dans un païs où il faut réitérer plusieurs fois ces sortes de manœuvres. Voilà mes gens à bout.

Que fera un habile homme qui sera au fait de mon Principe des Colonnes? Il dira j'ai quatre mille hommes, avec des armes de longueur pour joindre aux courtes, partageons ce bataillon quarré en quatre corps, & formons les quatre colonnes A, B, C, D, de mille hommes chacune.

Cela fait, donnons 40 à 45 pas de distance de l'une à l'autre. N'est-il pas vrai que ces quatre colonnes se trouvant d'une figure

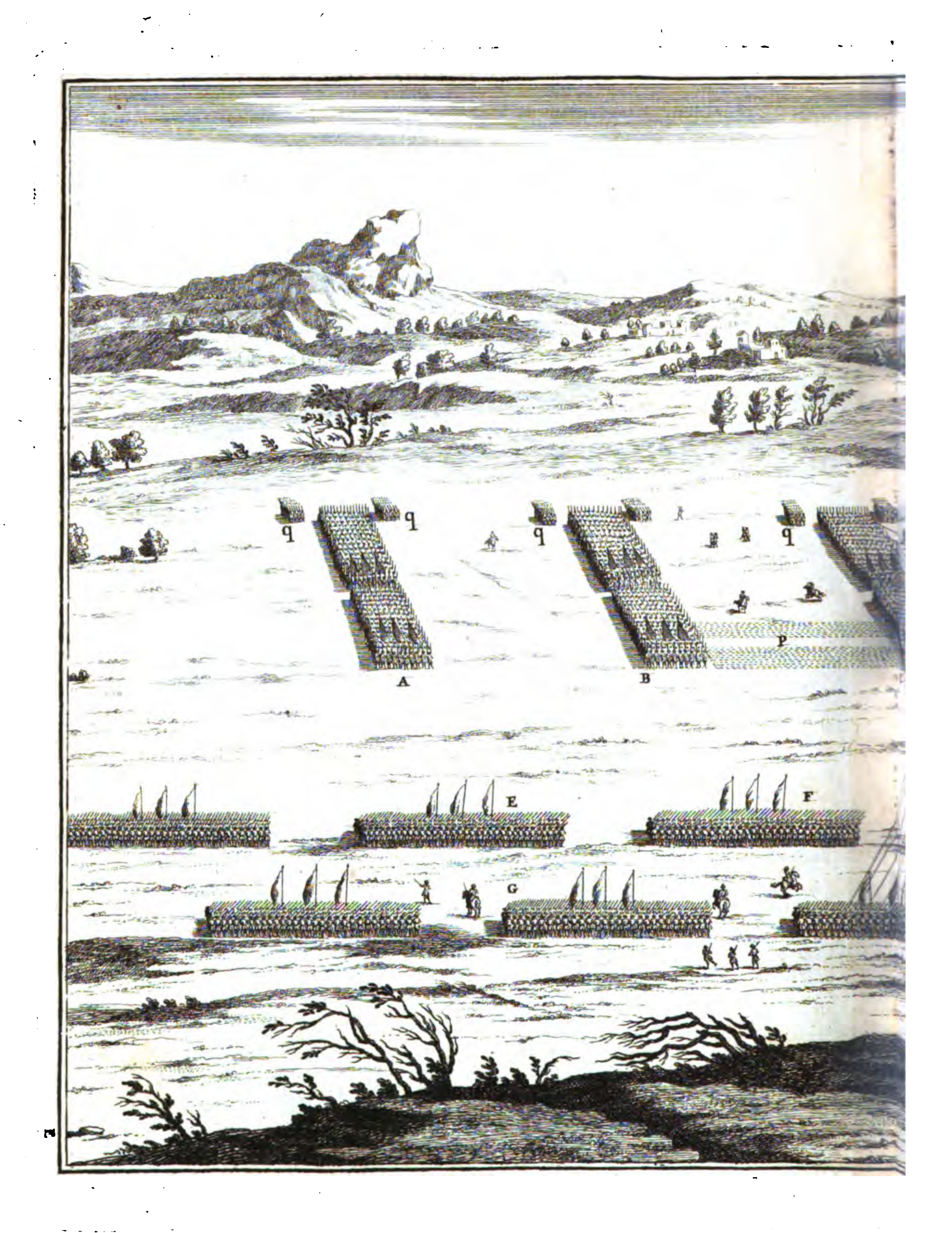
plus simple, & moins embarassée pour la marche, & s'accommodant à toutes sortes de situations de terrain, se retireront au grand pas & sans confusion, se soutenant réciproquement les unes les autres, & par elles-mêmes ? Si marchant dans cet ordre, l'ennemi E les attaque toutes en F, & même d'une attaque environnante, on n'a que faire de changer l'ordre; & quand les distances qu'elles laissent entr'elles seroient plus grandes ou plus petites, il n'y a nul inconvénient à craindre. Les bataillons E, G n'y trouveront pas leur compte, j'en ai assez fait voir la raison; ils seront bientôt pénétrez, renversez & ouverts de toutes parts; & s'il y avoit plusieurs lignes de cette force, ou plus étendues, comme je suppose les deux E, G, elles ne résisteroient pas davantage.

Mais, dira quelqu'un, car ce quelqu'un s'est rencontré, si les lignes E, G, se rapprochent & s'enchâssent les unes dans les autres, & n'en forment plus qu'une, les bataillons d'une troisiéme se joignant derriére les autres, & doublant leur hauteur en maniére de phalange, vos colonnes tiendront-elles contre cette masse d'infanterie? C'est ainsi que l'on reconnoît, sans y penser & sans le vouloir, la nécessité de combattre sur une grande profondeur, que l'on approche malgré soi de mon opinion, & que l'on convient avec moi que *notre maniére de combattre est pleine de défauts très-essentiels*, puisqu'il faut renverser & changer tout l'ancien systême pour parer contre le mien. Nous attendons ce changement du tems & de la guerre, l'un & l'autre justifieront mes principes.

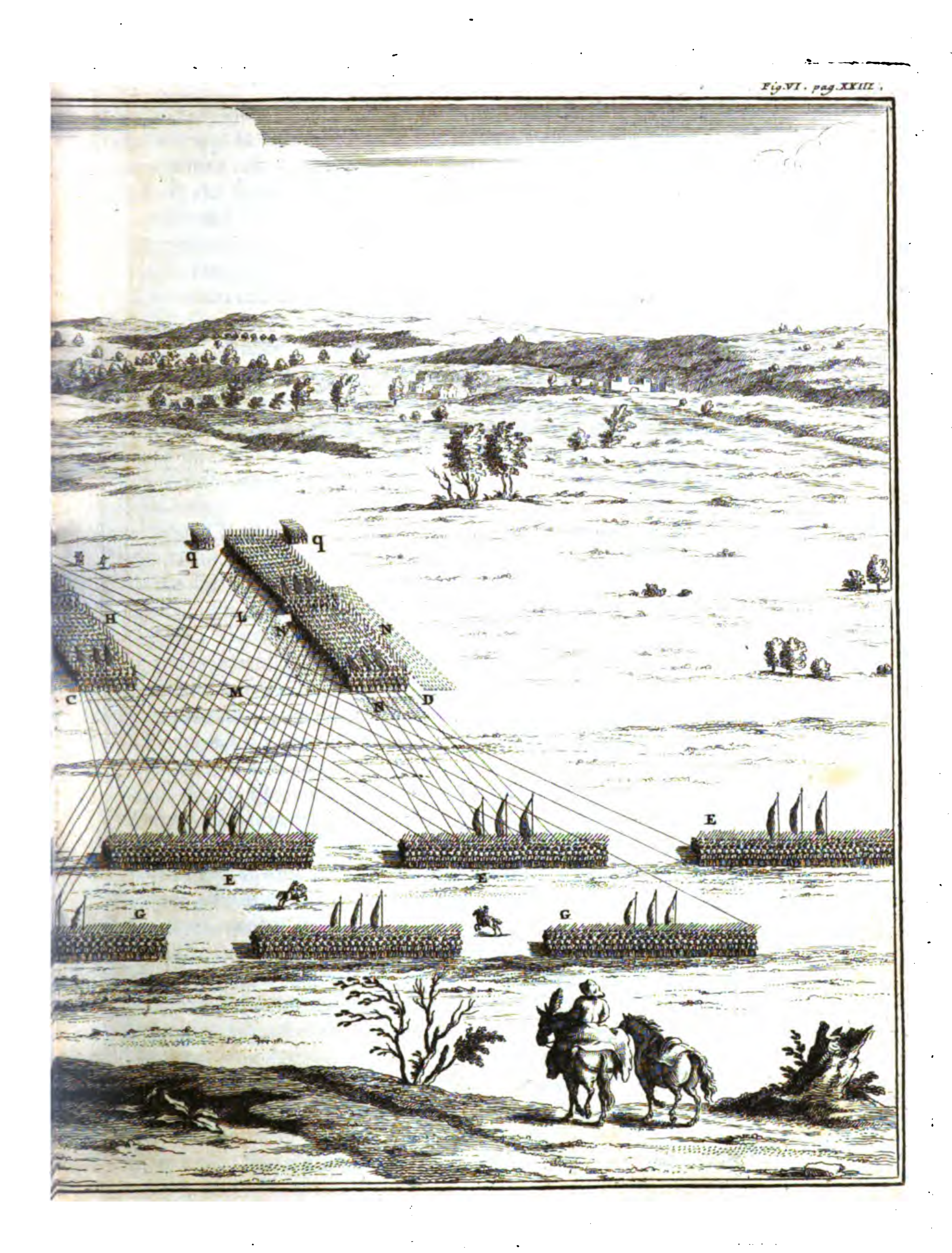
Une phalange coupée par corps est bonne à bien des égards, mais elle ne sçauroit jamais soutenir contre une ligne de colonnes à la distance du front d'un bataillon l'une de l'autre.

Je vais plus loin en laissant la phalange, dont nous n'avons que faire ici. Si ces quatre colonnes s'avancent sur le front E, qui lui coupe la marche, non seulement elles perceront, mais je prétens encore que leur feu est du triple plus fort que celui de l'ennemi. On en sera surpris, la chose est cependant incontestable.

Considérons les différens feux de ces colonnes ordonnées de la maniére que je les range, & opposées aux lignes E, G, le feu de E, (car il ne faut pas parler de celui de la ligne G, qui ne peut en fournir,) est-il comparable au feu qui part des têtes & des côtez H, L, de mes colonnes : feu d'autant plus terrible, plus meurtrier & plus dangereux, que les coups ou tirs sont



q
q
q
q
q
A
B
P
E
F
G



q
q
H
L
N
N
C
M
N
D
E
E
E
G
G

obliques, croisez & ramassez comme en M ; de sorte que ce qui paroît & qui se présente entre les distances ou les vuides d'entre les colonnes, ne sçauroit jamais soutenir le nombre & la violence de ces feux directs & obliques, qui ne finit point suivant ma méthode.

Je suppose que l'ennemi essuie toute cette bourasque de coups de fusils sans branler & sans perdre patience, je veux même que ces lignes de feu ne soient pas telles que je les représente, (car quoiqu'elles soient telles en effet, ce n'est ici qu'une supposition,) & que les bataillons E, G, pour se garantir d'un tel orage, ou croiant l'éviter, abordent les colonnes, & que les corps opposez aux têtes de ces colonnes se replient dessus, les accolent & les embrassent comme aux points N : ces bataillons, & ceux qui débordent à leurs aîles, seroient-ils bien à leur aise entre les divers feux de ces colonnes ? La partie deviendroit-elle bien égale entre des bataillons minces qui les attaquent, & des corps d'une profondeur si redoutable, & des armes de longueur dont l'ennemi se trouve dépourvû ? Comment cela se peut-il ? Je ne le vois pas.

Mais, dira-t-on, les corps de la seconde ligne G, ou d'une troisiéme, viendront au secours, se succéderont, & attaqueront à diverses reprises : ne croions pas cela : que feront des baionettes, qui en rencontreront d'autres mêlées alternativement, avec des pertuisannes de douze pieds & demi de long que l'ennemi n'a pas ; & qu'est-ce que des files de cinq tout au plus contre d'autres de douze de chaque côté ? N'est-ce pas donner de la tête contre un roc ? D'ailleurs ce roc ne reste pas immobile comme le bataillon quarré, c'est le roc de Polyphéme qu'il lance d'une force de géant contre les vaisseaux d'Ulysse. Mais, dit-on, si les bataillons entrent & s'introduisent entre les distances de vos colonnes, comme on voit en P, que deviendrez-vous ? Et qu'aurois-je à craindre ? Qui se chargera d'une telle manœuvre ? Qui aura la témérité d'entrer dans un tel coupe-gorge ? Ces bataillons ne trouveroient-ils pas à leurs flancs toutes les armes de longueur qui fraisent nos colonnes, & le feu des faces à leur front, sans mettre en ligne de compte les compagnies de grenadiers Q de chaque section, qui sont postées dans les espaces des colonnes, & réservées pour les accidens inopinez : cette difficulté n'est pas d'un homme du métier, & qui raisonne selon les régles de la guerre.

Mon ordre de retraite des vingt-huit bataillons, & des douze

escadrons enfermez & abandonnez dans le village de Bleintheim après l'infortune de Hoogstet, a produit toutes ces belles objections. On a encore prétendu que cette méthode de retraite étoit mauvaise, en ce que l'ennemi pouvoit se jetter entre les distances de mes trois grosses colonnes; mais comment n'a-t-on pas compris qu'outre les douze escadrons que j'avois introduits dans cet ordre de retraite, j'avois encore fermé l'entre-deux des colonnes par toutes les compagnies de grenadiers des vingt-huit bataillons? Il ne falloit cependant pour cela que des yeux, puisque la figure mettoit cela en évidence. Quand même je n'aurois pas rempli ces vuides, car je ne m'en fais pas une affaire, cet ordre n'en eût pas moins été bon par les raisons que j'ai alléguées plus haut; mais ce n'est pas là la seule batterie dressée contre ma méthode.

On en a élevé trois ou quatre autres tout aussi mal servies, & aussi peu redoutables que la première. Ce qui m'a le plus surpris dans cette affaire-ci, & qui étonnera sans doute les fantassins éclairez, & même les plus médiocres, c'est qu'il s'est trouvé quelques personnes, qui sans rejetter absolument notre Colonne, ont prétendu enchérir dessus, & la perfectionner par tout ce qui peut l'affoiblir & la rendre de non usage, sans faire réfléxion que les moiens de perfection qu'ils imaginent se trouvent combattus & ruinez dans notre Livre des Nouvelles Découvertes sur la guerre comme dans celui-ci. Nous ferons encore une charge sur cette opinion, quoiqu'elle ne vaille guéres la peine d'y user sa poudre, & qu'elle ne puisse pas tenir un seul moment la campagne en présence de l'ennemi; mais comme nos Critiques sont des gens très-respectables par leur rang & par leur mérite à laguerre, & non pas d'impertinens Journalistes, que nous méprisons, il nous importe de les réfuter, parce qu'il n'est que trop ordinaire parmi les hommes de respecter les décisions des Grands du monde, & d'avoir toujours moins d'égard à ce qui est bon en soi qu'à ceux qui en jugent.

Ils conviennent véritablement que nous prouvons d'une maniére invincible l'excellence de la Colonne, & que la force de l'infanterie, auparavant inconnue, se reconnoît démonstrativement dans cette façon de combattre; mais que les Modernes n'étant ni Grecs ni Romains, & par conséquent devant être moins bien disciplinez, ils croioient qu'il étoit très-difficile, pour ne pas dire impossible, de dresser les soldats à former la Colonne telle que nous la proposons, & que cet exercice étant

étant au-dessus de leur portée, il faudroit un tems infini pour les rendre capables de combattre & de se ranger de la sorte, & que n'y étant pas accoutumez ils s'y trouveroient toujours nouveaux dans une action générale, & ceux qui les commandent guéres moins embarassez. Qu'en attaquant sur un petit front., & sur une extrême profondeur un corps qui nous déborde infiniment à ses aîles, les soldats, qui ne raisonnent pas, se croiroient perdus, parce que, disent-ils, en guerre comme en amour les yeux sont les premiers vaincus; que d'ailleurs ce petit front contre un grand est défectueux dans notre colonne, qu'il n'y a pas de meilleur moien pour la perfectionner que de doubler les bataillons à la queue les uns des autres, sans rien diminuer de leur front & du nombre de leurs files, & que plusieurs corps rangez de la sorte, seront d'un plus grand effet que nos sections unies, serrées & condensées dans l'action. Que les soldats combattront alors sans rien changer de leur éxercice ordinaire; qu'il est besoin même, & plus avantageux, que les bataillons qui soutiennent & qui doublent en queue celui de la tête, ou ceux qui les précédent, ne s'en approchent point trop, bien loin de ne former qu'une masse & un seul corps dans le combat, & qu'il faut qu'il y ait une distance, au moins de vingt pas, entre chacun de ces corps pour charger tour à tour & à différentes reprises, en les faisant succéder les uns aux autres sans confusion & sans peine, à la faveur des distances qu'ils laisseront entr'eux, qui donnent le tems à ceux qui sont repoussez de laisser le terrain libre aux corps qui n'auront pas combattu, & qu'en allant à la charge ainsi successivement, l'ennemi ne sçauroit résister à tant de nouvelles attaques coup sur coup redoublées.

Je demande aux Experts si ces objections sont bien vigoureuses, & si ces moiens de correction & de perfection qu'ils proposent sont bien raisonnables, bien solides & bien dignes d'une dispute réglée; ils me répondront sans doute que non, & qu'ils ne méritent aucune réponse. Il faut pourtant y répondre, quoique nous soions très-convaincus que ceux qui les proposent n'ont rien entendu dans notre méthode, & qu'il paroisse évidemment par tout ce qu'ils disent, qu'à l'égard de l'infanterie ils l'entendent infiniment moins que le commun des Officiers, & que quand on les écoute (je parle ici de la plûpart) sans aucun égard à ce qu'ils sont, & sans certaine préoccupation que l'éclat de leur rang & leur réputation même nous donne,

on ne les regarde plus avec tant de respect dans leurs décisions.

Premiérement, tous ces beaux raisonnemens & ces belles objections que nous avions prévûes sont notées d'absurdes & de contraires aux régles de la guerre dans cet ouvrage, par des raisons & des éxemples contre lesquelles il n'y a pas le mot à répondre : aussi n'ont-ils eu garde de les mettre sur le tapis, & de les combattre ; ils ont eu assez d'esprit pour voir qu'il ne faisoit pas bon pour eux dans un poste si incommode : ce qui m'a le plus surpris, c'est qu'ils ont allégué, pour preuve de leur discernement, la difficulté de l'évolution, cet aveuglement est à peine concevable : n'y auroit-il point ici de la passion plutôt que de l'ignorance ? Je le croirois assez. Car dequoi s'agit-il ? De pas autre chose que de doubler & quadrupler les files, & au-delà. Les soldats font-ils autre chose journellement dans leurs éxercices & dans les marches ? N'est-ce pas à quoi ils sont le plus éxercez ? Y a-t-il quelque chose de plus dans la Colonne que cela ? Est-ce l'introduction de notre pique, ou pour mieux dire de notre pertuisanne ? Y a-t-il mille ans qu'on s'en servoit ? Qui est-ce des vieux Officiers qui ne l'ait pas vûe en vogue dans le tems que nous étions dans notre bon sens ? Faut-il de la magie pour fraiser un bataillon ou une colonne de ces armes ? Ne le pratiquions-nous pas autrefois contre la cavalerie, ou contre l'infanterie ? Qu'y a-t-il de si difficile dans cette évolution, plus simple mille fois que notre maniére de combattre ? Rien que de très-aisé, rien que de très-commun & de très-facile : en vérité nous avons honte de réfuter de pareilles chicanes, nous en aurons encore plus dans ce qui nous reste à reprendre dans nos adversaires, qui mettent leur tems à critiquer une méthode démontrée, qui devroit être un perpétuel sujet de méditation pour eux plutôt que de dispute.

A l'égard de la seconde objection, nous ne l'avions pas moins prévûe & reconnue pour fausse dans ce Traité que la premiére ; de sorte que s'il falloit y revenir nous nous verrions dans l'importune nécessité de répéter les mêmes raisons : c'est ce que nous n'avons garde de faire. Il nous suffit de les avertir, que puisque toute la force de l'infanterie se trouve uniquement dans la profondeur de ses files, & dans la jonction du corps que l'on attaque, qui ôte tout l'avantage du feu, si l'on sépare ces bataillons minces, qui ne combattent qu'à quatre de hauteur, c'est tout comme rien, & l'ennemi combattant selon la

méthode ordinaire en intention d'en venir aux mains, se trouvera dans le même avantage que s'il n'avoit affaire qu'à un seul. En attaquant d'abord le bataillon de la tête, & supposant qu'il le rompe & qu'il suive sa pointe sans perdre de tems, il en sera de même de l'autre qui s'en trouve éloigné, & de celui-ci jusqu'au dernier ; ce qui accélérera plutôt la défaite de ces corps ainsi disposez, c'est que les fuiars de ceux de la tête se renverseront sur les autres qui les soutiennent, qu'ils mettront en désordre avant que d'en être secourus. Par cette belle méthode, quatre bataillons peuvent fort bien sans miracle succomber sous l'effort d'un seul, & s'il triple ses files, ces bataillons minces se renverseront les uns sur les autres, & ne tiendront pas un instant. Voilà le véritable secret de se faire battre en détail.

Notre colonne ne forme qu'un corps sur un front de vingt-quatre ou vingt-six files. Elle ne sçauroit floter ni se rompre à cause de son épaisseur. Ajoutez la légéreté de ses manœuvres, & l'avantage de se mouvoir de tous les sens. Un homme qui s'aviseroit de nous faire voir le moindre de ces avantages dans ces bataillons séparez, & si ridiculement rangez les uns à la queue des autres, n'en viendroit jamais à bout.

Il s'en est trouvé qui n'ont pû s'accommoder de cette maniére de Colonne, car on ne sçait quel nom lui donner, sur quoi ils ont fait une réfléxion des plus rafinées. Ne vaut-il pas mieux, ont-ils dit, joindre les bataillons les uns aux autres, sans imiter l'Auteur du nouveau Sistême, qui leur donne plus de hauteur que de front ? Ces bataillons ne composant ainsi qu'un seul corps, chacun sur quatre de file, formeront un quarré long sur seize de profondeur. Belle & rare découverte ! Nous demandons si c'est là une Colonne, & un corps facile à remuer pour échaper aux différentes manœuvres de nos colonnes, plus légéres dans leurs mouvemens, & beaucoup plus fortes & plus vigoureuses dans le choc par la hauteur de leurs files. Pour peu que ces bataillons unis ensemble doublent le pas pour avancer & pour charger, ils ne sçauroient éviter de floter, qui est un des plus grands défauts de nos bataillons, & tout aussi dangereux que le mince de leurs files, si aisées à pénétrer. Si cette portion de phalange, (car je l'appelle ainsi,) est attaquée dans cet état de flotement, par une de nos colonnes qui la prenne à une de ses aîles, ou à son flanc, ou à quelqu'un de ses angles par une attaque oblique, quelle confusion ! quel désordre n'y verroit-on pas, s'il arrive qu'on pénétre en quelque endroit, comme

cela est inévitable ? Quels moiens de se rallier ? Et si la cavalerie survient là-dessus, où en sera-t-on ? Nous ne voions pas la réponse à cette objection : d'ailleurs lorsqu'on se range de la sorte, il faut un plus grand nombre de bataillons pour former ces sortes de corps pésans, massifs & sans action, & très-propres à servir de but à toute la fureur de l'artillerie. Ajoutez à tant de défauts, que cette masse se trouve dénuée des armes de longueur, que nos Critiques rejettent sans sçavoir pourquoi. En voilà assez, & trop contre une méthode de combattre si mal imaginée & si pitoiable. Passons à la derniére objection.

Ils ont publié qu'inférieur en nombre nous nous trouverons environnez & envelopez par l'étendue & le nombre des corps que nos colonnes rencontreront sur leur route. Nous nous étions imaginez avoir apporté d'assez bonnes raisons pour dissiper cette crainte ; mais puisque l'on ne s'y est pas rendu, aions recours aux éxemples.

Les cohortes Hollandoises, qui étoient au service de Vitellius, s'étant révoltées, demandérent le passage à ceux de Bonne pour se retirer dans leur païs, qui s'étoit soustrait de l'obéissance des Romains par les intrigues de Civilis, Chef des rebelles. Ceux de Bonne leur aiant refusé ce passage, ces cohortes prirent la résolution de se l'ouvrir l'épée à la main, quoiqu'en petit nombre, & les forces des Romains infiniment supérieures. Ceux-ci leur vont au-devant pour les combattre. *Leur dessein étoit de les enveloper*, dit Tacite ; *mais pour avoir donné trop de front à leur ordre, & peu de hauteur, ils furent percez aisément : car les autres, qui étoient de vieux soldats, s'étant serrez les enfoncérent, après avoir doublé les files de leurs bataillons ;* c'est-à-dire après s'être rangez sur vingt ou seize de profondeur.



CHAPITRE V.

*L'analyse de l'*Embolon *où le* Cuneus *des Anciens, & leur bataillon quarré ont donné lieu à la découverte de la Colonne. Ce que c'est que le* Cunéus. *Ce qu'on pense de cette maniere de combattre.*

LEs premiéres idées qui me vinrent de la Colonne, furent une suite des réfléxions & d'une étude d'éxamen que j'avois faites sur les défauts du *Cuneus*, & de l'ordre quadrangulaire, & sur les raisons qui obligeoient les Anciens de combattre sur tant de hauteur. Ces deux évolutions étoient connues des Grecs longtems avant que de l'être aux Romains, & l'on peut dire, sans crainte de se tromper, que la premiére est toute Gréque, & la seconde Egiptienne. Ces réfléxions me donnérent une connoissance plus éxacte de la nature du quarré, dont l'usage nous est assez connu; & bien que l'autre ne nous le soit pas, je tâchai de m'en instruire dans les Auteurs de l'antiquité, Historiens & dogmatiques qui en ont écrit. Cette connoissance me conduisit à la découverte de mon Principe des Colonnes. Je communiquai mes nouvelles idées à deux Officiers Généraux de mes amis, en qui je reconnoissois une grande intelligence de l'infanterie. Je me flatois de les avoir eues le premier, & je m'en applaudissois. J'ai été longtems dans cette erreur: mais il est bon d'hésiter quelquefois à se croire le premier auteur d'une découverte; & venant après les Grecs & les Romains, il faut s'attendre à les rencontrer dans presque tout ce que l'on peut inventer de bon & de parfait sur la guerre.

Le *Cuneus* des Anciens ou l'*Embolon* est célébre dans l'Histoire. J'ai hazardé mon sentiment sur l'origine de cette évolution, & j'ai dit que je la croiois Gréque, sans en avoir autre preuve, sinon que les Grecs étoient avant les Romains, & qu'ils étoient constamment plus habiles & plus profonds dans la Tactique que ceux-ci, quand nous ignorerions même que Tarquin prit presque tous les usages des premiers à l'égard de la guerre; je ne sçai où Denis d'Halicarnasse avoit trouvé que les Grecs n'ignoroient pas que les Romains les eussent imitez à l'égard de leur milice; s'ils l'eussent sçû, Pyrrhus auroit-il pû l'ignorer? Ce grand Capitaine en étoit si peu persuadé, qu'il marqua une extrême surprise lorsqu'il vit leur maniére de camper, & sans

doute celle de combattre ; il avoua qu'ils n'étoient pas si barbares qu'il avoit cru. Les Historiens Grecs qui ont écrit des guerres des Romains, nous font assez connoître que le *Coin* leur étoit inconnu ; il ne l'étoit pas des peuples de l'Asie, ce qui paroît assez dans mon Auteur. Ceux-ci le tenoient des Grecs, & des Capitaines successeurs d'Aléxandre le Grand. Homére ni Hérodote ne font aucune mention de cette maniére de combattre ; si elle a été connue des Juifs, ce n'a été que fort tard. Xénophon dans sa Cyropédie ne fait aucune mention de cette évolution chez les Perses. Si le *Coin* n'est pas un triangle, mais seulement un corps sur beaucoup de profondeur & peu de front, comme je panche fort à le croire, les Grecs n'ont que faire de se donner la gloire de l'invention : les peuples de l'Asie, & particuliérement les Juifs, le connoissoient avant eux. Il se trouveroit encore dans Homére, qui le représente assez bien.

Le rond d'hommes, ou l'évolution circulaire, qu'on attribue faussement aux Romains, étoit connue des Grecs longtems avant eux. Xénophon parle de cette évolution dans la retraite des dix mille, je ne l'approuve point, elle ne sert tout au plus que lorsqu'on ne peut ni avancer ni reculer. A l'égard de la tortue d'hommes, les Juifs l'ont pratiquée longtems avant les Grecs & les Romains : l'Ecriture Sainte en fait mention en plusieurs endroits, & cependant nous attribuons aux Romains tout ce que la science militaire a de plus fin & de plus profond. On verra dans le cours de cet Ouvrage, que leurs découvertes en matiére de guerre se réduisent à assez peu de choses, & qu'en ce genre ils n'ont presque rien de recommandable que la gloire d'avoir perfectionné ce que les autres avoient pratiqué avant eux. Quoiqu'il en soit, je ne fais nulle difficulté d'accorder aux Grecs ce que je ne vois pas dans les autres, qui les ont précédez, & dont les histoires sont plus anciennes : car du reste il m'importe peu de sçavoir, si l'invention de l'ordre triangulaire est dûe aux uns plutôt qu'aux autres : s'il est tel, il n'y a pas trop dequoi se récrier.

Il ne me seroit pas difficile de prouver par les Historiens de la premiére antiquité, que le terme de *Coin* ou d'*Embolon* a fait une très-grande illusion aux Auteurs Tactiques qui ont écrit de la milice des Anciens, comme à nos Commentateurs modernes qui ont traité cette matiére. Je m'étonne que Patritius y soit tombé comme les autres. Le *Coin* ne signifie pas toujours un triangle d'hommes, & peut-être ne l'est-il pas ; mais seulement

un corps, ou plusieurs, rangez sur beaucoup de hauteur & peu de front, & il paroît être tel dans mon Auteur comme dans Thucydide, Xénophon, Arrien, Plutarque & maints autres avant, & chez les Latins une foule, parmi lesquels je mets César, Tite-Live & Tacite, je me borne à celui-ci : car on me donneroit trop à courir s'il falloit citer les passages des Historiens dont je parle ; il me suffit de dire que le terme de *Cuneus* ne signifie pas toujours une figure triangulaire, mais une cohorte, *cohors*.

Tacite, dans sa Germanie, dit que *les Allemans se rangent en forme de coin* ; mais on voit bien que par ce terme il entend une cohorte, parce qu'il l'oppose à *Turma*, c'est-à-dire à l'escadron. D'Ablancourt ne s'y est pas mépris ; il a traduit ainsi, *les Allemans combattent par bataillons & par escadrons* ; mais cet homme célébre ignoroit peut-être que ce mot *Cuneus* signifioit plusieurs corps d'infanterie, rangez sur beaucoup plus de profondeur que la cohorte n'en avoit ordinairement ; & lorsqu'on doubloit ou que l'on triploit les files, on se servoit du mot de *Cuneus*. A l'égard des Allemans, on sçait seulement qu'ils combattoient en phalange coupée comme les Gaulois, c'est-à-dire avec de petits intervalles ou des retraites entre les corps, & presque toujours unis & serrez comme les Grecs. Cela se voit par César dans la bataille contre Arioviste. Leur phalange se trouvoit quelquefois plus serrée & plus épaisse que celle des Grecs, & telle que la représente Homére au siége de Troie, s'il est vrai qu'il y en eût jamais un ; car lorsque ceux-ci doubloient ou triploient les files de quelque corps d'infanterie pésamment armée, l'on emploioit le terme d'*Embolon*, & l'on sçavoit tout aussitôt ce que cela vouloit dire. Denis d'Halicarnasse se sert souvent de ce mot dans son Histoire, quoique les Romains ne sçûssent pas seulement si le triangle avoit jamais éxisté.

J'ai remarqué que les Grecs, qui ont écrit des guerres des Romains, se sont servis du terme d'*Embolon*, lorsque les Latins ont emploié celui de *Cohors* dans le détail des mêmes actions ; Tite-Live, qui a copié Polybe presque par tout, a pris souvent l'*Embolon* pour un triangle, lorsque par ce mot l'Historien Grec entendoit une cohorte. Patritius n'y a pas moins été trompé, car il a donné une armée rangée par *Embolons* vuidez, ou en angles saillans & rentrans à l'infanterie. Elien, qui a sans doute tiré cet ordre de sa tête, l'a baptisé du nom de *Peplegmemon*, c'est-à-dire un ordre par lignes obliques de l'une à l'autre, ce qui me semble absurde ; si Elien a entendu des *Coins* vuidez.

ou pleins, comme il l'entend ainsi, Patritius a donné dans cette vision. J'ai lieu de m'en étonner. Dans quel Auteur de l'antiquité Elien & l'Empereur Léon ont-ils trouvé cet ordre de bataille? Je suis bien sûr qu'ils ne l'ont pris d'aucun. Ils ont très-mal imaginé.

Tout ce que je viens de dire du *Coin* ou du *Rostrum* d'Elien, me rend plus hardi à croire qu'il n'a jamais éxisté: ceci n'est encore qu'une simple escarmouche, on va voir bientôt le combat en forme contre cet Auteur, & son *Coin* renversé & dissipé de telle sorte, que j'espére que les sçavans Tacticiens n'en parleront plus que pour s'en moquer. Peut-il venir dans la tête d'un fantassin, qui fait quelque usage de sa raison & de son esprit, qu'une évolution fabriquée de la sorte, soit capable de pénétrer une phalange, ou tout autre corps que ce soit? Je préférerois l'ordre quadrangulaire vuidé à une façon de combattre si folle. Il s'est pourtant trouvé des gens assez peureux pour le regarder comme très-redoutable. Il est certain que le terme d'*Embolon* a trompé Elien: là-dessus il a bâti cette opinion ridicule, qu'Epaminondas avoit combattu en forme de *Coin* ou d'*Embolon* à la bataille de Leuctres. Patritius l'a crû tout bonnement; ce qui est manifestement faux par le témoignage même de Thucydide, que j'ai déja cité sur cette bataille.

Cette maniére de combattre a duré trop longtems chez les Grecs & chez les Latins même, pour croire qu'elle fût telle qu'Elien & l'Empereur Léon nous la représentent, & tant d'autres Tactiques qui en ont été les échos. Ce sont des Auteurs de la moienne antiquité, & par conséquent de très-moienne intelligence; car les Historiens qui ont parlé de cette maniére de combattre, & qui ont emploié le terme d'*Embolon*, comme Thucydide, Xénophon & Plutarque, qui l'avoit tiré de ces deux premiers, ne parlent point d'une pointe si subtile; ils comparent le choc de ce corps à celui d'un bélier qui frape de sa tête contre ce qui lui est opposé.

Je n'ai remarqué qu'un seul endroit dans nos Historiens modernes, où il soit parlé du *Triangle*. Il y en a deux qui en font mention, mais le dernier pourroit bien avoir copié le premier. Celui-ci pourroit s'être servi de ce terme plutôt que de celui de bataillon quarré, ou de quarré long, pour donner du merveilleux à son Histoire. Je le soupçonne très-fort, car les Italiens n'en sont guéres chiches. Cet Auteur cite l'action d'un Capitaine d'infanterie Vénitienne, qui forma un *Triangle* & combattit

battit dans cet ordre. Il prétend que le *Triangle* étoit en ce temslà une évolution fort en usage ; ce qui est constamment faux, car aucun Historien que je sçache depuis Justinien n'en a parlé. Quoiqu'il en soit, l'éxemple me semble assez remarquable pour avoir place ici, quoique je n'aime guéres à parler de ce que je ne crois point.

En 1476. trente mille Spahis, dit l'Auteur, étant entrez dans le Frioul, y portérent tous les maux & toutes les horreurs de la guerre, & battirent tout ce qui osa leur résister ; mais ils ne pûrent jamais rompre un corps d'infanterie Vénitienne commandé par Carlo Montone, Capitaine très-intelligent dans les évolutions pratiquées dans ce siécle-là. Il forma de ses troupes un bataillon de figure triangulaire, fraisé de piquiers & de pertuisannes qui faisoient front de tous côtez, & qui rendirent inutiles tous les efforts de la cavalerie Ottomane, & se retirérent bravement dans cet ordre jusques dans un poste où il fut impossible de les forcer. P. Justiniani. P. Jovio.

Si ce corps d'infanterie, rangé de la sorte, avoit été triangulaire, & non pas un quarré long, ou une colonne parfaite, il étoit impossible qu'il résistât contre le choc des chevaux à ses angles trop émincez : d'ailleurs on ne peut pas dire qu'un triangle fasse front de tous côtez, si les angles n'en sont pas abattus, & qu'ils puissent au moins présenter dix hommes, & alors ce ne seroit pas un triangle, mais un éxagone très-irrégulier. On ne peut pas dire qu'une épée fasse front à sa pointe : outre que le triangle n'est nullement propre pour une retraite, & ne sçauroit marcher sans se rompre & sans se confondre, il ne seroit pas besoin de l'ennemi pour cela. Mettons cet éxemple au nombre des imaginaires à l'égard de la figure de ce corps d'infanterie. Ne doutons pas un seul moment que cet Officier n'ait formé un ordre quarré plein qui étoit alors en usage, ou un quarré long : or si cette évolution est capable de résister à trente mille chevaux de la meilleure cavalerie Turque, que peut-on attendre d'une Colonne, qui est un corps plus parfait & d'une figure plus simple, & qui a toute la force du bataillon quarré sans en avoir les défauts ?



CHAPITRE VI.

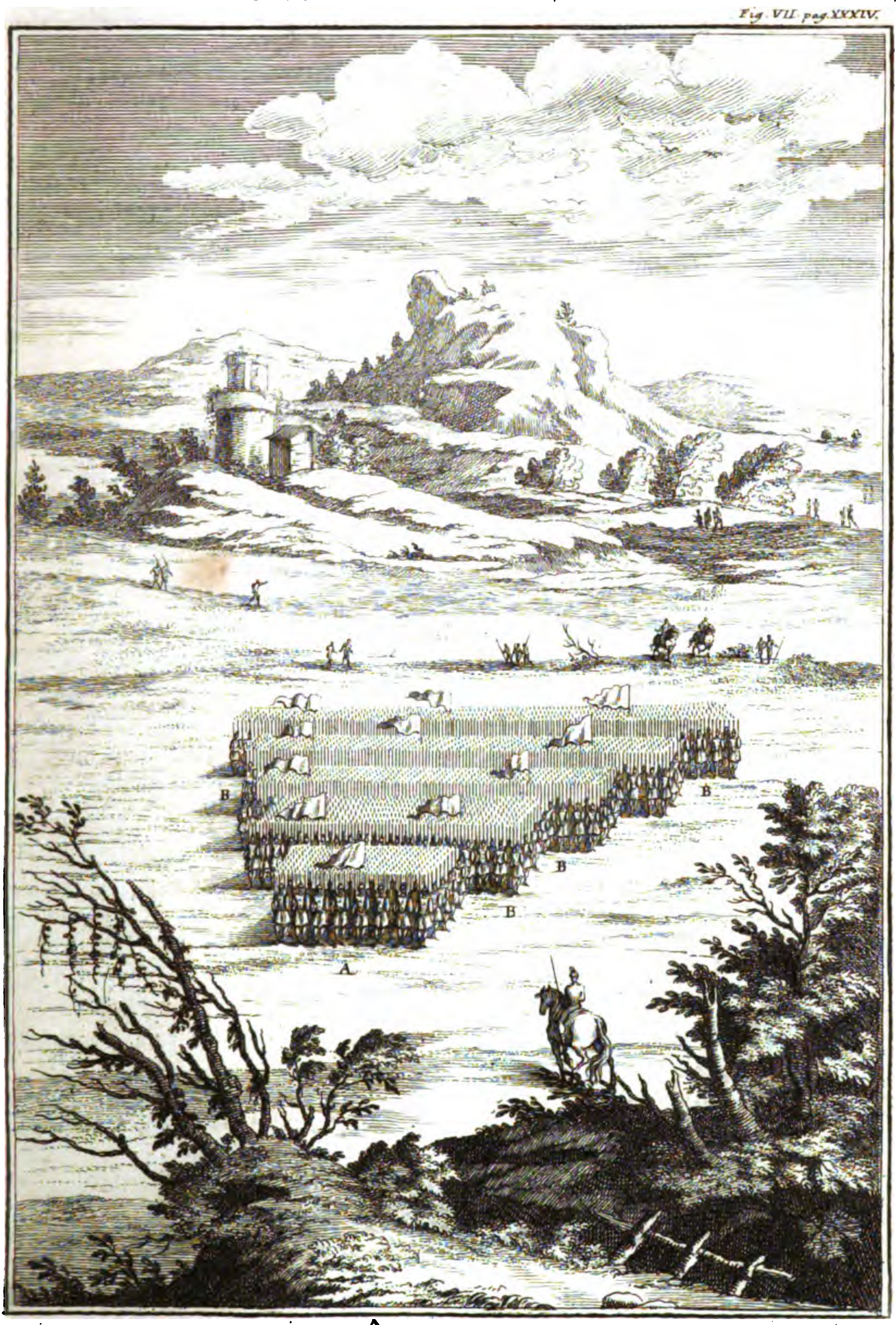
Suite du Chapitre précédent. Que la Tête de Porc, *dont les Auteurs de la moienne antiquité font mention, peut être le* Cuneus *des Grecs.*

Caput Porcinum.

Veget. l. 3. c. 19. Amm. Marc. l. 17. Agath. l. 2. p. 24.

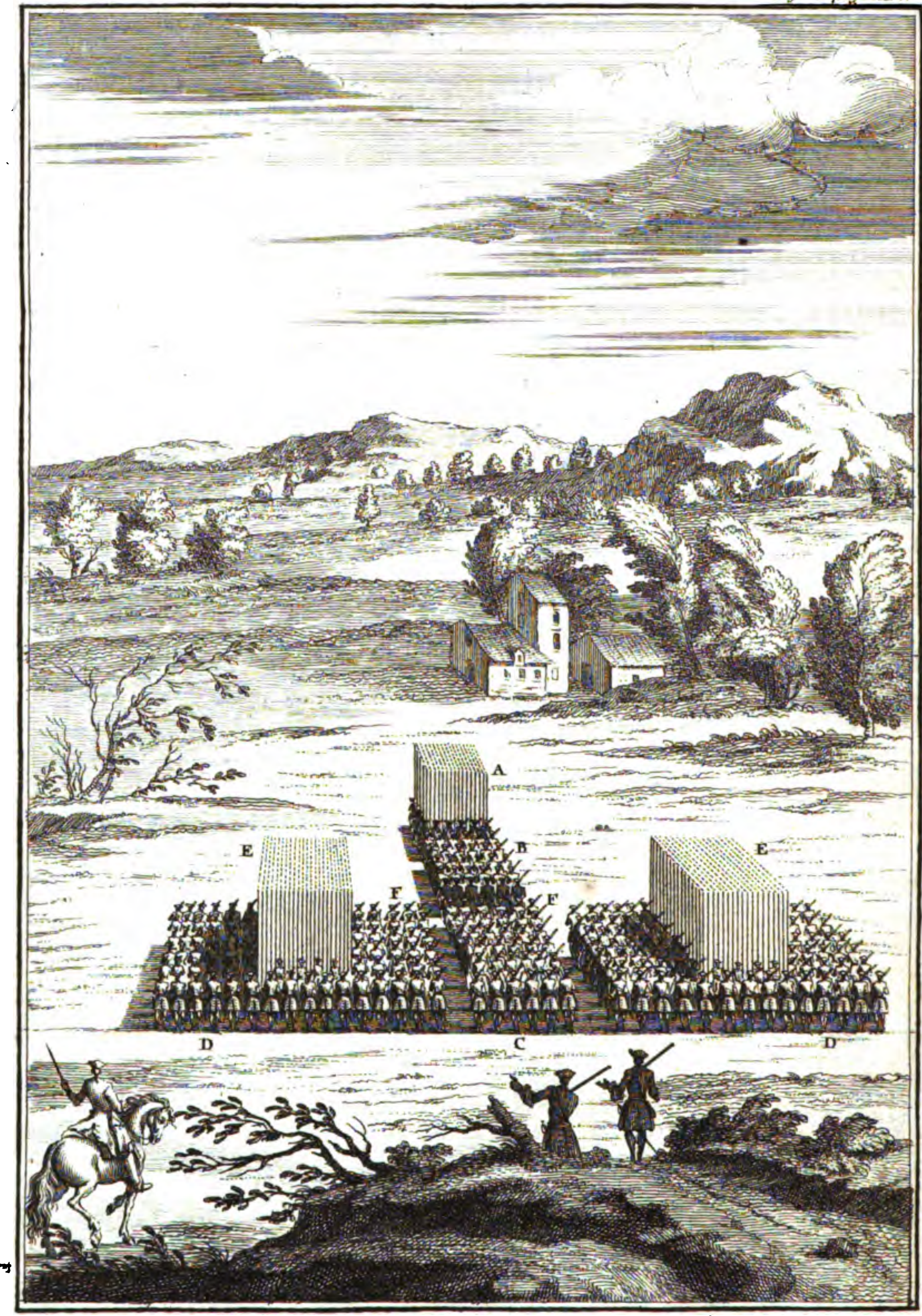
SOus l'Empire de Juſtinien le *Coin* changea de nom, on lui donna celui de *Tête de Porc*. Pluſieurs Auteurs de ce tems-là nous apprennent cela, entr'autres Végéce, Ammien Marcellin & Agathias: celui-ci dans la bataille de Bucelin, Général François, qui mit en œuvre cette évolution au centre de ſon infanterie contre celle de Narſez, un des plus grands Capitaines de ſon tems. Le Pére Daniel dans ſon Hiſtoire de France, & dans celle de la Milice Françoiſe, a pris tellement plaiſir au détail de cette journée, qu'il l'accompagne d'un plan des deux ordres bataille, qui ſentent un peu la conjecture. Avec tout le reſpect dû à cet Hiſtorien célébre, je ne crois pas que cette *Tête de Porc* fût ce qu'il nous repréſente: en rigueur c'étoit plutôt un triangle plein, épointé, moins ouvert que le droit, & formé par ſections débordées, mais fort peu de l'une à l'autre; en faiſant trop déborder ces ſections, comme dans la figure A, on rend cette évolution très-foible, & ſujette à de grands défauts: car les angles des ſections B, paſſant trop au-delà de ceux des ſections qui les précédent, ſe trouvent trop en priſe aux files de la phalange, qui ne ſont pas oppoſées à la tête A, laquelle trouve une force & une profondeur égale à ce qui ſe trouve à ſon paſſage: & l'on peut dire qu'il n'y a que la tête A qui faſſe effort, & qui s'ouvre un paſſage pour l'ouvrir aux autres B, qui prêtent toutes le flanc. Car bien loin d'éviter les angles, qui ſont ce qu'il y a de plus foible, on a trouvé le ſecret d'en produire huit, & de rendre facile à enlever tout ce qui déborde, & qui avance au-delà des ſections qui précédent: ainſi cette maſſe ſe trouve ſans force à ſes côtez, & peu redoutable à ſon extrémité A, qui ne ſçauroit être ſoutenue, parce que le ſecond corps qui lui ſert d'appui ſe trouve en même tems attaqué à ſes aîles & à ſes flancs, comme les autres qui ſont derriére; les ennemis pouvoient d'autant mieux les rompre, qu'en ce tems-là les François étoient très-mal armez, ſelon la coutume de cette nation, qui n'avoit que la hache & l'épée, & aucune arme de jet,

Fig. VII. pag. XXXIV.



LA TÊTE DE PORC.

Fig. IX. pag. XXXV.



COLONNE DE GUSTAVE-ADOLPHE ROI DE SUEDE À LEIPZIG.

pas même des armes défensives) au lieu que les Romains avoient de tout cela, tant la coutume avoit de force & de puissance sur cette nation, sans que leurs défaites, qui venoient toutes de la foiblesse de leurs armes, leur servissent de leçon: car les Gaulois de l'antiquité la plus reculée, comme les autres qui sont venus après eux sous le nom de François, ont toujours été battus pour n'avoir pas imité leurs ennemis dans la maniére de s'armer. S'ils l'eussent fait, je ne sçai si on parleroit aujourd'hui de ces anciens Grecs & Romains, si admirez dans l'Histoire, & si renommez par la grandeur de leurs victoires, & par celle de leurs conquêtes.

Gustave-Adolphe, le plus grand Capitaine & le plus profond dans l'infanterie qu'on ait jamais vû depuis les Anciens, avoit cherché une évolution plus parfaite & plus propre à enfoncer que la ridicule *Tête de Porc*, qui ne fut jamais au monde telle qu'on nous la donne ici. La premiére idée de ce grand homme, fut la portion de Croix A, qu'il entrelassa entre les brigades de son infanterie, comme il paroît dans le plan de la bataille de Léipzig en 1631, ou les Impériaux furent totalement défaits. Dans cette bataille le Roi de Suéde inséra des *Coins* simples, ou pour mieux dire des colonnes entre les brigades de son infanterie: la manche des piques A faisoit la premiére section, & les deux manches des Mousquétaires B, C, derriére celle des piquiers sur une même ligne. La section C étoit alignée entre les bataillons D de chaque brigade, les deux autres sections A, B, débordant sur tout le front de la ligne; ainsi chaque colonne se trouvoit flanquée du feu des Mousquétaires, & soutenue encore du centre des piques E, des bataillons D, des aîles des brigades, & les deux rentrans F, entre les corps D, & la colonne, ne pouvoient être abordables, si l'on ne commençoit par embrasser la colonne & tous les corps; ce qu'on ne pouvoit que par un ordre & des armes semblables. L'ordonnance de Lutzen fut une suite des réflexions que Gustave avoit faites à celle de Léipzig; c'est à cette maniére de combattre, auparavant inconnue, qu'il dut le succès de ces deux grandes journées.

Merian. Theat. Europ. tom. 2. p. 433.

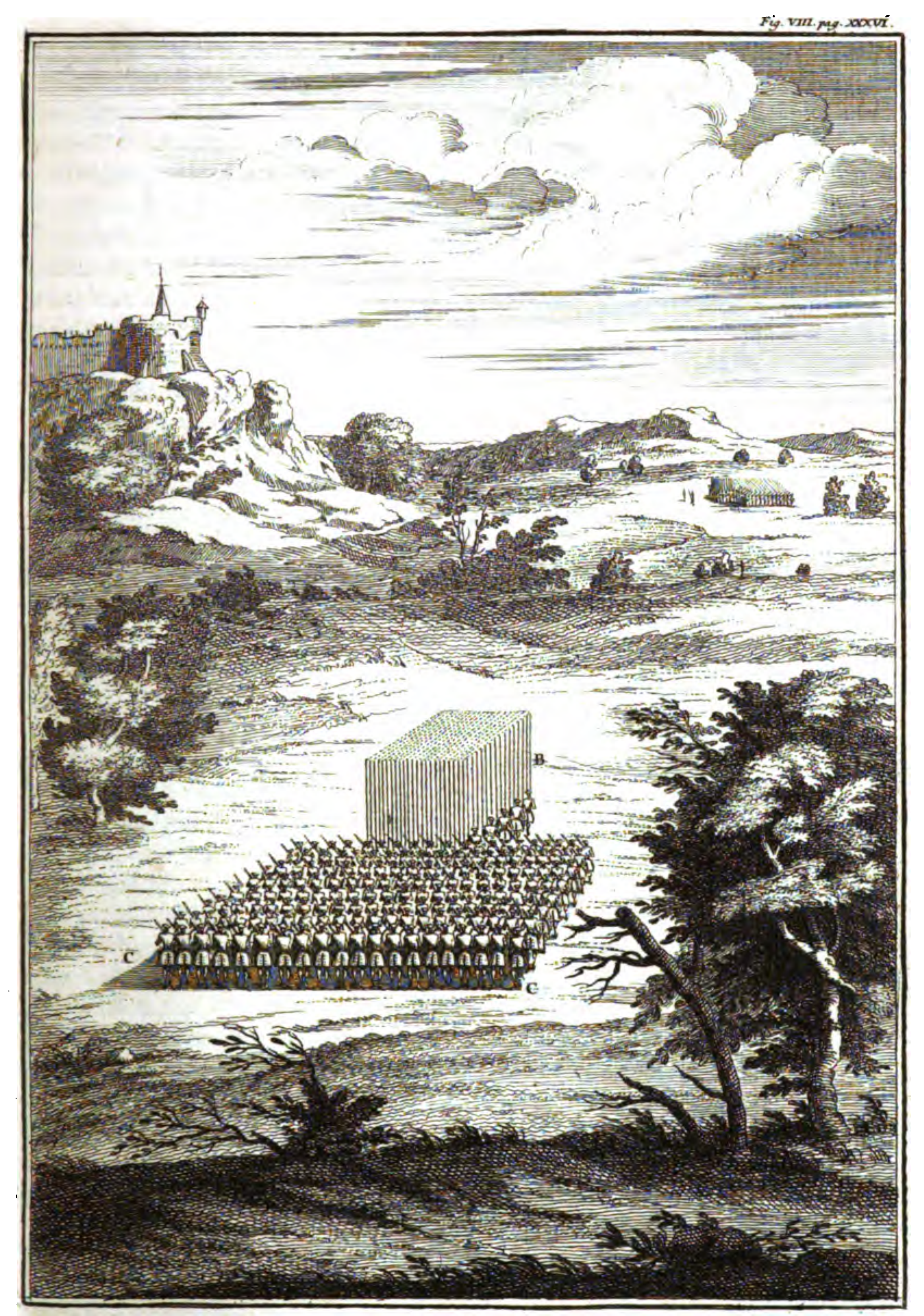
Cette sçavante méthode de Gustave ne périt pas après la mort de ce grand Roi, elle trouva des gens qui la pratiquérent avec beaucoup de gloire. Les Suédois combattirent & vainquirent par colonnes à la bataille d'Oldendorp en 1633. Cinq campagnes après les mêmes Suédois remportérent une grande vic-

Ibid. tom. 3. p. 85.
Ibid. tom. 3. p. 963.

toire à Witte-Wéyr. Et en 1642. le Maréchal de Guébriand gagna celle de Hulst. On peut dire que dans celle-ci comme dans la précédente, les deux Généraux se rangérent sur une ligne de *Coins* simples, c'est-à-dire que les deux sections des Mousquétaires C flanquoient celles des Piquiers B.

Ibid. tom. 4. p. 800.

Pour revenir à l'ordre de bataille de Léipzig, bien que j'aie dit que Gustave se rangea par colonnes entre les brigades, je crois qu'en rigueur on ne peut pas les qualifier de ce nom, mais seulement de portions de croix, ou de *Coins* simples; parce que les bataillons D faisoient corps avec elles, & que tous ensemble agissoient du même branle & du même mouvement, sans s'en séparer. Cela les rendoit pesantes & difficiles à manier dans leurs différentes manœuvres, & leur ôtoit la force & l'impétuosité du choc. Le Roi, qui remarqua un défaut si essentiel, le corrigea à Lutzen, comme on le verra dans la description de cette bataille. Car outre la simplicité qu'on demande dans une évolution, il faut que non seulement elle agisse indépendamment des corps qui sont alignez avec elle, mais qu'elle soit encore d'une figure capable de faire & de soutenir un grand effort, glisser & s'écouler facilement par l'ouverture qu'elle s'est faite dans les corps ennemis, & que les armes, qui se sont ouvert un passage, soient suivies d'autres semblables, & de feux entremêlez avec elles. Il faut encore qu'une évolution soit capable de se mouvoir & d'agir de tous les sens, par conversion de la droite à la gauche, & de la gauche à la droite, & marcher de front comme par les côtez, & tout cela ne se rencontroit pas dans son espéce de *Coin*, à cause des inégalitez de cette figure: ce qui dut lui paroître un très-grand défaut; enfin il faut qu'on ait bien moins d'égard aux différens feux qu'on en peut tirer, qu'à la violence de son choc. Cette force & cette impétuosité ne git pas dans l'étendue d'un bon front d'hommes: car cette étendue est un obstacle à la vîtesse de son mouvement, mais à la profondeur de ses files, qui doivent être égales à la tête & à la queue; ce qui ne se trouve pas dans le *Coin* imaginaire d'Elien, & dans la *Tête de Porc*, aussi chimérique que l'autre; c'est-à-dire qu'une évolution ne peut être bonne si la hauteur n'est triple à son front, n'y aiant rien de plus dangereux que le flotement d'un corps soit d'infanterie, soit de cavalerie. Les Grecs, comme les Romains, le connoissoient bien, & ce sont toujours les plus habiles qui le remarquent. Cela se voit dans la bataille de Némée; car les Béotiens, qui fermoient l'aîle des Lacédémoniens,



COIN DE GUSTAVE.

sans se soucier de faire leurs files de seize à l'ordinaire, dit Xénophon, *ils se rangérent en bataille avec beaucoup de hauteur, pour empêcher les bataillons de floter, quoiqu'ils dûssent craindre d'être investis, puis marchérent par l'aîle pour s'en défendre.* Xenoph. Hist. Grec l. 4.

La grande profondeur d'un corps fut du goût de Gustave, & la Colonne lui parut préférable à tout autre corps autrement disposé. Il raisonnoit en sçavant Fantassin, & sur l'expérience. On va loin avec ce secours. Il pensa aux moiens de perfectionner sa méthode de Léipzig, & de la porter au point que rien ne lui pût résister; il chercha ces moiens, & les trouva dans la Colonne, & la *Tête de Porc* fut comptée pour rien.

Je voudrois bien sçavoir où le Pére Daniel a trouvé son *Caput Porcinum* tel qu'il nous le donne. Végéce & Agathias nous représentent cette évolution comme un triangle parfait, & ne nous disent pas qu'elle fût par sections débordées. La *Tête de Porc* est le *Cuneus*, & l'un & l'autre sont de ces termes métaphoriques, qu'on ne doit pas prendre au pied de la lettre. Je ne regarde Agathias que sur le pied d'un Historien, & Végéce loin d'être d'une autorité irréfragable, donne très-souvent à gauche. Le blâme-t-on à tort d'avoir confondu les réglemens & les coutumes des Anciens avec celles de son tems? Ne doutons pas qu'il n'ait pris le *Caput Porcinum* ou le *Cuneus* des Anciens, pour un véritable triangle avec toutes ses pointes. Si ce triangle étoit si redoutable que ceux qui nous l'ont représenté le disent, il ne faut pas douter qu'Epaminondas & Polybe ne l'eussent préféré, l'un à la Colonne, & l'autre à la phalange doublée ou triplée. Thucydide, qui décrit les deux batailles de Leuctres & de Mantinée, où le premier se rangea en colonne, se sert du terme d'*Embolon*, ainsi que mon Auteur dans le doublement ou triplement des files de sa phalange, & cependant on voit bien qu'il ne s'agit pas d'un triangle, mais d'un corps sur une très-grande profondeur. Tout cela étoit très-aisé & très-simple dans la pratique, au lieu que le *Cuneus* ou la *Tête de Porc*, considérée comme un triangle, étoit une évolution qui demandoit du tems pour la former; & comment se pouvoit-on ranger de la sorte avec les ennemis sur les bras?

Si Frontin, qui étoit un sçavant homme de guerre, me disoit que le *Coin* étoit un triangle, je le croirois plutôt qu'Elien, Végéce & tant d'autres. Il ne faut pas douter que le terme de *Cuneus* n'ait trompé ces Auteurs. Elien ne dit-il pas qu'Epaminondas avoit combattu en ordre triangulaire à Leuctres: ce qui est

manifestement faux, comme je le ferai voir en son lieu. Je parierois qu'Elien n'avoit jamais servi; & s'il étoit vrai qu'il eût fait la guerre, il en raisonnoit très-mal.

Je ne laisserai pas la *Tête de Porc* que je ne la voie coupée, & séparée de son corps. Ammien Marcellin, qui est de ce temslà, & qui en parle, me fournira le couteau. Bien loin de dire que ce fût un triangle, il fait voir au contraire que c'est un corps sur beaucoup de hauteur & peu de front. Dans la guerre de l'Empereur Constantius contre les Limigantes, qui étoient une race d'anciens esclaves, qui avoient chassé leurs maîtres * de leur païs, sans avoir peut-être abusé de leurs femmes & de leurs filles, comme ceux des Scythes; ces esclaves aiant été attaquez & envelopez par l'armée Romaine, se serrérent en un gros bataillon, s'ouvrirent un passage à travers les légions, & pénétrérent jusqu'à l'endroit où étoit l'Empereur, tant le choc de cette masse d'infanterie unie & serrée étoit redoutable. *Les soldats*, dit Ammien, *appellent cela faire la tête de porc.* Ce n'est donc pas un triangle, mais un corps rangé sur une extrême profondeur & peu de front. Ce passage d'Ammien méritoit une note: en voici une du Traducteur toute des plus burlesques qui servira à égaier cette matiére, qui n'est que trop grave. Faire la tête de porc, *& non pas de pére*, dit-il, *quoiqu'il seroit peut-être aussibien: mais j'ai lû* caput porci, *& non pas* caput patris, *pour marquer une mine grogneuse, qui étoit une façon de parler proverbiale.* Ne voilà-t-il pas une belle & sçavante définition de la *Tête de Porc*, ou du *Coin*?

* Les Sarmates.

Amm. Marc. l. 17.

L'Abbé de Marolles.

Consultons Isidore sur le *Cuneus*, & l'on verra s'il le considére comme une figure triangulaire; il s'en faut bien: il le définit comme *un assemblage & une masse de gens de pied serrez & unis ensemble, & rangez en un seul corps. L'étimologie de* Cuneus, dit-il, *vient de* Councius, *à cause de l'union & de la jonction des soldats en un seul & même corps.* Je ne sçai ce qu'il veut faire entendre par son *Nodus*, ce terme m'est nouveau en matiére d'évolution, c'est sans doute un corps rangé sur beaucoup de hauteur & peu de front. Ce que l'on appelle *Nodus*, (un nœud) dit-il, est proprement *un corps d'infanterie serré, condensé & uni ensemble, comme un escadron de gens à cheval; on l'appelle nœud par la difficulté qu'il y a de le rompre & d'en séparer les parties.*

Isidor. l. 9. c. 3.

Il paroît certain que le *Caput Porcinum*, & l'*Embolon* ou le *Cuneus* étoient la même chose, & qu'ils signifioient un corps

rangé sur beaucoup de hauteur & peu de front. Quoique l'on ait répandu dans le public que les Anciens distinguoient le *Coin* de la *Tête de Porc*, & que celle-ci étoit un *Coin* tronqué. Les Auteurs * qui ont avancé ce fait, sont apparemment en état de le prouver. En attendant qu'ils le fassent, je le répéte avec confiance. Ces deux façons de combattre sont la même chose, & les Grecs de la basse antiquité comme les Latins ont changé le nom sans changer la chose. On appelloit *Coin* ou *Tête de Porc* en termes militaires, ou *Nodus*, si l'on veut, tout ce qui servoit à ouvrir & à enfoncer dans un choc, ou pour mieux dire un corps qui attaquoit sur une profondeur peu commune ; car si la *Tête de Porc*, du tems d'Agathias & de Végéce, avoit été une évolution nouvelle, les Historiens n'auroient pas manqué de nous l'apprendre pour la gloire de leur siécle. *On dit qu'il y avoit des Auteurs Tactiques du tems de Justinien, qu'un coin est un coin, & l'a été de tous les tems.* J'en demeure d'accord, considéré comme une machine qui a la forme d'un triangle solide de bois ou de fer, & qui sert pour fendre ; mais non pas comme un triangle solide de chair & d'os, dont l'extrémité a d'autant moins de force & de puissance dans son ébranlement & dans son choc, qu'il est plus aigu.

* Les Journalistes de Trévoux, 1724.

Nous pouvons baptiser de tel nom qu'il nous plaira toute figure qui sert à rompre. Démosthéne eût pû aussibien appeller Phocion le *Coin* ou la *Tête de Porc* de ses discours, que la *Hache*. Or Phocion n'étoit pas une hache, mais métaphoriquement il faisoit l'effet d'une hache sur les discours de l'Orateur, parce qu'il les renversoit par son éloquence. Le *Coin* militaire est un terme métaphorique, comme je l'ai dit, qui nous donne l'idée d'un corps de troupes sur une grande profondeur & peu de front, & qui sert à ouvrir & à pénétrer tout ce qui s'oppose à son passage. La *Tête de Porc* nous fournit la même idée, parce que toute la force de cet animal est dans son groin. J'écarte ici tous les défauts du triangle d'Elien : car si nous les épluchions par le menu comme nous avons fait en gros, nous ne finirions pas sitôt. Cette figure, pour y revenir, n'est capable ni de résister à ses angles, ni de se mouvoir par conversions, marcher également & par ses côtez A, B, sans se désordonner & sans se confondre, & très-difficilement en avant, à cause de l'inégalité de ses files. Pour faire l'effet que ses admirateurs lui prêtent, il faudroit que ses files fussent toutes d'une égale hauteur, & il n'y en a pas une seule qui la soit. Patritius nous apprend très-joli-

ment comme il faut former cette figure, tant il est versé dans l'art des évolutions militaires. *Il quale si puo formare*, dit-il, *è maggiore, è minore di figura, & d'huomini, & piu stretto, & piu largo di terreno, ed è agevole à formarlo. Ponendo prima uno, è poi tre, & poi cinque, è poi sette, è poi sempre due piu que di dietro, à que dinanzi, fino que vuole. Ma è bisogna, che il primo sia fortissimo, è simili à lui da ambiilati que di fuore.*

Patrizius Paralle. milit. part. 2. l. 14. p. 235.

Cette évolution est à mon sens tout ce qu'on peut imaginer de moins raisonnable. Je suis persuadé que le véritable *Coin* étoit perdu du tems d'Elien, ou qu'on l'éxécutoit sans le sçavoir lorsqu'on combattoit sur une grande profondeur.

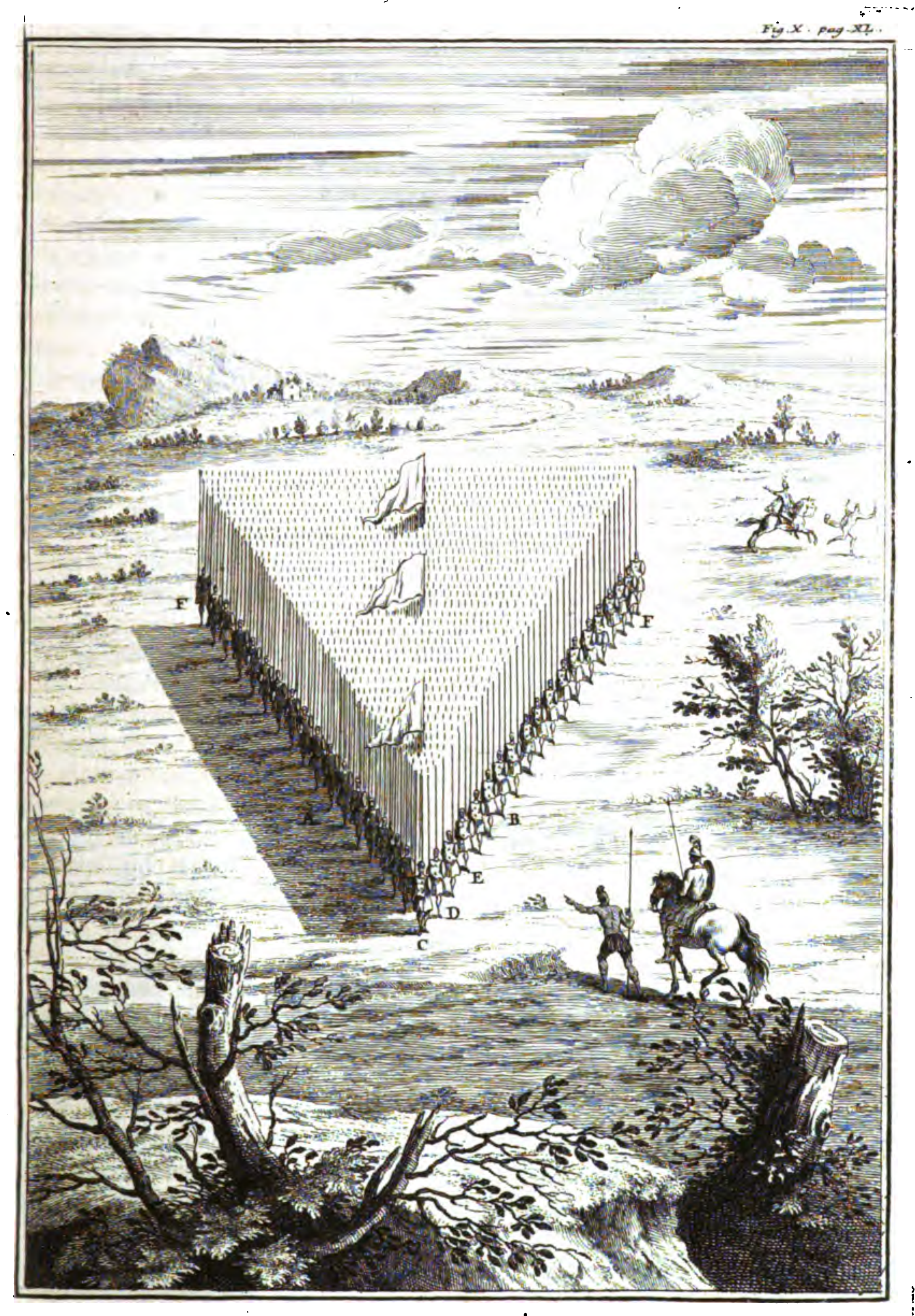
Quand on parle d'un corps d'infanterie de 80. de hauteur, qu'est-ce qu'on entend par là, sinon un corps dont les files sont de 80. soldats? Or je demande si l'on peut dire que le *Rostrum* ou le *Cuneus* d'Elien est d'autant de profondeur? Lorsqu'il n'y aura, par éxemple, que la file C qui fait la pointe du bec qui sera de ce nombre, les deux D plus foibles, les deux suivantes E encore plus, & ainsi de l'une à l'autre toujours en diminuant, il se trouvera qu'il n'y aura que deux ou un seul homme à l'extrémité de chaque angle de la base F.

Xénophon, parlant des deux ordres de bataille de Leuctres, dit que les *files des Lacédémoniens n'étoient que du tiers d'une escouade, ce qui ne montoit pas à plus de douze hommes de hauteur; au lieu*, dit-il, *que celles des Thébains étoient de cinquante pour mieux enfoncer la phalange, où le Roi étoit, comme le succès dépendant de sa défaite.* Je demande maintenant, si par les 3000. hommes d'Epaminondas, rangez sur 50. de hauteur, je dois entendre un triangle; cela seroit absurde: car il est formel, par le passage que je viens de citer, que les files étoient de 50, & par conséquent les rangs de 40: voilà donc une colonne parfaite sur plus de hauteur que de front; cependant Xénophon se sert du terme d'*Embolon*. On voit la même chose dans le combat de Tégyre, Pélopidas aiant rangé la compagnie des 300. en colonne tout de même qu'à Leuctres, où il se trouva.

Xenoph. Hist. Grec. l. 5.

Denis d'Halicarnasse dans son sixiéme Livre, parlant de la bataille contre les Arunces, dit que les Romains s'étant rangez en forme de *Coin*, les enfoncérent & les mirent en fuite. Je demande s'il est bien aisé de faire un mouvement & une évolution si difficile en présence de l'ennemi, pendant & dans les suites d'un combat? Au lieu qu'il ne faut que doubler, tripler les files, ou quadrupler pour former la colonne, ce qui est une

manœuvre



LE TRIANGLE D'ELIEN.

manœuvre d'un instant. Arrien rapporte un éxemple d'Aléxandre le Grand, où ceux qui prennent l'*Embolon* au pied de la lettre, croiroient bonnement qu'il le forma, sans qu'il y manquât un seul angle. Cet Auteur dit que Glaucias, Roi des Taulantiens, aiant enfermé Aléxandre dans un pas de montagnes très-dangereux, lorsqu'il étoit occupé au siége d'une ville, obligea ce Prince à quitter cette entreprise pour se tirer de ce défilé, où il s'étoit jetté comme dans une nasse. Il falloit qu'il le forçât dans ce poste : comme il ne pouvoit déplier sa phalange, il fit plusieurs mouvemens pour dérouter l'ennemi ; mais comme il vit que rien ne branloit, il mit tout à coup sa phalange à six vingts hommes de hauteur, c'est-à-dire en colonne. Il jetta deux cens chevaux sur les côtez de cette masse redoutable, après avoir fait filer ses troupes dans cet ordre, parce qu'apparemment le défilé se resserroit. Arrien dit qu'après plusieurs manœuvres différentes, *il se forma en pointe*, & fondit sur l'ennemi, qu'il enfonça, & passa outre.

Un homme du métier comprendra aisément le fait de sa manœuvre, mais un autre ne s'en appercevra pas. L'Auteur veut dire sans doute qu'il fit une conversion, que le flanc de sa phalange, qui étoit moins étendu, devint tout à coup le front, & que marchant ainsi par son flanc, la cavalerie dut suivre à la queue de cette masse épouvantable d'infanterie.

L'Auteur Grec se sert pourtant du terme d'*Embolon*, & cependant un corps de 120. de profondeur, ou de plus, si le flanc est devenu le front, n'est pas un triangle. Un corps d'infanterie qui choque de pointe, ne signifie pas que ce corps soit rangé en pointe. Je me sers du terme de pointe ou de tête lorsque je veux parler du choc de ma Colonne, lorsqu'elle donne par cet endroit, & non par ses côtez.

Lorsqu'on dit qu'un Général couvrit la pointe d'une de ses aîles d'un bois, ou d'un ruisseau, cela ne veut pas dire que cette aîle soit pointue. La Colonne est un quarré long, ou un *plésion*, comme les Grecs l'appellent, qui choque de pointe. Un Historien, qui n'est pas du métier, prend souvent un mot métaphorique au sens litteral, comme je l'ai déja dit, & Elien m'a bien la mine d'avoir pris son *Cuneus* ou son *Rostrum* pour un véritable triangle. Ce Tacticien, & qui plus est l'Empereur Léon, ne se sont pas seulement contentez de faire combattre leur infanterie en ordre triangulaire, dont l'extrémité de l'angle est d'un seul cavalier ; ce qui est ridicule. L'escadron Rhom-

boïde d'Elien ne lui céde pas : s'il l'a tiré de Frontin, je n'en fais pas pour cela plus d'estime ; mais il est faux qu'il l'ait tiré de cet Auteur, & il est encore plus faux que j'en aie parlé sur ce pied-là dans mon Livre des *Nouvelles Découvertes sur la Guerre*. Apparemment qu'Elien s'est imaginé qu'il en est d'un rhombe, ou d'un *coin* d'hommes, comme d'un *coin* de fer, qui plus il est aigu, plus il est facile à enfoncer. Les Anciens sont nos maîtres dans les choses de la guerre, mais ils ne laissoient pas de s'égarer quelquefois : à plus forte raison les Grecs & les Romains de la moienne antiquité. Le siécle de Trajan fut le dernier de la grandeur & de la vertu Romaine. Ce grand Capitaine avoit de sçavans Officiers sous lui, comme Frontin, célébre par ses ouvrages sur la guerre autant que par ses actions : mais je n'ai pas lû ni ouï dire qu'Elien se distinguât par aucune de ces qualitez, quoiqu'il y ait d'excellentes choses dans sa Tactique dont on peut tirer profit ; mais comme il n'approfondit rien, il faut les méditer, & très-profondément, & cela n'appartient pas à tout le monde. Voilà l'affaire instruite sur le *Coin* comme sur le quarré, autant que j'en suis capable : le Lecteur fantassin portera là-dessus son jugement. Pour satisfaire ceux qui sont dans l'opinion que les Anciens faisoient le coin de figure triangulaire, nous allons donner la maniére dont ils le formoient, non la véritable, mais celle qui approche le plus du vrai. Ceci est conjecturé, ou, si l'on veut, purement de ma façon. Je laisse à chacun d'en penser ce qu'il lui plaira ; mais je doute que l'on puisse par les régles de la Tactique, faire autrement & plus simplement cette évolution.



CHAPITRE VII.

Commandemens & maniére dont on croit que les Anciens formoient le Coin ; *s'il est vrai qu'il fût de figure triangulaire.*

TOutes les fois qu'on vouloit former le *Coin*, il n'étoit pas néceſſaire de marquer les diviſions. Chacune ſçavoit ce qu'elle avoit à faire. La phalange étoit toujours d'un nombre pair de 4096. hommes à 16. de profondeur. Elle étoit compoſée des Oplites, qui étoient des ſoldats peſamment armez, tous piquiers ; car les armez à la légére, comme archers, frondeurs & dardeurs, ne faiſoient pas corps avec la phalange.

Une armée Gréque est compoſée de quatre phalanges, qui faiſoient 16384. Piquiers.

Lorſqu'on vouloit former le *Coin*, il me paroît qu'on devoit diviſer la phalange en pluſieurs ſections inégales, les unes plus fortes que les autres, ce qui ſuffiſoit pour toujours. Chacune devoit être de quatre, de ſix ou de huit files plus forte que celle qui précédoit : c'eſt-à-dire que la premiére ſection étant par exemple de 22. files, la ſeconde devoit être de trente, la troiſiéme de trente-huit, & ainſi des autres.

On obſervoit que ce fût un nombre pair, pour que les files de chaque ſection débordaſſent également aux aîles celle qui la précédoit. On ne formoit pas ſeulement le coin d'une ſeule phalange, mais de toutes les quatre, ſelon les occurrences ; alors ce coin prenoit la figure d'un trapéze vuidé, au lieu que celui dont je parle eſt plein.

La ſection la plus foible A, formoit la tête du coin de 22. files à 16. de profondeur, ce qui faiſoit le nombre de 352. hommes. La ſeconde ſection B, devoit être de 480. La troiſiéme C, de 608. La quatriéme D, de 736. La cinquiéme E, de 864 ; & la ſixiéme F, de 4096. hommes, ou Oplites. On devoit augmenter ou diminuer les ſections ſelon le terrain, ou le païs où l'on marchoit. Paſſons aux commandemens.

A vous Phalange pour former le coin.
Attention.
Que la diviſion de droite ne bouge.
Demi tour à droit.
Marche.

A ce commandement, & tout d'un tems, chaque ſection

partira de son terrain G. La seconde section H ira se poster à deux pas plus bas, & à côté du dernier rang de la premiére A, & fera halte.

La troisiéme K se mettra deux pas plus bas que la seconde H, & ainsi des autres : les mouvemens étant marquez par les lignes ponctuées L. Cela étant fait, voici le commandement pour former l'évolution.

A gauche formez le coin.
Marche.

A ce commandement la seconde section H, marchant par son flanc, se mettra derriére la premiére A, la troisiéme K derriére la seconde, & ainsi des autres ; observant que les files des sections, à la queue les unes des autres, débordent également des deux côtez. Cela fait, on fera ce commandement.

Remettez-vous.

Le coin se trouve alors rangé, comme on voit, dans la figure A.

On peut former cette évolution d'une autre maniére, qui me paroît plus rapide dans son mouvement. Les divisions étant marquées, on fait marcher la section de la droite en avant, en même tems qu'on fera ce commandement aux autres.

A vous Divisions.
Attention.
A droit, formez le coin.
Marche.

A ce commandement les divisions feront à droit, marchant par leur flanc sur la même ligne, & doubleront les unes derriére les autres. La premiére marchera toujours en avant, & d'un plus grand pas, pour laisser du terrain derriére elle ; la seconde qui suit, aiant doublé à la queue de la premiére, fera à gauche, & suivra cette premiére, & ainsi des autres, qui aiant toutes doublé, feront halte pour se dresser & se mettre en ordre.

Voilà cette fameuse évolution, ou cet ordre de bataille dont il est tant parlé dans les Historiens de l'antiquité : supposé qu'elle formât un trapéze, je n'en vois point de plus légére & de plus prompte après la Colonne. Il n'est pas difficile de comprendre qu'on peut se former ainsi en présence de l'ennemi ; si les Grecs ont pratiqué cette évolution comme les Romains, elle valoit infiniment plus que le bataillon, & cet infiniment plus ne conclut pas que cette figure fût sans défauts.



MOUVEMENS POUR FORMER LE COIN.

CHAPITRE VIII.

Raiſons qui autoriſent la Colonne, & les avantages de cette maniére de combattre.

J'Ai démontré les inconvéniens & les défauts des corps qui compoſent notre infanterie dans la maniére dont elle combat aujourd'hui. Je n'ai pas non plus épargné la méthode des Anciens dans ce que j'y trouve à reprendre, cela eſt néceſſaire lorſqu'il s'agit d'établir & d'élever ſur des principes tout nouveaux, & de combattre les vieux : car la vérité ne ſe fait jamais mieux ſentir que par l'oppoſition des deux méthodes.

Pour peu qu'on examine notre Colonne avec attention, on reconnoîtra ſans peine qu'elle eſt fondée ſur une étude méditée de l'infanterie. Mille raiſons l'autoriſent, & les avantages qu'on en peut tirer ſont ſans nombre.

La Colonne formée ſelon nos principes, eſt plus prompte & plus diſpoſée à toutes ſortes de manœuvres. Elle peut les faire en ſe conſervant entiére & par ſections. Elle ſe rompt & ſe remue en un inſtant, ſe partage de tête à queue, & double ſelon les occurrences, par des mouvemens rapides & ſubits dans l'action même & les affaires les plus engagées.

Tout terrain lui eſt propre, elle défile & ſe forme par un ſeul commandement, ſans que les mouvemens qu'elle fait puiſſent donner à l'ennemi le tems & l'occaſion de la charger, tant eſt grande la promptitude de ſes manœuvres : les corps qui la compoſent peuvent attaquer & ſe défendre indépendamment les uns des autres, & par eux-mêmes ; enfin la Colonne a plus d'action & plus de force dans le choc qu'aucune évolution qui ait été inventée. Elle a la ſolidité & l'impulſion de la phalange doublée dont parle Polybe, ſans en avoir le foible ; ſes armes ſont parfaites, comme nous le ferons voir en ſon lieu. Nous faiſons conſiſter cette perfection dans leur diverſité en les entremêlant enſemble, afin que l'une ſe trouve ſoutenue par l'autre.

Il eſt moralement impoſſible qu'une colonne puiſſe être jamais rompue. Qui eſt le corps de cavalerie, quelque ſupérieur qu'il puiſſe être, qui oſe fondre & s'abandonner ſur une maſſe armée & ordonnée de la ſorte, & pénétrer cette forêt

d'espontons, de hallebardes, de pertuisannes & de baïonettes au bout du fusil, & soutenir encore un feu prodigieux, réglé & uniforme qui ne change point? La Colonne n'a rien de foible, elle peut faire tête de toutes parts, & se remettre aisément; c'est un fagot d'épines qu'on ne sçait par où prendre, & dont l'ébranlement, la solidité, la pesanteur & la force est si violente, qu'il n'y a rien qui puisse se refuser à son passage; rien qu'elle n'ouvre & qu'elle n'enfonce: d'ailleurs, comme je l'ai si souvent répété, tout terrain, toute situation lui est propre. Elle souffre toutes sortes de changemens, on la varie, on la change selon les différens cas, & sa force est en elle-même; ses mouvemens sont simples, légers & rapides. C'est là le seul ordre qui nous fasse connoître la force de l'infanterie; c'est enfin avec le secours de cet ordre que l'on peut faire de nouvelles découvertes dans la Tactique, si on veut la tirer de ses véritables principes, & la traiter avec la simplicité nécessaire pour la mettre à la portée des plus simples: il y a pourtant plus d'art qu'on ne pense dans la maniére de la former; mais l'étude & la connoissance de cet art sont une affaire de peu de jours aux esprits les plus communs, & cette connoissance nous méne, sans presque aucune étude, aux changemens & aux différentes variations des ordres de bataille, que les différentes situations de terrain & de païs réglent.

On peut juger, par ce que je viens de dire de la force de la Colonne, qu'elle ne sçauroit être attaquée que par une disposition & des armes semblables, je veux dire par des corps égaux, & qui combattent selon mon systême. Car comment résister contre une masse d'infanterie dont on ne voit pas la profondeur, de quelque côté qu'on l'attaque? Supposant la Colonne de trois sections ou bataillons les uns derriére les autres, à la distance de trois pas, & sur 24. ou 30. files, les grenadiers séparez, il est certain que si l'on attaque cette Colonne par la tête, on se trouve avoir affaire à 50. rangs ou plus selon la force des corps. Je laisse à penser si c'est une chose bien aisée de résister, contre un corps disposé de la sorte, avec des bataillons sur cinq de profondeur, ou pour mieux dire sur quatre: car il est rare aujourd'hui que l'on combatte sur plus, tant on fait peu attention à ce qui fait la force de l'infanterie.

On suppose le bataillon de 500. fusiliers, non compris les grenadiers.

Si on l'attaque par ses flancs, ou par ses faces, il faut se résoudre à combattre un front bien plus étendu, & à percer 24. ou 30. rangs; mais ce qu'il y a de bien redoutable, c'est

d'affronter un corps qui ſe trouve tout hériſſé d'armes de longueur, & d'où il part un feu qui ne finit point, & défendu par les armes blanches qui le bordent, & contre leſquelles la cavalerie la plus intrépide ne ſçauroit approcher. L'infanterie rangée ſelon la coutume d'aujourd'hui, réſiſteroit-elle contre un corps diſpoſé de la ſorte? Il n'y a point de bataillon qui ne s'y briſât, bien loin de l'ébranler & de le rompre: il diſparoîtroit même contre un feu ſi violent, & contre l'effort des pertuiſannes, des eſpontons des Officiers, & des hallebardes des Sergens, qui ſe trouvent plus près-à-près: ajoutez la profondeur de ſes files; c'eſt cette épaiſſeur qui ſoutient les corps dans une union parfaite, & les empêche de floter: car le flotement tant dans les eſcadrons que dans les bataillons, me paroît la choſe du monde la plus dangereuſe.

On peut regarder la Colonne comme un rempart mobile qui ſe défend par lui-même; mais pour lui donner plus de force dans ſon élancement ou dans ſon repos, il faut, comme je penſe l'avoir dit, que les rangs & les files ſoient ſerrées & en bon ordre: car l'attaque unie & condenſée eſt celle qui rompt l'ennemi. Les Anciens la connoiſſoient mieux que nous. Comme leur maxime étoit d'en venir d'abord aux coups de main, ils avoient ſoin que les ſoldats des premiers rangs fuſſent les plus forts & les plus braves, parce que tout dépendoit des têtes. Ils voioient aſſez l'importance d'en empêcher la perte; car lorſque quelqu'un vient à tomber, il fait perdre la force du choc. Outre leurs grands boucliers, qui étoient la principale arme défenſive, ils en avoient encore d'autres fort légers qui leur couvroient tout le corps, compoſez de bandes de fer ſur le modéle de nos taſſettes & de nos braſſards, ou de cottes de maille; ce qui eſt encore moins embaraſſant lorſqu'il faut agir & combattre. Cette arme défenſive conviendroit fort à notre cavalerie: pourquoi lui donner des cuiraſſes d'un poids énorme, ſi on ne la voit preſque jamais aux mains contre l'infanterie? Car le feu de la cavalerie eſt moins que rien, ſon avantage n'étant que dans ſon épée de bonne longueur.

Le ſoldat étant armé de la ſorte, eſt à l'abri de l'arme à feu; il s'en moque & en va plus volontiers aux mains; il ne trouve plus d'autre reſſource pour ſe garantir du feu de l'ennemi, que de marcher droit à lui, & par là on lui enléve ſon avantage. Ce que je dis ici s'adreſſe autant à la cavalerie qu'à l'infanterie.

La Colonne nous met dans cette néceſſité ; car lorſqu'elle eſt ébranlée pour joindre & pour le choc, il faut qu'elle enfonce & qu'elle perce tout ce qui s'oppoſe à ſon paſſage. C'eſt un torrent qui paſſe, & qui emporte tout ce qui oſe lui réſiſter. Elle ne ſçauroit reculer, les rangs s'entrepouſſant les uns les autres. La tête du corps qui ſuit, & qui s'unit à l'autre dans le combat, ſoutient & arrête la queue de celle qui la précéde. Les derniers preſſent ceux qui ſont devant, & ſont cauſe qu'ils vont & chargent avec plus d'impétuoſité, d'union & de violence. Si la premiére ſection eſt rompue, les fuiards s'écoulent à droit & à gauche, & la ſeconde ſection fraîche & en bon ordre ſuccéde à celle qui vient d'être rompue ; c'eſt un autre ennemi qu'il faut combattre, & en porter tout le poids & la violence.

Les colonnes qui ſont entrelaſſées entre des lignes de bataillons, doivent partir de la ligne à vingt-cinq pas de l'ennemi, pour tomber bruſquement deſſus pendant que le reſte ſuit.

On m'objectera peut-être qu'un corps auſſi épais & *ſuppreſſé* que la Colonne, ſe trouve terriblement expoſé au feu du canon, qui peut emporter des rangs & des files entiéres, & cauſer de grands déſordres ; mais le canon n'eſt redoutable que contre les corps qui reſtent fixes, ſans mouvement & action, comme nous l'avons vû aſſez ſouvent dans bien des affaires, où les deux partis ſe paſſoient réciproquement par les armes, ſans que l'un ni l'autre penſât, ou pour mieux dire, oſât en venir aux mains dans un terrain libre. Une canonade réciproque marque une grande fermeté dans les troupes qui l'eſſuient ſans branler, mais trop de circonſpection, d'incertitude ou de timidité dans le Général : car le ſecret pour s'en délivrer n'eſt pas la magie noire. Il n'y a qu'à joindre l'ennemi, on évite par ce moien la perte d'une infinité de braves gens, & le Général ſe garantit du blâme qui ſuit ordinairement ces ſortes de manœuvres.

Mais indépendamment de ces raiſons, nos bataillons ne courent-ils pas la même fortune ? Je ſuppoſe qu'un boulet enfile & fracaſſe tout un rang, ou emporte une file, les bataillons n'y ſont-ils pas expoſez plus que la colonne, qui eſt beaucoup moins en priſe ? Outre qu'on ne forme la Colonne, & que les ſections ne ſe joignent les unes à la queue des autres qu'au moment qu'on eſt prêt d'en venir aux mains avec l'ennemi : d'ailleurs la Colonne, qui giſt toute en action, n'eſſuie qu'un feu de paſſage & d'un moment, parce que le propre de ce corps

eſt

de joindre l'ennemi ; & si l'on n'en a pas envie, il est inutile de se former dans cet ordre. Elle souffre bien moins de feu, parce que son mouvement en avant est d'un cours plus vif & plus accéléré. Les bataillons marchent d'un pas lent & grave, parce qu'ils ne peuvent aller autrement sans floter & sans se rompre, & par-là ils se trouvent plus longtems exposez aux différentes bouches à feu ; ce qui fait perdre aux soldats cette ardeur que la vîtesse & l'élancement allument dans leur cœur, & qui les étourdit dans le péril, que le pas grave leur fait connoître : en effet l'ardeur s'éteint par la réfléxion que la lenteur des mouvemens nous donne le tems de faire dans les grands dangers.

Enfin pour derniére raison, comme il se trouve rarement des plaines assez larges & assez étendues pour qu'une grande armée (telles qu'on en voit aujourd'hui) puisse se déplier, & combattre en pleine bataille, il me paroît qu'on ne sçauroit mieux faire que d'entrelasser des colonnes de deux ou de trois sections dans une ligne de bataillons. En effet je ne pense pas qu'il y ait rien de plus avantageux à un Général que de chercher les endroits resserrez, particuliérement lorsqu'il se trouve plus foible, & qu'il n'a pas un grand nombre de régimens sur la valeur desquels il puisse compter : car alors mettant ce qu'il a de bon à la tête de ses colonnes, le reste va de soi-même, outre que ce mélange engendre l'émulation. Comme ce sont les têtes qui donnent & qui décident, tout dépend aussi de leur choc, comme je l'ai dit plus haut. D'ailleurs dans ces lieux resserrez l'on se trouve à l'abri du désordre qui survient presque toujours, lorsqu'une armée combat sur un trop grand nombre de lignes : l'on voit assez souvent qu'au premier désavantage la premiére ligne étant enfoncée & poussée vivement, elle se renverse sur la seconde, & la met en confusion, accident qui se communique à toutes les autres sans qu'il soit possible d'y remédier, particuliérement pour un Général qui ne seroit pas des plus habiles, outre que le canon fait un désordre épouvantable dans ces lignes ainsi redoublées. L'ordre par colonnes entrelassées dans une premiére ligne, n'est pas sujet à un si grand défaut, l'effort d'une ligne ainsi disposée est des plus violents & des plus furieux ; l'on oppose un plus grand nombre de troupes à une ligne lorsque l'ennemi paroît sur une moindre ; ainsi je la considére non seulement comme la ressource infaillible des foibles, mais encore comme le salut d'un Chef qui manque de cette intelligence, & du coup d'œil que l'ordre trop composé éxige : la simpli-

cité de ma Tactique suppléant au défaut de l'autre.

Je m'apperçois d'une objection qu'on peut me faire, & dont personne ne s'est encore avisé, qui n'est pourtant qu'éblouissante sans être solide, & dont on pourroit fort bien se coeffer sans y prendre garde. On pourroit donc m'objecter, que si l'on recevoit mon Systême de Tactique, on verroit ce qu'on n'a pas encore vû dans le nôtre, c'est-à-dire une perte & un meurtre épouvantable dans les deux armées, à cause de l'extrême profondeur de mes corps, dont les uns sont sur huit de file, & les autres, véritablement en petit nombre, sur trente, sur quarante, & quelquefois sur quatre-vingt de file, en joignant les sections de chaque bataillon à la queue les unes des autres.

Un esprit peu attentif à l'éxamen d'une méthode, le pensera peut-être ainsi : nous pensons tout au contraire. Qu'est-ce que nos combats & nos batailles ? Nous l'avons, ce me semble, assez bien expliqué : est-ce autre chose que des hommes rangez sans branler à une certaine distance les uns des autres, & sur deux lignes d'une grande étendue, à cause du peu de hauteur des bataillons qui se voient exposez plusieurs heures à un feu prodigieux & continuel de canon & de coups de fusils, d'autant plus meurtrier que les corps qui se passent ainsi réciproquement par les armes combattent sur un grand front, qui cause en peu de tems la perte d'une infinité de monde ; car si tous les soldats étoient aussibien éxercez à tirer que des Flibustiers, je pose en fait qu'en deux heures de tems la perte de tous termineroit la journée, ou du moins ceux qui seroient les meilleurs tireurs remporteroient la victoire, parce que la perte des autres les obligeroit à quitter partie. N'est-ce pas là à peu près la méthode insensée que nous suivons aujourd'hui dans tous nos combats ? Car cette baionette si redoutable ne l'est qu'aux yeux, & je ne vois pas qu'on la mette jamais en usage, ou fort rarement, puisque la pratique de nos péres d'aller à l'ennemi & de le joindre nous est aujourd'hui interdite, & que nos Généraux ne la veulent point. Il nous suffit de combattre de loin, & sans aborder : c'est pourtant cet abord qui convient le mieux au caractére d'une nation active, violente & fougueuse comme la Françoise, dont tout l'avantage consiste dans sa premiére ardeur ; & dès qu'on prétend la retenir par une prudence mal entendue, & qu'on ne lui laisse pas son libre cours, c'est une vraie poltronnerie, c'est tromper les soldats & leur couper les bras & les jambes. Avons-nous fait autre chose pendant tout le cours de la derniére guerre ?

Il n'en est pas ainsi de ma maniére de combattre & de se ranger, je laisse là le feu, & je n'en tiens aucun compte. Je connois l'humeur & le caractére de la nation, & je la fais agir & combattre selon ce caractére, je ne la trompe point. Si je fournis des armes à nos ennemis par mes principes, comme on le prétend, j'en fournis de plus fortes à ma nation, parce que rien ne résiste à son impétuosité & à sa premiére ardeur, & que ma méthode lui convient beaucoup mieux qu'aux autres nations plus flegmatiques & moins ardentes, qui combattent pourtant avec plus d'avantage avec leurs bataillons minces contre les nôtres qui ne sont pas plus épais, parce qu'elles sont plus éxercées à tirer que nous ne le sommes, & que nous négligeons d'en venir aux mains, qui est ce que nous avons de plus redoutable. Ce n'est pas peu que de leur enlever l'avantage qu'ils ont dans leur feu, & particuliérement les Hollandois, en suivant la méthode que je propose, & l'on va voir que je ne leur enléve pas seulement ce rempart, mais encore tous leurs avantages.

1°. Parce que je marche droit à eux pour les joindre & les aborder, & que leur feu ne dure qu'autant de tems qu'il m'en faut pour arriver sur ces tirailleurs par pelotons. Ils feront une décharge d'un peu loin, j'y consens; ils en feront une seconde, je l'accorde : mais n'en attendez pas une troisiéme, je serai sur eux, & leur feu n'a plus lieu dès l'instant même qu'on est sur eux; je perds donc beaucoup moins de monde que si j'essuiois leurs feux sans les joindre, & si je marchois à eux selon la coutume, & non selon la mienne.

2°. Parce que mes corps étant rangez sur une moindre étendue, & sur plus de hauteur, sont moins en prise au feu de l'ennemi, & ceux qui y seroient exposez en combattant selon la coutume ordinaire, s'en trouvent à l'abri, à cause que mes bataillons ont beaucoup moins de front & plus de hauteur; & quant à mes Colonnes, elles se trouvent beaucoup moins exposées, par la raison qu'elles combattent sur un très-petit front, & sur une très-grande profondeur.

3°. Parce que mes manœuvres sont plus dégagées, plus simples & plus promptes, que je suis aussitôt sur l'ennemi, & que j'ôte le flotement des corps, & ce flotement est la chose du monde la plus dangereuse, & qu'on ne sçauroit éviter dans ceux qui combattent sur trois ou quatre de file.

4°. Parce que me trouvant en très-peu d'espace sur l'ennemi, la pesanteur du choc de mes bataillons est telle que les au-

tres ne sçauroient jamais y résister ; & comme il suffit de percer en plusieurs endroits, & qu'on le peut par tout contre des bataillons minces, la journée est tout aussitôt terminée. Il y a donc moins de sang répandu, puisqu'il y a moins de feu de part & d'autre, que le combat est moins obstiné, & qu'il n'y a que les têtes de mes corps qui donnent, outre que les rangs qui suivent les trois ou quatre premiers de la tête ne servent que pour les pousser, & pour donner plus de poids & de force au choc de ceux qui les devancent, de sorte que ces rangs ne peuvent souffrir que du feu du canon : mais ce feu n'est qu'un feu de passage, qui cesse dès qu'on en est aux mains, au lieu qu'il est très-dangereux dans notre façon de combattre : Malplaquet en est une bonne preuve. D'ailleurs mes Colonnes rendent ce canon bien peu redoutable, parce que je mets le mien à la queue, qui tire sans cesse, & marche toujours en sûreté à couvert des sections. C'est une remarque que plusieurs Officiers d'artillerie très-expérimentez ont faite, car ils ne désirent rien tant dans les batailles que d'être en état de suivre les lignes ; & de tirer au plus près lorsqu'ils se sentent bien soutenus : nous ne sçaurions mieux l'être, disent-ils, que par ces Colonnes.

Supposons maintenant que les deux partis combattent selon mes principes, car il ne faut point douter qu'on n'y vienne un jour : ceux qui ne les approuvent pas ne les ont pas entendu, & leurs décisions ne sont pas article de foi, je soutiens qu'on perdra une infinité moins de monde.

1°. Parce que, comme je l'ai déja dit, on essuiera moins de feu de part & d'autre, la raison est qu'il n'y aura que les têtes qui donneront & qui se trouveront exposées à l'arme blanche, & que la victoire dépendant uniquement de pénétrer & de percer quelque part, les Généraux y mettront toute leur attention.

2°. Parce que les Colonnes étant difficiles à découvrir à cause qu'elles sont engagées dans les lignes, ou qu'elles peuvent se former en marchant à l'ennemi, on sera toujours incertain de l'endroit ou l'on veut faire le principal effort de l'attaque.

3°. Parce que le ralliement de celui qui est ouvert devient impossible ou très-difficile, à cause du partage des Colonnes qui se jettent à droit & à gauche sur les flancs des corps qui viennent d'être rompus, choc dont ils ne sçauroient se garantir, attaquez qu'ils sont en même tems de front par les bataillons d'entre les Colonnes ; de sorte que n'y aiant plus de reméde, la journée est finie en fort peu de tems : car c'est le tems qu'on emploie pour

la victoire & le feu continuel qui font périr tant de monde.

J'écarte une infinité de choses que je pourrois dire sur la Colonne; car comme ces choses embrassent ma Tactique dans toute son étendue, nous les traiterons selon l'occasion dans le cours de cet Ouvrage, sans pourtant entrer dans le fond de cette Tactique: les raisons que nous en avons sont plus importantes que l'on ne pense, on peut être emploié; & lorsqu'on a perdu toute espérance de l'être, on ne perd pas celle de tout donner & de tout découvrir.

CHAPITRE IX.

Autoritez & éxemples de la Colonne.

LA plûpart des gens qui ne s'appliquent pas, sont si prévenus en faveur de l'usage, que tout ce qui lui est contraire les révolte & les blesse; les preuves, les raisons les plus fortes & les plus pressantes, les véritez les plus démontrées sont à peine probables: donnez-leur des autoritez, ils ne s'en paient point; que faire avec de telles gens? Il faut, dira-t-on, les satisfaire par quelque chose de plus fort. Il leur faut des faits, des éxemples de quelques grands hommes qui aient pratiqué ce qu'on propose; nous les prendrons donc par cet endroit-là, puisque nous n'avançons rien par l'autre: encore Dieu veuille qu'ils ne les révoquent pas en doute; en ce cas il n'est pas jour en plein midi, comme dit Horace.

Une autorité comme celle de César, seroit d'un grand poids dans le sujet que je traite: mais il me paroît que la Colonne lui fut inconnue, je n'en vois aucune trace dans ses Commentaires, aucun de ses Historiens n'en a parlé; mais Scipion, qui ne lui étoit pas beaucoup inférieur, s'en servit avec avantage contre Annibal à Zama. Ce grand homme combattit sur une ligne de colonnes parfaites à son infanterie. Polybe, qui nous en donne la description en homme de guerre, est celui de tous les Historiens qui nous l'explique avec plus de précision & de clarté.

Le Prince Louis-Guillaume de Nassau nous a donné un plan de ce fameux ordre de bataille dans un Ouvrage de sa façon qui est assez rare, il ne me paroît pas que les raisonnemens qu'il fait sur cette bataille soient conformes aux vûes de Scipion, non plus que ceux de Polybe. Le Romain se forma dans cet-

ordre, bien moins dans le dessein de se garantir des éléphans, qu'Annibal avoit en grand nombre, que de trouver une disposition capable de résister avec une armée de vingt-deux à vingt-trois mille combattans, contre une autre de cinquante mille, rangée sur trois grosses lignes d'infanterie, ou sur trois phalanges: c'étoit fait de Scipion s'il eût combattu selon la coutume Romaine. Ce célébre Chef d'armée n'est pas pourtant l'Auteur de cette façon de combattre par colonnes. Régulus est le premier qui la pratiqua en Afrique contre Xantippe, qui fut victorieux par la bévûe du Consul Romain, comme Scipion par celle d'Annibal. Régulus perdit la bataille pour avoir trop resserré les espaces entre les colonnes, comme Varron à Cannes, qui combattant sur les mêmes principes, tomba dans des fautes encore plus grossiéres par son ignorance & sa mauvaise conduite. Scipion corrigea son ordre de bataille, par ce qu'il remarqua de défectueux dans les deux autres.

Polyen rapporte un éxemple des Colonnes, que je ne me souviens pas d'avoir lû dans aucun des Auteurs Grecs & Latins qui ont écrit des guerres des Romains. Il est si digne de remarque, & si ancien, que j'en ai été tout surpris. Je le tire de Rome naissante, on ne peut guéres remonter plus haut: il est digne de la curiosité des Lecteurs. Le voici tel que le sçavant Bénédictin Dom Lobineau l'a traduit du Grec de Polyen, cette traduction est encore manuscrite. Rapportons ce passage.

» Romulus campa à dix stades de la ville de Fidéne. La nuit » il fit sortir ses troupes des retranchemens. En aiant pris la » moitié, il la fit marcher de front, & aiant ordonné aux autres » de marcher en colonnes, il marqua en secret aux Chefs ce » qu'ils avoient à faire. Pour lui, accompagné de quelques-uns » des plus dispos, tous armez de haches, il se présenta aux murs, » après avoir commandé au reste de ce corps d'armée de se te- » nir en embuscade près de là. Au point du jour il fit attaquer » les portes à coups de hache. Les Fidenates troublez par la » témérité de cette entreprise, ouvrirent les portes, & fondirent » en désordre sur les ennemis. Les Romains lâchérent le pied. » Les Fidenates ne voiant que ceux qui leur faisoient face, sans » appercevoir les autres qui étoient derriére, mépriférent ce » qu'ils voioient, & les poussérent vigoureusement, dans l'es- » pérance de les exterminer. Quand ils se furent avancez plus » loin, les Chefs qui conduisoient les colonnes couvertes par » la ligne du front, les firent approcher & s'asseoir à terre,

Polyen liv. 8. ch. 25.

» afin que les ennemis ne les viſſent point. Cela fait, ceux de » la ligne de front prirent la fuite, & s'étant coulez derriére » les colonnes, firent volte-face contre ceux qui les pourſui- » voient. Alors ces colonnes ſe levérent, & ces ſoldats frais ſe » jettérent avec grand bruit ſur les Fidenates haraſſez, qui » furent attaquez en même tems par ceux qui avoient fait » ſemblant de fuir. Les Fidenates pouſſez de toutes parts, furent » mis en déroute, & la plûpart tuez, & leur ville fut priſe.

Lés Romains ne ſont pas pourtant les premiers qui aient connu la Colonne, comme je penſe l'avoir dit, c'eſt aux Grecs que l'on doit l'attribuer: c'étoit le grand principe d'Epaminondas. Il ne combattit jamais que dans cet ordre, & fut toujours victorieux: les batailles de Leuctres & de Mantinée, les plus fameuſes de l'antiquité en fait d'intelligence, en offrent un bel éxemple, comme je le dirai bientôt.

Lorſque Dion entra dans Syracuſe, après avoir été chaſſé par ſes Citoiens, au ſecours deſquels il étoit venu, il marcha contre les troupes de Denis en colonnes. *Il ſépara*, dit Plutarque, *ſes péſamment armez par petits corps, auſquels il donna plus de profondeur que de front, & les mit chacun ſous différens Chefs, afin qu'il pût faire tête en plus d'endroits, & paroître plus fort & plus redoutable.*

Arſaces, dans la guerre contre Antiochus Roi de Lydie, diſpoſa ſon infanterie en forme de coin, marcha droit juſqu'à la phalange, l'attaqua avec tant d'ardeur & de violence, & la preſſa ſi vivement, que ſi Antiochus n'eût pas uſé d'un ſtratagême qui lui réuſſit, en tombant ſur les derriéres des ennemis par les revers des montagnes, ſa perte étoit infaillible. *Ils combattoient ſerrez en forme de coin*, dit mon Auteur, & le coin n'étoit ſûrement pas une maniére de triangle, ni même un trapéze dans cette affaire, mais une phalange ſur pluſieurs ſections les unes derriére les autres, c'eſt-à-dire une colonne. Cela me ſemble d'autant plus vraiſemblable, que ce combat, qui eſt très-remarquable dans Polybe, ſe donna dans un pas de montagnes très-reſſerré, où il importe d'occuper & de remplir tout le terrain, bien loin d'y préſenter une pointe & de ne le remplir que vers la baze; ce qui ſeroit abſurde & très-dangereux, l'ennemi pouvant profiter du vuide & former un rentrant où le triangle ſe ſeroit trouvé emboîté & comme enchâſſé. Tout cela me perſuade, comme l'éxemple d'Aléxandre contre Glaucias, dont j'ai déja fait mention, qu'on ſe ſervoit

indifféremment du terme de Coin pour faire comprendre un corps ſur beaucoup de hauteur & peu de front : car l'on ſçait aſſez que les Anciens n'étoient pas fort opulens en termes militaires, témoin celui d'*Acies* dans Végéce & dans pluſieurs autres Auteurs, qui a diverſes ſignifications ; c'eſt tantôt l'armée entiére, tantôt un corps de troupes, ou un détachement de quelques cohortes, & ſouvent une ou deux, quelquefois une aîle ou un centre. Le mot de *Teſtudo* ne ſignifie pas toujours un corps d'infanterie ſerré, & combattant leurs boucliers ſur leur tête en forme de toît, pour ſe garantir des coups d'en haut. Il ſignifioit ſouvent une cohorte ou pluſieurs enſemble, ou une phalange, les rangs & les files ſerrées, bouclier contre bouclier. Le Pére Daniel a crû que Narſès forma une tortue à Caſſilin contre les François, les ſoldats combattant leurs boucliers ſur leurs têtes. Il s'eſt trompé, Agathias veut dire que Narſès forma une phalange. A quoi bon une tortue contre des gens qui n'avoient aucune arme de jet ? Je trouve tant d'étimologies différentes du terme de *Cuneus* dans Céſar, dans Tacite & dans Tite-Live même, qu'un homme qui n'eſt pas rompu & éxercé dans le métier des armes s'y trouve ſouvent très-embaraſſé. On ne ſçauroit être trop en garde en traduiſant les Auteurs Grecs & Latins. Il eſt donc très-probable, & ſi je l'oſe dire, preſque certain que le terme de *Coin* dans un défilé de montagnes, ſignifioit une colonne plutôt qu'un triangle, ou un trapéze. Voilà bien des éxemples de l'antiquité qui prouvent la Colonne, ce n'eſt pas cependant encore tout. J'en réſerve deux conſidérables pour le Chapitre ſuivant, pour terminer celui-ci par un autre très-célébre qui s'eſt paſſé de nos jours.

C'eſt celui qui a défendu Corfou ſi glorieuſement.

Le Général Schoulembourg, un des plus ſçavans hommes d'infanterie, & des plus expérimentez qui ait paru dans notre ſiécle, & dont les actions ſont aſſez connues, ſe retirant par les plaines de Pologne avec un corps d'infanterie d'environ quatre à cinq mille hommes, ſe vit tout d'un coup attaqué dans ſa marche par huit mille chevaux de cavalerie Suédoiſe, & l'intrépide Roi de Suéde Charles XII. à la tête. Cet habile Chef Saxon, brave & expérimenté, ne ſe déconcerte point, & fait voir tout ce que peut un eſprit éclairé, ſecondé d'un grand courage & de la confiance de ſes troupes. Il ſe range en colonne, ſe fraiſe de tout ce qu'il a d'armes de longueur, hallebardes, pertuiſannes & eſpontons, & ſe prépare à une vigoureuſe

reuse résistance ; il est bientôt joint, & dans l'instant attaqué : il soutient le choc de cette cavalerie avec tout l'ordre & la valeur possible. La cavalerie Suédoise est repoussée, le Roi ne se rebute pas ; il étend ses escadrons & environne cette colonne de toutes parts, elle fait face par tout : le combat recommence avec la même fureur, le Monarque s'abandonne sur cette colonne, & la charge à différentes reprises. Il trouve un courage & une obstination égale à la sienne ; il se lasse enfin de tant de charges inutiles & sans effet, & Schoulembourg continue sa marche jusqu'à un ruisseau, qu'il passe à la faveur de la nuit, & du feu d'un moulin où il avoit jetté quelque infanterie.

CHAPITRE X.

Suite du même sujet. Batailles de Leuctres & de Mantinée.

IL me semble que Plutarque n'instruit pas assez son Lecteur dans le récit d'une bataille aussi mémorable que celle de Leuctres. Elle méritoit plus de soin & d'éxactitude : car jamais un bon abréviateur ne laisse échaper les circonstances d'un fait d'où naissent les grands événemens.

L'Auteur ne dit pas un seul mot de la cavalerie. S'il eût consulté Xénophon, il eût remarqué qu'il y en avoit dans les deux armées, & celle des Thébains contribua beaucoup à la victoire. Hist. Grec. L. 7.

Pour redresser ce qui manque dans cet Auteur, j'ai suivi Xénophon, qui dit que Cléombrote forma une premiére ligne de sa cavaletie A, qu'il posta à la droite de sa phalange B, qui la soutenoit.

Les Thébains étoient plus foibles de la moitié ; mais comme ils étoient bien commandez & mieux ordonnez, ils marchérent aux ennemis, qui les débordoient extraordinairement à leur droite C. Diodore dit qu'ils avoient 7000. hommes d'infanterie, & 500. de cavalerie.

Epaminondas le voioit assez : pour leur ôter cet avantage, il fit un trait d'un Capitaine fin & rusé.

Il se détermine d'attaquer par sa gauche D, il la fortifie de tout ce qu'il avoit d'hommes d'élite, ou de pésamment armez, qu'il rangea sur cinquante de profondeur, c'est-à-dire en Colonne E ; que je conjecture de trois mille hommes. La Com-

pagnie des trois cens (a) F fermoient cette aîle. Le reste de son infanterie G, qui consistoit en ses armez à la légére, & les troupes qui ne faisoient pas corps avec sa premiére phalange, s'étendoient sur une ligne fort mince, sur trois ou quatre de hauteur, parce qu'il comptoit en formant une oblique, d'éviter un engagement de ce côté-là. A l'égard de sa cavalerie H, il se régla sur la disposition de son ennemi.

Cleombrote forma sa phalange L, selon la coutume des Grecs; sa cavalerie, comme je l'ai déja dit, étoit en premiére ligne à sa droite rangée par escadrons. C'est l'ordre & la distribution des troupes des deux armées dans une plaine rase & découverte.

Les Thébains parurent d'abord en bataille aux points M sur une ligne droite & paralléle à la phalange Lacédémonienne; ils s'ébranlent tout d'un coup, & pendant que l'extrémité de leur aîle droite ne bouge, tout le reste de la ligne marche par un demi quart de conversion par les lignes ponctuées P; c'est-à-dire que la ligne se meut autour de N, comme autour de son centre: de sorte que l'aîle droite se trouva fort éloignée de la gauche de Cléombrote. Par ce mouvement les Thébains à leur gauche s'approchérent toujours plus de la droite des Lacédémoniens, sur laquelle ils vouloient tomber. Cette disposition d'Epaminondas est la sixiéme de Végéce, qu'il appelle *In similitudinem veru*; c'est l'ordre oblique dont il fait plus de cas que d'aucun autre des sept qu'il nous donne dans son Livre. Les Anciens l'appelloient bataille de biais, c'est-à-dire qu'on mettoit tout ce qu'on avoit de troupes d'élite à l'aîle qui devoit attaquer, pendant qu'on refusoit tout le reste de la ligne à l'ennemi. Il paroît qu'Epaminondas le préféroit à tous les autres, effectivement c'est le meilleur: la ligne oblique ou l'ordre de bataille oblique étant tout ce qu'il y a de plus à craindre & de plus

(a) *La Compagnie des trois cens.*] Cette Compagnie, ou Troupe sacrée, comme la plûpart des Auteurs l'appellent, étoit très-bien imaginée pour ces tems antiques. Quiconque la proposeroit dans celui-ci, se feroit moquer de lui, & passeroit pour très-visionnaire. Où trouver tant d'amis dans un siécle si corrompu? A moins qu'on ne les cherchât dans les troupes, car je ne pense pas qu'on en puisse trouver ailleurs que dans les armées; les armes font cet effet, c'est une très-grande rareté dans les autres. Nous connoissons assez bien le monde, & nous y sommes assez rompus pour décider hardiment sur cet article: peut-être n'en trouveroit-on pas un si grand nombre, mais du moins on en trouveroit. Polyen dit dans ses ruses de guerre, que *Gorgidas fut le premier qui établit la* Troupe sacrée. *Elle étoit composée*, dit-il, *d'hommes liez ensemble par l'amour le plus tendre au nombre de trois cens. La tendresse qu'ils avoient les uns pour les autres, faisoit qu'ils ne s'abandonnoient jamais, qu'ils ne prenoient point la fuite, & qu'ils étoient résolus de vaincre les ennemis, ou de mourir tous ensemble.*

rusé dans la Tactique ; c'est la ressource des foibles, & surtout lorsqu'on introduit des colonnes dans l'aîle qui doit attaquer. Il y a plus d'art qu'on ne pense dans les manœuvres de l'oblique, j'en fais plus de cas que de la courbe, quoique belle & profonde, mais moins sûre que l'autre. Quoiqu'il en soit, bien que les Anciens connussent l'oblique comme la courbe, ils n'introduisirent jamais de colonnes du côté où ils vouloient engager le combat, comme fait Epaminondas dans celui-ci. Feu S. A. R. Monseigneur le Duc d'Orléans me parut surpris de cet ordre de bataille que j'eus l'honneur de lui présenter, les Experts n'en penseront pas moins avantageusement que ce Prince habile & éclairé. Reprenons notre sujet.

La cavalerie en vint bientôt aux mains. Comme celle des Thébains étoit mieux montée, & plus expérimentée que celle de Lacédémone, (qui ne valut jamais rien,) celle-ci ne fut pas longtems sans être rompue & renversée sur son infanterie, qu'elle mit en confusion.

Les Thébains, après ces premiers succès, attaquent d'abord la droite de la phalange. Sur ces entrefaites la Compagnie des trois cens F, tourne subitement sur l'aîle, & la prend en flanc, pendant que la grosse colonne choque de tête, enfonce tout ce qui lui résiste, passe outre, & retourne sur ce qui restoit encore en entier, pour ne lui pas donner le tems de se reconnoître.

Cette aîle totalement ruinée & en fuite, la cavalerie se met à ses trousses, pendant que l'infanterie victorieuse profitant de son premier avantage, gagne toujours vers la gauche. Cette gauche qui voit le désordre de sa droite, & l'ennemi qui s'avance toujours vers elle, croit tout perdu ; elle plie & lâche le pied. La déroute de cette droite fut la cause de la perte de cette bataille, qui n'étoit pas encore perdue, si les Généraux n'eussent pas désespéré. Elle peut être comparée aux plus fameuses de l'antiquité. Jamais Lacédémone n'en éprouva de semblable, ni de plus honteuse. Le Roi Cléombrote y fut tué, & mille Lacédémoniens, c'étoit l'élite de Sparte : ceux qui fuirent n'en étoient que la lie, comme dans toutes les batailles ceux qui ne rendent aucun combat.

Epaminondas raisonna en grand Capitaine, & prévit bien ce qui pouvoit arriver par l'excellence de sa disposition, autant rusée que sçavante & profonde. Comme il étoit grand homme d'infanterie, qu'il en connoissoit la force autant qu'il

la faisoit connoître à ses soldats, il vit bien que l'ennemi résisteroit vainement au choc, & à la pesanteur de cette formidable colonne, & à celle des trois cens qu'il opposa à la phalange Lacédémonienne, qui n'étoit rangée que sur douze de hauteur. Cléombrote fit une faute d'en diminuer la profondeur pour en augmenter le front, sans aucune nécessité, puisqu'il étoit supérieur en nombre. Le grand nombre ne sert de rien contre un Général qui se refuse à une aîle, & donne à l'autre cet avantage de l'ordre oblique. Voilà une énorme bévûe dans Cléombrote: en voici une autre qui ne céde en rien à la premiére.

Il mit sa cavalerie en premiére ligne à sa droite, soutenue par celle de sa phalange. Cela étoit encore dans les régles de la guerre, & de la milice, si l'on considére que la phalange étoit un corps uni & sans aucun intervalle, ni divisions entre les lignes. Il eût dû laisser des espaces entre les enseignes pour donner des issues, ou un écoulement à sa cavalerie en cas d'accident. Elle eût pû se remettre du désordre derriére son infanterie; pourquoi négliger cette précaution? On ne fait pas autrement quand on veut soutenir l'infanterie par la cavalerie, ou qu'on ne compte pas sur la valeur de celle-ci; après tout, cela n'eût servi de rien contre les colonnes: car je ne vois aucun remède, sinon de combattre sur un ordre semblable.

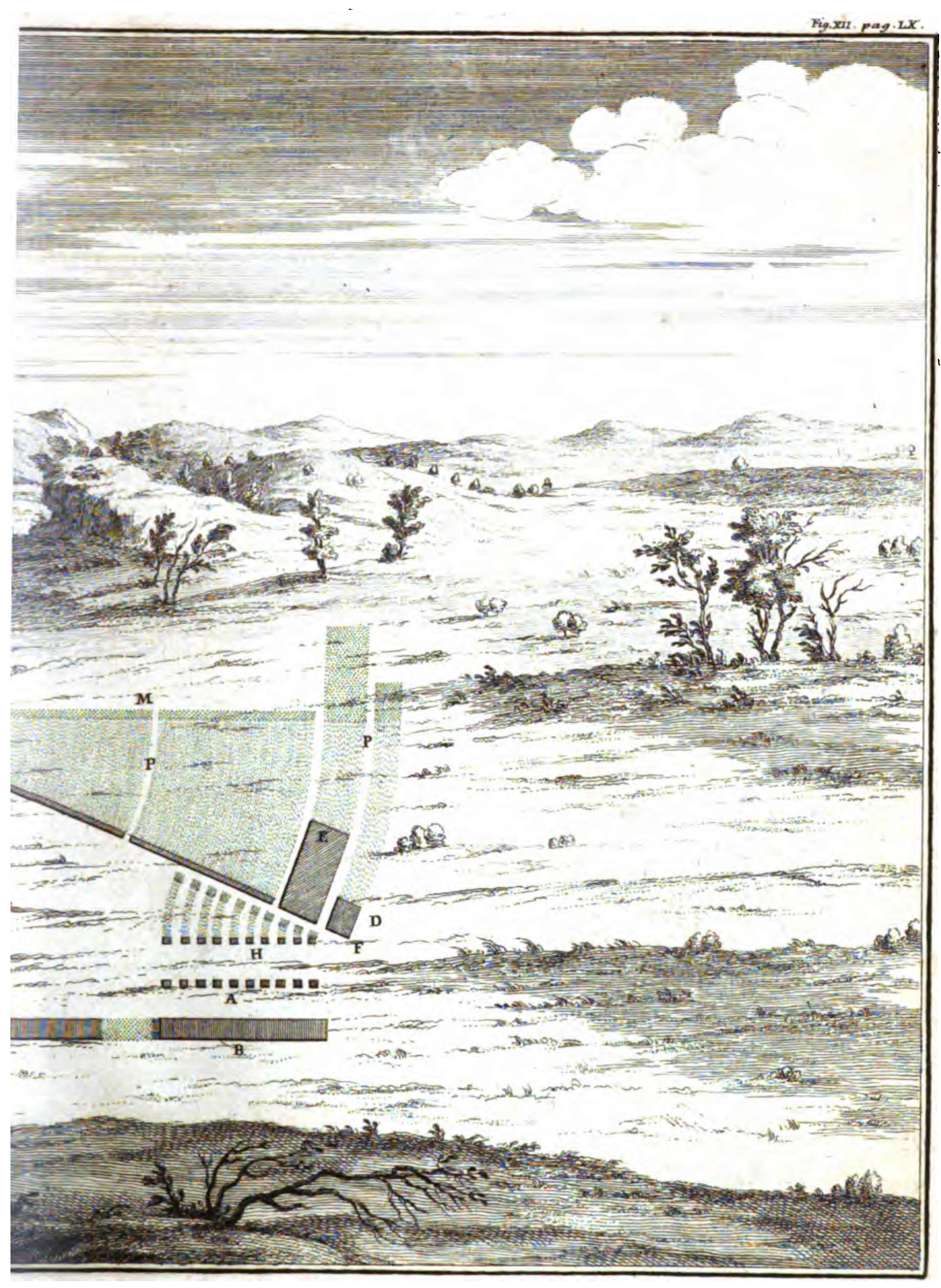
Lorsque Cléombrote s'apperçut que les Thébains s'éloignoient à leur droite, & avançoient leur gauche, il eût dû doubler & tripler les files de sa phalange. Ce mouvement étoit simple, aisé & prompt: au lieu qu'il marcha par l'aîle à sa droite, c'est-à-dire qu'il la prolongea pour l'empêcher d'être débordée de ce côté-là, & par où l'ennemi s'étendoit, au lieu qu'il falloit opposer une masse égale en hauteur à l'infanterie Thébaine, & jetter en même tems sa cavalerie à la pointe de son aîle attaquée, & l'entrelasser de quelque infanterie, selon la méthode des Grecs. Il ne fit rien de ce qu'il auroit dû faire, il fut battu; qui peut disconvenir qu'il ne dût l'être?

Epaminondas se trouva si bien de cette disposition à la bataille de Leuctres, qu'il ne manqua pas de s'en souvenir à celle de Mantinée: il combattit dans cet esprit, & vainquit par celà seul. Il fut tué dans cette grande journée, & avec lui périt la gloire & l'espérance de Thébes.





ORDRE DE BATAILLE D



LE DE LEUCTRES.

OBSERVATIONS

Sur la bataille de Mantinée.

L'Ordre de bataille d'Epaminondas à Mantinée, est sur les mêmes principes que celui de Leuctres, & lui acquit la réputation d'un des plus grands hommes d'infanterie, & d'un des plus sçavans Tacticiens de son siécle : car sans cette science, il ne faut pas espérer de grandes choses, à moins que le hazard ou la fortune ne soient par tout le maître.

L'ordre & la distribution des troupes dans cette bataille sont dignes de l'admiration des Experts, je ne vois rien de plus profond & de plus remarquable. Depuis Epaminondas nous n'avons aucun éxemple d'un ordre semblable : c'est ici le chef-d'œuvre de ce grand Capitaine.

Les observations que je vais faire sur cette célébre journée, plairont d'autant plus, qu'aucun Commentateur, ni aucun homme de guerre, n'a fait attention à une ordonnance si belle & si profonde. J'ai lieu de m'en étonner, Xénophon l'aiant si bien & si clairement écrite, qu'il est presque impossible de n'en pas voir la solidité, pour peu d'expérience & d'intelligence que l'on ait de la guerre.

Xénophon, qui décrit cette fameuse action en homme sçavant & expérimenté, parle d'abord de la marche du Général Thébain. Il dit qu'il la fit dans l'ordre sur lequel il vouloit combattre, pour n'être pas obligé, en arrivant en présence de l'ennemi, de perdre dans la distribution des troupes, un tems qu'on ne sçauroit trop ménager dans les grandes entreprises. Le tems perdu, ou mis à profit, est la pierre de touche du mérite ou de l'insuffisance d'un Chef d'armée.

Il n'alla pas droit & de front à l'ennemi; mais il parut en présence à la tête de son infanterie, sur une seule colonne, comme en ordre de marche. Il rangea d'abord son armée sur une seule ligne sur les hauteurs qui bordoient la plaine, la cavalerie sur les aîles de sa phalange : il avoit eu la précaution de former la tête A, (qui eût dû faire sa droite en combattant selon la coutume ordinaire,) & doublant la hauteur de cette aîle, pour la rendre plus solide & plus forte pour le choc, il parut ainsi de front & en bataille à la vûe de l'armée Lacédémonienne, & fit halte sur les hauteurs dans cette disposition; ce qui trompa les ennemis, qui crurent qu'il alloit camper : mais quelle fut leur surprise lorsqu'ils s'apperçurent qu'il s'ébranloit, & qu'il venoit droit à eux contre leur attente? Une partie de sa cavalerie prit à droit, & se sépara de la phalange dans la plaine, & l'autre à gauche. On remarqua peu de tems après une autre mouvement dans l'infanterie, où l'on ne comprit rien d'abord; ce qui tint en suspens & dans l'incertitude, tant on craignoit l'adresse & l'esprit rusé de ce Général. Ce mouvement parut bientôt une phalange renversée par un demi-quart de conversion de B en A, par les traces C de toute sa ligne d'infanterie, tout d'un tems & d'un même mouvement,

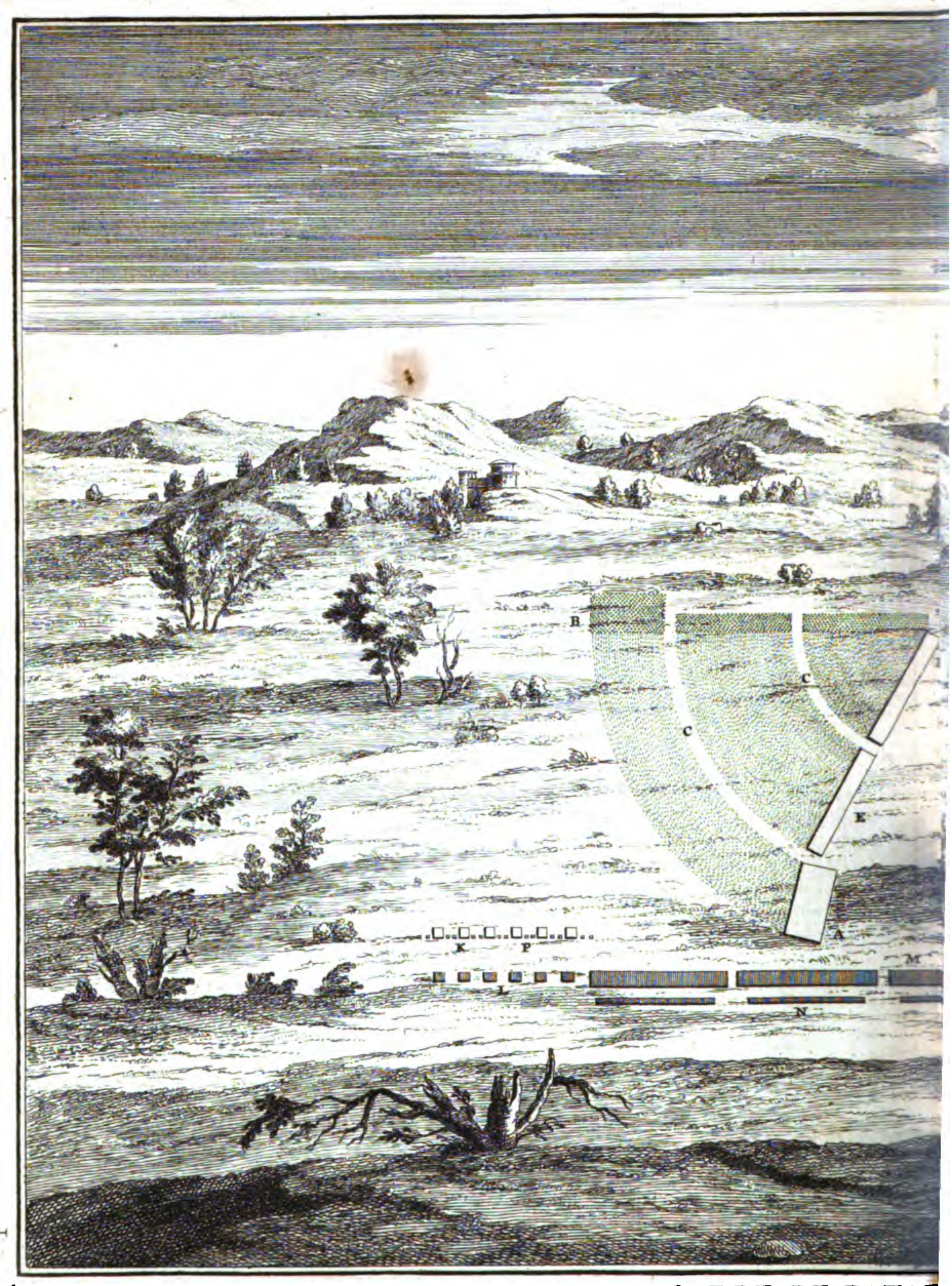
& marchant alors par la tête A, & & non pas de front à l'ennemi, en tenant l'autre D reculée en ligne oblique, ou de biais, il tomba dessus, & *choqua de pointe comme une galére*, dit Xénophon, assûré que par la seule force & la pesanteur de son ordre, il enfonceroit l'ennemi, & l'ouvriroit à son centre pour le séparer de ses aîles. Mais comme il craignoit que les Athéniens, qui étoient à l'aîle gauche, ne tombassent sur le côté E de cette furieuse colonne, & qu'ils n'en interrompissent le cours & la violence, il posta sur une hauteur la cavalerie de sa gauche F, qu'il entrelassa de son infanterie légére G; & comme cette cavalerie faisoit front à celle d'Athénes H, & la tenoit en échec, il ne se passa rien de ce côté-là.

Il n'en arriva pas de même de celui de la cavalerie de la droite des Thébains K, elle attaqua celle de Lacédémone L, comme la moins vigoureuse, l'enfonça, l'enleva hors de son aîle, & la mit en fuite, quoique supérieure & les escadrons plus gros. La raison de cette défaite vint en partie de ce que les Généraux ennemis négligérent d'entremêler leurs escadrons de leur infanterie légére N, qu'ils placérent à la queue de la phalange M, ou à la queue, (car les Auteurs n'en disent rien,) où elle n'étoit nullement nécessaire.

Cette faute n'est pas la plus grossiére où les ennemis tombérent, il y en a bien d'autres à leur reprocher. Ils doublérent leurs escadrons, non seulement en leur donnant trop de profondeur, mais en les faisant encore trop gros: car ils devoient être de cent vingt-huit maîtres, contre la coutume de ce tems-là; au lieu qu'Epaminondas combattit par petites troupes, qui se remuoient aussi légérement que les autres étoient lourds & pesans: outre l'avantage que les petits escadrons avoient de se tourner avec facilité, ils se trouvoient encore épaulez & soutenus par les légérement armez de l'infanterie Thébaine P.

Epaminondas pensa d'abord à attaquer l'infanterie de Sparte, sur la valeur & l'expérience de laquelle il comptoit fort peu, assûré que si la sienne étoit victorieuse, il auroit moins de peine à s'ouvrir une route à une victoire complette & décisive, parce qu'il s'attendoit de percer la phalange avec la tête de la colonne A, & de se replier ensuite à droit & à gauche, pendant que le reste de son armée se tourneroit & tomberoit ensuite de front, & non de pointe, sur tout ce qui seroit encore en entier. Il prévit tout ce qui devoit arriver par ce qu'il vouloit faire, & tout arriva selon ce qu'il avoit prémédité: car après avoir enfoncé l'infanterie, & ouvert la ligne par la pesanteur & la profondeur de sa colonne A, qui n'étoit guéres plus en prise à sa tête qu'à ses faces, il prit en flanc ce qui soutenoit encore.

Cette redoutable colonne, composée de l'élite des Oplites, aiant donc pénétré tout au milieu de la phalange Lacédémonienne, on vit le plus grand désordre du monde, & la victoire naquit bientôt de ce désordre: car il n'y a rien de bon à attendre d'une armée rompue & partagée au centre. Epaminondas fut blessé dans cette grande action, & jetté par terre d'un coup de javelot, dont il mourut deux heures après. Il dit avant de mourir, qu'il ne laissoit aucune postérité, sinon deux filles, Leuctres & Mantinée, deux victoires célébres, où la fortune n'eut aucune part. O le grand homme, disoit Agésilas, & j'ajoute: O le



ORDRE DE BATAI



LE DE MANTINÉE.

grand Capitaine, le plus honnête homme, & le plus sçavant Officier d'infanterie que la Gréce ait jamais produit! On peut lui appliquer ce bel éloge que Montécuculi fit de M. de Turenne, lorsqu'il apprit la mort de ce fameux Général : *quel dommage que la perte d'un tel homme qui faisoit honneur à la nature!*

Cette journée peut fournir une bonne leçon à ces Généraux d'armées, qui s'imaginent qu'il n'y a pas de meilleur moien que d'engager aux aîles; ce qui me paroît une erreur, à laquelle il me semble qu'on ne fait guéres d'attention. Une armée trouve des ressources infinies, lorsqu'elle est attaquée à une de ses aîles; mais lorsqu'elle est rompue à son centre, je n'y vois pas grand reméde, parce qu'elle se trouve coupée & séparée de ses aîles, sans trop d'espérance d'en recevoir du secours. Ce qui m'étonne, c'est qu'il se trouve des gens qui croient qu'on ne sçauroit jamais perdre une bataille par le centre : il n'y a que trop d'éxemples qui démontrent le contraire de cette opinion; le bon est que toutes les fois qu'on s'est avisé d'attaquer une armée par le centre, la victoire s'est toujours déclarée par cet endroit. Il me semble que ç'en est assez pour faire revenir de semblables opinions. Ce n'est pas que je veuille rejetter la méthode d'attaquer aux aîles, mais je tiens qu'il est plus avantageux d'engager au centre. C'est par où Gustave-Adolphe, Roi de Suéde, commença à la bataille de Lutzen; cette action, comparable aux plus fameuses de l'antiquité par l'ordre des deux armées, & par la réputation des deux Chefs les plus habiles & les plus célébres de leur siécle, mérite d'avoir place ici.

Bataille de Lutzen.

LE grand Gustave avoit en tête des Capitaines très-habiles & très-expérimentez, qui ne lui cédoient que dans la ruse & dans l'invention à l'égard de la Tactique & dans l'infanterie, dont il connoissoit mieux qu'eux le fin & la force; on s'imagineroit d'abord que je tombe en contradiction, en accordant à l'un les seules qualitez qui caractérisent les grands Capitaines, lorsque je les refuse aux autres, après les avoir reconnus pour très-habiles & très-expérimentez. On peut voir que je ne refuse rien à ceux-ci, je leur applique seulement cette maxime de Polybe, qu'il faut qu'un homme de bien céde à un plus homme de bien, & qu'une vertu plie sous une autre qui la surmonte.

La bataille de Lutzen est une preuve de cette vérité, c'est dans cette action fameuse où Gustave fit voir tout ce que la guerre a de plus profond & de plus digne de l'admiration des Experts. Cet éxemple est trop favorable à mon Systême des Colonnes, pour ne pas l'insérer ici dans ce qui fait à mon sujet : je le fais d'autant plus volontiers, qu'il est rare & peu connu. Mérian luimême, plus éxact & mieux informé qu'aucun Historien de son tems, & Sécrétaire du premier Ministre de Gustave, a négligé les circonstances les plus intéressantes de cette fameuse action : le plan & les lettres des Officiers, & les Officiers eux-mêmes, s'il eût voulu les consulter, l'eussent mis en état d'entrer dans le détail de l'ordre & de la distribution des troupes des deux armées, & des suites d'une action si mémorable. Le plan de cette bataille, quoique fidéle & pris sur les lieux, ne peut être en-

tendu que des gens du métier : car ce n'est pas ici la routine qui parle, c'est la science toute parfaite, & cette science n'est connue que d'un fort petit nombre de personnes.

J'ai ouï faire le récit de cette bataille à feu M. de Gadagne, un des plus sçavans Officiers Généraux d'infanterie de son tems; ce qui fait que je ne serai pas tout-à-fait conforme à Mérian dans bien des circonstances: c'est un ouï-dire d'un ouï-dire, dira-t-on, j'y consens; mais les choses que l'on apprend des grands hommes par ouï-dire, ne sont pas moins dignes de passer à la postérité, quoiqu'aucun Auteur n'en ait parlé; & les Auteurs qui ne sont pas du métier sont de pauvres gens, s'ils ne consultent que leurs Livres dans les événemens qui se sont passez de leur tems.

Walstein, qui commandoit l'armée Impériale, bien informé que les Suédois s'avançoient du côté de Lutzen, décampe sur cette nouvelle, & tire droit de ce côté-là avec tout ce qu'il avoit de forces. Il les prévient dans ce poste, & se campe dans un terrain extrêmement avantageux, car il avoit pour champ de bataille une plaine d'assez grande étendue pour y ranger toutes ses troupes. Il avoit le ruisseau de Chusitz à sa gauche, & un petit bois au-delà qui laissoit un espace découvert capable de contenir une partie de sa cavalerie, qu'il appuia à ce bois, & rangea l'autre en deçà de ce ruisseau, qui étoit guéable & praticable par tout.

La cavalerie de la droite s'étendoit jusques vers Lutzen, qu'elle avoit en face; mais craignant que dans le combat les ennemis ne se fissent un passage par la ville pour tomber sur les flancs de cette droite, qui étoit tout proche, il y fit mettre le feu: cette précaution & une brigade d'infanterie K, dont il fit un gros bataillon quarré à la pointe de cette aîle, le mit en état de ne rien craindre de ce côté-là.

Ces deux aîles de cavalerie étoient sur deux lignes distribuées par gros escadrons de trois ou quatre cens chevaux, sur sept ou huit de profondeur, ce qu'on aura de la peine à croire d'un Général de l'habileté & de l'expérience de Walstein. Voilà la disposition de ces deux aîles de l'armée de ce Capitaine, dont l'infanterie faisoit le centre. On ne trouvera rien dans cet ordre de fort extraordinaire & de fort profond, hors ces gros escadrons, dont on est bien revenu aujourd'hui: la distribution de l'infanterie est plus digne d'être remarquée.

Elle étoit composée de cinq brigades, & les brigades en ce tems-là étoient de deux régimens, qui faisoient quatre bataillons, c'est-à-dire plus de quatre mille hommes. Walstein suivit la vieille mode à l'égard de ce tems-là, heureusement oubliée en celui-ci. Il fit quatre gros bataillons quarrez A, de toute cette infanterie. Les angles d'un quarré d'hommes sont très-foibles: pour remédier à cette foiblesse, il couvrit ou fortifia chacun de ces angles d'un gros peloton de cinquante Mousquetaires B, qui servoient comme de satellites à ces Jupiters immobiles: cela s'appelle corriger un défaut par un autre plus grand. Ces quatre masses de troupes, dont on eût pû faire un un meilleur usage, etoient disposées dans l'ordre G, ce qui en terme de Tactique moderne s'appelle la *Croix simple*. Les piques D étoient au centre des Mousquetaires; c'étoit la méthode, & cette méthode a continué jusqu'à la suppression de cette arme: car rarement fraisoit-on les bataillons.

Toute

Toute cette infanterie, & une partie de la gauche de la cavalerie, avoient en front deux fossez courbes qui bordoient un grand chemin, & qui partageoient & coupoient la plaine en deux; ils commençoient un peu au dessous de la ville, & s'alloient perdre à quelques deux cens pas du ruisseau. Walstein borda ces deux fossez d'un bon feu de mousquéterie, dont les Suédois souffrirent beaucoup. Un peu en deçà de ces deux fossez, à la droite de l'infanterie, on dressa une batterie de plusieurs piéces auprès de quelques moulins à vent, à laquelle les ennemis répondoient par une autre.

Le Roi, peu accoutumé à suivre les routes déja tracées, aiant éxaminé & réfléchi sur cette disposition, n'en fit pas autrement grand compte, quoiqu'elle semblât fort redoutable. Je crois qu'il avoit raison: l'analyse de l'ordonnance Suédoise va démontrer le foible de celle de Walstein.

Les Suédois étoient très-inférieurs aux Impériaux, mais l'habileté de leur Général suppléa à ce qui manquoit du côté du nombre. Il se range sur deux lignes, la cavalerie E sur les aîles, & l'infanterie G au centre. Sa gauche F à Lutzen, & sa droite s'étendoit au-delà du ruisseau, appuiée à un petit bois. La cavalerie de cette droite, comme celle de la gauche, étoit distribuée par petits escadrons; il ne pouvoit les faire trop gros, on peut bien se l'imaginer. Le grand nombre fait beaucoup dans les plaines, dira-t-on, & les petits escadrons comme les petits bataillons contre les gros ne tiennent guéres, je le veux; mais cela n'est pas toujours vrai, on en vit une bonne preuve dans cette bataille: car la victoire se déclara pour les petits de Gustave, qu'il eut la précaution d'entrelasser de gros pelotons H, de ses fantassins d'élite, pour la mettre de son côté; un tel support valoit bien les gros qui en étoient dénuez: c'étoit le grand principe de cet excellent Chef de guerre, & des Lieutenans qu'il forma de sa main. Passons à l'infanterie, car c'est en considération de cette arme que je donne cette bataille.

Cette infanterie faisoit le centre, distinguée par bataillons. Il y avoit huit brigades; mais de peur que l'imagination de mes Lecteurs n'aille trop loin, je les avertis que les brigades Suédoises étoient plus petites que les Impériales, outre qu'elles étoient très-affoiblies par les combats précédens. Il en mit quatre à sa première ligne, & autant à sa seconde. Entre les espaces de chacune, & à une petite distance hors de la ligne, le Roi plaça une colonne de quinze à dix-huit cens hommes sur beaucoup de profondeur & peu de front, & un escadron L au centre de la seconde ligne. Les colonnes étoient divisées en deux sections. Les piques M faisoient la tête de la premiére, & les deux manches des Mousquetaires N la seconde, avec un petit intervalle entr'elles: peut-être qu'il voulut laisser un passage libre aux blessez, à cause du feu des bataillons qui flanquoient ces colonnes. C'est dans cet ordre, inconnu jusqu'alors, & oublié tout aussitôt après la mort de ce grand Capitaine, que l'armée Suédoise s'ébranle & marche aux ennemis.

On aborde les deux fossez qui séparoient les deux armées, & nonobstant une grêle de mousquetades que les ennemis faisoient pleuvoir à couvert de ces deux fossez, les Suédois les en délogent, taillent en piéces les plus paresseux, passent outre, & vont droit à la brigade Impériale, qui fait

la tête de tout. C'étoit l'élite de cette armée : la colonne du régiment jaune s'avance piques baissées, & s'élance dessus ; mais avec tant de force & de fureur, qu'elle enfonce & pénétre cette masse énorme d'infanterie, sans aucun respect de ses angles & de ses satellites B : tout est rompu, dissipé & passé par les piques.

Ce quarré étant disparu, en voici un autre qui succéde & qui se présente, avec cette gravité & cette pésanteur toute naturelle aux grands corps rangez de la sorte. Cette colonne, animée & fiére de ce premier avantage, va donner de tête sur ce second corps, qui lui fait essuier la bourre au corps, une salve de mousquetades ; mais comme le feu n'a plus lieu, qu'il s'éteint, & qu'il tombe lorsqu'on le joint & qu'on l'allonge à coups d'armes blanches, & que le propre de la colonne nous porte nécessairement à cette maniére de combattre violente & impétueuse, on peut bien s'imaginer qu'un corps qui agit sur ce principe, va trop bon train, & trop brusquement au fait pour attendre & s'exposer aux décharges d'un feu réglé. Il fondit sur ces rangs de Mousquetaires. Les voilà réduits à la nécessité de jetter leurs mousquets, qui leur deviennent inutiles, pour mettre l'épée à la main : foible ressource contre une tête de piquiers, quand ceux qui leur sont opposez au centre de leur carré ne peuvent se servir de leurs piques, ni les alonger au-delà des rangs des Mousquetaires, pas même les présenter. Il est aisé de comprendre que la partie n'étoit pas égale, & encore plus aisé de juger combien le bataillon quarré est foible, & combien il est absurde de séparer ces armes, qui, selon les régles de la guerre & du bon sens, doivent être entremêlées avec les courtes, ou avec les feux.

Ces Mousquetaires sont enfoncez, renversez & culbutez du premier choc, & rejettez sur les rangs de leurs piquiers. On arrive jusqu'à eux, ils ne tiennent pas davantage contre ce torrent ; tout plie & tout s'enfuit à travers la plaine. Cette colonne déterminée va donner sur la brigade qui joignoit la gauche de la cavalerie de la droite des Impériaux, elle trouve à qui parler ; le choc fut des plus violens, & si bien soutenu, que la colonne jaune rebouche, elle revient encore à la charge, & la confusion commence à se faire sentir dans cette brigade Impériale. La cavalerie qui la soutenoit, s'appercevant de ce désordre, s'avance sur ces entrefaites, & la tire d'affaire à l'instant de sa *déconfiture*. Je hazarde ce terme un peu décrépit en considération de son énergie. Ce secours arrivé à propos, fit tourner la chance, & sauva cette brigade. Le régiment jaune très-affoibli de tant de charges, se retira un peu vîte jusqu'au gros.

Peut-être me suis-je un peu trop arrêté aux actions de cette colonne jaune, qui fit tant d'exploits à sa gauche. Je suis en cela Mérian, qui n'y a pas moins pris de plaisir que j'en ai pris moi-même. Il semble presque tout attribuer à la valeur de ce régiment, & ce n'est point tant cela que l'ordre sur lequel il combattit ainsi que les autres rangez de la sorte, qui firent tout l'honneur de cette journée, & qui passérent sur le corps de tout ce qui osa leur tenir tête. La seconde ligne ne fut presque que spectatrice de ce premier combat, & ne fit que soutenir sans entrer en action ; mais son tour viendra, comme je le dirai bientôt. Tout fut poussé & battu, le canon pris & encloué tout aussitôt, le champ de bataille abandonné, & les ennemis chassez hors dans une confusion épouvantable.

On trouvera peut-être un peu étrange que je ne dise mot de la cavalerie & de ces gros escadrons, que la victoire abandonna, pour se tourner du côté des Suédois. Il est à propos d'en parler, de peur qu'on ne s'imagine que je ne fais pas grande estime de cette arme : j'en fais au contraire un très-grand cas, pourvû qu'elle soit en petit nombre dans les armées : car celle des Suédois, quoique très-inférieure à celle de Walstein, ne laissa pas que d'en avoir raison.

Personne n'ignore que le Monarque Suédois fut tué dans cette bataille, sans sçavoir trop bien comment, & sans qu'on sçût alors ce qu'il étoit devenu. On ignora sa mort tant que l'action dura, & ce fut un bonheur; on combattit avec cette ardeur & cette confiance que les morts n'inspirent guéres. Son ordre de bataille subsista toujours; ses petits escadrons, opposez aux gros lourds & pésans des Impériaux, osérent bien affronter ceux-ci, & s'abandonner dessus, tant une arme, soutenue par une autre, est ferme & audacieuse. Si les pelotons des Mousquetaires, entrelassez entre les intervalles des escadrons Suédois, ne se fussent jettez entre les distances de ceux des ennemis, la cavalerie Suédoise n'en eût pû soutenir le choc; au moment qu'on en vint aux mains, ces pelotons se trouvant entre les flancs de ceux des Impériaux, les accablérent d'un feu terrible de mousquetades qui les mirent en désordre : méthode que ce grand Roi n'oublia jamais dans tous les combats qu'il a donnez, pratiquée par les plus grands Capitaines anciens & modernes, & si peu connue aujourd'hui, qu'on trouve étrange que nous osions la proposer.

Pendant la chaleur du combat à cette gauche des Impériaux P, un corps de Croates qui débordoit la droite des Suédois, & qui passa audelà du ruisseau, se détache de la ligne, fait un écart, & prenant un assez grand détour le long d'un petit bois, qui en déroboit la vûe, tombe inopinément sur les bagages de l'armée Suédoise, & sur quelques escadrons de la seconde ligne, qu'il envelopa & mit dans quelque désordre; ce qui faillit à faire changer la face des affaires, si un brouillard épais qui s'éleva dans cet instant n'eût dérobé aux ennemis un avantage, qui pouvoit avoir des suites fâcheuses. Le Duc de Weimar y étant accouru, fit charger ces Croates, qui furent poussez pour n'avoir pas été soutenus.

Le combat fut plus long & plus obstiné à la droite Q de la cavalerie Impériale, à cause d'une grosse brigade d'infanterie K en ordre quarré, qui couvroit cette aîle. Le Duc de Weimar fit attaquer cette brigade par les troupes de la seconde ligne, en même tems que la cavalerie; de sorte que tout l'effort tomba sur cette droite, à cause de cette brigade, & de quelques pelotons enchâssez parmi les escadrons. Elle soutint un assez long espace, & fut enfin rompue, culbutée & chassée du champ de bataille.

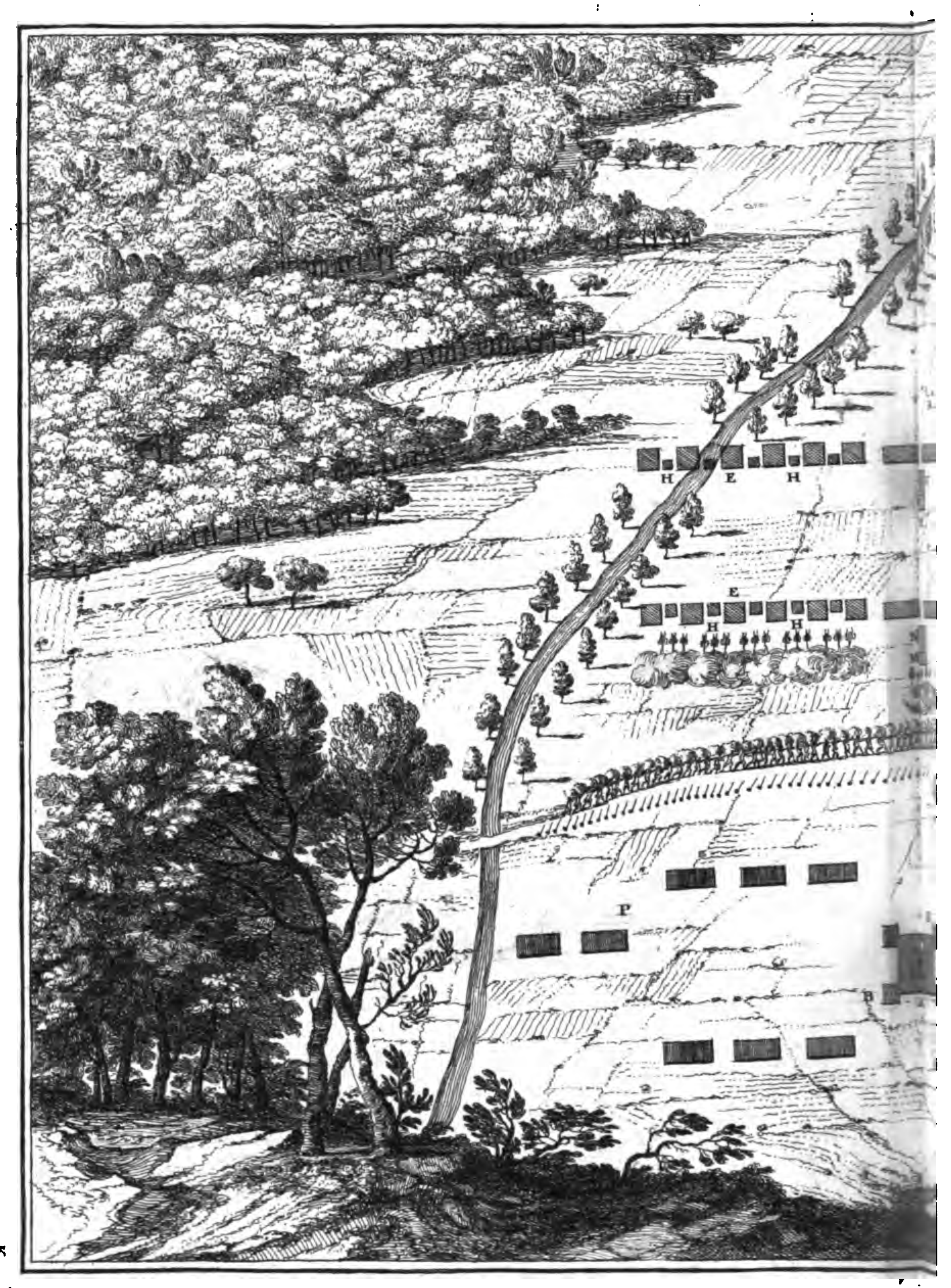
Pendant ces désordres, Papenheim, qui accouroit en hâte au secours des siens, arrive avec huit régimens Impériaux. Ce secours inopiné reléve les courages abattus, & ces soldats qui ne pensoient qu'à fuir se rallient d'eux-mêmes, & se remettent de leur désordre. Walstein, enragé d'avoir si mal réussi contre une armée si inférieure à la sienne, les voiant dans une disposition si favorable à son dessein, les range promptement en bataille, résolu de tenter encore une fois la fortune; se flattant, non pas sans beaucoup de raison, qu'avec

un secours aussi considérable que celui qui venoit d'arriver, joint encore à ce qui lui restoit de la défaite, il lui seroit aisé de passer sur le ventre d'une armée déja fatiguée & diminuée du dernier combat. On remarche aux ennemis, ceux-ci qui voient de près tous ces mouvemens, les attendent en bonne posture & de bonne grace. On en vient aux mains, & cette plaine s'illustre par deux combats d'infanterie, ou pour mieux dire par deux batailles rangées, les plus furieuses, les plus rudes & les plus obstinées qu'on ait vû depuis longtems.

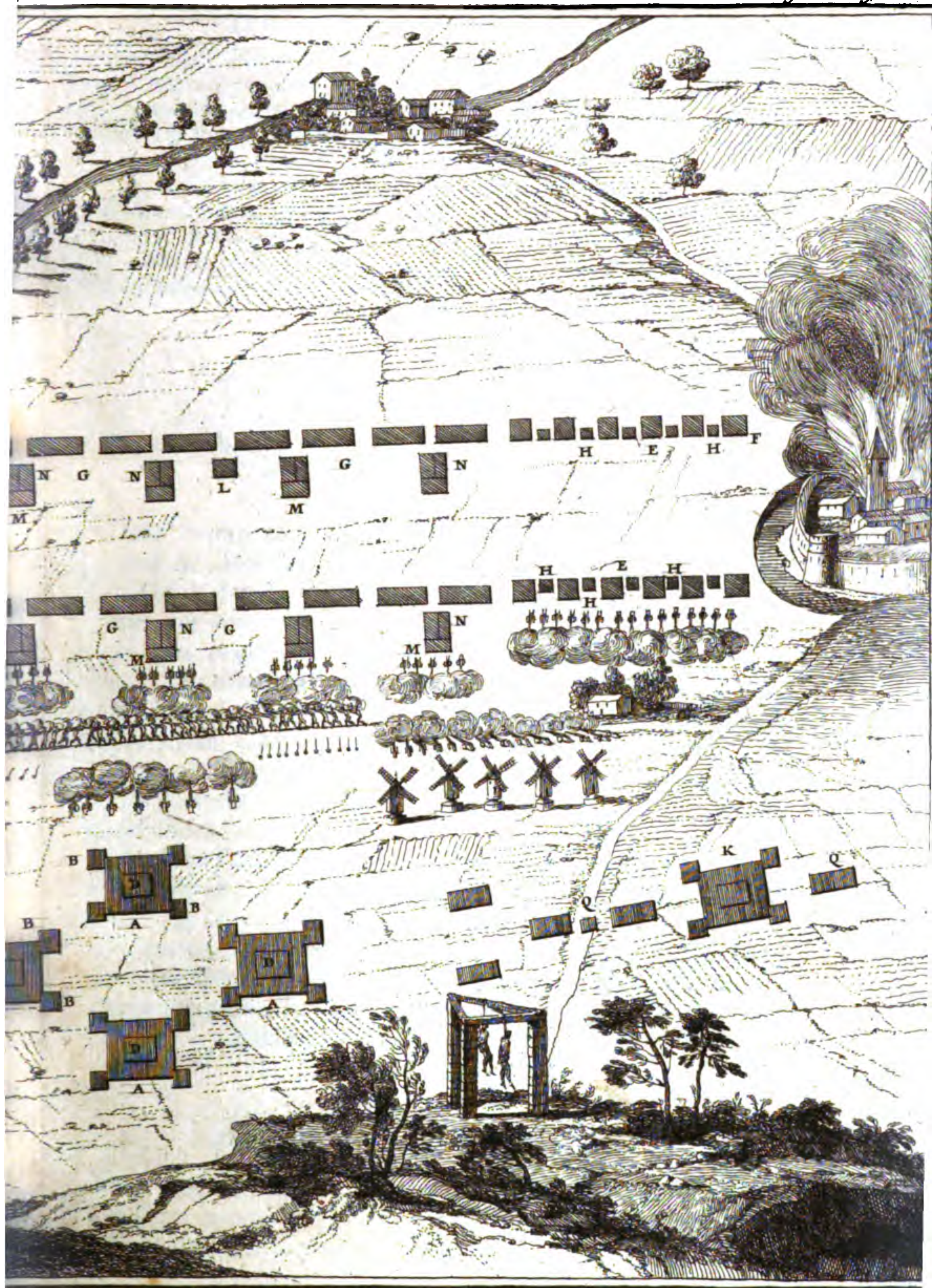
Les Suédois, plus foibles encore qu'ils ne l'étoient auparavant, mais toujours plus forts par l'avantage de l'ordre bien plus redoutable que celui du nombre, ne se découragent point. Ils soutiennent le choc avec toute la fermeté possible, contre des forces si supérieures. Les Impériaux firent des efforts extraordinaires. Les Suédois commencent à perdre de leur terrain, les Impériaux qui s'en apperçoivent, redoublent de force & de vigueur, & les poussent jusqu'à une batterie enclouée dont ils se rendent les maîtres; cet avantage ne fut pas de longue durée. Les Suédois, peu accoutumez à ces sortes de mouvemens retrogrades, & presque accablez par le nombre de leurs ennemis, comprirent bien qu'à moins d'un effort extraordinaire, ce second combat alloit tourner à leur honte après la gloire du premier; ils se déterminent à cet effort de nécessité, ressource toujours salutaire dans les actions de campagne, où il périt plus de monde dans un terrain que l'on perd & que l'on céde, que dans celui que l'on maintient, que l'on conserve, & que l'on opiniâtre.

S'il faut ajouter foi à l'Officier Général dont j'ai déja parlé, comme sans doute il mérite toute créance, les deux lignes de l'infanterie Suédoise se joignirent & s'enchâssérent l'une dans l'autre par les intervalles des corps, & n'en formérent plus qu'une, serrée & condensée comme une phalange, les huit colonnes poussées en avant, & débordant le front de la ligne. Cet ordre est le plus terrible & le plus redoutable de tous ceux dont on ait ouï parler depuis les Anciens. Alors les soldats font ferme à cet endroit, & par je ne sçai quel instinct & quelle boutade, comme s'ils s'étoient donnez le mot, cette phalange s'ébranle toute entiére & tout d'un tems, se jette tête baissée sur l'ennemi, & le pousse avec d'autant plus de force & de violence, qu'elle attaque avec l'avantage de l'ordre. Les Impériaux sont enfoncez de toutes parts, de cette secousse tout céde, tout plie & tout s'enfuit; l'on vit alors une confusion terrible de combattans. Le victorieux, sans leur donner aucun relâche, les suit & les taille en piéces; & si la nuit ne fût survenue au milieu de tous ces désordres, les Généraux ennemis se fussent trouvez très-embarassez de faire retraite. Ils la firent à la faveur des ténébres, ou pour mieux dire ils partagérent leur fuite par différentes routes: les Suédois ne pouvant les poursuivre, à cause de l'obscurité, restérent maîtres du champ de bataille, de leurs bagages, de leurs canons, de leurs morts & de leurs blessez, dont la terre fut toute couverte.

Ce qu'on trouvera de bien surprenant dans cette bataille, j'ai lû ceci dans un Historien, c'est que les Impériaux s'en attribuérent ridiculement la gloire, quoique leur défaite fût marquée de tous les maux & de tous les titres des



ORDRE DE BATAILLE DES IMPÉR



ṼAUX ET DES SUÉDOIS À LUTZEN .

vaincus. Non seulement les Suédois les renvoiérent avec tous ces titres, mais ils ruinérent encore les deux tiers de l'armée Impériale, dix à douze mille hommes restérent sur le champ de bataille, les principaux Chefs furent presque tous tuez, blessez, ou pris prisonniers. Quelle plus grande marque que de voir fuir Walstein jusqu'à Léipzig sans débrider, & de là à Leutmérick sans attendre le jour. Ce n'est pas encore assez, le victorieux marche à Léipzig, le prend, & plusieurs villes se rendent, pendant que les Impériaux consternez s'enfuient jusques dans la Bohéme: malgré tout cela, on chante le *Te Deum* à Vienne, à Madrid & à Bruxelles, comme pour une bataille gagnée.

CHAPITRE XI.

Commandemens pour former la Colonne, & la maniére de combattre dans cet ordre.

CEtte évolution n'est pas fort difficile, puisqu'il ne s'agit que de doubler, tripler, quadrupler & quintupler les files; c'est-à-dire les hausser ou les baisser selon la force & la foiblesse des corps. Il y a différentes méthodes toutes fort aisées & fort promptes. La plus simple est, ce me semble, de diviser le bataillon en autant de sections, & sur autant de files, ou de rangs de front, qu'on en veut mener à la charge: je suppose ici le bataillon de cinq cens cinquante fuseliers, les grenadiers compris, (qui est le nombre le plus parfait) sur cinq de hauteur, qui est la moindre qu'on puisse lui donner pour le choc.

Supposant l'armée en bataille à l'ordinaire sur deux lignes, & une réserve, la cavalerie sur les aîles, & l'infanterie au centre, les bataillons sur cinq de hauteur; la distribution & l'ordonnance des troupes, & le choix des corps qui doivent former les colonnes sur le front de la premiére étant fait, on séparera les grenadiers de chacun de ces corps. On commencera par ce commandement.

A vous Bataillon.
Attention.
A droit par manches, triplez vos files.

A ce commandement, premiérement la manche du centre du bataillon rentre dans celle de la droite; le premier rang derriére le premier, le second derriére le second, & ainsi des autres.

En même tems la manche de la gauche rentre dans les deux manches jointes ensemble, le premier rang derriére le premier de la manche du centre, le deuxiéme derriére le deuxiéme, & ainsi du reste; de sorte que chaque bataillon se trouve à quinze de hauteur, étant rare qu'il y ait des surnumeraires. Je suppose ici la Colonne sur trente files de front, que j'aimerois infiniment mieux sur vingt-quatre de profondeur.

A ce même commandement les deux ou les trois compagnies de grenadiers, supposé que la Colonne soit de plus de deux bataillons, se porteront à la queue de la derniére section, chacune à cinq ou à six de hauteur.

Si l'on veut former deux Colonnes d'une seule, ou la couper en deux de tête à queue, on fait ce commandement.

A droit & à gauche, formez deux Colonnes.
Marche.
Halte.

Ce commandement se fait lorsqu'après avoir percé une ligne l'on cherche promptement à profiter de cet avantage pour tomber à droit & à gauche sur les flancs des bataillons qui sont à côté, & qui soutiennent encore contre ceux qui leur sont opposez; mais ce mouvement ne doit se faire que lorsque la premiére ligne tient ferme encore aux endroits où il n'y a pas de colonnes. Pour peu que le soldat soit dressé à cet exercice, il sçait assez ce qu'il a à faire en semblable occasion.

Lorsque la Colonne s'est ouvert un passage, & qu'elle a rompu le corps qui lui est opposé, on peut alors lâcher les grenadiers sur les derriéres de l'ennemi, pendant que la Colonne qui s'est partagée en deux lui gagne le flanc. Si la seconde ligne ennemie s'avançoit au secours de la premiére, ou qu'on le craignît, on doit se conserver en colonne sans la partager] de tête à queue, mais lâcher une section ou deux sections de chaque colonne, pendant que la troisiéme achevera la défaite de la premiére, & les bataillons qui combattent entre les colonnes; pendant ce tems on fait avancer la seconde ligne, ce qu'on expliquera en différens endroits, & dans le cours de mon Commentaire, où l'on verra les différens mouvemens & les diverses manœuvres des colonnes dans l'attaque comme dans la défense, entremêlées dans une ligne, ou formant seules une ou deux lignes de bataillons rangez de la sorte.

On doit regarder comme une maxime constante, que toute armée qui est percée & ouverte en plusieurs endroits sur tout le front de la ligne, & même à un seul, ne sçauroit trouver de reméde contre les corps qui l'ont pénétrée, parce que les bataillons ou les escadrons qui sont à côté ne sçauroient leur donner du secours. Si l'on fait avancer la réserve, que peut-elle faire contre des colonnes? Outre que celui qui veut soutenir son avantage fait avancer la sienne: si l'ennemi a recours à sa seconde ligne après la déroute de sa premiére, il ne gagne rien; il se trouve alors en tête deux bonnes lignes contre une seule. Ce raisonnement n'est pas difficile à comprendre, & on le comprendra encore mieux dans notre nouveau Sistême de Tactique, dont il sera aisé de reconnoître la solidité dans nos Observations sur les batailles que notre Auteur rapporte: car après avoir donné le plan selon la description qu'il en fait, nous en ajoutons un second, que nous accommodons au tems, aux lieux, à la nature de nos armes, au génie de la nation, & aux principes de Tactique que nous nous sommes formez; ainsi l'on pourra voir tout le jeu de nos colonnes.

Lorsqu'une Colonne est attaquée, soit par sa tête ou par ses faces, ou que se trouvant environnée elle est obligée de faire front de tous côtez, ou par ses faces, & de tirer de pied ferme, quoiqu'il lui soit aisé de percer tout & d'aller son chemin, il me semble meilleur de le faire par rangs en commençant par le centre: les autres rangs faisant genoux à terre ainsi de rang en rang, ou de deux rangs en deux rangs jusqu'aux deux premiers de chaque aîle, supposé qu'on n'eût point à craindre une attaque brusque: car en ce cas ils doivent conserver leur feu. Comme il se peut trouver des maladroits qui pourroient tirer trop bas, & casser la tête à ceux qui sont devant eux genoux à terre, il faut qu'ils se baissent presque le nez contre terre.

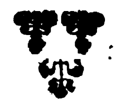
Cette maniére de tirer par deux rangs & par trois, n'est pas nouvelle pour les corps qui combattent sur beaucoup de hauteur: Montécuculi nous la propose dans ses Mémoires, c'est celle du quarré solide, c'est-à-dire à centre plein. Il est très-difficile de soutenir longtems contre un feu si violent & si bien suivi. Il me reste une remarque à faire qui mérite attention, à l'égard de l'éxercice d'un grand corps, ou de toute une armée, & des commandemens qu'on est obligé de faire dans des occasions, où la voix de Stentor seroit à peine entendue.

Toutes les évolutions & les mouvemens, qui se pratiquent

parmi le fracas des armes, ne sçauroient être commandées par la voix ; on devroit les faire au son du tambour, pourvû que les évolutions fussent distinguées par les différens roulemens. Qu'on ne me parle pas de l'éxercice au son du tambour tel qu'on le fait aujourd'hui, il est trop ridicule, puisque les évolutions ne sont pas distinguées. Je dis donc que dans une affaire générale, ou dans un combat, le bruit des autres tambours, celui du canon, les décharges continuelles de l'infanterie, & les cris militaires, empêchent de distinguer les commandemens, qui ne sont pas les mêmes par tout, à cause des différens cas qui arrivent. Il me paroît qu'il seroit mieux d'introduire deux corps de chasse par régiment, dont les différens sons distingueroient les diverses évolutions & les manœuvres qu'il faudroit faire, & ausquelles il seroit bon d'accoutumer les soldats à la maniére des Anciens.

Cet instrument est de tous celui qui fait un plus beau bruit de guerre, & qui me semble digne d'être mis à autre usage qu'à servir à animer les chiens ; les Romains ne se servoient que de ces sortes d'instrumens de musique militaire : je ne sçai où j'ai lû que les Suisses se sont servis autrefois de cors de chasse dans leurs armées, je ne me souviens pas si c'est sous le régne de François I. Cette recherche nous importe peu, il n'est pas besoin d'autorité pour une chose de cette nature ; il suffit que ce qu'on propose soit bon en lui-même.

Lorsqu'on entrelasse des colonnes dans une ligne, on doit les poster entre deux brigades, & les mettre aux endroits où l'on veut faire effort. C'est sur ces principes que je proposai le secours de Douai en 1710. l'infanterie par colonnes de deux & de trois bataillons entre les intervalles des brigades de l'infanterie, la cavalerie la soutenant sur deux lignes, les escadrons entrelassez de pelotons, & de gros bataillons aux aîles sur dix de hauteur, & quelques autres répandus sur tout le front de la premiére ligne. Cet ordre n'étoit pas fait au hazard, on n'ignoroit rien de la disposition de l'ennemi, & du désavantage de leur poste, & ce fut là-dessus qu'on se régla.



CHAPITRE XII.

CHAPITRE XII.

Des armes de l'infanterie. La pique en devroit être inséparable. Avantage & défaut de cette arme.

IL n'y a point d'Officier tant soit peu appliqué & versé dans l'infanterie, qui ne trouve, par l'éxamen de mon nouveau Systême, une objection importante à me faire. En effet, pour peu qu'on médite dessus, on reconnoît bientôt par les seules lumiéres du bon sens, & les régles mêmes de la guerre, que cette façon de combattre, toute simple & toute parfaite qu'elle paroît aux intelligens, est défectueuse à l'égard des armes. Je n'ai garde de ne pas convenir de cette vérité, je l'ai assez sentie; mais lorsqu'il s'agit d'un nouveau Systême qui renverse le vieux, & d'attaquer un usage de longue prescription, & qui ne s'accorde pas avec les principes dont on est préoccupé, il faut y aller comme à la sape, & avec beaucoup de circonspection. On doit laisser le tems d'éxaminer & de réfléchir sur ce qu'on propose d'abord: la baze étant affermie, il n'est pas difficile de s'élever jusqu'au comble.

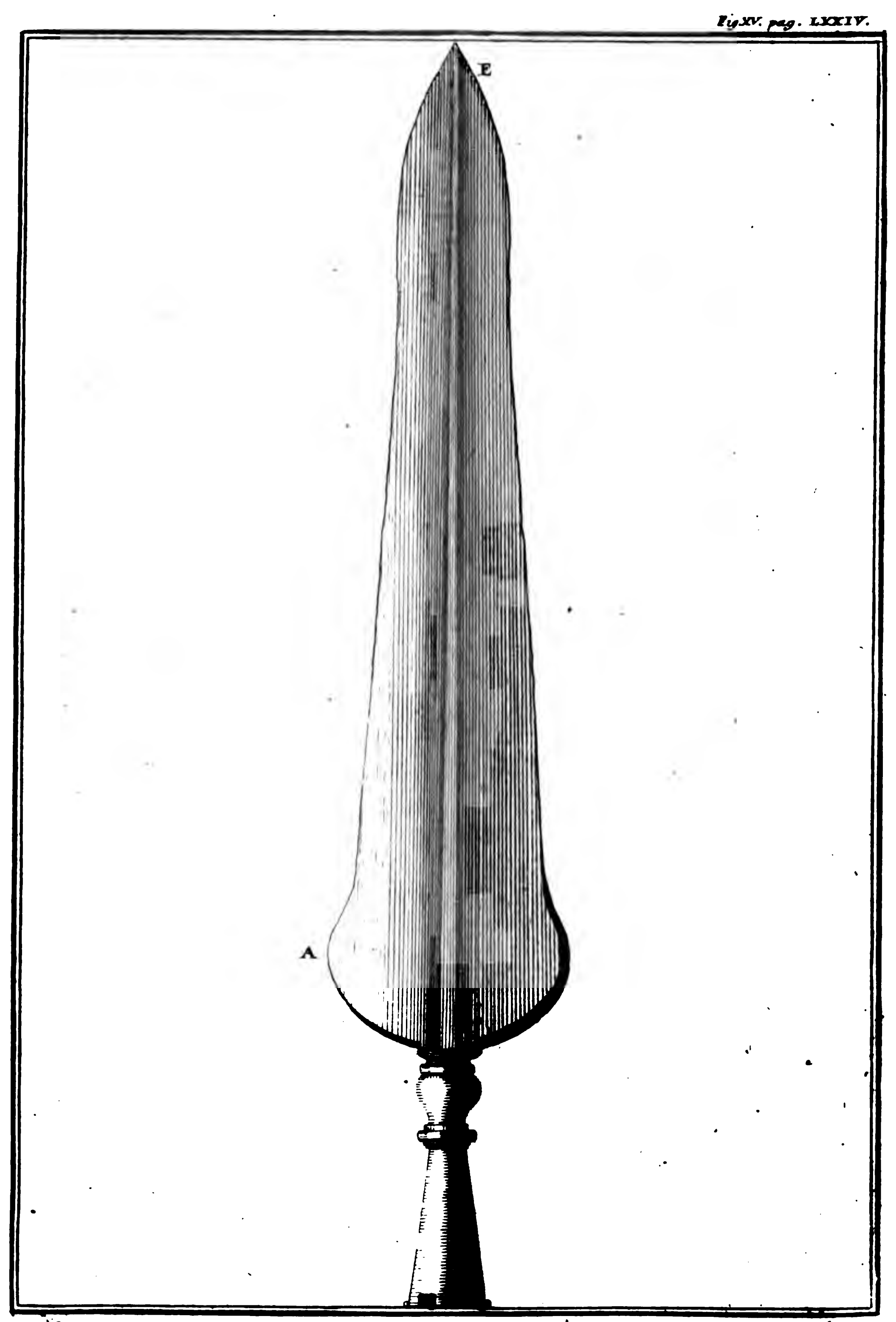
Le Lecteur éclairé voiant qu'on ne dit rien qui ne soit fondé sur beaucoup de connoissance de l'infanterie, sur des véritez démontrées, & sur des éxemples éclatans, anciens & modernes, qui se présentent en foule, tâche d'approfondir de plus en plus si l'Auteur ne s'est point trompé; ce qui suffit pour nous conduire à la recherche de la vérité, & à reconnoître ce qui peut y avoir d'imparfait dans ce principe, & ce qu'il faudroit y ajouter pour le porter au point de perfection où il peut aller.

Il n'est pas difficile de remarquer & de convenir qu'il faut des armes de longueur dans un corps comme la Colonne, comme dans toute autre: la pique se présente d'abord, malgré la prévention où l'on est ridiculement contre son rétablissement; mais cette prévention cesse bientôt par l'éxamen de cette maniére de combattre: on est alors convaincu qu'elle est nécessaire dans l'infanterie, & que les espontons & les hallebardes ne suffisent pas pour fraiser entiérement un corps contre les efforts & le choc d'une cavalerie vigoureuse. On a honte, après tout ce que nous avons dit, & si souvent répété, d'avoir été si longtems dans l'erreur; on revient au sentiment d'un de nos Maîtres,

qui dit que *la pique est la reine des armes, & le soutien de toutes les autres. Il faut plusieurs sortes d'armes dans l'infanterie, afin qu'en quelque situation où l'on se trouve, l'on ait toujours des moiens pour attaquer & pour se défendre.* C'étoit la maxime des Romains, celle-ci n'a qu'une face; je la tiens excellente. Les Experts dans l'infanterie, s'étonnent avec raison qu'on en ait détruit l'usage; il est bien plus surprenant qu'on n'y soit pas revenu, par l'expérience de notre derniére guerre de 1701, & par ce qu'on auroit dû reconnoître de foible dans la maniére de combattre de nos voisins, & de ce qu'il y a de fort & de redoutable dans la nation Françoise: j'ai assez souvent répété ce que je dis ici; mais peut-on assez le retracer dans les esprits?

Je tiens donc la pique absolument nécessaire dans l'infanterie; mais comme du tems qu'elle étoit en usage il y en avoit trop d'un quart, & même d'un tiers, un cinquiéme semble suffisant dans un bataillon: dans les corps qui composent ma Colonne, on mêlera les piquiers alternativement avec les fuseliers au premier rang de chaque section, & sur les deux premiéres files des aîles; c'est-à-dire que l'on mettra un piquier entre deux fuseliers.

Je trouve pourtant un changement considérable à faire dans cette arme; ou pour mieux dire, il faut le changer presque en tout, dans son fer comme dans sa longueur. A proprement parler c'est une pertuisanne, & quelque chose au-delà que je propose, de onze pieds en tous sens. Le fer de deux pieds de long sur cinq pouces dans sa plus grande largeur à l'endroit A. Le bois couvert de quatre petites bandes de fer pour résister contre les coups de taille d'un acier excellent, le fer fortifié jusqu'à la pointe E d'une aréte rélevée d'environ une ligne & demi; ce fer doit être d'un acier excellent & acéré. Cette arme me semble mille fois plus forte & plus avantageuse pour résister à un grand effort, & au choc de la cavalerie; outre qu'elle n'est pas moins redoutable par la pointe que par le tranchant, elle se manie plus aisément & avec plus d'adresse & de dextérité: il n'est pas aisé d'en gagner le fort. La vûe de cette arme (dont les blessures sont terribles) donne de la terreur, un seul coup suffit pour mettre le cavalier & le cheval hors de combat. On ne regarde pas fixement un corps de troupes fraizé de ces sortes d'armes, jointes aux hallebardes, aux espontons, & aux baionettes au bout du fusil, particuliérement contre une nation comme la Françoise, dont l'ardeur &



LA PERTUISANNE DE L'AUTEUR.

l'abord eſt des plus redoutables. Je pourrois même faire voir que la hallebarde eſt très-défectueuſe dans ſon fer comme dans ſa longueur ; c'eſt ce que je démontre dans un Traité analytique des armes blanches.

Polybe attribue le défaut de la phalange & la cauſe de la défaite de ce corps à pluſieurs raiſons, dont il oublie la principale. Une de ces raiſons eſt l'ordonnance Romaine, diviſée par corps qui entroient les uns dans les autres. Les Généraux Romains ſçûrent l'attirer dans des lieux difficiles & raboteux, où ne pouvant conſerver cette union, ſi néceſſaire dans un corps de piquiers, & dans une arme uniforme, les Romains profitoient des vuides qu'elle laiſſoit, à cauſe de l'inégalité du terrain.

Je veux que cela ait contribué en partie à la défaite de la phalange ; mais ce n'étoit pas là ſon plus grand défaut, c'eſt, comme je l'ai dit ailleurs, la trop grande longueur de leurs *Sariſſes*, ou de leurs piques. L'Auteur n'a pas remarqué qu'il n'y avoit guéres que les piques du premier & du ſecond rang dont on pût ſe ſervir dans la défenſe & dans l'attaque, & que celles des autres rangs reſtoient comme immobiles & ſans effet ; elles ſe trouvoient toutes ramaſſées en faiſſeau entre l'intervalle de chaque file, ſans qu'il fût preſque poſſible aux piquiers du troiſiéme rang, (car le reſte ne ſervoit que d'appui) & même du ſecond de voir ce qui ſe paſſoit hors du premier rang ; ni de remuer leurs longues piques, qui ſe trouvoient comme enchâſſées & emboîtées entre les files, ſans pouvoir porter leurs coups à droit ou à gauche : ce qui donnoit une grande facilité aux Romains de ſurmonter un obſtacle redoutable en apparence, & au fond très-mépriſable. En effet c'eſt le *Brutum-fulmen* qu'un corps de ſemblables piquiers. (a) Il ne

(a) Le Pére Daniel prétend que le nom de Pique n'eſt pas fort ancien dans nos Hiſtoires, & qu'il ne voit pas qu'on s'en ſervît avant le régne de Louis XI. quoique cette arme ſoit fort ancienne, & la mére comme la reine de toutes. Les anciens Gaulois, ni même ceux de la moienne antiquité, ne ſe ſont jamais ſervis non ſeulement de cette arme ; mais des autres d'une grandeur raiſonnable, comme du *Pilum*, des Romains. Ils n'avoient qu'un petit javelot qu'ils lançoient pour mettre enſuite l'épée à la main ; & cette épée, dont Polybe ſe moque avec raiſon, étoit encore plus mépriſable que le javelot. Le même Auteur dit que cette arme reſſuſcitée chez les Suiſſes, paſſa en France & chez les autres nations ; à ce que je vois on commença à raiſonner bien tard : après cela peut-on diſconvenir que les Suiſſes ſont infiniment plus ſages que nous, & que nous n'en approcherons jamais ? déciſion que je ne tire pas de la pique, qui eſt l'arme qui naît du ſens commun. Quoiqu'il en ſoit, on connut, & non plutôt, l'excellence de cette arme ; on s'aviſa de s'en ſervir à l'exemple de ces ſages Républicains, & de ces hommes véritablement libres, qui terraſ-

s'agissoit pour le rompre & le dissoudre, que de gagner le fort des piques des deux premiers rangs, le reste étoit peu de chose: car dès que les soldats Romains s'approchoient couverts de leurs grands boucliers, & armez de leurs épées courtes & tranchantes, plus avantageuses que les longues, non seulement contre des troupes qui combattent couvertes d'armes défensives, mais encore contre un corps de piquiers, les longues piques ne faisoient plus que les embarasser. Un peu de bon sens suffit pour reconnoître le désavantage des armes longues, qui ne sont pas mêlées avec d'autres plus courtes, indépendamment du feu; il y a une infinité d'éxemples qui démontrent cette grande vérité, & qui font voir qu'il faut des piques, ou des pertuisannes d'une longueur proportionnée dans l'infanterie: il n'en faut pas à la vérité un grand nombre, mais il en faut nécessairement.

Je ne vois pas qu'il soit fort extraordinaire qu'un bataillon rompe un corps de piquiers l'épée à la main. L'éxemple de Carmignole, Général de Visconti Duc de Milan, en est une bonne preuve. Ce Capitaine brave & résolu, se trouvant engagé en rase campagne contre dix-huit mille Suisses, tous piquiers, s'en alla au-devant, quoiqu'il n'eût que six mille chevaux & quelque infanterie à lui opposer. Le choc fut rude, &

firent le Duc de Bourgogne dans une grande bataille avec cette arme, dont ce grand Capitaine manquoit. Il les eût défaits, s'il eût pensé & combattu comme Carmignole contre la même nation, ou comme le Maréchal de Brissac. Quand nous sommes défaits & battus par le désavantage de nos armes contre d'autres plus avantageuses, il faut changer & prendre les bonnes. C'est ce que les Grecs ne firent jamais, non plus que les anciens Gaulois contre les Romains.

Ces Gaulois, qui prirent depuis le nom de François, sans changer d'humeur & d'inclination, ne changérent pas pour cela par l'expérience de leurs défaites, qui vinrent toutes du défaut de leurs armes. La bataille de Cassilin qu'ils donnérent contre Narsez, Général de Justinien, & qu'ils perdirent, ne les rendit pas plus sages ni plus avisez. A la bataille de Courtrai contre les Flamans, qui fut une journée des plus furieuses & des plus opiniâtrées, ceux-ci dûrent leur victoire à leurs piquiers, & les François qui n'en avoient point furent battus.

La Noue, célébre Officier d'infanterie, & qui a excellemment écrit de la guerre, s'éléve contre ceux qui rejettent l'usage de la pique; il la propose comme une arme excellente. Le Pére Daniel cite cet Auteur dans son Livre de la Milice Françoise, & nous citons ce Jésuite avec plaisir par l'estime que nous faisons de son Livre. On avoit peine à trouver des soldats en ce temslà qui voulussent être piquiers; & d'autant, dit la Noue, *que les soldats ne veulent plus porter de corcelets*, (c'étoit l'armûre défensive du piquier,) *cet ordre aideroit à les mettre en usage & en honneur, ce qui n'est pas si mal aisé que l'on pense; mais il seroit bon de commencer par les Capitaines, qui ont les premiers rejetté l'usage de la pique*. Ceux-là n'étoient pas les plus habiles du tems de la Noue, je le reconnois par leur sentiment. On peut juger tout de même de ceux d'aujourd'hui, qui l'embrassent sans éxamen & sans réfléxion, ni sans trop sçavoir pourquoi.

Carmignole rompu & mis en fuite. Cet homme déterminé ne se découragea point, la honte lui servit d'aiguillon pour avoir sa revanche tout sur le champ. Il rallie sa cavalerie & revient à la charge; mais lorsqu'il se vit à une certaine distance de l'ennemi, il fait mettre pied à terre à ses gens d'armes, qui étoient armez de toutes piéces, & fond sur l'ennemi serré & en bon ordre. Il en vient aux mains, s'ouvre un passage à travers cette forêt de piques, en gagne le fort, & ces piques deviennent inutiles & sans effet à cause de leur trop grande longueur; les Suisses sont enfoncez, la tuerie fut d'autant plus affreuse, que les soldats des premiers rangs étant rompus, les autres dont les piques étoient à demi baissées, ne pouvoient les présenter à l'ennemi, qui les serroit de trop près: ce qu'il y avoit de plus fâcheux & de plus triste, c'est que les rangs qui restoient encore en entier pressoient en reculant ceux qui étoient derriére, & ceux-ci par un courage mal entendu poussoient les autres qui les précédoient: de sorte que le pressement réciproque des rangs & des files leur ôta le moien de mettre l'épée à la main, au lieu qu'ils eussent dû les lâcher. Le carnage fut tel, qu'il ne s'en est guéres vû de pareil: de toute cette armée il ne resta que trois mille hommes, qui mirent armes bas; le reste fut étendu mort sur le champ de bataille. Cet éxemple, qui est très-remarquable, est une preuve de l'ascendant que l'audace & l'habileté ont sur le nombre, & l'avantage d'une arme sur l'autre.

Cette action de Carmignole démontre évidemment la foiblesse d'un corps de piques, & prouve en même tems que la trop grande longueur d'une arme est un défaut très-essentiel, comme je le fais assez voir dans mon Traité manuscrit des armes blanches: c'est ce qui m'a fait préférer la pertuisanne à la pique.

J'ai lû dans les Mémoires de Villars, qui est un Auteur estimable, & qui écrit plutôt les actions du Maréchal de Brissac, un des plus grands Capitaines de son siécle, que l'Histoire de son tems. J'ai lû, dis-je, dans cet Auteur, un éxemple d'intelligence militaire qui me surprend, & qui m'en donne une grande idée, pour ne pas dire qu'il la remplit entiérement. Je n'ai garde de laisser échaper un morceau de cette nature, je vais le donner tel que je l'ai lû.

» Je ne veux à ce propos oublier de représenter ici une
» nouvelle sorte de combat que le Maréchal avoit inventée,

» pour s'en servir le jour de la bataille. Mais en premier lieu, *dit-il*, » il faut sçavoir que *Santia* est situé en une grande » campagne traversée de long en long, & jusqu'au-delà de la » ville, d'un profond ruisseau, large de sept à huit pieds, du- » quel les ennemis avoient détourné l'eau. Le Maréchal donc, » qui l'avoit piéça fort curieusement reconnu, à la même in- » tention qui se présentoit lors, avoit délibéré de marcher avec » l'armée tout le long de ce ruisseau, qu'il farciroit d'arque- » buziers: & que d'autre côté il couvriroit l'armée par les flancs » avec quarante chariots armez, chargez de vivres, chacun » d'eux accompagnez de deux sacres & dix arquebuziers, qui » sortiroient & se retireroient par les intervalles qu'il y auroit » d'un chariot à l'autre. En tête d'un chacun bataillon, il y » devoit avoir, au derriére des deux premiers rangs de piquiers, » cent fort résolus soldats, aiant chacun un bouclier & une » épée courte & large de quatre doigts, & bien affilée, avec » commandement qu'en même tems que les bataillons s'entre- » choqueroient avec les piquiers, de se courber par dessous » les nôtres; & ainsi courbez, se jetter dans les jambes des » ennemis, & leur tailler force jarretiéres rouges, estimant » que ce seroit une éxécution & une forme nouvelle de com- » bat, qui donneroit grand avantage aux nôtres & le contraire » aux ennemis, lesquels étant investis ne pourroient laisser les » piques à leur défense.

Sur ce que j'ai dit plus haut du corps des piques, on comprendra aisément que l'invention de cet excellent Chef de guerre étoit très-bien imaginée, & d'un homme sçavant & profond dans l'infanterie, & qu'elle est aussi très-facile dans l'éxécution, puisqu'il y en a même des éxemples.

Ce que fit Fabien, Officier du régiment de Jacob, à la bataille de Ravenne, gagnée par Gaston de Foix, est une action des plus hardies dont on ait jamais ouï parler.

Cet Officier, *un des plus grands & des plus forts hommes qu'il y eût en Europe*, dit le Pére Daniel, *sauta au milieu des ennemis, & prenant par le travers une longue pique qu'il tenoit, la baissa avec tant de force* (a) *sur celles des piquiers Espagnols, au milieu des-*

(a) Je ne crois pas qu'il soit besoin d'une force si extraordinaire pour faire ce que Fabien fit. Il ne faut que ne point ignorer ce que c'est que levier. Un enfant en feroit tout autant: l'extraordinaire se trouve seulement dans la hardiesse & dans l'intrépidité de cet Officier. Le plus grand homme de l'Europe est sans doute un géant, & Fabien n'étoit pas un géant. L'Historien eût pû emploier un autre terme qui donnât une idée un peu moins colossale.

quels il étoit, qu'il donna le tems à ceux qui le ſuivoient de ſe jetter ſur eux par cet eſpace; c'eſt-à-dire que les piques ſe trouvant baiſſées, & les fers contre terre, les Eſpagnols ne pûrent les relever pour les préſenter à ceux qui venoient après, qui les mirent ſous les pieds, & ſe jettérent ſur les piquiers. C'eſt ce que l'Hiſtorien veut dire. Ç'eût été un miracle, ſi celui qui fit un coup ſi déterminé, n'y eût pas laiſſé la vie. Si les piques des Eſpagnols n'avoient pas été de la longueur ordinaire, ce brave Officier n'eût jamais penſé à une action ſi hardie.

Il y a certaine proportion dans les armes blanches qui en fait le fort ou le foible, particuliérement dans la pique. Je m'imagine qu'il n'y en a pas de plus parfaite & de plus avantageuſe que celle que je propoſe. Il eſt certain qu'une arme qui paſſe douze pieds dans ſa longueur ne vaut rien. Elle eſt ſans force, ſans action & fort embaraſſante, elle péſe à la main par la raiſon du levier : ſes coups étant moins vifs & moins redoublez, on gagne aiſément le fort des premiéres : celles du ſecond rang ſont encore moins à craindre, & les autres preſque immobiles; mes pertuiſannes ſont plus courtes, & par conſéquent plus fortes & plus aiſées à manier, & les coups plus aſſûrez : il n'y a pas moien d'y parer, ni de s'en garantir. Qu'on ait retranché cette arme par les conſeils de la multitude, cela ne me ſurprend point, la baionette pouvoit faire illuſion pour un tems : mais qu'on continue dans cette erreur, voilà ce que je trouve de fort étrange.

Fin du Traité de la Colonne.



TABLE DES CHAPITRES

Du Traité de la Colonne.

HISTOIRE


MARE TYRRHENUM five
MARE LIBYCUM
five
AFRICUM
SICILIA ANTIQUA.
ÆGADES INSULÆ
Drepanum
Eryx M.
Motya
Lilybæum Prom.
Lilybæum
Mazarum
Selinus
SICANIA POSTERIOR
Entella
Panormus
Hiccara
Soluntum
Thermæ Himerenses Col.
Himera
Nebrodes Montes
Gemelli Colles
Petrina
Agrigentinus Ager
Agrigentum
Heraclea Minoa Colonia
Cena
Camicus
Triccala
Petra
Enna
Engyum
Phintia
Ecnomus M.
Gela
Cossyra Ins
Ægusa Ins.


USCUM
Pag. 1.
Agathyrnum seu Agathyrsum
Solusabra
Calacte seu Calacta
Apollonia
Alæsa
Aluntium
Tyndarium Prom.
Tyndaris seu Tyndarium Col.
Via Valeria
Mylæ
Dianæ Facelinæ Templum
Naulochus
Falacrium Pr
Pelorus Prom
Scylla Rupes
Neptuni Fanum
Statua seu Trajectus
Mytonius M.
Messina
Charybdis
FRETUM SICULUM
Noæ
Abacænum
Thorax M.
M. Neptunius seu Pelorus
Chalcidicus Mons
Drepanum Pr.
Copria Litus i.e. Sterquilinium
Onobala seu Taurominius
Ætnæ Radices
Bidius Castellum
Ætna Mons
Taurus M.
Argennum Prom
Tauromenitanæ Rupes
Tauromenium Col.
Apollinis Archagetæ Ara
Naxus
Veneris Fanum
Herbula
Capitium
Nomæ
Heræi Montes sive Junonii
Vulcani Templum
Callipolis
Adranum
Inessa postea Ætna
Galaria
Agyrium
Centuripæ
Hybla Major
Catana seu Catina Col.
Acis fl.
Cyclopum Scopuli Tres
Amenanus fl.
Campus Piorum
Ergetium seu Sergentium
Capitoniana
Nonymna
Gelensium Philosophiana
Leontini qui et Læstrygonii Campi
Palica
Xuthia
Leontini
Menæ
Eryce
Erycas fl.
Terias fl.
Trotilum
Taurus Prom.
Xiphonia urbs et Prom.
Sinus Megarensis sive Xiphonius
Mylas fl.
Alabus fl.
Hybla Parva et Galeotis item Megara
Thapsus
Trogilus Portus
Echetla
Magella
Eubœa
Hydra
Calvisiana
Stagnu Gelæ
Hybla Heræa sive Minima
Plaga Calvisiana
HYPERIA
Acrilla
Camarina Palus
Camarina antea Hyperia
Mesopotamium
Dianæ Fons
Erbessus
Bidis
Acræ
Talaria
Gias Ager
Olympi
SYRACUSÆ Colonia
Ortygia Ins
P. Magnus
Plemyrium Castellum
Longum Prom.
Portus Naustathmus
Erineus fl.
Asinarus fl.
Buera Extrema
Caucana Portus
Motyca
Casmena
Neetum
Elorum
Elorum Castellum
Elora Tempe
Phœnicus fl. et Portus
Ichana seu Inacha
Pachynum Prom
Fanu Apollinis Libystini
Pachyni Portus seu Refugium Apollinis
Plagia Hereæ sive Hyblæ
Ina
Odyssea seu Ulysseum
ITALIÆ PARS
Regium
Columna
Dianæ Fanum
MARE SI-CULUM
Desbruslins Sculp.



HISTOIRE DE POLYBE.

LIVRE PREMIER.

PREFACE DE L'AUTEUR.

I les Historiens qui ont paru avant nous avoient omis de faire l'éloge de l'Histoire, il seroit peut-être nécessaire de commencer par là, pour exciter tous les hommes à s'y appliquer. Car quoi de plus propre à notre instruction que la connoissance des choses passées ? Mais comme la plûpart d'entr'eux ont eu soin de nous dire & de nous répéter presque à chaque page, que pour apprendre à gouverner il n'y

a pas de meilleure école, & que rien ne nous fortifie plus efficacement contre les vicissitudes de la fortune, que le souvenir des malheurs où les autres sont tombez; on me blâmeroit de revenir sur une matiere que tant d'autres ont si bien traitée. Cela me conviendroit d'autant moins, que la nouveauté des faits que je me propose de raconter sera plus que suffisante pour attirer tous les hommes, sans distinction, à la lecture de mon Ouvrage. Il n'y en aura point de si stupide & de si grossier, qui ne soit bien aise de sçavoir par quels moïens & par quelle sorte de gouvernement il s'est pû faire que les Romains en moins de cinquante-trois ans (a) soient devenus maîtres de presque toute la terre. Cet événement est sans exemple. D'un autre côté quelle passion si forte pour les spectacles, ou pour quelque sorte de science que ce soit, qui ne céde à celle de s'instruire de choses si curieuses & si intéressantes?

Pour faire voir combien mon projet est grand & nouveau, jugeons de la République Romaine par les Etats les plus célébres qui l'ont précédée, dont les Histoires sont venues jusqu'à nous.

(a) *Les Romains en moins de cinquante-trois ans.*] Est-ce une chose bien surprenante qu'une République déja puissante par la conquête de l'Italie ait étendu les limites de son Empire dans un espace aussi long que celui de cinquante-trois ans? Les Modernes qui reglent leur admiration & leurs éloges à l'égard des Anciens sur le plus ou le moins de siécles d'antiquité, conviennent sur ce point avec notre Auteur, & prennent comme une vérité ce qui n'est dans le fond qu'une flaterie. Si Polybe eût laissé là les Romains & eût remonté quelques siécles plus haut, si les Modernes eussent descendu plus bas, ils eussent trouvé beaucoup de rabais & rendu à chacun la gloire qui lui appartient. Je voudrois bien demander au premier ce qu'il pensoit d'un Sésostris, d'un Cirus, d'un Alexandre le Grand? Ces trois grands hommes n'ont-ils pas poussé plus loin leurs conquêtes en beaucoup moins de tems? Laissons les Sésostris, les Cirus, les Alexandres, que mon Auteur écarte en faveur des Romains, est-ce que depuis eux le monde auroit si fort dégénéré en Conquerants? Rien n'a-t'il paru qui en approche? N'en connoissons-nous pas, qui venus plusieurs siécles après, ne sont pas moins dignes de notre admiration pour être plus proches de nous? Un Tamerlan ou Timur-bec, un Genghiscan valent bien les Romains, valent bien un Alexandre. Celui-ci étoit Roi, & les autres de petits Souverains, & même quelque chose de moins. Il est pourtant vrai qu'ils ont porté plus loin leurs conquêtes que n'ont fait les Grecs & les Romains. L'empire de Timur a eu d'aussi foibles commencemens que celui de Rome, celui-ci n'est monté à sa puissance que très-lentement, & peu à peu, & l'autre presque tout d'un coup comme celui des Macédoniens. Timur-bec & Genghiscan ont conquis plus de païs qu'Alexandre le Grand, & donné un plus grand nombre de batailles très-sanglantes contre des peuples très-braves & très-aguerris; c'est ce qu'Alexandre & les Romains n'ont pas rencontré en Asie. Ils ont plus fait en dix ans que les Romains en cinquante-trois. Ceux-ci ont plus perdu de batailles qu'ils n'en ont gagné. Ils ont étendu leur empire par la vertu de plusieurs grands hommes, au lieu que les autres Conquérants n'ont eu besoin que de la leur pour faire de si grandes choses. La décadence de Carthage fit la grandeur de Rome, elle n'eut plus qu'un pas à faire pour s'étendre sur une partie de l'Europe & de l'Asie. Si elle alla si loin, ce fut plutôt un effet de sa puissance & de la désunion des Grecs, que de sa valeur.

& qui sont dignes de lui être comparez. Les Perses se sont vû pendant quelque tems un Empire assez étendu ; mais ils n'ont jamais entrepris d'en reculer les bornes au-delà de l'Asie, qu'ils n'aient couru risque d'en être dépouillez. Les Lacédémoniens eurent de longues guerres à soutenir pour avoir, sur la Gréce, l'autorité souveraine ; mais à peine en furent-ils paisibles possesseurs pendant douze ans. Le Roiaume des Macédoniens ne s'étendoit que depuis les lieux voisins de la mer Adriatique jusqu'au Danube, c'est-à-dire, sur une très-petite partie de l'Europe ; & quoiqu'après avoir détruit l'Empire des Perses, ils aient réduit l'Asie sous leur obéïssance : cependant, malgré la réputation où ils étoient d'être le plus puissant & le plus riche peuple du monde, une grande partie de la terre est échapée à leurs conquêtes. Jamais ils ne firent de projet ni sur la Sardaigne, ni sur la Sicile, ni sur l'Afrique. Ces nations belliqueuses qui sont au couchant de l'Europe leur étoient inconnues. Mais les Romains ne se bornérent pas à quelques parties du monde, presque toute la terre fut soumise à leur domination ; (a) & leur

(a) *Presque toute la terre fut soumise à leur domination.*] Cette expression malgré son correctif, me semble un peu forte, & fort éloignée de la vérité. Il s'en falloit bien que les Romains n'eussent couru un si grand espace. Les bornes de leur Empire ne s'étendoient pas au-delà du mont Taurus, du tems de Polybe, ils ne possédoient de l'Afrique que le païs de la domination des Carthaginois, & les provinces de l'Espagne les plus proches de la mer Méditerranée & des Colonnes d'Hercule. L'Egypte ne leur étoit pas soumise. A l'égard des Gaules, elles leur étoient inconnues, à la réserve de la partie méridionale de la Provence. Quelque tems après que notre Auteur eut donné son Histoire de la Ligurie, dont ils étoient les maîtres, ils passérent dans la Provence, & de là dans le Languedoc, où ils établirent quelques colonies pour s'assûrer le chemin jusqu'en Espagne. Ils appellérent cette nouvelle Province, leur Province, *Provincia nostra*, dont Narbonne qui lui donna son nom dans la suite, fut la Capitale, & dont le Roussillon faisoit partie. Tous les autres peuples à l'Occident, & au Nord de ces Provinces méridionales, n'ont été connus que longtems après Polybe, si ce n'est les Alpes maritimes, & quelque peu de la lisiére des Alpes Cotiennes. Denis d'Halicarnasse, qui écrivoit dans un tems qui n'étoit pas éxemt de flaterie, pousse plus loin l'hyperbole : car il dit que Rome étoit maîtresse de toute la terre, & qu'elle n'avoit point d'autres bornes que l'Orient & l'Occident. Je lui passe l'Occident, quoiqu'il restât encore quelques peuples de l'Espagne vers les côtes de l'Océan qui n'étoient pas encore soumis aux Romains, & l'Angleterre qui n'étoit pas entiérement domptée. L'Elbe & le Danube servoient de bornes du côté du Nord, & l'Euphrate à l'Orient. Ce sont les frontiéres de l'Empire Romain du tems que Denis d'Halicarnasse donne son Histoire des Antiquitez Romaines. On peut voir par ce que je viens de dire, qu'il s'en falloit bien qu'ils ne dominassent sur toute la terre. Mais d'où vient que nous élevons si haut la grandeur Romaine & la vaste étendue de leur domination, comme s'il n'y avoit rien au-delà de leur gloire & de leur puissance, lorsque sans remonter si haut & en descendant plusieurs siécles plus bas, on trouve l'Empire des Sarrasins ? A-t-on jamais lû une suite si longue & si suivie de victoires & de conquêtes ? Ils les poussérent si loin, qu'à peine celles des Romains comprennent une partie de leur Empire.

puissance est venue à un point que nous admirons aujourd'hui, & au-delà duquel il ne paroît pas qu'aucun peuple puisse jamais aller. C'est ce que l'on verra clairement par le récit que j'entreprens de faire, & qui mettra en évidence les avantages que les curieux peuvent tirer d'une éxacte & fidéle Histoire.

Celle-ci commencera, par rapport au tems, à la cent quarantiéme Olympiade. (*a*) Par rapport aux faits, nous la commencerons chez les Grecs par la guerre que Philippe fils de Démétrius & pére de Persée fit avec les Achéens aux peuples de l'Etolie, & que l'on appelle la guerre Sociale : chez les Asiatiques, par celle qu'Antiochus & Ptolomée Philopator se déclarérent pour la Cœlosyrie : dans l'Italie & l'Afrique, par celle des Romains contre les Carthaginois, & que d'ordinaire on appelle la guerre d'Annibal. Tous ces événemens sont la suite de l'Histoire d'Aratus le Sicyonien. Avant cela les choses qui se passoient dans le monde n'avoient entr'elles nulle liaison ; chacun avoit ses raisons pour entreprendre & pour éxécuter, qui lui étoient particuliéres. Chaque action étoit propre au lieu où elle s'étoit passée. Mais depuis tous les faits se sont réunis comme en un seul corps, les affaires de l'Italie & de l'Afrique n'ont formé qu'un tout avec celles de l'Asie & de la Gréce, toutes se sont rapportées à une seule fin ; & c'est pour cela que nous avons fixé à ces tems-là le commencement de cette Histoire. Car ce ne fut qu'après s'être soumis les Carthaginois par la guerre dont nous parlions tout à l'heure, que les Romains, croiant s'être ouvert un chemin sûr à la conquête de l'Univers, osérent porter leurs vûes plus loin, & faire passer leurs armées dans la Gréce & dans le reste de l'Asie.

Si les Etats, qui se disputoient entr'eux l'Empire souverain, nous étoient bien connus, peut-être ne seroit-il pas nécessaire de commencer par montrer quel étoit leur projet & quelles

(*a*) *Celle-ci commencera, par rapport au tems, à la cent quarantiéme Olympiade.*] Iphitus Roi d'Elide, & Licurgue Roi de Lacédémone, rétablirent les Jeux Olympiques instituez par Hercule à l'honneur de Jupiter. Ces Jeux ne se célébroient que dans certaines occasions ; ces deux Rois établirent la coutume de les célébrer tous les quatre ans près de la ville d'Olympie ; c'est ce qui donna le nom d'Olympiade aux quatre années révolues. Je tire tout ceci de Tourreil, qui dit que cet intervalle prescrit & fixé par la Religion parut le plus commode pour distinguer les tems.

Le premier qui s'en servit fut Timée sous Ptolomée Philadelphe. Jusques-là on marquoit d'ordinaire les événemens par les années des Archontes d'Athénes & des Rois de Lacédémone. Eratosthéne, sous Ptolomée Evergétes, imita Timée : mais de tous les Historiens Grecs, qui comptent de la sorte & qui nous restent, le plus ancien c'est Polybe.

forces ils avoient lorsqu'ils s'engagérent dans une si grande entreprise. Mais parce que la plûpart des Grecs ne sçavent quelle étoit la forme du gouvernement des Romains & des Carthaginois, ni ce qui s'est passé parmi ces peuples, nous avons cru qu'il étoit à propos de mettre sur ce sujet deux Livres à la tête de notre histoire; afin qu'il n'y ait personne en la lisant qui soit en peine de sçavoir par quelle politique, quelle force & quels secours, les Romains ont formé des projets qui les ont rendus maîtres de la terre & de la mer. Après la lecture de ce que nous dirons par avance dans ces deux Livres, on verra que ce n'est pas sans raison qu'ils ont conçu le dessein de rendre leur empire universel, & que pour éxécuter ce projet, ils ne pouvoient prendre des mesures plus justes. Car ce qui distingue mon Ouvrage de tout autre, c'est le rapport qu'il aura avec cet événement qui fait l'admiration de nos jours. Comme la fortune a fait pancher presque toutes les affaires du monde d'un seul côté, & semble ne s'être proposé qu'un seul but: ainsi je ramasserai aux Lecteurs sous un seul point de vûe les moiens dont elle s'est servie pour l'éxécution de ce dessein.

C'est là le principal motif qui m'a porté à écrire. Un autre a été, que je ne voiois personne de nos jours qui eût entrepris une histoire universelle. Cela m'auroit épargné bien des soins & bien de la peine. Il y a des Auteurs qui ont décrit quelques guerres particuliéres, on en voit qui ont ramassé quelques évémens arrivez en même-tems: mais il n'y a personne, au moins que je sçache, qui assemblant tous les faits & les rangeant par ordre, se soit donné la peine de nous en faire voir le commencement, les motifs, la fin. Il m'a paru qu'il ne falloit pas laisser dans l'oubli le plus beau & le plus utile ouvrage de la fortune. Quoique tous les jours elle invente quelque chose de nouveau, & qu'elle ne cesse d'éxercer son pouvoir sur la vie des hommes, elle n'a jamais rien fait qui approche de ce que nous voions aujourd'hui. Or c'est ce que l'on n'apprend pas dans les Historiens particuliers. On seroit ridicule si après avoir parcouru les villes les plus célébres l'une après l'autre, ou les avoir vûes peintes séparément, on s'imaginoit pour cela connoître la forme de tout l'Univers & en comprendre la situation & l'arrangement. Il en est de ceux qui pour sçavoir une histoire particuliére se croient suffisamment instruits de tout, comme de ceux qui après avoir examiné les membres épars d'un beau corps, se mettroient en tête qu'il ne leur reste plus rien à ap-

prendre sur sa force & sur sa beauté. Qu'on joigne ensemble & qu'on assortisse les parties, qu'on en fasse un animal parfait soit pour le corps, soit pour l'ame, & qu'on le leur montre une seconde fois, ils reconnoîtront bientôt que la prétendue connoissance qu'ils en avoient d'abord, étoit bien plus un songe qu'une réalité. Sur une partie on peut bien prendre quelque idée du tout, mais jamais une notion distincte. De même l'histoire particuliére ne peut donner que de foibles lumiéres sur l'histoire universelle. Pour prendre goût à cette étude & en faire profit, il faut joindre & approcher les événemens, il faut en distinguer les rapports & les différences.

Nous commencerons le premier Livre où finit l'histoire de Timée, je veux dire par la premiére expédition que les Romains firent hors de l'Italie, ce qui arriva en la cent vingt-neuviéme Olympiade. Ainsi nous serons obligez de dire quand, comment & à quelle occasion, après s'être bien établis dans l'Italie, ils entreprirent d'entrer dans la Sicile. Car c'est dans ce païs qu'ils portérent d'abord leurs armes. Nous nous contenterons de dire simplement le sujet pour lequel ils sortirent de chez eux, de peur qu'à force de chercher cause sur cause, il ne nous en reste plus pour en faire le commencement & la base de notre histoire. Pour le tems il nous faudra prendre une époque connue, dont tout le monde convienne & qui se distingue par elle-même : ce qui n'empêchera pas que reprenant les choses d'un peu plus haut, nous ne rapportions du moins en abrégé tout ce qui s'est passé dans cet intervalle. Cette époque ne peut être ignorée ou même disputée, que tout ce que l'on raconte ensuite ne paroisse douteux & peu digne de foi ; au lieu que lorsqu'elle est une fois bien établie, on se persuade aisément que tout le reste est certain.



CHAPITRE PREMIER.

Premiere expédition des Romains hors de l'Italie. Messine est surprise par les Campaniens & Rhege par quatre mille Romains. Rome punit cette derniere trahison. Les Campaniens ou Mamertins battus par Hiéron Préteur de Syracuse, implorent le secours des Romains & l'obtiennent, quoique coupables de la même perfidie, que les Rhéginois. Défaite des Syracusiens & des Carthaginois. Retraite de Hiéron.

CE fut donc la dix-neuviéme année après le combat naval donné près de la ville d'Ægospotame dans l'Hellespont, & la seiziéme avant la bataille de Leuctres, l'année que les Lacédémoniens, par les soins d'Antalcide, firent la paix avec les Perses, que Denis l'ancien après avoir vaincu les Grecs d'Italie sur les bords de l'Ellépore, fit le siége de Rhege, & que les Gaulois s'emparérent de Rome, à l'exception du Capitole: (a) Ce fut

Premiére expédition des Romains hors de l'Italie.

(a) *Les Gaulois s'emparerent de Rome à l'exception du Capitole.*] Tite-Live donne souvent dans le merveilleux. C'est dommage. Sans cela son histoire eût été beaucoup moins défectueuse. Il compose des victoires imaginaires par haine, par jalousie ou par esprit flateur, pour rehausser la gloire ou couvrir la honte de sa nation. Sa partialité éclate sur-tout dans la victoire qu'il fait remporter à Camille sur les Gaulois, dans le tems qu'on étoit à peser l'or pour la rançon du Capitole que les Gaulois tenoient assiégé après s'être rendu maîtres de Rome. Notre Auteur ne dit pas un seul mot de cette prétendue victoire. Si Polybe en eût eu la moindre nouvelle, il en eût dit quelque chose, de peur de choquer les Romains par la suppression d'un fait de cette nature. Auroient-ils souffert, ces fiers Républicains, qu'il s'éloignât des autres Historiens, s'il y en eût eu quelqu'un qui en eût parlé? ne lui auroient-ils pas reproché qu'il cherchoit à étouffer leur gloire & à mettre leur honte dans tout son jour?

M. Dacier dans la préface de son Plutarque, prétend que Tite-Live n'a point imposé à la postérité sur cette victoire de Camille. Les preuves qu'il allégue contre l'opinion de Polybe ne me paroissent pas fondées. *Il suffit*, dit-il, *que Plutarque a Tite-Live pour garant*, notez que le premier a copié le second; *d'ailleurs*, continue-t'il, *Polybe n'ayant écrit son histoire qu'après l'Olympiade 157. près de 240. ans après cet exploit de Camille, on peut croire qu'il n'étoit pas mieux instruit que Tite-Live, qui avoit écrit la sienne avant la premiere année de l'Olympiade 189. c'est-à-dire 124. ou 125. ans après Polybe.* Quoi? cette antériorité de tems de Polybe sur Tite-Live doit être comptée pour rien? Ce sçavant homme soupçonne que Polybe, ami de Scipion, avoit en vûe d'éclipser la gloire de Camille, dont l'éclat pouvoit diminuer celle de son Héros. Ce soupçon est-il bien légitime? De grace qu'on me fasse voir un seul Historien Latin qui ait relevé Polybe sur cela, au lieu que l'opinion de Tite-Live est combattue & repoussée par des Historiens anciens. Suetone & Justin lui sont formellement contraires. Dacier cite le premier & ne dit mot du second. Le bon est que Plutarque se dédit dans son traité de la fortune des Romains. *Si ce que Polybe écrit*, dit-il, *touchant les Gaulois qui prirent Rome est vrai.* Dacier fait bouclier de ce *Si.* Il dit qu'il marque son doute: cela marque plutôt que ce fait de Camille étoit de l'invention de Tite-Live & qu'il n'en avoit aucun garant. D'ailleurs Plutarque vi-

dis-je cette année que les Romains aiant fait une tréve avec les Gaulois aux conditions qu'il plût à ceux-ci d'éxiger, après avoir contre toute espérance regagné leur patrie & avoir un peu augmenté leurs forces, déclarérent ensuite la guerre à leurs voisins. Vainqueurs de tous les Latins ou par leur courage ou par leur bonheur, ils portérent la guerre chez les Tyrrhéniens, de-là dans les Gaules & ensuite chez les Samnites, qui à l'Orient & au Septentrion confinent au païs des Latins. Quelque tems après, & un an avant que les Gaulois fissent irruption dans la Grece (a), fussent défaits à Delphes & se jettassent dans l'Asie, les

voit dans un siécle inquisiteur & flateur, il n'osoit trop appuyer sur le sentiment de Polybe, de peur de déplaire aux Romains, outre que les ouvrages de Tite-Live étoient révérez parce qu'ils commençoient à vieillir. Les fables les plus impertinentes & les plus fausses prennent à la longue la place de la vérité, & imposent aux esprits crédules. On croyoit alors à Rome ce qu'on ignoroit du tems de Polybe.

L'Historien Romain est démenti par deux autres dignes de foi, Justin & Suetone; celui-ci dit que *Drusus emporta de la Gaule, où il commandoit en qualité de Propréteur, tout l'or qui avoit été donné autrefois aux Gaulois, qui assiégeoient le Capitole, & que cet or ne leur fut point arraché par Camille, comme la renommée le publie.* Cela est formel; cependant cette autorité ne paroît pas assez grave à M. Dacier pour tenir tête à celle de Tite-Live. Si ce passage n'est point d'un poids trébuchant, Justin le fera pancher tout à fait. Les Ambassadeurs Romains ayant traité les Etoliens avec beaucoup de hauteur, ceux-ci qui n'étoient pas autrement endurants, se mocquérent de leurs rodomontades. *Ne vous avisez pas de nous menacer*, leur dirent-ils, *est-ce qu'il y a quelqu'un sur la terre qui puisse ignorer que vous n'avez pû conserver votre ville de l'insulte des Gaulois? les en avez-vous chassez les armes à la main, lorsqu'ils en furent les maîtres? Ce ne fut que par votre or que vous la rachetâtes.*

Je m'étonne, que parmi un si grand nombre de Sçavans anciens, & modernes, personne n'ait remarqué le ridicule répandu dans le récit que fait Tite-Live de cette affaire de Camille. Je ne vois rien de plus mal inventé. Camille marche au secours du Capitole, & entre dans Rome, dont les Gaulois sont les maîtres. Il campe dans l'enceinte de ses murs, comme dans une vaste campagne, sans aucune opposition de la part d'une grande armée qui y loge. Il laisse là son armée, monte au Capitole, lui en personne, au travers des ennemis. Il arrive dans le tems qu'on pesoit l'or. Il s'oppose à la capitulation, la rompt comme étant faite sans ses ordres, fait remporter cet or. Brennus Général des Gaulois se plaint & s'emporte contre Camille: ils en viennent aux paroles. Les deux Chefs se retirent, & le Romain tranquillement quoiqu'au milieu, & à la discrétion de ses ennemis. Ils en viennent aux armes. Il se donne un grand combat dans Rome même, où deux grandes armées se trouvent au large. Brennus, qui craint l'événement d'un second engagement se retire à la faveur des ténébres. Le Général Romain, averti de sa retraite précipitée, comme s'il en étoit à cent lieuës, se met à ses trousses. Il le joint & donne la bataille de Gabies. Tite-Live qui se défie de sa capacité dans le récit de l'ordre & des circonstances d'une bataille qu'il imagine, saute par dessus, comme il a fait pour le premier combat, de peur de donner dans quelque travers, sans penser que tout ce qu'il nous a déja débité est absurde & digne d'être mocqué. Il nous apprend une des plus grandes victoires que les Romains aient jamais remportée, & nous laisse là sans la moindre circonstance; cependant la défaite des Gaulois est si grande, si entiere & si prodigieuse, qu'il ne se sauve d'un massacre si effroiable pas même un Gaulois pour en porter la nouvelle aux autres. En vérité c'est trop présumer de son éloquence que de la croire capable de nous persuader de pareils contes.

(a) *Avant que les Gaulois fissent irruption dans la Grece, fussent défaits à Delphes.*] Cette invasion des Gaulois est célé-

Tarentins

Tarentins craignant que les Romains ne tirassent vengeance

bre dans l'histoire. Elle se fit l'an de Rome 474. Brennus à la tête d'une armée composée de Tectosages, de Troëmes & de Tolistoboges, tous Gaulois, & qui montoit à 150000. hommes d'infanterie & 20400. chevaux, partit de la Pannonie pour aller ravager la Grece. Chemin faisant il se soûmet l'Ionie & l'Illyrie, défait Sosthene Roi de Macédoine qui vouloit l'arrêter, & contraint les Macédoniens de se retirer dans les places fortes & de lui abandonner la campagne. Il prend ensuite la route de Delphes, dans le dessein d'en enlever tous les trésors. Il ne se faisoit aucun scrupule d'y porter la main, quoiqu'ils fussent consacrez à Apollon. *Les richesses*, disoit-il en plaisantant, *ne sont que pour nous autres pauvres mortels, les Dieux n'en ont que faire, accommodons-nous de ce dont ils ne sçauroient faire aucun usage. Ils ne demandent que nos vœux & nos prieres; & nullement notre or & notre argent, & les Prêtres du Temple notre argent plutôt que nos vœux & nos prieres.* Après cette dévote harangue, il marche vers les Thermopyles: mais les Grecs y avoient posté un corps de Troupes de 23000. hommes de pied & de 3000. chevaux, commandez par Callipus Général des Athéniens; & pour arrêter les Gaulois au passage du Sperchio, ils avoient détaché mille soldats armez à la légére avec la plus grande partie de leur cavalerie, pour aller rompre les ponts que les Gaulois avoient construits sur cette riviere & se camper en face de Brennus. Mais ce rusé Capitaine trouva d'abord moyen de se tirer d'affaire. Dix mille hommes par son ordre cotoient la riviere jusqu'à un endroit où elle s'élargit & forme une espece de lac, la passent partie à gué, partie sur leurs boucliers, & vont au détachement qui épouvanté se retire au camp des Thermopyles. Brennus avance de ce côté-là, les Grecs viennent à sa rencontre, la bataille se donne, & Brennus battu ne trouve de salut que dans une prompte retraite. Sept jours après il tente le passage du mont Oeta par un sentier étroit qui aboutissant aux ruines de Trachines, conduisoit à un Temple de Minerve qu'il se promettoit de piller: mais la garnison de ce poste se défendit si bien qu'elle fit échouer l'entreprise. Le Gaulois ne se rebute pas, il tente une diversion. Il détache 40000. fantassins & 800. chevaux avec ordre d'aller ravager l'Etolie. Cet ordre s'execute avec barbarie. Les Etoliens qui étoient aux Thermopyles volent au secours de leur patrie, & défont en effet au moins la moitié du détachement. Pendant ce tems-là Brennus, après avoir donné ordre à Acichorius d'attaquer de front les Grecs, quand après son passage il les attaqueroit en queuë, passe dans la Grece interieure par un sentier que lui montrent les peuples Ænians, & aussitôt fond sur les Grecs qui assaillis devant & derriere s'embarquent sur les vaisseaux des Athéniens au port de Lamiac, & laissent libre aux Gaulois le passage des Thermopyles. Delà Brennus marche à Delphes avec 65000. hommes d'infanterie. Il falloit brusquer l'attaque: mais dans le conseil de guerre quelques Officiers trop mous furent d'avis que l'on devoit donner aux Troupes le loisir de se refaire, & malheureusement cet avis prévalut, de sorte que les Delfiens eurent tout le tems de se fortifier & de ramasser du secours. Les Gaulois se disposent à l'attaque de la ville: mais la garnison composée de 4000. hommes descend de la montagne au devant de l'ennemi. On en vient aux mains, & les Gaulois auroient apparemment eu le dessus, si le ciel ne s'étoit mis du côté des Delfiens. Un orage terrible, au rapport de Pausanias, accompagné de foudres & d'éclairs, détacha du Parnasse de gros rochers, qui roulant sur les Gaulois jettérent dans l'armée tant de désordre & de confusion, qu'ils furent contraints d'abandonner le champ de bataille. La nuit suivante une nouvelle secousse du Parnasse acheva de les déconcerter. Ils se retirent, & dans la marche une terreur panique les saisissant, ils se battent Gaulois contre Gaulois sans se reconnoître & font mordre la poussiere à 10000. hommes. Dix mille autres périrent de faim & de misére. Les Etoliens qui se mirent à leurs trousses en tuérent six mille. Brennus criblé de blessures se fait apporter du vin, s'enivre & meurt. Acichorius mis en sa place repasse le Sperchio, & arrivé dans la Dardanie il y est si maltraité, qu'à peine resta-t-il d'une armée si nombreuse un seul Gaulois pour porter à ses compatriotes la triste nouvelle de leurs malheurs. Ainsi se termina la fameuse expédition dont parle ici notre Auteur. Ce récit est fort différent de ce qui se lit sur cette matiere dans les historiens modernes. J'en ai l'obligation aux PP. Bénédictins qui impriment une nouvelle histoire du Languedoc, où l'on trouvera ce fait appuié & revêtu de toutes ses circonstances.

de l'insulte qu'ils avoient faite à leurs Ambassadeurs, appellérent Pyrrhus (a) à leur secours. Les Romains s'étant soumis les Tyrrhéniens & les Samnites, & ayant gagné plusieurs victoires sur les Gaulois répandus dans l'Italie, ils pensérent alors à la conquête du reste de ce païs, qu'ils ne regardoient plus comme étranger, mais comme leur appartenant en propre; au moins pour la plus grande partie. Exercez & aguerris par les combats qu'ils avoient soutenus contre les Samnites & les Gaulois, ils entreprirent Pyrrhus, le chassérent d'Italie, & défirent ensuite tous ceux qui avoient pris parti pour ce Prince.

Messine est surprise par les Campaniens,

Après avoir vaincu leurs ennemis & subjugué tous les peuples de l'Italie aux Gaulois près, ils conçurent le dessein d'assiéger les Romains qui étoient alors dans Rhége.

Ces deux villes Messine & Rhége, toutes deux bâties sur le même détroit, eurent à peu près le même sort. Peu avant le tems dont nous venons de parler, les Campaniens qui étoient à la solde d'Agathoclés, charmez depuis longtems de la beauté & des autres avantages de Messine, eurent la perfidie de s'en saisir sous le beau semblant d'y vivre en bonne intelligence avec les citoiens. Ils y entrérent comme amis: mais ils n'y furent pas plûtôt, qu'ils chassérent les uns, massacrérent les autres, prirent les femmes & les enfans de ces malheureux, selon que le hazard les fit alors tomber entre leurs mains, & partagérent entre eux ce qu'il y avoit de richesses dans la ville & dans le païs.

& Rhége par 4000. Romains.

Peu après, leur trahison trouva des imitateurs. L'irruption de Pyrrhus en Italie & les forces qu'avoient sur mer les Carthaginois, aiant jetté la crainte & l'épouvante parmi les Rhé-

(a) *Appellérent Pyrrhus à leur secours.*] Ce peuple se broüilla très-imprudemment & très-mal à propos avec les Romains; il viola le droit des gens à l'égard de leurs Ambassadeurs par un traitement injurieux & si sale, dit Florus, qu'il n'est pas même honnête à rapporter. Les Romains ne manquerent pas d'en tirer raison: mais les Tarentins s'apperçûrent bientôt que la partie n'étoit pas égale. Ils aimérent mieux appeller un Prince étranger à leur secours que de faire la paix, & le tout à l'instigation d'une troupe de misérables Demagogues qui vouloient gouverner & qui mirent tout en combustion. Qu'arriva-t'il de tout ce manége? Après une guerre de deux ou trois années, après un nombre de batailles & de combats très-âpres & très-opiniâtres dont le vainqueur se trouvoit aussi mal que le vaincu; Pyrrhus se dégoûta de cette guerre selon sa coutume: il crut la Sicile plus aisée à conquérir, il y passa & laissa là les Tarentins en attendant que l'envie lui reprît d'y revenir & de se conserver l'entrée de l'Italie. Par-là les Tarentins se virent obligez de subir le joug de Rome un peu plutôt qu'ils n'eussent dû s'y attendre: c'est le sort des petits Etats qui veulent se mesurer avec de plus puissants qu'eux; ils deviennent tôt ou tard la proie du victorieux ou de celui des deux dont ils ont imploré l'assistance.

ginois, ils implorérent la protection & le secours des Romains. Ceux-ci vinrent au nombre de quatre mille sous la conduite de Décius Campanus. Pendant quelque tems ils gardérent fidélement la ville : mais éblouis de ses agrémens & des richesses des citoiens, ils firent alliance avec eux, comme avoient fait les Campaniens avec les Messinois, chassérent une partie des habitants, égorgérent l'autre, & se rendirent maîtres de la ville.

Les Romains furent très sensibles à cette perfidie. Ils ne purent y apporter de reméde sur le champ, occupez qu'ils étoient aux guerres dont nous avons parlé : mais dès qu'ils les eurent terminées, ils mirent le siége devant Rhége. La ville fut prise, on passa au fil de l'épée le plus grand nombre de ces traîtres, qui prévoiant ce qui devoit leur arriver se défendirent avec furie. Le reste qui montoit à plus de 300. pris prisonnier & envoié à Rome, y fut conduit sur le marché par les Préteurs, battu de verges & mis à mort : éxemple de punition que les Romains crurent nécessaire pour rétablir chez leurs alliez la bonne opinion de leur foi. On rendit aussi aux Rhéginois leur païs & leur ville. Pour les Mamertins, c'est à dire les peuples de la Campanie, qui s'étoient donné ce nom après avoir surpris Messine, tant qu'ils furent joints avec les Romains qui avoient envahi Rhége, non seulement ils demeurérent tranquilles possesseurs de leur ville & de leur païs, mais ils inquiétérent fort les Carthaginois & les Syracusains pour les terres voisines, & obligérent une grande partie de la Sicile à leur paier tribut : mais ceux qui tenoient Rhége n'eurent pas été plutôt assiégez, que les choses changérent de face. Car privez de leur secours, ils furent eux-mêmes repoussez & renfermez dans leur ville par les Syracusains pour les raisons que je vais dire.

Rome punit cette trahison.

La dissension s'étant mise entre les citoiens de Syracuse & leurs Troupes, celles-ci s'arrêtant autour de Margane, élurent pour chefs Artémidore & Hiéron qui dans la suite les gouverna. Le dernier étoit alors fort jeune à la vérité, mais d'une prudence & d'une maturité qui annonçoit un grand Roi. Honoré du commandement, il entra dans la ville par le moien de quelques amis, & maître de ces gens qui ne cherchoient qu'à brouiller, il se conduisit avec tant de douceur & de grandeur d'ame, que les Syracusains, quoique mécontens de la liberté que s'étoient donnée les soldats, ne laissérent pas de le faire Préteur d'un consentement unanime. Dès ses premiéres démarches, il fut aisé de juger que ce Préteur aspiroit à

Commencement d'Hiéron.

quelque chose de plus qu'à ette charge. En effet voyant qu'à peine les troupes étoient sorties de la ville, que Syracuse étoit troublée par des esprits séditieux & amateurs de la nouveauté, & que Leptinés distingué par son crédit & sa probité avoit pour lui tout le peuple, il épousa sa fille, dans le dessein d'avoir toujours dans la ville par cette alliance un homme sur lequel il pût compter, lorsqu'il seroit obligé de marcher à la tête des armées. Pour se défaire ensuite (a) des vétérans étrangers, esprits remuants & mal intentionnez, il mena l'armée contre les

(a) *Pour se défaire ensuite des vétérans étrangers.*] De la corruption des mœurs au mépris des loix militaires, il n'y a qu'un pas à faire; & lorsque les châtimens ne suivent pas de près les fautes de cette nature, on passe bientôt à l'insolence qui s'accroît par l'impunité, d'où naît l'esprit de faction & de révolte. Cela va par dégrez. Lorsqu'un corps de mutins s'est déclaré par quelque coup d'éclat, c'est un mal sans remede, non dans un peuple corrompu & factieux dont les interêts sont divisez & qui ne va pas du même branle, mais dans une milice corrompuë; & si on le remarque bien, le mal commence toujours par les Officiers dont la négligence, la débauche & le luxe sont les plus grands maux d'un Etat. Les soldats qui voient de telles gens à leur tête les méprisent; la désobéïssance est une suite de ce mépris, & les révoltes suivent la désobéïssance. Le supplice de quelques-uns des plus mutins n'est d'aucun effet parmi un si grand nombre de coupables. Hiéron comprit bien aisément qu'il n'en feroit jamais le maître, qu'ils étoient trop bien unis, & que le châtiment des plus coupables ne manqueroit pas d'irriter le reste.

Il n'ignoroit pas que les soldats n'avoient aucun droit à l'élection des Magistrats, & qu'ayant été assez hardis pour s'arroger un pouvoir qui ne leur appartenoit pas il n'y auroit rien dont ils ne fussent capables, si quelqu'autre aussi ambitieux que lui, s'avisoit d'employer les mêmes pratiques & les mêmes moiens de corruption pour se faire élire & se mettre en sa place. Cela lui parut de telle importance & pour ses intérêts & pour ceux de la République, qu'il résolut d'exterminer cette milice factieuse dont la licence & l'esprit de rébellion ne pouvoit que corrompre les autres & les porter à prêter l'oreille à de plus grands changements. Il en vint à bout par son esprit & par son adresse, exemple qui eût dû servir de leçon aux Empereurs Romains pour les garentir des Cohortes Prétoriennes, lorsqu'ils s'apperçûreut que la discipline militaire se relâchoit par la licence de Rome; au lieu qu'ils augmentérent le mal pour en avoir négligé le remede, soit par la crainte de remuer les esprits par une trop grande sévérité, ou qu'en les rappellant à l'observation des loix militaires & à leur ancienne vertu, l'horreur de tant de crimes & leur tirannie ne les portassent à se défaire de tels maîtres, pour en délivrer Rome & le genre humain. Il falloit à ces monstres des gens qui les imitassent dans leurs vices. C'eût été une espece de miracle qu'un corps de troupes qui ne bougeoit d'une capitale, pût se conserver pur au milieu d'une cour dissoluë. Ce corps devint en peu de tems le réceptacle & l'azile d'une foule de scélérats, de traîtres, de voleurs & d'assassins. Ils portérent si loin leur audace qu'ils égorgeoient leurs Empereurs pour en mettre d'autres en leur place, la plûpart aussi lâches, aussi cruels & plus dissolus que leurs soldats. Ce qu'il y a de plus étrange, c'est qu'après la mort de Sévére, ceux qui l'avoient égorgé, mirent l'Empire à l'encan & firent crier du haut du rempart de leur camp que l'empire Romain étoit à vendre au plus offrant, & il trouva un acheteur, qui fut ensuite traité comme les autres. Rien n'étoit plus aisé que de s'en débarasser. On eût pû les dépaïser & les envoier dans les armées, avec ordre aux Généraux de les exterminer.

Il y a quelques Empereurs Turcs qui ont cherché à détruire leurs Janissaires par un semblable secret que celui de Hiéron: s'ils n'ont pas réüssi, ils ont dû s'en prendre à leur lâcheté; car pour imiter le Roi de Syracuse il faut en avoir le courage & la prudence; ce n'est pas assez, on doit les mener soi-même à la guerre, les précipiter dans le piége, sans qu'il y paroisse & sans s'y laisser prendre.

Mamertins comme contre des Barbares qui occupoient Messine. Campé auprès de Centoripe, il range son armée en bataille le long du Cyamozore, tenant à l'écart la cavalerie & l'infanterie Syracusaine, comme s'il en eût eu affaire dans un autre endroit. Il n'oppose aux Mamertins que les soldats étrangers, les laisse tous tailler en piéces, & pendant le carnage il retourne tranquillement à Syracuse avec les troupes de la ville. L'armée ainsi purgée de tout ce qui pouvoit y causer des troubles & des séditions, il leva par lui-même un nombre suffisant de troupes à la solde, & remplit ensuite paisiblement les devoirs de sa charge. Les Barbares fiers de leurs premiers succès se répandant dans la campagne, il marcha contre eux avec les troupes Syracusaines qu'il avoit bien armées & bien aguerries, & leur livra la bataille dans la plaine de Mile sur le bord du Longanus. Une grande partie des ennemis resta sur la place, & les Chefs furent pris prisonniers. Retourné à Syracuse, il y fut déclaré Roi par tous les alliez.

Les Mamertins implorent & obtiennent le secours des Romains.

La perte de cette bataille jointe à la prise de Rhége dérangea entiérement les affaires des Mamertins. Les uns eurent recours aux Carthaginois, ausquels ils se livrérent eux & leur citadelle. Les autres abandonnérent la ville aux Romains, & les firent prier de venir à leur secours, grace, disoit-on, qu'ils ne pouvoient refuser à des gens qui étoient de même nation qu'eux. Les Romains hésitérent longtems sur ce qu'ils répondroient. Cette demande leur parut d'abord tout à fait déraisonnable. Après avoir puni avec une extrême sévérité leurs propres citoiens pour avoir trahi les Rhéginois; ils ne pouvoient avec justice envoïer du secours aux Mamertins, qui s'étoient emparé par une semblable trahison non seulement de Messine, mais encore de Rhége; d'un autre côté il étoit à craindre que les Carthaginois, déjà maîtres de l'Afrique, de plusieurs provinvinces de l'Ibérie & de toutes les Isles des mers de Sardaigne & de Tyrrhénie, s'emparant encore de la Sicile, n'envelopassent toute l'Italie & ne devinssent des voisins formidables, & l'on voioit clairement qu'ils subjugueroient bientôt cette Isle, si l'on ne secouroit les Mamertins. Messine leur étant abandonnée, ils ne tarderoient pas longtems à prendre Syracuse. Souverains, comme ils étoient, de presque tout le reste de la Sicile, cette expédition leur devoit être aisée. Les Romains prévoïant ce malheur & jugeant qu'il ne falloit pas perdre Messine, ni permettre aux Carthaginois de se faire parlà comme

un pont pour passer en Italie, furent longtems à délibérer. Le Sénat même partagé également entre le pour & le contre, ne voulut rien décider. Mais le peuple accablé par les guerres précédentes & souhaitant avec ardeur de réparer ses pertes; poussé encore à cela tant par l'intérêt commun, que par les avantages dont les Préteurs flatoient chaque particulier, le peuple, dis-je, se déclara en faveur de cette entreprise & l'on en dressa un plébiscite. Appius Claudius, l'un des Consuls, fut choisi pour conduire le secours, & on le fit partir pour Messine. Les Mamertins aussitôt, partie par menaces, partie par surprise, chasserent de la citadelle le Préteur qui y commandoit de la part des Carthaginois, appellérent Appius & lui ouvrirent les portes de la ville; & l'infortuné Préteur, soupçonné d'imprudence & de lâcheté fut attaché à un gibet.

Défaite des Syracusains & des Carthaginois.

Les Carthaginois, pour reprendre Messine, firent avancer auprès du Pélore une armée navale, & placérent leur infanterie du côté de Sénes. En même tems Hiéron profite de l'occasion qui se présentoit de chasser tout à fait de la Sicile les Barbares qui avoient envahi Messine, il fait alliance avec les Carthaginois, & aussitôt part de Syracuse pour les aller joindre. Il campe vis à vis d'eux proche la montagne nommé Chalcidique & ferme encore le passage aux assiégez par cet endroit. Cependant Appius Général de l'armée Romaine traverse hardiment le détroit pendant la nuit (a) & entre dans la vil-

(a) *Cependant Appius Général de l'armée Romaine traverse hardiment le détroit pendant la nuit.*] Ce passage des Romains en Sicile n'a rien de remarquable dans notre Auteur, que le bonheur de leur Général, qui traverse un détroit à la faveur des ténébres & de la négligence du Général Carthaginois.

S'il faut s'en rapporter à Frontin, cette entreprise du Consul est bien plutôt le fruit de la sagesse & de l'habileté de ce Général que l'ouvrage de la fortune. Il dit que ne pouvant passer le détroit de Messine, occupé par les Carthaginois, il fit mine d'abanbandonner cette entreprise & de retourner du côté de Rome avec tout ce qu'il avoit de troupes de débarquement, que sur cette nouvelle les ennemis qui bloquoient Messine du côté de la mer, s'étant retirez comme s'il n'y avoit plus rien à craindre, Claudius revira de bord & passa sans danger. Ce stratagême me paroît très-vraisemblable. Il ôte par là ce qu'il y avoit d'imprudent dans cette entreprise, & releve la gloire des Romains, sans rien diminuer de l'imprudence de l'Amiral Carthaginois.

Quelques Auteurs prétendent qu'Appius passa ce détroit sur des radeaux, je ne sçai sur quel fondement, à moins qu'ils n'aient pris *rates* pour un radeau. S'ils l'ont fait pour rendre cette action plus merveilleuse, ils ne pouvoient pas mieux choisir : mais ils n'ont pas pris garde que le merveilleux passe le romanesque. Ceux qui connoissent le détroit de Messine, & les dangers qu'il y a à éviter dans ce passage, conviendront qu'il est impossible que des radeaux puissent y naviguer. Supposant même que cela se puisse, ç'eût été une grande folie à Claudius, de s'embarquer sur de tels bâtimens dans une conjoncture si délicate; il falloit épier le tems & l'occasion, & user d'une extrême diligence pour passer promptement le détroit & se dérober à la vigilance de

le. Mais la voiant pressée de tout côté, & faisant réflexion que ce siége pourroit bien ne lui pas faire d'honneur, les ennemis étant maîtres sur terre & sur mer; pour dégager les Mamer-

l'armée ennemie; cela se pouvoit-il faire avec des bâtiments si endormis? outre que le trajet de Rhege à Messine est de plus de cinq lieuës; à peine eût-il pû le passer en vingt-quatre heures avec de tels bâtiments. Je laisse à penser ce qu'il en seroit arrivé.

Les Auteurs Latins, qui se sont servi du terme de *rates*, n'ont jamais prétendu que ce fussent de véritables radeaux: mais supposé qu'ils eussent pris le terme sur ce pied-là, ils ne se seroient pas moins trompez. Ils pourroient bien avoir pris cette imagination de Thucidide pour embellir cet endroit de la premiere guerre Punique: cet Auteur parlant douteusement des premiers habitants de la Sicile, dit que *ceux qu'on nomme proprement Siciliens sont passez d'Italie sur des radeaux dans un tems calme, ou de toute autre façon.* Cela peut se faire lorsqu'on n'a aucun ennemi à craindre & qu'on prend une toute autre route que celle de Claudius. On se souviendra de la guerre de Spartacus, qui employa vainement des radeaux pour le passer. Il se pourroit bien que le terme de *rates* signifiât un radeau plutôt qu'un vaisseau, au moins je l'ai vû en ce sens dans Florus. Mais ce même Auteur ne dit pas un mot du passage des Romains sur des radeaux. Un aussi habile abréviateur que lui auroit-il laissé passer un fait de cette importance s'il en eût été persuadé? Il ne l'ignoroit peut-être pas: mais il le regardoit comme un conte populaire. Cependant l'on voit des Sçavans qui le débitent tout bonnement & comme véritable. On ne doit faire honneur à certains faits qu'en ces deux cas; l'un lorsqu'il n'y a rien de romanesque ou qui ne soit très vraisemblable, & l'autre lorsqu'on veut s'en mocquer & les tourner en ridicule: mais, dira-t-on, à quoi est-ce qu'Appius doit son nom de guerre de *Caudex?* L'Abbé de Vertot nous l'explique, mais d'une maniere dont on ne sçauroit s'empêcher d'être un peu surpris. Il dit que *ce Général fut le premier qui à la faveur de quelques radeaux fit passer des troupes dans la Sicile, ce qui lui fit donner le surnom de* Caudex, *comme aiant trouvé l'art de lier ensemble des planches pour en faire des vaisseaux de transport.* Je voudrois bien sçavoir où cet habile Ecrivain a trouvé cela. S'il l'a trouvé, je n'aurois pas voulu le mettre en vogue. Ne diroit-on pas en lisant ce passage qu'Appius étoit longtems avant le déluge, & que personne avant ce Général ne s'étoit avisé de monter sur mer & de naviguer sur d'autres bâtiments que sur des radeaux, & qu'on devoit à lui seul l'invention des vaisseaux de transport: mais ce n'est pas là où je trouve le plus à redire. L'Abbé de Vertot suit son Auteur. Il veut que les Romains aient passé en Sicile sur des radeaux; j'y consens: mais que ces radeaux, sur lesquels le Romain fit passer ses troupes fussent des radeaux deux lignes plus haut, & des bâtiments de transport deux lignes plus bas, la contradiction me paroît manifeste. Comment cela se peut-il faire? & comment peut-on avancer qu'Appius soit l'inventeur des vaisseaux de charge? Il falloit que l'Auteur dont l'Abbé de Vertot a tiré cette belle découverte fût bien ignorant. Les Marchands se servoient-ils d'autres vaisseaux que de ceux de charge? Plusieurs siécles avant que les Romains fussent au monde, voioit-on d'autres bâtiments dans les ports de l'Italie? A deux pas d'ici Polybe va nous apprendre si Appius passa sur des radeaux. Les Romains n'avoient pour *faire passer leurs troupes à Messine*, dit-il, *ni vaisseaux pontez, ni de transport, pas même une félouque: mais seulement des bâtiments à cinquante rames, & des galéres à trois bancs, qu'ils avoient emprunté des Tarentins, des Locres, des Eleates & des Napolitains. Ce fut sur ces vaisseaux qu'ils osérent transporter leurs armées lorsqu'ils traverserent le détroit.* Cela n'est-il pas bien clair? Après cela qui ne riroit de cette traversée sur des radeaux & du nom de guerre d'Appius? Cette attribution ne vint jamais de la source dont on la tire. Le terme de *Caudex* ne signifie pas plus un assemblage grossier de plusieurs planches pour faire des barques ou des navires de transport, qu'un homme lourd & impoli, & ce surnom de *Caudex* pourroit bien être le véritable d'Appius, quoiqu'en dise Sénéque. Combien voit-on de gens qui paroissent avec de tels dehors, qui ont pourtant l'ame & le cœur très-élevez & des qualitez éminentes ou pour la guerre ou pour toute autre chose. Encore une fois je ne sçaurois me persuader qu'on se soit servi du surnom de *Caudex* qu'au sens que je lui donne.

tins, il fit d'abord parler aux Carthaginois & aux Syracusains : mais on ne daigna pas seulement écouter ceux qu'il avoit envoiez. Enfin la nécessité lui fit prendre le parti de hazarder une bataille & de commencer par attaquer les Syracusains. Il met son armée en marche, il la range en bataille & trouve heureusement Hiéron disposé à se battre. Le combat fut long, Appius remporta la victoire, repoussa les ennemis jusques dans leurs retranchemens, & après avoir abandonné la dépouille des morts aux soldats, il reprit le chemin de Messine.

Retraite d'Hiéron.

Hiéron soupçonnant quelque chose de sinistre de cette affaire, la nuit étant venue, retourna promptement à Syracuse. Cette retraite rendit Appius plus hardi ; il vit bien qu'il n'y avoit pas de tems à perdre & qu'il falloit attaquer les Carthaginois. Il donne ordre aux soldats de se tenir prêts, & dès la pointe du jour il va droit aux ennemis, en tue un grand nombre, & contraint le reste de se sauver dans les villes circonvoisines : puis poussant sa fortune, il fait lever le siége, il ravage les campagnes des Syracusains & de leurs alliez, sans que personne osât lui résister, & pour comble met enfin le siége devant Syracuse.

OBSERVATIONS

Sur les deux combats de Messine.

§. I.

Raisons de la premiere guerre des Romains contre les Carthaginois.

SI nous éxaminons les motifs qui portérent les Romains à passer en Sicile, le siége de Messine ne fut qu'un prétexte : mais le véritable sujet fut la conquête de cette Isle. Tous les historiens s'accordent à dire que cette guerre fut injuste. Je n'en vois pas la raison. Il eût fallu pour la rendre telle, que Hiéron & les Carthaginois, & particuliérement ces derniers, eussent eû quelque droit sur la Sicile & sur les Mamertins. Ils n'en avoient point d'autres que celui de la bienséance. Sur ce principe on ne devoit les regarder qu'en qualité d'usurpateurs. Si les Romains n'eussent pas entrepris cette guerre, je doute qu'ils eussent pû se conserver la conquête de l'Italie, qu'ils eussent pû se conserver eux-mêmes. Quand je considére cette guerre, il me semble que leur passage en Sicile & le secours donné à ceux de Messine est comme le premier pas qui devoit les conduire un jour à ce haut point de gloire & de grandeur où ils parvinrent par la suite.

Une faute, qui semble d'abord de peu de conséquence, fut la cause éloignée de la ruine de Carthage

& de la puissance des Romains ; car les fautes laissent des queues fort loin dans l'avenir. En effet si les Carthaginois eussent marqué un peu moins de négligence à bloquer Messine du côté de la mer avec leurs forces navales, Claudius échouoit dans son entreprise. La conquête de cette ville enlevoit aux Romains tout moien de passer en Sicile. Ils n'avoient ni vaisseaux, ni matelots, ni aucune connoissance de la marine. Ils n'y eussent peut-être jamais pensé sans cette avanture. Les Carthaginois se seroient non seulement emparez de Messine : mais ils se fussent encore rendus maîtres de toutes les villes sur lesquelles ils n'avoient pas encore osé entreprendre, & par cette conquête, qui leur ouvroit celle de la Sicile, les Romains se trouvoient aussi peu en état de passer dans cette Isle & d'attaquer les Carthaginois, que de se défendre dans leur propre païs, contre une puissance qui vraisemblablement n'en fût pas demeurée-là. La prise de Messine leur ouvroit un passage en Italie & les mettoit en situation de tout tenter.

Les Romains s'apperçûrent bientôt du danger qui les menaçoit ; plusieurs raisons les déterminérent à cette guerre. La justice de leur cause, leur propre salut, celui de leurs alliez & leurs intérêts particuliers, qui ne gâtent rien lorsqu'ils sont joints au reste ; on peut mettre encore en ligne de compte l'ambition démésurée des Carthaginois, laquelle mit Rome dans la nécessité d'éviter un mal par un autre qui n'est jamais si grand, lorsqu'on cherche à le prévenir ou à empêcher qu'il n'arrive jusqu'à nous.

Une guerre de précaution contre un danger qui semble ne menacer que de loin, mais dont les menaces doivent être suivies tôt ou tard des effets, est nécessaire & par conséquent juste. Elle n'est même juste qu'autant qu'elle est nécessaire. Or sa justice & sa nécessité ne sont pas seulement fondées sur la conservation présente d'un Etat : mais encore sur ce qu'on peut prévoir de l'avenir. C'est un mal qu'on prévient pour s'empêcher de tomber dans un plus grand.

S'il faut s'en rapporter au jugement d'une infinité d'Auteurs graves, il est permis de prendre les armes contre une puissance dont l'accroissement nous pourroit nuire, & c'est le conseil qu'on donnoit à Pyrrhus, qui vouloit, en très-mauvais politique, observer le traité de paix fait avec Démétrius, tant qu'il se trouveroit embarassé dans une guerre. Mais une guerre eût mené Pyrrhus bien loin, & eût mis Démétrius en état de se mocquer bientôt d'un Roi des Epirotes. Pyrrhus succomba à la tentation comme tant d'autres qui y succombent, sans qu'on puisse y trouver à dire. Si l'on consulte Grotius, il vous dira qu'*il demeure d'accord que lorsqu'on délibère si l'on fera la guerre, on peut mettre aussi cette grande puissance en considération, non comme une raison de justice, mais comme une raison d'intérêt, ensorte que si l'on a déja un juste sujet de faire la guerre, cette seconde raison fait voir qu'outre la justice, il y a aussi de la prudence de l'entreprendre.* Grotius entend par cette raison d'intérêt une raison qui regarde notre salut où notre liberté, & par là elle devient une raison de justice. Ceci se confirme puissamment par un passage que je vais citer. Comme je ne me souviens point du nom de l'Auteur, quelqu'un un peu mieux fourni de mémoire que je ne le suis, s'en souviendra. Il se pourroit bien que je l'eusse lû dans Grotius. Il y a une

maxime conforme à la doctrine des Peres & des meilleurs Scholastiques, dit cet Auteur, qui porte que l'accroissement des Rois voisins est un sujet suffisant pour leur faire la guerre; car la liberté est une chose que les droits divins & humains nous permettent d'aimer si chérement, que l'appréhension d'être privé d'un si grand bien, justifie tout ce que nous faisons pour le conserver.

La guerre de 1701. n'eut d'autre fondement que la trop grande puissance de la France; nos ennemis n'auroient-ils pas mieux fait d'alléguer cette raison fondée sur la maxime précédente, que tant d'autres dont ils remplirent leurs Manifestes? Il leur suffisoit de prendre pour texte de tous leurs écrits (si l'autorité des Peres n'étoit pas assez grave) ce passage de Thucidide. *Celui-là qui fait le moins de grace à ses ennemis & qui souffre moins leur agrandissement, est celui qui a le moins de sujet de se repentir & qui vit en plus grande assurance.*

Polybe ne se répand pas beaucoup en raisonnemens sur le principe de cette guerre des Romains; sinon qu'il la croit injuste. Je ne suis point de son avis. Rome n'étoit pas en droit de punir les Mamertins; leur crime étoit infame, je l'avouë: mais comme ce peuple n'étoit pas sujet des Romains, ce n'étoit pas non plus à ceux-ci de les châtier, comme ils firent ceux de Rhége pour une perfidie sur un même & semblable modéle. C'étoit aux souverains & aux autres puissances de la Sicile de prendre la cause des opprimez, de faire la guerre aux Mamertins, de les chasser de Messine & de remettre cette ville à ses anciens habitans.

Si Hiéron & les Carthaginois eussent assiégé les Mamertins par le seul motif de punir leur perfidie & de rendre cette ville à ses légitimes maîtres, la guerre des Romains eût été contre toute sorte de justice: mais l'on peut voir que cette guerre n'étoit fondée sur aucune de ces raisons. Si les Carthaginois eussent agi dans cette affaire selon les loix de l'honnête, rien ne les empêchoit de les mettre en éxécution. Les Mamertins leur avoient abandonné leur citadelle; quel plus beau prétexte de les chasser de la ville, & de s'en rendre les maîtres, que celui de venger leur infidélité & l'atrocité de leur crime? C'étoit perdre leur occasion & le droit de premier occupant, ils ne s'avisérent pas; ils entreprirent ensuite une guerre fondée seulement sur ce qu'ils avoient été chassez de la citadelle où ils n'avoient aucun droit, les habitans leur en avoient seulement donné la garde, ils les en chassérent lorsqu'ils s'apperçûrent qu'on visoit à les soumettre & à se saisir de leur ville; quoi de plus juste que de se remettre en liberté & de secouer le joug de ces nouveaux maîtres? Que si les Mamertins n'avoient pas plus de droit sur Messine que les Carthaginois & les Romains; c'étoit donc au premier occupant qu'appartenoit la souveraineté de cette ville; car, comme dit Grotius, *elle se perd lorsque le sujet, où résidoit la souveraineté ou la propriété de la chose, cesse d'être.*

En rigueur le crime des Mamertins leur ôtoit tout droit de souveraineté; la ville étoit donc au premier qui s'en rendroit le maître, ou au premier à qui les usurpateurs la remettroient. Si ç'eûssent été leurs enfans & que ceux qui avoient commis le crime n'eussent pas éxisté, la longue possession rendoit le droit légitime & la souveraineté à leurs suc-

cesseurs, & ceux-ci comme les autres étoient en pouvoir de remettre leur ville & de se donner à qui bon leur sembleroit. Les femmes & les enfans des anciens habitans éxistoient encore, ils ne faisoient plus qu'un même peuple avec les usurpateurs, qui avoient eu des enfans de ces femmes; car il y avoit près de huit à neuf ans que cette affaire s'étoit passée, & je ne crois pas qu'il restât beaucoup de ces gens-là, la plûpart aiant péri dans les guerres qu'ils avoient soutenus contre leurs voisins, & ceux qui restoient étoient les fils de ceux qui avoient été égorgez ou chassez de la ville.

Quand les Carthaginois ou Hiéron auroient eu pour principe de cette guerre le crime de ces malheureux, dont peu restoient en vie, ceux qui les attaquoient n'étoient pas en droit de le punir sur leurs enfans ou sur ceux qui n'y avoient eu aucune part. Que Dieu refuse sa miséricorde & la vie éternelle à des millions de personnes pour le péché de notre premier pere, ce n'est pas à nous de trouver à dire au droit suprême qu'a le Créateur de disposer comme il lui plaît de ces millions de personnes. *Il n'est pas permis aux hommes d'imiter Dieu*, dit Grotius, *outre que ce n'est pas la même chose; Dieu a droit sur notre vie, sans la considération d'aucun crime, au lieu que les hommes n'ont ce droit qu'en conséquence de quelque noire action, & qui soit du fait particulier des personnes qu'ils punissent.*

Chacun doit être puni pour son propre crime, c'est la loi du Seigneur; c'est encore une de ses loix de ne point faire mourir les peres pour leurs enfans, ni les enfans pour leurs peres. Les Paiens en avoient-ils d'autres? *Y a-t-il aucun Etat*, dit Ciceron, *qui pût souffrir que quelqu'un y établît cette loi de punir le fils ou le petit fils, si le pere ou l'ayeul avoient commis quelque crime?* Les Romains n'eussent jamais fait mourir les enfans des soldats de Rhége, si leurs peres n'eussent subsisté encore & n'eussent été les mêmes qui commirent le crime; on ne trouvera dans aucun Auteur, qu'ils aient fait mourir les enfans & les femmes de ces scélérats. Dans le Droit Canonique, dit le célébre le Clerc, il est porté que les péchez regardent ceux qui les commettent, & que la peine ne doit pas s'étendre plus loin que le délit. Ainsi tout ce que nous dit Polybe de la délicatesse & du scrupule de conscience du Sénat Romain à rejetter l'alliance des Mamertins, & à refuser leur ville & leur citadelle pour ôtage de leur foi, est une de ces choses dont on ne peut raisonnablement douter. Il y auroit lieu de s'étonner qu'ils eussent balancé tout de bon dans une affaire de cette nature. Ils étoient trop habiles & trop sages pour ne pas s'appercevoir de ce qui devoit résulter de cette alliance & des offres des Mamertins; non seulement la conquête de la Sicile en dépendoit; mais encore leur propre salut & celui de toute l'Italie; ce qui n'étoit que trop visible comme Polybe le fait assez voir. Ainsi deux puissantes raisons excitoient les Romains à passer en Sicile, l'ambition des Carthaginois & la liberté de l'Italie & leurs propres intérêts plus que tout le reste. Ainsi tout se trouvoit heureusement uni. L'intérêt & la justice, car quand celle-ci auroit manqué, ils n'eussent pas moins tenté la conquête de cette Isle à tort ou à droit, quoique leurs adorateurs en disent, qui nous les representent ornez & parez de toutes les vertus de ces tems antiques; je ne les leur refuse point: ils en auront tant qu'il leur

plaira, je ne m'y oppose pas. Mais il ne faut pas non plus les croire irréprochables sur l'ambition & sur les vûes d'agrandissemens & de conquêtes. On sçait qu'en ce cas la conscience ne leur faisoit pas plus d'obstacle qu'elle en faisoit aux Carthaginois. Ceux-ci alloient à l'injustice à visage découvert & sans feinte, les autres la couvroient du voile de l'équité & de la justice. A parler sincérement, les Romains & les Carthaginois étoient également injustes & ambitieux. Je n'oublirai jamais ce que disoit Mithridate des premiers, que ce n'étoit pas à la mauvaise conduite des Rois qu'ils en vouloient, mais à leur puissance & à leur grandeur. Je reviens au sujet d'où cette digression m'a tiré.

On ne sçauroit accuser les Romains d'avoir manqué dans les formalitez qui ont été introduites dans une guerre solemnelle. Ils s'engagérent d'envoyer du secours à ceux de Messine comme à leurs alliez; il n'étoit pas besoin d'une dénonciation publique, quand même Appius Claudius n'eût pas fait ce qu'il fit pour fortifier son droit. Car après avoir passé le détroit & qu'il fut entré dans la ville : *Il fit d'abord parler aux Carthaginois & aux Syracusains, mais on ne daigna pas seulement écouter ceux qu'il avoit envoiez. Enfin la nécessité lui fit prendre le parti de hazarder une bataille & de commencer par attaquer les Syracusains.*

Cette démarche des Romains est sans doute honnête & loüable; quoiqu'elle ne fût pas autrement nécessaire, puisqu'il ne s'agissoit que de la cause de leurs alliez qu'ils étoient obligez de défendre par les conditions du traité : car quand cette guerre des Romains eût été injuste, elle eût tourné en une guerre juste & solemnelle lorsque les ennemis rejettérent toute proposition de paix.

L'on peut juger par tout ce que je viens de dire que les principes de cette guerre n'eurent rien qui fût contraire au droit des gens; elle devint d'autant plus juste, qu'il n'y avoit aucun traité ni avec Hiéron ni avec les Carthaginois, qui empêchât les Romains de se mêler des affaires de la Sicile & de secourir leurs alliez. Si je me suis un peu trop étendu sur cette matiére, c'est qu'elle m'a paru très-importante : elle sert à approfondir les causes d'une guerre si longue & si féconde en événemens extraordinaires, dont la fin fut la conquête de la Sicile & l'expulsion des Carthaginois de cette Isle, d'où nâquit la guerre d'Annibal, la destruction de Carthage, & l'empire du monde aux Romains, puissance où ils ne fussent jamais parvenus sans la guerre de Sicile. Je dis plus, jamais Annibal n'eût pensé à une si surprenante & si hardie entreprise que celle de passer en Italie & d'y porter la guerre, si la passion & la haine contre les Romains ne la lui eussent suggerée, plutôt que la grandeur de son courage & son expérience dans la science des armes.

§. II.

Combats de Messine. Fautes des Généraux Carthaginois & Syracusains. Soupçon sur la retraite de Hiéron Roi de Syracuse.

POlybe est fort succint dans le récit qu'il nous donne des deux combats de Claudius contre les Carthaginois & les Syracusains. Il ne faut pas s'en étonner puisque ses deux premiers Livres, comme il le dit lui-même, ne sont qu'une introduction à sa grande histoire.

Les Mamertins étoient réduits à

l'extrémité à l'arrivée des Romains. Ceux-ci l'augmentérent, & cette extrémité tourna tout en bien. Dans un Général moins résolu que Claudius elle eût tourné tout en mal ; il tira son salut de cette extrémité ; il ne vit point d'autre parti à prendre que de risquer le tout pour le tout ; c'étoit agir en habile homme contre un ennemi, qui fit assez connoître par la disposition de ses postes qu'il ne l'étoit pas trop. En effet il s'étoit partagé en deux corps ou en deux camps séparez ; il est aisé de comprendre qu'ils étoient fort éloignez l'un de l'autre. Le Général Romain remarqua parfaitement cette faute. Il vit qu'il pouvoit entreprendre sur le camp de Hiéron, & le battre avant que les Carthaginois pensassent à le secourir. Il engage cette affaire très-promptement, de peur que l'ennemi ne se ravise, il marche aux Syracusains qui sortent de leurs retranchemens, l'action s'engage, les Romains sont victorieux & l'ennemi se sauve dans son camp comme dans un lieu d'asile. Les Carthaginois voient toute cette affaire en spectateurs paisibles & sans branler. Je serois fort embarassé d'en donner la raison. Seroit-ce par un trop grand excez de prudence de leur Général ? car cette vertu portée à l'excez est un très-grand vice dans un chef d'armée, pour ne pas dire une lâcheté ; peut-être qu'il craignit qu'on n'en voulût à lui-même & que la démarche du Romain ne fût qu'un artifice pour faire diversion des forces de l'un & tomber sur l'autre. Hiéron, tout habile chef qu'il étoit, n'eût jamais dû sortir de ses retranchemens, lorsqu'il s'apperçut que toutes les forces des Romains & sans doute celles de la ville, lui alloient tomber sur le corps ; il pouvoit soutenir longtems, & les Carthaginois eussent eu le loisir de le secourir & de tomber sur les derriéres des Romains. Ceux-ci eurent d'autant meilleur marché des premiers, que l'action se passa en rase campagne, & que les uns étoient animez par la gloire & les autres par la nécessité qui est la plus forte de toutes les armes. Les Syracusains battus se retirérent dans leur camp, où Claudius ne jugea pas à propos de les attaquer. J'en ignore les raisons. Où en étoit-il, si Hiéron eût regardé cette défaite comme un non avenu, & qu'il fût resté dans son camp clos & couvert & sans quitter partie ? Claudius s'en fût-il bien trouvé ? N'étoit-ce pas à recommencer ? Heureusement il abandonna son camp & tira droit à Syracuse nuitamment & à la sourdine, sans que ses alliez en eussent la moindre nouvelle. Quoiqu'il en soit, Hiéron fit sa retraite en homme sage & prudent, bien moins par faute de courage, que par indignation contre des gens dont il avoit embrassé la cause, & desquels il se voioit abandonné. Il leur rendit bien le change.

Sans doute qu'il ne fut pas fâché de cette disgrace & que les Carthaginois échouassent dans cette entreprise, où il n'y avoit rien à gagner ni à profiter pour son païs ; il étoit trop habile pour ne voir pas qu'il avoit plus à craindre de ceux-ci que des Romains, qui étoient bien plus honnêtes gens. La politique vouloit qu'il leur cédât pour diminuer la puissance des autres. Il voioit bien que si les Carthaginois se rendoient maîtres de Messine, ils ne manqueroient pas de lui chercher tôt ou tard chicane & de le chasser de Syracuse.

C'étoit aux Carthaginois de penser à ce qu'ils avoient à faire après

cet échec & la retraite des Syracusains. Ils eussent mieux fait & plus prudemment de se retirer, de peur de les imiter par leur défaite. Ce premier parti étoit le meilleur. Ils choisirent le pire. Comme ils étoient vains & qu'ils ne connoissoient pas assez les Romains, ils s'imaginérent qu'il leur seroit honteux d'abandonner leur poste, comme s'il ne l'étoit pas plus de s'exposer à un danger évident contre un ennemi victorieux & haut à la main. Ils voulurent tenter la fortune, & la fortune leur tourna le dos.

Claudius, qui les vit immobiles dans leur camp, n'eut garde de ne pas profiter de cette bévûe. Il entreprend sur leur poste, le force sans peine & les met en fuite. Voilà le commencement de la première guerre Punique & la première époque de la grandeur Romaine.

La faute capitale des Carthaginois est d'avoir négligé de bloquer Messine du côté de la mer, & de faire avancer leur armée de ce côté-là. Ils ignorérent même les préparatifs des Romains, quoiqu'ils se fissent à deux pas d'eux. Ils ne pouvoient s'imaginer qu'ils osassent passer le détroit, & qu'ils eussent des vaisseaux en assez grand nombre pour cette entreprise, & assez d'expérience pour oser combattre sur mer, quand même ils auroient eu des vaisseaux. Sur ce fondement ils s'éloignent de la ville avec leur armée navale, comme pour avertir les Romains de saisir l'occasion de secourir leurs alliez; Claudius n'eut garde de ne pas profiter de cet avis; il passe le détroit à la faveur du tems & des ténébres & cingle droit au port, où il entre.

Toutes les fois que je réfléchis sur la conduite & sur les allures de Hiéron, sur son esprit, sur sa prudence, aussibien que sur ses actions, je ne puis m'empêcher de revenir à ce que j'ai déja dit, qu'il ne fut pas fâché du bonheur des Romains. Cette retraite précipitée me fait beaucoup soupçonner son fait. Qui sçait si il ne favorisa pas couvertement leur entreprise? Qui sçait s'il ne s'entendoit pas avec eux? J'ai peine à balancer là-dessus. Cette paix si promptement faite à l'insçû de ses alliez, donne lieu à quelque chose de plus fort qu'un simple doute. Quoiqu'il en soit il fit le trait d'un habile homme & d'un politique très-éclairé. Si j'avois été à sa place & que j'eusse eu de tels alliez que les Carthaginois, j'aurois mieux aimé me faire battre & me consoler d'un peu moins de réputation, que de risquer la perte de mon Roiaume en me battant bien. En effet si Hiéron eût défait les Romains, Messine n'eût-elle pas été le prix de cette victoire? Les Carthaginois ne s'y fussent-ils pas établis? Que devenoit alors Syracuse? Elle excitoit trop la cupidité de ceux-ci pour la laisser en repos, ils n'eussent pas manqué d'en chasser Hiéron; elle leur étoit trop nécessaire & trop importante pour le dessein qu'ils avoient de passer en Italie, dont ils méditoient depuis longtems la conquête. S'il en faut croire Florus, Hiéron étoit trop habile pour ne voir pas que sa puissance ne tenoit à rien avec des voisins si dangereux & si redoutables. Il ne vit point d'autre expédient pour conserver son Roiaume que de les mettre aux prises avec les Romains, bien assûré que la guerre seroit longue & opiniâtre entre ces deux Républiques, égales sinon en vertus, du moins en puissance; qu'aucun des partis ne penseroit à l'opprimer tant qu'il seroit en guerre avec l'autre, que tant qu'il les ménageroit tous les

deux ; il se soutiendroit & se conserveroit leur amitié ; que les aidant tous les deux dans leurs besoins ou dans leurs infortunes, il prolongeroit la guerre, sans en sentir le poids ni les calamitez, & que le victorieux ne lui seroit pas moins redevable que le vaincu. Il ne sera pas hors de propos, puisque nous avons à parler de ce grand homme, de dire quelque chose de ses mœurs & de sa fortune.

§. III.

Eloge de Hiéron.

Hiéron nâquit à Syracuse. Son pere étoit un homme d'une naissance illustre ; il descendoit de Gélus qui avoit régné autrefois en Sicile ; il n'en étoit pas de même du côté de sa mére, s'il faut s'en rapporter au témoignage de Justin, qui est un peu suspect de hablerie, son pere eut honte de le reconnoître pour son fils, de peur qu'une si grande disproportion ne deshonorât sa maison. Il s'étoit résolu de le faire exposer pour s'en défaire : mais certains prodiges le firent résoudre à le reconnoître & à le faire élever avec grand soin. Les Syracusains remarquérent en lui tant de vertus & de belles qualitez, qu'ils le créérent Magistrat, & ensuite Capitaine Général dans la guerre qu'ils eurent contre les Carthaginois. Il leur livra plusieurs combats, avec succez : Un concours si heureux des vertus politiques & guerriéres charma les Syracusains de façon, qu'ils l'élevérent tout d'une voix à la Roiauté.

Pyrrhus Roi des Epirotes, *lui donna de grandes marques de son estime & de son amitié, & lui procura de grands honneurs. Il étoit très bien fait de sa personne, d'une complexion forte & vigoureuse, agréable dans la conversation, d'une grande probité dans les affaires, n'ordonnant rien qui ne fût juste & raisonnable : enfin ne manquant en rien des vertus & des grandes qualitez qui forment les Souverains, que la possession d'un Royaume.* C'est l'éloge qu'en fait Justin.

Il se gouverna avec tant de prudence, d'esprit, d'adresse & de jugement, qu'il fut également estimé des Romains & des Carthaginois ; il fit la paix avec les premiers sans rompre avec les seconds. Entre tous les hommes dont les historiens parlent avec éloge, il n'y en a point qui aient acquis tant de gloire par leurs grandes qualitez. Je vais dire une chose assez remarquable de ce Prince, c'est qu'il est peut-être le seul d'entre tous les Souverains & les Etats neutres, qui ait sçû se conserver l'amitié & la confiance des deux partis dans une guerre qui se faisoit dans son voisinage & pour ainsi dire l'envelopoit, & qui ne se sentit point des maux dont les Etats qui ne prennent aucun parti entre deux grandes puissances, ne sont jamais exempts. S'ils ne sont pas la proie du vainqueur, ils trouvent au bout du compte que la guerre leur eût été moins ruineuse que la voie de la neutralité. Si elle n'est bien ménagée, on s'expose à la haine du vaincu & au mépris du vainqueur. La voie du milieu est toujours dangereuse & sans aucun profit : *Ea non media, sed periculosa, aut nulla via est.* Solon avoit raison de rejetter toute neutralité. Il disoit qu'il falloit se déclarer & embrasser le parti le plus juste, pour courre les mêmes périls.

Hiéron se gouverna si sagement pendant le cours d'une si longue guerre & avec tant de prudence, qu'il vêcut dans une paix profonde. Il s'attira par cette conduite l'amour de ses peuples, & se vit égale-

ment nécessaire aux deux partis, ausquels il rendit de grands services, sans qu'il parût qu'il panchât plutôt pour l'un que pour l'autre : il sembloit pourtant qu'il inclinoit un peu plus du côté des Romains, en qui il connoissoit plus de vertu & plus de franchise.

Les secours de vivres que ceux-ci reçûrent de ce Prince pendant le siége de Lilibée n'étoient point de ces bienfaits que la crainte extorque, ils venoient de sa pure générosité, d'une pure grandeur d'ame. Il avoit assez de courage & de puissance, pour que les deux partis le ménageassent ; s'il se fût déclaré pour l'un ou pour l'autre, ses forces étoient telles, qu'il eût pû faire pancher la balance. Dépouillé de tout intérêt & de toute crainte, il prévint les Romains dans leurs besoins pendant le cours de la premiére guerre Punique ; dans la seconde il les secourut gratuitement de vivres & d'argent, dans le tems que leurs affaires touchoient aux derniers périls. Dans la guerre que Carthage soutint contre ses propres armées qui se soulevérent, Hiéron les aida & leur envoia des secours considérables. Il n'en avoit rien à craindre en ce tems-là. Ils avoient été chassez de la Sicile, dont les Romains étoient devenus les maîtres. Cette action est d'un cœur magnanime. Il suffisoit qu'on fût malheureux & dans l'infortune, pour qu'il devançât vos besoins. Sa libéralité ne s'étendit pas seulement sur des peuples entiers & qui tomboient dans quelque disgrace, mais encore sur les hommes illustres & les gens de lettres.

On peut voir dans cette idée qu'il est bien plus noble de faire une chose gratuitement, que de la faire par des vûes intéressées ; & qu'ainsi plus l'on approche du don gratuit, & plus l'on approche du grand & du beau. Il resta toute sa vie dans une exacte neutralité & constamment dans ses maximes, sans les perdre jamais de vûe, & c'est proprement ce qui caractérise son régne. Il ne s'est rien vû de plus admirable dans l'antiquité, ni rien de plus rare & de plus beau que la conduite de ce grand homme. Qu'il me soit permis de faire quelques remarques sur ce que je viens de dire ; la chose est assez curieuse pour s'y étendre un peu.

Les Puissances, à qui l'on a recours aujourd'hui dans des conjonctures malheureuses, n'en usent pas ce me semble ainsi. Il suffit que la fortune nous tourne le dos, pour qu'elles nous le tournent eux-mêmes. Si nous avons recours à elles pour nous aider dans nos besoins les plus pressans, bien qu'il soit de leur intérêt d'empêcher que nous ne succombions, ce n'est pas-là où elles visent, mais à se faire acheter bien cher & avec usure dans les traitez que la nécessité extorque. Dans ce cas je ne vois point qu'on soit obligé à la reconnoissance. C'est réduire à la nature de l'usure, ce qui devroit en être entiérement dépouillé. Au lieu que lorsqu'une puissance voisine en use généreusement à l'égard d'un voisin engagé dans une guerre fâcheuse, la reconnoissance n'a point de bornes. Il y a mille éxemples qui font voir la vérité de cette maxime, que les bienfaits ne lient point les puissances, quelques grands qu'ils puissent être. Elles s'aiment, sauf à se haïr dès qu'il leur conviendra. L'intérêt forme leurs nœuds, l'intérêt les rompt.

Une puissance qui fait acheter son alliance & des secours par des conditions onéreuses ne peut raisonnablement se plaindre, si se trouvant dans la même situation au lieu d'être

reconnoissant,

reconnoissant ; on use de représailles. Quelle obligation a-t-on à un marchand qui nous vend sa marchandise à crédit, chérement & sur gages ?

Hiéron en usa-t-il en marchand à l'égard des Romains & des Carthaginois ? Aussi vêcut-il dans le repos & dans une paix profonde au milieu des guerres qui agitérent l'Italie, l'Afrique & l'Espagne. Comme il ne troubla jamais personne, personne n'osa jamais le troubler. C'eût été choquer les Romains & les Carthaginois. Hiéron est peut-être le seul en fait de neutralité qui ait pû dire *bienheureux les pacifiques.*

§. IV.

Parallèle de la neutralité que firent les Vénitiens en 1701. entre les Impériaux & les François avec celle de Hiéron. Il est plus avantageux de se déclarer que de demeurer neutre. Exemple des Siennois & de Léon X.

LEs Vénitiens suivirent des maximes bien différentes de celles du Roi de Syracuse dans la guerre de 1701. entre les Impériaux & les François. Ils voulurent se conserver neutres. Ils s'imaginérent que les deux partis les ménageroient, dans la crainte qu'ils ne se tournassent du côté de celui pour lequel ils auroient le plus de penchant, & que cette crainte les feroit respecter. Qui sçait, si parmi tant de gens graves, quelqu'un du Sénat, bien fourni de préceptes historiques, ne s'avisa pas de citer le Roi de Syracuse, sa conduite & sa politique, & de le proposer pour modéle dans une conjoncture toute semblable à celle où il s'étoit trouvé, & si tout cela ne fut pas mis en délibération ; car dans les conduites, les conjonctures & les circonstances semblables il en résulte nécessairement des conséquences semblables. La neutralité de Hiéron lui acquit non seulement beaucoup de gloire : mais elle fut encore avantageuse à son païs & à lui-même ; suivons les mêmes principes & les mêmes régles de politique & de conduite, sans l'imiter dans ses bienfaits & son désintéressement. Vous allez voir fondre, dans nos états de mer & de terre, tout l'or & tout l'argent des deux armées ennemies par la vente de nos denrées de toute espece, dont elles auront sans doute besoin. Ce conseil auroit été le plus beau du monde s'il se fût trouvé un Hiéron dans cette assemblée, avec les mêmes qualitez de cœur & d'esprit, & le même pouvoir d'agir comme bon lui sembleroit, & selon les mœurs & l'esprit des deux nations qui étoient en guerre : mais il falloit là un Hiéron, & ces sortes de gens ne sont pas aisez à trouver, il est peut-être unique.

Si la neutralité des Vénitiens n'a pas été trop bien ménagée, & si elle n'a pas eu tout le succez qu'ils s'en étoient promis, on ne doit pas le trouver fort étrange ; c'est un point si difficile que ç'eût été une espece de miracle, s'ils eussent réussi. L'histoire nous fait assez voir, qu'il n'est rien de plus rare, qu'un Prince qui se maintient neutre & inviolable entre deux grandes puissances. *Bienheureux les pacifiques*, cela est vrai, dit Bayle en parlant de neutralité, *quant à l'autre monde, mais dans celui-ci ils sont misérables. Ils veulent être marteau, cela fait que continuellement ils sont enclumes à droit & à gauche.* Mais ce que je trouve de bien singulier, c'est la conduite des François ou la politique qu'ils observérent à l'égard des Vénitiens ; il me paroît

que l'on agît avec eux avec un peu trop de ménagement. On témoigna de la crainte, où il n'y avoit rien à redouter. On baissoit tous les jours d'un ton & les Vénitiens l'élevoient à mesure; cela alla si loin dans les deux premiéres campagnes, que le Sénat se mit sur le pied de louer ou de faire paier le dommage que l'on faisoit dans nos marches & dans nos campemens. A ne rien dissimuler cela doit paroître presque incroiable. A ce désintéressement on joignoit quelquefois des dégats & des maraudes imaginaires, on faisoit des menaces à des gens qui avoient les armes à la main, qui étoient en pouvoir de se faire craindre, & de les obliger de se déclarer de gré ou de force; nous usions de prieres où il étoit besoin d'ordonner. Car quand même ils se feroient tournez contre nous, nous n'en eussions guéres été plus mal, & ç'eût été même un avantage pour les François; car en prenant poste, en nous établissant dans leur païs de terre ferme au delà de l'Adigé, nous eussions fait la guerre avec beaucoup plus d'avantage & de sûreté, puisque parlà nous nous portions sur les passages par où les Impériaux entrérent dans l'Italie, que nous étions en état d'insulter Vérone, ou de l'assiéger, de lâcher nos corsaires sur les Vénitiens, de manger leur païs & de conserver le nôtre, & que c'étoit le seul moien de renvoier les Impériaux d'où ils étoient venus.

On reconnoît tous les jours, dit un Auteur, la solidité de certaines maximes du Général Bannier, qu'il ne faut point souffrir qu'un Prince neutre demeure armé, parce qu'on ne peut s'assurer de lui, & qu'il est toujours en état de prendre un parti selon le succez du vainqueur; qu'on doit l'aller chercher chez lui pour le contraindre à se déclarer; il dit cela à propos des Princes d'Allemagne, qu'il est important, dit-il, de traiter les armes à la main & de les réduire à la nécessité de s'accommoder à leur desavantage. Toutes ces maximes ne pourroient-elles pas se retorquer contre les Princes d'Italie, & particuliérement contre les Vénitiens, qui sont les plus puissans & les plus avantageusement postez de l'Italie? Car pour les autres puissances de ce païs, je ne crois pas que les François aient besoin de politique pour empêcher qu'elles ne leur nuisent.

Le Prince Eugene ne se fut pas plutôt avancé sur l'Adigé qu'on s'apperçut qu'il usoit d'une politique toute contraire, moins circonspecte & moins timide; il fouragea les Vénitiens & les marauda avec toute la tranquillité possible, sans aucun ménagement. Il n'ignoroit pas qu'ils ne s'écarteroient jamais de la neutralité, quelque botte qu'on leur portât. Ils craignoient trop qu'en se déclarant ils ne devinssent la proie du victorieux, si le malheur vouloit qu'ils courussent la fortune du vaincu. Ils furent traitez en gens dont on redoutoit peu la puissance. On n'acheta pas leurs marchandises, on les leur prit, & on les faisoit contribuer sous le nom de prêt, lors même qu'on pilloit leur païs. Ces idées chimériques d'arbitres, de ménagement, de respect & de crainte s'évanouirent. A la venue des Impériaux & sur la fin, le Grand-Prieur de France fit brûler & piller un village considérable aux portes de Vérone pour une bagatelle, & sans qu'ils le ressentissent. La douceur, les ménagemens, les égards ne sont pas toujours de saison. Il est des peuples avec lesquels on doit agir avec quelque hauteur. Ils vous méprisent

& vous tournent le dos, si vous les traitez autrement. Ils s'imaginent qu'on n'en useroit pas ainsi, si on ne les craignoit, ou si l'on n'étoit les plus foibles.

Bien loin d'en user comme nous avons, fait nous eussions dû imiter les Allemands; car ils ne furent pas plutôt les maîtres, qu'ils firent contribuer tous les Princes d'Italie. Pourquoi n'en avons-nous pas usé de même? Au lieu de remplir le païs de notre or & de notre argent, nos troupes se fussent bien mieux trouvées, si à la maniére des Impériaux, nous leur eussions donné de bons quartiers d'hyver chez des peuples qui nous étoient bien plus ennemis, que ceux contre lesquels nous étions en guerre. Pour revenir aux Vénitiens ils se trouvérent au bout du compte également en proie aux deux partis, & également haïs ou aussi peu aimez du victorieux que du vaincu. C'est le destin inévitable des puissances neutres; elles croient avoir fait un grand coup que de voir la guerre à leur voisinage, sur la fausse opinion qu'elles n'en sçauroient éprouver les incommoditez. La campagne est à peine ouverte que ces Etats se voient exposez à l'insulte des deux partis tout à la fois. Ils se font des ennemis sans se faire des amis, au lieu qu'en se déclarant chaudement pour l'un, ils ont des amis & des ennemis. Sort fâcheux & déplorable qu'on ne puisse avoir de repos chez soi, lorsqu'on croit l'avoir attrapé. On a beau tenir la balance dans le parfait équilibre, sans la faire pancher d'un côté plus que de l'autre, on ne le croira jamais, & chaque parti nous regardera comme ennemi couvert & par conséquent très-dangereux.

On a beau dire, il est cent fois meilleur de se déclarer pour un parti que de prendre la voie du milieu. Mal en prit aux Siennois de s'y être tenus. Dans certaine guerre, ils en furent les dupes & se trouvérent à la fin saccagez & pillez par les troupes des deux partis, sur quoi le Roi Alphonse dit plaisamment, qu'il étoit arrivé aux Siennois ce qui arrive à ceux qui logent au second étage d'une maison, qui sont également incommodez de la fumée de ceux d'en bas & de l'urine de ceux d'en haut.

Le Pape Léon X. imagina une neutralité d'une espéce toute singuliére. Si elle est opposée à l'honnête, c'est de quoi je ne déciderai pas; je m'en rapporte aux politiques rigides & aux Casuistes si l'on veut. J'ai cherché ce cas dans Grotius fort inutilement. J'ai été plus heureux dans Machiavel: je l'y ai trouvé, non comme pendable, mais seulement en qualité de bon tour qu'il approuve & auquel il applaudit. Tacite en parle encore dans la guerre de Vespasien contre Vitellius. Quoiqu'il en soit, ce Pape, voyant François I. & les Suisses engagez dans une guerre pour les affaires du Milanois, se résolut de ne prendre aucun parti, quoique chacun tâchât de le mettre de son côté. Le saint Pere avoit bien d'autres pensées: certains politiques lui conseillérent de rester neutre, ou pour mieux dire de feindre de l'être. Si vous prenez ce parti, lui dirent-ils, vous êtes en pouvoir de redonner la liberté à l'Italie, & vous secouez le joug des étrangers qui l'oppriment. Ils lui proposérent là-dessus de se joindre aux Espagnols, de s'approcher des frontiéres du Milanois sous le prétexte de couvrir l'Etat de l'Eglise: mais en effet pour être au voisinage des deux armées, jusques à ce qu'elles en vinssent aux mains. Ces gens-là s'imaginoient

que la bataille seroit si sanglante entre deux nations si braves & si aguerries, que le vainqueur ne seroit guéres plus en état de se relever que le vaincu, & que ses troupes survenant là dessus & à l'improviste, il acheveroit de ruiner le victorieux & le mettroit hors de l'Italie, & que par ce moien sa Sainteté se rendroit le maître de la Lombardie & l'arbitre de l'Italie. Quelles visions ! Ces gens-là avoient pris ce conseil chez Tacite dans la guerre d'Othon & de Vitellius; rapportons le passage, il en vaut la peine. Ceux du parti de Vespasien, avant que de se déclarer, *trouvérent plus à propos d'attendre l'événement & de laisser battre les autres qui avoient les armes à la main, sçachant bien que le vaincu & le vainqueur ne seroient jamais d'accord. D'ailleurs si les plus grands Capitaines s'étoient laissez corrompre à leur fortune, que devoit-on attendre d'Othon & de Vitellius, sinon que l'un seroit ruiné par sa défaite & l'autre par sa victoire ?*

Voilà sur quoi ces politiques fondérent leurs rêveries & leurs folles imaginations. Peut-on se servir d'autres termes à l'égard de gens, qui se mettent en tête qu'il pourront battre & chasser de l'Italie un Roi de France brave, aguerri & victorieux ? Cependant l'armée du saint Pere se repaît de ces agréables chiméres de conquête & de gloire. L'événement les fit évanouir. L'armée du Pape, qui s'étoit approchée de la frontiére eut à peine nouvelles que les François avoient battu & terrassé les Suisses, qu'elle prit l'épouvante & s'enfuit, comme se sentant la conscience chargée d'un mauvais dessein. Je trouve dans Thucydide un éxemple de cette espéce de ruse que je ne sçaurois m'empêcher de rapporter. *Dans la guerre de ceux de Corcyre contre les Corinthiens, les Athéniens prirent parti pour les premiers : mais assez foiblement & pour empêcher seulement que cette République ne tombât au pouvoir de l'autre. Ils ne vouloient pas abandonner à leurs ennemis*, dit Thucydide, *une République puissante sur mer : mais vouloient laisser matter les uns & les autres par une longue guerre pour triompher après du plus foible.*

Si quelqu'un m'accuse de m'être un peu trop étendu sur l'article de la neutralité & sur Hiéron lui-même, il ne fera pas beaucoup d'honneur à son discernement. Car sans épuiser la matiére à l'égard de l'une, qui est très-importante, j'ai crû devoir m'y arrêter un peu pour l'instruction d'un grand nombre de personnes, & pour fournir des réfléxions profitables à quelques autres qui en ont besoin; & à l'égard de Hiéron il joue un trop beau rôle pour n'en parler qu'en passant; car bien qu'il n'ait eu aucune part dans les différends des deux Républiques, il n'est pourtant pas moins recommandable & moins glorieux par la paix dont il a sçu jouir, que les Romains par la guerre. Il ne chercha jamais un grand théatre : mais il sçût convertir en un grand théatre celui où il se trouvoit placé, quelque petit qu'il parût.

§. V.

Conduite que doit tenir dans une place assiégée un Commandant qui se voit dans certaines extrémitez.

POlybe dit que Claudius se vit dans la nécessité d'attaquer les Carthaginois & les Syracusains qui assiégeoient Messine. Trois raisons l'y contraignoient, selon le même Auteur; l'ardeur avec laquelle ces deux nations poussoient le siége, la

honte & le danger qu'il y avoit pour lui à les laisser plus longtems devant la ville, & les forces qu'avoient les ennemis sur terre & sur mer. Dans cette extrémité Claudius ne crut pas qu'il y eût pour lui d'autre parti à prendre que de sortir au devant des ennemis. Il sortit & fit fort sagement; & si l'on me permet de faire une maxime, je dirai que tout grand corps qui se jette dans une place assiégée & qui s'y voit investi tout aussitôt, ne doit jamais attendre que l'on vienne à lui; il doit tirer sa résolution du présent par la considération de l'avenir, qui ne nous fournit que des idées tristes & désagréables: un coup d'éclat est l'unique reméde qu'on puisse employer dans ces sortes de conjonctures.

Lorsqu'en se hâtant trop, il y a lieu de craindre que l'on ne tombe dans un état pire que celui où l'on est, on peut esperer de se tirer d'un mauvais pas par les secours qui peuvent nous arriver ou que nous attendons: mais lorsqu'il n'y a rien à espérer de ce coté là, & qu'il n'y a plus de tems à perdre, il faut sauter par dessus toutes les considérations de périls & d'obstacles, quelques grands & insurmontables qu'ils nous paroissent. Dans les affaires extrêmes & pressantes on ne doit pas s'attacher à l'éxactitude des régles de la prudence, il faut au contraire pousser la résolution au delà des bornes de la hardiesse. Une folle audace dans ces sortes de cas n'est pas une petite sagesse. Je ne veux pourtant pas inférer de là qu'il ne faille pas faire une différence entre le possible & l'impossible. En un mot (car on ne sçauroit trop prêcher ceci) il faut donner tout à la fortune, se résoudre à tout ce qui en pourra arriver, lorsqu'il n'y rien de mieux à faire & qu'on ne voit qu'un instant entre le mal & le pire.

Telle étoit la conjoncture où se trouvoit le Général Romain, telle aussi fut sa conduite. Belle leçon pour les gens de guerre & leçon bien rare dans la pratique. L'histoire, si féconde en évenemens paralléles, nous offre une infinité d'éxemples de Généraux engagez dans ces sortes d'affaires: mais en voit-on beaucoup à qui la tête n'ait pas tourné, & qui n'aient bien vû le mal sans aucun autre reméde que celui d'un quiétisme lâche & honteux? Ces sortes de gens se rencontrent à chaque pas que l'on fait. Mais au contraire il s'en trouve très-peu qui aient pensé comme Claudius. Les ames frappées à un coin si particulier sont d'une très-grande rareté, quoiqu'il s'en trouve par ci par là & de loin à loin. Ces sortes d'intelligences militaires voient de la facilité dans les desseins qui semblent insurmontables à la témérité la plus audacieuse, mais ignorante, & qui voit le mal, sans voir le moien de s'en tirer. C'est encore une très-grande rareté de trouver des hommes, qui après s'être déterminez à l'éxécution d'une entreprise hardie & nécessaire, n'aient pas changé de résolution, & ne l'aient pas abandonnée par la grandeur des obstacles, ou par trop de considération des forces de l'ennemi, ou par les mauvais conseils de ceux qui ne sont pas responsables de la mauvaise conduite de leur Général.

Dans les entreprises nécessaires & indispensables on ne consulte point, on prend sa résolution de la chose même, après cela on avise aux moiens de l'éxécution; car qui voudroit s'arrêter à tous les obstacles qui se présentent, ne feroit ni n'éxécuteroit jamais rien. C'est le défaut ordinaire des esprits trop fins, quelquefois aussi des esprits lourds & qui sont lents à se résoudre. Malheur à

eux s'ils consultent leurs semblables.

Je suppose ici un homme qui n'est rien de tout cela ; mais hardi & ferme. Quelle est la conduite qu'il doit tenir dans un dessein de cette nature ? Ce qui lui importe le moins de sçavoir est sans doute le nombre des forces des ennemis, puisqu'il ne s'agit pas de demander combien ils sont, quelque foible que l'on soit ; mais seulement où ils sont, la position de leurs postes, & les différentes routes qui peuvent nous y conduire. Il ne s'agit pas seulement qu'on nous les indique, car ce n'est rien voir que de voir par les yeux d'autrui. Il y a des choses, dit quelque part Tite-Live, sur lesquelles on ne peut prendre de résolution certaine, si on ne les examine soi-même, & si l'on ne se transporte sur les lieux pour voir de plus près ce qu'il y a à faire. Dans tous les combats, dit Tacite, il faut commencer à vaincre par les yeux. Quoique dans ces sortes d'entreprises le chemin pour aller à l'ennemi ne soit pas fort long, il peut arriver qu'il le soit, si l'ennemi occupe deux camps avantageux qui ferment tous les passages par où l'on peut recevoir des secours de vivres ou de troupes : car il y a des places d'une certaine situation que l'on bloque beaucoup plus de loin que de près, en se rendant maîtres de certains passages qui sont plus difficiles à forcer du côté de la campagne que de celui de la ville, lorsque la garnison est assez forte & assez vigoureuse pour entreprendre sur ceux qui nous bloquent, & pour nous ouvrir les passages.

Si un Général qui commande dans une place se trouve assez de forces & de courage pour oser tenter une telle entreprise, il doit reconnoître avec soin tout le païs jusqu'à l'ennemi, afin que sur cette connoissance il puisse former sa marche, & marcher s'il se peut en bataille. Cela ne suffit pourtant pas, il y a bien d'autres mesures à prendre pour être assuré de son fait ; il doit être parfaitement informé de la situation des deux camps, & de l'éloignement de l'un à l'autre, s'ils peuvent se communiquer aisément & sans aucun obstacle ; & s'il est possible de tomber sur l'un des deux & couper chemin aux secours qui peuvent venir de l'autre, ou du moins lui donner jalousie & le tenir en échec.

Les Carthaginois & les Syracusains étoient postez en deux camps séparez des deux côtez de la ville ; c'est un cas particulier, tenons-nous en là, puisqu'il ne s'agit pas d'un blocus dans toutes les formes, d'une ligne environnante ou de circonvallation ; mais seulement de deux armées retranchées, sans aucune des précautions nécessaires pour se communiquer & s'entresecourir. Cette faute ne dût pas échapper à Claudius. Voilà déja un obstacle de moins dans son entreprise, & un grand préjugé pour la victoire.

Il faut encore observer avec toute l'exactitude possible la nature & la force des retranchemens, leur hauteur, la largeur & la profondeur du fossé, & les endroits qui nous semblent les plus insultables. Un Général ne peut voir cela & s'en instruire par lui-même : mais il n'est pas difficile de trouver des gens capables de s'en approcher, de les reconnoître & de lui en rendre un bon compte : sans parler de ce qu'il peut apprendre des transfuges ou des prisonniers que l'on fait, & par mille autres moiens dont nous parlerons dans le cours de cet ouvrage.

Sur ces connoissances un Chef éclairé dresse le plan de son entreprise le plus secrétement qu'il lui est

possible, sans rien faire paroître de ce qu'il peut avoir en tête, & sans perdre aucun tems; je dis sans perdre aucun tems, car les hommes qui entendent la guerre, doivent non attendre, mais prévenir les conjonctures. Je ne parle pas ici de l'ordre du combat, de l'attaque d'un camp retranché & de la distribution de chaque arme, on verra toutes ces parties traitées dans l'attaque du camp retranché de Cléoméne par Antigonus, où l'Auteur entre dans un plus grand détail & fournit par là plus de matiére à mes réfléxions. Je ne laisserai pas pourtant de faire ici quelques observations qui ne seront pas inutiles pour nous préparer à de plus grandes, lorsque l'occasion s'en présentera.

Un Général qui se trouve au fait du païs, de sa marche & de tout ce que j'ai déja dit, qui pése les obstacles qu'il peut rencontrer dans ses desseins comme ce qui peut l'aider à pousser au but, peut raisonnablement esperer de réussir. La témérité & l'imprudence peuvent être blâmables, si elles sont dépouillées de toute apparence de raison : mais pour peu qu'il y en ait, la nécessité de mettre en jeu tout ce qui n'est pas impossible, justifie le Général. S'il réussit, c'est un grand homme; s'il échoue, il s'acquiert la réputation d'un homme véritablement courageux sans être téméraire, & ne perd rien de sa réputation, puisqu'il a tenté de se sauver par un coup extraordinaire, & qu'il frappe par nécessité plutôt que par imprudence. Ces sortes d'entreprises, comme toutes les autres qui nous paroissent hardies & nécessaires, & surtout lorsque nous sommes les plus foibles, ne s'éxécutent jamais que la nuit, & sans doute que c'est l'heure la plus favorable; car les ténébres d'une nuit obscure rendent les choses plus éffroiables à celui qui est attaqué, & plus grandes qu'elles ne sont en éffet. Mais parce qu'il est très-difficile de s'empêcher d'être découvert, il y a des mesures à prendre, qui ne sont pas connues de tout le monde.

Comme le succez des entreprises, qui ne souffrent aucune remise, dépend uniquement du secret & d'une résolution prompte & subite, je conseille au Général de garder l'un bien précieusement dans sa tête & de ne s'ouvrir à personne, qu'au moment de l'éxécution; & à l'égard de l'autre, il ne sçauroit se résoudre trop tôt. Pour le premier chef, je ne vois pas que l'ennemi ait le tems d'éventer la mine; car outre qu'on est dans une ville fermée, où les espions ne sont pas si couverts ni si libres que dans une armée en campagne; on est si près de l'ennemi qu'on est dessus avant qu'il ait le tems de se reconnoître, & d'apprendre qu'on est sorti.

A l'entrée de la nuit & les portes fermées, on commandera deux ou trois cens hommes d'infanterie qu'on assemblera sur la place, & ausquels on distribuera de la poudre autant que leurs fournimens en pourront contenir & des balès à proportion; pendant ce tems-là les Officiers & les Sergens mêmes se rendront chez le Général, & sans qu'il paroisse qu'il ait quelque autre dessein, que celui pour lequel il les fait assembler; il leur dira, qu'aiant reçu quelques avis qu'on remuoit dans l'un des deux camps ennemis (& ce doit être celui sur lequel il ne veut pas entreprendre) sans sçavoir trop bien ce que celà vouloit dire, il avoit jugé à propos d'user de quelques précautions pour se mettre à couvert de toute surprise; qu'il n'en voioit point d'autre que de partager leur

détachement en quatre petits corps, qui s'iroient poster entre les deux camps pour couper la communication de l'un à l'autre, & arrêter tous ceux que l'on rencontreroit pour en apprendre quelques nouvelles, observant de s'approcher secrétement & sans bruit du camp, où l'on remueroit, sans tirer, & de poser des sentinelles doubles d'un corps à l'autre, qui puissent s'entrecommuniquer, sans autrement s'embarasser du bruit qu'ils entendroient à leurs épaules & d'attendre de nouveaux ordres, si on avoit à leur en donner.

Je poste ainsi ce corps entre les deux camps & vis à vis celui que je ne veux pas attaquer, pour le tenir en échec, & éluder les secours qu'il pourroit envoier à celui sur lequel je veux entreprendre. Le sujet de ce détachement n'est pas tant pour empêcher le secours d'un camp à l'autre, que de s'avancer au plus près du camp, & de faire un grand feu au premier bruit de l'attaque de l'autre: ce feu retient dans leur camp ceux qui ne sont pas attaquez, les fait craindre pour eux-mêmes, & les tient irrésolus & en suspens sur ce qu'ils feront ou ne feront pas: cependant le tems se passe & l'occasion s'échappe: car comme l'obscurité les empêche de voir le nombre de ceux qui font feu sur eux, ils s'imaginent qu'il est beaucoup plus grand qu'il n'est en effet, & se forment mille chiméres & mille sujets de crainte, que la nuit enfante & produit ordinairement.

Les choses en cet état & le détachement parti, on fera prendre les armes à tout ce qu'il y a de troupes dans la place, & pendant qu'on distribuera des munitions, & qu'on répandra du fumier sur les pont-levis de chacune des portes, pour éviter le bruit qu'on peut faire en marchant dessus, particuliérement la cavalerie; pendant tout ce tems-là, dis-je, le Général assemblera le conseil de guerre, non seulement les Officiers Généraux qu'il a à ses ordres, mais encore les Commandants des Corps & les Majors de chacun en particulier. Le compliment qu'il doit faire à cette assemblée doit être court & résolu.

Je ne vous ai pas assemblé, leur doit-il dire, pour vous demander si j'éxécuterai ou abandonnerai une entreprise nécessaire & déja résolue. Toutes les raisons que vous pourriez m'alléguer au contraire seroient inutiles, il n'est point question du pour ou du contre, ni de raisonner sur tous les obstacles & les difficultez qui peuvent se rencontrer, quelques grandes qu'elles vous paroissent: mais il est question d'agir, & comme j'y suis résolu, je n'ai besoin d'autres conseils que de ceux qui pourront faciliter le succez de notre entreprise. Je ne pense pas que parmi un si grand nombre de braves gens qui sont ici assemblez, il puisse s'en trouver un seul qui pense autrement que moi dans une affaire, où il va de notre honneur & de notre salut tout ensemble. Je vais vous communiquer tout le plan de mon projet, & si quelqu'un a quelque chose de meilleur à dire dans ce que j'ai pensé pour l'éxécution & pour en applanir les obstacles, il lui est permis de le proposer, & non seulement nous suivrons son avis; mais encore nous lui en ferons tout l'honneur. Je ne feints point de vous dire que l'entreprise est très-grande & de la plus hazardeuse éxécution à bien des égards: mais elle ne l'est pas à beaucoup près, tant que l'extrémité où nous nous trouvons, & cette extrémité nous assure du succez. J'ai pris

de si bonnes mesures que nous devons tout espérer de notre courage & de notre conduite plutôt que de la fortune. C'est folie de compter sur notre salut si nous ne le cherchons par l'apparence d'une plus grande folie. La prudence est une vertu ; mais elle se tourne en imprudence & en lâcheté, lorsqu'elle s'oppose au parti d'une extrémité nécessaire.

Cette harangue militaire, diront peut-être quelques Critiques, est-elle à sa place dans un sujet purement dogmatique? Je leur répondrai que c'étoit la méthode des anciens dans toutes leurs entreprises, & de plusieurs grands Capitaines parmi les modernes. Si tels Généraux, que je m'imagine, avoient eu à bâtir sur ce fond, ils eussent beaucoup mieux fait de s'en servir & de faire à leur tête dans bien des entreprises importantes & très-aisées dans l'exécution, que de les abandonner misérablement à l'excessive prudence & aux conseils timides de certaines gens, qui ne sont pas moins épouvantez des obstacles imaginaires que des véritables, de ceux qui ne sont pas, que de ceux qui sont en éffet. S'ils eussent emploié une telle méthode ils eussent fermé la bouche à tout esprit de contradiction ; car il n'y a rien de plus éfficace que ces sortes de complimens.

Le Général s'étant expliqué de la sorte, il réglera le poste de chacun des Officiers Généraux & le nombre des corps qui seront à leurs ordres, sans qu'il leur soit permis d'étendre plus loin leur pouvoir, & de se porter autre part qu'à l'endroit où ils doivent être. Cette méthode est très-bonne dans les affaires de nuit ; je m'étonne qu'on la pratique si peu dans ces sortes d'actions. Il ne faut pas en être étonné, elles sont trop rares en ce tems-ci, ou pour mieux dire on n'en entend plus parler depuis près d'un siécle : car qui est-ce qui depuis ce tems-là se souvienne d'avoir vû des surprises d'armées à la faveur des ténébres ? mais ce qui n'est pas supportable, c'est que cette méthode n'est pas moins négligée dans les affaires générales & de plein jour.

Ce que je dis ici est d'une plus grande conséquence qu'on ne s'imagine. On se souviendra de ce que j'ai dit là-dessus dans mon Livre des *nouvelles découvertes sur la guerre.* Rapportons le passage pour épargner la peine à ceux qui ne l'ont pas lû de chercher ailleurs que dans cette piéce. Il servira d'une bonne leçon & à ceux qui cherchent à se signaler, & à ceux que des vûes peu héroïques portent à se ménager trop.

Il y a des Officiers Généraux si curieux & si zélez, qu'ils abandonnent leurs postes pour se faire voir aux endroits où ils sont le moins nécessaires, parce qu'on ne s'y bat pas encore, & qui accourent ailleurs avec un empressement extraordinaire, lorsqu'ils voient que l'orage est prêt à fondre où ils sont. Ils se multiplient, ils se trouvent par tout sans être nulle part. Un Poëte Latin nous apprend cela parlant de toute autre chose.

Quisquis ubique habitat,
Maxime, nusquam habitat.

Apparemment que M. le Prince Eugéne se souvint de ce distique à la bataille de Malplaquet ; il en tira le précepte : en éffet on remarqua que cette méthode de fixer à chacun son poste, sans qu'il lui fût permis de s'en éloigner, retint quelques-uns de ces Messieurs qui se trouvoient de cet humeur, & qui sans cela seroient encore en vie. Cette politique de courir ailleurs que là où il faut être,

est excélente pour faire parler de soi sans avoir rien fait & sans avoir couru aucun risque ; car on ne manque pas de publier qu'un tel s'est fait voir par tout : mais on n'a garde de dire qu'il a combattu par tout, & qu'il s'est exposé aux plus grands dangers. Si les Généraux d'armée faisoient un bon choix, cette loi ne seroit pas nécessaire, je leur conseillerois d'écrire ces deux vers dans leurs tablettes pour s'en souvenir en tems & lieu.

Si le Prince Eugéne & Milord Marlborough eussent prévû qu'en donnant cet ordre aux Officiers Généraux ils avanceroient nos affaires & hâteroient notre accommodement avec l'Angleterre, ils se fussent dispensez de le donner. Qui auroit jamais pû se l'imaginer ? Je vais découvrir ceci en peu de mots. Je l'ai appris d'un Officier des alliez de distinction & digne de foi. Il dit donc que pendant que le combat étoit le plus échauffé à leur droite, où les affaires prenoient un assez mauvais train, un Général Anglois, à qui le distique de Martial ne pouvoit être appliqué sans quelque sorte d'injustice, laissa ses gens sous le couteau & galoppa à son Général pour lui apprendre l'état des choses, & le disposer à faire passer quelque renfort à cette droite. Milord lui fit sentir, avec quelque espéce d'indignation, qu'il auroit pû se dispenser d'être le porteur de cette nouvelle, & qu'il n'avoit que faire de l'apprendre au lieu où il ne devoit pas être. Ce reproche fut si sensible à cet Officier, qu'il jura de s'en venger. En effet dès qu'il fut arrivé en Angleterre il cabala contre son Général dans le Parlement dont il étoit membre, se jetta dans le parti de la Cour & donna une telle chaleur aux négociations de la paix avec la France, qu'il n'aida pas peu à l'accélérer. Ce secret historique m'eût peut-être échappé si je ne l'eusse inséré dans cette piéce ; je doute cependant qu'il y ait beaucoup de gens qui le sçachent.

Nous devons admirer en cela la bizarrerie des événemens qui naissent quelquefois d'une bagatelle, & ne tiennent qu'à un filet. L'on voit dans l'histoire que les plus funestes comme les plus heureux, sont liez à ces sortes de filets, qu'on ne croiroit pas capables de brider une mouche, & qui cependant étranglent les desseins les mieux concertez : tant il est véritable qu'il ne faut jamais choquer les gens d'esprit & de cœur, quelque petits qu'ils puissent être.



CHAPITRE II.

Matiére des deux premiers Livres qui servent comme de préambule à l'histoire de Polybe. Jugement que cet historien porte de Philinus & de Fabius.

TElle fut la premiére expédition des Romains hors de l'Italie, & les raisons pourquoi ils la firent alors. Rien ce me semble n'étoit plus propre à établir la premiére époque de notre histoire. Nous avons remonté un peu haut, pour ne laisser aucun doute sur ce qui a donné lieu à cet événement. Car pour mettre les lecteurs en état de bien juger du faîte de grandeur où l'empire Romain est parvenu, il étoit bon d'examiner de suite, comment & en quel tems les Romains, chassez presque de leur propre patrie, commencérent à avoir de plus heureux succez ; en quel tems encore & comment, l'Italie subjugée, ils pensérent à étendre leurs conquêtes au dehors. Qu'on ne soit donc pas surpris si dans la suite parlant des états qui ont fait le plus de bruit dans le monde, j'avance dans les tems plus reculez. C'est pour commencer aux choses qui font connoître pour quelles raisons, en quel tems & par quels moyens chaque peuple est arrivé au point où nous le voions. Mais il est tems de revenir à notre sujet. Voici en peu de mots dequoi traiteront les deux premiers Livres qui seront comme le préambule de cet ouvrage.

Nous commencerons par la guerre que se firent en Sicile les Romains & la République de Carthage. Suivra la guerre d'Afrique qui sera elle-même suivie de ce que firent dans l'Espagne Amilcar, Asdrubal & les Carthaginois. Ce fut alors que les Romains passérent dans l'Illyrie & dans ces parties de l'Europe. Ensuite viendront les combats que les Romains eurent à soutenir dans l'Italie contre les Gaulois. Nous finiront le préambule & le second Livre par la guerre appellée de Cléoméne, laquelle se fit en ce tems-là chez les Grecs. Nous n'entrerons pas dans le détail de ces guerres : notre dessein n'étant pas d'en écrire l'histoire, mais seulement de les mettre en racourci sous les yeux pour préparer à la lecture des faits que nous avons à raconter. Dans cet abrégé nous ferons en sorte que les derniers événemens soient liez avec ceux qui commenceront notre histoire. Cette liaison

justifiera la pensée que j'ai eue de raporter en peu de mots ce qui se trouve chez les autres Historiens & facilitera l'intelligence de ce que je dois dire. Nous nous étendrons un peu plus sur la guerre des Romains & des Carthaginois en Sicile. Car on auroit peine à en trouver une qui ait été plus longue, à laquelle on se soit préparé avec plus de soin, où les exploits se soient suivis de plus près, où les combats aient été en plus grand nombre, où il se soit passé de plus grandes choses. Comme les coûtumes de ces deux Etats étoient alors fort simples, leurs richesses médiocres, & leurs forces égales, c'est par cette guerre plutôt que par celles qui l'ont suivie, que l'on peut bien juger de la constitution particuliére de ces deux Républiques.

Jugement que porte Polybe de Philinus & de Fabius.

Une autre raison encore m'a engagé à un plus long détail sur cette guerre, c'est que Philinus & Fabius qui passent pour en avoir parlé le plus sçavamment, ne nous ont pas rapporté les choses avec autant de fidélité qu'ils devoient. Je ne crois pas qu'ils aient voulu mentir, leurs mœurs & la secte qu'ils professoient les met à couvert de ce soupçon. Mais il me semble (a) qu'il leur

(a) *Qu'il leur est arrivé ce qui arrive aux amans à l'égard de leurs maîtresses.*] Notre Auteur entreprend ici Philinus & Fabius sur la liberté qu'il se sont donnée d'ajouter beaucoup de choses de leur invention, & outre cela de mutiler, estropier & fracasser pour ainsi dire la simétrie & l'ordre des faits qu'ils rapportent. A ce que je vois les anciens avoient leurs *Limiers* à Rome comme nous avons les nôtres en Holande, gens qui font métier de flater, de mentir & de faire triompher les vaincus.

L'histoire de Loüis XIV. de *Limiers* est bien autrement parsemée de faits moitié roman, moitié histoire, que celles de Philinus & de Fabius sur lesquels Polybe tire si fort. Il n'use pas mal sa poudre, nous n'userons pas beaucoup de la nôtre sur un historien qui ne vaut pas le coup. Voiez s'il vous plaît quelle hardiesse! il fait assiéger Leffingue qui n'est qu'à une lieuë d'Ostende, c'est à dire à deux pas de l'endroit où il écrivoit son histoire. Il dit que l'armée des alliez contre la France en fit le siége, que la garnison se rendit sans aucune résistance & qu'elle fut faite prisonniere de guerre selon la mode de ce tems-là, que le Maréchal de Villars retorqua sur eux deux ou trois campagnes après; ce siége est de sa façon. Il ne sçait pas que ce furent les François qui emporterent ce poste d'insulte, que la garnison, qui étoit Angloise, fut prisonniere de guerre & que l'Auteur de cet ouvrage en eut le gouvernement pour l'avoir fait prendre.

La bataille de Cassano du même historien gazettier, dans le stile comme dans le faux, est encore de sa façon. Il est bon de l'avertir que le *Te Deum* que les Alemans firent chanter à Treville, & dont Larrey se moque dans l'histoire de ce grand Roi, n'étoit pas sans doute pour remercier Dieu de leur victoire. Il fut chanté à autre intention, & uniquement pour lui rendre grace de ce que la plus grande partie de nos forces, qui étoit à Rivalta, n'avoit pas marché à notre secours, & n'étoit pas tombée sur leurs derrieres. Qui peut douter qu'ils n'eussent passé sous le joug, pour parler à la façon des anciens, si les ennemis se fussent un peu plus obstinez : mais la bataille aiant été terminée en deux ou trois heures, le Grand-Prieur de France n'eut peut-être pas le tems de profiter d'une si belle occasion. N'est-ce pas un très-grand sujet de loüer Dieu, de s'être retirez d'un pas si dangereux, & d'en avoir été quitte pour la perte du champ de bataille, pour des morts & des blessez,

est arrivé ce qui arrive d'ordinaire aux amans à l'égard de leurs maîtresses. Le premier, suivant l'inclination qu'il avoit pour les Carthaginois, leur fait honneur d'une sagesse, d'une prudence & d'un courage qui ne se démentent jamais, & représente les Romains d'une conduite toute opposée. Fabius au contraire donne toutes ces vertus aux Romains & les refuse toutes aux Carthaginois. Dans toute autre circonstance une pareille disposition n'auroit peut-être rien que d'estimable. Il est d'un honnête homme d'aimer ses amis & sa patrie, de haïr ceux que ses amis haïssent, & d'aimer ceux qu'ils aiment. Mais ce caractére est incompatible avec le mêtier d'historien. On est alors obligé de louer ses ennemis, lorsque leurs actions sont vraiment louables; & de blâmer sans ménagement ses plus grands amis, lorsque leurs fautes le méritent. La vérité est à l'histoire ce que les yeux sont aux animaux.

Si l'on arrache à ceux-ci les yeux, ils deviennent inutiles, & si de l'histoire on ôte la vérité, elle n'est plus bonne à rien. Soit amis, soit ennemis, on ne doit à l'égard des uns & des autres consulter que la justice. Tel même a été blâmé pour une chose, qu'il faut louer pour une autre; n'étant pas possible qu'une même personne vise toujours droit au but, ni vraisemblable qu'elle s'en écarte toujours. En un mot il faut qu'un historien, sans aucun égard pour les auteurs des actions, ne forme son jugement que sur les actions mêmes.

Quelques exemples feront mieux sentir la solidité de ces mames. Philinus, entrant en matiére au commencement de son second Livre, dit que les Carthaginois & les Syracusains mirent le siége devant Messine, qu'à peine les Romains furent arrivez par mer dans cette ville qu'ils firent une sortie sur les Syracusains; qu'en ayant été repoussez avec perte ils rentrérent dans Messine, que revenus ensuite sur les Carthaginois, ils perdirent beaucoup de monde ou tué ou fait prisonnier. Il dit de Hiéron, qu'après la bataille la tête lui tourna tellement, que non seulement il mit le

dont la terre étoit toute jonchée & de presque tous les Généraux. Si Philinus & Fabius estropient & mutilent les faits, du moins ils ne les supriment point, lorsqu'ils ne sont pas à l'avantage de leurs Heros: mais notre homme n'en fait non plus mention que d'un non avenu. Ne pourrions nous pas demander à ce grand historien, où il a laissé l'attaque de la Cassine de Moscolini, où j'étois, action très-violente, très-meurtriére & où le Prince Eugene étoit en personne? nous fûmes forcez à la vérité; mais un cellier & un poulailler tinrent bon. Nous fumes secourus après un combat qui dura toute la nuit, ou pour mieux dire nous ne le fûmes pas, les Imperiaux s'en dégoûterent & nous laisserent-là, après avoir perdu plus de 1400 hommes.

feu à son camp & s'enfuit de nuit à Syracuse, mais encore abandonna toutes les forteresses qui étoient dans la campagne de Messine. Il n'épargne pas davantage les Carthaginois: à l'entendre ils quittérent leur retranchement aussitôt après le combat, ils se dispersérent dans les villes voisines, aucun n'osa se montrer au dehors. Les Chefs voiant les troupes saisies de fraïeur, craignirent de s'exposer à une bataille décisive. Selon lui encore les Romains poursuivant les Carthaginois ne se contentérent pas de désoler la campagne, ils entreprirent encore d'assiéger Syracuse. Tout cela est à mon sens fort mal assorti & ne mérite pas même d'être examiné. Ceux qui selon cet historien assiégeoient Messine, & remportoient des victoires, sont ceux-là même qui prennent la fuite, qui se réfugient dans les villes, qui sont assiégez, qui tremblent de peur; & au contraire ceux qu'il nous dépeignoit comme vaincus & assiégez, il nous les fait voir ensuite poursuivant les ennemis, se rendant maîtres de tout le païs & assiégeant Syracuse. Quel moyen d'accorder ensemble ces contrariétez? Il faut de nécessité ou que ce qu'il avance d'abord, ou que ce qu'il dit des événemens qui ont suivi, soit faux. Or ces événemens sont vrais. Il est sûr que les Carthaginois & les Syracusains ont déserté la campagne & que les Romains aussitôt ont mis le siége devant Syracuse. Il convient lui-même qu'Echetla, ville située entre les terres des Syracusains & celles des Carthaginois fut aussi assiégée. On ne doit donc faire aucun fond sur ce qu'il avoit assuré d'abord; à moins qu'on ne veuille croire que les Romains ont été en même tems & vaincus & vainqueurs. Tel est le caractére de cet historien d'un bout à l'autre de son ouvrage, & l'on verra en son tems que Fabius n'est pas exemt du même défaut. Mais laissons là enfin ces deux Écrivains, & par la jonction des faits tâchons de donner aux lecteurs une idée juste de la guerre dont est question.



CHAPITRE III.

M. Octacilius & M. Valerius Consuls font alliance avec Hiéron. Préparatifs des Carthaginois. Siége d'Agrigente. Premier combat d'Agrigente. Second combat, & retraite d'Annibal.

DEs qu'à Rome on eut avis des succès d'Appius dans la Sicile, on créa Consuls M. Octacilius & M. Valerius, & on leur donna ordre d'y aller prendre sa place. Leur armée consistoit en quatre Légions, sans compter les secours que l'on tiroit ordirement des alliez. Ces Légions chez les Romains se lévent tous les ans & sont composées de quatre mille hommes d'infanterie & de trois cens chevaux. A l'arrivée des Consuls, plusieurs villes des Carthaginois & des Syracusains se rendirent à discrétion. La fraïeur des Siciliens jointe au nombre & à la force des Légions Romaines, faisant concevoir à Hiéron que celles-ci auroient le dessus, il dépêcha aux Consuls des Ambassadeurs pour traiter de paix & d'alliance. On n'eut garde de refuser leurs offres, on craignoit trop que les Carthaginois tenant la mer ne fermassent tous les passages pour les vivres : crainte d'autant mieux fondée que les premieres troupes qui avoient traversé le détroit, avoient beaucoup souffert de la disette. Une alliance avec Hiéron mettoit de ce côté-là les Légions en sûreté, on y donna d'abord les mains. Les conditions furent que le Roi rendroit aux Romains sans rançon ce qu'il avoit fait sur eux de prisonniers & qu'il leur paieroit cent talens d'argent. Depuis ce tems Hiéron, tranquille à l'ombre de la puissance des Romains, à qui dans l'occasion il envoioit des secours, regna paisiblement à Syracuse, gouvernant en Roi qui ne cherche & n'ambitionne que l'estime & l'amour de ses sujets. Jamais Prince ne s'est rendu plus recommandable, & n'a joui plus longtems des fruits de sa sagesse & de sa prudence.

Préparatifs des Carthaginois.

On apprit à Rome avec beaucoup de joie l'alliance qui s'étoit faite avec le Roi de Syracuse & le peuple se fit un plaisir de la ratifier. On ne crut pas après cela qu'il fût nécessaire d'envoier en Sicile toutes les troupes, deux Légions suffisoient : parce que Hiéron s'étant rangé du parti de Rome, le poids de cette guerre n'étoit plus à beaucoup près si pesant, & que par-là les armées auroient en abondance toute sorte de munitions. Les Cartha-

ginois voiant que Hiéron leur avoit tourné le dos & que les Romains avoient plus à cœur que jamais d'envahir la Sicile, ils pensérent de leur côté à se mettre en état de leur tenir tête & de se maintenir dans cette Isle. Ils firent de grandes levées de soldats de-là la mer, dans la Ligurie, dans les Gaules, plus grandes encore dans l'Espagne & les envoiérent toutes en Sicile; & comme Agrigente *(a)* étoit la ville la plus forte & la plus importante de toutes celles qui leur appartenoient, ils y jettérent tous leurs vivres & toutes leurs troupes, & en firent leur place de guerre.

Siége d'Agrigente.

Les Consuls qui avoient fait la paix avec Hiéron étant de retour à Rome, on leur donna pour successeurs dans cette guerre L. Postumius & Q. Mamilius, qui aiant pénétré d'abord où tendoient les préparatifs que les Carthaginois avoient faits à Agrigente, pour commencer la campagne par un exploit considérable, laissérent là tout le reste, furent avec toute leur armée attaquer cette ville, & campérent à huit stades *(b)* de la place &

(a) *Comme Agrigente leur parut la ville la plus forte & la plus importante.*] Agrigente ou Agragas ville de Sicile aujourd'hui Gergenti, autrefois célébre par ses richesses comme par sa force. Polybe en donne la description dans son IX Livre. Diodore de Sicile en parle magnifiquement. Bayle dans son Dictionaire renverse tout ce que Moreri en a dit. Nous en parlerons en son lieu.

(b) *Campérent à huit stades de la place.*] Il y a eu anciennement deux stades, comme deux talens. On comptoit six cens pieds à chacun de ces stades, dans les lieux où il étoit en usage, comme on comptoit soixante mines à chaque talent.

L'un de ces deux stades étoit néanmoins plus petit que l'autre de deux cinquiémes, de sorte que les six cens pas du grand stade valoient mille pieds tels qu'on les emploioit au petit stade.

Et tout de même l'un des deux talens étoit plus petit que l'autre de deux cinquiémes, de sorte que les soixante mines du grand talent valoient cent mines de celles dont on comptoit soixante au petit talent.

Le petit stade & le petit talent étoient le stade & le talent d'Athenes : c'étoient le stade & le talent les plus communs.

Le grand stade étoit le stade de Delphes & le grand talent étoit le talent d'Egine.

Le petit stade étoit de quatre cens pieds Romains, ou de quatre-vingt pas.

Ainsi il y en avoit douze & demi au mille Romain.

Le grand stade étoit de cent trente trois pas Romains deux tiers, & il y en avoit sept & demi au mille.

Ce systême sur le stade est de M. de la Barre, qui en donnera les preuves dans ses notes sur Hérodote, dont il se dispose à nous donner une nouvelle traduction.

En attendant que cet ouvrage paroisse, nous nous en tiendrons à la commune opinion, qui est que la longueur réguliére du stade étoit de 125. pas qui reviennent selon Pline à 625. pieds Romains. Nous ne sommes pourtant pas plus sçavans sur cette mesure, si nous ne sommes bien assurez du pied Romain. Le célébre dom Bernard de Montfaucon dit, qu'*on croit que le pied Romain d'aujourd'hui est le même que l'ancien pied romain dont la mesure se trouve au Capitole. Le pied Romain a un douziéme moins que notre pied de roi. L'ancien pied Romain, ou Italien avoit selon Héron, deux seiziémes & demi moins que le pied de roi ancien, qu'on appelloit aussi* Philæterius. *Si le pied Romain d'aujourd'hui est le même que l'ancien, il s'ensuit de là que l'ancien pied de roi, dont parle Héron, étoit considérablement plus grand que le nôtre, puisqu'il avoit deux seiziémes & demi plus que le pied Italien, & que le nôtre n'a qu'un douziéme au dessus.*

Le passage de Pline ne nous met pas davantage au fait du stade non plus que le pied

renfermérent

renfermérent les Carthaginois dans ses murs. C'étoit alors le tems de la moisson. Un jour que les soldats, qui prévoioient que le siége ne se termineroit pas sitôt, s'étoient débandez dans la campagne pour ramasser des grains, les Carthaginois les voiant ainsi dispersez, fondirent sur ces fourageurs & les mirent aisément en fuite. Ensuite ils se partagérent, les uns courant au camp pour le piller; les autres aux corps de garde pour les égorger. Ici comme en plusieurs autres rencontres, les Romains ne dûrent leur salut qu'à cette discipline excellente, qui ne se trouve chez aucun autre peuple. Accoutumez à voir puni de mort quiconque lâche le pied dans le combat ou abandonne son poste, ils soutinrent le choc avec vigueur, quoique les ennemis fussent supérieurs en nombre; il leur périt beaucoup de monde, mais il en périt bien plus du côté des Carthaginois, qui furent enfin envelopez, lorsqu'ils touchoient presque au retranchement pour l'arracher. Une partie fut passée au fil de l'épée, le reste fut poursuivi avec perte jusques dans la ville. Ce combat rendit les Carthaginois plus réservez dans les sorties; & les Romains plus circonspects dans leurs fourages. Les premiers ne se présentant plus que pour de légéres escarmouches, les Consuls partagérent leur armée en deux corps; l'un fut posté devant le Temple d'Esculape, l'autre campa du côté de la ville qui regarde Héraclée, & on fortifia l'intervalle qui étoit des deux côtez entre la ville & les Légions. On tira du côté de la ville une ligne

de Heron du stade Grec; selon toutes les apparences Polybe entend parler du stade des Grecs, quand-il n'y auroit que fort peu de différence de l'un à l'autre, elle en mettroit une tres-grande sur un grand nombre de stades.

Une armée qui planteroit aujourd'hui son camp à huit stades d'une place n'y trouveroit pas son compte, elle s'exposeroit à une grelle de feux de toute espece. Cependant cet espace qui se trouveroit trop petit par rapport àla violence de nos machines, doit paroître bien grand ici à bien des Sçavans, qui ne peuvent s'imaginer que les machines de jet des anciens portassent si loin; mais l'expérience que j'en ai faite prouve manifestement qu'elles devoient porter beaucoup plus loin qu'on ne se l'imagine: on peut voir dans l'Auteur de l'*Antiquité expliquée* que la catapulte portoit plus d'un mille Italique.

Je crois que les Anciens ne prenoient cet espace de huit stades dans leur circonvallation, que lorsque la place assiégée étoit abondamment fournie de machines. Joseph dans la description du siége de Jérusalem, dit que Tite prit son quartier avec une partie de son armée à deux stades de la ville, & que l'autre étoit campée du côté de la tour d'Hipicos à même distance de deux stades de la ville. La raison, pour laquelle Tite l'investit de si près, c'est que les assiégez étoient entiérement dépourvûs de machines de jet. Il y en avoit quelques-unes qu'ils avoient prises peu de tems avant le siége sur les Romains; mais ils étoient si ignorans qu'ils ne pûrent jamais s'en servir. Comme je suis convaincu que les Balistes & les Catapultes portoient beaucoup au delà de ce que la plûpart disent, & que les Agrigentins en avoient un tres-grand nombre, je ne trouve pas fort étrange que les Romains se fussent campez & fortifiez de deux lignes environnantes à huit stades de la ville.

pour se défendre contre les sorties, & une du côté de la campagne pour arrêter les irruptions du dehors, & couper le passage à tous les secours que l'on pourroit tenter. Des gardes avancées étoient distribuées sur tout le terrain qui restoit entre les lignes & le camp, & d'espace en espace on avoit pratiqué des fortifications aux endroits qui leur étoient propres. Les alliez amassoient les vivres & les autres munitions, & les apportoient à Erbesse, ville peu éloignée du camp, d'où les Romains les faisoient venir, de sorte qu'ils ne manquoient de rien.

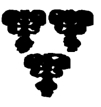
Premier combat d'Agrigente.

Les choses demeurérent en même état pendant cinq mois ou environ. Rien de décisif de part ni d'autre, tout se passoit en escarmouches. Cependant les Carthaginois souffroient beaucoup de la famine, à cause du grand monde qui s'étoit retiré dans Agrigente, car il y avoit au moins cinquante mille hommes. Annibal, qui les commandoit, ne sçachant plus où donner de la tête, envoioit coup sur coup à Carthage, pour avertir de l'extrémité où la ville étoit réduite & demander du secours. On chargea sur des vaisseaux de nouvelles troupes & des éléphans, que l'on fit conduire en Sicile, & qui devoient aller joindre Hannon, autre Commandant des Carthaginois. Celui-ci assembla toute ces forces dans Héraclée, fit dans Erbesse des pratiques qui lui en ouvrirent les portes, & priva par là les Légions des vivres & des autres secours qui leur venoient de cette ville: alors les Romains, assiégeans tout ensemble & assiégez, se trouvérent dans une si grande disette de vivres & d'autres munitions, qu'ils mirent souvent en délibération s'ils ne leveroient pas le siége; & cela seroit arrivé, sans le zéle & l'industrie du Roi de Syracuse, qui fit passer dans leur camp un peu de tout ce qui leur étoit nécessaire. Hannon voiant d'un côté les Légions Romaines affoiblies par la peste & par la famine, & de l'autre ses troupes en état de combattre; après avoir donné ordre à la cavalerie Numide de prendre les devans, de s'approcher du camp des ennemis, d'escarmoucher pour attirer leur cavalerie à un combat, & ensuite de reculer jusqu'à ce qu'il fût arrivé. Hannon, dis-je, part d'Héraclée avec ses éléphans, qui étoient au nombre de cinquante, & tout le reste de son armée. Les Numides, selon l'ordre qu'ils avoient reçu, en étant venus aux mains avec une des Légions, la cavalerie Romaine ne manqua pas d'accourir sur eux. Ceux-ci se battent en retraite, comme il leur avoit été ordonné, en attendant que les autres troupes les eussent joints.

Alors ils font volteface, environnent les ennemis, en jettent un grand nombre par terre, & poursuivent le reste jusques dans leur camp. Après cet exploit Hannon s'empara d'une colline appellée Torus qui dominoit sur l'armée Romaine, & qui en étoit éloignée de dix stades & s'y logea.

Pendant deux mois il ne se fit chaque jour que de légéres attaques qui ne décidoient rien. Cependant Annibal élevoit des fanaux & envoioit souvent à Hannon pour lui faire connoître l'extrême disette où il se trouvoit, & le nombre des soldats que la famine contraignoit de déserter. Sur cela Hannon prend le parti de hazarder une bataille. Les Romains pour les raisons que nous avons dites n'y étoient pas moins disposez. Les armées de part & d'autre s'avancent entre les deux camps, & le combat se donne. Il fut long, mais enfin les troupes à la solde des Carthaginois, qui se battoient à la premiere ligne, furent mises en fuite, &tombant sur les éléphans & sur les rangs qui étoient derriére eux, jettérent le trouble & la confusion dans toute l'armée des Carthaginois. Elle plia de toute part. Il en resta une grande partie sur le champ de bataille, quelques-uns se sauvérent à Héraclée, la plûpart des éléphans & tout le bagage demeurérent aux Romains. La nuit venuë, on étoit si content d'avoir vaincu & en même tems si fatigué, que l'on ne pensa presque point à se tenir sur ses gardes. Annibal ne se voiant plus de ressource, profita de cette négligence pour faire un dernier effort. Au milieu de la nuit il sortit d'Agrigente avec les troupes étrangéres, combla les lignes de grosses nates & reconduisit son armée à la ville, sans que les Romains s'aperçussent de rien. A la pointe du jour ceux-ci ouvrant enfin les yeux, ne donnérent d'abord que légérement sur l'arriere-garde d'Annibal, mais peu après ils fondent tous aux portes ; n'y trouvant rien qui les arrête, ils se jettent dans la ville, la mettent au pillage, font quantité de prisonniers & un riche butin.

Second combat & retraite d'Annibal.



OBSERVATIONS

Sur le blocus d'Agrigente, & sur la bataille qui fut donnée entre les armées Romaines & Carthaginoises.

§. I.

Fautes à la guerre le plus souvent dangereuses, quelquefois salutaires. Exemple tiré de la conduite des Romains & des Carthaginois dans le siége d'Agrigente.

TOutes les fautes sont grandes & capitales à la guerre, il n'en fut jamais de petites. Un rien, la moindre inadvertance produit quelquefois de grands événemens, ausquels on n'auroit jamais pensé. Une petite faute en améne une grande, cela va toujours en augmentant & en empirant. Si l'on n'a pas l'esprit & la capacité de prévenir les conséquences qui naissent des moindres fautes, & d'y remédier, elles produiront une queue ou une chaîne d'autres fautes, dont on ne voit jamais le bout que par la ruine des errants.

Il arrive quelquefois le contraire. Les bévûes les plus grossieres & les plus lourdes font naître des événemens extraordinaires, qui nous inspirent des desseins & des entreprises qui ne nous seroient jamais venues dans l'esprit, si nos fautes n'en avoient été la cause ou l'occasion. Ceux qui sont les témoins de notre conduite, voient après l'événement & avec surprise, que notre salut, notre gloire & nos conquêtes, dépendoient uniquement de ces fautes, qu'elles étoient la source de notre bonheur, & que nous nous fussions perdus, si nous n'avions pas vû le moment de l'être. Ces choses arrivent souvent aux hommes d'Etat, aux grands Généraux, aux hommes fermes & résolus, aux bons esprits, aux gens de grand cœur, & non aux sots & aux ignorans, qui après avoir bronché aux premiéres démarches, ne se relévent plus, à moins que le hazard ou la sotise des autres ne les tire d'embarras.

Les Romains qui donnérent tout au hazard, tout à la fortune dans l'affaire de Messine, se voient dans une situation presque semblable devant Agrigente & dans un danger désespérant. Ils ont besoin de toutes leurs vertus pour s'en démêler. Le mal est d'autant plus triste & plus fâcheux, qu'il arrive plus tard, & après de grandes pertes & des travaux infinis: mais pour n'avoir pas desespéré, ils s'en tirent par cela seul; voiez je vous prie ce que c'est que leur étoille. La prise d'Erbesse, où ils avoient tous leurs magasins pour la subsistance de leurs troupes, leur fut favorable. Quel malheur d'abord! quel bonheur après! Leur négligence à munir leur camp, lorsqu'ils en avoient le tems, fait changer de dessein à Hannon qui venoit de leur couper les vivres par la prise d'Erbesse. Ce Général, qui les tient enfermez entre les assiégez & lui, songe à les faire périr de faim & de misére. Le coup lui paroît certain, il l'étoit en effet: mais quel dût être l'étonnement de ce Général, lorsqu'il apprit que les assiégez n'étoient ni moins misérables ni moins pressez de la famine que les assiégeans!

S'il les eût attaquez sans marchander, sans leur donner le tems de se reconnoître, leur perte étoit inévitable & leurs précautions inutiles. On fait la guerre facilement, dit Tite-Live, contre des ennemis qui n'ont d'espérance que dans leurs postes. La prudence & les maximes de la guerre vouloient qu'il ne le fit point. On ne met pas les affaires en risque contre un ennemi qui va se ruiner, & surtout lorsqu'on ignore l'état fâcheux des assiégez ; cependant cette prudence, ces mesures si justes & si bien concertées, qui eussent dû le rendre victorieux de ses ennemis, le perdent ; & l'imprudence de ces mêmes ennemis, leur mauvaise conduite les sauve. Chose singuliére ! Les fautes de l'un rétablissent ses affaires, & la bonne conduite de l'autre perd les siennes.

Jamais les Romains ne se trouvérent si embarassez que dans cette entreprise d'Agrigente. On ne sçauroit pourtant les accuser de s'y être embarquez témérairement & sans aucune espérance de réussir, après la prise d'Erbesse : mais seulement d'avoir négligé de munir leur camp & d'y transporter leurs préparatifs de guerre & de subsistance. Leur opiniâtreté & leur constance à ne point démordre de leur premier dessein, sont sans doute louables ; il y alloit de leur honneur & de celui de la République d'y persévérer constamment, surtout dès l'entrée d'une guerre, dont les suites dépendent presque toujours des commencemens : *Incœptis eventus pares redduntur*, dit Tite-Live après mon Auteur.

Je ne vois rien de plus admirable que cette résolution de Posthumius : mais je trouve quelque chose de plus que de la constance & de la patience dans toute sa conduite. J'y remarque toutes les vertus qui forment les véritables guerriers. Le courage produit la patience & constamment il en est la source : mais il n'arrive pas toujours que ces deux vertus soient accompagnées de toutes les autres qui nous portent aux résolutions les plus extraordinaires, c'est-à-dire à celles que la témérité la plus audacieuse regarde comme impraticables. Le courage & la patience ne menent pas loin, si l'on manque de cette capacité qui s'observe dans les grands hommes. C'est cette capacité qui voit de loin les évenemens, qui les prépare elle-même par un plan de conduite, & qui les mene à leur but par le moien des conséquences, qui naissent nécessairement de cette conduite laquelle détermine celle de l'ennemi, & donne des espérances certaines du succez des entreprises. Il faut bien posséder la guerre pour aller ainsi de conséquence en conséquence, & par des routes si profondes & si fines au succès entier d'une campagne. Peu de gens sont capables de pénétrer ces sortes de misteres, & de juger des suites par ses commencements.

Pour bien juger des actions des hommes il n'y a qu'à les examiner dans leurs principes. Les Romains tiennent bon malgré l'extrémité où ils se trouvent, & les maux qui les accablent. Ils les supportent constamment. S'engage-t'on dans des partis si extrêmes, s'ils ne sont l'objet d'un grand dessein, & s'il n'y a plus à perdre en l'abandonnant qu'en mettant tout en risque pour le suivre, où si l'on n'est moralement sûr qu'il réussira en observant telle conduite ? Mais au travers de mille périls, & de miséres sans nombre, il est de la prudence de préférer ce parti à tout autre, qui sauveroit à la vérité

le Général Romain, mais non pas sa réputation & la gloire de sa patrie. Il aime mieux risquer le tout pour avoir le tout, & il fait bien dans ces sortes de conjonctures. Consultez ceux qui ne voient les maximes que d'un seul côté, qui n'en sçavent pas faire l'application, ils vous répondront qu'il fit fort mal & que cette résolution des Romains est folle & insensée,& cependant rien de plus sage & de plus raisonnable. Qu'en arrive-t'il? La prise d'Erbesse qui coupe les vivres aux Romains, fait que le Général Carthaginois change tout l'état de la guerre, & prend des mesures différentes de celles qu'il s'étoit résolu de suivre pour la délivrance de la place. L'occasion étoit belle, il s'en désaisit. Les Romains étoient perdus, s'il ne les eût crus perdus. Sur cette opinion il néglige de les attaquer, avant qu'ils aient pris les précautions que l'événement d'Erbesse les oblige de prendre. Attente-t-on contre une armée qui court à sa ruine, & à qui il ne reste d'autre ressource pour l'éviter, que celle de la retraite & de tout abandonner?

Hannon ne voit rien au delà de la situation & des embarras du Général Romain, que la ressource que je viens de dire, où qu'une résolution déterminée & furieuse de se perdre, lui & toute son armée. Il le croit en démence s'il ne prend le seul parti qu'il s'imagine qu'il doit prendre, parce qu'il ne croit pas qu'il y ait rien au delà de ce qu'il pense luimême. C'est l'ordinaire des genies & des courages au dessous du médiocre & peu féconds en expédiens, de croire que tout ce qui est hors des bornes étroites de leur esprit, ne peut être conçu ni exécuté d'aucun autre.

§. II.

Parallèle de l'affaire d'Agrigente & de celle de Denain. Imprudence des Alliez. Belle manœuvre du Maréchal de Villars.

NOus avons vû de nos jours par rapport à l'affaire d'Agrigente un fait presque semblable dans ses circonstances les plus capitales, & qui assure une gloire immortelle au Maréchal de Villars. On comprend bien que je veux parler de l'entreprise sur le camp de Denain, qui est l'ornement & la couronne de ce Général. Quand-il n'auroit aucune autre action que celle-ci, il seroit immortalisé; il mériteroit de monter au rang & au grade des Capitaines les plus célébres, & de ceux auprès desquels Sylla se plaçoit.

La France ne touchoit-elle pas aux derniers périls sur la fin de la guerre de 1701? N'auroit-on pas juré que la prise de Landrecy alloit décider de sa ruine & de sa décadence? N'eût-on pas porté le même jugement de celle des Romains après l'infortune de Cannes? Comme si la Providence eût voulu faire voir au monde par leurs disgraces & par les nôtres, que la vertu courageuse & constante dans les approches des maux les plus accablans, loin de tomber dans le désespoir, tire au contraire ses forces & une nouvelle vigueur de ses pertes & de ses blessures.

Per damna, per cædes ab ipso
Ducit opes animumque ferro.

Nos ennemis l'éprouvérent à l'affaire de Denain; elle est si remarquable, que j'ai regret de ne pouvoir l'insérer ici dans toute son étendue: je ne m'y arrêterai donc pas, mais seulement à certaines circonstances

que nous accompagnerons de quelques remarques que l'instruction demande. Elles me paroissent si utiles, que j'espére que les gens du métier, comme les autres, m'en sçauront quelque gré après les avoir lûes.

Les alliez ouvrîrent la campagne avec un appareil de guerre tout à fait extraordinaire : cela étoit fort prudent : on ne va pas fort loin sur le chemin d'une capitale, quelque applani qu'il puisse être, si les préparatifs ne sont conformes à la grandeur de l'entreprise. Après la prise du Quesnoy, ils investissent Landrecy, (ils n'avoient que ce pas à faire pour pénétrer la France) qui étoit une affaire de peu de jours avec des forces si formidables. Les gens éclairez croioient même cette bicoque plus bicoque qu'elle n'étoit en effet, en faisant abstraction de ses remparts & de ses ouvrages.

Un dessein aussi grand que celui qu'ils avoient demandoit des mesures, des précautions prises de loin & une extrême défiance contre les entreprises hardies. D'un autre côté notre Général sentoit bien que l'extrême prudence, si à la mode dans nos armées en ce tems-là par les infortunes précédentes, étoit dangereuse dans la situation où il se trouvoit, & qu'un coup de nécessité pouvoit seul le tirer d'intrigue ; mais les ennemis l'en dispensérent pour avoir négligé cette maxime, que la prévoiance contre les accidens, qui se présentent naturellement à l'esprit, est le fondement des grandes entreprises. Villars profite de cette négligence, il pense à leur couper les vivres. L'idée de cette entreprise ne pouvoit venir que d'un homme de beaucoup d'esprit, d'un grand sens, & qui ajoûtoit à tout cela une grande connoissance du païs. Cet homme muni d'une si grande pensée, ouvre cet avis à la Cour & le fortifie de tous les raisonnemens les plus propres, pour en faire sentir l'importance & la nécessité. La cour l'approuve, & le Maréchal de Villars l'embrasse. Il étoit trop habile pour le rejetter. Le projet étoit grand, & l'éxécution délicate, sujette à bien des obstacles & à de fâcheux inconveniens. Le Maréchal les surmonte tous par son adresse & par des mesures si secrétes, si rusées, si fines, si justes, & si bien concertées, que c'est un sujet d'admiration & un fond inépuisable d'instructions pour les gens de guerre.

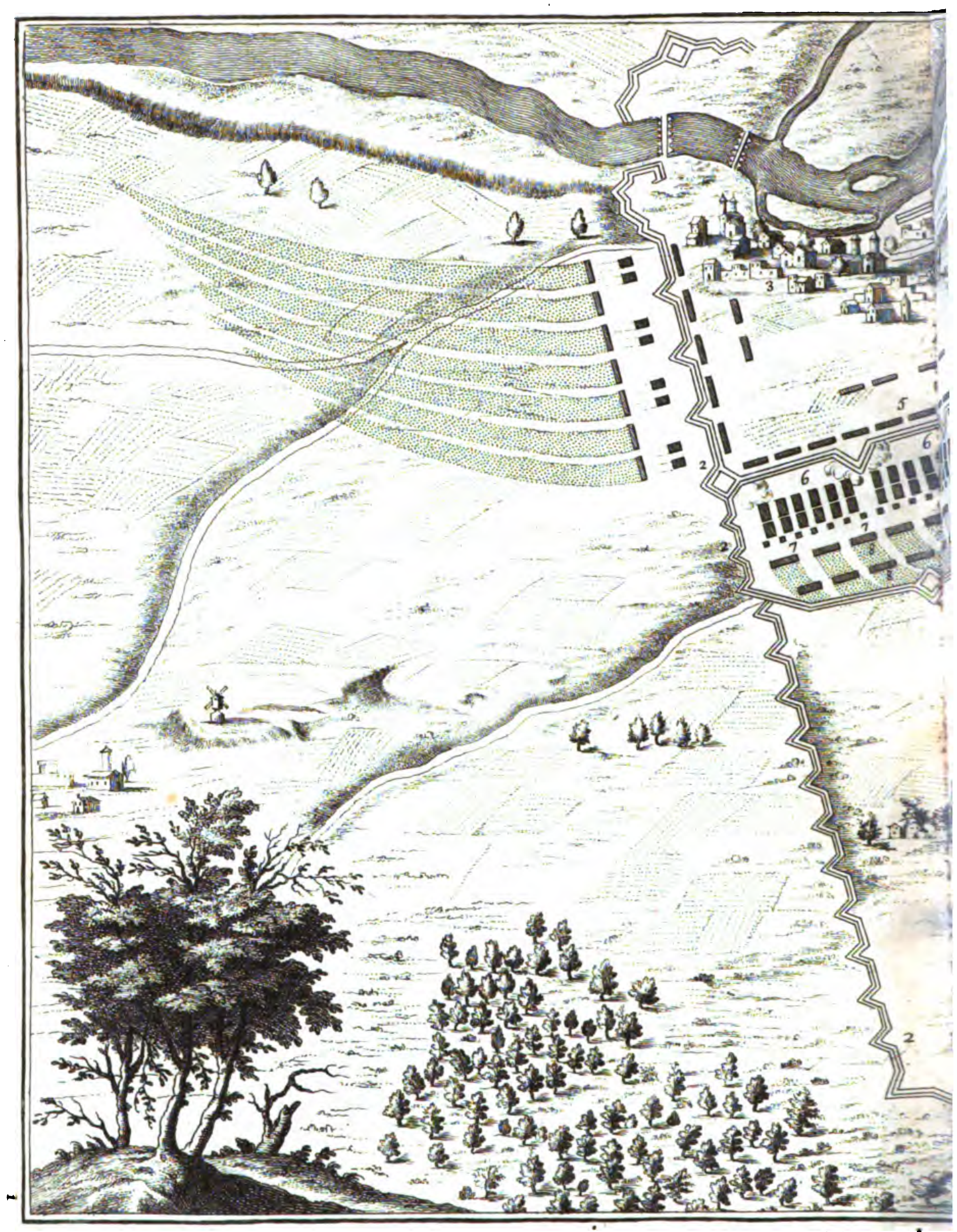
Les Généraux ennemis ne se doutérent jamais de ce qu'on leur préparoit. Ils avoient établi leurs magasins à Marchiennes environ à neuf lieues de leur siége. Les Romains firent une grande faute pour s'en être éloignez de cinq ; mais comme nous devons les regarder comme nos maîtres, il faut que nos fautes soient toujours plus grandes de la moitié. Auroit-il plus coûté aux alliez de transporter au Quesnoy ce qu'ils avoient à Marchiennes, & M. le Prince Eugene n'avoit-il pas raison de le vouloir & de presser Messieurs les Députez des Etats de se déterminer là-dessus ? Cet avis leur parut trop précautionné, & ne sentoit pas assez le mépris de nos forces.

On se contente d'une ligne de communication de Marchiennes à Denain, on la fortifie avec beaucoup de négligence, & en embrassant pour cela plus de terrain qu'il n'en eût fallu pour une armée de vingt mille hommes. On jette dans ce poste important un corps de dix-huit à vingt bataillons, quelques escadrons, & un Général d'une très-petite considération en matiére de guerre. Cette ligne 2, de Marchiennes à Denain 3, & de là vers leur armée, fut baptisée

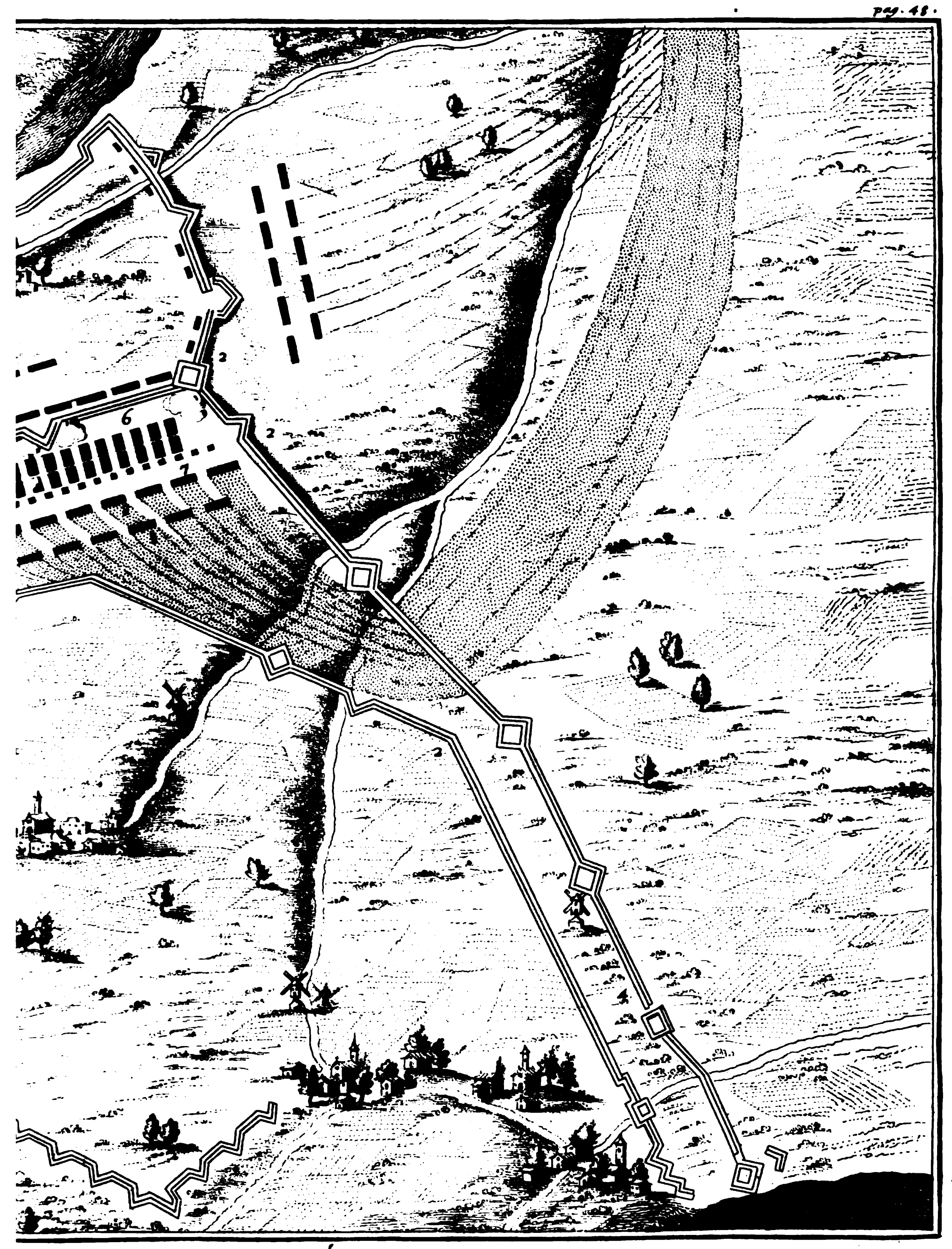
du nom de *grand chemin de Paris* 4. Villars, qui voit tant de négligence & de sécurité dans ces gens-là, coupe ce chemin avec son épée comme un nœud gordien. Il fait un mouvement par sa gauche, en donnant jalousie par sa droite avec tant de bonheur, d'intelligence, de secret & d'adresse pour cacher & escamoter sa marche, qu'il arrive sur l'Escaut, le passe sur un pont avec encore plus de bonheur, & envelope Denain. Après quelque incertitude de ce qu'il feroit par rapport à ses forces, qui n'étoient pas toutes arrivées, le Maréchal de Montesquiou aiant remarqué la foiblesse des retranchemens des ennemis 5. d'entre les deux lignes 2, & je ne sçai quoi d'agité & de flotant dans leur contenance, le détermine à expédier promptement cette affaire. En effet le tems pressoit, Montesquiou avoit rangé quarante bataillons, non sur plusieurs lignes, selon la méthode ordinaire, lorsqu'on ne peut combattre sur un grand front, mais à la queue les uns des autres, à peu près en colonnes, s'ils n'eussent été sur quatre de profondeur, & trop éloignez les uns des autres pour avoir le poids & la force de mes colonnes, telles qu'on les voit en 6. Quoiqu'il en soit ce Maréchal aiant reçu ses ordres, se met à la tête de l'infanterie, marche droit aux retranchemens, les attaque d'insulte & les emporte sans presque aucune perte; les ennemis en foule cherchent leur retraite par leur pont qui se rompt, & tout ce qui reste en deçà est culbuté & précipité dans la riviére. Par cette action le chemin de Paris s'évanouit à la maniére des éclairs qui éblouissent & se dissipent d'abord. Le Prince Eugéne, qui étoit accouru au secours de ce poste à l'instant de la déroute, éprouva la vérité de cet aphorisme d'Euripide. *Les Dieux*, dit-il, *se jouent de la prévoiance des hommes, & trompent également leurs espérances & leurs craintes. Ils coupent court aux événemens que tout le monde attendoit, ouvrent des passages & des chemins inconnus, & font réussir des desseins en apparence impossibles.*

Mais, dira quelqu'un de ceux qui se sont trouvez à cette grande action, vous donnez un ordre d'attaque, à l'égard de l'infanterie, qui ne ressemble en rien à celui sur lequel le Maréchal de Villars combattit; je répondrai à cela que ce n'a jamais été mon dessein de donner cette disposition d'attaque, que nous reconnoissons pour très-défectueuse, mais une toute différente & selon le systême que nous nous sommes formez.

De toutes les dispositions, celles qui regardent l'insulte des postes ou des camps retranchez doivent être unies, serrées & en masse, c'est à dire par colonnes à certaine distance les unes des autres, sur une très-grande profondeur & peu de front: car dans les cas où il s'agit d'un coup de main, ce seroit une très-grande sottise d'y user sa poudre, en tirant on n'avance pas: il en est des insultes des camps comme des surprises, où tout consiste dans l'action & dans l'impétuosité de l'attaque. Je forme mes colonnes de deux bataillons chacune, ou de deux sections, chaque section de vingt-six à trente files, ou de vingt-quatre, si ces corps ne passent pas cinq cens hommes: les compagnies de grenadiers 7. dans les espaces d'entre les colonnes pour nétoier le parapet par un feu continuel, pour occuper l'ennemi sur tout le front de l'attaque, & empêcher que ceux qui se trouvent opposez aux colonnes, ne puissent être secourus par les autres qui ont les compagnies de grenadiers en tête: car quand même l'ennemi seroit en état de



CAMP DE DENAIN, ORDRE SUR LEQUEL L'A



TEUR AUROIT PROPOSÉ DE COMBATRE.

de se dégarnir en ces endroits pour courir à leur aide, ce seroit inutilement contre le poids, la force & l'impétuosité de mes colonnes, contre lesquelles des bataillons, rangez selon la coutume ordinaire, ne sçauroient tenir un instant sans être rompus & mis en désordre. Il suffit qu'une colonne perce en un endroit pour donner passage à celles qu'elle a à ses flancs, qui ne sont pas moins redoutables que la tête : cela se sent assez sans avoir besoin d'autre explication que le plan que j'en donne ; car ces grenadiers, introduits entre les espaces de mes colonnes, ne sont pas tant destinez pour la manœuvre, dont j'ai parlé plus haut, que pour monter sur le retranchement, élargir les endroits par où les colonnes auront pénétré, les rendre plus pratiquables, & donner passage à la cavalerie 8. qui les soutient. Car il suffit qu'une seule colonne ait percé dans le camp, pour être maîtresse du terrain & du parapet à droit & à gauche, où l'ennemi ne sçauroit tenir, aiant tout le feu de cette colonne à ses flancs ; ce qui facilite le passage des autres. Ces colonnes agissent avec d'autant plus d'impétuosité & de violence, que cette violence leur est toute naturelle, outre qu'elles sont soutenues de la cavalerie ; & cet appui réciproque des deux armes releve le courage & l'espérance de toutes les deux : car pendant que l'une ouvre les bataillons qui osent lui résister, supposé qu'on puisse le croire possible, la cavalerie les dissipe, épaulée des compagnies de grenadiers qui combattent avec elle.

Si le Général d'Albermale avoit été plus habile qu'il ne le parut dans cette action célébre, qui changea toute la face des affaires de l'Europe ; ou que les troupes des alliez eussent fait voir dans cette affaire que la cause de nos infortunes précédentes, venoit bien moins de nos fautes que de la grandeur de leur courage & de l'habileté de leurs chefs : si, dis-je, ces troupes eussent marqué un peu plus de vigueur, & Milord un peu plus de conduite dans sa défense, le Prince Eugene, qui accouroit à son secours avec une incroiable diligence, arrivoit à tems, & je ne sçai ce qui en seroit arrivé ; mais il étoit moralement impossible, quand même ceux de Denain auroient été en plus grand nombre, qu'ils fissent ferme contre des corps disposez selon ma méthode : au lieu qu'en observant celle qui nous est ordinaire, & en combattant par tout sur un front égal, l'égalité se trouve par tout, & la fortune en décide ; car ce qui remporte la victoire, supposant une égale valeur dans les troupes, est l'excellence de l'ordre dans le combat sur celui de l'ennemi, dans ces cas l'habileté supplée toujours au nombre, & ce nombre ne fait rien contre une intelligence plus grande.

Ne pouvons-nous pas comparer Denain à Erbesse ? Ces deux entreprises n'ont-elles pas un très-grand rapport ensemble ? Hannon coupe les vivres aux Romains par la surprise d'Erbesse, & le Maréchal de Villars aux alliez contre la France par l'enlévement du poste de Denain. Que font ceux-ci, après une infortune si triste & si terrassante ? Rien moins que ce qu'ils étoient en pouvoir de faire, & de ce que les intelligens dans le métier s'attendoient qu'ils feroient ; car leur salut, comme leur gloire, & la conservation de leurs conquêtes, naissoient de l'extrémité où ils se trouvoient. Combien d'expédiens ne s'offroient-ils pas pour rétorquer, contre l'antagoniste habile, le camouflet reçu de si près, si j'ose emploier ce terme, pour se remettre dans leurs

premiers avantages, & rendre inutile la plus belle & la plus fine manœuvre qui se soit vûe depuis longtems ?

La levée de leur siége & leur retraite ne sont-elles pas des preuves démonstratives que la tête leur avoit tourné, ou que le Prince Eugene ne fut pas le maître dans une conjoncture si favorable à faire paroître son habileté, & la force de son courage & de son génie dans les affaires les plus embarassantes & les plus hérissées d'obstacles en apparence insurmontables ? Quelques jours de jeûne, de disette & de patience faisoient renaître la clarté parmi ces ténébres & leur chemin de Paris sitôt éclipsé : tant il est vrai, pouvoit-on dire dans les deux armées, comme on le disoit dans celle des Vandales contre Belisaire, qu'*il n'y a nul bien si grand que l'homme ne puisse espérer, ni si assuré qu'il ne puisse perdre.* Et cela arrive toujours lorsqu'on pense plus à la victoire qu'aux précautions. Quelles pouvoient donc être ces ressources & ces expédiens ? Etoit-ce l'abandon de leur siége, & de tirer ensuite droit à Arras ? C'étoit l'opinion de bien des gens, mais qui n'en est pas mieux fondée. Ce parti, selon moi, valoit moins que rien, comme il me seroit aisé de le faire voir.

Que falloit-il donc qu'ils fissent ? Supposons, ce qui ne se trouva pas, un peu de présence d'esprit, d'habileté & d'expérience dans le Comte d'Albermale. Il avoit, quoiqu'il en dise, des forces suffisantes pour empêcher le passage de l'Escaut, & donner le tems aux troupes les plus voisines d'accourir au secours. La chose étoit d'autant plus aisée, que la garnison de Valenciennes fit un contretems, & que nous ne fîmes pas de notre côté assez de diligence. Car, pour le dire en passant, on ne voit guéres d'entreprises importantes qu'on puisse dire pures & nettes de tout défaut. On se vit enveloppé de mille difficultez & de mille obstacles ausquels on ne s'attendoit pas, pour n'avoir pas fait attention que dans les affaires d'une certaine nature, & où il s'agit du passage d'une riviére, on ne doit pas seulement renforcer & doubler l'attelage des haquets à pontons, mais encore les faire marcher à la tête de tout. On les attendit trois heures, & il étoit trois heures de jour lorsqu'ils arrivérent.

Si le Comte d'Albermale se fût précautionné sur l'Escaut, qu'il fût sorti à la tête de sa cavalerie, & d'une partie de son infanterie, & qu'il se fût porté sur cette riviére ; car il en avoit tout le tems, l'entreprise n'échouoit-elle pas ? Nos gens aiant jetté leur pont, notre Cavalerie défila dessus ; à peine fut-on arrivé au-delà, qu'on rencontra un marais qu'il fallut passer avec des difficultez infinies, d'où l'on se forma dans la plaine. C'est une chose surprenante que l'ennemi eût négligé d'empêcher le passage de l'Escaut, si aisé à défendre. Tout cela fait voir le bonheur attaché à l'étoile du Maréchal de Villars. Un autre moins heureux auroit échoué par le tems qu'on perdit à attendre les pontons. Cet autre moins heureux que ce Maréchal, ne nous sera pas difficile à trouver dans l'histoire, & nous ne remonterons pas même fort haut dans les espaces des siécles, nous le touchons presque.

Les Espagnols aiant assiégé Saint Quentin, le Connêtable marcha au secours de cette place à la tête d'un grand corps de troupes, dans l'intention d'y faire entrer quelque monde pour renforcer la garnison, par le moien de dix à douze bateaux qu'il prétendoit jetter sur la riviére ; mais bien loin de les faire marcher à la tête de sa petite armée, il les mit à la

queue; ce fut la cause de sa perte: car ils furent si longtems à arriver, que l'ennemi eut le tems non seulement de rompre toutes ses mesures à l'égard du secours, mais de passer encore une chaussée à travers les marais, de le charger dans sa retraite, & de le battre totalement.

Pour revenir à notre sujet, d'où l'on ne s'égare jamais lorsqu'il s'agit de l'instruction, j'ai appris par des gens dignes de foi, & d'un Général des alliez de grande réputation, qu'il y avoit dans leur armée tout au moins pour dix ou douze jours de subsistance. Cela ne suffisoit-il pas? Mons, Bruxelles leur eût assez fourni de vivres pour attendre de plus grands secours des places de l'Escaut. Pendant ce tems-là ils pouvoient presser leur siége de Landrecy. Les munitions de guerre pouvoient-elles leur manquer pour cette entreprise? Le Quesnoy n'en étoit-il pas tout rempli? Ce que les François en ont trouvé est connu de tout le monde. En ménageant un peu moins leurs troupes & l'artillerie, Landrecy tomboit en fort peu de jours, & pendant ce tems-là leur armée d'observation se portoit sur l'Escaut, pour s'approcher de leurs vivres à leur droite. Le Maréchal de Villars auroit-il passé cette riviére pour les combattre? Et quand elle n'eût pas été un obstacle, la situation du païs ne le permettoit pas. Il étoit tellement coupé de ravines, de hauteurs, de ruisseaux, enfin tellement bizarre & parsemé de chicanes que rien plus. Je laisse à penser si la cavalerie eût été là d'un fort grand usage. Qui empêchoit les alliez de détacher la plus grande partie de la leur, tous leurs hussars & leurs grenadiers, & d'entrer en France? Toutes nos forces n'étoient-elles pas dans l'armée du Maréchal? Si ce grand corps eût tourné du côté de Paris, quelles troupes avions-nous pour lui faire tête? N'eût-on pas envoié courriers sur courriers au Maréchal pour lui faire tout abandonner, & n'eût-il pas été obligé de courir au plus pressé? Les alliez ne voioient-ils pas que cette démarche hardie les menoit là? Ne falloit-il pas nécessairement que le Maréchal abandonnât tous les avantages que la belle action de Denain lui fournissoit? J'aurois parié mille contre un que cela arriveroit, je l'avois même mandé à la cour; l'événement s'en mocqua; mais l'événement ne prouve pas que j'aie mal raisonné; il prouve seulement que les Généraux alliez ont mal raisonné dans le parti qu'ils prirent, & les Romains très-bien pensé dans celui qu'ils embrassérent après la surprise d'Erbesse, avec des ressources infiniment moindres que celles de nos ennemis.

§. III.

Probléme militaire. Après l'affaire de Denain les François poussérent-ils leurs avantages aussi loin qu'ils pouvoient aller?

Les François épuisérent-ils toutes les ressources qu'ils avoient pour faire repentir leurs ennemis de l'audacieux projet qu'ils avoient formé de pénétrer jusqu'à la capitale? Ne négligérent-ils aucun des avantages d'une action qui leur fait tant d'honneur? Peut-on leur reprocher qu'ils firent le moins lorsqu'ils pouvoient le plus? Je ne déciderai pas sur un point de cette nature: les suites de Denain sont si avantageuses, si brillantes & si profondes, qu'il semble qu'on n'y puisse rien ajouter. Cependant comme les fautes des grands hommes, quelques légéres qu'elles puissent être, peuvent nous être utiles, je croi qu'on nous pardonnera

la liberté de les observer, & de dire ce que nous en pensons. Dieu est infaillible; mais les hommes ne le sont pas, & les plus grands laissent toujours quelque queue de glose, quelque marque de l'imperfection humaine dans leur conduite. La Providence le veut ainsi, pour leur faire sentir qu'ils sont hommes comme nous, quoiqu'au dessus de nous par leurs belles qualitez. Après ce petit choc de morale, voions s'ils poussérent aussi loin leurs avantages qu'ils auroient pû, ou si nous ne nous trompons pas nous-mêmes dans ce que nous en pensons.

Déja je veux prouver par les régles de la guerre, comme par celles de la prudence, qui est une de ces vertus qui entre dans toutes les autres, que le fait de Denain étoit infaillible, l'Escaut une fois passé; supposant que l'on eût trouvé ce poste hors de toute insulte, tout hérissé d'obstacles, & que l'on eût enfin jugé à propos de ne pas l'attaquer, on n'avoit qu'à le masquer de toute l'armée par une ligne tirée de l'Escaut à l'Escaut, c'est-à-dire de l'inondation de Valenciennes à celle de Bouchain; cet espace étoit très-petit. Les ennemis auroient-ils bien eu la hardiesse de déboucher en notre présence? C'eût été folie: pendant ce tems-là nous nous rendions également les maîtres de Marchiennes, & de tous les postes où ils avoient établi leurs magasins. On peut voir par là que quand on n'auroit pas attaqué ce poste on n'eût pas moins fait ce que l'on fit, soit que les ennemis s'y maintinssent, ou qu'ils ne s'y maintinssent pas; on les réduisoit également à l'absurde. Rien ne prouve davantage le bon sens & la prudence du Prince Eugéne, & le peu de jugement de ceux qui ne furent pas de son avis, qui étoit de faire transporter incessamment au Quesnoy ces prodigieux préparatifs de guerre. Denain fut pourtant pris, dans quelle heureuse situation ne se trouva-t-on pas? Il ne s'est jamais vû, on n'a jamais ouï parler d'une chose semblable. L'ennemi environné de riviéres impraticables, les alliez réduits à ne sçavoir où se tourner par la perte de leurs magasins, qui empêchoit de faire de plus grandes choses, & d'entreprendre sur toutes les conquêtes de ses ennemis? Il n'y avoit presque qu'à se présenter. Qui peut tenter plusieurs choses à la fois, doit n'en négliger aucune, courir à toutes, & mettre en œuvre l'escalade, le petard & tout ce que nous devons & pouvons imaginer lorsque la fortune nous rit.

Il y avoit si peu de monde à Douai qu'on l'eût infailliblement emporté d'insulte, & par escalade, & en attaquant en même tems toutes les portes. A peine y avoit-il du monde pour les garder. Il falloit bloquer la place dès le jour même, pour empêcher que rien n'y entrât, l'insulter deux heures avant le jour, & faire une infinité d'attaques fausses ou vraies; il s'en feroit trouvé quelqu'une qui auroit fait le coup; c'est ce qui arriva à l'escalade de Modéne en 1707. Je puis en dire des nouvelles sûres, j'y étois. Il n'y avoit que deux bataillons, un dans la citadelle, & l'autre dans la ville: le Général Wallis nous accabla de tant de différentes attaques qu'il nous réduisit à rien: de sorte que nous fûmes emportez en en deux endroits, car toutes les portes furent petardées en même tems. Il s'en falloit pourtant bien que cette place ne fût d'une aussi grande garde que Douai.

Mais supposons que Douai ne fût pas insultable, on ne sçauroit me nier que les autres places ne le fussent. Il n'y avoit que deux bataillons

à Lille, qu'on fit entrer dans la citadelle aussi-tôt après la nouvelle de Denain : il n'y avoit donc qu'à y courir & à s'y présenter. Tournay n'en avoit pas davantage, & l'on en usa comme à Lille : ajoutez qu'une partie des fossez de la ville étoient secs, aussi s'attendoit-on de nous y voir bientôt. Les bourgeois ne souhaitoient rien davantage. Il n'y avoit qu'un seul bataillon à Bethune, & un fossé sec du côté de la porte d'Arras, autant à Aire, cent hommes à Saint Venant; enfin toutes ces places étoient comme abandonnées.

Si l'on me dit que vingt mille hommes eussent à peine suffi pour l'insulte de toutes ces places tout en même tems, & que l'on se fût extrêmement affoibli au camp d'Anchin par une si grande diversion de ses forces, cette objection seroit peu digne d'un homme du métier s'il s'étoit trouvé sur les lieux; & quand même il en seroit à cent lieues, supposé qu'il fût au fait de la position des deux armées, la carte du païs ne le mettroit-elle pas dans la route des raisonnemens & des conséquences ? Nous étions trop avantageusement postez pour rien craindre. Car quand même l'on auroit détaché la moitié de l'armée, & au-delà, jamais les ennemis n'eussent osé tenter ni entreprendre sur notre camp. Je me suis assez expliqué là dessus. Si l'on me dit que je ne raisonne qu'après l'événement, je répondrai que cela n'est pas vrai; mais quand cela seroit vrai; on n'en peut pas conclure que je raisonne mal : c'est toujours autant de gagné pour notre instruction. Je pourrois pourtant prouver par les lettres des Généraux, que j'avois prévû d'un peu loin tous les avantages que l'on pouvoit tirer de cette entreprise.

Quand même on auroit détaché trente mille hommes de nos forces, on n'eût pas moins pris Marchiennes & nétoié tous les postes, pris les magasins de vivres & de munitions de guerre établis imprudemment sur la Scarpe, parce qu'ils se trouvoient sur nos derriéres ou à notre flanc, & à deux pas de nous. Les François ne s'en rendirent-ils pas d'abord les maîtres? Marchiennes n'étoit pas un obstacle contre le dessein que je proposois, & ce dessein ne demandoit aucun des préparatifs qui éloignent les entreprises importantes ou difficiles dans l'éxécution : peut-être eût-on manqué de petards, dont la mode est passée, mais dont on ne doit être jamais dégarni dans les places frontiéres. On n'ignore pas que les échelles se trouvent partout; que si l'on ne vouloit pas se rendre maître de Lille & de Tournay, à cause des citadelles, tout au moins étoit-on assuré d'emporter d'insulte Douai, Bethune, Aire & Saint Venant, entiérement dégarnies.

Au reste tout ce que je dis ici ne tire pas à conséquence contre la capacité du Maréchal de Villars. Il ne craint point les délateurs de ce côté là : il a donné des marques trop visibles de ce qu'il vaut; mais ni lui ni aucun Capitaine du monde n'en a donné d'infaillibilité. Il lui suffit qu'il soit marqué au coin des grands hommes, & qu'il en ait eu un autre en tête, qui ne lui cédoit ni en habileté ni en intelligence. On ne doit pas être surpris s'il n'a pas jugé à propos de pousser plus loin les avantages qu'il sembloit pouvoir tirer du premier. Un retour de fortune ranime, il est vrai, les courages rebutez par les infortunes précédentes; mais il n'efface pas d'abord de l'imagination les traces & le souvenir des malheurs passez. On se défie de cette fortune & de ses caprices. On craint perpétuellement, par la connoissance

que l'on a de l'état de ses affaires, du tems & des lieux, que l'ennemi ne prenne une résolution déterminée, que nous prendrions nous-mêmes si nous étions en sa place; parce que nous pensons mieux que lui. On agit avec beaucoup moins de circonspection après un coup d'éclat & d'intelligence; mais il nous en reste encore assez pour ne point entreprendre ce que nous voudrions bien. Voilà ce qui nous tient encore flotant sur l'éxécution des grandes entreprises qui semblent devoir être une suite nécessaire de la prémiére. Tout ceci peut être regardé comme une critique de fortune à l'égard d'un grand Capitaine, à qui elle présente les occasions. Je ne prétends pas dire que ce qu'a fait M. de Villars soit peu de chose en comparaison de ce qu'il auroit pû faire; puisque ce qu'il a fait est très-grand, & que je ne suis pas assuré qu'il eût pû entreprendre au-delà.

La lettre que le Maréchal me fit l'honneur de m'écrire sur ma proposition, comme celle du Comte son frere, qui mourut peu de jours après, me fit assez connoître qu'on raisonnoit sur ce que les ennemis pouvoient faire pour rompre les mesures que demandoit l'éxécution de ce que je proposois. On crut que leur retraite seroit plus prompte qu'elle ne fut; mais je croi que cette retraite ne pouvoit être un obstacle à l'insulte des places de Bethune, d'Aire, de Saint Venant & de Douai, comme il me semble l'avoir dit. Peut-être n'ai-je pas raisonné conséquemment dans ces réfléxions sur Denain, & que je n'ai pas pris garde à cette maxime si connue, que la raison a diverses faces, & qu'elles ne se présentent pas toutes du même côté à diverses sortes d'esprits, & sur tout à ceux qui ne sont pas initiez au secret des affaires. On me pardonnera, je m'assure, la longueur de ces réfléxions; car outre qu'elles appartiennent de droit à ce discours sur Agrigente, la matiére m'a paru si neuve, si intéressante, & si pleine d'instructions, que j'ai cru ne devoir point me piquer de briéveté & de laconisme. Révenons.

§. IV.

Embarras réciproques des Romains & des Carthaginois devant Agrigente. Importance de bien munir les places. Conduite que l'on doit tenir quand les munitions manquent. Faute commise au siége de Tournai.

Cette hardiesse de Posthumius de bloquer une ville qui renferme de si grandes forces dans ses murailles, si cependant ces forces étoient si grandes, car il pourroit fort bien se faire qu'il y eût faute au texte: cette hardiesse, dis-je, de bloquer une ville qui renferme une armée en dedans, pendant qu'on est soi-même bloqué en dehors, me paroît digne de son courage: car d'enfermer une place à couvert de bons retranchemens, lorsqu'on n'a rien à craindre en dehors; que les assiégez plus forts que ceux qui les bloquent, sont assez dépourvûs de jugement & de hardiesse pour se laisser brider; qu'ils manquent à mettre en œuvre tout ce que la supériorité ou l'égalité peuvent nous inspirer de ferme & de résolu, & qu'ils ne pensent pas à rendre inutiles les précautions ordinaires d'une armée qui bloque un plus fort que soi; ces sortes d'exemples ne sont pas nouveaux, & il n'y a rien là de fort extraordinaire. Car comme on n'est pas étonné qu'un Gouverneur de place se défende longtems & glorieusement avec deux ou trois mille hommes, contre une armée formidable,

on doit mille fois moins l'être si l'assiégeant plus foible que l'assiégé éléve une nouvelle place autour de l'autre, & qu'il l'enchasse comme dans un étui. Ils se trouvent tous les deux en mêmes termes, avec cette différence, que celui qui s'est si bien précautionné contre les entreprises de ceux de la place, n'a rien à craindre de la disette, s'il n'est bloqué lui-même, comme il arriva aux Romains devant Agrigente.

Le Comte de Harcourt éprouva pareille avanture au siége de Turin, qu'il tourna en blocus en *1640*. car pour avoir négligé de pourvoir son camp, il se vit à la veille de mourir de faim. Cet événement est un des plus extraordinaires qu'on ait vû depuis longtems. Le Prince Thomas s'étoit rendu maître de la ville, & ne l'étant pas de la citadelle, il se mit dans la tête de l'assiéger. M. de Harcourt vint au secours, & assiégea le Prince Thomas. Les Espagnols commandez par Leganez, accourent au secours de celui-ci. Les assiégez comme les assiégeans, se trouvent dans une égale disette : mais comme le Général Harcourt supporta ses maux avec une constance qui n'a guére d'éxemples depuis les Romains ; il eut le même bonheur, la ville fut obligée de capituler faute de vivres, & Leganez faute de conduite & de fermeté ; car il faut lui rendre cette justice qu'il manqua de l'une, & qu'il ne marqua pas beaucoup de l'autre.

Voilà des fautes d'imprudence bien remarquables dans les deux éxemples que je viens de citer. Ne sont-ce pas les mêmes que celles des Romains & des Carthaginois ? Les premiers établissent leurs magasins à cinq lieues de leur siége, avec la plus grande sécurité du monde, comme si leurs ennemis n'avoient pas le sens commun. Ceux-ci remarquent cette faute ; ils en profitent, leur enlevent leur Denain & leur coupent les vivres. Le Général Harcourt, un des plus grands hommes de son siécle, tire ses vivres de Suze ; c'est en être bien éloigné. Il avoit le tems de se précautionner contre la faim, & de bien munir son camp ; il le néglige, Leganez arrive, qui le réduit à l'extrémité ; mais il trouve à qui parler. Il trouve un autre Consul Romain, qui ne voit aucun milieu entre mourir de faim & soutenir son entreprise. Il fait voir son courage & sa patience, mais en même tems sa faute, que l'événement fait oublier & tourne à sa plus grande gloire ; mais celle des alliez contre nous est une de celles sur lesquelles le Sophiste le plus subtile ne sçauroit chicaner le terrain. Il faut passer condamnation.

Hannon n'en est pas éxemt non plus, mais son heure n'est pas venue ; car il seroit injuste de le charger des iniquitez du Sénat de Carthage, qui eut toujours le défaut de fournir le plus petitement qu'il pouvoit aux dépenses les plus capitales de la guerre. Un éffort de finance l'épouvantoit ; & lorsque la nécessité l'y obligeoit, ces supplémens arrivoient si tard, qu'ils devenoient inutiles ; c'est ce qui contribua le plus à sa perte. Agrigente en est une assez bonne preuve, sans parler de la seconde guerre Punique. On munit si mal cette place qu'elle succomba par cela seul, & cela seul rompit les mesures de Hannon, & produisit enfin sa perte.

Qu'on fasse bien attention à ce que je vais dire. La plûpart des places les plus importantes ne se perdent ordinairement que par le défaut de subsistance. On se contente de les fournir pour trois ou quatre mois. Peu de vivres, encore moins de munitions de guerre, & beaucoup moins d'argent, sans songer qu'elles peuvent

être bloquées, ou tenir fort longtems. Un Gouverneur qui n'est pas d'humeur à s'ennuier, & qui veut faire son devoir, peut tenir plus de six mois; & souvent l'assiégeant rebuté voiant qu'il n'avance point, ou que l'ennemi l'inquiéte au dehors, tourne son siége en blocus. *Ce n'est pas assez de fortifier les places, & les munir seulement pour le tems qu'elles puissent résister à une attaque de vive force,* dit un grand Ministre; *mais il faut qu'elles soient au moins fournies pour un an, qui est un tems suffisant pour donner lieu de les secourir commodément.*

Si le Cardinal de Richelieu ne nous avoit débité que des choses semblables dans son Testament politique, qui est un fort bon livre, de quelque part qu'il vienne, il ne nous auroit rien appris de fort rare & de fort nouveau; c'est la maxime universelle, qui ne peut être ou qui ne devroit être ignorée d'aucun de ce qui s'appelle animal intellectuel. Pourroit-on s'imaginer, si l'on ne le voioit tous les jours, que mille têtes sages manquent si souvent, & presque toujours dans la maxime du Cardinal? Certains animaux, les fourmis, les abeilles, & mille autres se munissent de vivres pour six mois contre les attaques de l'hiver, parce qu'ils sont assurez de trouver abondamment des vivres après ce terme expiré; mais si à l'imitation de ces têtes sages ils n'avoient fourni leurs magasins que pour trois mois seulement, leur perte ne seroit-elle pas assurée? On n'en seroit pas surpris, dira quelqu'un, ce sont des animaux. Quel nom donnerons-nous à ceux qui négligent de munir & d'aprovisionner une place dont on craint le siége, ou un blocus? L'un ou l'autre peut arriver: si elle est très-forte, & que la garnison soit des plus nombreuses, on peut également pancher pour l'un comme pour l'autre. On n'est pas assuré non plus, si le Gouverneur habile & intelligent ne poussera pas plus loin la défense de sa place que le Ministre ne s'est imaginé. Les Carthaginois fournissent Agrigente pour cinq ou six mois; c'est tout ce qu'il en faut, disoient-ils peut-être, elle ne sçauroit soutenir davantage contre une attaque de vive force, si elle n'est secourue; & comme elle ne peut manquer de l'être, elle en a au-delà de ce qu'il en faut, & cependant elle ne l'est pas.

Carthage confie le dépôt d'Agrigente à Annibal. Il avoit assez de vivres s'il eût été attaqué, & peut-être au-delà. Car à en juger par sa misérable conduite, je doute qu'il eût fait une résistance telle qu'on auroit dû attendre de ses forces, s'il eût été assiégé dans les formes. Dès qu'il vit que les Romains prenoient une route toute contraire, & qu'il alloit périr par la faim, plus redoutable que la force de leurs armes, le seul parti qui lui restoit à prendre, sinon pour son salut, du moins pour sa gloire, & pour éloigner la prise de sa place, étoit les sorties, mais grandes & générales, & coup sur coup réitérées. La premiére avoit assez bien réussi, & elle eût peut-être décidé, s'il l'eût faite plus grosse, & eût poussé plus loin son avantage: si celle-ci avoit été suivie d'une plus forte, les Romains se fussent trouvez très-embarassez, & encore plus après l'arrivée de Hannon. C'est dans ces conjonctures qu'un Gouverneur doit prodiguer sa garnison, & l'on ne la prodigue jamais en vain; on gagne en perdant du monde, parce que l'on en a trop, & qu'aiant moins de gens à nourrir on ménage davantage ses vivres.

On peut dire, sans crainte de se tromper, qu'Annibal se comporta très-mollement & très-lâchement

dans

dans cette affaire. Jamais homme, qui défend une place à la tête d'une garnison qu'on peut appeller une armée, ne manqua plus de résolution & de connoissance de la guerre.

Polybe nous représente les Romains dans une si grande nécessité de toutes choses, & dans un si grand déluge de maux, qu'on voit bien qu'ils ne tenoient à rien entre périr & abandonner leur entreprise : ce dernier parti auroit certainement été celui qu'ils auroient pris, si Annibal eût pris celui dont j'ai parlé plus haut: par ce moien il gagnoit un grand mois. Ce terme le sauvoit, parce que les Romains étoient hors d'état d'y atteindre sans se perdre. Voilà certes une grande faute ; car quand même le Consul eût pû pousser jusques-là, Annibal se garantissoit du reproche & du blâme d'ignorance & de peu de fermeté. Je pourrois citer un bon nombre d'exemples de pareilles conduites: ceux qui sont arrivez de nos jours sont sans doute préférables aux autres plus éloignez. Celui du dernier siége de Tournai vient ici tout à propos.

De toutes les places de nos frontiéres de la Flandre, celle-ci pouvoit être placée au nombre des plus fortes & des plus importantes, & dont la conservation nous devoit être la plus chére. Le Maréchal de Villars, qui s'attendoit à être attaqué, renforça son armée aux dépens des garnisons. Celle de Tournay auroit pû être exceptée de la regle générale, parce qu'elle se trouvoit hors de la ligne. En retirant une partie de sa garnison & de ses vivres, n'étoit-ce point avertir l'ennemi, qui feignoit de vouloir venir à lui, d'investir cette importante place, & d'en faire le siége ? C'est ce qui arriva. Hautefort de Surville, Lieutenant Général, y commandoit; c'étoit un fort brave homme. La défense de Lille, où il avoit brillé sous le Maréchal de Boufflers, étoit un préjugé favorable pour lui ; mais il fit voir en cette occasion qu'il est difficile, pour ne pas dire impossible, de trouver un Général irréprochable également en tout, & qui réussisse aussi-bien en commandant, que sous les ordres d'un autre. La ville se rendit en fort peu de tems. Il n'y a pas dequoi s'en étonner : on fit trois attaques ; c'est trop pour une garnison si foible. Il fallut se rendre ; mais avant d'en venir là, il eût dû se prémunir de vivres un peu plus qu'il ne fit, & les faire entrer dans sa citadelle, où il eût pû tenir très-longtems. On l'avoit dégarni, il est vrai, de ses vivres, mais il en eût trouvé chez le bourgeois de gré ou de force ; il prit un ton trop bas, & emploia encore des gens pour cette recherche qui le trompérent. Il se trouva, après être entré dans la citadelle, qu'il n'avoit que pour un mois de vivres. Il ne le donna que trop à connoître par une espéce de négociation qui ne fut nullement approuvée. Il fut donc réduit à soutenir dans sa citadelle avec plus de monde qu'il ne lui en falloit, pour faire durer ses vivres, & amuser l'ennemi pour le reste de la campagne. L'expédient étoit celui qu'Annibal eût dû prendre, & qu'il ne prit pas, faire de grandes sorties, perdre beaucoup de monde, & en faire beaucoup perdre aux assiégeans, qui commirent une très-grande imprudence en faisant le siége de cette forteresse : puisqu'ils sçavoient eux-mêmes, (& les assiégèz ne l'avoient fait que trop connoître,) qu'il n'y avoit que pour un mois de vivres. Or s'il n'y en avoit que pour ce tems, ils devoient la tenir bloquée. Pouvoient-ils espérer de la prendre en moins de tems, puisqu'étant bien munie de vivres, elle eût pû tenir six mois de tranchée ? Je

reprens maintenant la suite de mes réfléxions.

Hannon avoit pris le bon parti. Les Romains ne pouvoient lui échaper. Il s'étoit si bien posté, & si bien précautionné dans son camp, qu'il n'avoit rien à craindre de l'audace désespérée d'un ennemi qui veut périr, lorsqu'il n'a plus que cela à faire; mais la faim qui pressoit ceux de la ville, renversa toutes ses espérances. Il se vit dans la fâcheuse nécessité de sortir de son camp, & de courre les risques d'une bataille rangée, quoiqu'il eût pû prendre un autre parti, où le hazard eût eu beaucoup moins d'influence. L'on va voir, si je ne me trompe, qu'il prit le plus déraisonnable. Qui doute qu'il ne lui eût été plus avantageux d'attaquer & d'insulter les Romains dans leurs lignes; leurs forces étant désunies & dispersées en plusieurs quartiers par une circonvallation, qui étoit d'autant plus difficile à garder qu'ils avoient la contrevallation à défendre contre les sorties & les attaques de ceux de la ville. Encore un coup le Général Carthaginois prit le pire des deux partis, en présentant la bataille aux Romains, c'est à dire qu'il leur fournit l'occasion de combattre à leur avantage, par la réunion de presque toutes leurs forces.

§. V.

Ordres de bataille des Romains & des Carthaginois devant Agrigente. Le terrain que les uns & les autres occupoient. Victoire des Romains.

CE qui détermina Hannon à mettre tout en risque, fut le combat qui devança cette bataille. Comme il ne connoissoit pas les Romains, ni leur façon de combattre, il engagea un combat où il remporta quelque avantage, mais qui n'étoit guére capable d'effraier des troupes braves & aguerries, & plus susceptibles de honte que de crainte. Cette maxime n'est pas toujours sûre; car le moindre avantage ou désavantage ne fait pas toujours l'effet auquel on s'attend. Il arrive souvent le contraire: celui qui est battu veut avoir sa revanche; & souvent le victorieux se trouve étonné d'une telle résolution. Je ne disconviens pas qu'entre deux armées peu aguerries, & dans un commencement de guerre, ces sortes d'escarmouches ne fassent quelque impression sur l'esprit des soldats, qui en sont les témoins; car quoiqu'elles ne décident rien, & soient fort inutiles, on juge souvent du gain ou de la perte d'une bataille sur ces sortes de riens, quand il ne s'agiroit que de la mort de deux ou trois hommes.

Notre Auteur passe très-légérement sur les circonstances les plus capitales de cette bataille. Ce défaut d'éxactitude, qui est le péché originel des Historiens Grecs & Latins, ne lui peut être imputé, puisqu'il dit lui-même que ses deux premiers livres ne sont qu'une introduction à sa grande histoire: je dirai pourtant que que quelque excessif qu'on veuille être en matiére de briéveté, il y a des occasions où jamais un bon abreviateur ne supprime des circonstances semblables à celles qui manquent ici; puisque trois ou quatre lignes de plus suffisoient de reste pour nous mettre au fait de ce qui nous importeroit très-fort de sçavoir. Il s'agit ici d'une grande bataille. Il eût dû nous apprendre quelle étoit la situation du païs où les deux armées combattirent, & ajouter l'ordre & la distribution des troupes des deux partis; nous y suppléerons au risque de quelques conjectures, & sûrement elles seront bonnes.

Chaque nation suivit sa méthode dans l'art de se ranger. Les Car-

thaginois se formérent sur deux lignes à leur infanterie 2, & la cavalerie sur les aîles 3, distribuée par escadrons & sur une seule ligne. Ces deux lignes d'infanterie composoient deux maniéres de phalanges, c'est-à-dire sans aucun intervalle entre les corps, ce qui ne me semble pas trop selon les regles de la bonne tactique. Ils ne se rangeoient pas toujours sur deux phalanges. Ils se mettoient quelquefois sur une seule. Les éléphans 4, se formoient sur une ligne à la tête de tout & sur tout le front de l'infanterie.

Polybe ne fait aucune mention des armez à la légére. Il y en avoit sans doute. C'étoient des escarmoucheurs qui combattoient avec des armes de jet, & qui disparoissoient, dès que les armées en venoient aux mains tant d'un côté que de l'autre. Ils les entremêloient quelquefois avec la cavalerie. C'étoit-là où devoit être leur véritable poste. Les Romains ne s'en apperçurent que tard. Voilà la disposition de l'armée Carthaginoise. Ce sont des conjectures il est vrai; mais très-probables puisqu'elles sont fondées sur la tactique de ce peuple qui nous est très-bien connuë.

La méthode des Romains dans l'art de se mettre en bataille, étoit très-différente de celle des autres nations, elle leur étoit toute particuliére; c'est celle que nous suivons aujourd'hui: Ils combattoient sur deux lignes 5. & une reserve 6. & par petits corps séparez par des intervalles égaux à leur front. Ceux de la seconde étoient rangez vis-à-vis les espaces de ceux de la premiére. La troisiéme ou plutôt la reserve étoit composée des Triaires, vieux soldats d'une valeur éprouvée, mais qui étoient en trop petit nombre pour mériter le titre de ligne, quoiqu'ils fussent partagez par pelotons vis-à-vis les intervalles des corps de la seconde ligne, la cavalerie 7. 8. fermoit les aîles de l'infanterie, les armez à la légere 9. partagez par petites pelotes sur tout le front de la premiere ligne. Voilà en fort peu de mots l'ordonnance des Romains & des Carthaginois & sur laquelle ils combattirent auprès d'Agrigente. Mais ce n'est pas là ce qui nous embarasse le plus, c'est de pouvoir déterminer la nature du païs, où les deux armées en vinrent aux mains. Car l'avantage de Hannon consistoit bien plus à forcer les Romains écartez & séparez en plusieurs quartiers que de les combattre réünis & tous ensemble. Il n'y a que la connoissance du terrain qui puisse disculper le Général Carthaginois de la faute dont on peut le soupçonner. Deux raisons me portent à croire que cette affaire se passa dans un païs, où les deux armées se trouvérent resserrées à leurs aîles de telle sorte que le plus fort, tel que l'étoit Hannon, ne pouvoit se servir de l'avantage du nombre contre le foible, qui resserré de son côté se trouvoit sur un front tout semblable. Le foible hardi & entreprenant, qui se rencontre dans des cas semblables, en profite ordinairement. C'est une chose que les Chefs d'armées doivent bien remarquer à la guerre; car en y ajoûtant une disposition rusée, que l'autre n'a pas, il faut qu'il l'emporte nécessairement sur son antagoniste.

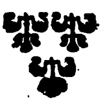
Ces deux raisons naissent des suite du combat, & font voir manifestement que les deux Généraux combattirent dans une plaine d'une très-petite étenduë; écoutons Polybe. *On fit avancer de part & d'autre les armées dans l'espace qui étoit entre les deux camps.* Il falloit donc que le champ de bataille ne permit pas

de s'étendre sur un grand front. Voilà le sujet des deux phalanges de Hannon. On comprend bien que ce qu'il avoit de plus que le Romain devoit être en seconde ligne. Si je voulois donner à mon lecteur une idée d'une étendue bornée, je ne me servirois que de ces deux lignes ; mais la seconde raison est bien d'une autre force & plus concluante : je la tire de la situation du païs qui éxiste encore.

Les Carthaginois avoient leur camp entre l'Agragas & le Nypsa, deux petites riviéres, aiant Erbesse sur leurs derriéres, & la partie de la circonvallation des Romains en front : c'étoit donc entre ces deux riviéres que l'affaire se décida ; Agrigente se trouvant justement dans la fourche & le confluant du Nypsa dans l'Agragas. Voilà, ce me semble, la difficulté levée, & le lecteur au fait.

Pour cette fois les Romains ne trouvérent rien de redoutable dans les éléphans ; ils n'en souffrirent pas grand mal. Ces animaux dûrent passer entre les intervalles des corps, qui les laissérent aller, & tombérent sur l'infanterie Carthaginoise. Je ne dirai pas ce que fit la cavalerie de part & d'autre, mon Auteur n'en dit mot : puisque Hannon fut battu, il falloit qu'il ne fût guére plus satisfait de son infanterie que de sa cavalerie.

Les Romains battirent tout & pillérent tout. Ils eurent lieu de se réjouir d'une si grande victoire ; & d'autant plus considérable, qu'elle les délivroit de leurs plus grandes infortunes, & de la faim plus formidable que les dangers les plus évidens de la guerre.

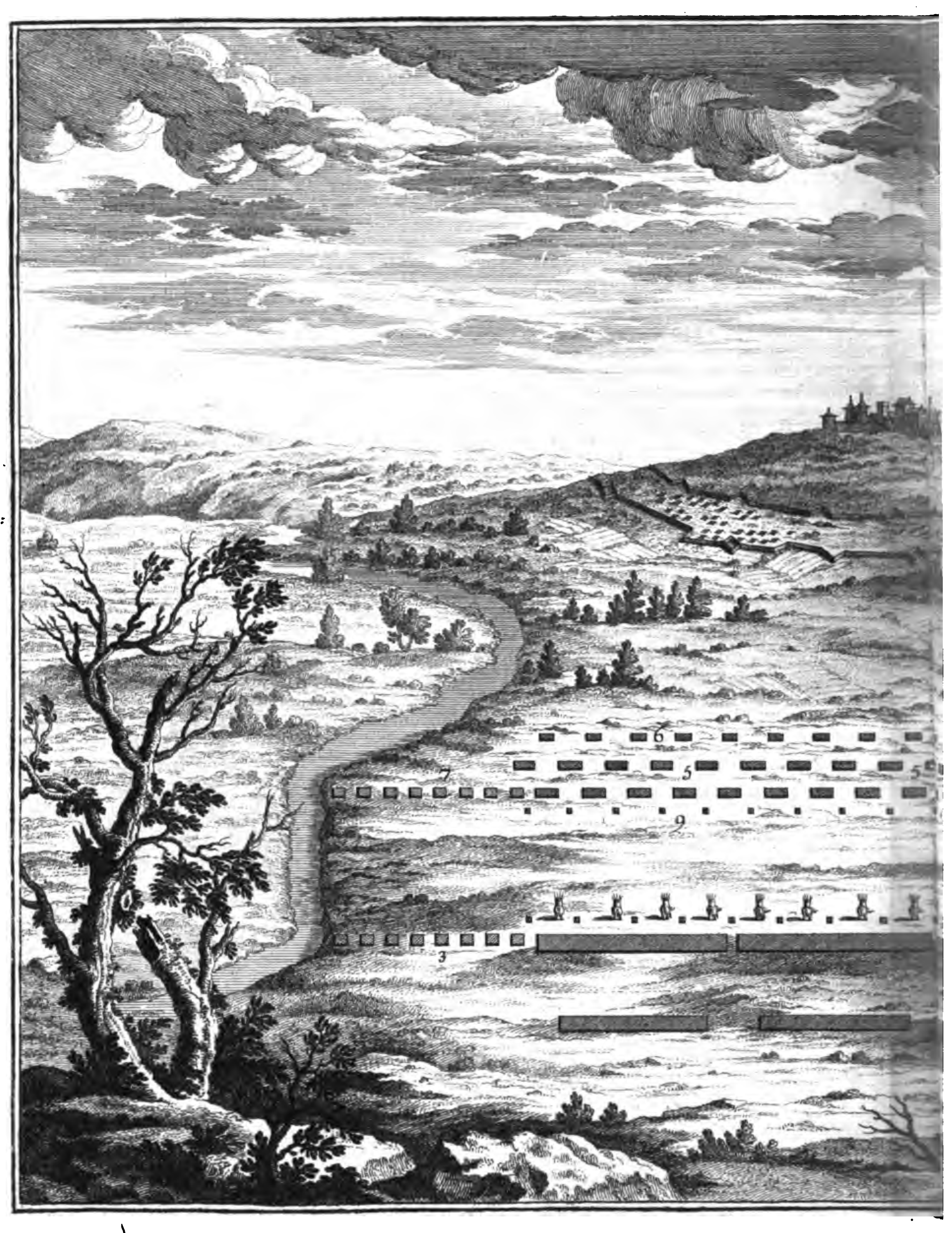


§. VI.

Annibal sort d'Agrigente & échape aux Vainqueurs. Exemples de pareilles ruses. Courte digression sur les Généraux qui ne partagent pas la gloire d'une action avec ceux dont ils en ont reçû le projet.

Comme la victoire augmente d'autant plus la securité & la négligence qu'elle est plus décisive, les Romains se relâchérent beaucoup de leur premiére vigilance. Annibal, qui n'étoit sot qu'en matiére de défense de place, fit voir qu'il étoit très-propre pour une retraite prompte & subite. Il ne douta point qu'il ne trouvât les Romains très-nonchalans. Il choisit justement & très-habilement ce tems de réjouissance. Sans doute que le combat ne finit que vers l'entrée de la nuit. Annibal attendit qu'elle eût répandu ses sombres voiles, comme disent les Poetes ; il sort secrétement de sa place avec sa garnison, comble promptement les deux fossez de la circonvallation & de la contrevallation, & s'échape à l'insçû du victorieux, qui n'eût jamais pensé que cela se pût faire. Sa diligence fut telle, que les Romains pûrent à peine joindre son arriére-garde, qu'ils ne pressérent point trop.

L'Histoire nous fournit quelques éxemples de semblables ruses. Celle de la garnison de Platée est d'une conduite admirable, & bien que parsémée d'une infinité d'obstacles, les uns plus grands que les autres, elle les surmonta tous. Thucydide s'est beaucoup plû au récit de cette entreprise. Je veux citer le passage : si quelques-uns le trouvent trop long, je ne sçai qu'y faire ; mais je ne puis résister à la tentation, ni m'empêcher de dire qu'ils sont d'un fort mauvais goût.



BLOCUS ET BATA



LLE D'AGRIGENTE.

Lorsque tout fut prêt pour l'exécution, dit Thucydide, *les assiégez sortirent pendant une nuit sans Lune & un grand orage, sous la conduite du devin Théenet & du Général Eupolpide, qui étoient les auteurs de l'entreprise. Après avoir passé le premier fossé, ils s'approchérent de la muraille* de la circonvallation *sans être découverts, à cause de l'obscurité de la nuit, outre que le vent & la pluie empêchoient qu'on ne pût rien entendre. Ils marchoient un peu éloignez pour ne point s'entre-choquer avec leurs armes, qui étoient légéres pour être plus agiles, & ils n'avoient de chaussures qu'à un pied, pour ne pas glisser si facilement dans la boue. Ceux qui portoient les échelles les posérent dans l'espace qui étoit entre les tours, où ils sçavoient qu'il n'y avoit personne à cause de la pluie. A l'instant montérent douze hommes, sans autres armes que la cuirasse & le poignard, sous le commandement d'Ammée, fils de Corebes, & marchérent aussitôt vers les tours, six d'un côté & six de l'autre. Ils furent suivis par des soldats armez seulement de javelots, pour monter plus aisement, & l'on portoit après eux leurs boucliers, pour s'en servir dans la mêlée. Comme la plûpart de ceux-ci étoient au haut du mur, ils furent découverts par le moien d'une thuille, que l'un d'eux fit tomber en montant, pour avoir empoigné le parapet, afin de se tenir plus ferme. Incontinent on jette un cri du haut des tours, & tout le camp s'approche du mur & le borde, sans sçavoir ce que c'étoit, à cause de l'orage & de la nuit. D'ailleurs ceux qui étoient restez dans la ville, donnérent l'alarme à même tems d'un autre côté pour faire diversion: si bien que l'ennemi, en suspens, n'osoit pas quitter son poste. Mais un corps de réserve de trois cens hommes, destiné pour les accidens inopinez, sortit de la circonvallation pour courir au bruit, & l'on leva des flambeaux du côté de Thebes, pour montrer que c'étoit de ce côté-là qu'il falloit courir. Ceux de la ville, pour confondre ce signal, en levérent d'autres à même tems de divers endroits: car ils les tenoient tout prêts sur la muraille. Cependant les premiers qui étoient montez, s'étant saisis de deux tours qui flanquoient l'intervalle où étoient plantées les échelles, & aiant tué ceux qui les gardoient, les autres qui les avoient suivis défendirent le passage, pour empêcher qu'on ne vînt à eux: & posant des échelles du haut de la muraille contre les tours, firent monter des gens pour leur servir de renfort, & empêcher l'approche tant d'en haut que d'en bas à coups de traits. Pendant ce tems-là on eut le loisir de planter plusieurs échelles, & d'abattre le parapet, pour faire monter le reste plus aisément. A mesure qu'ils montoient, ils redescendoient de l'autre côté, & se rangeoient sur le bord du fossé, qui étoit en dehors, pour tirer contre ceux qui se présentoient. Après qu'ils furent passez, ceux qui étoient dans les tours descendirent les derniers, & coururent au fossé, pour passer comme les autres; mais là-dessus arriva la troupe des trois cens avec des flambeaux: toutefois, comme on les voioit mieux à la clarté des flambeaux qu'on n'en étoit vû, on tiroit contre eux plus juste; de sorte que les derniers passérent le fossé sans être attaquez au passage: mais ce ne fut qu'avec peine, parce qu'il étoit gelé, & que la glace ne portoit pas à cause du dégel & de la pluie; si bien que le mauvais tems nuisoit autant au passage qu'il contribuoit au succès de l'entreprise. Lorsqu'ils furent tous passez, ils prirent le chemin de Thebes, pour couvrir mieux leur retraite, parce qu'il n'y avoit pas d'apparence qu'ils se dûssent sauver vers une ville ennemie; aussi virent-ils*

les assiégeans avec des flambeaux qui les cherchoient sur le chemin d'Athénes.

Cette retraite des Platéens me semble d'autant plus digne d'admiration, que cette garnison ne se retire qu'après avoir fait tout ce qu'on peut attendre des plus braves hommes du monde, & de l'intelligence la plus consommée dans la défense des places; car à qui est-ce que les assiégeans ont affaire? A une poignée de gens, & cependant cette poignée de gens les réduit à l'absurde. Ils ne sçavent où se prendre, ni que devenir. Pour se sauver de la honte qui suit toujours une entreprise manquée, ils tournent leur siége en blocus par deux lignes environnantes d'un travail immense, contre un reste d'assiégez qui font au plus cinq cens hommes, qui se sauvent en partie à travers mille obstacles, & se mocquent de leurs ennemis. Voilà ce qu'on ne sçauroit trop admirer dans un Gouverneur. Ces sortes d'éxemples sont d'une très-grande rareté dans l'Histoire, il faut qu'on l'avoue. Memnon nous en fournit pourtant un presque semblable dans ses circonstances à celui de Platée. On sçait quel homme c'étoit que ce Memnon. C'étoit un Grec très-célêbre, & Général des armées des Perses, un des plus grands Capitaines que la Gréce ait jamais produit. On en penseratout ce qu'on voudra; mais si l'on jette un peu les yeux sur la conduite de ce grand homme, on conviendra tout comme moi, qu'Aléxandre le Grand n'eût pas été fort loin dans ses conquêtes, s'il eût eu plus longtems un tel antagoniste en tête. Il mourut peu de tems après le siége d'Halicarnasse, qu'il défendit, & qui lui fut si glorieux. Ce Général après une défense très-longue & très-opiniâtrée, se trouvant reduit à l'extrémité, par les travaux que les assiégeans avoient poussez jusques dans la ville, il ne crut pas qu'il fût digne de son courage de capituler. Il propose à Orondat & aux Officiers principaux de sa garnison d'abandonner la place, & de mettre le feu à l'Arsenal & aux maisons les plus proches de la muraille; on le fit, & en peu de tems le feu se répandit de tous côtez. Après avoir jetté un nombre suffisant de troupes dans la citadelle, Memnon se retira à la faveur de la nuit dans l'île de Cos, emportant tout ce qu'il y avoit de plus précieux dans la ville. Puisque nous sommes sur ces sortes de retraites, n'oublions pas celle de Pompée.

Ce Capitaine s'étoit enfermé dans Brunduze avec vingt-cinq cohortes. Voilà bien du monde. N'auroit-on pas dit qu'il vouloit s'y ensevelir plutôt que de lâcher à son ennemi une place si importante? Il ne fut pas longtems sans reconnoître son imprudence, & que la mer dont il se voioit le maître ne lui serviroit de rien contre un tel homme que César. Celui-ci, qu'il sembloit beaucoup mépriser, & qui lui apprit à se mieux connoître, se résolut de le bloquer dans cette place: le plus difficile étoit de lui ôter toute ressource du côté de la mer; il songe à boucher l'entrée du port par une jettée à l'endroit le moins profond, & de fermer le reste par une estacade. Pompée qui vit que l'ouvrage avançoit beaucoup, craignit le sort d'Alexia, & très-assurément cette avanture lui passa par la tête. Il commença à penser à sa retraite; *Mais* pour s'empêcher d'être forcé, sur l'heure de son embarquement, *il fit boucher*, dit César, *les portes de la ville, & les avenues des places & des carrefours, & pratiquer dans les rues de grandes coupures garnies de pieux par dedans, &*

de bâtons brulez par le bout, & couvertes de claies avec un peu de terre pardessus. Il ferma aussi les avenues de grosses pièces de bois, en forme de palissades; & lorsque tout fut fait, embarqua sans bruit ses soldats, après avoir disposé quelques gens de traits le long des murs, avec ordre d'en partir au premier signal, & pour cet effet il leur laissa des chaloupes. L'affaire réussit comme il se l'étoit proposé; il embarqua ses troupes, & mit tout aussitôt à la voile. Toutes les mesures qu'il prit pour cette retraite, sont d'un homme sage & avisé, mais non pas tant qu'on diroit bien dans une guerre civile, où chacun prend le parti qu'il lui plaît, & en change sans honte; car par ces précautions il étoit aisé de connoître le dessein qu'il avoit en tête, & ce fut un miracle que César n'en fut pas averti, & qu'un autre que la mer ne lui fut pas contraire. Finissons par un autre exemple, & descendons jusqu'au tems où nous vivons, c'est-à-dire jusqu'à la guerre de 1701.

Le Comte de Thungen aiant assiégé Haguenau sur la fin de la campagne de 1705. Péri, Maréchal de Camp, défendoit cette place. Il ne fut pas longtems sans jurer contre la coutume établie pendant tout le cours de cette guerre, de laisser assiéger & prendre les places sans les secourir. Ce Général, après sept jours de tranchée ouverte, se vit bientôt réduit à l'extrémité: du moins il en sentit les approches; il demanda à capituler, & à sortir de la place avec tous les honneurs de la guerre. L'ennemi ne se trouvant pas d'humeur à lui accorder ses demandes, & le voulant prisonnier de guerre, aussi-bien que la garnison, & Péri ne s'accommodant pas de ces conditions, on recommença à tirer. Ce feu ne pouvoit pas durer longtems; la brèche devenant de plus en plus praticable, il étoit visible qu'il faudroit bientôt subir les conditions du vainqueur. Le Gouverneur ne sçavoit où donner de la tête, ni quel conseil prendre. Un Officier de la garnison, qui connoissoit parfaitement le païs, se mit en tête de le tirer d'embarras par une voie extraordinaire, & il en vint à bout. Il va trouver le Gouverneur. J'ai un avis à vous proposer, lui dit-il, c'est à vous, Monsieur, à le prendre ou à le rejetter: mais dans l'extrémité où vous vous trouvez, je n'en vois aucun autre plus honnête. Nous sommes investis, mais non pas tellement bridez du côté des marais, qui interrompent la circonvallation, que vous ne puissiez vous sauver sûrement & sans péril avec toute votre garnison, en forçant la chaussée du côté de Saverne, tout chemin faisant: car outre qu'elle est mal gardée, il n'y a pas d'apparence que l'ennemi puisse se douter de rien. J'ai examiné toutes choses, il ne s'agit que de l'exécution, & dans cette affaire vous n'avez pas un moment à perdre pour vous sauver avec honneur, ou pour vous rendre avec honte, & ce n'est pas là votre intention.

Péri, ravi de trouver un homme qui lui ouvre un expédient capable de le délivrer des embarras où il se voit, l'écoute avec joie; il le trouve plein de raisons, & embrasse une occasion si favorable; il renvoie l'Officier, & lui demande un secret inviolable; il médite sur l'exécution de cette entreprise, & la trouve aisée; il assemble sur le champ le Conseil de guerre, chose assez inutile, puisqu'il n'avoit nulle envie de proposer ce qu'il avoit intention de faire, soit qu'il fit cette démarche pour

rendre son secret plus impénétrable, ou qu'il voulût donner une plus grande idée de son courage & de sa résolution. Messieurs, leur dit-il à peu près, je vous ai appellé pour vous communiquer ce qui me passe dans l'esprit. Vous sçavez que nous n'avons rien négligé pour remplir nos devoirs par une résistance digne de gens de cœur : je suis content de vous comme vous devez l'être de ma conduite à cet égard. J'ai crû devoir capituler, dès que je me suis apperçû que j'étois ouvert au corps de ma place ; j'ai proposé de me rendre à des conditions honorables pour votre honneur comme pour le mien, l'ennemi m'en offre de honteuses, & si peu supportables, que je ne sçaurois m'y livrer : il faut tous périr sur la bréche plutôt que de nous rendre avec deshonneur ; c'est mon intention, & sans doute la vôtre : je ne vous ai assemblé que pour cela seul : prenez là dessus vos mesures, car je ne vois point d'autre chemin pour rendre l'ennemi raisonnable que celui de la bréche ; il pensera plus de deux fois à ce qu'il aura à faire, lorsqu'il nous y verra tous portez.

Cette harangue n'eût surpris personne du tems de nos peres, parce que la plus grande résistance des assiégez se faisoit au corps de la place, & que l'usage d'y soutenir l'assaut, & même plusieurs, étoit une loi qu'on n'avoit garde d'enfraindre. On l'ignore aujourd'hui, de sorte que la harangue ne fut du goût de personne, & fut trouvée tout aussi singuliére que celle de Vercingentorix à Alexia ; il ne se trouva qu'un seul Officier de l'avis dePéri. On allégua mille lieux communs militaires pour le dissuader d'un dessein apparemment téméraire, & mille raisons qui n'étoient point mal fondées, la garnison se trouvant trop foible pour un coup de cette nature. Peri tint bon, & congédia l'assemblée, hors le seul de la troupe qui venoit de lui applaudir, & auquel il fit part du dessein qu'il avoit de sortir de sa place, & de se sauver par une retraite secrete avec toute sa garnison. Celui-ci trouva l'entreprise infaillible, & il fut chargé de l'arriére-garde. La nuit fut choisie pour l'éxécution ; la garnison se met sous les armes dans les différens quartiers de la ville, l'extrémité où l'on se trouvoit en fut le prétexte : & après avoir pris la précaution de laisser quelques tirailleurs du côté de la bréche, on sort secrétement & dans un grand silence ; on enfile la chaussée du côté de Mariandol, où l'on ne trouve aucun obstacle, & l'on se retire à Saverne. Celui qui faisoit l'arriére-garde alla par un autre chemin, traversa la Montre, se jetta dans les bois, & se retira avec le même bonheur. Les assiégeans furent si mal informez de cette retraite, qu'il étoit grand jour qu'ils ne s'étoient pas apperçûs qu'ils tiroient leur poudre aux moineaux.

Cette ruse fit beaucoup d'honneur à Peri ; mais on dit que selon la louable coutume des Généraux avisez, qui croiroient leur gloire imparfaite s'ils ne se l'attribuoient toute entiére, il ne fit aucune mention de l'auteur & du conducteur de cette entreprise ; ce qui me semble peu digne d'un homme de guerre & d'un véritable courage : mais qui ne sçait que le plus grand nombre des Officiers d'armée est marqué à un coin si honteux ? Combien d'éxemples ne pourrois-je pas citer de ces sortes de filous de la gloire & des actions d'autrui ? Combien d'Officiers se sont-ils plaints de ces sortes d'injustices ? Combien en connoissons-nous qui se sont avancez par les actions d'autrui ? De Sueil fit une très-belle action à la

bataille de Castillon, un autre s'en orna. Mais combien y a-t-il de de Sueil? Nous avons passé par ces piques comme bien d'autres. On n'usoit guére de ces sortes de bassesses aux tems antiques. Ceux qui y sont sujets feroient fort bien de lire la vie de Sylla & d'Agricola, qui sçavoient si bien rendre justice à la valeur & aux services des Officiers habiles, qui les mettoient sur la route des grands desseins. Tacite fait mention honorable de celui-ci, dont il a écrit la vie; car il dit que s'il se faisoit redouter des ennemis, il ne se faisoit pas moins aimer des siens, se rendant témoin irréprochable de la valeur de chacun, & ne dérobant jamais la gloire à personne. Cet éloge fait beaucoup d'honneur à Agricola, mais le premier l'emporte sur le héros de Tacite. Plutarque nous apprend dans la vie de ce grand Capitaine, qu'après toutes ses victoires il fit graver sur les trophées qu'il érigea: *A Mars, à la victoire & à Venus, pour marquer*, dit l'Auteur, *qu'il n'avoit pas moins remporté ces grands avantages par la faveur de la fortune que par sa grande capacité, par sa force & par la valeur de ses troupes.* Mais voici quelque chose de plus fort. *Car il dressa deux trophées,* continue Plutarque, *le premier, qui fut celui du combat gagné dans la plaine, il le dressa dans l'endroit où Archélaus avoit commencé à plier, & à fuir jusques sur les bords du Molus; & l'autre sur le sommet de Thurium, que l'on avoit heureusement gagné en tournant les Barbares, & sur ces trophées il étoit marqué en lettres Grecques:* A LA VALEUR D'HOMOLOICHUS ET D'ANAXIDAMUS. C'est qu'il dût uniquement à ces deux hommes la victoire qu'il remporta sur Archelaus. Ce qu'il y a de plus grand & de plus magnanime dans Sylla, c'est que ces deux personnages n'étoient pas Romains, mais Grecs de la ville de Chéronée, qui s'offrirent d'aller gagner la Cime de Thurium avec un petit nombre de soldats d'élite.

M. de Barbesieux commandant à Marseille en 1535. n'étoit pas un Sylla. En voici la preuve.

Charles-Quint s'étant mis la conquête de la France en tête, entra dans la Provence, & s'avança jusqu'à Aix, où il perdit si bien son tems, qu'il nous donna celui de nous fortifier à Marseille, par où il eût dû commencer, & d'où il eût pû tirer tous ses vivres pour la subsistance de son armée. Les grains ne lui manquoient pas, mais il lui falloit des moulins pour le moudre: on eut la précaution de les ruiner tous, de sorte qu'il ne lui resta que celui d'Aubagne. François I. s'étoit avancé jusqu'à Avignon pour défendre le passage de la Durance, ou pour le combattre en deçà dans la plus belle plaine du monde. Ce moulin d'Aubagne inquiétoit le Roi. Il avoit écrit aux Marseillois de tenter de le détruire; mais l'entreprise parut impossible à M. de Barbesieux, qui manda plusieurs fois au Roi que ce poste étoit bien gardé, & à deux pas de l'armée Imperiale. Le Roi se désespéroit, parce qu'il voioit bien qu'en ruinant le moulin il coupoit la gorge à son ennemi.

Le Capitaine Montluc, plein de ressources & de lumiéres, d'un esprit vif & entreprenant, voiant qu'on regardoit cette entreprise comme folle & téméraire, s'informa si bien de l'endroit à des gens du lieu même, & qu'elle ne lui parut que hardie, ne dépendre que du secret & de la diligence. Il se résout de tenter l'avanture. Il la proposa à M. de Barbesieux, & lui promit d'en rendre bon compte. Le Comman-

dant rit de cette fanfaronade, ne s'imaginant pas que cela fût possible, & qu'on pût y penser sans témérité & sans folie, outre qu'il y avoit quatre bonnes lieues de Marseille à Aubagne. Cependant Montluc l'entreprend, & ne demande que six vingt hommes choisis & quelques vingt salades, quoiqu'il y eût beaucoup plus de monde dans le moulin, où les ennemis s'étoient fortifiez, & beaucoup plus encore dans la ville. Le détail que l'Auteur fait de cette entreprise est admirable, & écrit d'une maniére noble, simple, amusante, & d'une très-grande instruction. Je ne le rapporterai pas, parce que cela n'est pas de notre sujet. Il suffit de dire que Montluc força le moulin, le détruisit, & se retira bravement, au grand étonnement de M. de Barbesieux, qui étoit de ces especes d'hommes qui ne croient jamais les autres capables de ce qu'ils ne sont pas capables de faire eux-mêmes, & qui n'ont pourtant pas honte de s'attribuer bassement les actions d'autrui.

Je pensois bien, dit ce sçavant Officier, *que M. de Barbesieux, lorsque le Roi arriva à Marseille, me présentât à Sa Majesté, & lui dît comme j'avois fait l'entreprise, afin d'être connu de Sa Majesté. Mais tant s'en faut qu'il le fît, qu'au contraire il s'attribua tout l'honneur, disant que c'étoit lui qui avoit inventé ladite entreprise, & qu'il nous l'avoit baillée à éxécuter. M. de Montpezat se trouva fort malade, qui n'en put rien dire; de sorte que je demeurai autant inconnu du Roi que jamais. Ce que je sçûs du Roi Henry de Navarre, qui m'a dit avoir lû les lettres que ledit sieur de Barbesieux avoit écrit au Roi, par lesquelles il s'attribuoit tout l'honneur de ladite entreprise. M. de Lautrec n'eût pas fait cela. Il sied mal de dérober l'honneur d'autrui; il n'y a rien qui décourage tant un bon cœur. M. de Tavanes, qui est en vie, peut témoigner de la vérité, & si est-ce que ces ruptures de moulins tant d'un côté que d'autre, mêmement de celui-là, mirent le camp de l'Empereur en si grande nécessité, qu'ils mangeoient le blé pilé à la Turque, & les raisins qu'ils mangeoient mirent leur camp en si grand désordre de maladie & mortalité, mêmement parmi les Allemans, que je pense qu'il n'en retourna jamais mille en leur païs.*

§. VII.

Blocus d'Agrigente. Il est plus prudent de bloquer que d'assiéger en forme les villes d'une grande étendue. Quand les lignes sont menacées, souvent le plus sûr est d'en sortir. Affaire de Turin en 1706.

IL paroît assez que le dessein des Romains étoit d'assiéger Agrigente dans les formes. La perte de leurs machines, plus que toute autre chose, les détermina à un blocus, & ce blocus, sans qu'ils y prissent garde, fut la cause de leur salut & de la prise de la place, qui selon toutes les apparences leur échapoit. La garde de leurs travaux & de leurs machines eût fait une telle diversion de leurs forces, qu'il leur eût été moralement impossible de soutenir leur circonvallation & leurs travaux tout en même tems.

Les siéges des grandes villes sont très-difficiles & très-incertains, lorsqu'elles sont bien munies, que de puissantes garnisons & des Officiers habiles les défendent, & que les garnisons sentent une armée en campagne, qui n'est point empêchée par une autre, qui la tient en cervelle, & qui retorque sur ses mouvemens pour lui couper broche, comme parle Brantome. C'est ce que nous appellons aujourd'hui *Armée d'observation*.

Methode, pour le dire en passant, qui est selon mon sens, sujette à de fâcheux inconveniens. Quoiqu'on en dise, le pour & le contre combattent également des deux côtez, je tiendrois plutôt pour celui-ci que pour l'autre. Un Général habile, qui cherche à secourir la place, le peut plus aisément qu'on ne se l'imagine. Un mouvement fait à propos le met au dessus du vent, & démonte toutes les mesures de l'antagoniste. Témoin Denain. Ces sortes de manœuvres n'appartiennent pas à tout le monde, les imaginations communes ne vont pas si loin. Deux Généraux, également habiles & expérimentez, se joindront bientôt : si celui, qui veut secourir la place, ne trouve rien de plus subtil à faire, & que l'autre ne puisse l'éviter, la fortune du siége dépend de cette affaire : le hazard ne manque jamais d'y avoir la principale part, & souvent toute entiére : si le dernier est battu, voilà son siége évanoui & sa réputation perdue. On manque son coup, c'est un grand mal, & l'on perd une bataille, ce qui est encore pis. J'aurois mille choses à dire là dessus; mais je les écarte avec regret, cela pourra venir ailleurs. Puisqu'il s'agit dans cette affaire d'une armée toute emploiée dans un siége, & renfermée dans une ligne environnante d'une très-grande étendue, & divisée en plusieurs quartiers; je crois que dans ces occasions un blocus est toujours plus prudent & plus assuré qu'un siége dans toutes les formes.

Cesar n'eut garde d'assiéger Alexia, il se contenta de bloquer cette place par ces deux lignes si célébres dans l'histoire. Il ne fut pas si mal avisé que de fonder sa subsistance sur les places voisines de son camp; il le munit de toutes sortes de provisions de guerre & de bouche; ce qui devroit apprendre aux Généraux d'armée à ne pas compter sur les convois qu'ils reçoivent de tems en tems des villes les plus proches. Cela s'appelle vivre au jour la journée.

Nous tombâmes dans une faute toute semblable au siége d'Arras en 1640. sous le regne de Louis XIII. Le Cardinal de Richelieu étoit assez bien informé que les Espagnols assembloient toutes leurs forces pour le secours d'une place si importante. On conseilla au Cardinal Infant de couper les vivres aux assiégeans. Rien n'étoit plus aisé. Richelieu y avoit très-mal pourvû. L'Infant devoit sçavoir que lorsqu'il s'agit d'une entreprise extrêmement importante, telle qu'étoit celle-là, qu'on sçait d'ailleurs que l'ennemi n'oubliera aucun effort pour le secours de la place; que l'on sçait encore qu'il est maître de la campagne, & qu'on n'a d'armée à lui opposer que celle qui est enfermée dans ses lignes; quand on sçait, dis-je, tout cela, peut-on demeurer suspendu entre ce qu'on fera & ce qu'on ne fera pas? Rien ne l'empêchoit de couper les vivres aux assiégeans, en se campant entre eux & les places d'où ils tiroient leurs convois. N'étoit-ce pas là le sentiment de tous les Généraux? S'il eût pris ce parti, & qu'il n'eût pas perdu à délibérer le tems qu'il falloit emploier à agir, il eût obligé les François à lever honteusement le siége. Il eut tout le tems de voir cela pendant qu'il fut campé auprès des lignes, au lieu qu'il les attaqua sans fruit à cause de leur force extraordinaire. Mais Richelieu étoit-il bien assuré que le Général d'Eglise ne verroit goute dans cette foule d'avantages & d'occasions qui se présentoient pour ruiner & réduire à néant une entreprise de cette importance? Ces avantages étoient frapans. Un peu

de réfléxion suffisoit de reste pour les reconnoître, si le Général Espagnol en cette occasion eût été homme à en faire. Mais le Ministre François fut-il plus habile & plus clairvoiant ? J'en doute. Car pourquoi ne munit-il pas son camp de vivres & de munitions de guerre pour tout le tems du siége ? Dans les entreprises de cette conséquence, c'est peu lorsqu'on n'en a pas pour trois mois. Ce n'étoit pas là le pis qui nous pouvoit arriver en levant le siége de cette place ; il falloit se retirer, & la retraite ne pouvoit se faire qu'en passant sur le corps de l'armée Espagnole, beaucoup superieure à la nôtre, & composée de tout ce que l'Espagne avoit de fort & de redoutable.

Si le Cardinal Infant pancha plutôt à insulter nos lignes qu'à nous couper les vivres, parti qu'il crut peu digne de son courage, ou qui passoit son intelligence ; si, dis-je, il rejetta celui-ci pour prendre l'autre, & s'il le prit tard, c'est qu'il s'imagina qu'il nous trouveroit foibles, abattus & aterrez des travaux du siége & de nos pertes. C'étoit mal raisonner, il n'est pas toujours sûr, il ne l'est même jamais de secourir une place lorsqu'elle est à l'extrémité, & que les assiégeans n'en peuvent plus, ou que le siége est fort avancé. Il l'est encore moins au commencement d'une guerre, & à la premiere grande entreprise. Je ne sçaurois être du sentiment de ceux qui s'imaginent que le tems le plus propre est, lorsque les troupes sont affoiblies par la défense vigoureuse & opiniâtrée des assiégeans. Rien n'exerce davantage les troupes que les siéges, & sur tout ceux qui sont feconds en grandes sorties. Quand on attend ce tems-là au commencement d'une guerre, c'est exposer une armée déja aguerrie contre une autre qui l'est encore plus. Le meilleur & le plus prudent à l'ouverture d'une guerre, est de débuter par quelque siége important qui aguerrisse les troupes de nouvelles levées, ou celles qui n'ont encore rien vû.

Dans le même siége, lorsque le Cardinal Infant se présenta devant nos lignes, on assembla le Conseil. La Meilleraie proposa de sortir des lignes, & d'aller au-devant des ennemis pour les combattre. On fut d'un avis contraire. *Leur armée*, disoit-on, *est du moins aussi forte que la nôtre. Pour aller à eux il faudroit lever tous les quartiers : après cela il seroit facile de jetter du secours dans la place & de se retirer, sans que nous pussions les combattre. Dans ce cas nous voila dans la nécessité de lever le siége.* Ces raisons étoient sages & prudentes, & conformes aux conjonctures. Ce que dit le Cardinal de Richelieu, qu'il n'avoit jamais lû dans l'Histoire qu'on fût sorti de ses lignes, après avoir demeuré si longtems à les faire, n'est pas encore une raison de n'en pas sortir. Cela dépend du tems & des conjonctures. Qui lui avoit dit qu'il n'y eût rien de tout cela dans l'Histoire ? Les exemples de pareils faits y sont sans nombre. Celui d'Agrigente n'en est-il pas un ? Si Richelieu eût été à l'école de Hannon, les François n'eussent-ils pas imité Postumius, qui sortit de ses lignes pour se délivrer de l'extrémité où il se trouvoit ?

Au dernier siége de Belgrade, le Prince Eugéne se trouva dans le cas de sortir de ses lignes, il n'y manqua pas, & c'est à mon sens une des plus belles actions qu'il ait faites en sa vie : ce qu'il y a de singulier & de bien extraordinaire, c'est qu'il se soit trouvé des gens, qui aient trouvé à reprendre sur la conduite de ce

grand Capitaine, qu'ils qualifioient d'imprudente & de téméraire. Je leur demanderois volontiers des preuves démonstratives de leur créance: sans doute qu'ils se verroient très-embarassez s'ils étoient obligez de nous en donner quelqu'une; ce seroit les jetter dans un défilé très-embarassant, & dans un guet-à-pens très-incommode.

Que dirons-nous du dernier siége de Turin? Ecarterions-nous un tel exemple qui s'est passé sous nos yeux? Nous n'avons garde, il fait trop bien à notre sujet & à notre propre instruction, à laquelle nous visons toujours. Je ne crois pas devoir entrer dans aucun détail d'un événement si extraordinaire, il est trop connu dans le monde: on fera seulement quelques remarques sur certaines circonstances les plus capitales, & ausquelles personne n'a peut-être encore pensé. Aurions-nous dû sortir de nos lignes, ou n'en pas sortir? C'est une question qu'un homme du métier résoudra sans peine: qui peut douter que le premier parti ne fût le meilleur, lorsqu'on eut appris la nouvelle que les ennemis étoient passez en deçà du Pô? n'auroit-on pas dû aller à leur rencontre, sans délibérer, & au plus vîte? Cela étoit dans les régles; mais c'eût été furieusement s'en écarter lorsqu'ils eurent traversé la Doire. Nous n'avions alors à défendre que le côté de la circonvallation, qui étoit au-delà de cette riviére, c'est-à-dire un front d'une très-petite étendue; & cependant ce côté-là ne se trouva-t'il pas absolument dénué de troupes? Il le fut à tel point, que la brigade de la Marine se vit dans la triste nécessité de border le retranchement sur deux de hauteur. On aura de la peine à croire, qu'on ait laissé si fort dégarni un poste d'une importance si capitale, dans le tems que les deux tiers de notre infanterie restent inutiles dans les autres plus éloignez où l'on n'en avoit que faire.

Le dessein de M. le Duc d'Orleans étoit de lever tous les quartiers, & de marcher droit aux ennemis, qui passoient le Pô à Veillane. C'étoit sans doute le meilleur & le plus honorable parti que l'on eût dû prendre, & digne du courage de ce Prince; il s'y étoit déterminé: mais le Maréchal de Marsin, quoiqu'il fût dans le fond un brave homme, avoit pris de bonnes mesures pour que ses sentimens prévalussent sur ceux de M. le Duc d'Orleans; il avoit mandé à la Cour qu'il étoit beaucoup plus avantageux d'attendre les ennemis dans nos lignes, que de leur aller au-devant. Il appuïa son opinion de raisons assez spécieuses, sans s'appercevoir que la grandeur de la circonvallation nous réduisoit à rien. La Cour lui envoia un ordre du Roi, qui bridoit de telle sorte le pouvoir du Prince, qu'il ne pouvoit rien faire que selon le bon plaisir du Maréchal. Celui-ci tint cet ordre fort secret pour s'en servir en cas d'occasion. Elle ne pouvoit manquer de se présenter, puisque les ennemis accouroient au secours de la place. Le Maréchal produisit enfin cet ordre, qui fut en partie la cause de tous nos malheurs. Je dis en partie, car il sembloit que la fortune voulût nous assurer la victoire sans sortir de nos lignes. En effet les ennemis, en passant la Doire pour attaquer la partie de la circonvallation qui étoit de l'autre côté de cette riviére, nous fournissoient la plus belle occasion du monde de les défaire; car par une manœuvre si peu sensée, ils nous mettoient en état de porter toutes nos forces de ce côté-là, sans rien craindre sur tout le reste

de la circonvallation qui se trouvoit entre cette riviére & le Pô. Par là ils nous mettoient en état de les faire repentir de leur entreprise, puisqu'ils alloient tenter par l'endroit le plus difficile : quoiqu'on s'y fût moins précautionné à l'égard des retranchemens, il ne devenoit pas moins impraticable par les forces que nous pouvions leur opposer.

Rien n'empêchoit le Maréchal de Marsin de faire marcher vingt bataillons & autant d'escadrons de ce côté-là, & de tirer quinze autres bataillons de la hauteur des Capucins, où Albergotti étoit avec quarante qu'il avoit fait venir de son côté. Le Maréchal n'en avoit-il pas reçu ordre de M. le Duc d'Orleans? Il l'oublia, ou fit semblant de l'avoir oublié. Toute la nuit & jusqu'au lendemain, que les ennemis attaquérent, le tems se passa en vaines contestations & en discours inutiles : les uns disant une chose, & les autres tout le contraire. Cependant le tems s'écoule & l'occasion s'échape; & pendant que les ennemis se forment de l'autre côté de la Doire, on n'y envoie aucunes troupes pour renforcer le peu qu'il y en avoit, sans penser que tout ce qui étoit en deçà étoit inutile : ces quarante bataillons, plantez comme des termes sur la hauteur des Capucins, & sous les ordres d'Albergotti, que font-ils là? Ne diroit-on pas qu'ils sont à cent lieues de la ligne en-delà de la Doire? Ils n'en sont pourtant qu'à deux pas. Je le demanderois volontiers à l'ombre du Maréchal de Marsin, elle me renvoiroit sans doute à celle d'Albergotti. Si je m'adressois à celle-ci, quelle bonne raison en pourrois-je espérer? Le fait répond pour elle.

Puisque nous en sommes là, donnons quelque chose du caractére militaire de cet Officier Général. Je ne dirai rien de son païs, chacun sçait qu'il étoit Italien & d'une des meilleures Maisons de Florence. Il étoit venu fort jeune en France, & y apporta une grande inclination pour les armes. Il étoit d'une humeur sombre & melancolique; grave, composé & retiré en lui-même; un air impérieux & pensif; allant à ses fins autant bien qu'homme de son païs; parlant peu, & donnant par là lieu de croire qu'il pensoit beaucoup; prévenu en faveur de ses sentimens jusqu'à dédaigner ceux d'autrui, quels qu'ils fussent. Circonspect au-delà des bornes, jamais il ne se croioit assez de troupes. Ce qu'il falloit éviter, il le prévoioit longtems avant qu'il arrivât, & pour n'y pas tomber il trouvoit dans son fond des précautions sans nombre. Cette fécondité est bonne, mais il faut la resserrer aux précautions nécessaires: sans cela elle étouffe le vrai courage, & produit bien des fautes. Je ne m'arrêterai pas sur toutes celles que l'on a reprochées à M. d'Albergotti, il en est peut-être dont on a eu tort de le charger. D'ailleurs j'honore ce qu'il avoit de bonnes qualitez, & ce seroit outrer la censure que de nier qu'il en eût. Je me borne à l'affaire de Turin : on ne me fera pas un crime d'en penser & d'en dire ce que tout le monde en pense & en dit.

Que fait donc M. d'Albergotti sur la hauteur des Capucins? Il se plaint qu'il n'y est pas trop en sûreté, & qu'il n'a pas assez de quarante bataillons pour se défendre. Le Maréchal devoit-il avoir égard à ses terreurs & à ses craintes imaginaires? Pouvoit-il ignorer que l'ennemi n'avoit de ce côté-là qu'un corps de cinq à six mille hommes de milice du païs, de miserables païsans, & deux ou trois bataillons de troupes reglées, & le tout pour la mine. Albergotti le

voioit bien ; il se plaint pourtant qu'il n'a pas assez de vingt mille hommes ; on les lui laisse pendant qu'on néglige tout le front de la circonvallation de l'autre côté de la Doire, où l'armée du secours paroît en bataille sans aucune distraction de ses forces, ne pouvant même entreprendre sur nous que par ce seul endroit de la riviére dès qu'ils l'ont une fois passée.

Lorsqu'on vit que c'étoit tout de bon, & qu'on alloit être attaqué, on envoie à Albergotti ; on lui demande un secours de dix ou douze bataillons ; il répond qu'il va être attaqué, qu'on s'y dispose : en effet cinq ou six mille païsans étonnez & tremblans de se voir si près de lui sont des gens fort redoutables. On a beau lui répliquer que ce n'est pas à son poste que les ennemis en veulent, puisqu'ils en sont separez par le Pô & par la Doire. Il ne veut rien écouter de tout cela. Cependant les ennemis attaquent toute cette partie de la circonvallation ainsi dégarnie, la pénétrent à la droite, où il n'y avoit presque personne, & l'emportent sans peine, bien moins par l'habileté de leurs Généraux que par la faute du Maréchal. Que peut-on penser de cette conduite ? Que peut-on penser après cela des éloges qui furent faits de la conduite d'Albergotti devant & après cette action, qui nous fut si malheureuse, pendant qu'on ne dit mot & qu'on ne tient aucun compte de quelques Officiers Généraux très-estimables, qui pensérent toujours bien, & qui firent très-bien leur devoir ?

Tout ce que je viens de dire ici touchant d'Albergotti, ne touche en rien son honneur. Nous n'avons garde de lui disputer le courage, on sçait qu'il n'en manqua jamais par tout où il a été besoin de le faire paroître ; on lui rend volontiers cette justice ; on ne lui refuse pas non plus son grand talent dans le détail des choses militaires, & plusieurs belles qualitez très-estimables & très louables ; mais nous ne pouvons convenir qu'il eût celles qui composent le Général d'armée. Après l'affaire de Turin, sans parler des autres, ne sommes-nous pas bien fondez ? Mais remarquez, s'il vous plaît, l'étoile de ce Général. Cette conduite, qui eût dû faire rabattre prodigieusement de l'idée qu'on avoit de son sçavoir, & de l'estime qu'on faisoit de lui, l'éléve & lui produit une profusion d'éloges. Ne fut-il pas lui-même l'unique & principale cause d'une infortune si accablante ? Qui peut en douter sans absurdité ? Que fait ce Général après avoir joué le personnage de Spectateur immobile ? Il décampe de son poste, & se retire à Pignerol, où les débris de notre armée s'étoient sauvez. Ornez & parez tant qu'il vous plaira cette retraite de toutes les fleurs de la Rhétorique, ce ne sera jamais qu'une marche très-accélerée. Ne falloit-il pas qu'il se retirât ? Cependant on admira cette retraite, comparable, disoit-on, aux plus mémorables. Il falloit que ses panégyristes se connussent bien mal en retraites pour se récrier sur celle-ci ; car on ne qualifie jamais de ce nom tout corps d'armée qui se retire sans combat & sans être suivi. Une retraite, proprement dite, est lorsqu'une armée ou un grand corps de troupes se trouve suivi, harcelé & attaqué à son arriére-garde, pris en flanc, en queue, ou en tête dans des païs difficiles & dangereux ; ou lorsqu'on s'échape à toutes ces attaques par la ruse, par l'artifice & par des mouvemens bien concertez, qui donnent le change à l'ennemi, comme

celle du Général Bannier, si célébre dans l'Histoire : toutes les autres n'ont rien qui mérite qu'on en fasse la moindre mention. Tout ce qu'on peut dire de celle dont nous parlons, c'est qu'après la levée du siége, M. d'Albergotti se retira heureusement depuis la hauteur des Capucins jusqu'à Pignerol, sans aucune mauvaise rencontre.

CHAPITRE IV.

Les Romains se mettent en mer pour la premiére fois. Maniére dont ils s'y prirent. Imprudence de Cn. Cornelius & d'Annibal. Corbeau de C. Duillius. Bataille de Mile. Petit exploit & mort d'Amilcar. Siéges de quelques villes de Sicile.

LA nouvelle de la prise d'Agrigente remplit de joie le Sénat, & lui donna de plus grandes idées qu'il n'avoit eues jusqu'alors. C'étoit trop peu d'avoir sauvé les Mamertins, & de s'être enrichi dans cette guerre. On pensa tout de bon à chasser entiérement les Carthaginois de la Sicile : rien ne parut plus aisé & plus propre à étendre beaucoup la domination Romaine. Toutes choses réussissoient assez à l'armée de terre. Les deux Consuls nouveaux L. Valerius & T. Octacilius, successeurs de ceux qui avoient pris Agrigente, faisoient dans la Sicile tout ce que l'on pouvoit attendre d'eux. D'un autre côté comme les Carthaginois primoient sans contredit sur la mer, on n'osoit trop répondre du succès de la guerre. Il est vrai que depuis la conquête d'Agrigente beaucoup de villes du milieu des terres, craignant l'infanterie des Romains, leur avoient ouvert leurs portes ; mais il y en avoit un plus grand nombre de maritimes que la crainte de la flotte des Carthaginois leur avoit enlevées. On balança longtems entre les avantages & les inconvéniens de cette entreprise : mais enfin le dégat que faisoit souvent dans l'Italie l'armée navale des Carthaginois, sans que l'on pût s'en vanger sur l'Afrique, fixa les incertitudes, & il fut résolu que l'on se mettroit en mer aussi-bien que les Carthaginois. Et c'est en partie ce qui m'a encore porté à m'étendre un peu sur la guerre de Sicile, pour ne pas laisser ignorer en quel tems, de quelle maniére, & pour quelles raisons les Romains ont commencé à équiper une flotte.

Maniére dont ils s'y prirent.

Ce fut pour empêcher que cette guerre ne tirât en longueur, que la pensée leur en vint pour la premiére fois. Ils eurent d'abord cent galéres à cinq rangs de rames, & vingt à trois rangs.

La

La chose ne fut pas peu embaraſſante. Ils n'avoient pas alors d'ouvriers qui ſçûſſent la conſtruction de ces bâtimens à cinq rangs, & perſonne dans l'Italie ne s'en étoit encore ſervi. Mais c'eſt où ſe fait mieux connoître l'eſprit grand & hardi des Romains. Sans avoir de moiens propres, ſans en avoir même aucun de quelque nature qu'il fût, (a) ſans s'être jamais fait aucune idée de la mer, ils conçoivent ce projet pour la premiére fois, & l'éxécutent avec tant de courage, que dès-lors ils oſent attaquer les Carthaginois, à qui de tems immémorial on

(a) *Sans s'être jamais fait aucune idée de la mer.*] Notre Auteur ſe contredit furieuſement dans ce paſſage ; qui voudroit le concilier avec lui-même, s'y trouveroit très-embaraſſé. Ce qu'il dit dans ce premier Livre ; il l'oublie dans ſon troiſiéme, où il rapporte des Traitez très-anciens entre les Romains & les Carthaginois. Il y en a un pris de ſi haut qu'il fut fait peu après l'expulſion de Tarquin, c'eſt-à-dire ſous les premiers Conſuls près de 250. ans avant la premiere guerre Punique, & un autre en 402. où l'on voit manifeſtement que les Romains ne trafiquoient pas ſeulement ſur mer, mais qu'ils avoient des Navires propres pour toute autre choſe que pour le trafic & qu'ils ſe méloient même de piraterie, car Polybe ſpécifie dans le Traité les differentes eſpeces de bâtiments après avoir parlé de vaiſſeaux en général. Si ces vaiſſeaux n'euſſent été que marchans, pourquoi cette diſtinction ? les Romains couroient donc les mers ſoit en bien ſoit en mal, quoique le métier de Corſaire, qui n'eſt pas autrement fort honnête en ce tems-ci, fût alors très-honorable, c'eſt Polybe & Thucydide qui nous l'apprénent.

Le paſſage de Pyrrhus en Italie ne produiſit-il pas un traité d'alliance entre Rome & Carthage, l'an 473. de Rome ? je renvoie mon lecteur à M. Huet, qui me ſoulage beaucoup dans cette affaire-ci ; j'ignorois qu'il eût écrit ſur la navigation des Anciens, ce qui ne m'eſt guere pardonnable. Il cite Tite-Live ſur le Traité dont je viens de parler qui prétend que c'eſt le quatriéme. A ces faits, ce poli & ſçavant Ecrivain, avec lequel je ne pouvois éviter de me rencontrer, ajoute ; *Il paroît par ce Traité que les Romains avoient alors négligé le ſoin de la mer. Car ils ſtipulent que les Carthaginois leur fourniront des vaiſſeaux dans le beſoin & pour les voiages, & pour la guerre ; & au ſurplus les conditions des Traitez précedens ſont renouvellez. Outre ces preuves que nous tirons de Polybe, contre lui-même,* continuë-t'il, *nous liſons que l'an de Rome 416. qui préceda la ſeconde guerre Punique de 74. ans. Les Romains avoient ruiné le port des Antiates, & s'étant emparez de leur flotte, qui étoit de 22. Galéres, entre leſquelles il s'en trouvoit ſix armées d'éperons, orna de ces éperons la Tribune aux harangues dans la place publique, brûla les navires dépouillez de cette défenſe & fit remonter les autres juſqu'à Rome, & les mettre dans le lieu deſtiné à la garde & à la fabrique des vaiſſeaux. Ce qui prouve invinciblement que dès ce tems-là les Romains s'appliquoient aux affaires de la marine. Nous liſons de plus,* dit-il quelques lignes plus bas, *que les Romains avoient en mer une flotte de dix vaiſſeaux couverts & armez avant la guerre des Tarentins, c'eſt-à-dire environ 18. ans avant la premiere guerre Punique. Ce fut cette flotte qui donna occaſion à la guerre contre Tarente.* Il dit ailleurs que *ce Valérius, qui commandoit, exerçoit, ſelon le témoignage de Tite-Live, la charge de Duumvirs naval, dont l'office étoit d'équiper, de réparer & d'entretenir les flottes. Ces charges de Duumvirs furent créées l'an de Rome 443. c'eſt-à-dire environ 50. ans avant le tems où Polybe prétend que les Romains commencérent à s'appliquer à la mer.*

Il eſt donc conſtant que les Romains s'appliquoient à la mer dès le tems de leurs Rois, premierement pour le négoce, & enſuite beaucoup plus pour la guerre ; mais que les ennemis qui environnoient leur état dans l'Italie leur ſuſcitérent tant d'affaires, qu'ils furent contraints de ſe relâcher dans le ſoin de la marine juſqu'au tems de la premiere guerre Punique ; car alors ils la reprirent avec tant d'ardeur & un ſi prodigieux ſuccez que tout ce qu'ils avoient fait auparavant, ne mérita pas en comparaiſon d'être compté pour rien. Et c'eſt en ce ſens qu'il faut entendre & expliquer Polybe. ....

n'avoit contesté la supériorité sur la mer. Mais voici une autre preuve de la hardiesse prodigieuse des Romains dans les grandes entreprises : lorsqu'ils résolurent de faire passer leurs troupes à Messine, ils n'avoient ni vaisseaux pontez, ni vaisseaux de transport, pas même une felouque ; mais seulement des bâtimens à cinquante rames, & des galéres à trois rangs, qu'ils avoient empruntées des Tarentins, des Locres, des Eleates & des Napolitains. Ce fut sur ces vaisseaux qu'ils osérent transporter leurs armées.

Lorsqu'ils traversérent le détroit, les Carthaginois étant venus fondre sur eux, & un vaisseau ponté qui s'étoit présenté d'abord au combat, aiant échoué & étant tombé en leur puissance, ils s'en servirent comme de modéle (a) pour construire toute leur flotte : de sorte que sans cet accident, n'aiant aucune expérience de la marine, ils auroient été contraints d'abandonner leur entreprise. Pendant que les uns étoient occupez à la fabrique des vaisseaux, les autres amassoient des matelots & leur apprenoient à ramer. Ils les rangeoient la rame à la main sur le rivage dans le même ordre que sur les bancs. Au milieu d'eux étoit un Commandant. Ils s'accoutumoient à se renverser en arriére, & à se baisser en devant tous ensemble, à commencer & à finir à l'ordre. Les matelots exercez, & les vaisseaux construits, ils se mirent en mer, s'éprouvérent pendant quelque tems, & voguérent le long de la côte d'Italie.

Faute du Consul & d'Amiral. Cn. Cornelius qui commandoit la flotte, après avoir donné ordre aux pilotes de cingler vers le détroit dès que l'on seroit en état de partir, prit avec dix-sept vaisseaux la route de Messine, pour y tenir prêt tout ce qui seroit nécessaire. Lorsqu'il y fut arrivé, une occasion s'étant présentée de surprendre la ville des Lipariens, il la

(a) *Ils s'en servirent comme de modéle pour construire toute leur flotte.*] Voici un passage qui n'est pas tout à fait indigne d'être relevé. Les Romains passent le détroit, non pas seulement sur des bâtimens de cinquante rames, c'est-à-dire des galéres de bas bord ; Mais encore sur des trirémes, qui étoient des vaisseaux ou galéres de guerre qu'ils avoient empruntez de leurs voisins, & Polybe nous dit après cela, que *si le vaisseau Carthaginois n'eût échoué* sur la côte, & dont ils se saisirent, *les Romains auroient été contraints d'abandonner leur entreprise* : je ne comprens rien à cela. N'avoient-ils pas traversé le détroit avec des bâtimens propres pour la guerre ? Mais ; dira-t-on, ces galéres ou vaisseaux, si on l'aime mieux, n'étoient pas pontez, & l'Auteur entend parler de ces sortes de bâtimens. Se moquera-t-on ? Quoi, ces bâtimens si extraordinairement élevez, pouvoient être autrement que pontez, qui peut douter qu'ils ne le fussent, & même à deux ponts ? Qui empêchoit les Romains d'en construire sur le même modéle de ceux sur lesquels ils avoient passé le détroit ? Polybe auroit ce me semble mieux fait de nous dire que celui qu'on prit se trouva d'un gabarit plus avantageux & plus propre pour les manœuvres legéres ; mais il ne pouvoit être différent des autres, que dans la coupe qui dût leur paroître plus fine.

faisit trop légérement, & s'approcha de la ville. A cette nouvelle Annibal, qui étoit à Palerme, fit partir le Sénateur Boode avec une escadre de vingt vaisseaux. Celui-ci avança pendant la nuit, & envelopa dans le port celle du Consul. Le jour venu, tout l'équipage se sauva à terre: & Cornelius épouvanté, ne sçachant que faire, se rendit aux ennemis; après quoi les Carthaginois retournérent vers Annibal, menant avec eux, & l'escadre des Romains, & le Consul qui la commandoit. Peu de jours après, quoique cette avanture fît beaucoup de bruit, il ne s'en fallut presque rien qu'Annibal ne tombât dans la même faute. Aiant appris que les Romains rangeant la côte d'Italie approchoient, il voulut sçavoir par lui-même combien ils étoient, & dans quel ordre ils s'avançoient. Il prit cinquante vaisseaux; mais en doublant le promontoire d'Italie, il rencontra les ennemis voguant en ordre de bataille. Plusieurs de ses vaisseaux furent pris, & ce fut un miracle qu'il put se sauver lui-même avec le reste.

Les Romains s'étant ensuite approchez de la Sicile, & y aiant appris l'accident qui étoit arrivé à Cornelius, ils envoiérent à C. Duillius, qui commandoit l'armée de terre, & l'attendirent. Sur le bruit que la flotte des ennemis n'étoit pas loin, ils se disposérent à un combat naval. Mais comme leurs vaisseaux étoient mal construits, & d'une extrême pesanteur, quelqu'un suggéra qu'il falloit se servir de ce qui fut depuis ce tems-là appellé des Corbeaux. (a) Voici ce que c'étoit.

Une piéce de bois ronde, longue de quatre aunes, grosse de trois palmes de diamétre, étoit plantée sur la proue du navire: au haut de la poutre étoit une poulie; & autour, une échelle clouée à des planches de quatre pieds de largeur, sur six aunes de longueur, dont on avoit fait un plancher percé au milieu d'un trou oblong, qui embrassoit la poutre à deux aunes de l'échelle. Des deux côtez de l'échelle sur la longueur, on avoit attaché un garde-fou qui couvroit jusqu'aux genoux. Il y avoit au bout du mât une espéce de pilon de fer pointu, au haut duquel étoit un anneau; de sorte que toute cette machine paroissoit semblable à celles dont on se sert pour faire la farine. Dans cet anneau passoit une corde, avec laquelle, par le moien de

(a) *De ce qui fut depuis appellé Corbeau.*] La description de ce corbeau, laquelle se trouve dans tous les manuscrits du Vatican, est fort différente de celle-ci. On en voit une traduction Latine dans le *Vegetius* de l'édition de Plantin. Je m'étonne qu'on ait si peu réussi dans la découverte de cette machine. Le lecteur curieux peut en voir la figure & tout ce que j'ai pensé sur les differens corbeaux des anciens, dans les observations suivantes.

la poulie qui étoit au haut de la poutre, on élevoit les corbeaux lorsque les vaisseaux s'approchoient, & on les jettoit sur les vaisseaux ennemis, tantôt du côté de la proue, tantôt sur les côtez selon les différentes rencontres. Quand les corbeaux accrochoient un navire, si les deux étoient joints par leurs côtez, les Romains sautoient dans le vaisseau ennemi d'un bout à l'autre; s'ils n'étoient joints que par la proue, ils avançoient deux à deux au travers du corbeau. Les premiers se défendoient avec leurs boucliers des coups qu'on leur portoit en devant; & les suivans pour parer les coups portez de côté, appuioient leurs boucliers sur le garde-fou. Après s'être ainsi préparé, on n'attendoit plus que le tems de combattre.

Bataille de Myle.

Aussitôt que Duillius eût appris l'échec que l'armée navale avoit reçû, laissant aux Tribuns le commandement de l'armée de terre, il alla joindre la flotte: & sur la nouvelle que les ennemis faisoient le dégât sur les terres de Myle, il la fit avancer toute de ce côté-là. A l'approche des Romains, les Carthaginois mettent avec joie leurs cent trente vaisseaux à la voile: insultant presque au peu d'expérience des Romains, ils tournent tous la proue vers eux, sans daigner seulement se mettre en ordre de bataille. Ils alloient comme à un butin qui ne pouvoit leur échaper. Leur Chef étoit cet Annibal, qui de nuit s'étoit furtivement sauvé avec ses troupes de la ville d'Agrigente. Il montoit une galére à sept rangs de rame, qui avoit appartenu à Pyrrhus. D'abord les Carthaginois furent fort surpris de voir au haut des proues de chaque vaisseau, un instrument de guerre auquel ils n'étoient pas accoutumez. Ils ne laissérent cependant pas d'approcher de plus en plus, & leur avant-garde, pleine de mépris pour les ennemis, commença la charge avec beaucoup de vigueur; mais lorsqu'on fut à l'abordage, que les vaisseaux furent accrochez les uns aux autres par les corbeaux, que les Romains entrérent au travers de cette machine dans les vaisseaux ennemis, & qu'ils se battirent sur leurs ponts; ce fut alors comme un combat sur terre, une partie des Carthaginois fut taillée en piéces, les autres effraiez mirent bas les armes. Ils perdirent dans ce premier choc trente vaisseaux & tout l'armement. La galére Capitainesse fut aussi prise, & Annibal au désespoir fut fort heureux de pouvoir se sauver dans une chaloupe. Le reste de la flotte des Carthaginois faisoit voile dans le dessein d'attaquer les Romains; mais lorsqu'ils virent de près la défaite de ceux qui les avoient précédez, ils se tinrent à l'écart

& hors de la portée des corbeaux. Cependant à la faveur de la légéreté de leurs bâtimens, ils avancérent les uns vers les côtez, les autres vers la poupe des vaisseaux ennemis, comptant se battre par ce moien sans courre aucun risque; mais ne pouvant, de quelques côtez qu'ils tournassent, éviter cette machine, dont la nouveauté les épouvantoit, ils se retirérent avec perte de cinquante vaisseaux. Une journée si heureuse redouble le courage & l'ardeur des Romains. *(a)* Ils se jettent dans la Sicile, font lever le siége de devant Egeste, qui étoit déja ré-

(a) Une journée si heureuse redouble le courage & l'ardeur des Romains.] Ceux qui ont souvent été battus, ou qui par la perte de quelque combat, ou le souvenir de leur derniere disgrace, se sont imaginé que leurs ennemis ont plus d'adresse, d'habileté & d'expérience sur mer; ceux-là mêmes sentent redoubler leur courage, & prennent de nouvelles espérances, lorsqu'il leur arrive quelque bonheur: à plus forte raison lorsqu'ils remportent une victoire complette, aussi continuent-ils la guerre avec plus de courage & de fierté que ne font les vainqueurs. Cela paroît encore plus dans ceux qui ont éprouvé tous les maux d'une guerre très-malheureuse, & dont ils croient ne pouvoir jamais se relever; un retour de fortune, un changement si inespéré produit des effets surprenans, & remet toute la machine du cœur auparavant démontée par la crainte de l'ennemi. Cela ne se remarque pas seulement dans les soldats, mais encore dans les peuples. La joie qu'ils ressentent d'un bonheur presque inattendu, les porte naturellement à fournir pour la continuation de la guerre des moiens qu'on croioit taris. Une bataille perdue cause souvent la même révolution, lorsque les soldats & leurs Generaux ont combattu avec tout le courage & l'intrépidité possible. La bataille de Malplaquet quoique perdue, peu s'en faut que je ne dise en apparence, puisqu'on abandonna le champ de bataille sans aucune nécessité, & qu'une heure de répit nous donnoit la victoire que l'ennemi pensoit à nous céder. Cette bataille, dis-je, est un bel exemple de ce que je viens d'avancer. On ne vit jamais dans les peuples plus d'empressement & d'ardeur à fournir dequoi réparer la perte que l'on avoit faite dans cette célebre journée.

Pour revenir aux Romains, cette victoire de Duillius leur éleva si fort le cœur, & les remplit de tant d'espérance, que ce Général obtint des honneurs aussi nouveaux que le fut son triomphe, car il fut le premier des Romains qui triomphât après victoire navale, spectacle qu'on n'avoit pas encore vû dans Rome. On fit plus, on lui érigea une colonne rostrale, ainsi appellée à cause des proues de navires dont on ornoit ces colonnes, autre nouveauté dans l'architecture. On déterra un morceau de celle-ci vers la fin du XVI. siécle.

Le triomphe & la colonne ne parurent pas dignes d'une si grande victoire. On poussa plus loin la reconnoissance. Un triomphe ne dure qu'une journée, après cela l'on n'en parle plus, & l'on vouloit s'en souvenir tant qu'il y auroit des Duillius de la race du premier. On fit un decret public, qui devoit passer à ses descendans, par lequel on lui accordoit l'honneur de se faire conduire à son logis aux flambeaux & au son des flûtes, toutes les fois qu'il souperoit en ville chez ses amis. Il y avoit dequoi entretenir tous les joüeurs de flûtes de Rome, sans doute qu'il s'en munit abondamment. Il ne faut pas douter que ses descendans ne s'en munissent aussi, & qu'ils ne soupassent très-souvent en ville sans se faire beaucoup prier, pour ne pas perdre un privilege si honorable & si glorieux dans la famille. Il y a bien des Auteurs qui prétendent qu'il s'arrogea cette espéce de triomphe nocturne. Je renvoie le lecteur au Dictionaire de Bayle, qui a épuisé cette matiere. Il n'y a rien de plus beau dans les Princes, & de plus capable d'engendrer l'émulation & la reconnoissance, que de continuer les graces & les honneurs aux descendans de ceux qui leur ont rendu des services signalez. Les descendans de Themistocle, dit Plutarque, six cens ans après la mort de ce grand homme, conservoient encore à Magnesie certains honneurs que le Roi de Perse Artaxerxès lui avoit accordez.

duite aux derniéres extrémitez, & prennent d'emblée la ville de Macella.

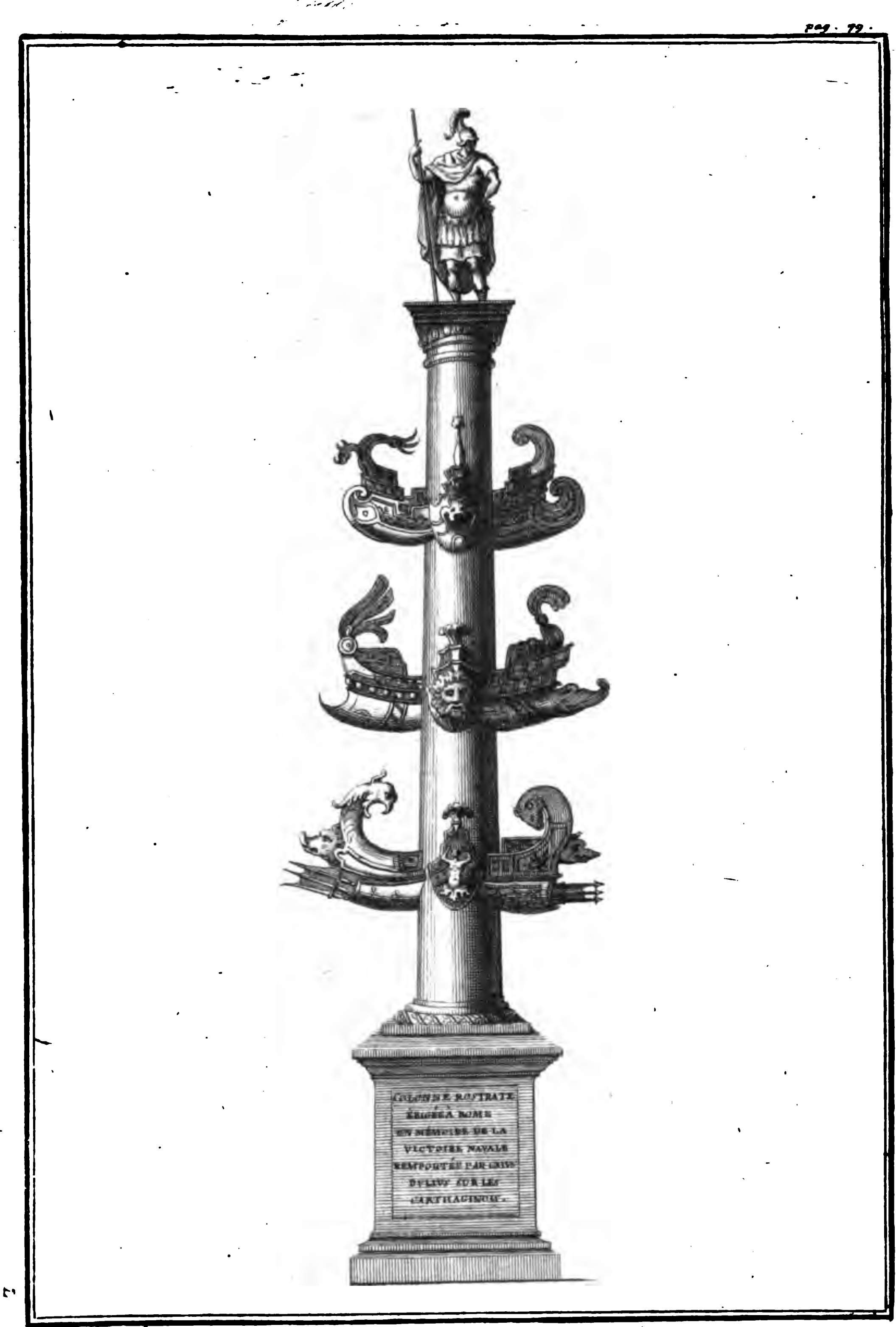
Petit Exploit & mort d'Amilcar.

Après la bataille navale, Amilcar Chef de l'armée de terre des Carthaginois, aiant appris à Palerme, où il campoit, que dans l'armée ennemie les Romains & leurs alliez n'étoient pas d'accord, que l'on y disputoit qui des uns ou des autres auroient le premier rang dans les combats, & que les alliez campoient separément entre Parope & Termine, il tomba sur eux avec toute son armée pendant qu'ils levoient le camp, & en tua près de trois mille. Il prit ensuite la route de Carthage avec le reste des vaisseaux qui avoient échapé au dernier combat, & de là il passa sur d'autres en Sardaigne, avec quelques Capitaines de galére des plus expérimentez. Peu de tems après aiant été envelopé par les Romains dans je ne sçai quel port de Sardaigne, (car à peine les Romains eurent-ils commencé à se mettre en mer, qu'ils pensérent à envahir cette isle;) & y aiant perdu quantité de vaisseaux, il fut pris par ceux de ses gens qui s'étoient sauvez, & puni d'une mort honteuse.

Siége de quelques villes.

Dans la Sicile les Romains ne firent la campagne suivante rien de mémorable. Mais A. Atilius Regulus & C. Sulpicius, Consuls, s'étant venus mettre à leur tête, ils allérent à Palerme, où les Carthaginois étoient en quartier d'hiver. Etant près de la ville, ils rangent leur armée en bataille; mais les ennemis ne se présentant pas, ils marchent vers Ippana, & la prennent du premier assaut. La ville de Muttistrate, fortifiée par sa propre situation, soutint un long siége, mais elle fut enfin emportée. Celle des Camariniens, qui peu auparavant avoit manqué de fidélité aux Romains, fut aussi prise après un siége en forme, & ses murailles renversées. Ils s'emparérent encore d'Enna & de plusieurs autres petites villes des Carthaginois. Ensuite ils entreprirent d'assiéger celle des Lipariens.




COLONNE ROSTRATE
ÉRIGÉE À ROME
EN MÉMOIRE DE LA
VICTOIRE NAVALE
REMPORTÉE PAR CAIUS
DUILIUS SUR LES
CARTHAGINOIS.

OBSERVATIONS

Sur la bataille navale de Milazzo entre le Consul Duillius & Annibal, Général des Carthaginois.

§. I.

Ordre de bataille des deux armées. Précipitation d'Annibal, cause de sa défaite.

VOici la premiére bataille que les Romains gagnérent sur mer. Le victorieux fut aussi le premier à qui ils accordérent le triomphe naval, cette nouveauté dût plaire beaucoup à Rome. On lui érigea une colonne avec une inscription, c'est Florus qui nous apprend ceci : il a dit vrai, car vers la fin du seiziéme siécle on en déterra à Rome un morceau. Ces sortes de colonnes se nommoient *Rostrata*; elles étoient ornées de proues de navires, comme on voit dans la figure, lesquelles avançoient en dehors, rangées en quinconce. Duillius obtint encore d'autres honneurs en reconnoissance de cette victoire. Bien des Sçavans sur de bons témoignages prétendent qu'il en escroqua une bonne partie; c'est dequoi je ne déciderai pas.

Ce Duillius est le même, selon quelques Auteurs, qui se plaignit un jour à sa femme qu'elle ne l'avoit jamais averti d'un défaut qu'on venoit tout fraîchement de lui reprocher, c'étoit d'avoir l'haleine puante. Sa femme bien étonnée, lui répondit qu'elle croioit que tous les hommes lui ressembloient sur ce point. Ce seroit dommage que le nom de cette femme miraculeuse se fût perdu : S. Jerôme nous l'a conservé. Elle s'appelloit Cilia. Ces sortes de femmes sont rares dans l'antiquité. Nos tems sont plus heureux. Aujourd'hui même, *il en est jusqu'à trois que je pourrois citer.*

Duillius fut donc le premier des Romains qui défit les Carthaginois sur un élément où ils passoient pour de très-grands maîtres. Cette bataille mérite quelques observations. Mais j'ai lieu de craindre que les marins ne soupçonnent mon fait à ces mots d'observations sur une bataille de mer. Que le pilote raisonne sur les vents, diront-ils, nous ne le trouvons pas étrange : cela est de son métier. Que le Bouvier parle de ses bœufs, & le Berger de son troupeau, on n'y trouve pas à dire. Il n'est pas non plus étonnant que le guerrier s'entretienne de ses combats & des blessûres qu'il a reçûes, cela est dans l'ordre : on l'écoute & on le croit.

Basti al Nochiero ragionar de venti,
Al bifolco de itori, & le sue piaghe
Contil guerrier, contil pastor gli armanti.

Mais qu'un homme qui n'est marin ni de fait ni de profession, se mêle de parler guerre de mer, cela est hors de sa competence. Point du tout. Car pour ne rien dire ici de quelques voiages que j'ai faits sur cet élément, quoique je n'aie servi que sur terre, je n'ai pas laissé dans mes heures perdues que d'étudier ce qui pouvoit m'être nécessaire

pour raisonner pertinemment sur un combat naval, sans néanmoins rien décider : d'ailleurs il n'est pas besoin d'une théorie appuiée de l'expérience pour juger sainement d'une disposition navale : cette sorte d'éxamen est du ressort de la raison & du bon sens. Ajoutons que de toutes les batailles navales dont mon Auteur parle, il n'y en a pas une seule qui ne se soit donnée en tems de bonace ou d'une mer peu couroussée, & avec des bâtimens à rames : ceux mêmes qui avoient le dessus du vent abattoient les voiles lorsqu'ils entroient en action. Les anciens n'étoient pas grands Clercs dans la marine. Un matelot de deux jours en sçait plus aujourd'hui que le meilleur Pilote des anciens. Entrons donc dans l'éxamen de cette bataille.

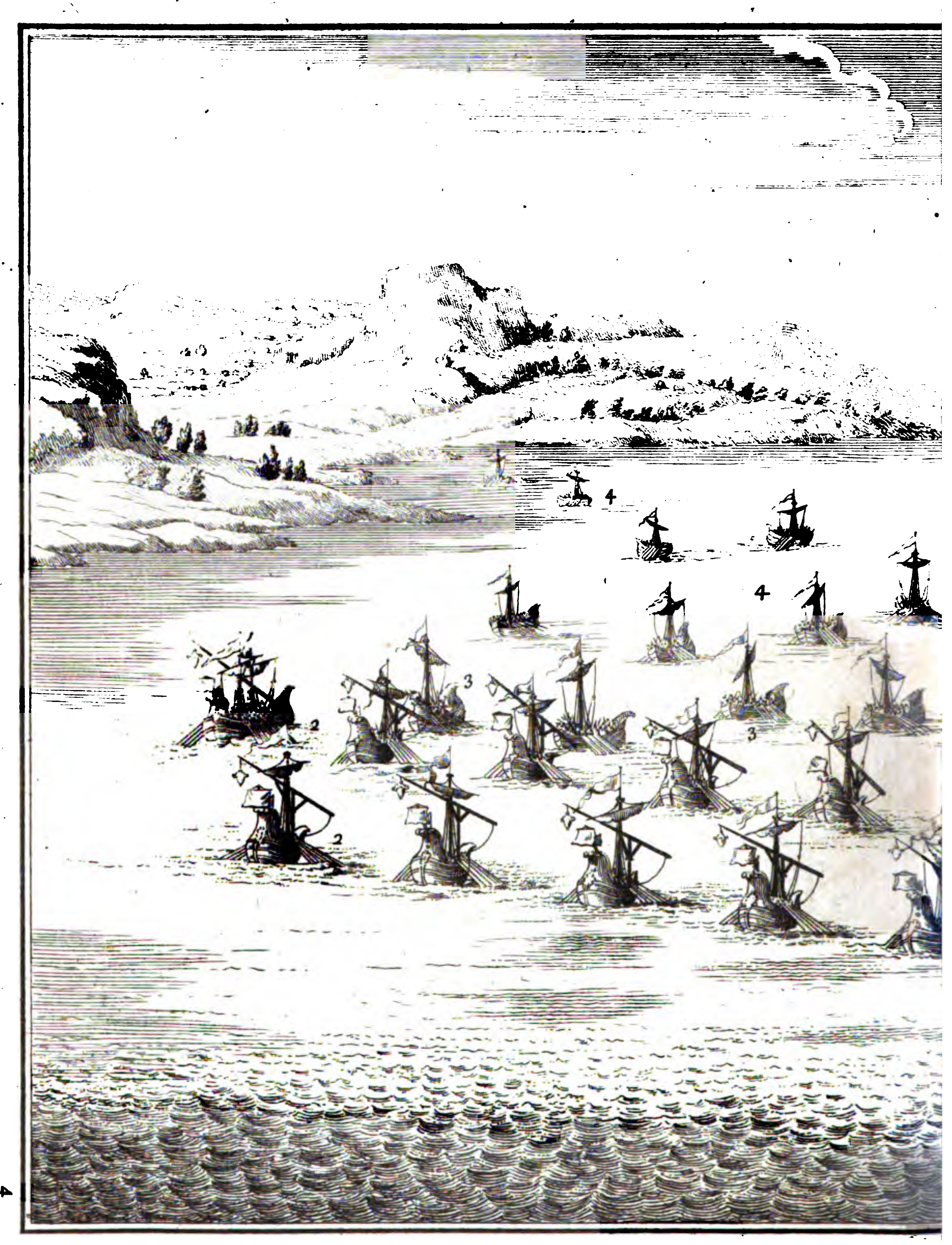
Les Romains combattirent sur deux lignes. 2. C'étoit la méthode de ce tems-là, c'est la nôtre d'aujourd'hui. Comme ils s'étoient disposez à cette bataille, ils voguérent en bon ordre aux ennemis. 3. Le Général Carthaginois ne s'attendoit pas de les rencontrer sitôt en son chemin. Il n'en parut point étonné : il avoit pourtant grand sujet de l'être. On ne gágne rien à être surpris, & lorsque cela arrive il est très-difficile d'y apporter du remède. On en est réduit là sur mer tout comme sur terre. Il eût dû se mettre en panne à la vûe des Romains, pour attendre que le reste de sa flotte eût demarré ; mais il ne crut pas devoir l'attendre. Il vogua droit à Duillius avec ce qu'il avoit de vaisseaux ; il fit cette manœuvre avec tant de hâte & de précipitation, qu'il s'imagina qu'il n'avoit qu'à paroître pour dissiper cette armée.

Il se fondoit sur l'expérience de ses troupes, accoutumées aux combats de mer : plus encore sur la sienne propre, qui ne paroît pas ici, & sur l'agilité de ses vaisseaux, qui n'étoit pas un petit avantage. Tout cela joint ensemble augmenta le mépris qu'il faisoit de ses ennemis, & la bonne opinion qu'il avoit de lui-même à tel point, qu'il crut que ce seroit se rabaisser trop, que de se précautionner le moins du monde contre des gens, qui n'avoient ni expérience des combats de mer, ni science des manœuvres, lorsqu'il fait voir lui-même par sa conduite qu'il n'a ni l'une ni l'autre.

Leur Chef, dit l'Auteur, *étoit cet Annibal, qui à la faveur des ténébres s'étoit furtivement sauvé de la ville d'Agrigente à la tête de ses troupes.* Cette retraite sourde, si bien conduite & si heureuse, l'avoit tellement enflé & rempli d'orgueil, qu'il crut que les précautions étoient inutiles dans cette bataille pour combattre avec sûreté ; ce qui arrive toujours aux Généraux ignorans & présomptueux, à qui les avantages précédens, quelques petits qu'ils soient, sont des amorces qui les ménent à leur perte.

Lorsqu'on se conduit prudemment & selon les régles de la guerre, & que le succez ne répond pas à notre attente, l'on a dequoi se consoler quand on n'a rien omis de ce qui pouvoit nous faire réussir. Si un Général mérite d'être puni des entreprises heureuses, mais folles, téméraires & sans nécessité, à plus forte raison celui qui hazarde inconsidérément une bataille avec une partie de ses forces, lorsqu'il dépend de lui de courre les risques avec le tout.

A la vûe des Romains Annibal eût pû former d'abord sa premiére ligne, & les attendre sans avancer dessus : par là il donnoit le tems à la seconde de se former derriére : si elle étoit trop éloignée, il pouvoit virer



BATAILLE NAVA



LE DE MILAZZO.

virer de bord & s'en approcher. En prenant ce parti, il combattoit Duillius à forces égales. Cette précaution lui vint si peu à l'esprit, qu'il n'attendit pas même que sa premiére ligne fût entiérement formée; mais par un aveuglement, qui a peu d'éxemples dans un combat de mer, où il est rare d'être surpris, il vogua étourdiment avec une partie de ses vaisseaux 2, pendant que l'autre 3, avoit à peine levé l'ancre. Notre Auteur, très-alerte à saisir les moindres fautes qui se commettent à la guerre, dit que les Carthaginois se gouvernérent avec si peu de jugement, & avec tant de mépris de l'ennemi, qu'*ils alloient comme à un but qui ne pouvoit leur échaper*.

On sçait combien ce mépris est avantageux au soldat. Rien ne lui reléve plus le cœur & l'audace, & ne redouble davantage ses espérances pour la victoire. Un Général, qui sçait le leur inspirer par son éloquence, n'a pas lieu de s'en repentir; mais s'il s'en remplit lui-même la tête, il court risque de le faire tomber sur lui-même, parce qu'alors il est ennemi des précautions, & qu'il va trop vîte dans les choses qui demandent beaucoup de prudence & de circonspection.

Annibal parut en présence des Romains 4, dans l'état que je viens de dire; il les tint à demi battus. Dès qu'il fut assez proche, il apperçut ces nouvelles machines, qu'on appelloit *Corbeaux*, sur toutes les proues des galéres Romaines: il en parut fort étonné, ne sçachant ce que ce pouvoit être.

Son étonnement ne doit pas nous surprendre. On remarque dans toutes les choses de la guerre, que ce qui n'a pas été auparavant pratiqué, quelque leger, & même quelque absurde & quelque puéril qu'il puisse être, ne manque jamais de causer de la surprise par sa nouveauté, & l'imagination l'augmente toujours. Si ce qu'on voioit, & auquel on ne comprenoit rien, n'eût fait impression que sur l'esprit du Général, peut-être que l'on eût combattu avec le même courage & les mêmes espérances; mais la vûe de ces machines fit encore un plus grand effet sur l'esprit de ses soldats: cela les jetta dans le doute & dans la crainte, & aussitôt toutes ces belles idées de victoire & de butin s'évanouirent. Un rien produisit un si grand changement, puisqu'en effet c'étoit fort peu de chose que cette machine qui leur faisoit tant de peur.

Malgré tout ce que je viens de dire, les Carthaginois, remis peut-être de leur crainte, attaquent avec beaucoup de vigueur; mais comme toutes leurs forces n'avoient pas encore joint, & que les vaisseaux combattoient à mesure qu'ils arrivoient, on reconnut bientôt ce que peut le bon ordre & les forces réunies contre une armée qui manque de l'un & de l'autre.

On ne méprise rien sans péril à la guerre. Il est bon d'user de précautions non seulement contre un ennemi foible & sans mérite; mais même après plusieurs victoires remportées sur lui, à plus forte raison dans le commencement d'une guerre, lorsqu'on n'a rien éprouvé qui puisse favoriser & appuier notre opinion.

Annibal connoissoit le courage des Romains, il l'avoit éprouvé à Agrigente. Il avoit une haute idée du courage, de la confiance & de l'expérience de ses troupes, soit; mais cela suffit-il pour le succez des grandes entreprises, s'il négligeoit d'ailleurs le seul & unique avantage sans lequel tous les autres étoient inutiles? N'est-ce pas la faute du monde la

plus étrange, d'avoir combattu avec la plus petite partie de ses forces lorsqu'il lui restoit encore assez de tems pour les mettre toutes en bataille? Lorsqu'il s'agit de tout il faut combattre avec le tout: cette faute rendoit les Romains supérieurs de la moitié, & les mettoit en état de le doubler & de l'enveloper à ses aîles, & de le terrasser avant que le reste de ses forces eût pû joindre; c'est ce qu'ils ne manquerent pas de faire.

Que sçait-on si le même mépris de l'ennnemi qui échauffoit si fort les Carthaginois & leur Général, ne fut pas la principale cause de la victoire des Romains? Rien n'est plus capable de remuer la haine & l'aversion que l'on a pour ses ennemis, & d'animer les courages les plus assoupis, que le mépris que l'on en fait. On peut juger de l'effet que cela dût faire sur des hommes aussi fiers & aussi courageux qu'étoient les Romains.

Se trouvant supérieurs par le nombre de leurs vaisseaux, comme dans le reste, ils se font voir toujours de proue, abordent l'ennemi & font tomber les corbeaux sur les galéres Carthaginoises, qui tâchent inutilement de les esquiver. Annibal surpris de cette nouvelle façon de combattre, & de l'effet de ces machines, eût pû refuser l'abordage: cela lui étoit d'autant plus aisé, que ses galéres étoient légéres, & que celles des Romains étoient lourdes & pesantes. En se gouvernant de la sorte il donnoit le tems au reste de sa flotte de venir au secours; mais ce secours étant arrivé un peu trop tard pour rétablir le combat, servit du moins à favoriser sa retraite: s'il eût pû former une première ligne, il pouvoit s'empêcher d'être doublé, & pendant ce tems-là la seconde auroit eu le tems d'arriver, de se former derriére, & de donner tout en même tems; mais venant par intervalles, les premiéres étoient en désordre, ou prises avant que les autres eussent le tems de les secourir. Ce qui sauva le reste de cette flotte, c'est que la plus grande partie de la seconde arriva en bon ordre.

L'expérience apprit alors aux Romains, qu'il n'y avoit pas de moiens plus sûrs & plus assurez, que de se joindre & d'en venir à l'abordage: & c'est, au jugement des plus habiles, le seul moien qu'on puisse prendre dans les combats de mer pour être assuré de la victoire. Depuis que l'artillerie s'est introduite sur mer, on a presque oublié cette méthode des anciens, qui est pourtant la véritable, & qui convient le mieux à la nation Françoise: aussi voions-nous que ceux qui s'en servent, ne manquent jamais de réussir.

Quand même les anciens Grecs & Romains auroient connu nos différentes bouches à feu, comme nos canons & nos fusils, & qu'ils s'en seroient servi sur mer comme sur terre, je suis persuadé qu'ils n'eussent jamais abandonné leur maniére de combattre, qui est infiniment plus courageuse & plus sensée que celle que nous suivons aujourd'hui.

Quoique leurs machines de guerre, comme les balistes & les catapultes, dont l'usage étoit assez commun sur mer, fissent des effets suprenans, ils ne s'en servoient que lorsque les vaisseaux étoient à une certaine portée, & ils en venoient tout aussitôt à l'abordage.

Si j'ose dire mon sentiment sur notre maniére d'agir dans les combats de mer, il me semble que depuis l'invention de la poudre nous avons abandonné la bonne pour embrasser la mauvaise. Nos combats de mer, & particuliérement nos ba-

tailles, se décident à coups de canon : rarement en vient-on à la petite portée du fusil, & plus rarement aux mains. Je crois, Dieu me pardonne, que si l'on venoit à manquer de poudre de part & d'autre, on se retireroit chacun de son côté. L'on se crible pendant toute une journée, l'on se coule à fond si l'on peut ; & pour éviter le péril de l'abordage, l'on se précipite dans un plus grand : ce qui est la marque la plus évidente de la peur qui trouble le jugement.

S'il y avoit moins de danger dans un lieu que dans un autre, peut-être qu'on pourroit s'arrêter au plus sûr ; mais on peut voir que le péril qu'on court à joindre l'ennemi, est bien plus dans l'imagination que dans la chose même. Lorsqu'on n'est qu'un moment à terminer une bataille, l'on y perd bien moins de monde qu'en se canonnant pendant plusieurs heures, & particuliérement lorsqu'un ennemi se trouve surpris par la nouveauté du combat auquel il n'est pas accoutumé : méthode que nos Corsaires ont toujours suivie, & dont ils se sont toujours bien trouvez.

§. II.

Corbeau des Anciens. Pourquoi ainsi nommé. Qui en est l'inventeur.

IL y avoit tant de diverses sortes de corbeaux, ils étoient si différens entr'eux, soit dans leur construction, soit dans leur figure, ou dans leur usage, que je ne sçai comment les Anciens n'ont pas inventé différens noms pour empêcher qu'on ne les confondît les uns avec les autres. Que diroit de nous la postérité, si au lieu des noms de pistolet, de fusil, de carabine, de canon, de mortier, nous nous contentions du terme vague d'arme à feu, ou de bouche à feu ? On ne sçait pas même bien précisément pourquoi cette machine de guerre a été appellée Corbeau, car elle n'a nul rapport avec cet animal. Dans les autres machines on voit à peu près d'où vient que tel ou tel nom lui a été donné. Mais ici rien ne nous aide à trouver l'origine de cette dénomination. Il faut deviner. Mais ce n'est pas mon métier.

Il seroit bien difficile de remonter jusqu'à l'origine de cette machine considerée comme un guindage, ou une maniére de grue. Diades se donne tout l'honneur de l'invention, quoiqu'elle eût été trouvée longtems avant lui, & que l'usage en fût tout commun. Les Anciens ne manquoient pas de ces sortes de geais qui ne se font pas conscience de se parer des plumes du paon. On prétend même, & cela n'est que trop visible par le témoignage des Auteurs, qu'Archiméde n'est pas l'inventeur du Corbeau, mais un Architecte nommé Charistion, qui l'éxécuta au siége de Samos ; de sorte qu'Archiméde se verroit entiérement dépossedé de toutes ces machines de guerre, qui l'ont rendu si fameux dans l'histoire, car ce siége est anterieur d'environ 228. ans à celui de Syracuse. S'il en faut croire Quinte-Curse, ni Archiméde ni Charistion n'ont aucune part à cette invention : les Tyriens mirent en usage cette machine longtems avant que ces gens-là fussent au monde.

Je ne sçai à quoi pense Perrault dans ses sçavantes notes sur Vitruve, lorsqu'il avance que *Polybe & Jul. Frontinus disent que le Consul Duillius, qui commandoit l'armée navale des Romains, fut l'inventeur de cette machine, quoique Quinte-Curse en attribue l'invention aux Tyriens, lorsque leur ville fut assiégée par Ale-*

xandre ; car l'autorité de ce dernier Historien, continue-t-il, *ne le doit pas emporter sur les deux autres*. Premiérement Quinte-Curse ne dit pas que les Tyriens soient les inventeurs de cette machine : il paroît seulement qu'ils s'en servirent contre Aléxandre, ou tout au plus qu'il n'y avoit pas longtems qu'elle avoit été inventée. En second lieu, je voudrois bien sçavoir où M. Perrault a trouvé que Polybe ait attribué cette invention du Corbeau à Duillius. Il n'y a pas un mot de cela dans cet Auteur ; il dit simplement que *quelqu'un leur suggéra de s'aider dans ce combat d'une machine à laquelle on donna depuis le nom de Corbeau*. Il n'explique pas Frontin plus heureusement. Cet Auteur ne fait aucune mention de cette machine, il dit seulement que Duillius voiant que les vaisseaux des Carthaginois étoient plus legers que les siens, *fit faire des griffes de fer pour les accrocher ; après quoi les soldats jettant un pont, & sautant dessus, en venoient à l'abordage*. Voici ses termes : *Excogitavit manus ferreas*. Cela ne signifie pas *un Corbeau*.

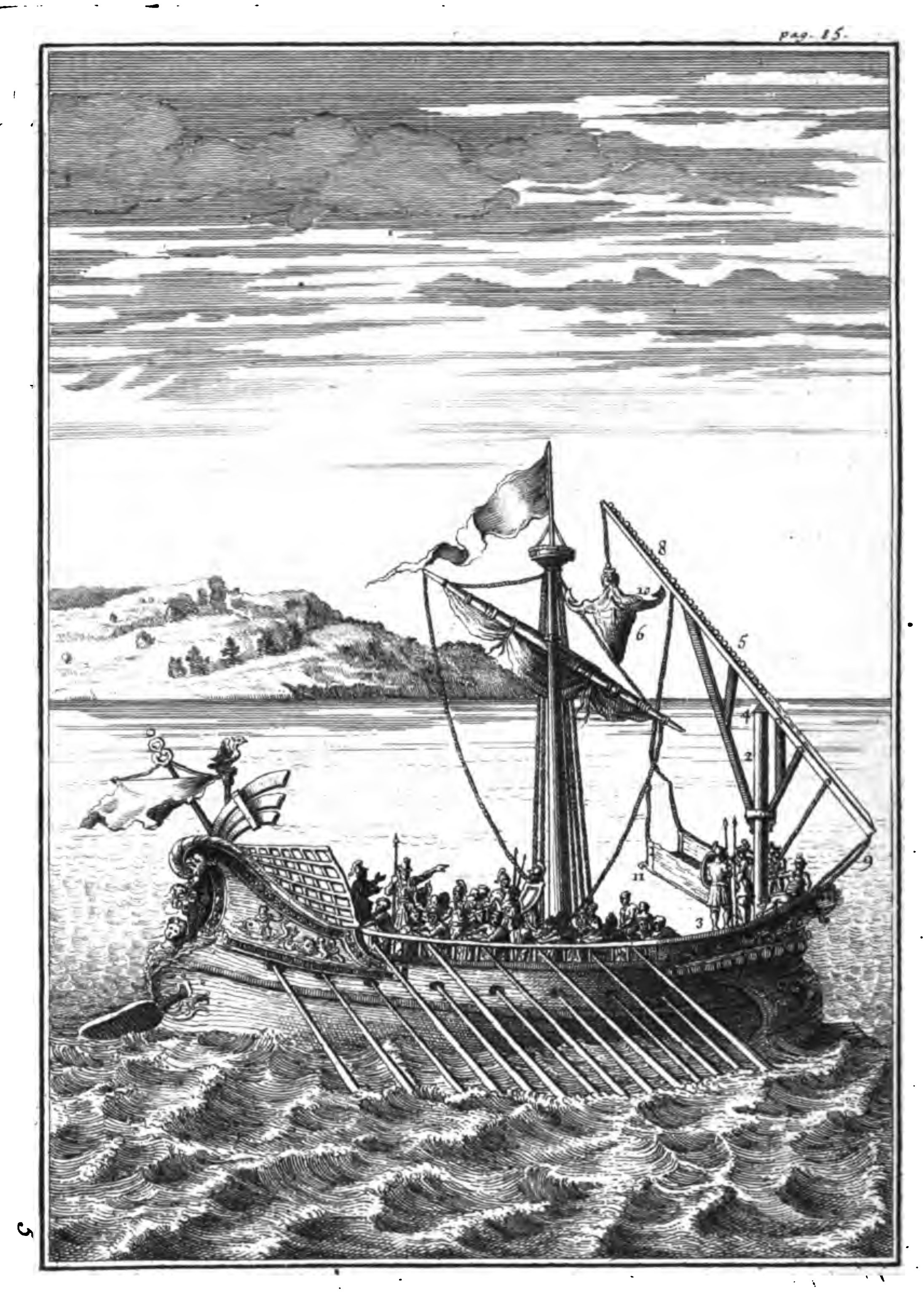
Diades, dont j'ai parlé plus haut, dit dans Vitruve, qu'il n'avoit pas crû devoir écrire du Corbeau, parce qu'il avoit reconnu que cette machine n'avoit pas assez grand effet pour mériter qu'on en parlât. Il a raison, s'il entend parler de celui de Polybe : nous avons aujourd'hui des moiens plus simples & plus sûrs que cela pour accrocher les vaisseaux & les aborder. Cependant les deux grandes victoires que les Romains remportérent sur mer contre les Carthaginois, ne sont dûes qu'à la vertu de cette machine.

Le Corbeau d'Archiméde étoit bien différent de celui du Romain. C'étoit un guindage qu'on tournoit en divers sens, qui accrochoit & enlevoit tout ce qu'il pouvoit saisir, au lieu que celui de Duillius est tout différent ; il accroche & il améne, & n'enléve point. Je crois que le Corbeau de Polybe étoit plus redoutable aux yeux que dans ses effets. Les Carthaginois ne sçûrent pourtant s'en garantir ; ce qui me fait un peu douter de la légéreté de leurs galéres, ou de l'adresse de leurs matelots ; à moins que la nouveauté de cette machine, & la vûe de cette charpente mystérieuse, ne les ait étonnez jusqu'à leur faire perdre les forces & le jugement. On va voir, par la description & par la figure de cette machine, qu'ils s'étonnoient d'assez peu de chose.

§. III.

Description du Corbeau de Duillius.

Le Corbeau étoit une machine assez semblable à la grue dont on se sert pour élever des fardeaux. Il y avoit un mat 2. ou un arbre qui s'élevoit sur le château de proue 3. de la hauteur de quatre brasses. Ce mat avoit trois palmes de diamêtre, qui servoit de poinçon par en haut 4. La longue piéce de bois, qu'on appelle le Rancher dans les grues, & qui portoit le Corbeau, ou le Cone de fer, étoit posé sur le pivot de fer qui étoit au bout du poinçon. Le rancher tournoit aisément, & de tous les côtez, sur son pivot, assuré par le moien de la sellette sur laquelle s'appuioient les liens. Au bout du rancher 5. il y avoit une poulie pour passer la corde 8. au bout de laquelle étoit suspendu le Corbeau 6. *fort pointu*, dit l'Auteur ; il n'étoit donc pas fait en maniére de pilon, sa figure devoit donc être telle que je la représente, en cone ou pyramidale. Ce cone devoit



CORBEAU DE DUILLIUS.

être de fer fondu & très-pesant, afin que tombant de son propre poids, en lâchant la corde à l'endroit 9. il pût percer le pont de proue ; mais comme il eût pû sortir par le même trou qu'il avoit fait en entrant, il falloit qu'il y eût des crochets de fer mobiles 10. engagez par des charniéres, afin que le corbeau aiant crevé le pont, les crochets ou pates de fer se pliassent, se rouvrissent d'elles-mêmes, ou se prissent à tout ce qu'elles rencontroient. Il falloit, quoique l'Auteur ne le dise pas, que le bout du cable fût alongé d'une chaîne de fer. Dès qu'un vaisseau ainsi armé approchoit d'un autre à la portée de la machine, on lâchoit la corde pour la faire tomber du plus haut de la longue piéce de bois ; dès que le corbeau étoit tombé, on abattoit le pont 11. au bout duquel il y avoit des griffes de fer pour accrocher le bordage.

Notre Auteur est fort clair dans l'explication de son pont ou échelle pontée, comme dans tout le reste. Il dit qu'*il y avoit autour de l'arbre une échelle clouée de planches de quatre pieds huit pouces de largeur, sur six aunes de longueur, dont on avoit fait un plancher percé d'un trou oblong qui embrassoit l'arbre.* Ce trou étoit à l'extrémité du pont ; ce qui donnoit le moien de le hausser à la hauteur qu'il falloit. A l'autre extrémité du pont, & des deux côtez, étoient attachez les deux petites chaînes qui aboutissoient à une ance de fer, semblable à celle d'un seau.

Voilà la description du fameux corbeau de Polybe, laquelle nos Commentateurs trouvent si obscure, qu'ils la prétendent incompréhensible. M. Perrault lui-même ne l'a pas comprise : car sans cela se plaindroit-il des ténébres dont Polybe l'a enveloppée ? Ce qui semble d'abord obscur, c'est l'endroit où il dit que *les soldats sautoient dans le vaisseau d'un bout à l'autre : s'ils n'étoient joints que par la poupe*, ils avançoient deux à deux à travers le corbeau. En effet ils ne pouvoient passer que deux à deux sur le pont lorsqu'on n'abordoit que par la poupe ou par la proue, au lieu qu'en abordant par les côtez on entroit dans le vaisseau ennemi de tous côtez. Ce n'est pas là ce qu'on m'a fait voir de plus embarassant, c'est cet *à travers le corbeau* : mais je ne vois rien là qui puisse arrêter le lecteur. Polybe entend par le corbeau, non seulement le cone ou le pilon, comme il l'appelle, mais encore tout ce qui compose la machine. Perrault prétend que le corbeau de Duillius étoit quelque chose de semblable à la grue : il a raison ; mais s'il s'imagine, comme il semble le dire, que les soldats passoient par l'échelier pour entrer dans les vaisseaux ennemis, cela me semble absurde. Cette imagination de cet Auteur me fait souvenir d'une maniére d'abordage que les Maltois pratiquent quelquefois, il faut qu'il passe ici pour la singularité.

Lorsque les galéres de Malte veulent aborder un vaisseau, une partie des soldats & des matelots, tous nuds pieds, monte sur la grande vergue, sur laquelle ils se mettent tous à califourchons, les uns derriére les autres, si près-à-près qu'on diroit qu'ils y sont enfilez comme des grains de patenôtres. La galére s'avance alors à une certaine distance du vaisseau ennemi ; on baisse alors la vergue, & l'on fait couler les hommes sur le pont, qui se répandent dessus comme un chapelet qui se défile. Si cela est véritable, je trouve l'invention très-hardie & très-gaillarde. Si le Commentateur de Vitruve a compris de la sorte le corbeau de Duillius,

il eſt encore en uſage.

§. IV.

Le Dauphin. Le Corbeau démoliſſeur. Le Loup. Le Corbeau à griffes.

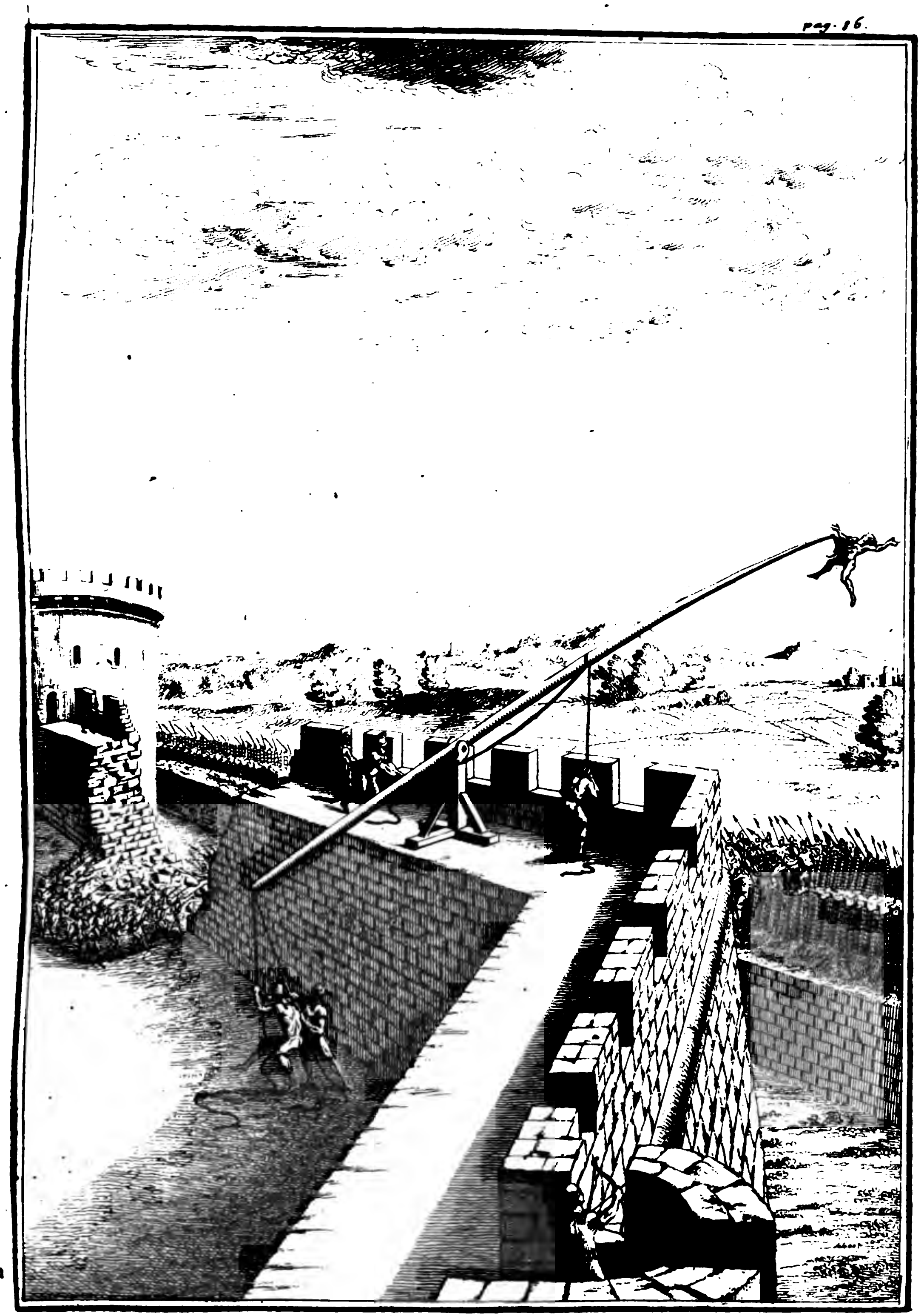
LA premiére de ces machines n'étoit autre choſe qu'une maſſe de fer fondu 2, & ſuſpendue au bout des antennes des vaiſſeaux. Il falloit qu'elle fût d'un poids exceſſif pour produire l'effet que les Auteurs nous en diſent. Elle étoit en uſage chez les Grecs, ſelon Suidas & le Scoliaſte d'Ariſtophane; on l'appelloit Dauphin : peut-être qu'elle en avoit la forme ; on le ſuſpendoit à un des bouts des vergues, pour le laiſſer tomber ſur les vaiſſeaux ennemis, qu'il perçoit depuis le pont juſqu'au fond de cale. Dans le fameux combat donné dans l'un des ports de Syracuſe, les Atheniens aiant été battus, les Syracuſains les pourſuivirent juſques vers la terre, *& furent empêchez de paſſer outre*, dit Thucydide, par les antennes des navires qu'on baiſſa ſur le paſſage, où pendoient des dauphins de plomb capables de les ſubmerger, & deux galéres qui s'emportérent au-delà furent briſées.

Nos bombes ſuſpendues à des alonges aux extrémitez, ou aux bouts-dehors des vergues, ne feroient-elles pas un plus grand déſordre ? Je n'ai pas ouï dire qu'on l'ait pratiqué, quoique j'en aie ſouvent ouï parler.

Vitruve nous parle du *Corbeau démoliſſeur* de Diades. On ne peut guéres comprendre ce que c'eſt que cette machine ; ne ſeroit-ce point celle dont parle Végéce, qu'il appelle tortue, au dedans de laquelle il y avoit une ou deux piéces de bois arrondies & fort longues pour pouvoir atteindre de loin, & au bout deſquelles il y avoit des crocs de fer 3. elles étoient ſuſpendues en équilibre comme les béliers, & on les pouſſoit contre les crenaux pour les accrocher & les tirer à bas, ou les pierres ébranlées par les beliers. *On les appelloit de ce nom*, dit l'Auteur, *à raiſon de ce fer courbé ou grapin dont on ſe ſervoit à tirer à bas les pierres de la muraille.*

Céſar fait mention de cette machine dans ſes Commentaires. Il rapporte que *les Gaulois aſſiégez dans Bourges, détournoient les crocs dont on tiroit à bas les débris de la muraille ; & après les avoir accrochez, les enlevoient en haut avec des machines*. C'eſt là ſûrement le Corbeau démoliſſeur de Diades dont parle Vitruve. Je ne penſe pas qu'aucun Auteur l'ait nommé de la ſorte. L'épithéte va bien là : nous nous en formons d'abord l'idée, que cette machine ſert à accrocher & à tirer les pierres d'une muraille à bas.

Quoique Vitruve nous diſe de ſon expérience en fait de machines de guerre, j'ai de la peine à me laiſſer perſuader ſur cet article ; un homme qui a vû & pratiqué, eſt beaucoup plus clair dans ſes deſcriptions, que cet Architecte ne l'eſt dans ſes écrits. Il n'auroit pas non plus toujours ſon recours à Athenée, qui n'eſt pas moins embaraſſé. Si le premier avoit ſervi, comme il nous en avertit, il nous auroit appris quelque choſe de ſes campagnes : on ne peut guéres s'en empêcher quand on a vû les armées. Quoiqu'il en ſoit, en parlant de ce croc ſuſpendu & branlant, il ne ſe ſert pas du terme de Corbeau. Végéce l'appelle Loup, & Iſidore *Lupum harpagonem* : apparemment parce qu'il ſervoit à pincer & à accrocher : comme Vitruve appelle *Louve* une eſpéce de tenaille ou de ciſeaux crochus en dedans & à ſes extrémitez, avec leſquels on ſaiſiſſoit les groſſes pierres, qu'on élevoit & qu'on transportoit



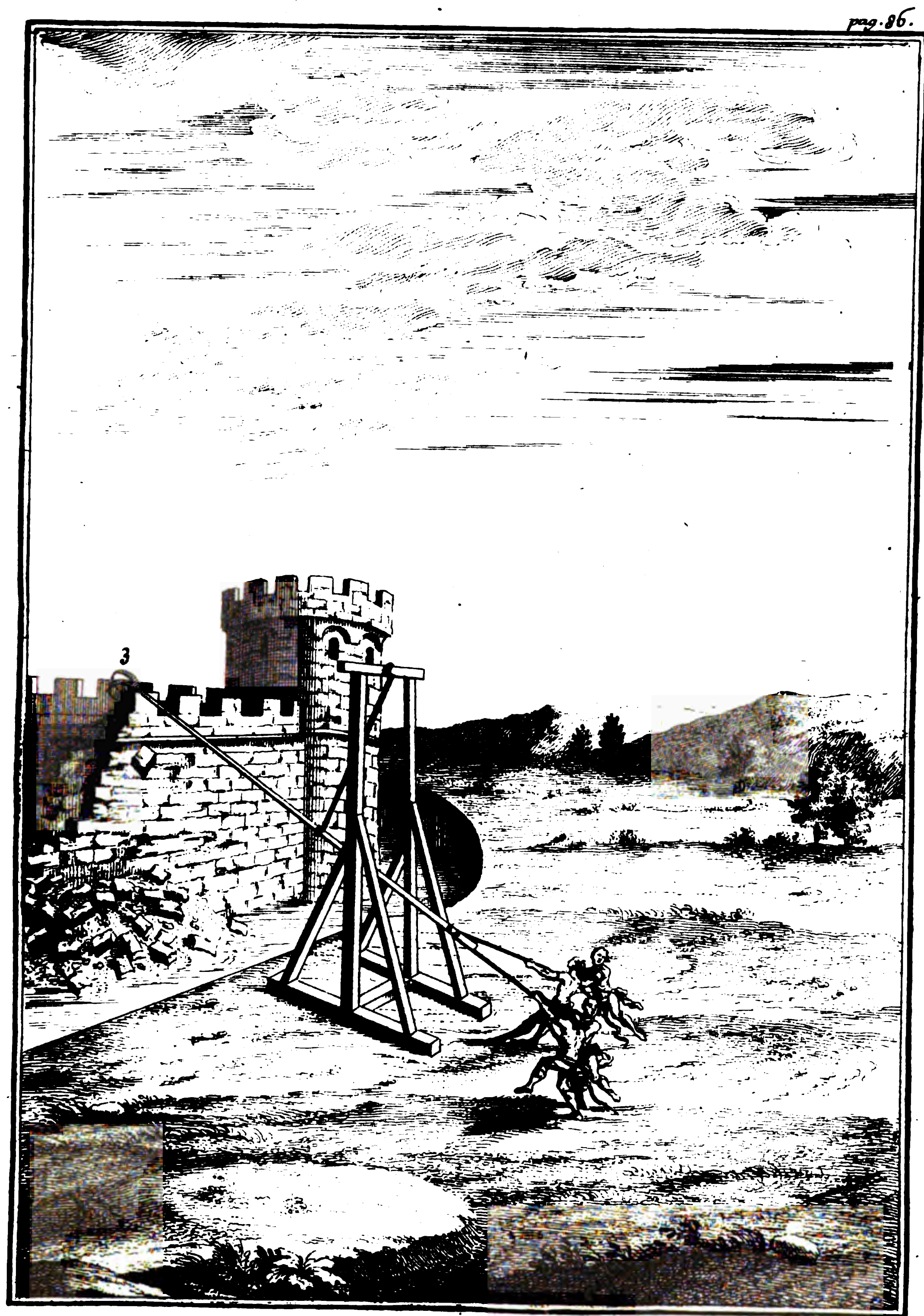
CORBEAU A GRIFFES,

avec lequel on enlevoit les hommes dans les assauts, ou dans les escalades.

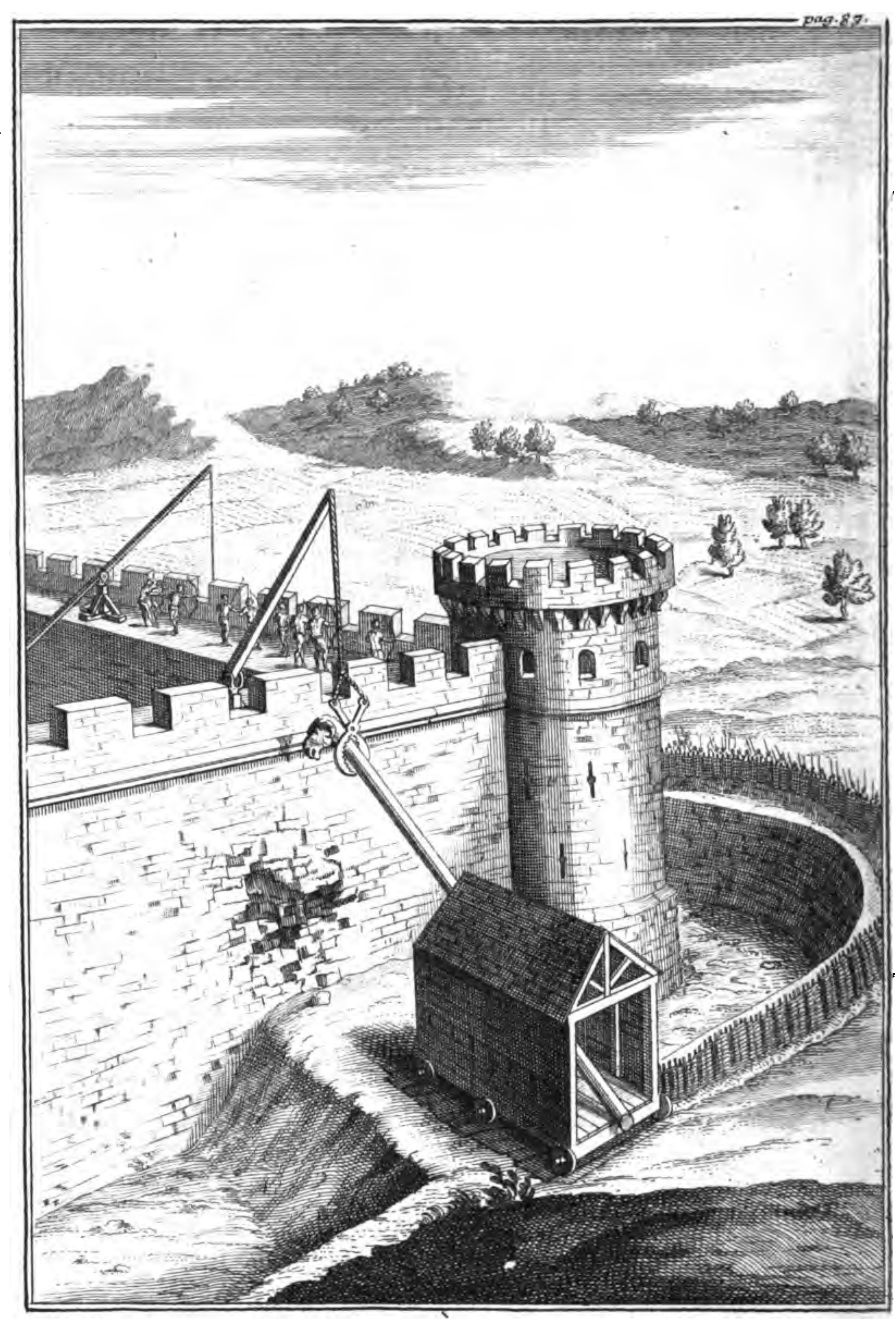
pag. 86.



LE DAUPHIN DES GRECS.



CORBEAU DÉMOLISSEUR.



CORBEAU À TENAILLE,
qui servoit à pincer les Beliers.

par le moien d'une grue. L'usage de cette machine n'est pas perdu, & nous la connoissons à présent sous ce nom. Les Pêcheurs appellent *Louve* une maniére de filet suspendu au bout d'une longue perche, dont ils se servent à prendre des poissons. La machine dont parle Tacite dans la guerre de Civilis, étoit un véritable Corbeau, puisqu'il a plû aux anciens de le nommer ainsi. L'endroit de son histoire où il en fait mention, est remarquable. Les Romains furent attaquez d'insulte dans leur camp par l'armée de ce rebelle; ils se servirent de tous les artifices, que les Anciens ont inventez, pour la défense des villes les plus fortes & les mieux fournies. *Comme l'adresse & l'expérience étoit du côté des Romains*, dit l'Auteur, *ils opposoient de nouvelles inventions à celles des ennemis, & avoient fait une machine suspendue & branlante, qui se baissant les alloit prendre dehors, puis se tournant tout à coup les jettoit sur le rempart.* Bien des gens s'imagineront que ces sortes de machines étoient fort mystérieuses. Ce n'étoit rien moins que cela, comme on le peut voir dans la figure, que l'on comprend assez sans qu'il soit besoin d'explication. Vitruve le pense ainsi que moi; mais puisqu'il n'en donnoit pas la figure comme je fais, deux lignes eussent été d'un grand effet. *Pour ce qui est des guindages*, comme Perrault les appelle fort bien, *je n'ai pas*, dit cet Auteur, *jugé qu'il fût nécessaire d'en écrire, parce que tout cela est fort aisé, & se fait ordinairement par les soldats mêmes.* S'il avoit sçû que son Livre eût poussé si loin dans la postérité, il m'eût épargné la peine de cette recherche. Pour revenir au passage de Tacite, je trouve un peu étrange qu'il ait pû traiter, de *nouvelles inventions*, une machine aussi commune & aussi connue que celle dont il fait mention; apparemment qu'il ne se souvint pas alors qu'Archiméde l'emploia au siége de Syracuse. Polybe ne le dit-il pas, & tous les autres après lui? Car après avoir parlé du désordre & des pertes que les Romains éprouvoient par les grandes machines d'Archiméde, il dit ensuite: *sans parler des pertes que causoient les accrocs de fer qui enlevoient les hommes armez, les fracassoient & brisoient contre terre, ou les précipitoient dans la mer.*

§. V.

Corbeau à tenaille dont on se servoit pour accrocher & attirer le bélier. Corbeau double pour en abaisser la tête & en rompre le coup. Corbeau des Tyriens.

CE que Végéce appelle un Loup ne l'étoit certainement pas, mais un veritable Corbeau: je l'avance ici de ma pure autorité, c'étoit une espéce de ciseaux dentelez & recourbez en maniére de tenaille ou de deux faucilles opposées l'une à l'autre. *In modum forficis*, dit-il, *quem lupum vocant.* Il lui donnera tel nom qu'il lui plaira, mais c'est un guindage qui saisit & qui enléve. Tout au moins eût-il dû y ajouter une épithéte qui pût le différencier du Loup démolisseur. Pourquoi ne pas l'appeller *Loup à tenaille*, puisqu'il ne fut inventé que pour saisir, pincer, détourner & enlever le bélier en haut par la tête. Lipse prétend, après Tite-Live, qu'on détournoit & qu'on enlevoit le bélier à force de bras, après l'avoir pincé avec la machine. Cela ne se faisoit pas ainsi, mais par le moien du Corbeau dont j'ai donné la figure. Ces sortes de corbeaux, & même ceux de toute espéce, furent mis en œuvre au fameux siége

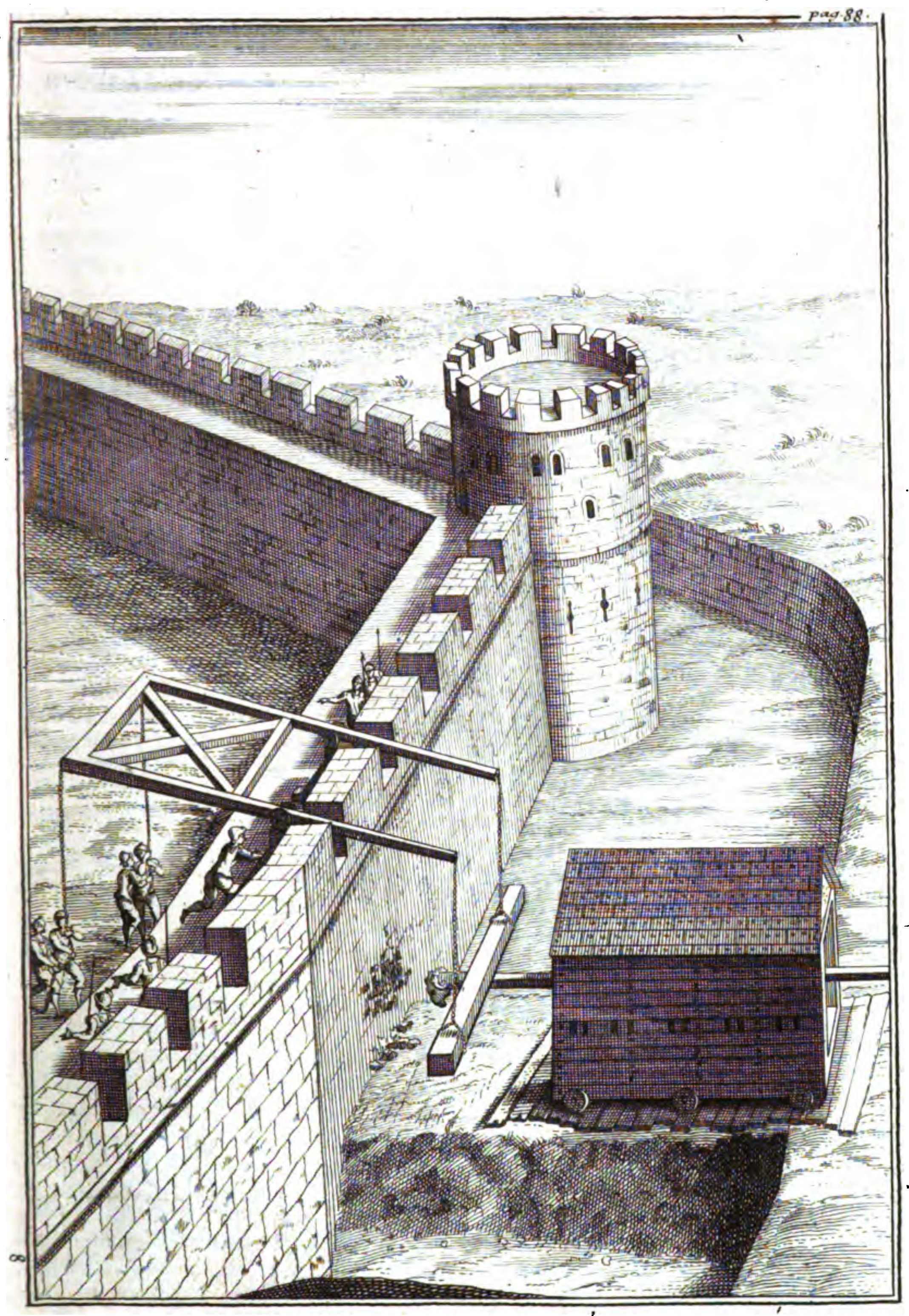
de Bizance par l'Empereur Sévére. Il n'y a guéres de siége régulier & de vive force qui soit plus mémorable dans l'Histoire, ni qui ait duré plus longtems. Dion dit que *la ville fut assiégée durant trois ans par les flots, s'il faut ainsi dire, de toute la terre*, & qu'*il y avoit un si grand nombre de machines, faites presque toutes par Prisque, bourgeois de Nicée, qui avoit un art tout particulier pour cela*, qu'on n'avoit jamais rien vû de semblable. On peut bien juger que les corbeaux furent mis en usage. Le même Dion rapporte que parmi les machines des assiégez il y avoit des corbeaux (*harpagones*,) à l'extrémité desquels étoient des griffes ou des agrafes de fer, qu'on lançoit & qu'on jettoit sur les assiégeans, qui s'accrochant à tout ce qui pouvoit donner prise, l'enlevoit d'une vîtesse & d'une rapidité surprenante.

Le siége de Platée n'est pas moins célébre par la grandeur des travaux & des machines dont on se servit dans l'attaque & dans la défense de cette place, & l'on peut dire qu'elle se défendit bien moins par la force, que par l'intelligence & la valeur des assiégez. Thucydide dit que les assiégeans aiant ruiné *une grande partie du nouveau mur, par le moien des machines qu'ils plantérent sur les plates-formes, ils dressérent encore des batteries ailleurs: ce qui étonna fort les assiégez: mais ils rompoient l'effort du bélier avec des cordes qui en détournoient le coup*; ce qui ne se pouvoit faire que par le moien du Corbeau ou du Loup. Le bout d'en bas de ces cordes formoit plusieurs branches en lacs courants, avec lesquels on saisissoit la tête du bélier, qu'on élevoit en haut par le moien de la machine.

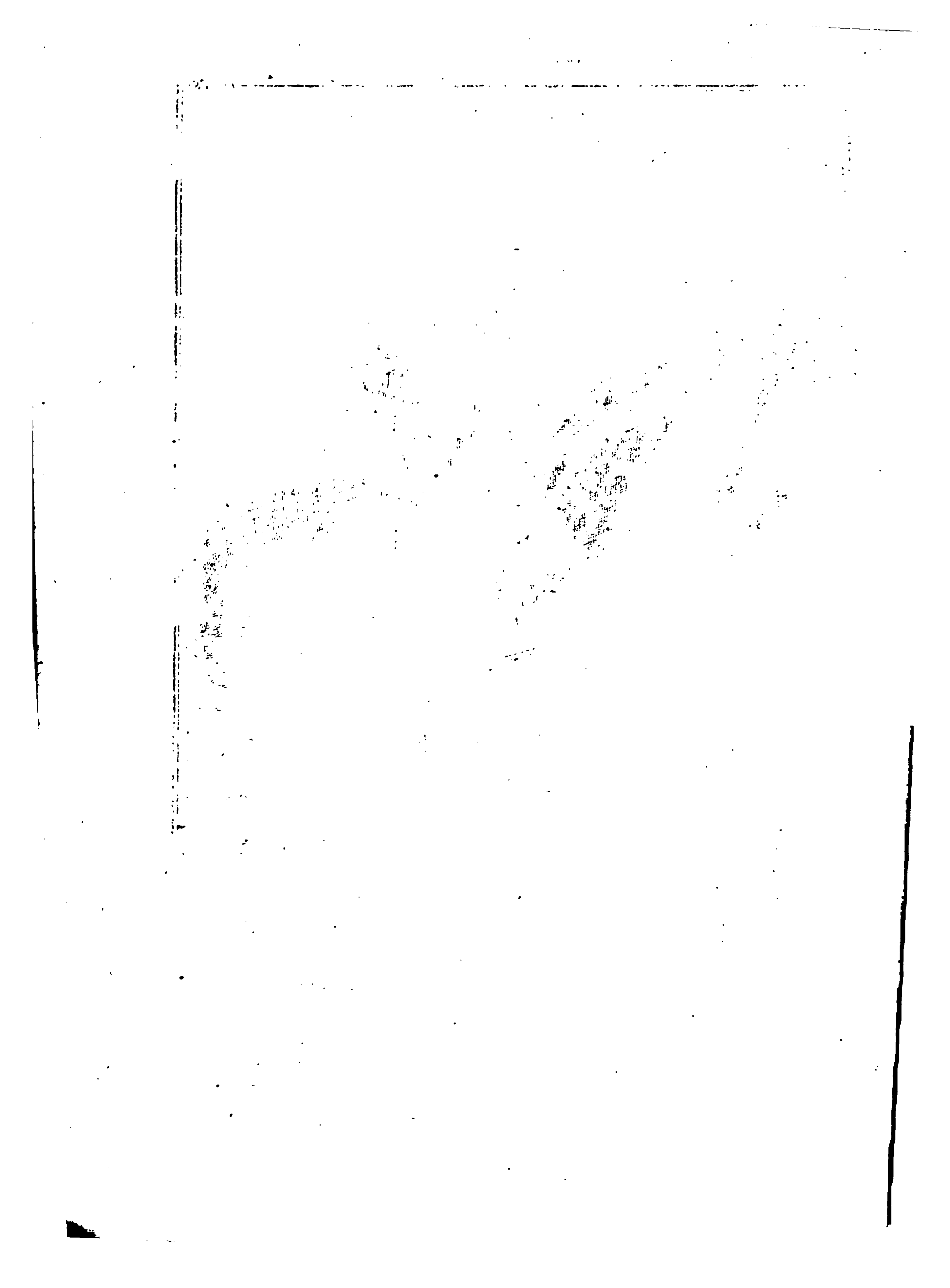
Ils usoient de cet artifice, continue l'Auteur; *ils attachoient par les deux bouts une grosse poutre avec de longues chaînes de fer, qui tenoient de part & d'autre à de longues piéces de bois, lesquelles panchoient sur la muraille; & comme le bélier venoit à jouer, ils levoient cette poutre en l'air, & la laissoient tomber de travers sur la tête du belier; ce qui le rendoit sans effet.* Lipse met cette machine au nombre des corbeaux, il ne faut pas le chicaner là dessus; puisque ces sortes de machines pouvoient être tournées à des usages differens, à amener, à enlever, à détourner, à rabattre: la simple inspection de celle-ci la fait aisément comprendre, sans qu'il soit besoin d'aucune autre explication. C'étoient deux Corbeaux ou deux Loups enfourchez, & tournant sur leurs pivots, mis sur une même ligne à la distance de la longueur de la poutre suspendue à ses deux extrémitez, par le moien de laquelle on rabattoit les coups du bélier en haussant & baissant les deux Corbeaux. Il y a un si grand nombre d'exemples de cette machine dans les Historiens de l'antiquité, que ce seroit de l'érudition perdue que d'en rapporter davantage.

Je reviens au Corbeau des Tyriens, duquel j'ai déja parlé, & dont Perrault, de sa pure autorité, attribue l'invention au Consul Duillius. Quinte-Curse parle de ce Corbeau, mais d'une maniére si déguisée, si envelopée, qu'il faut être devin pour la reconnoître. Citons le passage de cet Historien. *Corvos namque ad implicanda navigia, quæ muros subibant, validis asseribus corvos & ferreas manus illigaverant, ut cum tormento asseres pramovissent, subito laxatis funibus injicerent.* Je défie qu'on trouve le moindre sens dans ce passage, quoiqu'on y rencontre le terme de *Corbeau*. Si un de nos modernes avoit écrit aussi ténébreusement que cet

ancien,



CORBEAU DOUBLE POUR ROMPRE L'EFFORT DU BÉLIER.



ancien, je pense qu'on l'eût écorché. Je suis persuadé que Vaugelas passa de très-mauvais quarts d'heure à rendre cet endroit clair. Que pouvoit-il faire, sinon de nous donner galimatias pour galimatias? Voici sa traduction. *Car pour incommoder les navires qui approchoient de leurs murailles, ils attachoient des grapins, des faux, des mains de fer & des solives, ou des poutres: puis aiant bandé leurs machines faites comme des arbalêtes, & ajusté dessus au lieu de fléches ces grosses piéces de bois, ils les décochoient tout à coup contre les ennemis.*

Ce qu'il y a de bien surprenant dans tout ceci, c'est qu'aucun des Critiques, ni des Commentateurs, ne s'est apperçû que cet Historien ne dit ici que des mots qu'il n'entend pas lui-même. Qu'on remarque bien ceci. Il met les poutres, les faux, les mains de fer, les corbeaux, les grapins, tout cela péle-méle ensemble, en maniére de faisceaux d'armes. *Puis aiant bandé leurs machines, faites comme des arbalêtes, ils les décochent tout à coup contre les ennemis.* Cela n'est-il pas bien admirable? Le bon Quinte-Curse ne sçavoit ce que c'étoit que toutes ces machines. Pourquoi donc se méloit-il d'en parler? Et Perrault n'auroit-il pas mieux fait de chercher quelqu'autre Auteur plus ancien que notre Rhéteur, qui parlât du Corbeau des Tyriens? S'il avoit pris cette peine, Diodore de Sicile lui en eût donné des nouvelles les plus claires qu'il eût pû desirer.

Les Tyriens, dit cet Auteur, aiant attaché des faux à l'extrémité des vergues de leurs galéres, s'approchoient des béliers qui battoient en bréche; & lorsqu'ils se trouvoient à portée de ces machines pour pouvoir les atteindre, ils baissoient les antennes où ces faux étoient emmanchées, & coupoient les gros cables, au bout desquels les béliers étoient suspendus: de sorte qu'ils devenoient tout à fait inutiles & sans effet.

Voilà le Corbeau dans toutes les formes, & avec toutes les qualitez requises à cette machine; il est vrai que Diodore ne l'appelle pas de ce nom, mais le nom ne fait rien: car l'antenne fait le même effet que le long bois qu'on hausse, qu'on abaisse, & qui tourne sur son pivot. On pouvoit donc également, ou y suspendre le cone de Duillius, ou des griffes de fer pour enlever, ou y enmancher des faux pour trancher & couper les cables qui soutenoient les poutres béliéres. Il y a pourtant cette différence, que le Corbeau de Tyr me semble plus simple, outre qu'il se transporte où l'on veut, se trouvant attaché au mât du vaisseau dont la corde lui sert de point d'appui, sans être sujet à aucun frottement: avantage que l'autre n'a point. On y pouvoit encore suspendre le Dauphin des Grecs; ce que l'on ne pouvoit faire à l'autre. Outre ce Corbeau les Tyriens ne laissérent pas d'emploier celui dont Tacite fait mention dans la guerre de Civilis. Il le regarde comme nouveau, mais il a tort, les Tyriens s'en étoient servis. Diodore nous l'apprend deux lignes après ce que je viens de citer. Voici le passage: *Ils usérent*, continue-t-il, *de certaines machines*, (il entend les catapultes) avec lesquelles ils jettoient des plaques de fer enflammées, aux endroits où les assiégeans donnoient en foule. Ils faisoient tomber en même temsdes crocs & des mains de fer, avec lesquelles ils accrochoient & enlevoient les hommes postez sur les couvertures des tortues béliéres. Voilà donc les Romains dépossédez de l'invention du Corbeau harponeur. Je ne dirai

pas d'où Diodore a tiré le Corbeau de Tyr. Arrian, qui a écrit son histoire sur les mémoires de Ptolomée & d'Aristobule, deux Généraux d'Alexandre le Grand, & qui l'avoient accompagné dans toutes ses entreprises, ne dit pas un seul mot du corbeau de mer & de terre, dont ceux de Tyr se servirent dans la défense de leur ville.

Perrault étoit très-certainement un Auteur distingué, son Commentaire François sur Vitruve est digne de l'attention de ses lecteurs; mais comme il n'y a point d'ouvrage, quel qu'il puisse être, où l'on ne puisse trouver à redire, il me semble que celui-ci est bien sterile & bien vuide de certaines choses dont il étoit aisé de l'enrichir. Qu'auroit-il coûté, par éxemple, d'y inserer mille curiositez historiques sur le Corbeau? L'Auteur n'auroit eu pour cela qu'à se rappeller ses lectures, ou à chercher ce que les Auteurs ont dit de cette machine. Il y en a tant d'autres que Polybe, que Frontin, & que Quinte-Curse, qu'il auroit pû citer. Rien ne plaît, n'instruit & ne délasse davantage que cela. On n'auroit jamais fini s'il falloit les citer tous, ce seroit une vraie pedanterie; mais du moins on choisit les éxemples les plus remarquables.

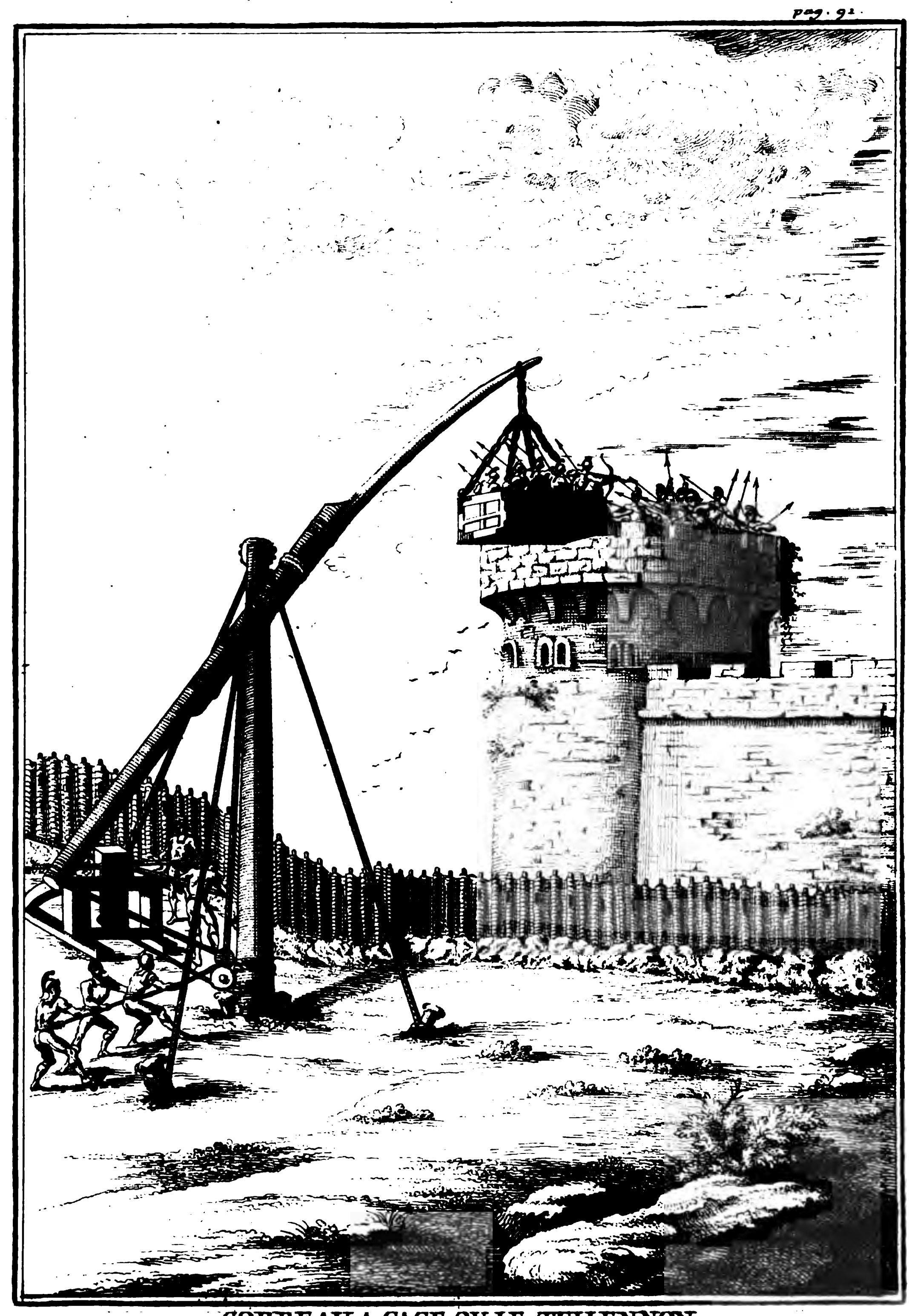
§. VI.

Corbeau à laqs courans, & à pinces. Tellenon.

J'Ai déja apporté un éxemple du Corbeau à laqs courans dont ceux de Platée se servirent contre les efforts du bélier. Tite-Live nous en fournit un autre, qui fait assez connoître que ces lacets, pour saisir le bélier, étoient attachez à des corbeaux : car il paroît par ce que dit l'Auteur, que ceux qui défendoient Heraclée contre les Romains, manquoient de ces sortes de machines contre les béliers : en effet, dit-il, les Romains attaquoient bien moins la ville par la force de leurs armes, que par celle de l'art; tout au contraire des Etoliens, qui abandonnoient celui-ci & recouroient aux autres : car tandis qu'on battoit leurs murailles avec les béliers, ils négligeoient les moiens ordinaires pour les rendre inutiles, & en détourner les coups en les saisissant par des lacets à laqs courans. Ils se contentoient d'inquiéter les Romains, par les continuelles sorties qu'ils faisoient sur leurs batteries pour tâcher d'y mettre le feu.

Le Consul Fulvius aiant assiégé Ambracie, la garnison n'eut garde de suivre l'éxemple de celle d'Héraclée. Elle mit en œuvre tout ce que l'art, l'intelligence & la valeur ont de plus fort & de plus redoutable. C'est Tite-Live qui nous apprend ceci; toutes les machines dont on se servoit en ce tems-là dans l'attaque des places, parurent dans celle d'Ambracie.

Les Romains formérent cinq attaques; ce qui ne s'étoit peut-être jamais vû dans aucun siége, ni chez les Grecs, ni chez les Romains. Quel appareil de machines ne falloit-il pas? Les murailles étoient très-fortes; les assiégeans élevérent plusieurs batteries de béliers, qu'ils approchérent des murs de la place : les assiégez les rendirent bientôt inutiles & sans effet par le moien de leurs corbeaux à bacule, au bout desquels ils suspendirent de grosses masses de plomb, ou de gros quartiers de pierre d'une énorme pesanteur, qu'ils élevoient & faisoient tomber ensuite sur les béliers; ce qui rompoit la force des coups, ou les détournoit à droit ou à gauche du point fixe auquel ils étoient suspendus.



CORBEAU A CAGE, OU LE TELLENNON,

dont les anciens se servoient pour transporter des hommes sur les deffenses des villes assiegées.

Ils n'eurent pas moins à se défendre contre les corbeaux démolisseurs, avec lesquels les Romains arrachoient les pierres ébranlées par les béliers, & tiroient à bas les crenaux des murailles de la ville : à ceux-ci les assiégez en opposoient d'autres; car outre leurs bacules, dont ils se servirent pour les rompre & les briser, ils mirent encore en usage les corbeaux à laqs courans & à pinces, avec lesquels ils enlevoient pardessus les murailles, ces grands crocs, ou pates d'ancres enmanchées à de longs bois, & poussées contre les crenaux pour en arracher les pierres, & les amener à bas.

Le tellenon, sous la figure que Végéce nous le représente, est d'une grande rareté dans les siéges des anciens. Cette machine ne devoit pas être d'un grand effet, puisqu'il se trouve si peu d'Auteurs qui en parlent. Stéwechius, dans son Commentaire sur Végéce, nous en donne la figure : mais il s'en faut bien qu'elle ne soit conforme à son texte. On ne peut s'empêcher de rire en voïant huit ou dix soldats, enfermez & suspendus dans un tonneau ou dans un cuvier de haut bord, & deux hommes seulement qui font mouvoir la machine, qui la haussent & qui l'abaissent sur une des tours des assiégez, sans qu'il paroisse que le matereau en travers tourne sur son point d'appui par le moien d'un pivot. Il falloit que la machine suspendue fût quarrée, & semblable à nos caisses où l'on met les Orangers à Paris ; il devoit y avoir une porte qu'on baissoit, & qui servoit comme de pont pour passer sur la muraille. Dans le tellenon de Végéce, il paroît clairement que cette caisse étoit telle que je la représente. Il seroit superflu de donner une plus ample explication de cette machine, la figure que j'en donne suffit pour la rendre intelligible au premier coup d'œil. Cela ne m'empêchera pourtant pas de citer le passage de l'Auteur militaire, cela me semble nécessaire.

Le tellenon, dit-il, *est composé d'un gros pieu planté en terre, qui sert de point d'appui à une longue piéce de bois mise en travers & en équilibre : de telle sorte qu'en baissant un bout l'autre s'éléve. A l'une de ses extrémitez, il y a une machine faite de planche, ou garnie d'un tissu d'ozier capable de contenir trois ou quatre hommes armez, qu'on éléve & qu'on transporte sur la muraille.*

La machine dont se servit Hérode, pour déloger un grand nombre de brigands qui désoloient le païs, & qui s'étoient retirez dans les cavernes & les crevasses de certains rochers & de montagnes inaccessibles, & pendantes en précipice : cette machine, dis-je, étoit très-simple : en rigueur elle ne devroit pas être mise au rang des corbeaux ; mais qui me dira qu'Hérode ne mit pas les grues en jeu ? Personne : la description que Josephe en fait, est digne de la curiosité du lecteur.

Ces cavernes, dit l'Auteur Juif dans la traduction d'Arnaud d'Andilly, *étoient dans des montagnes affreuses & inaccessibles de toutes parts. On ne pouvoit y aborder que par des sentiers très-étroits & tortueux, & l'on voioit au-devant un grand roc escarpé, qui alloit jusques dans le fond de la vallée, creusée en divers endroits par l'impétuosité des torrens. Un lieu si fort d'assiéte étonna Hérode, & il ne sçavoit comment venir à bout de son entreprise. Enfin il lui vint en l'esprit un moïen auquel nul autre n'avoit pensé. Il fit descendre jusqu'à l'entrée des cavernes, dans des coffres extrêmement forts, des soldats qui tuoient ceux qui s'y étoient*

retirez avec leurs familles, & mettoient le feu dans celles où l'on ne vouloit pas se rendre; de sorte qu'il extermina cette race de voleurs par le fer, ou par le feu, ou par la fumée. Revenons à notre tellenon.

Nous n'avons garde de croire que cette machine ait été inventée pour guinder & jetter des hommes sur les tours ou les murailles des villes assiégées : à moins qu'on ne dise que le grand nombre de ces machines pouvoit être d'un grand effet, étant posées près à près, cela pourroit être; mais comme il n'y en a point d'éxemple dans aucun Historien ancien, petit ou grand, cela me fait croire que ce guindage ne fut inventé que pour reconnoître ce qui se faisoit sur les tours, ou dans l'interieur des murailles des villes assiégées, & pour cela un homme suffisoit tout autant que quatre.

Cette maniére de corbeau n'est pas si peu sensée, ni si mal imaginée, qu'elle ne puisse être de quelque usage dans nos siéges. J'ai lieu de m'étonner que les anciens, dont le génie inventif, en fait de machines de guerre, étoit infiniment au dessus du nôtre, ne se soient pas apperçûs que ce long matéreau tournant en tous sens, s'élevant & s'abaissant sur son point d'appui, pouvoit les mener plus loin que de transporter des hommes dans une espéce de cage. On sçait qu'on manie très-aisément la grande vergue d'une galére, suspendue & accolée au mât maître par ses raçages, qui ne laissent aucun frottement, & facilitent le mouvement de la vergue : or cette vergue, qui est en deux piéces, égale, ou peu s'en faut, la longueur du bâtiment, qui a vingt-deux toises de long. Je m'étonne, encore une fois, que ces grands génies n'aient pas inventé une échelle planchée, ou une maniére de pont à sambuque assez large, pour y faire passer deux hommes de front. Cette sambuque suspendue eût été infiniment moins composée, & plus aisée à se mouvoir que celle de Marcellus au siége de Syracuse, dont Polybe nous donne la description. On eût pû même avancer plus avant ce matéreau suspendu par un contrepoids à son arriére. Mais, me dira quelqu'un, comment trouver une baze capable d'empêcher que le gros pieu, ou pour mieux dire l'arbre, au haut duquel cette longue antenne est suspendue & accolée, ne vacille ou ne renverse ? Je réponds qu'il ne vacillera point, s'il y a équilibre par tout; mais supposons qu'il y ait quelque chose à dire, car un rien est capable de produire cet effet; ce qui pourtant ne sçauroit arriver, à cause du peu de hauteur de l'arbre, qui ne s'éleve tout au plus que de huit pieds sur ses racinaux; n'est-il pas de plus appuié & retenu par de puissantes contrefiches, comme l'arbre de nos grues, arrêté encore par ses quatre côtez par autant de cables amarrez à deux haubans ? Il eût été très-difficile, pour ne pas dire impossible, qu'il pût s'ébranler ou se renverser. Je ne vois rien dans cette machine qui ne soit très-simple, & qu'on ne pût faire mouvoir par une puissance très-médiocre; supposant la longue piéce de bois suspendue comme la vergue d'une galére avec ses mouffles à plusieurs roues, pour l'élever ou pour l'abaisser selon les cas.

§. VII.

Le Polyspaste & le Corbeau d'Archimède.

JUsques ici nous avons traité des corbeaux de toute espéce, & de leurs divers usages, & particuliére-

ment de ceux qui saisissent & qui enlévent. Ceux-ci peuvent être considérez comme des petits modéles, ou des diminutifs des grands, c'est-à-dire de ces puissances capables de harponner, de guinder, & d'amener des hélépoles, des vaisseaux tout armez, en un mot des fardeaux & des masses effroiables. A ces sortes de prodiges mechaniques, Perrault demeure tout éperdu ; il les regarde comme impossibles, parce qu'il ne peut comprendre par quelle puissance cela se faisoit : & il faut avouer qu'il y a bien des Perraults dans le monde, lesquels, faute d'intelligence pour les machines, ne voient goute dans des choses qui sont bien moins prodiges que les tours de passe-passe d'un joueur de gobelets.

Les morts ne sentent rien ; mais supposant qu'ils soient sensibles aux reproches des vivans, le génie de Perrault me permettra, s'il lui plaît, de lui dire que ce qu'il avance contre les machines d'Archiméde, à l'occasion du *polyspaste*, me paroît avancé fort légérement. Ce *polyspaste* ne fut jamais celui d'Archiméde, c'est très-assurément une imagination de Vitruve. On connoît parfaitement cet Auteur. On sçait, à n'en point douter, qu'il n'a jamais vû ni connu le corbeau ni le *polyspaste* de ce célébre Syracusain ; tout cela est enveloppé depuis plus de deux mille ans dans les ténébres de l'oubli. Toute la grace que l'on peut faire à Vitruve, c'est de ne faire que soupçonner, qu'en fait de machines de guerre ses connoissances étoient fort bornées. Et que dirons-nous de son Commentateur ? Jugeons-en par ce qu'il débite sur le *polyspaste*, qu'il s'est faussement imaginé être le même que celui dont Plutarque parle : *On sçait*, dit-il, *que ce que le* polyspaste *peut faire, est tout à fait éloigné des effets que Plutarque lui attribue. Cela fait voir*, continue-t-il, *quelle opinion l'on peut avoir des autres miracles que cet historien conte des machines d'Archiméde ; & ce seul exemple peut faire croire que ce qu'il en dit n'est fondé que sur les relations des Romains, lesquels étant peu versez dans les arts du tems de Marcellus, ainsi que Plutarque remarque lui-même, pouvoient avoir beaucoup exagéré des choses que leur ignorance leur faisoit paroître miraculeuses, & qu'ils avoient peut-être aussi intérêt de faire passer pour telles.* Il est surprenant que cet Auteur ait pû raisonner de la sorte. Prétend-il, avec tous ces beaux raisonnemens, qu'il pousse encore plus loin, anéantir les témoignages, je ne dis pas seulement d'une multitude d'historiens, grands & petits de l'antiquité la plus reculée, & de la moienne encore, mais des siécles les plus près de nous ? A l'égard du corbeau, il seroit inutile de répéter qu'il étoit connu des Grecs longtems avant Archiméde. Cette machine ne paroît pas seulement au siége de Samos, mais encore un peu avant celui de Rhodes par Démétrius *Poliorcetes*. C'est Vitruve qui nous l'apprend : voici ses paroles dans Perrault. *On dit*, rapporte l'Auteur, *qu'il y avoit un Architecte Rhodien, nommé Diognetus, à qui la République faisoit tous les ans une pension fort honorable à cause de son mérite : un autre Architecte nommé Callias, étant venu d'Arado à Rhodes, & aiant demandé au peuple d'être entendu, proposa un modéle où étoit un rempart, sur lequel il avoit posé une machine, qui étoit ce guindage qui se tourne aisément, avec quoi il prit & enleva une hélépole qu'il avoit fait approcher de la muraille, & la transporta au dedans du rempart. Les Rhodiens voiant l'effet de ce modéle avec admiration, ôtérent à Diognetus la pension qui lui*

avoit été donnée, & la donnérent à Callias, qui ne la conserva pas longtems; car Démétrius aiant assiégé cette place, & fait avancer son effroiable hélépole, dont je parlerai en son lieu, les assiégez eurent recours à Callias pour les en délivrer. Celui-ci leur fit connoître, par de très-bonnes raisons, son impuissance à cet égard, & que l'hélépole de l'ennemi étoit à l'épreuve de sa machine par son énorme pesanteur. Il y avoit donc des corbeaux capables d'enlever une tour ambulante du second ordre? Mais supposons qu'elle fût plus légére que les galéres qu'Archiméde cramponnoit & enlevoit si facilement, cela fait du moins voir que la machine de Callias ne différoit de celle du Syracusain, qu'en ce que celle de celui-ci enlevoit de plus grandes masses. Ecoutons Plutarque sur ce merveilleux corbeau.

On voioit sur les murailles, dit-il, *de grandes machines, qui avançant & abaissant tout d'un coup sur les galéres de grosses poutres, d'où pendoient des antennes armées de crocs, les cramponnoient, & les enlevant ensuite par la force des contrepoids, elles les lâchoient tout d'un coup, & les abîmoient*; *où après les avoir enlevées par la proue avec des mains de fer ou des becs de grues, & les avoir dressées sur la poupe, elles les plongeoient dans la mer, ou elles les ramenoient vers la terre avec des cordages & des crocs*; *& après les avoir fait piroueter longtems, elles les brisoient & les fracassoient contre les pointes des rochers qui s'avançoient de dessous les murailles, & écrasoient ainsi tous ceux qui étoient dessus. A tout moment des galéres enlevées & suspendues en l'air, tournoiant avec rapidité, présentoient un spectacle affreux; & après que tous les hommes, qui les montoient, étoient dispersez par la violence du mouvement, & jettez fort loin comme avec des frondes, elles alloient se briser contre les murailles, où les engins venant à lâcher prise, elles retomboient & s'abîmoient dans la mer.*

Passons au corbeau de Polybe, qui auroit dû prendre le devant; mais nous avons nos raisons pour le mettre après. Il dit donc que Marcellus aiant fait avancer ses vaisseaux près des murailles de la ville, Archiméde *faisoit tomber une main de fer attachée à une chaîne, par laquelle celui, qui comme un pilote, conduisoit le bec de la machine, aiant saisi la proue d'un vaisseau, abaissoit l'autre bout du côté de la ville. Quand il avoit dressé le vaisseau sur la poupe, il tenoit immobile le bec de la machine; mais alors lâchant la chaîne par le moien d'un treuil ou d'une poulie, il falloit que quelques vaisseaux tombassent sur les côtez, que quelques autres fissent la culbute, & que la plûpart tombant de haut sur la proue, fussent submergez & remplis d'eau & de confusion.*

Si ces furieux corbeaux n'eussent paru dans le monde qu'au siége de Syracuse, & que nous ne sçûssions pas que les Grecs s'en étoient servis longtems avant Archiméde, comme je l'ai déja prouvé, on ne nous feroit peut-être pas une affaire de douter un peu des effets prodigieux de ces sortes de machines; mais ces faits sont trop bien attestez, & trop souvent répétez dans les Historiens Grecs & Latins. On ne pourroit sans absurdité ne pas y ajouter foi. Un fait doit être cru, lorsque non seulement il est possible, mais qu'il est encore attesté sans discontinuation, ou par les Auteurs contemporains, ou par ceux qui ont écrit peu de tems après. D'ailleurs ils parlent du corbeau comme d'une machine éxistante, très-connue & très-commune dans la défense des places: cela est

du moins constant à l'égard des petits corbeaux, & particuliérement de ceux dont on se servoit pour accrocher & enlever les hommes armez, & les transporter pardessus les murailles de la ville assiégée. On peut juger par la figure que j'ai donnée de cette machine, qu'il n'y avoit rien de plus simple & de moins composé, les soldats eux-mêmes les fabriquoient & les éxécutoient dans les insultes des camps ou des villes, ou dans les assauts; mais à l'égard des grandes, c'est autre chose, quoique je sois très-convaincu, qu'à quelque chose près, elles ne différoient en rien des petites, sinon par leur grosseur. On ne peut pas dire que Polybe soit l'original d'une infinité d'Auteurs qui ont écrit du corbeau d'Archiméde, il y en avoit bien d'autres qui en avoient parlé devant & après lui. Les Romains manquoient-ils d'Historiens & de gens capables d'écrire des affaires de leur païs? Il faut bien se garder de le croire, rien de moins rare que ces sortes de gens. Il y avoit bien peu de Généraux qui ne composassent les mémoires de leur vie, & l'histoire des guerres où ils s'étoient trouvez. Cette coutume fut continuée bien longtems après la ruine de la République. César & Auguste après lui firent plus que des mémoires, ils avoient écrit le journal de leur vie.

Ce qui rend l'histoire de mon Auteur plus recommandable, à l'égard des guerres des Romains, c'est qu'il écrivit à Rome même ce qui regardoit les Romains, non pas seulement sur le témoignage de leurs Auteurs, mais encore sur ce qu'il apprenoit des Officiers & des Généraux qui avoient été témoins des événemens qu'il raconte, & qui s'étoient trouvez au siége de Syracuse. Il étoit si bien informé, qu'il ose bien relever Fabius & l'accuser de mensonge en bien des endroits de son histoire. Je ne vois rien de plus aisé que de distinguer le vrai du faux, lorsqu'on écrit une histoire de son tems. Il est d'autant plus croiable, qu'il étoit lui-même grand politique & grand guerrier, ou pour mieux dire, un de nos maîtres dans la science militaire.

Comme on ne voit rien dans ce grand Auteur qui puisse aider à nos conjectures, pour la découverte du corbeau & du principe agissant de cette machine, & que tout ce qu'il nous en apprend roule uniquement sur ses effets, on peut bien juger que cela ne nous méne à rien; mais malgré le silence de Polybe, je ne croi pas cette machine un mistére impénétrable. Un peu d'esprit inventif, quelques recherches, une médiocre mesure de méchanique, tout cela aidé de certains termes qui ont échapé aux anciens Historiens & Machinistes, peut nous conduire à la découverte, sinon du vrai corbeau d'Archiméde, du moins à celle d'une puissance capable de produire de très-grands effets, sans nous écarter de cette simplicité que l'on remarque dans les plus belles machines de l'antiquité. Il ne faut pour cela qu'avoir recours à l'étendue de la puissance du levier, qu'on peut augmenter & pousser par la jonction d'une autre, ou de plusieurs autres puissances. Ce n'est pas certes sans raison qu'Archiméde demandoit un point pour enlever toute la terre. Ceux qui sont profonds dans l'étude des forces mouvantes, ne prendront pas en titre de gasconade méchanique ce que nous dit ici ce grand homme: ils en voient assez la possibilité, quoiqu'à l'égard du point, & de la matiére dont la machine devroit être construite pour suspendre & enlever la terre, nous ne soions pas gens à le prendre au mot, & à lui fournir

tout ce qui lui seroit nécessaire pour cela; il est pourtant très-vrai qu'on peut multiplier les forces à l'infini; mais le tems qu'il faudroit pour la remuer approcheroit fort de cet infini. Enlever des vaisseaux tout armez, & de plus grosses masses, si l'on veut, n'est pas ce qui me paroît de plus merveilleux. Je n'en suis nullement étonné, le surprenant & le prodigieux est la vîtesse, la célérité & la promptitude avec laquelle il enlevoit ces lourdes masses, les faisoit pirouéter suspendues en l'air, & les brisoit contre les murs de la ville par des secousses très-violentes.

Il paroît, par le passage de Plutarque, que le corbeau d'Archiméde étoit une maniére de grue ou de gruau, composé de plusieurs autres puissances que celles qu'on y applique aujourd'hui; ce qui ne pouvoit être autrement, s'il étoit semblable à cette machine. L'Auteur auroit dû sçavoir que le rancher, tournant sur son arbre qui lui sert de poinçon, ne fait point la bacule ou la balance, & ne peut être incliné de tous les sens; car si cela eût été, le treuil, le tympan & les poulies n'eussent jamais pû être appliquées à une balance. Polybe dit formellement, que le corbeau d'Archiméde étoit composé d'une balance & d'un levier; ce qui me paroît plus vraisemblable, & plus capable de produire les effets dont il parle, & d'agir d'un mouvement plus subit & plus accéleré. C'étoit sans doute une poutre, ou un mât prodigieusement long & de plusieurs piéces, c'est-à-dire fait de plusieurs mâts joints ensemble, pour le rendre plus fort & moins fléxible, renforcé encore au milieu par de fortes semeles, le tout rassuré avec des cercles de fer & d'une lieure de cordes, de distance en distance, comme le mât d'un vaisseau composé de plusieurs autres mâts. Cette furieuse poutre devoit être encore alongée d'une autre à peu près d'égale force.

Ce levier énorme, & de la premiére espéce, devoit être suspendu à un grand arbre, assemblé sur sa sole, avec sa fourchette, son échellier, ses moises, enfin à peu près semblable à un gruau; il devoit être appliqué & colé contre l'intérieur de la muraille de la ville, arrêté & assuré par de forts liens, ou des anneaux de fer, où l'on passoit des cordages qui embrassoient l'arbre, au bout duquel le corbeau étoit suspendu. Les Anciens ne terrassoient point les murailles comme nous les terrassons aujourd'hui; cette méthode leur étoit inconnue, peut-être à cause de la grandeur & de la hauteur de leurs machines de guerre; qu'ils n'eussent pû mettre en batterie sur le terre-plein, sans les exposer en bute à celles des assiégeans, qui les eussent démontées & brulées en très-peu de tems. Ils ne mettoient que les petites machines faciles à transporter.

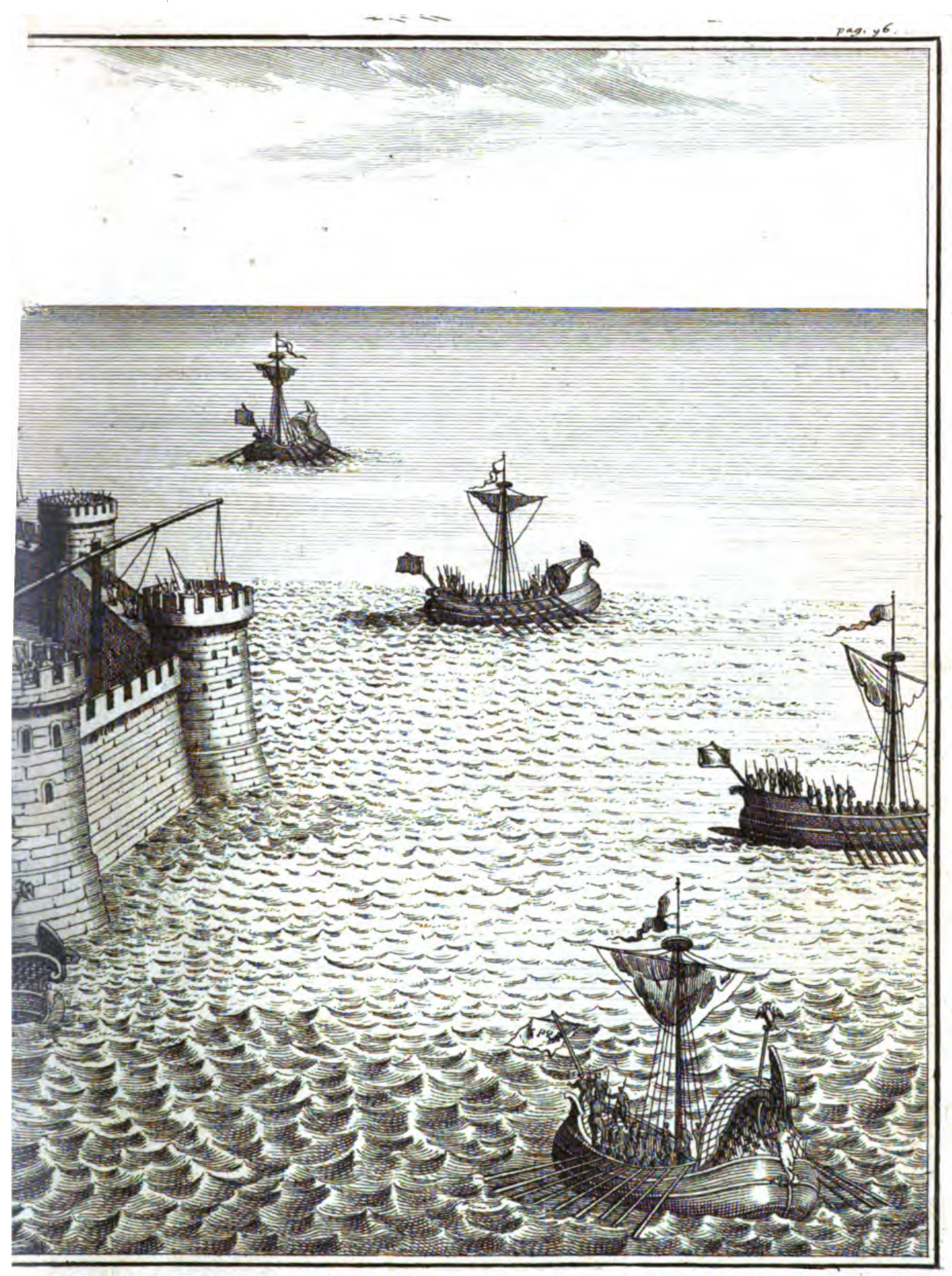
Ce levier énorme ainsi suspendu à un gros cable, ou à une chaîne, & accolé contre son arbre, pouvoit produire des effets d'autant plus grands, que la puissance ou la ligne de direction se trouvoit plus éloignée de son point fixe, ou du centre du mouvement, en ajoutant encore d'autres puissances A, qui tirent de haut en bas par la ligne de direction.

A l'extrémité il y avoit plusieurs grapins ou pates d'ancres B, suspendues à des chaînes qu'on jettoit sur les vaisseaux lorsqu'ils approchoient à portée. Plusieurs hommes abaissoient cette bacule par le moien de deux cordes en trelingage C; & dès qu'on s'appercevoit que les griffes de fer s'étoient cramponnées, on faisoit un signal, & tout aussitôt on baissoit une des extrémitez de la ba-

cule,



CORBEAU D'ARCHIMEDE SELON POLYBE ET PLUTARQUE, QUI



QUI SERVOIT A HARPONNER ET A ENLEVER LES VAISSEAUX

tule, pendant que l'autre ſe relevoit & enlevoit le vaiſſeau à une certaine hauteur, qu'on laiſſoit enſuite tomber dans la mer, en coupant le gros cable qui tenoit le vaiſſeau ſuſpendu.

CHAPITRE V.

Echec réciproque des Romains & des Carthaginois. Bataille d'Ecnome. Ordonnance des Romains & des Carthaginois. Choc, & victoire des Romains.

L'Année ſuivante Régulus aborde à Tyndaride, & y aiant apperçû la flotte des Carthaginois qui paſſoit ſans ordre, il part le premier avec dix vaiſſeaux, & donne ordre aux autres de le ſuivre. Les Carthaginois voiant les ennemis les uns monter ſur leurs vaiſſeaux, les autres en pleine mer, & l'avant-garde fort éloignée de ceux qui la ſuivoient, ils ſe tournent vers eux, les envelopent, & coulent à fond tous leurs bâtimens, à l'exception de celui du Conſul, qui courut lui-même grand riſque; mais comme il étoit mieux fourni de rameurs, & plus léger, il ſe tira heureuſement de ce danger. Les autres vaiſſeaux des Romains arrivent peu de tems après, ils s'aſſemblent & ſe rangent de front, ils chargent les ennemis, prennent dix vaiſſeaux, & en coulent huit à fond. Le reſte ſe retira dans les Iſles de Lipari. Les deux partis ſe faiſant honneur de la victoire, on penſa plus que jamais de part & d'autre à ſe faire des armées navales, & à ſe diſputer l'empire de la mer. Pendant toute cette campagne les troupes de terre ne firent rien que de petites expéditions, qui ne valent pas la peine d'être remarquées.

L'été ſuivant on ſe met en mer. Les Romains mouillent à Meſſine avec trois cens trente vaiſſeaux pontez: (*a*) de là laiſ- Bataille d'Ecnome.

(a) *Les Romains mouillent à Meſſine avec trois cens trente vaiſſeaux.*] Ceux qui n'ont aucune connoiſſance de la marine des Anciens, s'imaginent, aſſez fauſſement, que leurs bâtimens de guerre à pluſieurs rangs de rames n'étoient pas comparables aux nôtres de haut bord, & qu'une flotte comme celle dont parle Polybe de trois cens trente vaiſſeaux, n'étoit pas auſſi conſiderable en appareil & en dépenſe, que nos armées navales de quatre-vingt vaiſſeaux de ligne.

Je conviens que notre armement coûte infiniment davantage, ſi l'on met l'artillerie en ligne de compte. Mais il ne s'agit point ici de cela. Il n'eſt queſtion que du corps du vaiſſeau. Il eſt hors de doute que ceux des Anciens à pluſieurs rangs de rames, depuis le triréme juſqu'au quinquiréme, & ſi l'on veut, juſqu'au dixiéme rang de rames, devoient contenir beaucoup plus de monde & de combattans que les nôtres du premier rang. Je ne crois pas que les vaiſſeaux dont parle Polybe fuſſent autre choſe que des birémes. *Toute cette armée*, dit-il, parlant des Ro-

ſant la Sicile à leur droite, & doublant le cap Pachynus, ils cinglent vers Ecnome, parce que l'armée de terre étoit aux environs. Pour les Carthaginois, ils allérent prendre terre à Lilybée avec trois cens cinquante vaiſſeaux pontez. De Lilybée ils furent à Heraclée de Minos. Le but des premiers étoit de paſſer en Afrique, d'en faire le théâtre de la guerre, & de réduire par là les Carthaginois à défendre, non la Sicile, mais leur propre patrie. Les Carthaginois au contraire, ſçachant qu'il étoit aiſé d'entrer dans l'Afrique, & de la ſubjuguer, ne craignoient rien tant que cette diverſion, & vouloient l'empêcher par une bataille.

Comme ces vûes oppoſées annonçoient un combat prochain, les Romains ſe tinrent prêts, & à accepter le combat, ſi on le leur préſentoit, & à faire irruption dans le païs ennemi, ſi l'on n'y mettoit pas obſtacle. Ils choiſiſſent dans leurs troupes de terre ce qu'il y avoit de meilleur, & diviſent toute leur armée en quatre parties, dont chacune avoit deux noms : la premiére s'appelloit la premiére légion, & la premiére flotte, & ainſi des autres. Il n'y avoit que la quatriéme qui n'en eut pas. On l'appelloit les Triaires, comme on a coutume de les appeller dans les armées de terre. Toute cette armée navale

mains, *étoit compoſée de cent quarante mille hommes* d'équipage, chaque vaiſſeau portant trois cens rameurs & ſix vingt ſoldats, c'eſt aſſez pour me faire comprendre que c'étoient des birémes ; car de s'imaginer qu'il n'y eût qu'un ſeul homme à chaque rame, cela me paroît impoſſible. A peine cinq hommes ſuffiſent-ils à chaque banc de nos galéres, & cependant ces ſortes de bâtimens ne portent que cinq cens hommes d'équipage. Quelle puiſſance que celle de ces deux peuples ! Cent quarante mille hommes de mer d'un côté, & plus de cent cinquante mille de l'autre ! Ne diroit-on pas que l'hiſtorien a romaniſé, ſi tous les hiſtoriens ne convenoient ſur ce point ? Ce qu'il y a de bien ſurprenant, c'eſt le peu de tems qu'ils emploiérent à un ſi grand armement. L'Auteur dit qu'ils pouvoient mettre alors de plus grandes armées ſur mer que quand ils ſe trouvérent dans le plus haut point de leur grandeur & de leur opulence. J'aurois ſouhaité qu'il nous en eût donné les raiſons. Il les remet à un autre endroit, il faut que cela ſoit perdu.

Pluſieurs ſiécles après, & vers la décadence de leurs affaires, on voit ſous l'empire d'Honorius un Heraclien, Comte d'Afrique, qui ſe mit en tête de détrôner ſon Empereur ; un rebelle, en un mot, qui part de ce païs-là avec une flotte de ſept cens voiles, ou plutôt, dit Tillemont, de trois mille ſept cens vaiſſeaux de toute eſpéce. Oroſe la met un peu au rabais, car il ne l'a fait monter qu'à trois mille deux cens navires, c'eſt toujours plus que Xerxès n'en avoit, puiſqu'Herodote la borne à 1207. de combat. Suppoſons que ceux d'Heraclien fuſſent plus petits, & que ce nombre de vaiſſeaux ſoit confondu avec ceux de tranſport, il y auroit au moins une moitié de combat. Cela n'eſt-il pas ſurprenant ? Il y eut une bataille à Otricoli, dans l'Ombrie, dit Oroſe, où cinquante mille hommes demeurérent ſur la place, ſûrement on ne tua pas tout, & la perte fut ſi grande qu'Heraclien fut réduit à un ſeul vaiſſeau ſur lequel il porta la nouvelle en Afrique. Charles VI. Roi de France, en 1386. voulant porter la guerre en Angleterre, dreſſa une flote de douze ou de treize cens voiles ; mais la jalouſie du Duc de Berri, oncle du Roi, renverſa une ſi grande entrepriſe avec toute la malice & la lâcheté dont cette paſſion eſt capable.

étoit composée de cent quarante mille hommes, chaque vaisseau portant trois cens rameurs & six vingt soldats. Les Carthaginois, de leur côté, mirent aussi tous leurs soins à se disposer à un combat naval. Si l'on considére le nombre de vaisseaux qu'ils avoient, il falloit qu'ils fussent plus de cent cinquante mille hommes. Qui peut, je ne dis pas voir, mais entendre seulement parler d'un si grand nombre d'hommes & de vaisseaux, sans être frappé, & de l'importance de l'affaire qui se va décider, & de la puissance de ces deux Républiques?

Les Romains faisant réfléxion qu'ils devoient voguer obliquement, & que la force des ennemis consistoit dans la légéreté de leurs vaisseaux, songérent à prendre une ordonnance qui fût sûre, & qu'on eût peine à rompre. Pour cela les deux vaisseaux à six rangs que montoient les deux Consuls Régulus & Manlius, furent mis de front à côté l'un de l'autre. Ils étoient suivis chacun d'une ligne de vaisseaux. La premiére flotte faisoit une ligne, & la seconde l'autre: les bâtimens de chaque ligne s'écartant, & élargissant l'intervalle à mesure qu'ils se rangeoient, & tournant la proue en dehors. Les deux premiéres flottes ainsi rangées en forme de bec ou de coin, de la troisiéme on forma une troisiéme ligne qui fermoit l'intervalle, & faisoit front aux ennemis: en sorte que l'ordre de bataille avoit la figure d'un triangle. Cette troisiéme flotte remorquoit les vaisseaux de charge. Enfin la quatriéme flotte où les Triaires venoient après, tellement rangez, qu'ils débordoient des deux côtez la ligne qui les précédoit: de cette maniére, l'ordre de bataille répréſentoit un coin ou un bec, dont le haut étoit creux, & la base solide, mais fort dans son tout, propre à l'action, & difficile à rompre. *Ordonnance des Romains.*

Pendant ce tems-là les Chefs des Carthaginois exhortérent leurs soldats, leur faisant entendre en deux mots qu'en gagnant la bataille ils n'auroient que la Sicile à défendre, mais que s'ils étoient vaincus, ç'en étoit fait de leur propre patrie & de leurs familles: ensuite fut donné l'ordre de mettre à la voile. Les soldats l'éxécutérent en gens persuadez de ce qu'on venoit de leur dire. Leurs Chefs, pour se conformer à l'ordonnance de l'armée Romaine, partagent leur armée en trois corps, & en font trois simples lignes. Ils étendent l'aîle droite en haute mer, comme pour enveloper les ennemis, & tournent les proues vers eux. L'aîle gauche, composée d'un quatriéme corps de troupes, étoit rangée en forme de tenaille, tirant vers *Ordonnance des Carthaginois.*

la terre. Hannon, ce Général qui avoit eu du dessous au siége d'Agrigente, commandoit l'aîle droite, & avoit avec soi les vaisseaux & les galéres les plus propres par leur légéreté pour enveloper les ennemis. Le Chef de l'aîle gauche étoit cet Amilcar, qui avoit déja commandé à Tyndaride.

Choc, & victoire des Romains.

Celui-ci aiant mis le fort du combat au centre de son armée, se servit d'un stratagême pendant la bataille. Comme les Carthaginois étoient rangez sur une simple ligne, & que les Romains commençoient par l'attaque du centre; alors pour désunir leur armée, le centre des Carthaginois reçoit ordre de faire retraite. Il fuit en effet, & les Romains le poursuivent. La premiére & la seconde flotte, par cette manœuvre, s'éloignoient de la troisiéme, qui remorquoit les vaisseaux, & de la quatriéme, où étoient les Triaires destinez à les soutenir. Quand elles furent à une certaine distance, alors du vaisseau d'Amilcar s'éléve un signal, & aussitôt toute l'armée des Carthaginois fond en même tems sur les vaisseaux qui poursuivoient. Les Carthaginois l'emportoient sur les Romains par la légéreté de leurs vaisseaux, par l'adresse & la facilité qu'ils avoient tantôt à approcher, tantôt à reculer; mais la vigueur des Romains dans la mêlée, leurs corbeaux pour accrocher les vaisseaux ennemis, la présence des Généraux qui combattoient à leur tête, & sous les yeux desquels ils brûloient de se signaler, ne leur inspiroient pas moins de confiance qu'en avoient les Carthaginois. Tel étoit le choc de ce côté-là.

En même tems Hannon, qui au commencement de la bataille commandoit l'aîle droite à quelque distance du reste de l'armée, vient tomber sur les vaisseaux des Triaires, & y jette le trouble & la confusion. Les Carthaginois qui étoient proche de la terre, quittent aussi leur poste, se rangent de front opposant leurs proues, & fondent sur les vaisseaux qui remorquoient; ceux-ci lâchent aussitôt les cordes, & en viennent aux mains: de sorte que toute cette bataille étoit divisée en trois parties, qui faisoient autant de combats fort éloignez l'un de l'autre. Mais parce que selon le premier arrangement les parties étoient d'égales forces, l'avantage fut aussi égal, comme il arrive d'ordinaire lorsqu'entre deux partis les forces de l'un ne cédent en rien aux forces de l'autre. Enfin le corps que commandoit Amilcar ne pouvant plus résister, fut mis en fuite, & Manlius attacha à ses vaisseaux ceux qu'il avoit pris. Régulus vient au secours des Triaires & des vaisseaux de charge, menant avec lui les bâtimens de la

ſeconde flotte qui n'avoient rien ſouffert. Pendant qu'il eſt aux mains avec la flotte de Hannon, les Triaires qui ſe rendoient déja reprennent courage, & retournent à la charge avec vigueur. Les Carthaginois attaquez devant & derriére, embaraſſez & envelopez par le nouveau ſecours, pliérent & prirent la fuite.

Sur ces entrefaites Manlius revient, & apperçoit la troiſiéme flotte aculée contre le rivage par les Carthaginois de l'aîle gauche. Les vaiſſeaux de charge & les Triaires étant en ſûreté, ils ſe joignent Regulus & lui, pour courir la tirer du danger où elle étoit, car elle ſoutenoit une eſpéce de ſiége, & elle auroit peu réſiſté, ſi les Carthaginois par la crainte d'être accrochez, & de mettre l'épée à la main, ne ſe fuſſent contentez de la reſſerrer contre la terre. Les Conſuls arrivent, entourent les Carthaginois, & leur enlévent cinquante vaiſſeaux & leur équipage. Quelques-uns aiant viré vers la terre, trouvérent leur ſalut dans la fuite. Ainſi finit ce combat en particulier. Mais l'avantage de toute la bataille fut entiérement du côté des Romains. Pour vingt-quatre de leurs vaiſſeaux qui périrent, il en périt plus de trente du côté des Carthaginois. Nul vaiſſeau équipé des Romains ne tomba en la puiſſance de leurs ennemis, & ceux-ci en perdirent ſoixante-quatre.

OBSERVATIONS

Sur les deux combats de Tyndaride.

§. I.

Fautes de part & d'autre.

VOici un Général qui commet dès l'entrée une lourde faute, qui ſe trouve tout auſſitôt ſuivie d'un échec très-mortifiant. Les Anciens appelloient ces ſortes de débuts, *Errare à limine*. On peut bien s'imaginer qu'un Général qui fait un pas très-dangereux dès le ſeuil de la porte, ne ſçauroit aller fort loin ſans boiter tout bas. Cela arrive dans preſque toutes les affaires du monde, de petite ou de grande importance: je dis preſque, car dans celles de la guerre, qui que ce ſoit ne reconnoît un tel partage. Tout eſt grand, rien de médiocre. Il n'y a point de milieu dans les fautes, il n'en fut jamais de petites. Elles naiſſent les unes des autres, elles vont toujours croiſſant ſi prodigieuſement vîte, que ſi le reméde ne ſuit avec la même rapidité, on ne peut éviter ſa ruine. Le Général Romain y couroit à grand pas, & ſa faute devenoit irréparable, s'il eût eu en tête un ennemi plus habile & moins négligent à pourſuivre ſes avantages.

Polybe nous apprend la source & l'origine de la disgrace du Consul; il l'attribue à la trop grande opinion qu'il avoit du courage & de la hardiesse de ses troupes, beaucoup plus encore à sa présomption, & au mépris qu'il faisoit de son ennemi. Il nous fait encore remarquer que celui-ci ne pensoit pas moins désavantageusement de son antagoniste, & que le mépris de l'un n'étoit pas moins bien fondé que celui de l'autre.

Nous ignorerions encore le nom du Général qui commandoit l'armée Carthaginoise, si l'Auteur ne nous l'avoit appris dans la bataille d'Ecnome, qui suivit de si près les deux combats de Tyndaride. On y voit que *le Chef de l'aîle gauche étoit ce même Amilcar, qui avoit déja commandé au combat donné à Tyndaride.* Il n'arrive que trop souvent à notre Auteur de tomber dans un défaut d'éxactitude, qui mérite quelque reproche, & auquel les Anciens étoient peu sujets: c'est qu'il n'écarte pas seulement le nom des Officiers Généraux qui ont commandé à une aîle ou à un centre, ou qui ont eu part à la gloire ou à la honte d'un combat: mais encore le nom du Chef sous les ordres duquel ils avoient combattu. Une action si remarquable étoit-elle si peu de chose, que nous dûssions ignorer qui étoit l'Amiral de la flotte Carthaginoise? Qui auroit jamais pensé de le trouver en tout autre endroit que là où il devroit être, pendant que l'Historien n'oublie pas le nom du Vice-Amiral, qu'il ne nous importe guéres de sçavoir, & qui n'arriva qu'après l'affaire finie?

Il se passe ici deux combats aussi peu décisifs l'un que l'autre, mais qui ne laissent pas d'être très-considerables. L'Auteur n'en passe aucune des circonstances nécessaires; & il les accompagne même de quelques remarques pour l'instruction des gens de guerre.

J'admire Régulus, auquel il prend une boutade qui orneroit fort ces sortes de romans, où les Héros font les plus grandes folies, mais qu'on ne sçauroit trop blâmer dans un Général d'armée: quand même cette hardiesse inconsidérée auroit eu un succez aussi heureux, qu'il fut triste & honteux pour lui.

Il faut avouer qu'un Général qui a des forces suffisantes pour combattre son ennemi, & qui s'avance sur lui avec la moindre partie par un trop grand désir de vaincre, commet une imprudence très-grande. C'est celle du Général Carthaginois; mais celle du Romain est-elle moins grande? Ne fait-il pas voir ici & en Afrique, où nous le verrons bientôt, qu'il étoit un de ces hommes qui s'imaginent que le courage seul suffit pour remplir le devoir d'un Général. A peine est-il informé que l'ennemi paroît, que son impatience le transporte. Il donne ordre aux troupes de s'embarquer, & de lever l'ancre: & sans penser à ce qu'il va faire, il sort du port avec dix vaisseaux qu'il avoit en état de combattre, tant il étoit mal instruit & peu sur ses gardes. Il se hâte donc de sortir: trop de circonspection eût fait manquer l'occasion; elle étoit belle, s'il n'eût combattu l'ennemi à forces si inégales; il vogue à lui plein de mépris, comme à une victoire assurée; il l'attaque sans hésiter, & se trouve avoir affaire à une ligne toute formée. Les Carthaginois qui le débordent à ses aîles, le doublent & l'envelopent promptement. Le Consul se sauve à peine avec son vaisseau, aprés en avoir perdu neuf pour acte de ses dili-

gences. Un homme qui sort d'un combat en si petite compagnie, doit être bien honteux.

La défaite d'Annibal par Duillius ne vint que d'une faute presque semblable. Elle eût dû servir de leçon à Regulus pour l'empêcher d'y tomber, il mérite d'en servir aux autres. Voilà ce qui arrive aux Généraux téméraires & imprudens, qui songent plus à la victoire qu'aux précautions de se l'assurer.

Désespéré & confus d'un tel début de campagne, dont il étoit lui seul coupable, & réfléchissant d'ailleurs que les suites de cette affaire pouvoient devenir fâcheuses, quoique la perte ne fût pas fort grande, il songe à réparer sa faute par une résolution digne de son courage, & qui étoit peut-être un effet de l'extrémité où il se trouvoit. Il n'y avoit pas un instant à perdre, il falloit sortir du port, & attaquer avant que les forces d'Amilcar se fussent réunies. Se voiant en état d'agir, il débouche & se met au large. Le Consul étoit brave & résolu, il étoit d'ailleurs assuré du courage & de la bonne volonté de ses troupes : prévoiant ce que l'ennemi pouvoit faire, il vit bien de quelle conséquence il étoit de l'attaquer, séparé comme il étoit du reste de son armée. En effet s'il eût tardé davantage, il étoit à craindre qu'Amilcar ne se ravisât, tout au moins après la jonction de son Vice-Amiral, & qu'il ne vînt le brûler, ou l'enfermer dans le port, ou le combattre avec un très-grand avantage à mesure qu'il en sortoit. On peut voir par ces réflexions, que Regulus mit à profit sa disgrace, & que si la témérité le porta d'abord trop tôt aux ennemis, un courage éclairé lui fit ensuite saisir le moment précis, où il pouvoit réparer son honneur.

Pour peu que le Consul eût tardé à se déterminer, Amilcar avoit le tems de rassembler toute sa flotte, & de profiter de la plus belle occasion du monde de terminer cette affaire. Il l'eût pû même sans cela, comme je le dirai bientôt ; mais ce qui me fait douter de son esprit & de sa hardiesse, c'est que la faute d'Annibal étoit encore toute fraîche, il en avoit été le témoin : n'étoit-ce pas là une bonne leçon ? Il retombe pourtant dans la même faute que son devancier. Voilà ce qu'on ne sçauroit pardonner dans un homme de guerre.

Voiant que les Romains se mettoient en mer avec toutes leurs forces, pour recommencer un nouveau combat; il avoit deux partis à prendre, tous deux excellens & très-capables de lui donner une très-grande supériorité sur son ennemi. Comme ces forces étoient enfermées dans un port, dont il pouvoit aisément empêcher la sortie, comment ne pensa-t-il pas à les arrêter ? Pour un dessein de cette nature, il n'avoit besoin que d'une partie des siennes. Il en avoit beaucoup au-delà de ce qu'il lui en falloit. En s'approchant du port pour en fermer l'embouchure, les Romains eussent-ils osé jamais en sortir & défiler à deux pas de l'ennemi ? C'eût été s'exposer à une perte manifeste : les premiers sortis eussent été pris & coulez à fond, avant que ceux qui venoient aprés eussent pû les sécourir : on ne défile presque jamais en présence d'une armée sur mer ou sur terre sans témérité ; car il est trés-rare de trouver des ports d'où l'on puisse sortir le boute-feu à la main, comme on dit. Ne négligeons pas un exemple qui vient tout à propos ici, & que je pourrois peut-être oublier en quelque autre occasion. Plutarque me le fournit dans la ba-

taille navale de Démétrius contre Ptolomée.

Ptolomée, dit l'Auteur, *vint à pleines voiles avec une flotte de cent cinquante vaisseaux. Il avoit donné ordre à Menelas, qui étoit à Salamine*, tout proche de l'endroit où se donna la bataille, *qu'après que le combat seroit engagé & la mêlée la plus furieuse, il vint avec* les vaisseaux qu'il avoit, charger l'arriére-garde de Démétrius & la mettre en desordre; mais Démétrius avoit eu la précaution de laisser dix vaisseaux pour s'opposer à ces soixante de Menelas: car ce petit nombre étoit suffisant pour garder l'entrée du port, qui étoit *fort étroite, & pour empêcher Menelas d'en sortir*; ce que celui-ci n'eût garde de faire.

Si le Carthaginois eût fait cela, il réduisoit le Romain à l'inaction, & dans cet état il avoit tout le tems qu'il lui falloit pour attendre le reste de sa flotte: aprés cette jonction il lui étoit libre de faire tout ce qu'il auroit voulu, revirer, se remettre au large, & hazarder une bataille si l'envie lui en eût pris. Ce parti étoit digne d'un homme de courage & entendu; il en avoit pourtant un autre, si celui-là lui eût semblé un peu trop délicat, quoiqu'il ne le fût qu'en apparence. Rien ne l'empêchoit de virer de bord, aprés le succez du premier combat, & de se rapprocher du reste de sa flotte, qui accouroit au secours, de la joindre & de revenir ensuite en bon ordre. Il avoit assez de tems pour cela, mais non pas assez d'esprit & de courage pour s'y déterminer. Il a été des Généraux qui ne manquoient ni de l'un ni de l'autre, à qui pourtant la tête tournoit dans les bons comme dans les mauvais succez; ils rendoient inutiles les uns, & ne voioient aucun reméde aux autres. Ils clochoient à chaque pas. Ceux qui les voioient ailleurs qu'à la guerre, ne sçavoient qu'en penser. On auroit dit qu'en partant ils laissoient leur esprit & leur raison à la Ville & à la Cour, pour les reprendre au retour: ils en avoient alors très-grand besoin pour justifier leur mauvaise conduite; aussi ne manquoient-ils pas de persuader ceux qui ne s'étoient pas trouvez sur les lieux, & qui ne sçavoient ce que c'étoit que la guerre; leurs sophismes & leurs subtilitez militaires mettoient le Ministre sur les dents, mais ils se gardoient bien d'ouvrir la bouche devant des gens habiles & éclairez. On remarque cependant que ces sortes de Sophistes, toujours battus & jamais battans, sont ceux qui montent le plus vîte aux honneurs de la guerre. On diroit que la fortune les y fait monter, pour les consoler de leurs disgraces; ou pour persuader à ceux qu'elle n'éléve point, que la valeur & l'intelligence sont assez récompensées par la gloire qu'on retire des belles actions. C'est ce que répondit un jour un Ministre à Milord Clar, qui se plaignoit d'avoir été oublié dans une promotion d'Officiers Généraux, qui se fit peu aprés la bataille d'Hockstet, où il avoit été fort blessé. N'étoit-ce pas là un bel éloge pour ceux qui se trouvoient sur la liste? Cette belle sentence ne demeura pas sans replique. Si cela est, lui répondit l'homme, je vous obligerai à me rendre justice: car je me ferai battre, & je fuirai aussi vîte & aussi loin que je pourrai. Il ne se contenta pas de cette réponse, il s'en plaignit au Roi. Ce grand Prince, qui chérissoit la valeur & le courage, le mit au nombre des Elûs. Reprenons maintenant notre sujet, d'où cette digression nous a un peu écarté.

Les Carthaginois n'entendoient point

point trop raillerie sur les fautes de leurs Généraux, qui alloient à la ruine de leurs affaires, & qui leur paroissoient dignes de châtiment. Ils les faisoient bravement mettre en croix. Les Athéniens n'étoient pas si cruels, ils se contentoient de l'éxil ou de la cigue.

Amilcar n'éprouva rien de tout cela, non en considération du succez du premier combat, mais parce que le second n'aboutit à rien, & que chacun s'attribua la victoire : on va le voir tout à l'heure.

§. II.

Après avoir été battu, une retraite honorable est quelque chose, mais un grand Général peut faire plus. Preuves de cette vérité.

PEndant que le Général Carthaginois demeure ainsi suspendu, entre ce qu'il devoit faire, ou ce qu'il devoit éviter, & qu'il laisse échaper ces momens qui sont si précieux à la guerre, les Romains, qui considéroient moins la perte de dix vaisseaux que la honte de les avoir perdus, débouchent diligemment du port, & voguent en bon ordre aux ennemis, bien résolus de n'en pas faire à deux fois, & de réparer l'imprudence de leur Général.

Le Carthaginois ne s'attendoit à rien moins qu'à ce qui alloit arriver. Les idées agréables qu'il se formoit de son premier combat, le grossissoient & l'embellissoient dans sa tête. Il n'attendoit que l'arrivée du reste de sa flotte, pour terminer une journée qu'il croioit si fort avancée : mais quelle dût être sa surprise, lorsqu'il se vit lui-même attaqué ? Il en dût être d'autant plus étonné, qu'il est très-rare que le vaincu revienne un moment après, & soit le premier à attaquer & à affronter l'ennemi avec tant de hardiesse & de résolution.

Le Consul arrive sur lui avec tout le courage possible, lui prend & lui coule à fond une partie de ses vaisseaux ; & si le reste de sa flotte ne fût arrivé dans le tems qu'il alloit tout perdre, sa retraite devenoit impossible. Il se retira : mais quoique l'on se retire en bon ordre après avoir été battu, il est toujours honteux de retrograder, lorsque la cause de notre défaite vient de notre imprudence, & de notre peu de hardiesse à profiter des premiers avantages d'un combat.

Cette action sauva Régulus du blâme qu'il s'étoit attiré par sa témérité, & lui acquit plus de réputation que n'en acquiérent les autres par les plus grandes victoires. C'est par de semblables résolutions que les hommes véritablement courageux se tirent des embarras les plus incommodes. Cette élévation d'ame, cette profonde connoissance de la guerre, ne brillent jamais mieux que dans les infortunes les plus terrassantes ; elles leur fournissent des lumiéres & des ressources surprenantes, & ausquelles on ne se seroit jamais attendu. La journée qui les perd, est celle de leur salut & de leur gloire.

La victoire du Consul Romain me confirme dans la pensée où je suis, que quelque battue que soit une armée, tant qu'il reste du courage & de la bonne volonté dans les troupes, un Chef habile & de grande valeur ne doit désesperer de rien : car à la guerre le mal est toujours plus dans l'opinion que dans la chose même. C'est cette opinion, jointe à l'ignorance & à notre peu de hardiesse, qui nous déconcerte & nous bouche le jugement : car dans le fond la perte d'une bataille est le plus souvent fort peu de chose. Tout le monde ne pense pas ainsi, dira

quelqu'un. Où trouver des Généraux qui ne soient ébranlez de la perte d'une bataille, ou de la déroute de leurs armées ? Où sont ceux qui trouvent des ressources au-delà de celles que les plus grands Capitaines, qui sont tombez dans ces sortes d'infortunes, prennent ordinairement ? Quel autre reméde, sinon de rallier les restes d'une armée dissipée & battue, & de se sauver par une retraite honorable ? C'est tout ce qu'on peut raisonnablement attendre du sang froid, du courage, de l'habileté, de l'expérience du Général, & de la discipline de ses troupes.

N'y auroit-il donc que cela dont un Général puisse être capable pour se tirer d'un mauvais pas ? Ce seroit s'abuser bien grossiérement, que de croire que la science du Général d'armée soit réduite à une retraite. Il n'est pas vrai qu'un grand Capitaine n'ait d'autre ressource, d'autre parti à prendre après la perte d'une bataille : quoique la chose soit très-rare, ce n'est pas pourtant ce qui l'éléve le plus. Se retirer bravement & fiérement, c'est quelque chose : c'est même beaucoup, mais ce n'est pas le plus qu'on puisse faire ; la bataille n'est pas moins perdue, si l'on ne va plus loin ; c'est ce que fera un Général du premier ordre. Il ne se contentera pas de rallier les débris de son armée, & de se retirer en bon ordre, en présence du victorieux ; il méditera sa revanche, retournera sur ses pas, & couchera de son reste avec d'autant plus d'espérance de réussir, que le coup sera moins attendu, & d'un tour nouveau ; car qui peut s'imaginer qu'une armée battue & terrassée, soit capable de prendre une telle résolution ?

Sil n'y avoit pas d'éxemples de ce que je viens de dire, je ne trouverois pas étrange de rencontrer ici des oppositions ; mais ces éxemples sont en foule, non seulement dans les anciens, mais encore chez nos modernes. Quand même je ne serois pas muni de ces autoritez, ma proposition ne seroit pas moins fondée sur la raison, & sur ce que peut la honte d'une défaite sur le cœur des hommes véritablement courageux.

C'est une remarque que j'ai faite une infinité de fois, & que je fais tous les jours ; (car dans ce que je vais dire ici, je suis fondé sur ce que j'ai vû d'heureux ou de malheureux dans les combats & dans les batailles où je me suis trouvé,) que le vaincu, bien informé de l'état du victorieux, de sa négligence & de son peu de précaution, deux défauts assez ordinaires dans les grandes victoires, auroit pû facilement attaquer, après avoir rallié ses troupes, & les avoir remises de leur trouble & de leur épouvante, marcher ensuite au vainqueur, & le combattre avec l'avantage qui naît toujours des surprises, pourvû qu'elles soient subites, promptes & impétueuses. Que Régulus, après avoir été battu, revienne ensuite à la tête de toutes ses forces, il n'y a rien là de fort extraordinaire, & que tout Général ne doive faire. Il n'avoit combattu qu'avec une escadre, le reste de son armée ne se sentoit pas de cette disgrace : mais de rallier les restes & les débris d'une défaite complette, remarcher au victorieux, l'attaquer & le surprendre, voilà le grand, le sublime & le merveilleux d'un Général d'armée, le plus fin & le plus profond du courage & de la science des armes. On a vû des armées battues & dissipées entiérement, & qu'on avoit cru hors d'état de se relever jamais, après la perte de leur canon, de leur bagage & le pillage de leur camp, poursui-

vies au loin ; & très-longtems, se rallier & remarcher à l'ennemi par une résolution prompte & subite, par le courage & l'adresse de leur Général, recommencer un nouveau combat, & finir par la victoire & la ruine entiére du victorieux. L'historien des successeurs d'Alexandre le Grand, me fournira un très-bel éxemple ; il fait trop bien à notre sujet, pour ne pas l'inserer ici tel que l'Auteur le rapporte.

Cassander, averti du départ de Clite, & de ses succez, envoia Nicanor, Gouverneur de Munichie, avec une flotte de six vingt voiles, pour combattre l'ennemi, quelque part où il pût le rencontrer. Les armées navales arrivées à la hauteur de Bysance, l'on commença de se battre. Soit que les troupes de Nicanor eussent moins de valeur que celles de Clite, ou que ses matelots eussent moins d'adresse, il eut le malheur de perdre la victoire : les ennemis lui coulérent à fond dix-sept navires, lui en enlevérent quarante : le reste eut bien de la peine à gagner le port de Calcedoine. Comme il est assez ordinaire aux vainqueurs de s'enfler de leur victoire, celle que Clite venoit de remporter lui aiant fait présumer que les ennemis n'oseroient plus paroître en mer, lui fit négliger des précautions qu'il devoit prendre, & cette négligence fut la cause de la perte de son armée & de sa vie.

Antigone, qui ne manquoit point de ressource dans les plus grandes disgraces, n'eut pas plutôt appris la perte de la victoire que venoit de faire Nicanor, qu'il ne douta point qu'il n'en pût prévenir les suites, en retournant à la charge sur les ennemis, assuré que Clite, enivré de son bonheur, avoit quitté la mer, & qu'il campoit avec assez de négligence à quelque distance de la flotte. Après avoir obtenu des Citoiens de Bysance un certain nombre de petits navires, il y fit charger quantité d'arbalêtiers, avec un détachement de sa meilleure infanterie, armée à la legére. Ces navires passerent en Europe avec une extrême rapidité, & jetterent l'ancre assez proche du camp des ennemis : profitant de l'obscurité de la nuit, ils vinrent fondre sur eux avec tant d'ardeur & de précipitation, qu'on les vit aussitôt en desordre, les uns courant à leurs navires, laissant aux victorieux leurs bagages & leurs dépouilles : d'autres empressez à les défendre, & contraints de succomber sous le nombre des attaquans, y laissoient la vie avec les biens.

Durant cette action Antigone fit monter sur ses vaisseaux ses meilleures troupes, avec un grand nombre de matelots : ordonna à Nicanor de remettre à la voile, & d'aller attaquer la flotte ennemie ; qu'il lui répondoit du succez du combat, & que par avance il pouvoit s'en réjouir. L'on fit voile pendant la nuit avec tant de bonheur & de diligence, qu'à la pointe du jour l'on vint attaquer les ennemis ; ce qu'on fit avec un courage si impétueux, qu'après avoir mis plusieurs navires hors de combat, tous les autres, à la reserve de l'Amiral, sur lequel Clite étoit monté, se rendirent au vainqueur avec tous les gens d'équipage. Clite aiant gagné la terre, prétendoit se sauver dans la Thrace ; mais malheureusement pour lui, quelques soldats de Lysimache le rencontrérent comme il fuioit, & le tuérent.

Ces sortes de desseins ne sont pas communs, la routine ne les conduit ni ne les apprend, & les Généraux qui n'ont qu'elle pour guide ne peuvent y réussir. Il est aisé de voir que les plus grandes parties de la guerre y entrent. Le détail, les précautions & les mesures en sont infinies ; mais ces précautions & ces mesures ne sont pas toutes à la portée des esprits

& des courages communs. Il faut toute l'intelligence & l'expérience d'un grand Capitaine, une présence d'esprit & une activité surprenante à penser & à agir, un profond secret & gardé avec art. Mais cela ne suffit pas, si la marche n'est tellement concertée, que l'ennemi n'en puisse avoir la moindre connoissance, quand il auroit pris toutes les mesures imaginables.

Avec ces précautions, ces desseins manquent rarement de réussir, parce qu'ils sont peu communs, & d'un tour nouveau : mais il faut qu'un habile homme s'en mêle, & non pas un Néoptoléme, qui manqua son coup contre Eumenes. Celui-ci l'avoit bien battu : après sa défaite, qui fut des plus complettes, il se sauva vers Antigonus & Polypercon, ausquels il persuada de marcher à son ennemi, & de le surprendre dans cet état de sécurité & de relâchement, où se trouvent les armées après les grandes victoires. Mais comme les grands Capitaines ne sont jamais surpris, Eumenes fut bientôt instruit du dessein de ses ennemis, & qu'ils tiroient de son côté. Il décampe tout aussitôt, & leur vient au-devant à la faveur d'une nuit obscure ; il les trouve campez, & aussi peu sur leurs gardes, que s'ils eussent été à cent lieues de l'ennemi. Il les surprend dans leur camp, les taille en piéces ; & leur apprend par cette victoire, qu'il ne suffit pas d'imaginer de grandes choses, si l'on manque d'intelligence & de conduite dans l'éxécution. C'est la maxime que nous devons tirer de l'éxemple de Néoptoléme ; mais la conduite de Régulus & d'Antigonus en fournit une autre : qu'il y a des entreprises aussi sages dans le fond, qu'elles sont téméraires en apparence.

J'aurois une infinité de choses à dire, & d'excellentes observations à faire sur ces deux actions de Tyndaride, tant la matiére est abondante, belle & curieuse : je ne m'y arrêterai pas davantage, cela me méneroit où je ne veux pas aller, au moins pour cette fois. Polybe, qui embrasse toutes les parties de la guerre dans les faits qu'il rapporte, nous fournira assez d'occasions d'épuiser tout ce qui regarde les surprises d'armées par des principes certains & assurez : or comme cette partie de la science militaire, & ces principes ne sont pas fort connus, qu'aucun de nos Auteurs dogmatiques n'en a écrit, & que c'est de toutes celle à laquelle je me suis appliqué avec plus de soin ; je ferai tous les efforts dont je suis capable pour la pousser aussi loin qu'elle peut aller.



OBSERVATIONS

Sur la bataille navale d'Ecnome.

§. I.

Que l'habileté du Général supplée au nombre & à la valeur.

LA bataille navale, qui fait le sujet de ces Observations, est sans contredit une des plus fameuses & des plus mémorables de l'antiquité. Ce qui excite & redouble le plus l'attention & la curiosité des gens du métier, c'est la science & l'expérience des Chefs, la direction & l'ordonnance des armées dans les actions générales de la guerre; or toutes ces grandes parties paroissent ici dans tout leur jour.

Qu'une action ait été longtems & obstinément disputée, sans que la victoire panchât plus d'un côté que de l'autre; que cette Déesse se soit enfin déterminée pour le plus fort, & pour le plus brave, cela ne prouvera jamais que le victorieux soit un grand Capitaine; en eût-il gagné dix de cette nature, il ne recevra ce glorieux titre que de la part de ceux qui n'étant pas du métier, l'accordent indifféremment au vainqueur ignorant, & au vainqueur habile. Mais les connoisseurs ne prodiguent pas ainsi leur encens. Ils sçavent distinguer entre fait de hazard, ou de routine, & fait de conduite ou d'habileté. Ils n'écrivent pas alors du camp à leurs amis: M. tel a gagné une bataille, mais, nous avons gagné une bataille. En effet qui est-ce qui pour l'ordinaire a l'unique part à l'honneur de la victoire? Ce n'est pas sans doute le Général. Il range son armée selon la coutume, & tout se gouverne selon cette coutume, autant d'un côté que de l'autre. Tout s'ébranle du même mouvement, l'on en vient aux prises; & lorsqu'on actionne de la sorte, c'est le hazard ou la valeur du soldat qui décide: le Général n'y est presque pour rien. Le vainqueur est heureux, & le vaincu malheureux. Celui-ci a fait une multitude de fautes, il falloit qu'il fût battu: l'autre n'a pas moins bronché, mais beaucoup moins lourdement: il faut qu'il soit victorieux.

Pour bien juger d'une victoire, il ne faut pas tant la considérer en elle-même, que dans les moiens dont on s'est servi pour la gagner. C'est uniquement la disposition dans une bataille rangée, qui doit régler notre jugement dans le blâme comme dans la louange. Il n'y a que les experts dans le métier qui soient capables de cette analyse militaire.

La gloire des armées, soit de mer ou de terre, dépend bien moins du nombre, ou de la valeur des troupes, que de l'excellence de l'ordre de bataille, le nombre ou la valeur fût-elle égale, & même supérieure de l'autre côté. D'où vient que les Grecs, & après eux les Romains, envioient si peu la superiorité du nombre aux nations barbares contre lesquelles ils étoient en guerre? D'où vient même qu'ils les méprisoient, quoiqu'ils inondassent les campagnes de leurs troupes? Quelle pouvoit être la cause de ce mépris? Etoit-ce la confiance en leur courage, & la lâcheté de ceux contre lesquels ils

combattoient ? Mais ils n'ont pas toujours eu à combattre contre des lâches. Ils n'ont pas toujours eu en tête des Perses efféminez ; ces Perses mêmes, dont on décrie tant la valeur, n'ont été si méprisables, que parce qu'ils manquoient de Chefs capables de les commander, & de discipliner leurs armées ; combien d'éxemples ne le démontrent-ils pas ? Memnon n'en est-il pas une preuve visible ? Le passage du Granique, que celui-ci défendit contre Alexandre le Grand, marque-t-il la lâcheté des Perses ? Si Alexandre eût eu longtems un tel antagoniste, cette belle espérance de la conquête de l'Asie eût été une vraie chimére. Le projet de Memnon étoit si beau & si sensé, que s'il eût été suivi, tout eût abouti au passage du Granique, & peut-être Alexandre ne l'eût-il jamais traversé. Laissons là ces Perses, & revenons aux Grecs. N'eurent-ils jamais que des Asiatiques à combattre ? Ils ont souvent trouvé des ennemis, qu'ils appelloient barbares, qui les valoient bien, & qui valoient plus même du côté de la valeur, ou tout au moins le courage étoit pareil. Il n'y avoit de différence que dans les Généraux. Ceux des Grecs étoient très-habiles & très-profonds dans la tactique, ou dans l'art de se ranger & de combattre, & les autres très-ignorans ; la méthode des premiers étant infiniment meilleure & plus profonde, il falloit qu'elle surmontât l'autre. Une sçavante disposition accompagnée de l'avantage des armes, & de la discipline, suppléoit au défaut du nombre & de la valeur.

Ceux, qui ne font cas des guerres qu'à proportion du nombre des troupes qui combattent de part & d'autre, & qui dédaignent toute guerre qui n'est pas grosse, & qui ne leur présente que de petits objets, seront servis très-abondamment, & selon leur goût, dans celle-ci. Le prodigieux nombre de troupes & de vaisseaux, qui combattirent des deux côtez, est à peine croiable. Ce qu'il y a de plus surprenant, c'est que deux si nombreuses flottes ne fussent composées que des seules forces des deux Républiques. Carthage étoit assez puissante pour fournir à cette dépense : mais que Rome ait pû mettre une telle puissance en mer, & se mesurer avec Carthage en fait de Marine, cela surprend. Les Romains étoient si pauvres & si peu considérables en ce tems-là, qu'on ne peut concevoir comment, & par quels moiens ils ont pû dresser une flotte si formidable de navires de guerre & de charge équipez de tout point ; mais ce qui m'étonne le plus, c'est que cette République montée au plus haut point de sa gloire & de sa grandeur, n'ait jamais pû pousser aussi loin ses forces navales ; c'est ce qui fait aussi l'étonnement de Polybe, qui vécut assez pour voir Rome dans les deux extrémitez opposées, c'est-à-dire devant & après la seconde guerre Punique.

J'avoue que les Perses ont combattu avec de plus grandes forces à la bataille navale de Salamine ; mais si l'on fait attention à la puissance & aux richesses prodigieuses de ces peuples, & au nombre de leurs alliez, on n'aura aucun lieu d'être surpris qu'ils aient pû dresser une flotte de de 1207. vaisseaux de guerre, sur laquelle on comptoit plus de 500000. hommes d'équipage ; mais ce qui confirme ici la vérité que je viens de prouver, c'est que cette fameuse flotte fut battue par une autre de 271. navires : quoique très-inférieure en nombre, elle l'emporta sur celle de Xerxés, par l'adresse & l'intelli-

gence des Généraux, & le courage des troupes, dressées & expérimentées aux combats de mer. Les Généraux, qui ne se croient jamais assez forts, apprendront de là, que dans les batailles rangées, la valeur soutenue de la supériorité du nombre, est de peu de conséquence contre un Chef d'armée foible, mais habile & éclairé, qui oppose une disposition plus sçavante & plus rusée à son ennemi. On ne sçauroit attribuer la défaite des Carthaginois à leur foiblesse, puisqu'ils étoient infiniment supérieurs aux Romains, ni au défaut de courage & d'expérience, ils ne manquérent jamais de ce côté-là, mais seulement dans la disposition de leur ordre de bataille.

§. II.

Motif de la bataille. Ordonnance des deux armées. Fautes des Amiraux Romains, quoique victorieux.

CEtte fameuse action se passa entre Héraclée & Ecnome. Notre Auteur nous apprend que *le but des Romains étoit de passer en Afrique, & d'en faire le théâtre de la guerre, afin que les Carthaginois n'eussent plus la Sicile à défendre; mais eux-mêmes, & leur propre païs.* Le Sénat de Carthage jugea assez par les grands préparatifs des Romains, qu'ils en vouloient à l'Afrique. L'entreprise n'étoit pas difficile. La fameuse diversion d'Agatocles leur étoit assez présente. Celle des Romains leur sembla bien plus à craindre & plus redoutable, ils n'avoient aucune frontiére, ni aucune place qui couvrît Carthage; toutes ces raisons les déterminérent à des efforts conformes aux maux qui les menaçoient. Ils songérent à éloigner les Romains de leurs côtes, & de les aller combattre sur celles de la Sicile.

Les Romains ne dûrent pas être fâchez d'engager un combat loin du voisinage de l'Afrique, où tout leur étoit ennemi, & où ils n'avoient ni parti ni intelligence: car si la fortune leur eût été contraire, leur retraite en Sicile devenoit très-difficile & très-dangereuse, & leur perte manifeste.

L'ordre de bataille des Romains est très-aisé à comprendre, quoique moins simple, que celui des Carthaginois. Il me paroît profond, mais bien hazardeux, & sujet à de grands inconvéniens. Il n'étoit propre que dans une mer calme & tranquille. Cet ordre avoit été premedité & concerté dans le cabinet entre les deux Consuls, au cas que le tems le permît. Il se trouva conforme à leurs desirs, le moindre vent eût dérangé toute l'économie de l'ordre, & la confusion n'eût pas manqué de s'y mettre. Cet ordre eût sans doute été différent, si la mer n'eût pas été calme. La prudence demande que l'on prenne ses mesures de loin, afin que quelque changement qu'il arrive au tems & aux conjonctures, on ne soit pas obligé à cet aveu, plus honteux au Général d'armée qu'au sage, *je n'y avois pas pensé.*

On a cet avantage dans la guerre de mer, que l'on peut se former un plan de conduite presque certain pour toute la campagne; ce n'est pas la même chose sur terre, il est difficile d'y établir rien d'assuré, parce qu'elle est sujette à de plus grandes variations & à des précautions incommodes, par la différence des lieux & des païs. Un Général y est obligé de changer autant de fois ses ordres & ses mouvemens, qu'il voit de différence dans les lieux où il campe, où il marche, & où il combat. Pour cela quel coup d'œil, quelle capacité, quelle expérience,

quelle ſcience des grandes manœuvres ne faut-il pas? Ajoutez l'attention & l'inquiétude où il eſt pour ſes vivres, & pour les places d'où il les tire. Mais dans la guerre de mer, bien que les vents ne ſoient pas toujours favorables à nos deſſeins, à moins qu'ils ne ſoient tout à fait contraires, l'on forme ſon ordre de bataille, & l'on combat ſelon le ſyſtéme qu'on s'eſt propoſé dans le cabinet, ſans y changer beaucoup, parce que la mer eſt toujours autant pour l'un que pour l'autre. Un Amiral ſe trouve peu embaraſſé ſur ſa diſpoſition. Les voiles ſe tournent; mais dans la guerre de terre on ne ſuit pas toujours la route qu'on s'eſt propoſé de tenir.

Les Romains avoient leur droite vers la côte, & les Carthaginois leur gauche. L'ordonnance des premiers paroîtra ſans doute ſinguliére, & elle l'eſt en effet. Les obſervations que nous allons faire ſur cet ordre, donneront une idée fort avantageuſe de l'habileté & de l'expérience des Amiraux Romains, & feront voir qu'ils redoutoient bien moins le nombre & le courage de leurs ennemis, que la légéreté de leurs bâtimens.

Ce qui les détermina à hazarder cet ordre de bataille, qui n'avoit guéres d'exemples ſur mer, c'eſt que leurs navires n'étoient ni ſi fins, ni ſi légers aux manœuvres que ceux des Carthaginois. Ils craignirent encore, que ſe formant ſur pluſieurs lignes, ſelon la coutume ordinaire, (car en ce tems-là, comme aujourd'hui, on n'avoit guéres qu'une méthode,) les ennemis ne les doublaſſent à cauſe de leur nombre, & ne ſe coulaſſent entre-deux en même tems ſans pouvoir les éviter. Ils penſérent encore à ſe ranger de telle ſorte qu'ils pûſſent faire front de tous côtez, de peur que les Carthaginois, qui étoient en beaucoup plus grand nombre, ne les doublaſſent ou ne gagnaſſent les côtez: outre que par cet ordre ils ſe mettoient en état de faire uſage de leurs corbeaux, & par conſéquent d'attirer les Carthaginois à l'abordage.

Ils formérent leur premier ordre (2) en figure triangulaire, la ligne (3) oppoſée à l'angle en formoit la baſe. Ce triangle étoit ſoutenu & flanqué d'une ligne de vaiſſeaux de charge (4) qui s'étendoient fort au loin des deux côtez, & ſur leſquels on avoit embarqué les troupes de débarquement. Ces navires de charge étoient encore ſoutenus d'une autre ligne (5) qui débordoit, & s'étendoit bien au-delà de celle qui la précédoit. Voilà en peu de mots l'ordonnance de l'armée Romaine.

Outre les raiſons qu'ils eurent de ſe ranger ainſi, ils craignoient extrêmement les ruſes Africaines; ils crurent obliger par là leurs ennemis à les abandonner, & à mettre toutes leurs eſpérances dans le nombre de leurs troupes & dans leur propre courage: c'eſt ſur quoi les Conſuls comptoient le moins, ils ſe trompoient peut-être.

Ils étendirent autant qu'ils pûrent les Triaires, (c'eſt le terme dont l'Auteur ſe ſert pour ſignifier le dernier ordre,) non ſeulement dans le deſſein de couvrir leurs vaiſſeaux de charge, mais encore pour s'empêcher d'être doublez & envelopez, & voir d'un coup d'œil ce qui ſe paſſoit à la premiére flotte (2) pour la ſecourir au beſoin; car quoiqu'elle ſe ſoutînt par elle-même, & que la baſe ou la ligne (3) pût également ſe porter par tout: par là chaque ligne ſe ſoutenoit réciproquement.

On peut voir, par toute cette diſpoſition, qu'ils obligeoient l'ennemi à attaquer avec plus de meſures, &

à mettre leur principal à cette premiére tête ; car bien que les Carthaginois surpassassent, ou débordassent les Romains à leurs aîles, il leur étoit moins aisé de doubler & d'enveloper le tout, que si les Romains se fussent rangez dans l'ordre ordinaire de bataille. Leur droite (6) qui tenoit presque à la côte, étoit plus difficile à embrasser & à ceindre que leur gauche (7). Il falloit des forces doubles pour attaquer le tout ensemble. Cet ordre de bataille me paroît beau & profondément médité contre un ennemi supérieur, par rapport au tems & à la nature des bâtimens, qui n'étoient autres que des galéres, à qui toute disposition & toute figure est propre dans une mer calme & unie. Ce qui me confirme dans mon opinion, est l'ordre de bataille de l'armée Venitienne contre celle des Turcs auprès de la Canée en 1647. dont il m'est tombé une estampe gravée entre les mains. Les Venitiens, qui ne se battirent pas par le peu de résolution de leurs Généraux, formérent un triangle de leurs galéres, dont la base étoit fermée d'une ligne de six galeasses, soutenues d'une autre ligne de galéres, qui formoient une courbe, avec une reserve partagée en trois corps.

Les Amiraux Carthaginois, ou pour mieux dire, Amilcar jugea à l'aspect de toute cette disposition des Romains, qu'il n'y avoit pas d'autre parti à prendre, que de faire ensorte de détacher & de séparer le premier ordre des deux autres. Il vit bien qu'il n'étoit pas aisé de réussir par la force ouverte, s'il n'y ajoutoit la ruse & le stratagême. Il pense à une fausse retraite, ou à une fuite simulée à son centre.

Les Consuls se présentérent dans cet ordre au front des Carthaginois. Ceux-ci *considérant l'ordonnance de l'armée Romaine*, dit Polybe, *rangent les trois quarts de leur armée sur une seule ligne, étendant leur droite en haute mer... La quatriéme partie, qui faisoit l'aîle gauche de toute l'armée, étoit disposée en forme de tenaille, & tiroit vers la terre.* Jusques ici l'on voit clair, mais il faut bien se garder de croire, que ce quatriéme corps fût autre chose qu'un nombre de vaisseaux ou de galéres, qui replioient à la premiére ou à la seconde ligne ; le dessein de cette tenaille (9), qui est ce que nous appellons aujourd'hui potence, étoit fondé sur plusieurs raisons qui sont fort aisées à comprendre. Le Général Carthaginois s'étoit proposé de feindre une retraite, ou une fuite à son centre, s'attendant bien que Régulus, trompé par ce stratagême, ne manqueroit pas de lui donner la chasse. Il espéroit par là de le séparer du reste de sa flotte, & de l'en éloigner si fort, qu'il auroit le tems de se replier dessus, de le doubler, & de l'enveloper de ses deux grandes aîles, pendant que la tenaille (9) à sa gauche, & une partie de sa droite (10) tomberoient sur les deux lignes (4) (5). D'ailleurs en formant une tenaille plutôt qu'une ligne ou une reserve, il falloit moins de tems & une manœuvre plus simple pour arriver sur (4) & (5).

Tel fut le projet de ce Capitaine, & le sujet de la tenaille : je laisse aux connoisseurs de juger de cette disposition. Je ne sçai s'il n'eût pas fait plus prudemment de former un rentrant. Il se fût trouvé par cette disposition sur les côtez du premier ordre ; car en fuiant & se refusant au centre (11), il faisoit en même tems avancer ses aîles sur (4) & sur (5), pendant que le premier ordre (2) s'en éloigneroit. Les Turcs s'étoient rangez en forme de croissant, avec

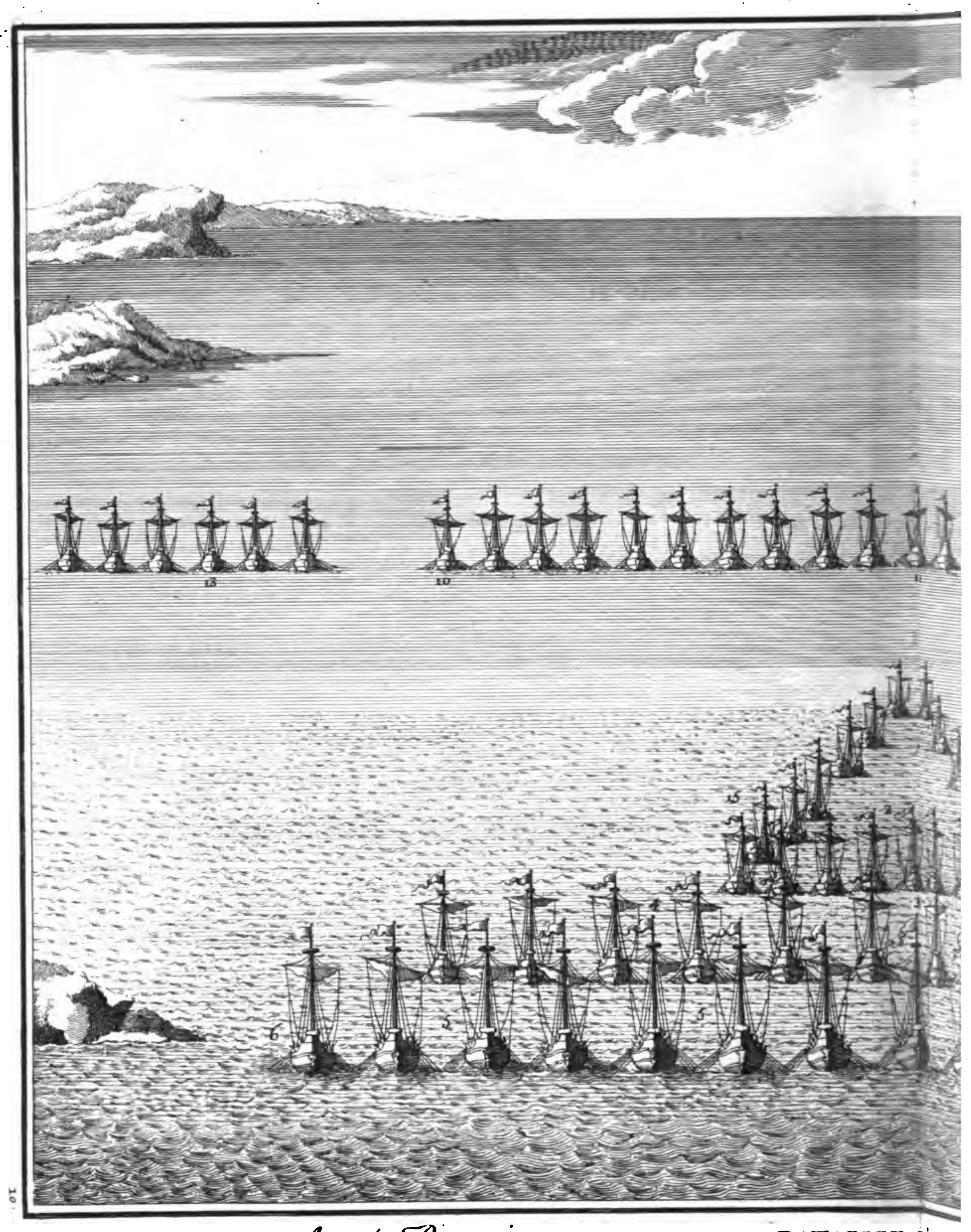
de grosses reserves obliques, contre les Venitiens, dans l'éxemple que j'ai cité plus haut, & l'une & l'autre de ces deux dispositions me paroissent infiniment meilleures que celles des Romains & des Carthaginois. Peut-être que c'étoit l'intention de Hannon de former une courbe de toute sa ligne, & que l'éxécution ne répondit pas au projet.

Quoiqu'il en soit, il se forma sur une seule ligne. Dans le dessein où il étoit de n'avoir affaire qu'à l'angle du premier ordre, où étoient les Amiraux, & de leur donner amorce en cédant & en reculant, il étoit de son intérêt de leur faire paroître son ordre le plus mince qu'il lui seroit possible. Moins le centre étoit fort, plus il devoit tenter les Romains.

Les Consuls ne se précautionnérent pas contre ce piége, parce qu'ils n'avoient pas assez bonne opinion de l'Amiral Carthaginois, pour le croire capable de séparer leur premier ordre des deux autres, & de le faire courir après une ombre, pour ainsi dire, pendant que l'ennemi accableroit de ses forces ce qui leur importoit si fort de ne point abandonner. Si les Consuls se fussent maintenus dans leur ordre, & toujours unis, ils n'eussent pas risqué si imprudemment leurs forces & leur réputation; se conservant unis, il eût été difficile à Hannon, quelques précautions qu'il eût prises, de venir à bout de les rompre, parce que chaque ordre tiroit sa défense de l'autre. Sans cette faute, la ruse du Carthaginois fût allée à rien; elle alla à rien aussi par la lâcheté d'Amilcar, qui eût pû revirer & donner bien des affaires aux Romains.

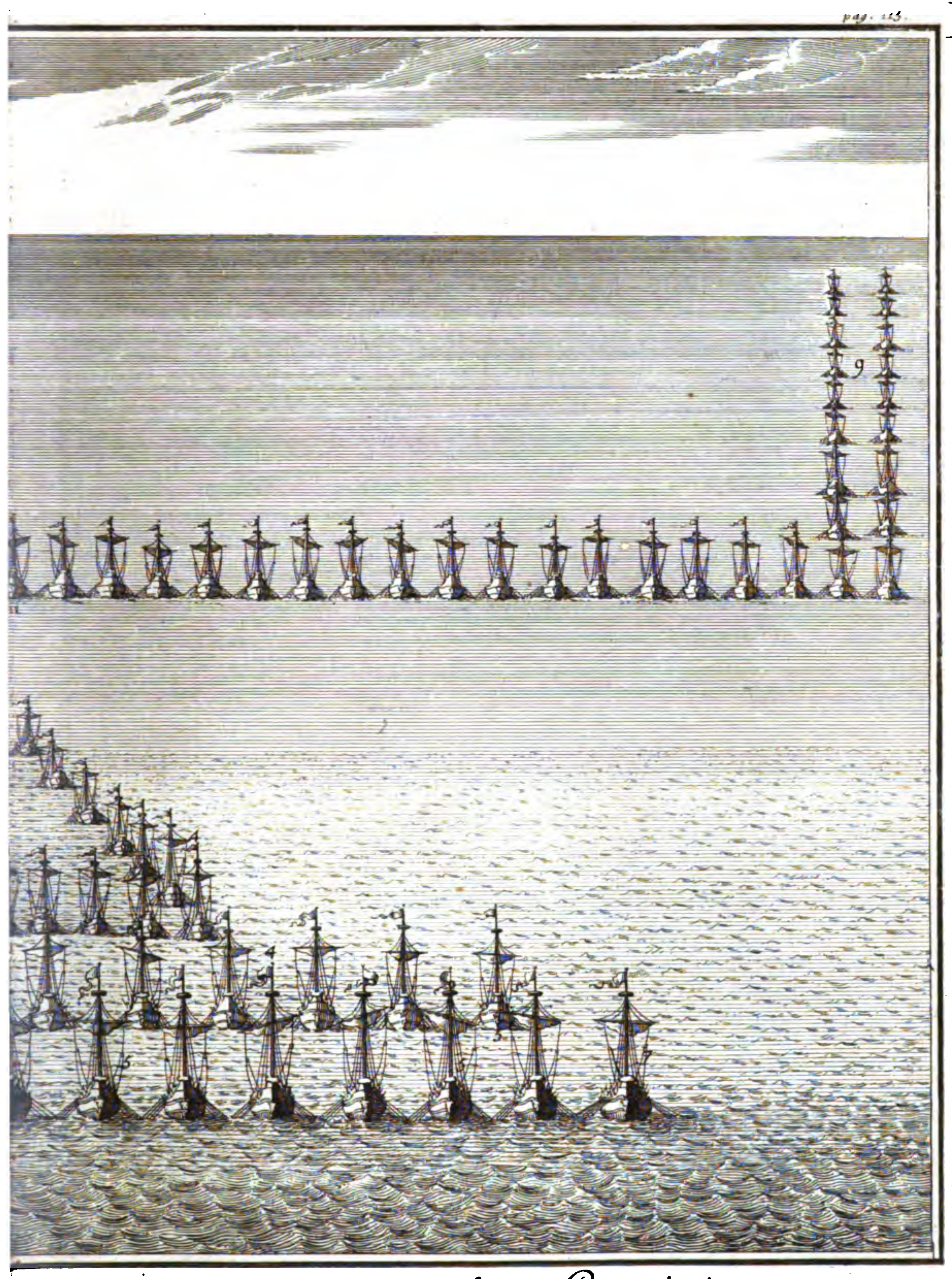
A quel dessein l'escadre (13) est-elle ainsi éloignée du reste de l'armée Carthaginoise, quoique sur la même ligne? L'Amiral ne l'avoit pas ainsi postée & séparée par un grand intervalle sans de bonnes raisons. Il vouloit doubler & enveloper l'aîle gauche des deux lignes (4) (5), pendant qu'il en feroit autant à leur droite, pour les acculer & les faire échouer sur la côte, s'il pouvoit séparer le premier ordre (2) des deux autres, comme en effet cela arriva. Il ne faut pas douter que Hannon n'eût mené très-loin les Consuls par cet artifice, si Amilcar n'eût rien oublié des ordres de son Général, ou s'il eût été plus habile ou plus courageux qu'il ne le parût dans cette occasion. Ceci mérite quelques observations & quelques remarques pour éclaircir une journée si célébre, & si propre à notre instruction.

Les Romains s'attendoient d'être les premiers attaquez, l'audace & l'habileté de Hannon leur étoient connues: mais l'ignorance d'Amilcar leur faisoit espérer quelque équipée de sa façon. Ils se présentérent en bon ordre, espérant que les ennemis fondroient bientôt sur eux. Ils sont surpris de voir qu'ils balancent, ils croient remarquer je ne sçai quoi qui marque de la crainte & de l'incertitude, ils ne s'imaginent pas que ce n'est qu'un piége qu'on leur tend. Ils voguent droit à l'ennemi comme à une victoire assurée: le premier ordre se presse avec tant de hâte, qu'il laisse les deux autres bien loin derriére lui, & arrive sur le centre de la flotte Carthaginoise. Ce centre *reçoit ordre de faire retraite*, & cette retraite se tourne bientôt en un mouvement fort approchant de la fuite. Hannon, qui voit que les Consuls ont donné dans le piége, & que l'ordre triangulaire est entiérement séparé des deux autres, laisse aller Amilcar, ne doutant point qu'il ne revirât bientôt sur ceux qui lui donnent la chasse, pendant qu'il replie avec son



2. *Armée Romaine*.

BATAILLE D'ECN



D'ECNOME. 11. *Armée Cartaginoise.*

aîle gauche sur (4) & (5), au grand étonnement des Romains, qui ne s'étoient pas attendus à cette manœuvre. Voilà le commencement de cette action mémorable, qui produisit les trois grands combats dont parle l'Auteur.

L'ordre de bataille de Hannon, quoique fin & rusé, mais non pas autant qu'on diroit bien, ne laissoit pas que d'être sujet à de très-grands défauts. Etoit-il bien assuré que les Romains, après l'avoir séparé de ses aîles, au lieu de chasser sur les vaisseaux du centre, qui feignoient de fuir, n'auroient pas tourné & replié sur les côtez (14) & (15) de leur triangle sur les derriéres, & sur les flancs des deux aîles ennemies qui s'avançoient vers les lignes (4) & (5), pendant qu'ils eussent mis aux trousses d'Amilcar la base ou le côté (3) du triangle (2)? Les Romains ne remarquérent pas cet avantage, il est vrai; mais ils pouvoient le remarquer sans un trop grand effort d'esprit & de jugement, si le mépris que nous faisons de nos ennemis ne nous ôtoit l'un & l'autre.

Je ne conseillerois jamais à un Général d'armée de hazarder ces sortes de mouvemens au centre d'une ligne, ils sont trop délicats & trop dangereux sur mer comme sur terre. Quelque étourdi, ou quelque stupide que puisse être un ennemi, il peut se raviser & en tirer avantage : n'y aiant rien d'ailleurs de plus dangereux & de plus glissant, que de se priver des secours qu'on peut tirer de ses aîles; & c'est s'en priver que de hazarder une ruse plus incertaine que solide, & fondée sur le peu d'estime & d'expérience de l'ennemi. Car lorsqu'on suppose qu'il ne fera pas certaine chose, & qu'on s'apperçoit qu'il l'a faite, & que ce qu'il fait est de conséquence, on ne sçauroit y remédier, parce qu'on est coupé en deux. On se voit alors comme le couteau à la gorge. L'ennemi profitant de cet avantage, se replie sur ses flancs, & nous double, & dans la guerre quelle infortune plus grande & plus affreuse! Si les deux Consuls ne profitérent pas d'abord de cet avantage par un trop grand desir de vaincre, ils ne laissérent pas enfin d'ouvrir les yeux, un peu tard, à la vérité, mais au moins dans un tems où il y avoit encore du reméde, & qu'il n'y avoit rien de désespéré aux deux lignes (4) & (5), qui alloient succomber, mais qui ne succomboient pas encore. Ils coururent au secours; ce qui, comme je l'ai dit plus haut, produisit les trois combats. Les Romains virent le point de leur ruine, ils touchoient aux derniers périls, & périssoient infailliblement, si toutes les forces qui composoient le centre de Hannon fussent arrivées à tems, & non par intervalles, & par parties séparées.

Rien n'empêchoit l'Amiral Carthaginois d'amuser les Romains, sans entrer dans aucune forme de combat, & sans tenter l'abordage, qu'il redoutoit si fort. Les Consuls n'eussent eu garde de rompre leur ordre, trop composé & trop aisé à se confondre. Ce mouvement eût été trop dangereux contre des bâtimens legers & fins de la rame, qui les eussent aisément tournez & envelopez : outre que cette disposition des Romains ne pouvoit se soutenir, & se conserver longtems pour peu qu'on l'eût pressée. Pendant qu'on eût ainsi amusé le triangle, on eût agi sur les deux lignes qui le soutenoient : car leur défaite amenoit la défaite du triangle. Je trouve un éxemple dans Thucydide, qui fera la clôture de ces observations, & qui a beaucoup de rapport à cette disposition des Romains.

Phormion, qui commandoit la flotte d'Athénes, étant parti avec vingt galéres, rencontra celle des Lacédémoniens qui *tiroit vers l'Acarnanie sans songer à lui, ne s'imaginant pas qu'avec vingt galéres il en osât attaquer quarante-sept; & comme en partant de Patras elle rasoit la côte, plutôt en ordre de marche que de combat, elle la vit venir de Calcide & de la riviére d'Evéne, où elle sçavoit bien qu'il étoit arrivé la nuit; si bien qu'elle fut contrainte de se battre au milieu du passage. Chaque ville avoit ses Chefs particuliers, dont ceux de Corinthe étoient, Macon, Isocrate & Agatarquidas. Après avoir disposé leurs gens au combat, ils se rangérent tous en rond, la poupe en dedans, & s'étendirent le plus qu'ils pûrent pour boucher le passage à l'ennemi, renfermant dans leur cercle les moindres navires avec cinq galéres des plus vîtes, pour être plus prêtes à courir par tout. Les vaisseaux Athéniens vinrent à eux à la file, rasant le cercle en dehors, comme s'ils eussent été à tous coups prêts à donner; ce qui les resserroit toujours davantage, selon le dessein de Phormion, qui avoit défendu d'en venir aux mains sans son ordre, car il se doutoit bien que les ennemis ne garderoient pas leurs distances comme sur terre: mais qu'en se resserrant ils se confondroient, & que les petits vaisseaux qu'ils avoient enfermez au milieu augmenteroient le desordre: outre que le vent, qui avoit accoutumé de se lever au point du jour, agiteroit leurs navires. Il attendit donc ce tems-là pour donner, d'autant plus qu'il avoit l'avantage du vent avec les galéres les plus légéres. Lorsqu'il commença donc à souffler, leurs vaisseaux étant presque tous les uns sur les autres, & les petits entremêlez avec les grands, à cause du vent qui les agitoit, ils vinrent à s'entre-heurter & à se confondre, quoiqu'ils fissent tout ce qu'ils pûssent pour le repousser avec des perches, usant de cris & d'injures, si bien qu'ils n'entendoient ni l'ordre des Chefs, ni celui des Comites: d'ailleurs comme ils étoient peu expérimentez dans la Marine, ils ne pouvoient ni lever les rames à cause de la hauteur des vagues, ni gouverner leurs navires. Alors Phormion aiant levé le signal, les Athéniens fondirent tous en même tems, & coulant à fond d'abord une Amirale, fracassérent ensuite les autres par tout où ils donnérent, sans que pas une se mît en défense, dans le trouble & la confusion: le reste prit la fuite vers Dyme & Patras dans l'Achaie; mais les Athéniens s'étant mis à leur queue, en prirent douze, & tuérent une partie de ceux qui étoient dessus.* Cet exemple nous doit faire connoître que ce qui réussit à l'un est souvent ruineux à l'autre. Si les Carthaginois se fussent contentez de raser ce triangle, ou de tâcher de faire couler une file de galéres entre les intervalles de celles des Romains, de passer par un des côtez, & sortir par l'autre, leurs ennemis se fussent trouvez très-embarassez, ou il leur fût arrivé ce qui arriva aux Lacédémoniens, sans qu'il fût besoin de vent pour y porter le désordre & la confusion. Il est certain que les ordres de Hannon ne furent pas éxécutez comme il se l'étoit promis, & cela arrive dans presque toutes les entreprises d'importance & de grand détail, comme sans doute étoit celle-ci. *L'on voit tous les jours*, dit le même Auteur, *de bons desseins qui ont de mauvais succez; mais on en voit aussi de mauvais qui réussissent: l'un arrive parce qu'on délibére en sûreté, & qu'on éxécute en crainte, & l'autre vient de l'imprudence de ceux à qui l'on a affaire, qui ne sçavent pas prendre leur avantage.*

Les Consuls ne reconnurent pas

à quoi les obligeoit la nature de leur ordre de bataille. La force du triangle dépendoit des deux lignes qui le soutenoient, comme celles-ci réciproquement du triangle; car en ne se séparant point, l'ennemi ne pouvoit attaquer le premier ordre sans prêter le flanc aux deux aîles (4) (5) qui s'étendoient au loin, & des deux côtez de la base (3). Voici une autre considération : lorsqu'ils s'avancérent pour arriver sur les Carthaginois, & qu'ils se furent apperçûs que le centre de ceux-ci cédoit & leur échapoit, ils eussent dû se défier de cette manœuvre : car il n'est pas ordinaire qu'un centre s'enfuie & ne rende aucun combat, pendant que ses aîles restent en entier; ils pouvoient bien avancer, mais il falloit que le mouvement se fît tout d'un tems & tout ensemble. Cette faute n'est point pardonnable : & s'ils remportérent enfin une victoire si obstinément disputée, on peut dire que le hazard & la valeur des soldats fit tout, sans que les Généraux pûssent se vanter d'y avoir la moindre part.

CHAPITRE VI.

Les Romains passent en Afrique, assiégent Aspis, & désolent la campagne. Régulus reste seul dans l'Afrique, & bat les Carthaginois devant Adis. Il propose des conditions de paix, qui sont rejettées par le Senat de Carthage.

APrès cette victoire les Romains aïant fait de plus grosses provisions, radoubé les vaisseaux qu'ils avoient pris, & monté ces vaisseaux d'un équipage sortable à leur bonne fortune, ils cinglérent vers l'Afrique. Les premiers navires abordérent au Promontoire d'Hermée, qui s'élevant du golfe de Carthage s'avance dans la mer du côté de Sicile. Ils attendirent là les bâtimens qui les suivoient; & après avoir assemblé toute leur flotte, ils rangérent la côte jusqu'à Aspis. Ils y débarquérent, tirérent leurs vaisseaux dans le port, les couvrirent d'un fossé & d'un retranchement; & sur le refus que firent les habitans d'ouvrir les portes de leur ville, ils y mirent le siége.

Ceux des ennemis qui après la bataille étoient revenus à Carthage, persuadez que les Romains enflez de leur victoire, ne manqueroient pas de faire bientôt voile vers cette ville, avoient mis sur mer & sur terre des troupes pour en garder la côte. Mais lorsqu'ils apprirent que les Romains avoient débarqué, & qu'ils assiégeoient Aspis, ils désespérérent d'empêcher la descente, & ne songérent plus qu'à lever des troupes, & à garder Carthage & les environs. Les Romains, maîtres d'Aspis, y laissent une garnison suffisante pour la garde de la ville & du

païs. Ils envoient ensuite à Rome pour y faire sçavoir ce qui étoit arrivé, & pour y prendre des ordres sur ce qui se devoit faire dans la suite. En attendant ces ordres, toute l'armée fit le dégât dans la campagne. (a) Personne ne faisant mine de les arrêter, ils ruinérent plusieurs maisons de campagne magni-

(a) *Toute l'armée fit le dégât dans la campagne.*] Notre Auteur supprime ici un fait de très-grande importance. N'en auroit-il point entendu parler ? Mais il en étoit plus voisin que Tite-Live, & l'on devoit par conséquent en être plus instruit de son tems que de celui de l'Historien Latin. On devoit alors en faire encore peur aux enfans. Comment auroit-on pû si-tôt oublier ce serpent monstrueux contre lequel toute l'armée Romaine combattit sur les bords du fleuve Bagrade ? Serpent d'une grandeur & d'une grosseur si épouvantable, que pour s'en délivrer il fallut mettre toutes les machines en batterie, faire marcher toute l'armée, livrer des combats, perdre une infinité de monde : serpent enfin si célebre dans la république Romaine, que pour en conserver la mémoire, on en suspendit la peau dans un temple, dit quelque part Zonaras, où elle étoit encore pendant la guerre de Byzance.

La source d'une fable si impertinente doit être laissée en propre à Tite-Live, homme fort fécond en contes populaires. Je voudrois sçavoir de mes Lecteurs, qui l'ont lûe dans celui-ci, dans Florus, dans Orose, dans Silius, dans Valere-Maxime, & dans Zonaras, qui de tous ceux qui ont débité gravement & sérieusement cette fable, est la plus grosse bête ? on me pardonnera ceci. Ils me répondront sans doute que ce n'est pas le Serpent, pas seulement Tite-Live, mais les Auteurs qui en ont écrit après lui. En effet il ne s'en trouve pas un seul, parmi un si grand nombre, qui n'ait distribué ce conte, qui ne l'ait adopté, & qui n'ait poussé la simplicité jusqu'à le mettre au nombre des veritez les plus incontestables, sans marquer le moindre doute, & cependant il n'y a qu'un seul garant ; & ce garant est reconnu pour un des plus grands embaleurs de prodiges & de contes de vieilles qui aient jamais manié plume. Le bon est que nos Historiens les plus graves, nos critiques les plus déterminez, & nos Commentateurs, qui tous ensemble ont écrit ou raisonné sur les affaires des Romains, n'ont rien observé, ni remarqué du ridicule de cette fable. Tous ces Auteurs en ont parlé du même grave & du même sérieux que l'inventeur même. Je trouve cela mille fois plus prodige & plus surprenant que la bête même, eût-elle été mille fois plus grosse. Freinshemius n'a eu garde de laisser en arriere une si grande vérité dans son supplément sur Tite-Live : il a eu le soin de consulter tous les Auteurs qui ont écrit de cette merveille, de sorte qu'il n'y a plus rien à glaner après lui. Nos modernes en ont parlé en foule, sans qu'il paroisse le moindre correctif. Le sçavant Auteur du Discours de l'Histoire universelle a saisi le conte. *Regulus aborda en Afrique*, dit-il, *où il eut à combattre ce prodigieux serpent contre lequel il fallut emploier toute l'armée.* C'est dommage que la qualité d'Historien abréviateur l'ait réduit à si peu de chose. Freinshemius a fait une bien autre récolte dans les Auteurs anciens, pour nous mettre au fait d'un si grand prodige ; il dit entr'autres curiositez, que ce serpent monstrueux donna tant de peine & d'embarras à Regulus, qu'il fut contraint de faire agir toutes ses forces. Notez, s'il vous plaît, que toutes ces forces consistoient en une armée de cent quarante mille hommes, ou peu s'en faut, & cette armée ne put se rendre maîtresse du fleuve Bagrade que par la mort de ce monstre effroiable, qui ôsa bien le lui disputer. Sans les catapultes & les machines qu'on fit jouer, on ne sçait ce qui en seroit arrivé, tant les soldats étoient effraiez d'un prodige si extraordinaire. Heureusement pour les Romains une pierre lancée par une machine les délivra de ce monstre épouvantable. Freinshemius orne & pare cela de toute l'érudition & l'éloquence convenable à la grandeur de l'événement. On croiroit en lisant un fait de cette importance, que l'animal devoit être au moins plus gros que les plus puissantes baleines, & d'une longueur proportionnée à sa grosseur, point du tout. Il n'avoit que cent pieds de long. Ce qui fait rire, c'est que cette grande armée fut obligée de décamper du champ de bataille, & de tout le païs aux environs, à cause de la puanteur de ce cadavre qui infectoit toute la contrée. A-t-on jamais oui parler d'une chimére semblable ? Est-il possible que les Historiens échos de Tite-Live se la soient donnée les uns aux autres jusqu'à nous, qui l'avons prise comme un fait très-autentique ?

fiquement bâties, enlevérent quantité de bestiaux, & firent plus de vingt mille esclaves.

Sur ces entrefaites arrivérent de Rome des courriers, qui apprirent qu'il falloit qu'un des Consuls restât avec des troupes suffisantes, & que l'autre conduisît à Rome le reste de l'armée. Ce fut Régulus qui demeura avec quarante vaisseaux, quinze mille Fantassins, & cinq cens chevaux. Manlius prit les rameurs, & les captifs, & rasant la côte de Sicile arriva à Rome sans avoir couru aucun risque.

Régulus reste seul dans l'Afrique. Bataille d'Adis.

Les Carthaginois voiant que la guerre alloit se faire avec plus de lenteur, (a) élûrent d'abord deux Commandans, Asdrubal fils de Hannon, & Bostar. Ensuite ils rappellérent de Héraclée Amil-

(a) *Les Carthaginois voiant que la guerre alloit se faire avec plus de lenteur.*] Pour le coup je ne reconnois plus dans les Romains cette sagesse, cette prévoiance militaire & cette excellente politique de ne rien faire à demi dans leurs guerres. Il ne paroît rien de tout cela dans leur diversion en Afrique. Ne diroit-on pas au nombre prodigieux de leurs troupes, qu'ils n'en retireroient pas une seule cohorte qu'après la conquête de l'Afrique? Car il est visible que cette diversion obligeoit les Carthaginois de retirer toutes leurs forces de la Sicile, & de l'abandonner aux Romains, pour sauver leur patrie. Les Romains n'avoient-ils pas marché dans cette pensée? La victoire d'Ecnome ne les mettoit-elle pas dans le chemin de cette conquête? Cependant d'une armée si formidable & capable de tout oser & de tout entreprendre, le Sénat ordonne qu'il ne restera que quinze mille hommes de pied & cinq cens chevaux, sous les ordres de Regulus, & que le reste de cette armée, ou pour mieux dire, presque le tout s'en retourneroit à Rome. Quelle pauvre conduite! Avec une médiocre mesure d'esprit on eût pû aisément prévoir quelles en devoient être les suites. Le Sénat avoit-il lettres des Carthaginois que leurs Généraux n'agiroient que foiblement, & qu'ils iroient de bévûes en bévûes? Sans doute que cette armée qui venoit d'être battue à Ecnome n'étoit pas toute périe, je suppose qu'il s'en faille d'un tiers, il resteroit encore cent mille hommes; qu'est-ce que cela est dévenu? Notre Auteur nous le fait à peine entendre. Le plus grand nombre s'étoit sauvé en Sicile. Je veux qu'il n'ait pû accourir au secours de l'Afrique, par la crainte de l'armée navale des Romains; mais dès qu'elle eût passé à Rome, il étoit aisé aux Carthaginois de mettre à la voile, & de passer à Carthage. Que dévenoit Regulus avec sa petite armée? Eût-elle ôsé paroître? Et cependant elle paroît, prend de bonnes places, remporte de grandes victoires, & marche à Carthage pour en faire le siége avec quinze mille hommes & trois cens chevaux. Peut-il venir à l'esprit que le Général Romain ait pû s'embarquer dans une entreprise si romanesque? On ne peut disconvenir que si les Romains fussent restez en Afrique avec toutes leurs forces, ils n'eussent mis fin à cette avanture. Pendant tout le tems que Régulus resta dans ce païs-là, les Carthaginois ne reçûrent que des secours très-médiocres des forces qu'ils avoient en Sicile, où il y avoit tout au moins cent cinquante mille hommes. Que font-ils là lorsque l'Afrique succombe contre une poignée de gens? La tête tourne à un Commentateur. Il ne peut s'imaginer qu'elle ait si fort tourné, & aux Carthaginois & aux Romains. En faisant abstraction des fautes des premiers, & en n'éxaminant que celles des seconds, il est sans replique que l'on ne peut excuser ceux-ci d'avoir retiré presque toutes leurs forces de l'Afrique, lorsqu'ils étoient en état de la conquérir d'un bout à l'autre. Cette faute est des plus grossiéres, & je défie que qui que ce soit m'en puisse fournir de pareilles dans l'Histoire. J'ai lieu de m'étonner que notre Auteur ne nous ait pas régalé de quelques réfléxions de sa façon sur la conduite ridicule de Rome & de Carthage, il me semble que cet article le méritoit assez; il en a fait, & même de fort longues, sur des sujets qui ne le méritoient pas à beaucoup près tant que celui-ci.

car, qui se rendit aussitôt à Carthage, avec cinq cens chevaux & cinq mille hommes d'infanterie. Celui-ci en qualité de troisiéme Commandant, tint conseil avec Asdrubal sur ce qu'il y avoit à faire, & tous deux furent d'avis de ne pas souffrir que le païs fût impunément ravagé. Peu de jours après Régulus se met en campagne, emporte du premier assaut les places qui n'étoient pas fortifiées, & assiége celles qui l'étoient. (a)

(a) *Emporte les places qui n'étoient pas fortifiées, & assiége celles qui l'étoient.*] Le Général Romain s'y prenoit de la bonne sorte pour aller à son but, qui étoit le siége de Carthage. Lorsqu'on en veut à une capitale, il ne faut rien laisser derriére soi, ni autour de soi. Il faut prendre les places fortes les plus voisines, & raser les bicoques, où l'ennemi pourroit s'établir. Rien ne rafraîchit davantage le sang d'un Général à grands desseins, que cette méthode. Les rebelles d'Afrique l'emploiérent fort à propos, & mirent Carthage dans un très-grand péril. Il y a des cas où l'on va avec moins de circonspection, & sans aucun égard à quelques places qu'on laisse derriére, comme lorsqu'elles ne sont pas un obstacle à nos convois; mais lorsqu'il s'agit d'une Capitale puissamment fortifiée, grande & peuplée, munie de tout ce qui est nécessaire pour une résistance vigoureuse, où les ressources sont infinies, & où le peuple s'aguerrit peu à peu par les dangers où il voit les autres, & ausquels il s'accoutume; on ne peut prendre trop de précautions, sans cela une telle entreprise est très-imprudente & très-folle, & ne la seroit pas moins quand on réussiroit.

Le dernier siége de Turin, & celui même de Barcelonne dans la même campagne, (car ces deux faits ne différent en rien entr'eux,) sont une preuve convaincante de ce que je dis ici. Quand nous nous en serions rendus les maîtres, les Auteurs d'un si beau dessein ne prêteroient pas moins le flanc à la glose des experts. Nous pouvions fort bien nous dispenser d'en faire le siége. Que falloit-il pour nous assurer la conquête de la premiére sans coup férir, & sans épuiser le Royaume par un appareil de guerre que je ne pense pas qui ait jamais vû son semblable depuis les Anciens? Combien y avoit-il encore de places dans le Piémont dont nous ne fussions pas les maîtres? Fort peu: Coni étoit la seule capable de quelque résistance. Il falloit donc la prendre, les autres ne nous eussent pas arrêté longtems, & ce tems ne nous manquoit pas. Que restoit-il après cette expédition? Turin seul: il n'étoit plus question que de nous fortifier dans quelques postes aux environs de cette place, ruiner tout entre la ville & nos quartiers. Que seroit-il arrivé de cette conduite? Pas autre chose, sinon que Turin tomboit de lui-même. Car d'où auroit-il tiré du secours, si nous eussions été les maîtres de tout le païs? M. de Savoie, tout grand homme, & grand Capitaine qu'il est, se trouvant sans aucun azile pour lui, & pour ce qui lui restoit de troupes, abandonnoit nécessairement son païs, au lieu qu'en lui laissant un reste de frontiére, comme on fit sans beaucoup de réflexions, & sans vouloir écouter celles des autres, il se vit en état de nous inquiéter dans notre siége par une maniére de guerre des plus fines, des plus rusées, & fort approchantes de celle de Sertorius: maniére qu'il n'appartient qu'aux grands hommes de penser, & à laquelle il n'y a que les Généraux médiocres qui se laissent attraper. Le nôtre donna à tort & à travers dans ces ruses & dans ces feintes, sans y rien comprendre, quoique mille fois répétées, & qu'elles ne fussent qu'à dessein de retarder son siége. Bien que toutes ces subtilitez militaires semblassent de peu de conséquence d'abord, on s'apperçut, mais trop tard, qu'elles avoient donné le branle, & produit même un des plus grands événemens dont on ait jamais ouï parler.

Le Maréchal de Tessé avoit déconseillé le siége de Barcelonne par des raisons très-fortes & très-bien fondées. Celles que j'avois données dans mon projet de la même campagne à l'égard de Turin, sont celles dont je viens de parler. On répondit sur celle-ci à M. de Vendosme, qui inclinoit assez pour un siége dans les formes: *Turin une fois tombé, tout le reste tombe.* On répondit sur le même ton au Maréchal de Tessé. En un mot le Ministre vouloit commencer & finir cette campagne par deux entreprises de grand éclat.

Arrivé

Arrivé devant Adis, place importante, il l'investit, presse les ouvrages, & fait le siége en forme. Pour donner du secours à la ville, & défendre les environs du dégât, les Carthaginois font approcher leur armée, & campent sur une colline, qui à la vérité dominoit les ennemis, mais qui ne convenoit nullement à leurs propres troupes. Leur principale ressource étoient la cavalerie & les éléphans, & ils laissent la plaine pour se poster dans des lieux hauts & escarpez. C'étoit montrer à leurs ennemis ce qu'ils devoient faire pour leur nuire. Régulus ne manqua pas de profiter de cette leçon. Habile & expérimenté, il comprit d'abord que ce qu'il y avoit de plus fort & de plus à craindre dans l'armée des ennemis, devenoit inutile par le désavantage de leur poste, & sans attendre qu'ils descendissent dans la plaine, & qu'ils s'y rangeassent en bataille; saisissant l'occasion, dès la pointe du jour il fait monter à eux des deux côtez de la colline. La cavalerie & les éléphans des Carthaginois ne furent d'aucun usage. Les soldats étrangers se défendirent en gens de cœur, renversérent la premiére légion, & la mirent en fuite. Mais dès qu'ils eurent été renversez eux-mêmes par les soldats qui montoient d'un autre côté, & qui les envelopoient, tout le camp se dissipa. La cavalerie & les éléphans gagnent la plaine le plus vîte qu'ils peuvent, & se sauvent. Les Romains poursuivent l'infanterie pendant quelque tems, mettent le camp au pillage; puis se répandant dans le païs, ravagent impunément les villes qu'ils rencontrent. Ils se saisirent entr'autres de Tunis, & y posérent le camp, tant parce que cette ville étoit très-propre à leurs desseins, qu'à cause que sa situation est très-avantageuse pour infester de là Carthage & les lieux voisins.

Ils proposent des conditions de paix, qui sont rejettées par le Sénat de Carthage.

Après ces deux défaites, l'une sur mer & l'autre sur terre, causées uniquement par l'imprudence des Généraux, les Carthaginois se trouvérent dans un étrange embarras. Car les Numides faisoient encore plus de ravages dans la campagne que les Romains. La terreur étoit si grande dans le païs, que tous les gens de la campagne se refugiérent dans la ville. La famine s'y mit bientôt à cause de la grande quantité de monde qui y étoit, & l'attente d'un siége jettoit tous les esprits dans l'abattement & la consternation. Régulus après ces deux victoires, se regardoit presque comme maître de Carthage. Mais de crainte que le Consul, qui devoit bientôt arriver de Rome,

ne s'attribuât l'honneur d'avoir fini cette guerre, (a) il exhorta

(a) *De crainte que le Consul qui devoit bientôt arriver de Rome, ne s'attribuât l'honneur d'avoir fini cette guerre.*] Régulus craint qu'un autre marchant sur les traces de ses victoires, ne vienne lui enlever son triomphe, & offre la paix à ses ennemis. Sans cette crainte, peut-être n'eût-il jamais pensé à la paix qu'après avoir élevé la puissance de Rome sur les ruines de celle de Carthage. C'eût été beaucoup diminuer de sa gloire que d'en laisser le prix à son successeur. Le triomphe étoit la seule réconnoissance qu'il désiroit de sa patrie. C'étoit un de ces Héros dont Baltazar Gracien ne nous a pas donné l'espéce, quoique les vertus du sien semblent renfermer celui-ci. C'est-à-dire que le Romain ne couroit point après les richesses, & qu'il ne vouloit pas les incorporer péle-mêle avec les autres qualitez des Héros véritables ; il vouloit être pur & net, un Héros exempt d'avarice & du pillage des peuples vaincus, un Héros à laisser à ses soldats ce que les Héros du commun, & qui doivent tout à la fortune, réservent uniquement pour eux-mêmes. L'antiquité nous fournit trois ou quatre de ces hommes rares, & de là à M. de Turenne il y a un vuide de deux mille ans.

Ce grand homme, c'est de Régulus que je parle, trouvoit plus d'avantages dans la paix dont il étoit le maître, que dans la prise de Carthage. Deux grandes victoires le conduisirent aux portes de cette capitale. Il perd une bataille, mais si complette & si décisive, que tout ce qu'il avoit gagné par ses victoires, s'évanouit par sa défaite. Je ne pense pas qu'il s'en soit guéres vû de plus finies, ni de victorieux qui ait poussé plus loin ses avantages.

Les Généraux d'armées, habiles & expérimentez, mais que l'intérêt & la passion de s'enrichir, ou de se rendre plus considérables à leurs Princes, fait agir plutôt que l'amour de la gloire & le bien de leur patrie, ne sont pas toujours d'humeur à se trop presser, ils sont bien aises au contraire d'éloigner la paix. Ils font de leur mieux au commencement d'une guerre, pour établir leur réputation, & la mettre en bonne posture : ou, pour mieux dire, ils font le moins lorsqu'ils peuvent le plus ; & ce moins qui consiste dans une victoire qui ne décide rien, ou qui méne à fort peu de chose, n'est pas compté pour peu à la Cour, & même à l'armée, où il n'y a qu'un très-petit nombre de gens capables de juger, si le Général victorieux pouvoit aller plus loin qu'il n'a fait. Ceux qui écrivent à leurs amis de la Cour qu'il le pouvoit, ne sont pas toujours crûs ; s'ils font quelque impression, ce n'est que dans l'esprit de peu de personnes. Le Prince conviendra que le victorieux pouvoit rendre l'action plus complette, mais il ne l'en blâme pas, parce qu'il n'y soupçonne pas de malice. Qui pourroit se l'imaginer ! L'ennemi repoussé & chassé du champ de bataille, le canon pris ou en partie, un certain nombre de drapeaux & de prisonniers, tout cela éblouït & couvre tout de telle sorte, qu'on lui est trop obligé, bien loin de trouver à dire à sa conduite. Encore une fois, une seule victoire qui peut décider d'une guerre dès la premiere campagne, ou dès la seconde, n'est pas du goût de ces Messieurs. N'ont-ils pas raison ?

Une victoire décisive qui ne nous laisse plus rien à faire, ne donne pas le titre de grand & d'excellent Capitaine ; au lieu que plusieurs avantages remportez dans l'espace de plusieurs campagnes, sans aller aussi loin que Xantipe, mettent en grande réputation, & au rang des grands hommes. Il vaut donc mieux laisser quelque queue aux succez d'une campagne, que de la couper tout d'un coup. Il vaut mieux porter pour excuse la maxime de Scipion, *qu'il faut faire un pont d'or à l'ennemi vaincu*. Echapatoire ordinaire des Généraux, qui cherchent moins à finir la guerre qu'à l'éterniser ; & cette maxime, presque toujours mal appliquée, & dont l'Auteur ne s'est jamais servi, est la cause éternelle de l'inutilité des batailles ; ceux qui craignent la paix n'ont garde de pousser au complet, de peur de réduire l'ennemi dans la nécessité de la demander.

Le reproche qu'on a fait à plusieurs Capitaines qui n'ont vaincu qu'à demi, lorsqu'ils étoient en état de tout faire, n'est pas toujours aussi mal fondé que l'on diroit bien. Si tel, disent les gloseurs, avec un peu de hardiesse & de grandeur d'ame, eût profité de ses victoires, il étoit en passe de réduire ses ennemis à demander la paix, & très humblement ; où il lui étoit libre de se déborder dans son païs, & d'y faire de grandes conquêtes. Il est vrai que cette médisance est une selle à tous chevaux, &

les Carthaginois à la paix. Il fut écouté avec plaisir. On lui envoia les principaux de Carthage, qui conférérent avec lui ; mais loin d'acquiescer à rien de ce qu'on leur disoit, ils ne pouvoient sans impatience entendre les conditions insupportables (a) que le Consul vouloit leur imposer. En effet Régulus

qu'elle s'applique à tous ceux qui ont fait de grandes actions ; mais combien entend-on de semblables médisances, que ceux qui se sont trouvez sur les lieux sont en état de justifier ?

Ceux qui ont blâmé le Maréchal de Luxembourg de n'avoir pas sçû profiter de la victoire de Fleurus, & qui lui ont appliqué le compliment qui fut fait à Annibal après la bataille de Cannes, l'ont fait à tort : j'apprendrois ce secret historique à mes lecteurs, mais il n'est pas encore tems. Je le réserve pour mes Mémoires, où l'on en trouvera bien d'autres.

Bien des gens ont accusé le Maréchal de Mont-Revel, qui étoit un Officier d'un très-grand mérite, d'avoir négligé de couper court à la guerre des Fanatiques lorsqu'il le pouvoit. On prétendoit que cette guerre étant une abondante moisson de pistoles pour le Général, il n'avoit garde de se trop presser. C'étoit la matiére des lettres & des discours de ses ennemis. Le sieur Tenien, Curé de Montpezat, lui proposa plusieurs fois les moiens de terminer cette affaire, d'exterminer & d'enveloper ces rebelles jusqu'au dernier dans le même piége. Bien loin de l'écouter, il s'en moqua, & le renvoïa à l'Office du jour, pendant qu'il s'amusa & fit son capital d'élever des potences dans Nismes, & d'y faire pendre une infinité de malheureux de tout sexe, qui n'avoient aucune part dans la rebellion. Il n'avoit d'autres crimes à leur reprocher, sinon qu'ils chantoient les Pseaumes. Il auroit pû se dispenser de tant de supplices, c'étoit faire un très-grand tort aux affaires du Roi ; car par ces éxécutions il anima encore plus les rebelles à courir à la vengeance de leurs freres, par une guerre sans quartier. Il eût mieux fait de courir au plus pressé. Cette conduite lui attira des ennemis en foule ; & les Ecclésiastiques s'étant mis de la partie, ils écrivirent à la Cour, qui lui renvoia toutes ces lettres, selon la politique du Ministére de ce tems-là, excellente pour ne jamais rien sçavoir de tout ce qui se passe dans les Provinces & dans les armées, on ne laissa pas que de révoquer ce Général, & d'envoier le Maréchal de Villars en sa place. Dès que Mont-Revel vit qu'il ne tenoit plus à rien, il eut recours à l'Office du jour, c'est-à-dire au Curé de Montpezat. Il écouta les avis de cet honnête homme, qu'on avoit si fort méprisé ; il se mit en campagne, avec son projet dans la tête ; & bien-qu'il ne le voulût pas éxécuter en entier, il ne laissa pas que de tailler en piéces une partie de ces scélérats, les autres aiant trouvé des issues qu'on négligea de fermer : de sorte qu'il laissa assez de besogne au Maréchal de Villars, pour mériter l'honneur d'avoir terminé une guerre si furieuse & si incommode. Celui-ci la finit d'autant plutôt, qu'il y alla du bon pied, & se gouverna par des maximes bien différentes de celles de son prédécesseur. Il se fit aimer & estimer de tout le monde par sa douceur & par sa conduite ; mais de peur que l'imagination de mes lecteurs n'aille trop loin, je les avertis que les ennemis du Maréchal de Mont-Revel ne lui rendirent pas toute la justice qu'il méritoit. Il ne fit rien de sa tête, il avoit des ordres ; le Conseil de Conscience s'étoit imaginé, que les éxemples d'extrême sévérité seroient d'un grand effet, & intimideroient ces furieux ; mais comme on s'apperçut que cela faisoit un effet tout contraire, on changea de batterie & de Général. Le Maréchal de Mont-Revel n'étant point coupable, fut envoié commander à Bourdeaux, où revenant dans son état naturel, il se fit autant aimer dans la province de Guienne, qu'il s'étoit fait craindre dans l'autre, contre son intention. Mes Lecteurs ne manqueront pas de croire ici que M. Tenien, après l'avis salutaire qu'il avoit donné, devint plus gros Seigneur que n'étoit un Curé de Montpezat. Car que ne méritoit pas un tel service, & que coûte-t'il à la Cour pour récompenser un homme d'Eglise ? Il faut les désabuser, le sieur Tenien demeura Curé comme devant.

(a). *Ils ne pouvoient sans impatience entendre les conditions insupportables qu'il vouloit leur imposer.*] Toutes les fois que je me représente cet air de hauteur & de mépris avec lequel Régulus traite de la paix avec les Députez de Carthage, & les conditions dures & insupportables qu'il

parloit en maître, & croioit que tout ce qu'il vouloit bien accorder, devoit être reçû comme une grace & avec reconnoissance. Mais les Carthaginois voiant que quand même ils tomberoient en la puissance des Romains, il ne pouvoit rien leur arriver de plus fâcheux que les conditions qu'on leur proposoit, ils se retirérent non seulement sans avoir consenti à rien, mais encore fort offensez de la pesanteur du joug dont Régulus prétendoit les charger. Le Sénat de Carthage, sur le rapport de ses Envoiez, résolut, quoique les affaires fussent désespérées, de tout souffrir & de tout tenter, plutôt que de rien faire qui fût indigne de la gloire que leurs grands exploits leur avoient acquise.

veut leur imposer, comme s'il ne leur restoit d'autres ressources pour se sauver, que de se rendre à la discrétion du vainqueur: toutes les fois, dis-je, que je pense à cette conduite du Romain, & à quoi il est assujetti lui-même peu de tems après, cela me rappelle une maxime d'Esope. On lui demandoit quelles étoient les occupations ordinaires de Jupiter. *Il abaisse les choses hautes*, répondit-il, *& éléve les choses basses*. Voilà en deux mots l'abrégé de l'histoire humaine. Le monde est un véritable jeu de bacule, & ceux qui y jouent les premiers rolles y réüssissent le mieux. Ils commencent, ils finissent, ils se relévent & retombent. Heureux ceux qui voient ce jeu sans être obligez d'y prendre part.

Les Députez de Carthage se retirent indignez des propositions du Proconsul. Ils aiment mieux périr les armes à la main, *que de subir la pesanteur du joug dont il prétendoit les charger*. Le mépris qu'il semble qu'on fait de nous, produit des effets surprenans dans les hommes véritablement courageux, quoique vaincus & atterrez. Les ressources naissent souvent des grands périls, & de l'extrémité de nos affaires. Régulus s'imagine follement que la prise de deux villes & deux grandes victoires gagnées, l'une sur mer & l'autre sur terre, réduiront ses ennemis à se soumettre à tout ce qu'il lui plaira de leur imposer. Il n'envisage que ce qu'il y a de triste & de fâcheux dans ceux avec lesquels il traite, sans penser au jeu de bacule, & combien le parti des désespérez, à quoi l'on nous oblige, nous éléve & abaisse les autres.

C'est ce qui arriva aux alliez contre la France, aux négociations de Gertruydemberg en 1710. Se peut-il rien voir de plus conforme à celles de Rome & de Carthage? Ils nous proposent des conditions honteuses & impossibles; nous leur en proposons d'autres qui lévent cette impossibilité, sans en ôter la honte & le deshonneur; elles étoient tristes & fâcheuses. Mais la nécessité nous les extorque, ou plutôt l'ignorance de nos ressources. Nous n'envisagions que nos disgraces passées, sans en connoître la cause, ni les moiens de les reparer, & ces moiens étoient aisez en changeant notre façon de faire la guerre, & en usant d'une politique un peu moins timide: car c'est par là que nos maux parurent tout à découvert, quoiqu'ils fussent moins grands que le bruit de la renommée ne les faisoit. Nous proposons des conditions fort au dessous de nos forces, & ausquelles nos ennemis ne s'étoient jamais attendus; car ne tenions-nous pas alors au bout de nos armes la ressource dont les Carthaginois s'étoient servis? N'avions-nous pas un Xantipe en France dans le Maréchal de Villars, comme les Carthaginois en Afrique? Les alliez sont surpris de nos propositions sans le faire paroître. Ils nous croient aux derniers périls. Ils s'imaginent que nous nous soumettrons à quelque chose de moins supportable. Ils appesantissent tous les jours le joug par des demandes plus onereuses; elles deviennent enfin ridicules. Il ne s'agit de rien moins que de détrôner un Roi légitime: & si l'on demande quel étoit le véritable objet, & les différentes vûes de chacun des liguez contre les deux Couronnes, on répondra la trop grande puissance de la France; mais dans le fond c'étoit le partage imaginaire de la Monarchie Espagnole à l'égard des Indes, & l'affoiblissement de

l'autre par la cession de nos conquêtes. Ils partagent la peau de l'ours. Ils l'ont blessé, mais il n'a pas reçû de coup mortel. On le croit mort à Gertruydemberg, il leur échape peu de tems après. Lorsqu'ils croient le tenir, ils le voient revenir sur la voie, reprendre de nouvelles forces, & regagner les campagnes & le fort d'où il a été chassé.

L'orgueil de nos ennemis est tel, qu'à peine daignent-ils nous parler: semblables à ce Romain, dont parle Tacite, qui ne daignoit jamais parler à ses esclaves, de peur de souiller sa langue. Ils se font longtems attendre au Congrez. A la maniere des Empereurs Romains, il faut leur écrire. On ne vit jamais tant de superbe. Un ou deux Députez de Hollande font le personnage de Régulus, ils nous imposent les conditions les plus dures de leur part, comme de celle des Puissances unies contre nous, dont ils seront bientôt les dupes. *Ils parlent en maitres.* Ils croient *que tout ce qu'ils nous accordent doit être reçû comme une grace, & avec reconnoissance.* La dureté des conditions, ausquelles ils vouloient nous soumettre, fit notre salut, comme elle fit celui des Carthaginois. On les rejette avec indignation. Nos Plenipotentiaires se retirent; & quoique nos affaires semblassent désespérées, on trouva des ressources ausquelles on ne se seroit jamais attendu. Le changement du Ministére dans la guerre, comme dans les Finances, renouvelle la face des affaires, & la défection des Anglois du parti de la ligue nous remit sur nos avantages. L'action de Denain renversa toutes les espérances, & fit expirer cette ligue formidable. Je ne vois rien de plus mortifiant pour nos ennemis, & de plus glorieux pour la France accablée de leur nombre. Ils vouloient tout à Gertruydemberg, peu s'en faut qu'ils n'aient rien à Utrecht. La paix se fait, & chacun se trouve dans une égale condition de ruine & d'épuisement.

Ce qui est arrivé par la suite, entre la France & l'Espagne, a fait voir aux Hollandois, (les auteurs & les premiers mobiles de cette guerre,) qu'ils avoient mal raisonné, & ignoré leurs véritables intérêts. Qu'ont-ils fait que changer de voisin contre un autre qui n'est pas moins redoutable, le seul qui ait profité dans cette guerre, & dont la puissance est fort au dessus de celle qu'avoit la France sous le regne de Louis XIV. Concluons de tout ceci, que lorsqu'un ennemi victorieux offre des conditions onereuses au vaincu, & qu'il veut tout avoir, il faut se résoudre à tout perdre. Régulus avoit écrit à Rome qu'*il tenoit les portes de Carthage comme scellées par la crainte.* Il la regarde comme une conquête qui ne lui peut échaper. Il veut tout avoir & ne rien perdre, & fait si bien par ses hauteurs, qu'il réduit ses ennemis au parti des désespérez. Ils se resolvent à se sauver, ou à tout perdre. Ils se sauvent effectivement; le désespoir fait leur salut, & l'orgueil de Régulus la perte de sa liberté, celle de sa gloire & de sa réputation, & la ruine entiére de son armée.



OBSERVATIONS

Sur la bataille d'Adis.

§. I.

Polybe trop concis dans l'abrégé qu'il fait de cette action. Importance de connoître les lieux quand on écrit l'histoire.

Polybe passe fort légérement sur cette bataille. Il écarte plusieurs circonstances essentielles, & ces circonstances me font extrêmement regretter ce qu'il auroit pû nous apprendre d'une action si célébre. Car tout ce qui opére des surprises d'armées, est très-précieux & très-interessant dans l'histoire. Ce sont des morceaux qu'on ne sçauroit étendre ni conserver avec trop de soin. C'est, je pense, dans ces seuls cas qu'un Historien abreviateur peut se permettre la liberté de s'écarter, & de courir au large tant qu'il lui plaît. On s'étonnera peut-être que j'ose qualifier Polybe d'Historien abreviateur; il l'est sans doute dans ses deux premiers Livres: car il nous avertit dès l'entrée, qu'il ne les donne que pour servir d'introduction à sa grande histoire. On avouera pourtant que sa marche n'est pas toujours égale. Il fait souvent des haltes très-longues en des endroits où elles auroient pû être plus courtes. On ne doit pas le trouver mauvais. Mais n'eût-il pas mieux vallu qu'il s'arrêtât uniquement sur les faits d'où dépendent les événemens les plus extraordinaires & les moins prévûs?

La bataille d'Ecnome est un grand sujet, & décide d'un grand dessein. Aussi la représente-t-il dans toute son étendue. Cela est en sa place. Mais celle d'Adis méritoit-elle moins d'être décrite avec la même éxactitude? Je ne sçai pourquoi il se resserre si fort sur un fait si rare; car puisqu'il avoit voiagé exprès, & s'étoit porté sur les lieux, où s'étoient passées les grandes actions, pour ne rien écrire dans son histoire qui ne fût conforme à la vérité; combien nous auroit-il pû dire de choses qu'il nous laisse à deviner? Puisqu'il avoit voiagé en Afrique, selon qu'il le dit lui-même, rien ne l'empêchoit de se porter à Adis, d'en examiner les environs, & la colline sur laquelle les deux armées combattirent; il lui eût alors été aisé de mettre en usage ses propres conjectures, de juger du projet de l'entreprise, & de la disposition des deux armées par celle des lieux. Un homme du métier, habile & expérimenté, est capable de suppléer par ce qu'il voit, à ce qui n'a pû venir à sa connoissance, ou à ce qu'il n'a pû comprendre dans les memoires ou les lettres des Officiers particuliers, ou des Généraux d'armées. L'inspection des lieux aide extrêmement un Historien militaire, tout s'éclaircit & tout se débrouille à la vûe des objets. Un Officier qui veut écrire l'histoire de son tems, n'a pas un meilleur parti à prendre. Qui voudroit écrire le combat de Fribourg, de Senef, ou la bataille de Malplaquet, n'en écriroit jamais avec éxactitude s'il ne prenoit ce parti. On lit alors avec beaucoup

de plaisir, on est comme transporté sur les lieux. Qu'on lise Herodote, Thucydide, Xenophon, Polybe luimême; car il ne tombe pas toujours dans le défaut que je lui reproche ici; & pour venir jusqu'à notre tems, qu'on lise l'Auteur anonime des deux dernieres campagnes de M. de Turenne, Auteur qui pour le moins va du pair avec les grands hommes que je viens de citer; on verra, à n'en pouvoir disconvenir, combien la connoissance des lieux répand de clarté & d'agrément dans le récit d'une action militaire.

Polybe a donc grand tort d'avoir manqué d'éxactitude dans une action aussi célébre que celle d'Adis: car il n'est rien de plus rare qu'une surprise que l'on tente sur une armée. Malgré tout cela, ce qu'il nous apprend de cette grande action, n'est pas si peu considérable, qu'on n'y puisse faire des observations. C'est ici une occasion de traiter des surprises d'armées: & cette matiere est si curieuse & si importante, qu'il ne peut se trouver trop d'occasions de l'aprofondir.

§. II.

Inutilité d'une armée de secours quand elle reste dans l'inaction, quelque poste qu'elle occupe.

APrès la prise d'Aspis, Régulus songea à ne laisser aucune place derriére lui, qui pût l'inquiéter dans le dessein qu'il avoit de marcher à Carthage. Il s'approche d'Adis dont il fait le siége. Sur ces nouvelles les Généraux Carthaginois se mettent en campagne, avec une armée plus propre à tenir les plaines, qu'à combattre dans un païs de montagnes très-âpres & très-difficiles. Il leur importoit de les traverser pour aller à l'ennemi, & secourir la place; ils s'y déterminent, & les passent heureusement. Les voilà arrivez, & sur les hauteurs qui bordoient la plaine; rien ne les empêchoit d'y descendre, & d'attaquer les Romains dans un païs favorable à la cavalerie & aux éléphans. Ils n'en font pourtant rien, & le tems s'écoule. Ils s'étoient campez sur une hauteur très-avantageuse, & d'un accès très-difficile, comme s'ils n'étoient venus que pour faire voir à l'ennemi qu'ils s'entendoient parfaitement dans la science des postes, & lui apprendre par leur inaction ce qu'il y avoit de mieux à faire pour se délivrer de leur voisinage.

Quel pouvoit être leur dessein? Je ne sçaurois bien le dire; l'entreprise hardie de Régulus me feroit assez soupçonner qu'il craignoit qu'on ne lui coupât les vivres, si cela n'étoit déja fait. Ne craignit-il pas plutôt qu'on ne jettât quelque secours dans la place? Je le croirois assez: car si les Romains eussent perdu le chemin de leurs vivres, Polybe n'eût pas manqué de nous en informer; ce ne sont pas là des faits, qu'un Historien aussi éxact que le nôtre, puisse jamais écarter, s'il les sçait. Disons plutôt que Régulus eut affaire à de très-mal-habiles Généraux, qui s'imaginérent qu'il leur suffisoit de jetter un secours dans la place. C'est quelque chose en apparence; par là on incommode, on inquiéte & harcéle les assiégeans: mais tout cela dans le fond ce n'est rien, quoiqu'on s'imagine aujourd'hui que ce soit beaucoup. Qu'y gagne-t-on lorsqu'on a en tête un ennemi opiniâtre qui ne céde point, & qui foule aux pieds tous les obstacles, quelque insurmontables qu'ils paroissent? Qu'en arrive-t-il? On retarde de quelques jours la prise de la place, & puis c'est tout. Si les Carthaginois n'avoient passé les montagnes que dans le dessein de faire

un tel coup, cela me semble bien peu sensé dans une telle conjonćture. Le voisinage d'une armée de secours, qui arrive subitement, & qui reste ensuite dans l'inaction, est un avertissement aux assiégeans de prendre de bonnes mesures, & de se tenir sur leurs gardes; c'est d'abord la premiere chose à quoi l'on pense: après qu'on est délivré de ces précautions incommodes, on pense à faire plus, parce qu'on nous donne tout le tems de chercher & d'imaginer, s'il n'y auroit pas quelque chose de mieux à faire, & on n'imagine pas inutilement. On tâche d'être bien au fait des forces de l'ennemi, on fait reconnoître la nature & la situation du païs pour aller à lui, & celle de son poste; on s'apperçoit enfin qu'on peut entreprendre dessus, & l'on s'y résout.

Le Consul Romain s'apperçut bientôt que la plus grande partie des forces des Carthaginois étoient inutiles dans le poste qu'ils occupoient. Il conclut de là que des gens, qui se gouvernoient de la sorte, avoient bien moins d'envie d'engager un combat que de l'éviter. A la guerre on ne juge pas autrement de pareilles conduites.

Les Généraux Carthaginois se crurent très-bien & très-avantageusement postez. Les camps, qui nous paroissent les plus assurez, les plus impraticables, & d'un abord le plus difficile, sont ordinairement ceux qui prêtent le plus à la surprise, & sur lesquels l'on entreprend avec plus d'assurance de réussir. Cette maxime est incontestable. Je ne fais aucun doute que nos gens de la montagne n'en avoient jamais ouï parler. Ils ne pensérent à autre chose qu'à inquiéter les Romains dans leur camp, dans leurs fourages, ou dans leurs vivres, objet bien mince pour des forces si considérables. Mais ceux-ci, qui n'étoient pas d'humeur à laisser prendre aucune sorte d'avantage sur eux, & qui craignoient d'ailleurs que leurs ennemis ne se ravisassent, & ne descendissent dans la plaine, songent à une entreprise sur leur camp qui ne leur parut pas inabordable.

§. III.

Surprise du camp des Carthaginois par les Romains. Exemple de pareille surprise dans la guerre d'Alexandrie. Plus de gloire à entreprendre deux choses, quand on le peut, que de se borner à une seule.

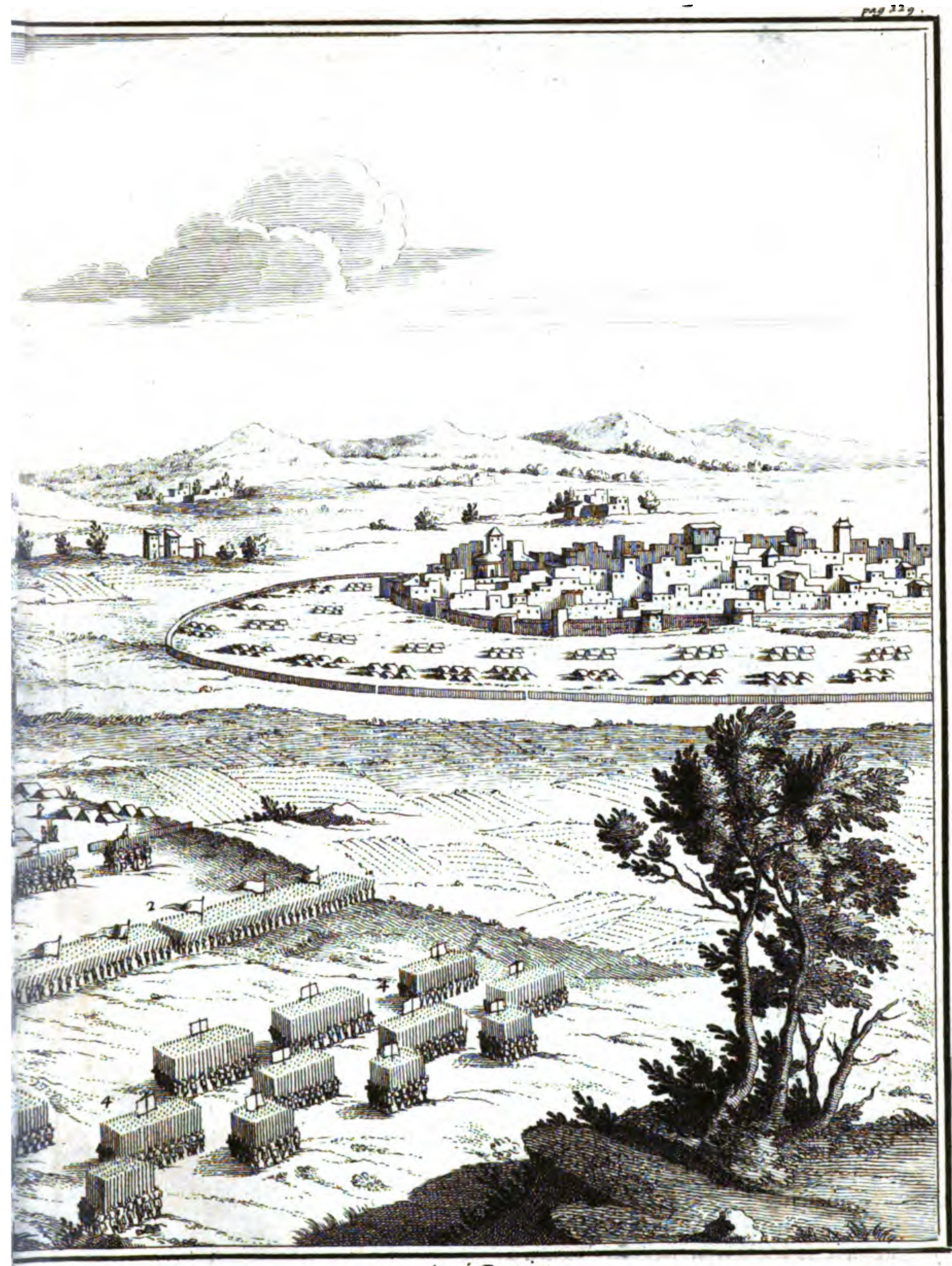
On ne peut guére raisonner que sur des conjećtures à l'égard de la situation du camp des Carthaginois, & de la disposition des deux armées. Il s'agit ici d'une surprise: mais il paroît par le commencement & par les suites du combat, que l'armée de Carthage eut le tems de se former sur la pente de la hauteur du côté de la plaine. Je ne laisse pas, par le peu que nous dit Polybe, de me former une assez bonne idée de la situation des lieux, pour regler à peu près là dessus l'ordonnance des deux armées dans l'attaque comme dans la défense; la tactique de ces deux peuples nous étant assez bien connue.

Le Général Romain aiant fait reconnoître, & reconnu peut-être lui-même, & la hauteur & le païs, pour aller à l'ennemi, *conçut fort bien*, dit notre Auteur, *que ce qu'il y avoit de plus fort & de plus à craindre dans l'armée des ennemis, étoit rendu inutile par la situation des lieux.* Il craignoit d'ailleurs qu'ils ne se rassurassent en présence d'une armée qu'on redoute dans l'éloignement, lorsqu'on a l'esprit frapé des défaites & des infortunes précédentes: mais que l'on



2. Armée Cartaginoise en bataille sur la pente de la Montagne.
3. Corps détaché de l'Armée Romaine sur les derrieres du Camp Cartaginois.

BATAILLE



E D'ADIS.

4. *Armée Romaine.*
5. *Fuite des Cartaginois.*

l'on cesse de craindre lorsqu'on en est proche, & que l'on se familiarise, pour ainsi dire, avec elle. Plutarque a raison de dire dans la vie de Marius, *que dans les choses terribles la nouveauté ment beaucoup à l'imagination, & lui fait paroître des choses qui ne sont point, & que l'accoutumance au contraire fait perdre aux choses naturellement les plus terribles, la plus grande partie de ce vain épouvantail qui fait notre effroi.* En effet lorsqu'on craint moins on voit les choses avec un esprit plus libre, & l'on en juge plus sainement; c'est-à-dire, que le jugement augmente à mesure que la peur diminue. Si les Romains, qui voioient tout ce que l'ennemi pouvoit faire, eussent attendu que l'un eût pris la place de l'autre, ils eussent été attaquez tout les premiers; il falloit diligenter & presser l'éxécution de leur entreprise, c'est à quoi le prévoiant & vigilant Consul ne manqua pas.

Il détache un grand corps de son armée, avec ordre à celui qui le commandoit de prendre un grand circuit, & par des routes détournées de gagner les derrieres de la montagne, sur laquelle l'ennemi étoit campé, & de mesurer si bien son tems qu'il pût arriver peu après que l'affaire seroit engagée du côté de la hauteur qui regardoit la plaine. Il s'attendoit bien que les Carthaginois, ne craignant rien de ce côté-là, feroient tous leurs efforts de l'autre, & y feroient passer toutes leurs forces. Il ne se trompa pas dans ses conjectures.

Ceux qui devoient tourner la montagne, dûrent sans doute partir plutôt & arriver avant le jour, & le gros de l'armée plus tard : cette affaire se passa un peu avant le jour, selon toutes les apparences.

Ce n'est pas assez à une armée, pour n'être pas surprise, que d'avoir le tems de se former & de se mettre en bataille devant un ennemi, de la marche duquel elle n'a eu aucunes nouvelles. Il faut outre cela, qu'on soit si bien sur ses gardes, que l'on soit préparé à tout événement. Lorsqu'on se précautionne de la sorte, le soldat ne s'étonne point. Les Carthaginois (2) attendent les Romains sur la pente de la montagne, avec l'avantage de la hauteur qu'ils avoient sur eux; ceux-ci la montent en hâte, les Carthaginois les attendent de bonne grace. Lorsqu'ils commencent à monter, qui est le tems propre pour le choc, se voiant alors dans leur avantage, ils fondent d'enhaut avec tant de poids & de vigueur, qu'ils les font plier, & les ménent battant jusqu'au bas. Cette affaire alloit devenir fâcheuse, si les troupes (3) qui devoient tourner la montagne, & attaquer les derriéres du camp, ne fussent arrivées sur ces entrefaites, si à propos, & avec tant de bonheur, qu'elles trouvérent cet endroit presque dégarni, & donnant par là sans beaucoup de résistance, elles entrérent dans le camp. Les Romains (4), qui venoient d'être repoussez dès la premiere attaque, avertis que leurs gens sont maîtres du camp, & du sommet de la hauteur, se rallient & recommencent un nouveau combat. Les étrangers soudoiez, qui combattoient de l'autre côté, apprennent avec surprise que les ennemis sont dans le camp, & que ce qu'il y a de plus redoutable dans leur armée est rendu inutile par le désavantage du lieu, & l'embarras du camp & des équipages. Ils s'étonnent & se découragent. La confusion se met bientôt dans ces troupes, qui craignant d'être prises à dos, abandonnent la hauteur, & s'enfuient à l'exemple des autres

qui ne rendirent aucun combat. L'entreprise de César sur le camp de Ptolomée aura sa place dans ces observations, pour faire connoître aux Généraux d'armée qu'on ne tente jamais en vain sur une armée qui compte uniquement, & qui met toutes ses espérances sur l'avantage de son poste.

On ne pouvoit aborder du camp du Roi, dit César, *que par deux endroits; l'un du côté de la plaine, dont l'accès étoit très-facile, mais défendu par le plus grand nombre des ennemis, & les plus vaillans; l'autre du côté du Nil, par un petit intervalle qui étoit entre la rivière & le camp: mais on avoit à dos leurs vaisseaux, qui étoient bordez de gens de trait. César voiant avec quelle ardeur ses gens donnoient de part & d'autre, sans aucun fruit, & aiant pris garde que la face du camp, qui étoit sur le haut de la montagne, étoit comme abandonnée, à cause de l'avantage du lieu: outre que ceux qu'on y avoit mis pour la défendre, soit par valeur ou par curiosité, étoient descendus vers le lieu où l'on combattoit; il envoia de ce côté-là Corfulenus avec des troupes, qui tournerent la montagne, & donnerent par là avec tant de vigueur, que les ennemis qui combattoient de l'autre côté, étonnez du bruit qu'ils entendoient à leurs épaules, abandonnerent la défense pour se sauver deçà delà. Le camp fut donc forcé de tous côtez presque en même tems: mais premiérement, par l'attaque de Corfulenus, brave & expérimenté Capitaine, qui s'étant rendu maître du sommet de la montagne, vint fondre sur les ennemis, & en fit un grand carnage.* Ne diroit-on pas que cette entreprise de César est copiée d'après celle de Régulus?

Cette action du Consul Romain fut conduite avec tout l'art & la sagesse possible. Quoiqu'elle soit peu rare, on n'y est pas moins nouveaux toutes les fois qu'on s'avise de pareils desseins. Celui-ci nous fait voir la vérité de cette maxime, que lorsqu'un Général peut entreprendre deux choses à la fois, il est infiniment plus glorieux de les exécuter toutes deux, que de s'arrêter à une seule: attaquer l'ennemi lorsqu'on le peut sans abandonner son siége, est une chose qui n'appartient qu'aux Généraux d'intelligence peu commune, quoique ces occasions se présentent assez souvent pendant le cours d'une guerre, & qu'il ne soit rien de plus aisé que de les faire naître; mais il est rare de trouver des Généraux qui aient assez de hardiesse & de capacité pour en profiter.

Il y a pourtant des cas où ces sortes d'entreprises seroient très-imprudentes & très-blamables: & cela arrive lorsqu'on se trouve engagé dans le siége d'une place importante, dont la prise nous paroît certaine, & les suites plus heureuses que le gain d'une bataille toujours incertain. On ne court jamais ces risques lorsqu'on a des vivres & des munitions de guerre en abondance, & que l'on est assuré par de bonnes lignes contre les attaques de ceux du dehors; en ce cas il est de la prudence de se tenir clos & couvert dans ses retranchemens, & de suivre l'objet principal, qui est la prise de la place. C'est une maxime dont on ne sçauroit guére s'écarter; mais comme les cas ne sont pas toujours les mêmes à la guerre, que ce qui est vrai à certains égards est faux à certains autres, & que tout dépend presque du tems, des lieux, des occasions, de la nature de nos forces, & des diverses conjonctures, c'est au Général habile, & qui n'est point contraint par la nécessité d'agir contre ces maximes, d'examiner & de se déterminer sur

ces différens cas ; mais la principale de toutes est de ne rien entreprendre, si l'on n'a pour but des avantages solides & réels ; enfin de ne rien hazarder sans des raisons évidentes, & dont on puisse se promettre un succès heureux. On peut mettre dans ce rang les surprises d'armées. Je ne dis pas qu'il ne faille rien hazarder, je suis trop éloigné de ce principe. En effet si l'on s'arrêtoit à tous les obstacles qui se présentent, & qu'on allât toujours à tâtons & la sonde à la main, comme cela ne se voit que trop parmi les Généraux de circonspection outrée, on ne feroit, on n'éxécuteroit jamais rien ; mais lorsqu'on roule sur de grandes pensées, que l'on connoît ses forces, bien moins par le nombre que par le courage & la bonne volonté, & qu'enfin l'on se connoît soi-même, & dequoi l'on est capable, on est en état de tout entreprendre, & d'éxécuter plusieurs choses à la fois, comme Régulus & une infinité de grands Capitaines, qui joignent à beaucoup de courage & de hardiesse, l'intelligence profonde & un génie fin & rusé.

§. IV.

Parallèle de la bataille d'Adis & de celle de Spire, par M. le Maréchal de Tallard.

L'Action du Consul Romain me fait souvenir d'une autre d'un Consul moderne, laquelle vaut bien celle de l'ancien. Ce premier à la tête d'une armée, & un Maréchal de France à la tête d'une autre, ne diffèrent entr'eux que de nom, à cela près leurs fonctions & leur pouvoir sont les mêmes à la guerre. Leurs actions, leur courage & leurs vertus, comme leurs disgraces, ont assez de rapport ensemble. J'entends par le Consul moderne le Maréchal de Tallard. Si celui-ci n'a pas gagné trois batailles comme l'autre, il s'est acquis dans la plaine de Spire une couronne qui vaut bien celle d'Adis. Nous ne nous étendrons pas beaucoup sur cette action, mais nous nous y prendrons de sorte que l'on en connoîtra tout le mérite.

Ce Général aiant assiégé Landau en 1703. M. de Nasseau-Welbourg, qui commandoit l'armée des alliez contre la France, apprenant que cette place étoit réduite à l'extrémité, força plusieurs marches pour arriver à tems, & la secourir. M. de Tallard informé de tous ces mouvemens, & de la jonction du corps que commandoit M. le Prince de Hesse, aujourd'hui Roi de Suéde, à celui de M. de Nasseau, se garda bien d'attendre que les ennemis s'approchassent de son siége. Mille raisons l'obligeoient de leur épargner une partie du chemin, & d'aller à leur rencontre plutôt que de les attendre dans ses lignes. La grandeur de la circonvallation, la force de la garnison contre laquelle il falloit se précautionner, la marche pesante de Pracontal, qui accouroit à son secours, ne l'inquiétoit pas tant que la crainte où il se trouvoit qu'on ne lui coupât les vivres : ajoutez encore cette attention incommode que donne la crainte & la nécessité d'être continuellement sur ses gardes, lorsque nos forces sont divisées dans une investiture d'une grande étendue. Ces considérations, & sur tout son courage, ne le laissérent pas un moment en doute sur ce qu'il avoit à faire pour se délivrer de ses inquiétudes. Il attendoit le corps que menoit Pracontal, dont il n'avoit aucunes nouvelles, quoiqu'il le sçût en marche ; il n'étoit pas mieux informé de celle des ennemis, quoiqu'il sçût bien qu'ils

tiroient droit à lui à grandes journées. Sur ces entrefaites arrive un homme de Maïence, qui lui étoit envoié de bon lieu. Il lui apprend que les ennemis ne sont qu'à deux marches de lui, & qu'il les aura bientôt sur les bras. Je laisse à juger quelle dût être sa surprise, lorsqu'il pensa que Pracontal n'avoit pas joint. Son dessein étoit d'aller au-devant de l'ennemi, & de lui épargner la fatigue de venir à lui. Mais s'ébranler avec tout ce qu'il avoit de forces, & marcher à l'ennemi, sans être auparavant assuré de la vérité de cette nouvelle, ç'eût été une très-grande imprudence. Il ne connoissoit point le donneur d'avis, il ne portoit aucune lettre, ni aucune marque de celui qui l'envoioit. La guerre est un païs de piéges, de défiance & de soupçons. Il dit donc à cet homme, que si la nouvelle qu'il venoit de donner étoit véritable, il lui feroit compter trois cens pistoles sur le champ, & que si elle étoit fausse, il le feroit brancher sans miséricorde : l'autre y consent. On le fait garder à vûe. L'avis fut bientôt confirmé de plusieurs endroits. Tallard prend alors son parti, décampe de devant Landau, après avoir assuré sa tranchée, & va camper le 14. Novembre à un poste très-avantageux, où Pracontal le joint avec sa cavalerie, si foible qu'il avoit à peine dix-huit cens chevaux, mais l'infanterie ne pût joindre ce jour-là.

Le 15. il léve son camp, & marche droit aux ennemis à Spire, & sur les bords du Spirbak. La jalousie de ce passage l'inquiétoit trop pour n'y pas courir. Il apprenoit que les ennemis y étoient arrivez ; il ne doutoit point qu'ils ne précipitassent le passage, pour entrer dans la plaine de Spire, & que de là ils ne marchassent à lui ; mais il les faisoit plus habiles, plus prévoians, plus précautionnez, & plus mesurez dans leur conduite qu'ils ne l'étoient effectivement. Il espéroit de les prévenir sur cette riviére, ou de les combattre à demi passez ; au pis-aller c'étoit de courre les risques d'une bataille rangée en belle plaine, où le nombre fait beaucoup, & il étoit plus foible d'un tiers que les ennemis ; mais comme il étoit plus fort en habileté, & que la nécessité s'y joignoit encore, il se résolut à tout ce qui en pourroit arriver. Il part donc & va aux ennemis avec toute la hâte possible, non sans pester & sans jurer contre Pracontal. Son infanterie n'étoit pas arrivée, le tems pressoit, il le voioit bien, & il y parut aussi par la célérité de sa marche ; mais quelques mesures qu'il prît, cette marche ne pouvoit manquer de laisser une queue, & de rompre l'union des colonnes d'infanterie.

Les Généraux ennemis ignoroient absolument les desseins du Général François ; cela n'est pas bien surprenant : mais on aura de la peine à concevoir qu'ils ne s'en défiassent pas. Si cette pensée leur eût passé par la tête, il leur étoit très-aisé de se délivrer de leur doute ; ils eussent d'abord commencé par détacher des partis de cavalerie, pour en sçavoir des nouvelles : quand même ils auroient été assurez que le Maréchal n'auroit pas la hardiesse de sortir de ses lignes, pas même de les y attendre, car ils s'étoient imaginez que leur arrivée jetteroit tant de terreur dans le cœur des assiégeans, qu'elle les obligeroit de lever le siége : quand même nous aurions été les gens du monde le moins à redouter, il n'étoit pas moins dans l'ordre d'envoier aux nouvelles ; ils firent moins que cela : car après avoir établi leurs ponts sur

le Spirbak, & commencé à faire défiler leurs troupes, bien loin de profiter du tems, dont ils avoient fort peu de reste, pour reconnoître le païs, & choisir un champ de bataille, ils négligérent les précautions ordinaires, comme s'il n'y eût pas eu plus à craindre au-delà de la riviére qu'en deçà, après l'avoir passée. Ils se doutoient si peu de ce qui devoit arriver, qu'ils se mirent à festiner & à boire, & l'on prétend que la plûpart haussérent si furieusement le tems, comme on dit, que leur raison s'en trouva beaucoup alterée. Au plus fort de leurs brindes, un Meûnier vient les avertir que l'armée de France paroissoit, & qu'elle étoit prête à fondre sur eux: on n'y ajouta aucune foi. Un moment après on apprit encore qu'on découvroit aux gardes un grand corps de cavalerie & de l'infanterie, qui se formoient sur le bord de la plaine, & que l'on voioit en même tems une très-grande poussiére qui s'élevoit sur le chemin de Landau; qu'ils avisassent à ce qu'ils avoient à faire, & qu'ils ne doutassent nullement que ce ne fût l'armée de France, qu'ils auroient bientôt sur les bras. Cette nouvelle inopinée dérangea furieusement le festin; dès-lors leur soif s'éteignit, & toutes ces idées de secours, d'attaque de lignes, & de siége levé à leur venue, s'évanouirent comme une ombre, dès que le Maréchal de Tallard commença d'entrer dans la plaine & de s'y former. Tout ce qu'il y avoit de gens sages dans l'armée ennemie, jugérent bientôt par la contenance de leurs Chefs, par leurs incertitudes, qui ne pronostiquoient rien de bon, & par l'embarras de leurs ordres, qui marquoit encore pis, que la tête leur avoit tourné, & que leur surprise étoit toute manifeste.

M. de Tallard ne se crut pas moins surpris. Il s'imagina d'abord qu'il alloit avoir en tête un ennemi préparé à le bien recevoir, & qui l'attendoit en bataille. Il s'avance pour reconnoître leur disposition & leur contenance, & voir à l'œil quel conseil il devoit prendre. On peut juger de son inquiétude, car à peine la moitié de son armée étoit-elle arrivée; ce sont de tristes quarts d'heures: mais il se rassura bien vîte par l'observation de leurs manœuvres, & de l'irrégularité de leurs mouvemens; ils commençoient de se ranger & de se former, mais il s'en falloit bien qu'ils le fussent; ce qui dénotoit assez leur surprise & l'embarras où ils se trouvoient. Il vit bien qu'il n'en avoit pas beaucoup à craindre, & qu'il avoit du tems assez pour attendre le reste de ses troupes, qui arrivoient par intervalles & à la file, suite naturelle de la promptitude de sa marche, étant impossible qu'une queue de colonne puisse jamais suivre une tête qui marche au grand pas: je parle ici de l'infanterie, car à l'égard de la cavalerie elle entra presque entiére dans la plaine, la droite au Rhin, & la gauche vers le ruisseau du Spirbak, où l'on fut obligé de former une potence: l'infanterie du siége, qui avoit été relevée par celle de Pracontal, n'étant pas encore arrivée pour remplir le terrain jusqu'au ruisseau.

La tête des colonnes de notre infanterie commençoit de se former & de remplir l'espace & le terrain entre les deux aîles de notre cavalerie, mais la queue n'en étoit pas loin. A mesure que les brigades arrivoient, on les mettoit en bataille dans le terrain où elles se trouvoient, sans aucun égard à leur rang; de sorte qu'elles se trouvoient en bien des endroits écartées les unes des autres.

Mais ce défaut étoit bientôt réparé par celles qui arrivoient, & qui fermoient tout aussitôt l'intervalle. L'impatience & l'inquiétude du Maréchal étoient extrêmes; il envoioit à tout moment, & coup sur coup, pour faire avancer & serrer la marche, & remplir les vuides qui restoient encore à la premiere ligne, quoique l'autre vînt presque à la course, & que la tête ne fût pas loin.

Les Généraux des alliez se trouvoient dans une situation bien autrement fâcheuse & embarassante: car comme ils n'avoient rien prévû de ce qui pouvoit arriver, ils ne sçavoient où ils en étoient. Bien qu'ils eussent inondé la plaine de leurs escadrons & de leurs bataillons, on voioit tant d'agitation & d'incertitude dans leurs mouvemens, & si peu d'uniformité dans leur ordre, que le Maréchal jugea bien qu'ils ne reviendroient pas sitôt de leur surprise. Cependant notre cavalerie de la droite avançoit toujours dans la plaine, les escadrons doublant sans cesse; de sorte qu'elle forma en assez peu de tems une assez bonne ligne, pendant que la seconde en faisoit autant. Celle de la gauche, où étoit Pracontal, Officier de grande réputation, fut obligée de se former en potence, comme nous l'avons dit plus haut, parce que l'ennemi nous débordoit à cette aîle. Le Maréchal voiant que son infanterie augmentoit incessamment, & formoit déja une ligne, & que tout ce qu'il avoit de vieilles bandes étoit déja en état d'agir à son centre, s'apperçut bien, vû l'état des choses, qu'il y avoit plus d'inconvénient à attendre que toutes ses troupes fussent arrivées, qu'à hazarder le combat; cela résolu, il engage toujours l'affaire, & fit voir dans cette occasion par sa conduite, qu'il connoissoit parfaitement le génie de la nation, à laquelle, violente & impétueuse comme elle est, il ne faut pas donner le tems de réfléchir sur les dangers les plus évidens de la guerre. On vit aussi alors qu'aux esprits vifs & tout de feu, tel que le sien, les cas imprévûs & les résolutions subites sont plus avantageuses & plus favorables, que les entreprises concertées de longue main, & sur tout dans les cas de surprise.

Pendant que les François se disposent à attaquer, & que l'infanterie grossit toujours, & par intervalles, une partie de la gauche de la cavalerie ennemie s'avance sur celle de notre droite, où étoit Puyguion. Celui-ci lui va au-devant, & la charge l'épée à la main avec tant de furie, qu'il la rompt & la met en fuite, & se met aussitôt à ses trousses; mais pour s'être avancé un peu trop loin, & avec plus de précipitation que de prudence, il alla effleurer un grand corps d'infanterie & un régiment de grenadiers, & il se vit accueilli d'une telle tempête de coups de fusils, qu'il fut obligé de faire retraite, & de revenir où le Maréchal le vouloit. Cette avanture favorisa le ralliment de ceux qui venoient d'être battus; ils remarchérent tout aussitôt aux nôtres, qui furent repoussez à leur tour, & ramenez un peu vîte; mais comme ils étoient encore étonnez de notre premier avantage, & que notre infanterie avançoit, ils craignirent une semblable rencontre. Il ne se passa qu'un moment entre ce premier combat de cavalerie & celui de l'infanterie: la nôtre s'engagea avec plus d'ordre & de résolution d'un côté comme de l'autre, tout ne donna pas en un même tems; les corps arrivant successivement, & sans cesse, les Généraux les menoient à la charge tout sur le champ; mais comme tout ce

que faisoient les ennemis étoit plus confus, ce qui est assez ordinaire dans les surprises, on peut bien juger que tout cela rendoit la forme du combat fort diverse : car l'on ne pense guére aux régles du métier lorsqu'on entre en action à l'instant qu'on arrive, chacun étant obligé de combattre où il se trouve, & sur le terrain que le hazard lui offre, plutôt que par choix, & l'on peut dire que cette action fut une suite de plusieurs combats très-sanglans plutôt qu'une bataille ordinaire. Cette victoire, selon toutes les apparences, n'auroit jamais eu un jour de fête assigné, si M. de Nasseau n'eût rien négligé des précautions que la guerre nous enseigne, au lieu qu'il n'en prit aucune, tant il étoit rempli de l'opinion de ses forces, tant il méprisoit les nôtres & celui qui les commandoit ; car il est certain que son armée étoit composée de tout ce qu'il y avoit de régimens d'élite de l'infanterie & de la cavalerie des alliez : cela parut assez dans le combat, qui fût très-long & très-obstiné ; ce qui ne pouvoit être autrement à cause de leur grand nombre, car le Maréchal se trouvoit plus foible de plus d'un tiers. A peine une brigade étoit-elle battue, qu'il en succedoit aussitôt une autre qui recommençoit un nouveau combat contre des troupes, recrues, fatiguées & harassées d'une marche forcée. La dixiéme légion, car c'est ainsi que j'appelle le régiment de Navarre, & celui du Roi, chargérent à differentes reprises, pénétrérent & renversérent tout ce qui osa se présenter à leur passage, sans voir la fin ni le fond des corps qui se succedoient ; mais ce qui sauva la partie, outre la bonne conduite & la valeur du Maréchal, c'est qu'il fit charger la baïonette au bout du fusil, méthode excellente, la plus à craindre & la plus redoutable que nous puissions opposer à nos ennemis. C'est à elle que nous devons toutes nos victoires depuis plus d'un siécle ; c'est pour l'avoir négligée dans la derniere guerre que nous avons souvent eu du dessous. Je ne pense pas que qui que ce soit en puisse disconvenir sans absurdité. Delà l'étonnement où étoient nos vieux Officiers en voiant la plûpart de nos Généraux oublier cette pratique. Ceux qui sont encore assez jeunes pour commander nos armées à la premiére guerre, ou ceux que leur naissance conduit à cet honneur, sont exhortez, outre l'étude de leur métier, sans laquelle on se deshonore, de s'imprimer bien profondément dans la tête, que les Condez & les Turennes, qui sont nos maîtres, ne combattoient pas autrement, & battoient toujours. Ne sont-ce pas là de grandes autoritez, quand nous n'en aurions pas d'autres ? Est-ce que ceux d'aujourd'hui en sçavent plus que ces grands hommes ? Ils sont trop modestes pour croire les surpasser. Finissons cette digression, (dont je n'ai pû me passer) par la maxime de Lucullus.

Ce grand Capitaine, avant que de donner la bataille contre Tygrane, dit à ses soldats qu'il falloit joindre d'abord l'ennemi, accoutumé à ne combattre que de loin, en se servant de ses fléches, & lui enlever, par la vîtesse & par la célérité de l'attaque & du choc, l'espace qui lui donnoit le moien de s'en servir. Nos armes à feu sont-elles autre chose que des armes de jet comme l'arc & la fléche ? Nos Généraux feront bien de ne faire aucun autre compliment à leurs soldats avant le combat, & de leur inculquer bien fortement dans la mémoire, & sans cesse, ainsi qu'à leurs Officiers, que le François

a toujours raison de son ennemi, lorsqu'il le peut joindre sans tirer, & avec la seule arme blanche, tant l'abord du François est vif, dangereux & redoutable.

Le Maréchal de Tallard fit très-bien de prendre un parti si sûr & si digne de la nation; car nos ennemis, quoique braves, mais plus flegmatiques dans les combats de main, qu'ils esquivent autant qu'ils peuvent, perdirent dans cette bataille tout l'avantage qu'ils croioient trouver dans leur feu, la chose du monde la plus méprisable contre des gens qui d'abord courent dessus. Ils furent battus, terrassez & chassez hors du champ de bataille avec toute la confusion de gens qu'on taille en piéces, leurs bagages, leurs munitions, leur artillerie, furent la proie du victorieux: & un si grand nombre de drapeaux, qu'on peut bien pardonner l'hyberbole du Maréchal de Tallard dans sa lettre au Roi, après cette grande victoire: *Nous avons pris plus de drapeaux & d'étendarts, que Votre Majesté n'y a perdu de soldats.* Hors ce dernier article, il ne faut pas douter que la lettre du Romain au Sénat ne fût d'un semblable stile après sa victoire d'Adis, qui ne fut pas moins complette que celle de Spire; mais la campagne suivante nous fait voir dans tous les deux un revers épouvantable: on les vit battus, atterrez, réduits à rien, & prisonniers de guerre. La disgrace de l'un fait que les Romains abandonnent l'Afrique, & celle de l'autre fait évanouir nos desseins & nos armées en Allemagne. Les vertus du Romain ne touchent point un peuple barbare, qui n'en connut jamais aucune dans ses ennemis, non plus que dans ses Citoiens du plus grand mérite. Régulus périt dans sa prison pour les intérêts & la gloire de sa patrie. Le François tomba entre les mains d'un ennemi, qui sçavoit respecter dans les autres les vertus & les belles qualitez dont il étoit si rempli lui-même, & sa prison fut plus utile à son païs par la défection de l'Angleterre, dont il fut lui seul l'auteur, que tout ce qu'il avoit fait de glorieux en sa vie.

Il est difficile, ou plutôt presque impossible, de trouver un Général irréprochable, pur & net de tout défaut dans l'éxécution des entreprises de grande importance: si celui d'Adis ne donne aucune prise à la glose des experts, il ne leur eût pas sans doute échapé, si l'ignorance des Généraux Carthaginois n'eût été extrême. Un habile homme peut-il jamais broncher contre un très-mal habile, dont les fautes sont de telle nature, que la valeur & l'intrépidité de ses troupes ne peuvent les réparer? En un mot je ne vois rien dans la conduite des Romains qui puisse fournir à cette glose; je ne vois rien non plus, ou presque rien à reprendre dans la conduite du Maréchal à Spire. Ceux qui ont lû les lettres qui ont été écrites de l'armée sur cette grande action, ne le prétendent pas ainsi. S'il surprit M. de Nasseau, disent-ils, il ne fut pas moins surpris lui-même. Tous les deux font un coup fourré. De deux hommes qui se battent, l'un est tué & l'autre en échape, sont-ils moins maladroits pour cela?

Ces reproches ne pouvoient venir que de ses envieux & des jaloux de sa gloire; s'ils font quelque illusion, ce ne sera pas sans doute sur l'esprit des gens du métier & capables de juger, avec connoissance, d'une entreprise toute de conduite comme celle-ci. Il faut, pour en décider, être un peu plus fourni de lumiére que ces envieux ne le sont pour l'ordinaire,

dinaire,

dinaire, car il eſt rare que ces ſortes de gens n'en ſoient pas entiérement dépourvûs. Pour bien connoître cette illuſion, il ne faut pas tant conſidérer ce qu'a fait le Maréchal, que ce qu'il a pû faire, & les moiens qu'il a eus en main pour éxécuter ce qu'il a voulu. Le Romain & le François n'ont rien négligé de ce qui dépendoit de leur intelligence, ni rien oublié des expédiens qui pouvoient les conduire au but qu'ils s'étoient propoſé. Ils y ſont parvenus par cela ſeul. Le premier n'avoit qu'un ſeul deſſein en tête, & l'autre en avoit deux. Si je ne préviens l'ennemi ſur le bord du Spirbak pour en défendre le paſſage, diſoit le Maréchal, je le trouverai ſans doute occupé à paſſer cette riviére: je le ſurprendrai infailliblement dans cette manœuvre; ce qui ſe trouvera en deçà ne peut éviter d'être défait, & ce qui ſe trouvera en delà n'a qu'à s'en retourner. S'ils ſont tous dans la plaine, mon parti & mes meſures ſont priſes, le bon ordre & non la fortune en décidera. Il tint parole. On peut voir par ce que je viens de dire, que le Général François ne ſe repaiſſoit pas d'illuſions & de vaines eſpérances en raiſonnant de la ſorte: & ces ſortes de deſſeins doubles ne viennent guéres à l'eſprit d'un Capitaine d'une capacité & d'une intelligence médiocres. S'il manqua dans ſon premier deſſein, & s'il déclina un peu du droit chemin à l'égard de l'autre, pour être parti une heure plus tard, il ne perdit pas beaucoup de ſes avantages. Quoiqu'il ait trouvé les ennemis tous paſſez, il ne les ſurprit pas moins, & s'il le fut en quelque ſorte lui-même, il eut le tems de ſe reconnoître, de former une bonne ligne, d'attaquer le premier, & de profiter du déſordre de ſes ennemis, qui ne penſoient à rien moins qu'à le voir ſi près d'eux.

Je prie que l'on faſſe attention à ce que je vais dire. Il ſuffit que les Généraux & les ſoldats ne s'attendent pas à certains événemens, qu'ils n'en aient pas la moindre penſée, qu'ils préſument beaucoup de leurs forces, & qu'ils mépriſent celles de l'ennemi, pour tomber dans la crainte & dans l'étonnement. Cela arrive ſur tout lorſque marchant en intention de combattre un ennemi, qu'on ſçait enfermé & terré dans ſes lignes, on le voit tout à coup paroître en raſe campagne & à viſage découvert, & donner avec toutes ſes forces. Ils ne peuvent s'empêcher de croire que leurs Généraux les ont trompez, ou qu'ils ſe ſont trompez eux-mêmes. Dans la penſée où ils ſont que l'ennemi ne prendroit jamais un tel parti, s'il n'avoit de très-grandes reſſources & des moiens qui leur ſont inconnus, ils ſe défient du ſuccez de leur entrepriſe, de leur nombre, de leur courage & de leurs Chefs.

Il ſe pourra trouver des perſonnes qui auroient peut-être ſouhaité que je me fuſſe un peu moins étendu ſur le détail & les circonſtances de cette action de Spire; ils me permettront de les avertir que cela n'eſt pas fait pour eux, mais pour un certain ordre d'hommes à qui ces ſortes de choſes font un très-grand plaiſir. D'ailleurs cette bataille n'a pas été rapportée avec l'éxactitude qu'elle mérite dans les relations qui en ont été faites: outre qu'elle quadre aſſez bien au ſujet que je traite, elle eſt de plus très-rare dans ſon eſpéce, & très-digne de l'expérience & de l'habileté du Général qui en a eu tout l'honneur: elle a dû donc produire des remarques & des réfléxions un peu étendues. Lorſque ces ſortes de cas ſe préſenteront, on me permettra

de me donner carriére de toutes les façons, autant pour ma propre instruction que pour celle des autres.

Quoique la bataille d'Adis fût beaucoup plus rusée & d'une conduite admirable, elle pouvoit tout aussi-bien échouer que l'autre, si les deux Généraux eussent eu en tête des ennemis d'une prévoiance & d'une expérience un peu moins bornée. Il faut cependant avouer que la défaite du premier lui eût été toujours glorieuse. On eût dit qu'aiant fait tout ce qui dépendoit de l'habileté d'un Capitaine fin, rusé & entreprenant, il méritoit de réussir. Nous ne tiendrions pas, je pense, un semblable langage à l'égard du second, il prêtoit un peu plus le flanc à la glose sans la mériter. On voit par ce qui préceda cette grande action, quel est le poids & la force d'un seul moment à la guerre, & par conséquent de plusieurs momens; car pour être parti une heure ou une demie heure plus tard, ce qu'il ne pouvoit éviter, il faillit à tout perdre, s'il n'eût réparé ce contre-tems, qui ne sembloit rien, par la grandeur de son courage & par sa conduite. Apprenons de là qu'un habile Général n'est jamais surpris. Passons maintenant aux fautes des Généraux Carthaginois.

§. V.

Faute des Généraux Carthaginois. Il ne faut approcher d'une place assiégée que dans le dessein de la délivrer par quelque action de vigueur. Secours de Douay.

IL est évident que les Carthaginois ne se déterminérent à traverser les montagnes que dans le dessein de secourir Adis: & s'ils changérent de sentiment, ce fut moins par les obstacles qu'ils rencontrérent dans leur entreprise, que par leur ignorance, & plus encore par leur lâcheté.

La présence de l'ennemi, dans un Chef habile & véritablement courageux, lui ouvre l'esprit, & lui fournit des ressources infinies, ausquelles sans cela il n'auroit jamais pensé. Elle produit un effet tout contraire dans un malhabile & un lâche; il ne voit que dangers & qu'embarras dans son entreprise: delà naît l'incertitude & l'indétermination; il ne sçait quel conseil prendre, & cependant le tems s'écoule, & toutes ces belles résolutions prises loin du péril s'évanouissent & s'en vont en fumée.

Si les Généraux Carthaginois n'eussent été dans le dessein de secourir la place par une action d'éclat, se fussent-ils exposez à être attaquez dans ces défilez, en cas que les Romains avertis fussent tombez sur leur marche? Et s'ils avoient un tout autre dessein, comme ils ne l'eurent jamais, ce qu'on ne remarque que trop par leur misérable conduite, ils eussent très-embarassé Régulus dans son siége. Peut-être n'en fût-il pas sorti à son honneur. Ce dessein est aisé à comprendre: il n'y en avoit pas de plus efficace que de tenir la campagne, de se saisir de tous les passages des montagnes, de répandre leur cavalerie dans les plaines, de resserrer les assiégeans & les inquiéter dans leurs fourrages, d'intercepter leurs convois, de couper la communication qu'ils avoient avec Aspis, d'où ils tiroient leur subsistance, & de les bloquer par mer & par terre en cas qu'ils n'en pûssent pas faire le siége. Quand même ils n'auroient fait ni l'un ni l'autre, ils obligeoient les Romains de lever leur siége, ou du moins ils le retardoient; ce qui est toujours mieux & plus honorable

que de ne rien faire, & de finir par une honteuse défaite.

Il est toujours honteux de marcher au secours d'une place assiégée, si l'on n'est dans la résolution de la délivrer par quelque action de vigueur: si l'on fait le contraire de ce qu'on s'est résolu, rien ne nuit davantage à notre réputation, & les conséquences d'une telle conduite sont toujours dangereuses. La crainte de l'ennemi se tourne peu à peu en mépris, & ce mépris produit à la fin des coups de résolution, ausquels on ne se seroit jamais attendu. Régulus nous en fournit un bel éxemple, & cet éxemple n'est pas le seul: l'Histoire est toute remplie d'événemens tout semblables à celui d'Adis. Si l'ennemi ne tente rien sur nous, il presse son siége autant qu'il lui est possible, & son courage augmente à proportion de la crainte qu'il remarque en nous. Les assiégez qui nous voient dans une honteuse inaction, & spectateurs immobiles de leurs miséres & de leurs périls, se laissent abattre, perdent tout espoir d'être secourus; & lorsque la place est rendue, on répand sur le Général les reproches les plus chagrinans. Cela lui fait souvent beaucoup plus de deshonneur qu'il n'y en a, lorsqu'il se trouve lié par les ordres de la Cour, qui l'empêchent de rien hazarder. Un Général se trouvant bridé de la sorte, feroit beaucoup mieux, pour son honneur, de s'éloigner du siége que de s'en approcher. Car en s'en approchant, sans aucun ordre de combattre, on s'expose à combattre au gré de l'ennemi, & non pas au nôtre; ce qui est un très-grand désavantage.

Le Maréchal de Villars s'exposa terriblement en marchant au secours de Douai en 1710. si le cœur en eût dit aux Généraux alliez, ou pour mieux dire, s'ils eussent connu leurs avantages. Le Général François avoit apparemment des ordres précis de ne point combattre, autrement la démarche qu'il fit ne serviroit qu'à nous convaincre, que l'on ne peut pas être homme, & ne pas quelquefois se démentir. Car indépendamment de ces ordres, il semble qu'il fit une faute de s'être si fort approché de l'ennemi: peut-être le fit-il à dessein, pour lui donner envie de l'attaquer & de combattre en rase campagne, sans qu'on pût lui imputer d'avoir outrepassé ses ordres. L'éxemple ne déplaira pas aux gens du métier, par la raison de sa singularité & des instructions qu'il renferme: l'on y verra même que Milord Marleborrough, que l'on a comparé à César dans sa guerre des Gaules, quoiqu'il n'en approchât pas de cent lieues, tout habile & tout éclairé qu'il étoit, ne laissoit pas que de broncher quelquefois aussi lourdement que bien d'autres qui en sçavoient moins que lui.

Les alliez voiant qu'il leur seroit difficile de réussir dans le dessein qu'ils avoient de pénétrer en France, si Douai ne leur en ouvroit les routes, firent tous les préparatifs nécessaires pour une si grande entreprise. Il y avoit de très-grands obstacles à surmonter. La Deule étant par tout impraticable, & bordée de marais en deçà, & plus encore en delà, l'ennemi n'en pouvoit approcher que par quelques chaussées très-étroites: ajoutez à cela qu'il leur falloit forcer un très-bon retranchement, ouvrage de la campagne précédente, & qui regnoit tout le long des bords de la riviére. D'un autre côté nous avions, pour nous défendre, des avantages infinis, mais nous ne les reconnûmes pas, quoiqu'ils nous eussent paru très-redoutables, si nous eussions été à la place des ennemis.

Ceux-ci ne doutérent jamais que nous ne nous portassions sur la Deule pour en défendre le passage; car à ne juger de ce poste que par les principes de la lumiére naturelle, ce parti devoit être le seul que nous dûssions prendre pour rendre tous leurs efforts inutiles. Sur ces considérations ils ne virent rien de mieux à faire, pour réüssir dans un dessein de cette importance, que de nous prévenir sur cette riviére par une campagne prématurée, qui ne nous donnât pas le tems d'assembler toutes nos forces, ou du moins un corps assez puissant pour nous opposer à tout ce qu'ils pouvoient tenter sur un front de deux ou trois lieues.

Le Maréchal de Montesquiou, qui commandoit sur la frontiére de Picardie, aiant informé la Cour que l'armée des alliez s'assembloit à Fromion, entre Lille & Tournai, on jugea bien qu'elle alloit tomber sur Douai pour en faire le siége. Ce Général se met en campagne avec un corps de troupes très-considérable, il n'y avoit personne qui ne crût qu'il se porteroit sur nos lignes de la Deule, & qu'il attendroit les ennemis dans un poste si visiblement inabordable. Il n'en fit rien. Il n'est cependant pas possible qu'habile & éclairé comme il étoit, il ne se fût pas apperçû de la facilité où il se trouvoit de s'opposer à tous les mouvemens des ennemis, & de les prévenir par tout où ils pouvoient se porter, & qu'au contraire ceux-ci avoient des mouvemens infinis à faire dans un païs de defilez, de bois & de marais impraticables, outre la Deule qu'il leur falloit passer pour entrer dans la plaine de la Bassée: on eut beau faire voir au Maréchal qu'il n'avoit que ce parti à prendre, & qu'il étoit aisé, puisqu'il n'avoit que quelques chaussées à défendre; que s'il méprisoit si fort les yeux d'autrui, il se portât sur les lieux, & les reconnût par lui-même. Rien ne fut capable de l'engager à mettre à couvert un poste si avantageux. Les ennemis, ravis d'apprendre que les lignes de la Deule sont abandonnées, arrivent sur cette riviére, la passent diligemment le 20. Avril à Pont-à-Ventin, & le 22. un grand corps de leurs troupes marche au Maréchal, qui s'étoit posté proche de Vitri, derriére la Scarpe, où il se croioit invincible & le mieux du monde; il est attaqué & battu tout en même tems, ne se doutant pas même qu'il dût l'être; & comme les surprises ne sont pas trop favorables aux équipages, il en perdit la plus grande partie. Les ennemis, contens d'un si beau début de campagne, profitérent du tems, & la place fut investie le 23. Avril 1710.

A cette nouvelle le Maréchal de Villars assembla son armée sous Cambrai, résolu de marcher droit aux ennemis, & de n'en pas faire à deux fois; il le disoit hautement, & n'en faisoit aucun mistére; ce qui me fit douter qu'il parlât tout de bon, & que le sentiment de la Cour fut qu'il hazardât une bataille. J'avance ceci de mon chef & par conjecture, car je n'ai jamais pû découvrir si véritablement le Maréchal avoit ordre de ne rien faire: ce qui me le feroit croire, c'est que la Cour appuioit beaucoup sur les conseils du Maréchal de Barvick. Or le sentiment de celui-ci étoit de ne rien hazarder, dans une conjoncture cependant, où la vivacité étoit une très-grande sagesse. Quoiqu'il en soit, nous marchons droit aux ennemis, nous passons la Scarpe à Arras au beau plein jour, sans qu'il parût que les ennemis en eussent la moindre

nouvelle. Nous entrons dans la plaine d'Isse sur vingt colonnes, l'armée se met en bataille selon la méthode ordinaire, c'est-à-dire la cavalerie sur les aîles, & l'infanterie au centre, sans faire réfléxion que ce que nous avions de plus fort & de plus redoutable à notre droite, où étoit l'élite de notre cavalerie, se trouvoit inutile de ce côté-là. Cette droite de cavalerie, & une partie de celle de l'infanterie, s'étendoient en ligne oblique jusqu'à la Scarpe, où elle appuioit, à cause d'un crochet que les ennemis formoient à leur gauche, qui nous empêchoit de nous ranger sur un front paralléle avec l'ennemi, de telle sorte que cette droite en étoit fort éloignée.

On étendit la gauche au ruisseau de Lens, entre Noyele & cette ville, au marais, qui regne le long de ses bords jusqu'à son confluant dans la Deule. Cette gauche se trouvoit fort près du camp de Milord Duc. Nous avions en face la hauteur de Bois-Bernard, qui couvroit presque tout le centre de notre infanterie, & qui empêchoit qu'on ne pût voir, & notre disposition, & tous les mouvemens que nous pouvions faire à ce centre : avantage inestimable pour un Général fin & rusé, & qui ne suit pas la route ordinaire.

Cette hauteur s'élevoit doucement jusqu'à la cense de Bois-Bernard, où elle formoit une petite plaine pelée & unie, qui faisoit le haut du côteau, & qui continuoit dans toute son étendue. Ses deux extrémitez tomboient en pente insensible, celle de la droite alloit finir à un grand ravin très-profond & d'un abord très-difficile, qui commençoit un peu au dessous du château de Vilerval, que nous avions derriére la ligne vis-à-vis notre centre, & alloit finir au village d'Isse, qui étoit entre les deux camps. Ce ravin partageant & coupant la plaine en deux, rompoit presque la communication de nos deux aîles. Ce desavantage eût été très-considérable si nous eussions été attaquez.

La gauche de la hauteur alloit se perdre d'une même pente dans la plaine, à mille pas ou environ du marais, où notre gauche étoit appuiée.

Pendant que l'armée se forme dans la plaine, le Maréchal de Villars s'avance sur la hauteur de Bois-Bernard, d'où l'on découvroit toute l'étendue & le terrain où les ennemis étoient en bataille, & tous les mouvemens qu'ils pouvoient faire sur tout le front de leur armée. Nous avions la hauteur sur eux à notre centre ; bien que cet avantage ne regardât que notre canon, il ne laissoit pas que d'être fort considérable avant & même pendant le combat. Il y avoit plus que cela, c'est qu'on remarqua à leurs manœuvres embarassées, qu'ils ne s'étoient pas attendus à la marche hardie de l'armée de France ; & leur canon étant encore au parc, on ne doit point douter qu'ils ne fussent surpris. Voici leur ordre de bataille.

Ils avoient à dos leurs lignes de circonvallation, & la Deule. J'ai déja dit que leur gauche s'étendoit jusqu'à la Scarpe au village de Vitri, & leur droite aux marais du canal de Lens : de sorte que les deux armées étoient également assurées à leurs aîles. Voilà quant à la situation du païs, voici quant à l'ordre de leurs troupes. On peut bien juger qu'il n'y aura rien de fort nouveau. Ils se rangérent sur deux lignes & une grosse réserve, la cavalerie sur les aîles, & l'infanterie au centre. L'une & l'autre avoient en front une ligne de redans qu'ils avoient tirez d'espace

en espace, traversant la plaine de leur droite à leur gauche. Le moindre de ces redans étoit capable de contenir un bon bataillon. Cette bordure n'eût pas laissé d'être incommode, si ces ouvrages eussent été achevez. Il me parut trois lignes à la droite de leur cavalerie, soit qu'ils craignissent que nous ne fissions un plus grand effort de ce côté-là, ou qu'ils eussent dessein de le faire eux-mêmes. C'est tout ce que nous pûmes remarquer de leur ordre : je ne le donne pas pour une réalité, car il se faisoit tant de mouvemens le long de leur ligne, & sur tout au centre, que je ne vis presque rien de fixe.

Cette disposition étoit excellente contre une autre toute semblable, & ces redans très à redouter. Je suis persuadé qu'en combattant selon la méthode de nos ennemis, dont tout l'avantage est dans leur feu, nous pouvions être battus ; mais la maniére d'attaquer que j'avois proposée, ne consistoit pas seulement dans l'avantage de l'arme blanche, mais encore dans celui de l'ordre, comme je le dirai bientôt.

Ces redans inquiétérent & occupérent longtems le Maréchal, non qu'ils fussent infiniment dignes de son attention, mais parce qu'il plaisoit à certaines personnes, qui disoient les avoir vûs de fort près, de les grossir & de les perfectionner dans son esprit, & par contrecoup dans la tête des autres. Je crois que le Maréchal s'en fût peu soucié, s'il n'eût craint de prendre un peu trop sur lui, & de mettre les affaires en péril.

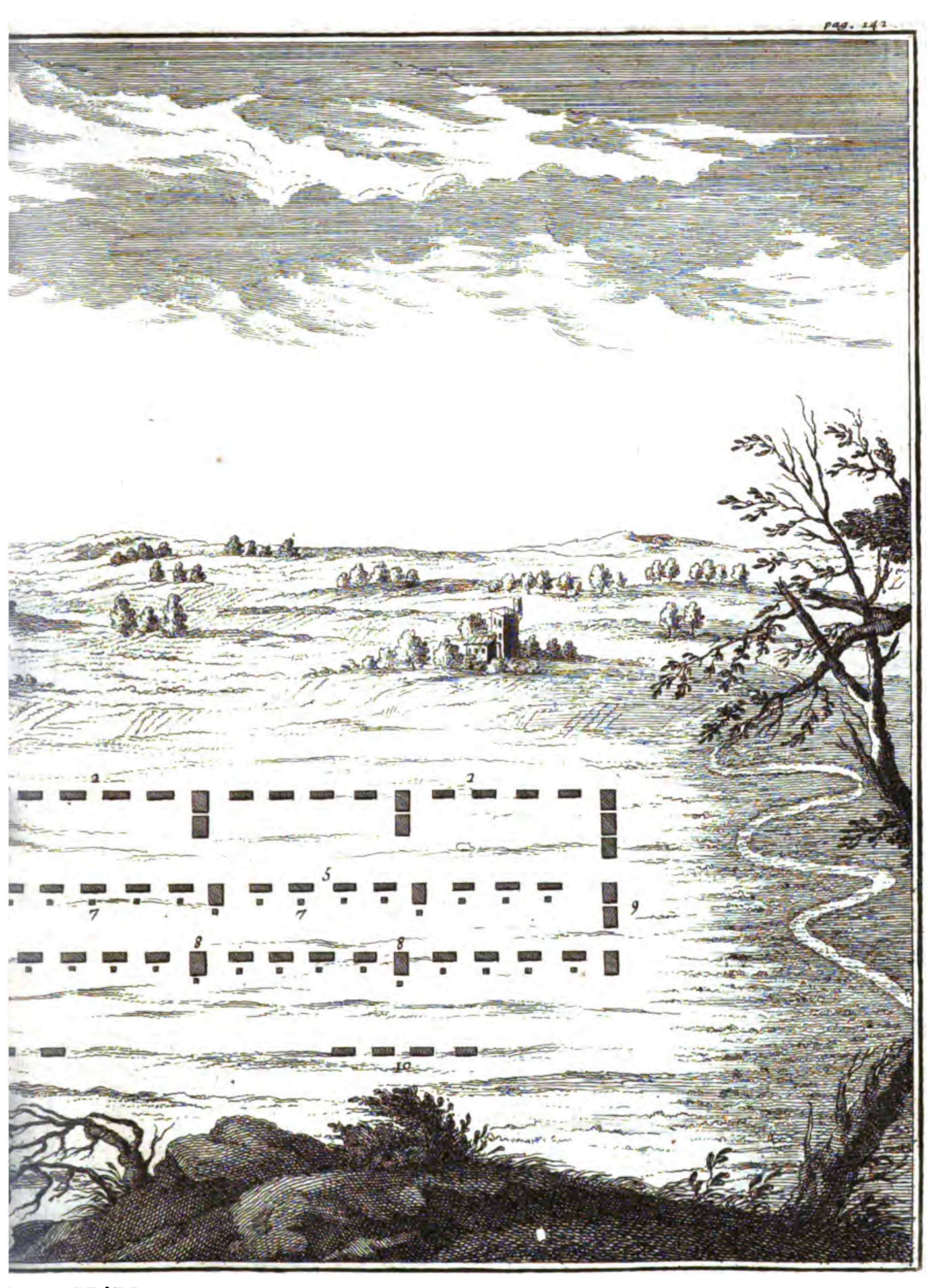
La plûpart de ceux en qui il se confioit le plus, & dont le caractére étoit de ne faire aucune différence du facile au difficile, & de celui-ci à l'impossible, alléguérent toutes les raisons & les lieux communs dont on se sert ordinairement pour dissuader une bataille, & qui n'ont été que trop ordinairement alléguées vers la fin de cette guerre : mais n'en déplaise à ces Messieurs, le sage Catinat & le Maréchal de Villars raisonnoient mieux, lorsqu'ils disoient quelque tems auparavant, qu'en perdant une place de la conséquence de Douai, nous nous verrions en deux campagnes, & peut-être même la suivante, dans la triste nécessité de courre les risques d'une action générale qui décideroit du tout, peut-être en lieu désavantageux. Mais toutes ces raisons, quelques sensées qu'elles pûssent être, ne furent d'aucun effet : les lettres qu'on écrivoit sans cesse de l'armée, & les lieux communs, si en vogue alors, & dont on avoit la tête toute remplie, firent abandonner cette entreprise, qui, au jugement des connoisseurs, étoit une de celles qu'un habile Chef d'armée n'a garde de laisser en arriére, lorsqu'elles se présentent, & que des ordres supérieurs ne le brident point.

J'ai déja remarqué que la plaine où nous étions campez, étoit partagée à notre centre par le ravin d'Isse, lequel, bien qu'on n'eût rien négligé pour le rendre praticable, ne l'étoit qu'en quelques endroits. Ce désavantage n'étoit rien, si nous eussions attaqué : mais restant sans rien faire dans un poste si favorable à l'ennemi, il en eût tiré un très-grand avantage, & fait le principal sujet de son entreprise.

Leur gauche, comme nous l'avons dit plus haut, n'étoit qu'à la petite portée du fusil de sa droite, & notre droite se trouvoit très-loin de la gauche sans que nous pûssions l'éviter. Si les Généraux alliez eussent réfléchi sur toute cette disposition,



SECOURS DE



: DOUAY .

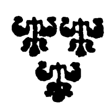
qu'ils eussent pris sur ces connoissances la résolution de nous attaquer le jour même, ou pour mieux cacher leur entreprise, le lendemain avant le jour, après avoir renforcé leur droite d'une grande partie des troupes de leur gauche, & qu'ils fussent tombez sur la nôtre à la faveur des ténébres, où en étions-nous? Car tout ce que nous avions de redoutable étoit à notre droite, je ne sçai pourquoi; ainsi l'ennemi nous accablant de ses forces, il étoit difficile que nous pûssions jamais lui résister, en supposant même que le ravin n'eût apporté aucun obstacle aux secours que nous pouvions tirer de notre droite, qui se trouvoit trop éloignée de la gauche. Celle-ci battue, ou plutôt accablée du nombre, l'ennemi n'avoit autre parti à prendre qu'à gagner le ravin, le border jusqu'au village de Vilerval, où il n'y avoit personne, & delà s'étendre jusqu'à la Scarpe au dessous d'Arras, où nous avions nos ponts. Je laisse à penser ce que seroit devenu le reste de notre armée, qui se trouvoit enfermé entre la Scarpe & les ennemis. Voilà une belle occasion manquée: s'ils en eussent fait usage, dans quelle passe n'auroient-ils pas été?

Si le Maréchal de Villars eût été le maître, hardi & entreprenant comme il est, il eût fait au-delà de ce que les alliez pouvoient faire, car leur perte étoit inévitable en combattant dans l'ordre que nous avions proposé. Quel est donc cet ordre, dira quelqu'un? Le voici.

On proposa de combattre par colonnes, l'infanterie (2) en premiére ligne, les bataillons sur huit de profondeur: les brigades entrelassées des colonnes (3) deux grosses au centre (4), pour ouvrir & pénétrer l'ennemi de ce côté-là, & le séparer de ses aîles. La cavalerie (5) en seconde & troisiéme ligne (6), les escadrons entrelassez de pelotons ou de compagnies de grenadiers (7), chaque brigade appuiée à un bataillon (8) sur douze de hauteur. Les aîles couvertes d'une colonne (9) de trois bataillons pour un plus grand effort. Les dragons (10) en réserve, & pour se porter où il seroit besoin. Par cette disposition chaque arme se trouvoit en sa place, & se soutenoit réciproquement. Tout le secret consistoit à marcher & à joindre l'ennemi. Quand les redans eussent été mille fois plus formidables qu'ils n'étoient, on n'avoit que faire de les attaquer, il falloit passer outre: car ce qu'on avoit à en essuier n'étoit qu'un feu de passage: n'étant pas possible que l'ennemi eût pû soutenir contre le poid d'une attaque si terrible, contre des colonnes & des bataillons à huit de hauteur, & contre une cavalerie soutenue par des pelotons, au feu desquels le flanc des escadrons ennemis se trouvoit exposé, & qui les tournoit de toutes parts. L'ennemi ouvert à son centre, ne pouvoit tirer aucun secours de ses aîles attaquées en même tems. S'il eût été battu, je demande par où il auroit pû se retirer. La Deule à ses derriéres, des marais impraticables à sa droite, & un seul pont au village de Courriére, leur circonvallation à leur gauche, qui n'avoit que ce seul azile: encore leur retraite devenoit-elle très-difficile, le marais continuant le long de la Scarpe jusqu'à son confluant dans l'Escaut. D'ailleurs les garnisons de Bouchain, de Valenciennes & de Condé, n'eussent pas manqué de s'avancer de l'autre côté de la circonvallation; il étoit libre alors aux assiégez de tenter une sortie générale, & de se joindre avec ces garnisons, les assiégeans aiant abandonné le côté de la circonval-

lation lorsque nous entrâmes dans la plaine ; de sorte que si tout se fût joint ensemble, cette armée formidable disparoissoit comme une ombre, & le massacre eût été d'autant plus affreux, que la retraite devenoit impossible, ou très-difficile.

Cette disposition convenoit parfaitement au terrain & à la position des ennemis ; on s'étoit très-bien expliqué dans le projet, on l'avoit accompagné d'un plan de l'ordre de bataille, la Cour en avoit même reçû une copie, il falloit satisfaire à tout ; c'étoit un nouveau systême de tactique, & pour faire recevoir les choses nouvelles, il est besoin de beaucoup d'adoucissemens, de temperamens, & même de tours étudiez. Le projet ne fut point approuvé, on avoit d'autres vûes. D'ailleurs dans la guerre comme dans la médecine, la nouveauté souléve & déplaît. Le Médecin aime mieux voir périr ses malades, que de les guérir par les remédes des autres, outre qu'on n'ose guéres les prendre les premiers. Sans entrer davantage dans les raisons qui nous obligérent à changer de résolution à la vûe des objets, ou à ne rien faire de ce que le Maréchal vouloit indépendamment de mon projet, ni dans celles qu'avoient les alliez de ne pas profiter de leurs avantages, toutes raisons dont le Prince Eugéne a donné la solution, on ne laissera pas d'appliquer aux Chefs des deux partis ce qu'Antigonus disoit de Pyrrhus, qu'il étoit comme les joueurs, à qui le hazard fait venir beau jeu, mais qui ne sçavent pas s'en servir.



§. VI.

Entreprises sur les camps. Qualitez nécessaires dans un Général pour ces sortes d'actions.

L'Art des surprises d'armées est une des parties de la science militaire, aussi rare dans la pratique, que facile & aisée dans l'éxécution. Ce que les Anciens en ont écrit n'est pas parvenu jusqu'à nous : & quant aux Modernes, il est aisé de voir qu'ils ont à peine effleuré la matiére. Cette partie de la guerre est uniquement renfermée dans les éxemples & dans les faits, de sorte que je me crois obligé de les tourner en préceptes & en méthode, & par là de réduire en art ce qui ne rouloit auparavant que sur quelques maximes incertaines & peu sûres, souvent vraies par un effet du hazard, & dans un Général imprudent & téméraire ; souvent fausses dans un autre plus habile, qui n'a qu'elles pour se conduire dans les mêmes desseins.

Ces sortes d'entreprises demandent un grand courage, beaucoup de hardiesse & de promptitude dans l'éxécution, un esprit fin & rusé, un grand sens, une connoissance éxacte du païs, une prévoiance précautionnée : en un mot une grande intelligence de la guerre : car ces sortes de desseins sont sujets à mille cas fortuits, à mille incidens qu'on peut détourner par la bonne conduite, par le secret & la célérité d'une marche inopinée & bien concertée, qui prévienne les avis des espions, des transfuges, ou des partis que l'ennemi peut avoir en campagne. Il faut qu'il sçache qu'on est venu, & qu'il ignore qu'on doit venir. *Prius venisse, quam venturum sciant hostes.* Il faut qu'il se trouve dans

dans le piége, sans l'avoir craint ni soupçonné.

Ce que nous allons traiter ici ne regarde pas les surprises d'un petit corps de troupes, ou l'enlévement d'un quartier; il n'y a rien de moins rare que cela à la guerre. Un détachement suffit pour ces sortes d'avantures, elles sont toujours promptes & subites. Une armée entiére ne se meut pas avec la même vîtesse qu'un corps de deux ou trois mille hommes. Il y a peu de Généraux qui osent entreprendre sur toute une armée, & qui veuillent même écouter les personnes qui proposent des coups de cette nature, ils les croient trop hazardeux & d'un trop grand détail. Il faut beaucoup d'intelligence, une grande netteté & un grand ordre dans la marche, une disposition de combat très-méditée, toujours différente de celle de l'ennemi, & par conséquent plus rusée & plus sûre. On doit de plus avoir égard à la nature de ses forces, au tems, aux lieux, aux conjonctures, à l'heure que l'on part autant qu'au tems que l'on arrive. Il faut aller encore audevant des accidens qui peuvent arriver, & cela n'est pas au dessus de la prévoiance humaine. Le plus embarassant de l'éxécution, est de s'empêcher d'être découvert. Les espions, les donneurs d'avis, les partis en campagne, & les transfuges, sont ce qu'il y a de plus à craindre. Nous fournirons des moiens pour empêcher qu'on n'échoue ni par cet endroit ni par les autres. Il est certain que de telles entreprises sont hérissées de mille difficultez : mais il faut avouer aussi, que les pointes s'en émoussent aisément, par l'ordre, le secret & la bonne conduite. Ceux qui ont concerté de longue main ce qu'ils doivent faire, ne tardent point à éxécuter ce qu'ils ont résolu, & prennent leurs ennemis au dépourvû, mais les autres ne sçavent où ils en sont lorsque les malheurs arrivent. En effet comme les surprises des camps & des armées sont de tous les événemens de la guerre les plus imprévûs, les plus rares, & les moins attendus, on voit rarement qu'on soit sur ses gardes, & qu'on s'y trouve préparé. Les grandes armées sont ordinairement celles qui éprouvent les plus grandes infortunes contre les petites bien conduites & bien menées : la trop grande opinion où l'on est de ses forces, produit le mépris qui naît de la disproportion, & ce mépris est un des plus grands dangers qu'on puisse courir à la guerre.

Les Généraux qui manquent d'expérience, de capacité & de hardiesse, ne sont pas ceux qui goûtent ces sortes de desseins. Ils les envisagent d'abord comme téméraires, quoique dans le fond ils ne soient que hardis : comme le nombre de ces gens-là n'est pas petit, il ne faut pas s'étonner si ces maniéres de penser sont si ordinaires; ce qui fait que ces sortes d'entreprises sont presque toujours heureuses. M. de Turenne, le plus grand Capitaine qu'on ait vû depuis les Anciens, ne fut-il pas surpris luimême, battu & dissipé par des forces très-inférieures, & par les débris même d'une armée qu'il venoit de battre ? Si un aussi grand Chef de guerre que celui-là s'est vû surpris & envelopé dans un tel piége, que ne doit-on pas espérer d'un autre tout semblable que l'on tend à un ennemi, qu'on sçait moins habile & moins éclairé ? Je dis moins habile & moins éclairé, car depuis un tel homme jusqu'aujourd'hui, & d'aujourd'hui en trois siécles, je doute qu'il en paroisse jamais un qu'on puisse lui égaler.

On surprend une armée dans son camp, dans ses quartiers, dans sa marche, & sous le canon d'une place. Nous ne traiterons dans ces observations que des entreprises qui regardent les camps, pour ne pas nous écarter de notre sujet.

§. VII.

Se retrancher dans son camp, usage des Anciens que nous avons laissé pour un autre beaucoup moins avantageux.

LEs Anciens étoient moins exposez à ces sortes de surprises que ne sont les Modernes. Les premiers suivirent toujours constamment l'excellente maxime de se retrancher dans leurs camps, lors même qu'ils n'avoient rien à craindre de l'ennemi, eussent-ils dû n'y rester qu'une nuit: moins par crainte, que par des raisons très-sages. Nous suivons une autre méthode bien moins par raison que par coutume: car ce que nous faisons pour nous garantir des insultes de l'ennemi, est mille fois plus ruineux & plus fatiguant à une armée, que si nous imitions les Anciens. Cette multitude de gardes de cavalerie & d'infanterie, dont nous formons comme une chaîne au loin, & sur tout le front d'une armée, ces postes avancez, outre les partis qu'on envoie à la guerre pour ajouter à ces précautions, ne servent dans le fond que pour nous avertir quand l'ennemi n'est qu'à deux pas de nous. Lorsqu'on peut éluder les détachemens que l'on envoie aux nouvelles, comme j'en ferai voir la facilité, le reste ne sert de rien pour retarder d'un moment le succez de ces entreprises. Ces grandes gardes, qui se replient sur l'armée, lorsque l'ennemi, que l'on croioit bien loin, paroît tout d'un coup, y portent bien plus l'épouvante & la confusion qu'ils ne la rassurent. Une armée n'étant pas retranchée, & ne se trouvant pas préparée à une attaque, ne la soupçonnant pas même, si l'ennemi survient tout à coup, elle n'a rien de plus que lui à l'égard du terrain, & il a une infinité d'autres avantages: s'il est plus fort, il nous déborde: s'il est plus foible, nous ne pouvons nous imaginer qu'il le soit; car qu'est-ce que l'opinion ne fait pas à la guerre? Tous font ce raisonnement, viendroit-il nous attaquer, s'il ne nous surpassoit en nombre, & s'il n'étoit même plus brave? Ajoutez à cela l'avantage de la surprise, & celui d'être le premier à attaquer.

Ces grandes gardes de cavalerie, qu'on avance pendant le jour sur tout le front d'une armée, & qui se retirent la nuit aux petites gardes du camp, étoient inconnues aux Anciens, dont la cavalerie étoit en petit nombre; & quand ils en auroient eû tout autant que nous en avons, ils n'eussent pas moins méprisé ces sortes de précautions inutiles. On n'entreprend jamais sur une armée dans le plein jour, lorsqu'il s'agit d'une surprise, à moins que l'on n'ait affaire à un Général imbécille, ignorant & sans précautions. On choisit toujours la nuit, & dans les bonnes régles on doit attaquer une heure avant le jour: ces grandes gardes sont donc inutiles, si elles ne servent que pour le jour. Les Anciens n'usoient d'autres précautions contre les surprises, que de se retrancher, d'envoier à la guerre pour avoir des nouvelles, & la cavalerie en très-petit nombre battoit sans cesse l'estrade. Trois cens chevaux partagez par petites troupes, ne font pas moins d'effet que cette enchaînûre de gardes, qui occupent un

dixiéme de la cavalerie d'une armée, qui ne fatigue pas moins dans ces gardes que si elle couroit la campagne, & ces précautions ne tiennent pas moins un Général en inquiétude & ne divisent pas moins son attention. Il craint toujours qu'on ne les écorne, & qu'on ne les enléve en quelque endroit, comme cela arrive assez souvent : rien ne lui fait plus de peine, il n'est jamais bien tranquille, & son inquiétude redouble la nuit ; ce qui fait qu'il n'a jamais l'esprit bien libre : il faut cependant l'avoir pour imaginer de bons coups.

Une armée bien retranchée dans un camp, essuie beaucoup moins de fatigues ; à peine en faut-il un vingtiéme pour les gardes, & l'on conserve sa cavalerie. Le Général fait ses fourages sans crainte. S'il en a peu de son côté, & l'ennemi beaucoup du sien, celui-ci n'ira que peu souvent, & l'autre se verra obligé d'y courir sans cesse. Si le dernier connoît bien ses avantages, il ne manquera pas de marcher à l'autre, & de l'attaquer pendant qu'il est dénué d'une partie de sa cavalerie. Lorsqu'on est retranché, on se tient tranquille dans son camp ; malgré cette distraction de forces, on n'est jamais surpris : & si l'ennemi veut tenter quelque entreprise, on est en état de se défendre, & celui-ci ne peut attaquer qu'à force ouverte.

Un Général habile, hardi, ferme & résolu, à la tête d'une armée beaucoup inférieure à celle qui lui est opposée, peut par son courage, par son adresse, & par sa bonne conduite, mener aussi haut à la main son antagoniste, que s'il en avoit une bien forte. Les petites armées, qui ont de tels Généraux à leur tête, sont celles qui sont le plus à redouter, & les plus propres aux entreprises extraordinaires. Celui qui ne peut vaincre par la force ouverte, & tambour battant, ou s'opposer aux desseins d'un ennemi supérieur par le nombre de ses troupes, trouve toujours des ressources dans la ruse & dans l'artifice : rien de plus aisé, & pourtant rien de moins commun ; mais il ne doit jamais oublier cette maxime, que dans tout ce qu'on entreprend de grand & de hardi à la guerre, il faut moins considérer la difficulté que l'utilité. Or il est certain que dans les surprises des camps & des armées il y a peu de l'une, & beaucoup de l'autre.

§. VIII.

Connoissances que doit avoir le Général. Le secret.

IL y a bien des choses à observer dans ces sortes de desseins, & sans lesquelles on ne sçauroit se déterminer à rien d'assuré. Le Général doit avoir une connoissance éxacte des forces de l'ennemi, en quoi elles consistent, & sur lesquelles il compte le plus. La situation & la disposition de son camp, les gardes, où elles se retirent la nuit, celles qui sont fixes dans certains postes avancez, la route des patrouilles, la nature du païs pour aller à l'ennemi, les villages, les maisons, & les défilez qui sont sur tout le front de son camp. Si ses aîles sont appuiées à un village, à une riviére, à un bois, &c. s'il y a des ruisseaux, des ravins, des marais, des champs clos, des bois, des fonds, des hauteurs, des fossez, des défilez aux environs de son camp, ou qui coupent la communication des brigades, ou quelque partie de son armée, &c. c'est sur ces connoissances nécessaires qu'un habile Chef de guerre établit & concerte son projet, qu'il s'y détermine, ou qu'il le rejette.

Dans toutes sortes d'entreprises tout dépend du secret & de la diligence. Les surprises d'armées sont à mon sens les plus aisées dans l'éxécution, & les moins sujettes aux accidens inopinez. Une marche précautionnée, intelligente & forcée, mais pourtant serrée & unie, en fait tout le mistére; car à l'égard des préparatifs, comme elles n'en éxigent aucun, le secret peut être couvert d'un voile impénétrable, & jusqu'au moment de l'éxécution. Il est très-difficile que l'ennemi en puisse avoir la moindre nouvelle, ni soupçonner une surprise, si l'on ne néglige aucun des moiens dont je parlerai bientôt. Quelque dépense qu'il fasse en espions, on peut fort aisément échaper à leur vigilance. Les plus fâcheux sont les transfuges qui peuvent s'échaper dans la marche; mais que diront-ils, s'ils ignorent où l'on va, & ce que l'on veut faire? Le secret que l'on est obligé de communiquer à plusieurs personnes, est rarement un secret gardé : mais ici on peut, si le Général le juge à propos, n'en faire part à personne; & c'est toujours le mieux qu'il puisse faire, au moins le plus tard qu'il lui soit possible.

On sçait que les desseins les plus aisez, comme les plus difficiles, & sur tout ceux qui sont hardis & peu communs, trouvent toujours des contradicteurs. On vous passera les espions, mais on épuisera tous les sophismes militaires à l'egard des déserteurs. S'ils ne disent rien du dessein que vous avez, parce qu'ils l'ignorent, dira-t-on, du moins l'ennemi sçaura que vous marchez, il soupçonnera quelque chose, s'il ne le devine; le soupçon produit les précautions, & l'on se tient sur ses gardes. On alléguera encore les partis que l'ennemi peut avoir en campagne, autre sujet de défiance, & de martel en tête: Supposons, dira un autre trembleur, que nous échapions aux espions & aux déserteurs, nous avons une marche à faire, & des villages à traverser; qui peut nous assurer que quelqu'un n'en sortira pas, & qu'il ne donnera pas avis de notre marche? Ne seroit-ce pas un espéce de prodige, si cela n'arrivoit pas dans un païs tout ennemi? Voilà sans doute bien des obstacles, des difficultez très-grandes, & des sujets de douter du succez d'une entreprise si délicate: il est rare qu'un Général ne trouve pas de tels gens dans un Conseil de guerre. Ce qu'il y a de plus fâcheux, c'est que ces sortes d'esprits timides, sans être fort habiles ni fort braves, sont toujours les plus éloquens & les plus écoutez à la Cour & dans les armées, au préjudice même des desseins les mieux fondez & les plus salutaires. J'en fournirois de bons éxemples si je voulois, mais il faut une postérité plus reculée pour les citer : ou tout au moins il faudroit que quelques-uns de ces gens-là, qui vivent encore, me permissent, sans se fâcher, de faire voir la subtilité de leur esprit & la force de leur éloquence, à dissuader & à combattre par des raisonnemens spécieux & peu solides, les desseins les plus importans, & les plus faciles dans l'éxécution; ceux qui sont douez des mêmes talens, apprendroient par là qu'ils doivent les emploier à tout autre usage; car à peine l'occasion de faire un coup d'éclat & décisif est-elle manquée & rejettée, qu'on reconnoît l'illusion de tous ces beaux raisonnemens : & après nous être acquis la réputation d'esprit subtil, qui nous demeure, nous perdons celle d'un homme véritablement courageux. L'on ne connoît jamais mieux le caractére d'un homme de guerre, que

dans les conseils, où il s'agit d'une entreprise importante, hardie & périlleuse, telles que sont les surprises d'armées, qu'on regarde ordinairement comme téméraires, lorsqu'il y a disproportion de forces dans celui qui les entreprend : on va voir bientôt qu'il s'en faut bien qu'elles ne soient telles que la plûpart se l'imaginent faussement, & qu'elles sont au contraire très-aisées & très-sûres dans l'éxécution. Un Général qui roule un tel dessein dans sa tête, doit débuter par se retrancher de telle sorte, que l'ennemi s'imagine qu'il a bien peur ; cette peur artificielle, le rend moins circonspect & plus négligent.

§. IX.

Précautions à prendre.

ON concerte l'heure & le tems qu'on doit partir au chemin que l'on a à faire, on le compasse encore à la nature du païs, aux obstacles qu'on peut rencontrer, & au nombre des colonnes que l'on peut former dans la marche. Les défilez la retardent infiniment, & selon le nombre qu'il y en a, on part plutôt ou plus tard. On doit observer toutes ces choses avec tout le soin & l'éxactitude possible, & regler si bien son tems, qu'on puisse être en état d'attaquer deux heures avant le jour, & disposer les colonnes dans la marche selon la disposition, sur laquelle l'on veut combattre ; car c'est la nature du terrain d'un champ de bataille qui doit servir de régle à la composition des colonnes, pour éviter la confusion & la multitude des mouvemens qu'il est nécessaire de faire lorsque l'on est arrivé, & qui ne sont que trop dangereux lorsque les armées sont en présence. Je m'en rapporte à M. de Puiségur, qui est un de nos Maîtres sur cette profonde partie de la guerre : il n'aura garde d'en disconvenir. Il y a des précautions à prendre avant que de se mettre en marche pour aller à l'ennemi, il est bon d'en être informé.

On donnera l'ordre à l'ordinaire, sans aucune apparence de dessein ni de campement. Deux heures avant la nuit, & d'un jour sans Lune, on détachera deux cens chevaux, autant de dragons, cent Hussars, & huit compagnies de grenadiers complettes. Ce détachement, auquel on distribuera de la poudre, s'assemblera à la tête du camp, & sans aucun égard au tour du rôle. Il sera composé d'Officiers & de Sergens choisis, & d'un Chef de grande expérience, sans aucun égard au rang par rapport au nombre des troupes, mais seulement à l'habileté, qui dans toutes sortes d'entreprises doit regler le choix d'un Général d'armée : c'étoit la pratique de M. de Turenne. On fera en même tems courir le bruit, que la destination de ce détachement est contre les espions & les déserteurs, & pour occuper toutes les routes par où l'on peut aller à l'ennemi ; ce qui obligera les uns à rester au camp pour cette fois, & les autres, qui auroient envie de s'échaper, à remettre la partie à une occasion plus favorable.

Ce corps, dont les Hussars feront l'avantgarde, ira par un seul chemin, jusqu'à un lieu déterminé au centre, & à une petite demie lieue du camp ennemi : observant de ne point trop effleurer les postes avancez, où l'on peut avoir jetté de l'infanterie ; & si ces postes sont trop en deçà des gardes ordinaires de jour, on les laissera derriére, pour se mettre entr'eux & le camp ennemi.

Lorsqu'on sera arrivé au lieu destiné, & que l'infanterie aura joint, ce-

lui qui commande la partagera en plusieurs pelotons. On en fera de même de la cavalerie, qu'on divisera en plusieurs petites troupes, dont on postera quelques-unes sur tous les chemins, les passages, travers champs & endroits couverts, par où l'on peut aller à l'ennemi, s'étendant sur tout le front de son camp : les troupes de cavalerie & de dragons occuperont les endroits de plaine, s'étendant sur une même ligne, observant un grand silence, avec ordre de ne point tirer, quoiqu'il puisse arriver, & d'arrêter tout ce qui va ou qui vient du côté de l'ennemi : comme si l'on n'étoit là pour autre dessein, que celui d'arrêter les espions & les déserteurs. On défendra à qui que ce soit de s'écarter de son poste : c'est à quoi les Officiers auront une extrême attention. On joindra chacun de ces petits postes, ou petites gardes, par des sentinelles qui communiqueront de l'une à l'autre, pour qu'on puisse sçavoir incessamment & promptement ce qui se passe le long de la chaîne. La cavalerie en usera comme l'infanterie. S'il se trouve des maisons le long de la chaîne, on s'en rendra le maître sans bruit, pour que personne n'en sorte ; & s'il y a des chiens, on les empoisonnera. Les Hussars battront l'estrade le long de cette chaîne.

Voilà, ce me semble, le meilleur & le plus sûr moien de masquer une armée, pour que le Général n'ait aucun avis de ce qui se passe en dehors ; & comme les espions & les soldats sont déja informez qu'on leur tend des piéges, sans rien sçavoir du véritable dessein du Général, il est impossible que les ennemis en puissent rien apprendre, quand ils pourroient percer la chaîne ; ce qu'ils ne sçauroient faire sans tomber dans quelqu'une des embuscades. Cette méthode ôte toutes les difficultez qui font rejetter ces sortes d'entreprises, & les rendent aisées & faciles. Je ne pense pas qu'on puisse en trouver de meilleures. Annibal est le premier des Anciens qui s'en soit servi à la surprise de Tarente, mais non pas avec l'art dont je l'explique ici. Dans le projet que je fis pour le secours de Mons en 1709. je proposai cette méthode, & le projet fut agréé de la Cour, & envoié au Maréchal de Boufflers, avec ordre de m'écouter & de m'entendre : il m'adressa au Maréchal de Montesquiou, qui n'avoit nulle envie de s'embarquer dans une si grande entreprise. J'attendois quelques objections de sa part, mais il n'en avoit point à me faire. Je proposai encore cette méthode dans le projet du secours de Douai, dont j'ai parlé.

La premiére chose à quoi le Général doit penser avant que de se déclarer, est de demander aux Majors de son armée un état juste du nombre des combattans, sur lesquels il peut compter, celui des cavaliers & des dragons à pied. C'étoit la méthode de M. de Turenne, je la tiens bonne, & ce doit être celle de tout Général. Il sçait au moins, quand l'occasion s'en présente, ce qu'il peut réellement opposer à l'ennemi.

Feu M. de Vendôme prit de semblables mesures dans son entreprise sur le camp des Espagnols, ou pour mieux dire, sur trois camps tout à la fois pendant le siége de Barcelonne ; il ne se peut rien imaginer de plus beau, de plus hardi, & de mieux conduit. Larrey la rapporte en très-peu de mots.

Ce que ce grand Capitaine *fit de plus vigoureux*, dit l'Auteur, *fut l'action qui se passa le 14. Juillet. Il avoit appris par ses espions que ce jour-là la garnison devoit faire une sortie générale sur la tranchée, pendant que*

les Espagnols, qui campoient à deux lieues de la ville, sous l'étendart du Viceroi, viendroient attaquer l'armée Françoise en flanc, & par derriére. Il les prévint. A deux heures du matin avant le jour, il fit marcher les détachemens de cavalerie & d'infanterie qu'il avoit ordonnez, & les suivant de fort près, il entra dans le camp des ennemis, & renversa les troupes qu'il y trouva, sans qu'elles pûssent se rallier dans l'obscurité, & dans la consternation où cette surprise les avoit jettez. Le Viceroi encore au lit, prit la fuite, sans avoir eu le tems de s'habiller. Tout le camp fut pillé. On prit les bagages, la vaisselle d'argent des Généraux, & la cassette du Viceroi, où il y avoit vingt-deux mille pistoles. On fit encore un butin considérable de mulets ou de chevaux, jusqu'au nombre de six cens. Le Duc de Vendôme, après cette grande & heureuse expédition, se retira, après avoir fait brûler le camp de Cornella, où elle s'étoit passée. Les ennemis en avoient encore deux autres, d'où ils furent aussi chassez, & allérent camper sur des hauteurs inaccessibles. On brûla ces deux camps comme le premier. On dit que ces grands succez ne coûterent aux François que soixante-dix hommes tuez & blessez. Plus de trois cens des ennemis périrent dans la premiére action que conduisoit le Duc de Vendôme, & un pareil nombre de celle que le Lieutenant Général d'Usson éxécuta sous ses ordres. On voit cependant des relations qui diminuent la perte des ennemis; mais aucune ne diminue la gloire du Duc de Vendôme; & toutes conviennent, qu'il avoit fait un coup de Maître, d'autant plus digne de louange, qu'il étoit d'une nécessité absolue, en prévenant les Espagnols, qui étoient sur le point par la sortie générale de la place & de leurs camps, qu'ils avoient résolue, de rompre toutes les mesures du siége. Les Historiens partiaux ne prennent pas garde qu'en diminuant la perte des vaincus, ils en augmentent la honte.

§. X.

Observations & précautions dans la marche & dans le combat.

ORdre de ne point sortir du camp, sous peine de la vie: le prétexte sera la revûe du Général, ou du Commissaire. Autre ordre de repaître trois heures avant la nuit, si la marche est longue.

La générale, l'assemblée, & aux champs, à la sourdine, ou la retraite, tiendra lieu de tout.

Les Officiers Généraux seront avertis par des billets cachetez, de se trouver chez le Général un peu avant la retraite. Le projet de l'entreprise leur sera communiqué, l'ordre de la marche & celui du combat. Permis à chacun de proposer tout ce qui pourra contribuer au succez du dessein qu'on leur a proposé, mais rien qui puisse tendre à le rejetter.

On reglera leurs postes, bien moins selon l'ancienneté de commission, que selon leur expérience, leurs talens & leur mérite: nulle acception de personne, où il s'agit du tout.

Chacun aiant ses ordres par écrit, mais non pas absolument bornez, parce qu'il survient des cas qu'on ne sçauroit prévoir, ils auront soin d'instruire les Officiers & les Chefs des corps qui seront à leurs ordres; ils agiront selon les variations des occurrences, se servant de tous les avantages du terrain, selon qu'ils se présenteront, sans pourtant rien changer dans une disposition déja établie. Chaque Chef de Brigade, & les Commandans des Corps, chacun en

particulier, exhorteront & animeront leurs soldats à bien faire, par l'espérance du butin, de la gloire, & de leur propre salut, leur faisant entendre que tout dépend de la conservation de leur ordre, & de l'union réciproque de leurs rangs & de leurs files, & d'attaquer brusquement & la baionette au bout du fusil, sans délibérer & sans marchander. Chaque Officier Général agira & prendra son parti de la chose même, sans attendre des ordres supérieurs; parce que le Général n'aiant aucun endroit fixe, il n'est pas toujours à portée de les leur donner, & surtout dans une action de nuit. Il est d'ailleurs impossible que divers changemens n'arriventdans l'éxécution des grands desseins, on doit prendre son parti sur le champ, selon les différentes manœuvres de l'ennemi.

Je l'ai déja dit, je le répete encore, on ne le sçauroit trop souvent. La méthode qu'on doit suivre pour l'ordre de bataille, pour la distribution de chaque arme, & pour la marche, est de ne se point regler à l'égard de celle-ci, sur la nature du païs que l'on a à traverser en allant à l'ennemi, mais seulement sur l'ordre qu'on s'est déterminé de suivre dans le combat. Pour cet effet l'on mettra l'armée en bataille une heure avant qu'elle s'ébranle pour marcher.

L'armée en bataille, le Général en fera voir l'ordre aux Officiers Généraux, pour leur en donner une idée nette & distincte : car tous ne sont pas également éclairez ni assez habiles pour regler leur conduite sur l'explication qu'on leur aura donnée par des raisonnemens, & sur un plan dessiné. On voit plus clair dans ce qui s'offre de réel & d'éxécuté sur le terrain, & surtout à l'égard d'une disposition peu commune.

On marchera sans équipages; les soldats auront leurs avresacs & un pain. A l'égard du canon, le meilleur est d'en amener le moins que l'on peut, parce qu'il ne s'agit que d'une surprise, d'un violent coup de main, & d'une affaire de nuit, où le canon n'est pas d'un fort grand usage.

Pendant que l'armée sera en bataille, que le Général parcourra la ligne, qu'il parlera aux troupes d'un air gai & content, on fera passer les chariots de munitions de guerre le long de la ligne, on distribuera autant de poudre & de bale que les soldats en pourront garder auprès d'eux. Le canon & les chariots de munitions & d'outils, auront double atelage.

Au premier signal chaque Officier Général se rendra à son poste, bien instruit du nombre des corps qu'il aura à ses ordres. Ensuite l'armée se mettra en marche.

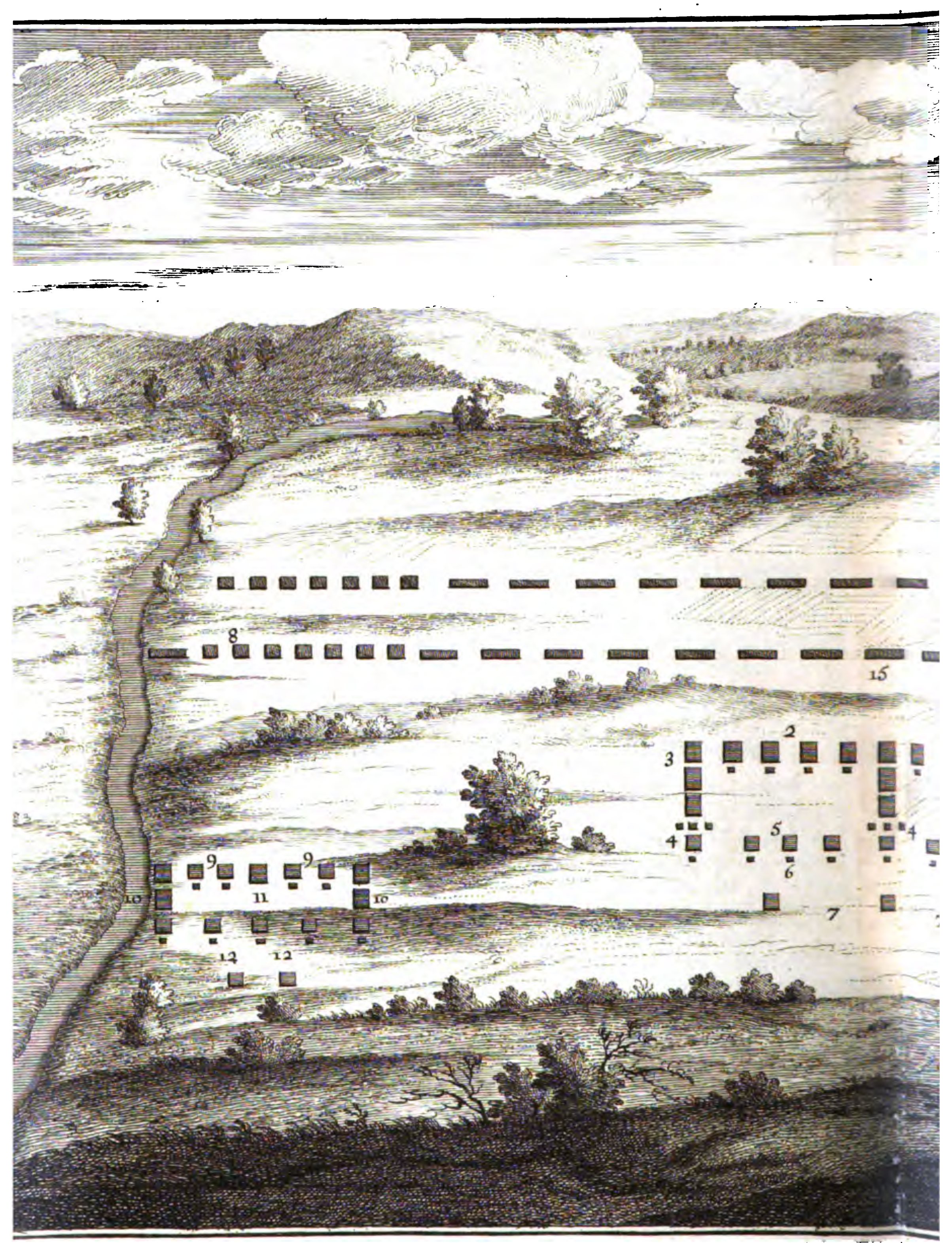
§. XI.

Ordre de bataille.

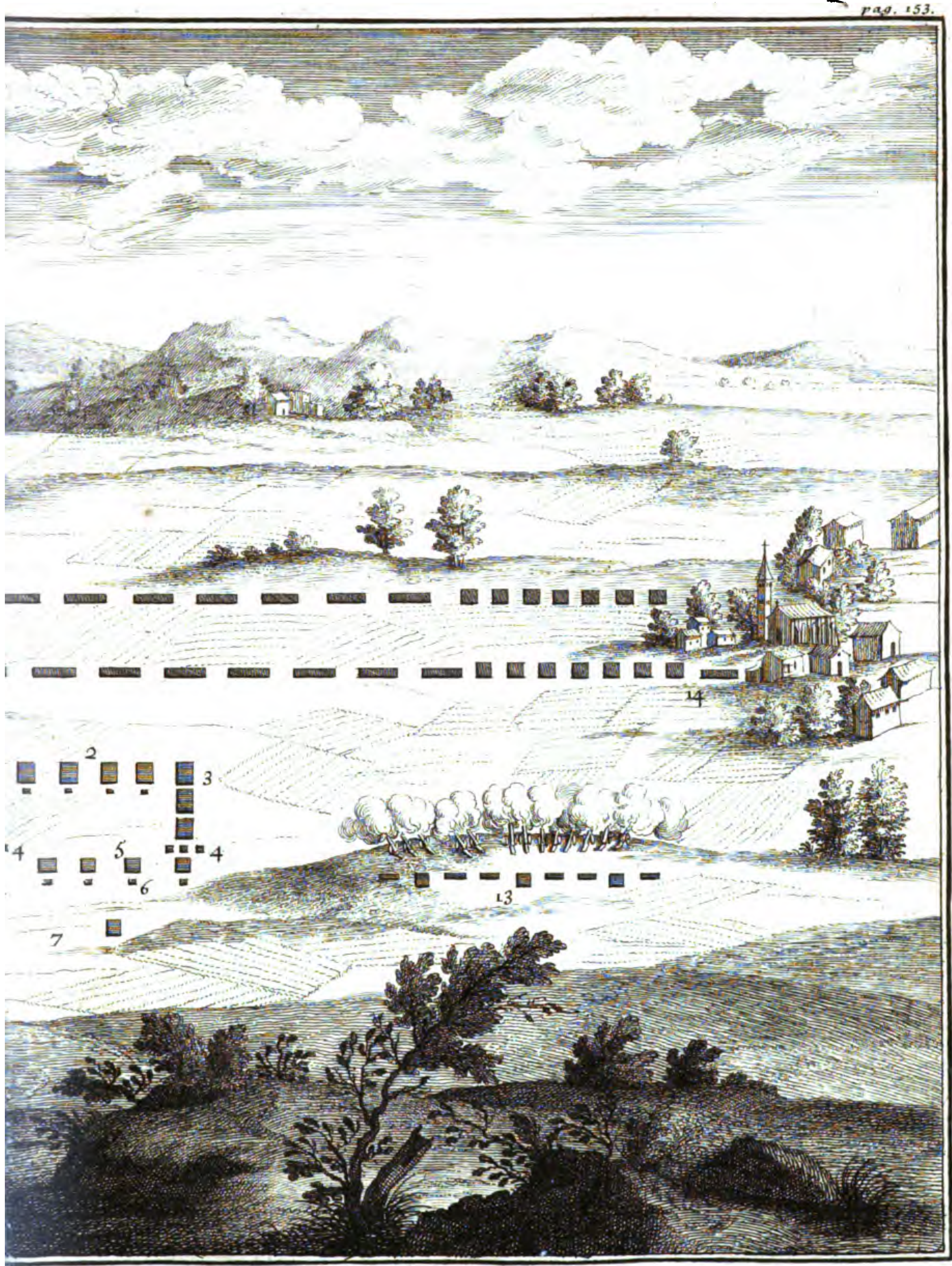
SUpposant l'ennemi campé dans une plaine rase & découverte, les aîles appuiées, la droite à un ruisseau, la gauche à un village, la cavalerie sur les aîles, & l'infanterie au centre, selon la méthode ordinaire, & que cet ennemi soit supérieur d'un tiers en infanterie & en cavalerie. Voici mon ordre de bataille, & ma façon de combattre.

L'infanterie à la premiére ligne, rangée par colonnes (2) d'une seule section, aiant à ses aîles & entre chaque brigade les colonnes (3), chacune de trois sections. Les compagnies de grenadiers (4), sur cinq de hauteur, à la queue de chaque colonne, pour servir comme de reserve, ou pour donner ensemble, & prendre

les



ORDRE DE BATAILLE POUR



IR UNE SURPRISE D'ARMÉE

les bataillons, ou les eſcadrons ennemis en flanc.

La ſeconde ligne ſoutenue de la cavalerie (5), les eſcadrons entrelaſſez de pelotons (6), de quarante fuſiliers choiſis, & des plus ingambes de l'infanterie, pendant qu'on chargera de front & l'épée à la main; & pour obliger ces eſcadrons à cette manœuvre, les cavaliers laiſſeront leurs mouſquetons au camp. Les dragons (7) en réſerve, & pié à terre.

Comme les villages ſont ce qu'il faut le plus éviter dans une bataille, & que la victoire ne dépend pas de leur attaque, mais d'un centre ouvert, ou d'une aîle ſautée hors, j'évite ici d'y aller fouiller. Bien qu'un centre percé & ouvert par un puiſſant corps de troupes (8), décide du ſuccès d'une journée, il eſt plus ſûr de tenir en échec & en crainte les aîles, pour empêcher les ſecours que le centre en pourroit tirer. Je forme un corps du reſte de ma cavalerie à la droite de l'ennemi (8), les eſcadrons (9) appuiez aux deux colonnes (10), & une autre au centre (11) d'une ſeule ſection. Ces eſcadrons ſeront entremêlez de pelotons comme ceux de la ſeconde ligne (12). Ce corps ne chargera que lorſque l'affaire ſera tout à fait engagée; mais comme il pourroit faire un contretems, on doit uſer de ſignaux, & les fuſées ſont toujours les meilleures dans les affaires de nuit. Les troupes du premier détachement (13), dont j'ai parlé plus haut, feront une fauſſe attaque du côté du village (14), ſans en approcher, pour tenir les deux aîles en échec. Le canon doit tirer principalement du côté des aîles, & toujours en écharpe.

Voilà l'ordre & la diſtribution d'une bataille nocturne. Ceci mérite une analyſe; les Officiers expérimentez la feront bien ſans que je m'en mêle, mais les autres ne la feront pas, & les premiers y ſeront embaraſſez, s'ils ne ſont au fait de mon principe des colonnes, il faut du moins qu'ils en aient une bonne idée, & les autres plus que cela.

La première régle à la guerre, ou pour mieux dire, l'axiome inconteſtable ſur lequel on ne ſe fonde pas aujourd'hui, eſt que dans toutes ſortes de combats une arme ſoit ſoutenue par l'autre: celui, qui ne l'obſerve pas, eſt ſurmonté par l'ennemi qui le ſuit. Voilà déja un point de vérité que la raiſon, le bon ſens, & la guerre nous démontrent, quand les éxemples ne le feroient pas. Aſſurez bien vos flancs, non par les obſtacles que le terrain vous offre, car on ne les trouve pas toujours, mais par vos armes mêmes. Or les colonnes ſont les ſeuls moiens qui puiſſent les garantir, alors quelque débordé que vous ſoiez, vous n'avez rien à craindre, la force de la colonne étant égale par tout. Ces trois corps, quoique les deux des aîles ſoient infiniment moindres que celui du centre, & ſéparez extraordinairement, attaquent & ſe défendent indépendamment l'un de l'autre: leur force étant en eux-mêmes, ils ne craignent ni à leurs flancs, qui n'offrent aucun foible, ni ſur leurs derriéres. J'attaque d'abord au centre (15), où j'ai preſque toutes mes forces, pour ſéparer l'ennemi de ſes aîles; & quand les deux autres ne donneroient pas, la victoire ne ſeroit pas moins certaine.

De la maniére dont nous nous rangeons, & dont nous combattons aujourd'hui, il n'eſt pas poſſible que nos bataillons puiſſent ſoutenir contre le poids & le choc de pluſieurs colonnes. Ma maniére de combattre eſt auſſi invincible, lorſqu'on l'op-

pose à une autre, dont toute la force consiste dans le feu ; car ce feu cesse dès le moment qu'on l'aborde, & qu'on le joint. Il y a encore plus à considérer que ce que je viens de dire : on ne peut pas douter que la cavalerie & l'infanterie de l'ennemi ne soient séparées l'une de l'autre, & par conséquent elles n'ont aucun secours réciproque à attendre. Si la premiére se trouve avoir affaire aux deux armes que je lui oppose à sa droite, il est impossible qu'elle puisse parer au feu de l'une, pendant qu'elle a à se défendre contre l'épée de l'autre, & à des armes de longueur, qui fraisent tous les corps de mon infanterie, & ces armes sont infiniment plus fortes & plus redoutables que la pique.

L'ennemi ne sçauroit résister ni soutenir contre le choc du corps du centre rangé sur une ligne de colonnes, appuiées à de plus grosses, & soutenues d'une ligne de cavalerie ; les escadrons fortifiez par des pelotons, ausquels les compagnies de grenadiers, inserées dans les espaces des colonnes, peuvent se joindre dans le combat : le corps de la gauche n'est-il pas aussi bien soutenu ? Voilà quant à la distribution de mes armes, qui se soutiennent réciproquement: voici quant à la disposition, & aux effets qu'elle doit produire.

Je ne suis point en peine de ce qui arrivera au premier choc, l'ennemi ne sçauroit jamais s'empêcher d'être percé & ouvert à son centre. Si cela arrive, comme il arrivera infailliblement, où le grand corps donnera, tout est perdu & culbuté, sans que ce qui n'est pas attaqué ose courir au secours. Alors ce qui a pénétré agit à droit & à gauche, & s'abandonne sur les flancs des corps qui n'ont pas été attaquez, & la cavalerie achéve & dissipe ce qui est rompu, ou qui panche à l'être, pendant que le corps de ma gauche tombe au premier signal sur ce qui est encore en entier. L'ennemi se repliera-t-il où il n'est pas attaqué, pour enveloper ce qui attaque ? Cela se peut-il, s'il est occupé à ses aîles ? Car les fausses, ou feintes attaques font le même effet que les véritables dans les affaires de nuit, pendant que le gros de l'armée donne au centre, & le prend à dos & en flanc après avoir percé ; mais cet ennemi osera-t-il hazarder une manœuvre si délicate, puisqu'il ne sçait pas, comme je l'ai déja dit, s'il ne va pas être attaqué lui-même ? Il ne voit rien de ce qui se passe, ni ne connoît rien de cet ordre de bataille, à cause de la nuit, qui lui en dérobe la vûe. Joignez à cela le canon qui se fait entendre si près d'eux, par de continuelles décharges. Il ne peut s'imaginer qu'il y ait peu de monde en cet endroit. Chacun croit que les véritables attaques sont ailleurs que de son côté, & le Général les imagine toutes véritables ; ce qui le tient irrésolu & incertain de ce qu'il fera : & pendant que l'un profite du tems, l'autre le néglige & le perd, sans sçavoir quel conseil prendre, ni sans avoir même le moment de délibérer & de recourir aux avis des autres, qui ne sont pas moins empêchez, ni moins étourdis. Le plus grand désavantage des combats de nuit, est de multiplier & de grossir les objets, & de remplir de craintes & de terreurs imaginaires. On diroit que les soldats & leurs Généraux ne voient qu'à travers de verres à facettes : peu sont exempts de ces sortes de lunettes, & c'est encore pis lorsqu'on est surpris ; car ce n'est que dans ces cas que les plus braves demeurent sans forces, & comme enchantez, & les Généraux sans tête & sans jugement.

J'ai donné des raisons & des preuves, que dis-je, j'ai démontré l'excellence de mon ordre de bataille : cela ne suffira pas pourtant aux gens prévenus des préjugez de la coutume & de la vénérable routine ; ils voudront quelque chose de plus que cela, s'il y a quelque chose de plus fort que la démonstration ; ils demanderont des éxemples, il faut donc les satisfaire. Nous en fournirons deux qui appuieront les attaques d'armées par grands corps séparez, pour faire connoître aux admirateurs de la coutume que je ne me repais pas d'illusions dans ma tactique. Je tire l'un de l'antiquité la plus reculée, pour faire voir que la science & le bon sens sont de tous les tems & de tous les païs. L'autre n'est pas moins convaincant, quoique plus proche de nous de quelques siécles ; il servira à montrer combien les attaques & les surprises nocturnes sont avantageuses, & combien le petit nombre l'emporte sur le grand dans ces sortes de cas.

Les Ammonites aiant assiégé la ville de Jabez, Saül marcha à son secours pour en faire lever le siége. Voici ce que dit l'Ecriture. *Le lendemain étant venu, Saül divisa son armée en trois corps, & entra dès la pointe du jour dans le milieu du camp des Ammonites, & ne cessa de les tailler en piéces, jusqu'à ce que le Soleil fût dans sa force. Ceux qui échapérent furent dispersez çà & là, sans qu'il en demeurât seulement deux ensemble.*

L'autre éxemple est d'Aléxandre le Grand, dans la bataille qu'il livra contre Porus. *Aléxandre*, dit Plutarque, *qui craignoit cette multitude d'ennemis & leurs éléphans, qui étoient d'une prodigieuse grandeur, évitant de donner dans le front de leur corps de bataille, alla charger l'aîle gauche, & ordonna à Perdiccas d'aller attaquer en même tems l'aîle droite. Ces deux aîles aiant été rompues du premier choc, se retirérent vers leurs éléphans, à la faveur desquels elles se ralliérent. Le combat recommença avec plus de furie & beaucoup plus mêlée ; de sorte que les ennemis ne commencérent à plier & à se retirer que vers la huitiéme heure du jour. C'est ainsi que l'écrit dans ses lettres*, conclut l'Auteur, *le Général même qui donna la bataille, & qui la gagna.* J'ai de la peine à ajouter foi à cette lettre : sans doute qu'Aléxandre se seroit un peu mieux expliqué ; car il n'est pas vraisemblable que les aîles de Porus se fussent ralliées sous les éléphans qui formoient une premiére ligne : comment l'auroient-elles pû, puisqu'elles furent poussées en arriére ? Il falloit dire que les aîles se ralliérent derriére le corps de bataille. Voici un fait qui n'est pas moins remarquable que les deux premiers, & qui fait voir combien les Généraux doivent être sur leurs gardes pour s'empêcher d'être surpris.

Le Duc d'Albe aiant assiégé Mons en 1572. le Prince d'Orange, qui voioit l'importance de cette place, marcha à son secours ; mais aiant trouvé la circonvallation toute établie, & les Espagnols en bonne posture, il ne jugea pas à propos d'y user ses troupes. Comme il craignoit d'être inquiété dans sa retraite, il décampa à la faveur de la nuit. L'Espagnol en étant averti, détache promptement deux cens fantassins d'élite & huit cens chevaux, ceux-là revêtus de chemises blanches pardessus leurs habits, pour se reconnoître. Au moment que l'ennemi étoit prêt à lever le camp, ces hommes déterminez s'y jettent tout au milieu, passent sur le corps des premiéres gardes, pénétrent & taillent

en piéces tout ce qui s'assemble & ose leur tenir tête ; & avant que l'armée eût pû se reconnoître, elle voit tout en feu. Le camp fut consumé avec d'autant plus de vîtesse, que les hutes des soldats étoient composées de branchages. Ce coup fait, & après avoir tué cinq cens hommes, le victorieux se retira tranquillement. Si le Duc d'Albe eût marché avec une partie de son armée, où en étoit le Prince d'Orange ?

CHAPITRE VII.

Xantippe arrive à Carthage, son sentiment sur la défaite des Carthaginois. Bataille de Tunis. Ordonnance des Carthaginois. Ordonnance des Romains. La bataille se donne, & les Romains la perdent. Réfléxions sur cet événement. Xantippe retourne dans sa patrie. Nouveaux préparatifs de guerre.

DAns ces conjonctures arrive à Carthage un de ces soldats mercénaires, qui avoient été envoiez en Gréce, conduisant une grosse recrue, où il y avoit un nommé Xantippe Lacédémonien, instruit à la maniére de son païs, & par conséquent fort versé au métier de la guerre. (*a*) Celui-ci in-

(*a*) *Un nommé Xantippe Lacédémonien, instruit à la maniére de son païs, & par conséquent fort versé au métier de la guerre.*] La maniére dont Casaubon, & après lui le sieur du Ryer, avoient traduit cet endroit de Polybe, m'avoit mis de mauvaise humeur : sans sçavoir le Grec, je ne pouvois me mettre dans la tête qu'un Historien aussi judicieux que Polybe, eût encensé si mesquinement un homme aussi extraordinaire que Xantippe. Je dis extraordinaire, car le grand & le beau ne consistent pas dans ce que l'on est ou dans le rang que l'on occupe, qui n'est le plus souvent que l'ouvrage de la fortune, mais dans les actions. Or est-ce faire des actions de Xantippe l'éloge qu'elles méritent, que de dire avec Casaubon que ce Lacédémonien, *Rei militaris usum mediocrem habebat*, ou avec du Ryer, *qu'il ne manquoit pas d'expérience dans le métier de la guerre ?* Il ne faut pas être un génie médiocre dans la science militaire ; mais un homme de la premiére volée pour changer l'ordre & toute la façon de faire la guerre. Exercer, discipliner & aguerrir des troupes, composées presque toutes de nouveaux soldats, relever les courages abattus & pleins du souvenir incommode des disgraces passées, & les mener fiérement contre un ennemi supérieur, redoutable, brave, aguerri & victorieux : encore une fois, il me semble qu'il faut pour cela être quelque chose de plus qu'*un homme qui ne manque pas d'expérience dans le métier de la guerre.* C'est tout ce que l'on auroit à dire de lui, si il devoit la gloire d'une action si mémorable au hazard ou à la fortune. Mais Xantippe la doit uniquement à lui-même, à sa capacité, & à la grandeur de son courage. Il forme son projet de campagne sur la nature de ses forces, sur celles de l'ennemi, & sur le païs où il vouloit porter la guerre. Un Général qui se conduit par des voies si profondes, est-il un homme médiocre dans son art ? Il prévit ce qui devoit arriver par ce qu'il avoit prémédité de faire, & répondit du succès par la grandeur de ses connoissances & l'ignorance des autres, qui ne connurent jamais leurs forces, & les moiens de les faire agir pour la victoire. Xantippe observa une conduite toute différente, & se mit en état de ne rien craindre d'un ennemi, dont l'ardeur le porteroit à quelque imprudence, & l'engageroit infailliblement dans les plaines.

formé en détail de la défaite des Carthaginois, & considérant les préparatifs qui leur restoient, le nombre de leur cavalerie & de leurs éléphans, pensa en lui-même, & dit à ses amis, que si les Carthaginois avoient été vaincus, ils ne devoient s'en prendre qu'à l'incapacité de leurs Chefs. Ce mot se répand

Un Général qui forme un tel systême de campagne, ne peut être qu'un grand Capitaine, à moins qu'on ne veuille juger des hommes comme on fait ordinairement dans les Cours, par les dehors & à l'apparence, qui est presque la seule lettre de recommandation pour faire fortune, & dont Xantippe n'étoit pas pourvû. Car au jugement d'un Ancien, & même de Polybe, qui semble l'insinuer, le Grec étoit de petite stature & de petite apparence dans la mine comme dans le reste; *ce qui augmentoit l'admiration qu'on avoit pour son courage, & qui cachoit en lui une vertu très-grande.* C'étoit un autre Agesilaus.

En vérité mon Auteur n'auroit pas été équitable, si sur une si pauvre raison il eût loué si maigrement un homme qui fait tant d'honneur à son païs. D'ailleurs il avoit trop d'esprit & trop de bon sens pour s'imaginer, que les grandes pensées & les entreprises les plus difficiles de la guerre ne peuvent entrer dans l'esprit d'un simple Officier, & d'un soldat de petite apparence: comme si on n'avançoit en capacité qu'à mesure qu'on s'éléve aux grands honneurs de la guerre, & qu'on paie de mine. Qui pourroit s'imaginer qu'on fût dans cette opinion dans toutes les Cours du monde? On a vû des hommes très-lourds, très-sots, & sans esprit, & qu'on n'auroit daigné consulter sans se faire moquer, parvenir tout d'un coup, sans sçavoir pourquoi, parce qu'ils étoient grands, bien faits & de riche mine: comme si la grandeur & l'étendue de l'esprit se regloit par celle du corps, que l'esprit fût corps lui-même, & que l'on jugeât du plus ou du moins, comme on feroit d'un coffre fort rempli de pistoles, qu'on admireroit plus ou moins selon sa grandeur ou sa petitesse. Rarement juge-t-on autrement des hommes dans les Cours des Princes, on y est tout aussi peuple à bien des égards que partout ailleurs. Agesilaus n'eut pas plutôt débarqué en Egypte, qu'on vit une foule de peuple accourir sur le rivage pour voir & admirer ce Héros; mais quel fut leur étonnement, lorsqu'ils virent un petit homme, sans apparence, & par surcroit boiteux? Il n'est pas possible, disoient-ils, que dans un si petit corps, & si mal bâti, il puisse loger tant d'esprit, tant de bon sens & tant de courage: après cela ils n'eurent qu'un pas à faire pour s'en moquer, ils n'y manquérent pas. Tachos leur Roi, qui l'avoit appellé pour commander ses armées contre Nectanebos, pensa comme son peuple, & n'en fit que rire. Agesilaus lui apprit qu'on ne jugeoit pas des hommes tel que lui par la mine & par la taille, & qu'on ne le méprisoit pas impunément. Il se tourna contre lui, & s'étant joint à Nectanebos, qui le mit à la tête de ses troupes, il détrôna le railleur, & mit l'autre en sa place.

Si cet éxemple pouvoit servir de leçon aux gens qui sont à la tête des affaires, nous n'aurions pas perdu notre tems, & cela leur apprendroit à ne point juger des hommes sur l'air & la mine, ou sur ce qu'ils sont plutôt que sur ce qu'ils disent. Il faut aller un peu bride en main dans ces sortes de choses, & ne pas imiter Tachos: car ceux qui manquent de ces vains dehors, & qu'on ne daigne pas écouter, parce qu'ils ne sont rien, se croient méprisez, cela suffit pour porter de certains courages, qui sentent d'ailleurs ce qu'ils valent, à courir une autre fortune, pour se vanger d'un mépris dont ils se croient si peu dignes. L'histoire est toute parsemée de ces sortes d'éxemples.

Nous allons en citer un, qui ne s'y trouve sûrement pas, dans le seul dessein d'égaier la matiére. Un Officier de par le monde, qui avoit très-bien servi, & fait plusieurs actions dont il n'avoit reçû aucune récompense, s'étant présenté au Ministre, qui ne l'avoit jamais vû, & qui ne le connoissoit que par les lettres de ses Généraux, cet Officier, dis-je, s'étant nommé, lui demanda une grace qu'il croioit avoir méritée. Vous êtes donc un tel, lui dit-il? Oui, Monsieur, je suis celui-là même. Ah! vous êtes un tel, c'est donc vous qui avez fait cela & cela? Oui, c'est moi, répondit-il. Ah! c'est donc vous, je ne le pensois pas: vous êtes bien petit.

parmi le peuple, & paſſe bientôt du peuple aux Généraux. Les Magiſtrats font appeller cet homme, il vient & juſtifie clairement ce qu'il avoit avancé. Il leur fait voir pourquoi ils avoient été battus; & comment, en choiſiſſant toujours la plaine, ſoit dans les marches, ſoit dans les campemens, ſoit dans les ordonnances de bataille, ils ſe mettroient en état non ſeulement de ne rien craindre de leurs ennemis, mais encore de les vaincre. Les Chefs applaudiſſent, conviennent de leurs fautes, & lui confient le commandement de l'armée.

Bataille de Tunis. Ordonnance des Carthaginois.

Sur le petit mot de Xantippe on avoit déja commencé parmi le peuple à parler avantageuſement, & à eſpérer quelque choſe de cet étranger. Mais quand il eut rangé l'armée à la porte de la ville, qu'il en eut fait mouvoir quelque partie en ordre de bataille, qu'il lui eut fait faire l'éxercice ſelon les régles, on lui reconnut tant de ſupériorité, que l'on éclata en cris de joie, & que l'on demanda d'être au plutôt mené aux ennemis, perſuadé que ſous la conduite de Xantippe on n'avoit rien à redouter. Quelque animez & pleins de confiance que paruſſent les ſoldats, les Chefs leur dirent encore quelque choſe pour les encourager de plus en plus, & peu de jours après l'armée ſe mit en marche. Elle étoit de douze mille hommes d'infanterie, de quatre mille chevaux, & d'environ cent éléphans. Les Romains furent d'abord ſurpris de voir les Carthaginois marcher & camper dans la plaine, mais cela ne les empêcha pas de ſouhaiter d'en venir aux mains. Ils approchent, & campent le premier jour à dix ſtades des ennemis. Le jour ſuivant les Chefs des Carthaginois tinrent conſeil ſur ce qu'ils avoient à faire. Mais les ſoldats impatiens s'attroupoient par bandes, & criant à haute voix le nom de Xantippe, demandoient qu'on les menât vîte au combat. Cette impétuoſité jointe à l'empreſſement de Xantippe, qui ne recommandoit rien tant que de ſaiſir l'occaſion, détermine les Chefs: ils donnent ordre à l'armée de ſe tenir prête, & permiſſion à Xantippe de faire tout ce qu'il jugeroit à propos. Revêtu de ce pouvoir, il range les éléphans ſur une ſimple ligne à la tête. Derriére il place la phalange à une diſtance raiſonnable. Des troupes à la ſolde, il en inſére une partie dans l'aîle droite, & l'autre compoſée de ce qu'il y avoit de plus agile, fut jettée ſur l'une & l'autre aîle avec la cavalerie.

Ordonnance des Romains.

A la vûe de cette armée rangée en bataille, les Romains marchent en bonne contenance. Les éléphans les épouvan-

térent ; mais pour parer au choc auquel ils s'attendoient, on mit au front les troupes armées à la légére : derriére elles de grosses compagnies, & la cavalerie sur les deux aîles. De cette maniére le corps de bataille fut moins étendu que l'on n'avoit coutume de le faire, mais il avoit plus d'épaisseur. Cette ordonnance étoit excellente pour résister au choc des éléphans ; mais elle ne défendoit pas contre la cavalerie des Carthaginois, qui étoit beaucoup plus nombreuse que celle des Romains.

Les deux armées ainsi rangées, on n'attendit plus que le tems de charger. Xantippe ordonne de faire avancer les éléphans, & d'enfoncer les rangs des ennemis, & en même tems commande à la cavalerie des deux aîles d'enveloper & de donner. Les Romains alors font, selon la coutume, grand cliquetis de leurs armes, & s'excitant par des cris de guerre, en viennent aux prises. La cavalerie Romaine ne tint pas longtems, elle étoit trop inférieure en nombre à celle des Carthaginois. L'infanterie de l'aîle gauche, pour éviter le choc des éléphans, & faire voir combien elle craignoit peu les soldats étrangers, attaque l'aîle droite des Carthaginois, la renverse & la poursuit jusqu'au camp. De ceux qui étoient opposez aux éléphans, les premiers furent foulez aux pieds, & écrasez. Le reste du corps de bataille fit ferme quelque tems, à cause de son épaisseur. Mais dès que les derniers rangs eurent été entourez par la cavalerie, & contraints de lui faire face, & que ceux qui avoient passé au travers des éléphans eurent rencontré la phalange des Carthaginois, qui étoit encore en entier & en ordre, alors il n'y eut plus de ressource pour les Romains. La plûpart fut écrasée sous le poids énorme des éléphans : le reste sans sortir de son rang fut criblé des traits de la cavalerie, à peine y en eut-il quelques-uns qui échapérent par la fuite. Mais comme c'étoit dans un païs plat qu'ils fuioient, les éléphans & la cavalerie en tuérent une partie : cinq cens ou environ qui fuioient avec Régulus, atteints par les ennemis, furent emmenez prisonniers. Les Carthaginois perdirent en cette occasion huit cens soldats étrangers, qui étoient opposez à l'aîle gauche des Romains, & de ceux-ci il ne se sauva que ces deux mille, qui en poursuivant l'aîle droite des ennemis, s'étoient tirez de la mêlée. Tout le reste demeura sur la place, à l'exception de Régulus, & de ceux qui le suivoient dans sa fuite. Les compagnies qui avoient échapé au carnage, se retirérent

La bataille se donne, & les Romains la perdent.

comme par miracle à Aſpis. Pour les Carthaginois, après avoir dépouillé les morts, ils rentrérent triomphans dans Carthage, traînant après eux le Général des Romains & cinq cens priſonniers.

Réfléxions ſur cet événement.

Que l'on faſſe de ſérieuſes réfléxions ſur cet événement, il fournit de belles leçons pour le reglement des mœurs. Le malheur qui arrive ici à Régulus, nous apprend que dans le ſein même de la proſpérité l'on doit toujours être en garde contre l'inconſtance de la fortune. Il n'y a que quelques jours que ce Général dur & impitoiable ne vouloit ſe relâcher ſur rien, ni faire aucune grace à ſes ennemis, & aujourd'hui le voilà réduit à implorer leur compaſſion & leur clémence. (a) On

(a) *Aujourd'hui le voilà réduit à implorer leur compaſſion & leur clémence.*] Preſque tous les Hiſtoriens qui ont écrit de cette guerre, ſont appointez contraires avec Polybe. Ils différent tous entr'eux à l'égard de la mort d'Attilius Régulus. Il n'eſt pas juſqu'aux Orateurs & aux Poëtes qui n'en aient parlé, entr'autres Ciceron & Horace. Le plus grand nombre prétend que les Carthaginois le firent mourir, plutôt par dépit, que pour toute autre raiſon. Comme ils craignoient que les Romains ne revinſſent en Afrique avec de plus grandes forces qu'auparavant, ils envoiérent des Ambaſſadeurs à Rome pour avoir la paix, auſquels ils joignirent Régulus, qui étoit leur priſonnier. Ils ne doutoient pas qu'il ne travaillât de toutes ſes forces pour la leur obtenir du Sénat, ſa liberté en dépendoit abſolument. Mais avant que de partir, ils lui firent promettre avec ſerment qu'il reviendroit ſe remettre dans les fers, s'il ne réüſſiſſoit pas. Ce grand homme étant arrivé à Rome, conſeilla tout le contraire, & s'en retourna à Carthage comme il l'avoit promis. Les Carthaginois le firent mettre dans un tonneau garni de longs clous, dont les pointes paſſoient en dedans, dit Appien; on le roula cruellement dans ce tonneau, où il mourut. Ciceron dans ſes Entretiens ſur les vrais biens & ſur les vrais maux, marque qu'ils le firent mourir de faim. Dans ſon Oraiſon contre Piſon, il oublie ce qu'il a dit ailleurs. Il parle d'un autre ſupplice. Il prétend qu'ils le liérent dans une machine, après lui avoir coupé les paupiéres. C'eſt apparemment celle d'Appien dont il entend parler. Il n'eſt pas juſqu'à Horace qui n'en parle, en ſe moquant de la lâcheté des ſoldats Romains dans la bataille contre Xantippe, & de l'infamie de ceux qui aimérent mieux ſe rendre priſonniers que de mourir les armes à la main. Car ce n'étoit pas la coutume dans les armées Romaines, de rendre les armes pour ſauver leur vie. Jamais gens n'ont été plus mal reçûs que ces priſonniers de guerre, & Horace nous donne une leçon qui devroit tenir lieu de loi dans notre milice. Cet excellent Poëte ne nous explique pas la nature de ce ſupplice d'Attilius. Il ſçavoit bien, dit-il, à quels tourmens il s'expoſoit. *Sciebat quæ ſibi barbarus tortor pararet.* Florus marque qu'il fut crucifié. *Crucis ſupplicio deformata majeſtas.* Voilà de grandes contrariétez à l'égard de la mort de ce grand homme. J'aurois été fort curieux de ſçavoir ce que Tite-Live en avoit dit. Polybe en avoit ſans doute parlé dans ſon premier Livre, il faut qu'il y ait quelque choſe de perdu; car où auroit-il pû le mettre qu'en cet endroit? Il ne me paroît pas que les Carthaginois aient été aſſez inſenſez pour le faire mourir. Les Romains n'euſſent-ils pas uſé de répréſailles ſur les priſonniers Carthaginois, qu'ils avoient en très-grand nombre? Je croirois plutôt Diodore de Sicile, qui fait évanouir tous ces ſupplices, qui ſont peut-être imaginaires. Voici ce que nous apprenons de cet Auteur ſur la défaite & la priſe d'Attilius Régulus, par Xantippe, qui commandoit l'armée des Carthaginois. Les Romains, dit-il, les défirent ſur mer; ils prirent Boſtar & Amilcar dans cette bataille. Le Sénat les remit entre les mains de la femme & des enfans de Régulus, pour les échanger contre lui; mais ſur ces entrefaites Attilius mourut en priſon. Sa femme déſeſpérée, fit mourir ſes deux

reconnoît

reconnoît encore ici combien Euripide avoit autrefois raiſon de dire, qu'un bon conſeil vaut mieux qu'une puiſſante armée. (*a*) Un ſeul homme, un ſeul avis met en déroute une

priſonniers, & pour ſe juſtifier elle répandit le bruit qu'on avoit fait mourir cruellement ſon mari. C'eſt Palmerius qui fait cette remarque; mais je demande à Diodore, quel eſt cet Amilcar qu'on fit mourir? Ce n'eſt pas le fameux Amilcar, pere d'Annibal, puiſqu'il fut tué en Eſpagne, & Polybe ne dit pas qui commandoit la flotte Carthaginoiſe dans cette bataille que les Romains gagnérent après la défaite de Régulus. C'étoit quelqu'autre Amilcar, car ce nom eſt aſſez commun dans l'Hiſtoire: je ne vois que des Amilcars partout, & je n'en trouve pas un qui approche de l'Amilcar pere d'Annibal. Toutes ces variations des Hiſtoriens, touchant la mort de Régulus, me font beaucoup douter que cet événement ſoit tel qu'ils nous le débitent. Je pancherois beaucoup du côté de Diodore, à la bigarrure près.

(*a*) *Qu'un bon conſeil vaut mieux qu'une puiſſante armée.*] Cette maxime eſt très-vraie & très-ſage, de quelque ſens qu'on la tourne. Le nombre & la valeur ne peuvent rien ſans le conſeil. Xantippe en eſt une bonne preuve; mais combien y a-t-il de Xantippes inconnus dans les armées, auſquels bien des Généraux ont dû toute leur gloire. Qu'on ne me diſe pas qu'il s'eſt trouvé de ces derniers, qui la doivent uniquement à eux-mêmes, à leur eſprit, à leur bon ſens, & à la grandeur de leurs connoiſſances; outre que ceux-ci ſont d'une très-grande rareté, & qu'on ne les trouve que par ſauts d'un ou de deux ſiécles d'intervalle; on ne s'apperçoit pas que les autres, & peut-être aucun, ne peuvent agir & faire mouvoir la roue pour la victoire, s'ils ne ſont aidez des yeux d'autrui, & les yeux d'autrui ſont ſouvent des conſeils que le Général débrouille & dévelope.

La plûpart des grandes entrepriſes & des grands deſſeins dépendent de la connoiſſance du païs où l'on fait la guerre, ou de la poſition des forteresses. Le conſeil de Xantippe au Sénat de Carthage, tire ſa ſource de cette connoiſſance, & des fautes des Généraux. Il conſeille de changer tout l'ordre de la guerre, par le jugement qu'il fait de la nature des forces de la République; il trouve encore du défaut dans la tactique Carthaginoiſe, & le fait fort bien remarquer tout comme le reſte. Il fait voir par la raiſon & par l'expérience qu'il faut la changer; tous ſentent la force de la vérité, ils l'embraſſent, ils prennent plaiſir à la recevoir, ils lui rendent la ſoumiſſion qui lui eſt dûe, lorſqu'un étranger, un petit Officier ſubalterne la leur découvre. Cela eſt admirable: car il faut moins d'élévation d'eſprit pour produire la raiſon, que pour la reconnoître dans les autres.

Quoique les Généraux du premier ordre n'aſſemblent pas leur Conſeil pour le conſulter dans leurs deſſeins, cela ne veut pas dire qu'ils tirent tout de leur tête. Il faut bien ſe garder de le croire. Ils ne dédaignent pas les avis & les conſeils de mille Officiers de leur armée, qui vont ou qu'ils envoient à la guerre, qui leur rendent bon compte de ce qu'ils ont vû, ou de ce qu'ils ont appris des gens du païs: & ceux-ci, comme les eſpions, ne leur ſont pas d'un petit ſoulagement; ils ſe réglent là-deſſus, ſouvent on leur propoſe de bons coups à faire, & l'éxécution leur eſt laiſſée en propre; delà naiſſent les marches promptes & accélérées, pour un poſte important, les ſurpriſes d'armées, ou les actions générales. La gloire du ſuccez eſt toute rapportée au Chef, qui eſt l'ame & le premier mobile de ſon armée, quoique le plus ſouvent il ne ſoit ni l'auteur, ni l'inventeur de bien des grandes entrepriſes. Le plus difficile n'eſt pas de les imaginer & de les propoſer enſuite, mais de trouver les moiens de les éxécuter & de les faire réuſſir. Voilà le fait du Général, le grand & le beau; quoiqu'il n'y ait pas moins de l'un & de l'autre dans l'auteur du deſſein, on ne rapporte rien à celui-ci, on le laiſſe là, & preſque toujours ſans récompenſe, pendant que le Général triomphe & s'applaudit de ſa victoire.

En tout il faut de l'aide & du conſeil. L'auteur du projet de Denain rendit ſans doute un grand ſervice. Cette fameuſe entrepriſe auroit-elle été éxécutée, auroit-elle même réuſſi en d'autres mains que celles du Maréchal de Villars? Je ne ſçai: il la rendit aſſurée & très-praticable par les conſeils du Maréchal de Monteſquiou, & par ſa conduite: il en falloit beaucoup contre un Antagoniſte de la trempe de M. le Prince Eugéne. Le Maréchal alla même au-delà de tout ce qu'on lui avoit propoſé pour la faire réuſſir. Un autre moins habile que

armée courageuse, une armée qui paroissoit invincible; pendant qu'il rétablit une République dont la chûte sembloit certaine, & reléve le courage à des troupes, qui avoient perdu jusqu'au sentiment de leurs défaites. C'est à mes Lecteurs de mettre à profit cette petite digression. On s'instruit de ses devoirs, ou par ses propres malheurs, ou par les malheurs d'autrui: le premier moien est plus efficace, mais l'autre est plus

lui, en eût-il connu l'important & le praticable? En eût-il fait le moindre cas, ni écouté un homme de Robe qui la proposoit? Ne le croions pas: il est fâcheux à un Officier, qui pense juste dans ce qui regarde sa profession, de s'adresser à des génies, qui ne sont ni de sa portée à l'égard du grand dans le militaire, ni de son courage. *Chacun conçoit les affaires selon sa capacité*, dit Saint-Evremont, *les plus grandes semblent aisées & faciles aux hommes de grand entendement & de grand cœur; & ceux qui n'ont pas ces qualitez, trouvent d'ordinaire tout difficile. Tels esprits sont incapables de connoître le poids de ce qui leur est proposé, & font quelquefois plus de compte de ce qui en effet est de grande importance, & quelquefois aussi beaucoup de cas de ce qui ne mérite pas d'être considéré.*

De deux conseils, l'un mauvais & souvent ridicule, & l'autre bon, d'abord la Cour, & les Généraux eux-mêmes, considérent de quelle sorte de gens sont ceux qui le donnent. Si le conseil se porte au Tribunal d'un Ministre, qui ne sera pas au fait de la guerre, qu'il n'a jamais faite, il prendra l'ombre pour le corps. Il ne pésera pas les raisons des deux proposans, son ignorance dans le métier le dispense de se servir de ces sortes de balances. Il fera cas d'abord de celui qui propose une absurdité, sans pourtant la connoître, s'il est plus élevé & plus puissant en crédit que l'autre, qui ne sera peut-être qu'un Subalterne. Le premier aura raison, quoiqu'il ne sçache ce qu'il dit: & l'autre ne sçaura ce qu'il dira, quoiqu'il ait raison. Cela s'est vû mille fois, & se verra éternellement. Si Xantippe avoit parlé aux Généraux Carthaginois, & proposé tout ce qu'il dit dans le Sénat de Carthage, il ne gagnoit rien: peut-être s'en fussent-ils moqué, parce qu'il eût parlé raison à des gens qui en étoient tout-à-fait dépourvûs. En s'adressant au Sénat, il ne se pouvoit, qu'entre un si grand nombre de Sénateurs, il ne s'en trouvât de très-raisonnables, & en effet il s'en trouva. Ils écoutérent les raisons de cet habile Officier, sans aucun égard à ce qu'il étoit, mais seulement à ce qu'il disoit de bon & de solide.; ce qui fit que tous se réunirent à son avis, & l'événement leur fit voir *qu'un seul homme*, comme dit mon Auteur, *un seul bon avis met en déroute une armée qui paroissoit invincible, rétablit une République dont la chûte sembloit certaine, & réléve le courage à des troupes qui avoient perdu jusqu'au sentiment de leurs défaites.* J'ai ouï dire au feu Maréchal de Chamilli, qui le sçavoit d'un vieux Officier Allemand, que dans la guerre de Hollande, en 1672. un Lieutenant Colonel François, qui étoit au service de la République, passa pour très-suspect, pour avoir avancé qu'il valloit mieux garder un petit nombre de places & raser les autres, que de les conserver toutes. Cet avis étoit très-sage & très-prudent, dans un tems que la tempête étoit prête à fondre sur la tête des Hollandois; au lieu qu'ils s'amusérent à les fortifier toutes par de nouveaux ouvrages, lorsqu'ils avoient à peine le tems d'en réparer les ruines: en un mot, ils voulurent les garder, & les défendre toutes, & par là ils se trouvérent si fort affoiblis, que leur armée fut réduite à rien pas tant de garnisons. Aussi n'eut-elle garde de se montrer devant celle de France, qui fit tout ce qu'elle voulut; & comme on profite rarement de la faute & des conseils d'autrui, il arriva aux François la même chose qu'aux Hollandois: car aiant voulu conserver toutes leurs conquêtes, le Roi se trouva si embarassé, qu'il vit bientôt la faute qu'il avoit faite, pour n'avoir pas crû les conseils de M. le Prince, & du Maréchal de Turenne, qui étoient d'un avis contraire, & ausquels il eût dû ajouter plus de foi qu'au Marquis de Louvois. Car bien que ce Ministre fût un très-grand homme, & un esprit du premier ordre, il n'étoit pas homme de guerre. Cette faute fut

doux. On ne doit prendre celui-là que lorsqu'on y est obligé, parce qu'il expose à trop de peines & à trop de dangers ; au lieu que celui-ci est à rechercher, parce que sans aucun risque on apprend quel on doit être. Après cela peut-on ne pas convenir que l'Histoire est l'école où il y a le plus à profiter pour les mœurs, puisqu'elle seule nous met à portée, sans inquiétude & sans péril, de juger de ce que nous avons de meilleur à faire.

très-grande, on la reconnut fort peu de tems après.

M. de Saint-Evremont, qui étoit du tems des troubles de la minorité de Louis XIV. trouvoit que la Cour, comme le parti contraire, avoit fait de grandes fautes. *J'ai vû prendre une résolution*, dit-il, *qui causoit la perte d'un grand Etat si elle eût été suivie : j'en vis prendre une contraire le même jour par un heureux changement, qui fut son salut ; mais elle donna moins de réputation à l'auteur d'un si bon conseil, que n'auroit fait la défaite de cinq cens chevaux, ou la prise d'une ville peu importante : ces derniers événemens frapent les yeux ou l'imagination de tout le monde. Le bon sens n'est admiré quasi de personne, pour n'être connu que par des réflexions que peu de gens sçavent faire.* Puisque je suis en train sur la matiére du conseil, où Polybe me conduit, descendons plus bas que le tems de la minorité de Louis XIV.

Lorsque la Religion de Malte prit l'alarme sur l'armement que le Turc dressoit, on fit ce qu'on appelle la citation : tous les Chevaliers y coururent. Je fus demandé au Roi, & avec cela trois ou quatre Ingénieurs François, & un Brigadier à leur tête ; mais comme il est de ces sortes d'Officiers comme des oiseaux dans les voliéres, dont il y en a qui chantent, & d'autres qui ne chantent pas, il se trouva que le Chef de tous chantoit très-mal, quoiqu'on crut qu'il chantât très-bien, parce qu'il se trouva en lieu où la plûpart de ceux, qui étoient au timon des affaires, comme le plus grand nombre, n'entendoient pas la Musique. Ces oiseaux, en arrivant, trouvérent que cette place, dont les ouvrages sont en foule, n'en avoit pas assez, quoiqu'il y en eût déja trop, ils se mirent à en faire de nouveaux, & à applaudir à un grand fort que l'on bâtissoit, & que l'on enchâssoit dans la Cotonere, qui est capable de faire une très-grande résistance. Malte renferme trois villes, il est moralement impossible que la Cité Valette, qui est la principale, puisse secourir les deux autres. Jamais place n'a été de plus grande garde, à peine trente mille hommes suffiroient pour défendre ces trois Villes. Je fus fort étonné de voir qu'on faisoit de nouveaux ouvrages, & que les nouveaux venus les approuvoient fort. Je pris la liberté de demander aux Messieurs de la Congregation de guerre, s'il étoit vrai que les Turcs les menaçassent, & quand on les attendoit. Il me fut répondu dans deux mois. Faites donc, leur dis-je, des ouvrages qui puissent être finis entre-ci & ce tems-là, & non pas une citadelle dans une autre, & qui ne peut être finie en trois ans. Ne feriez-vous pas mieux de défendre votre Isle, plutôt que votre place, qui est bien plus aisée à emporter ? En effet l'Isle est presque impraticable, & très-difficile à aborder. Je proposai des redoutes dans les endroits où la défense étoit la plus aisée. Le Grand Prieur de France, plus sensé, plus éclairé, & plus expérimenté qu'aucun de ceux qui étoient venus pour la défense de la place, fut de mon avis : mais la multitude, qui ne voioit goute dans cette dispute, & les Messieurs de la Congregation de guerre, préférérent le sentiment de l'Ingénieur, sans autre raison, sinon que celui-ci étoit Ingénieur de profession, & que je ne l'étois pas : comme si le titre faisoit le même effet que l'imposition des mains dans l'Eglise, & qu'avec un tel appui il ne fût pas possible de mal raisonner. Cette dispute, où il ne s'agissoit de rien moins que du salut de la place, dégénéra en parti, & la multitude qui se tourna du côté de l'Ingenieur, fut plus forte que la raison & le bon sens ; mais cela ne dura pas longtems. Un Ingenieur très-habile arriva en ce tems-là de France, qui pensa tout comme je faisois, non pas sans rire de voir d'un côté la raison, & de l'autre l'absurde tout à décou-

Xantippe retourne dans sa patrie. Nouveaux preparatifs de guerre.

Après des succès si avantageux, les Carthaginois n'omirent rien pour témoigner leur joie, soit par des actions de graces rendues solemnellement aux Dieux, (a) soit par les devoirs

vert. Il s'attira tous ses Confréres sur le corps, qui joints à d'autres gens aussi malins qu'eux, le déchirérent à la Coür. Malgré les oppositions qu'on forma pour ne point fortifier l'Isle, infiniment plus forte que la place, le Grand Prieur de France fit conclure à fortifier l'Isle, & l'on suivit mon avis, qui étoit le plus raisonnable, sans qu'on fût plus équitable, ou moins échauffé contre moi. Si vous craignez d'être attaquez en peu de tems, disois-je, faites votre capital de la défense de votre Isle. Fortifiez les endroits par où la descente est aisée, par un bon abattis d'arbres sur le bord de la mer. Ce mot d'abattis frappa leurs oreilles, & leur parut du Grec: non seulement à ceux qui n'avoient jamais servi; mais encore à l'Ingenieur & aux Officiers Généraux Chevaliers qui s'en moquérent, tant la passion & la cabale avoient démonté de cervelles, quoiqu'on ne puisse rien présenter de plus fort & de plus redoutable à l'ennemi, & surtout dans une descente; car de toutes les fortifications de campagne, il n'y en a point qui puisse être comparée à celle-là, & surtout sur les bréches. Pendant ces disputes, le Chevalier de Tressemane, qui est mort Lieutenant Général, proposa de faire un camp retranché de la Cotonére; il fut applaudi de tout le monde: c'étoit la même chose que si un homme avant le siége de l'Isle, avoit conseillé d'en abattre & d'en raser les fortifications à une certaine hauteur, sur le titre de camp retranché. Je fis voir le ridicule de cette imagination, & l'Ingenieur nia qu'il y eût applaudi, quoiqu'il eût été le premier en tête.

Ce qu'il y a de plus favorable aux Maltois, c'est que leur Isle est d'un si difficile abord, que dix à douze mille hommes suffisent, & au-delà, pour en empêcher la descente: au lieu que trente mille suffiroient à peine pour la défense de Malte seule, qui devient tous les jours de plus grande garde, & par conséquent plus foible. S'ils eussent été attaquez, il ne faut pas douter qu'ils n'eussent eu recours aux abatis d'arbres.

Lorsque la crainte fut passée, & que la Religion eut fait sa recolte d'armes & de toutes sortes de munitions de guerre, que la France & les autres Puissances de la Chrétienté lui donnérent, je m'embarquai pour m'en revenir, après m'être bien diverti de voir un parti soulevé contre le bon sens & les régles de la guerre, bien résolu de n'y retourner de ma vie. Pendant ces belles chicanes, on écrivit de la Cour à M. le Bailli de Langeron, qu'on n'avoit point douté que je ne me fusse retiré mécontent. *Votre ami*, lui disoit-on, *est fait pour n'être jamais crû, & pour avoir toujours raison.* Je le répete encore, si Malte avoit été assiégé, l'extrémité de leurs affaires faisoit tomber les beaux raisonnemens de l'Ingenieur; les abatis eussent été mis en usage, & l'on eût dit alors comme Polybe, *un bon conseil vaut mieux qu'une puissante armée.* Tous se seroient réunis à la vérité. On veut primer loin du danger, on se rend justice lorsqu'il est proche. Concluons par cette maxime, que ceux qui ont plus de soin du bien & du salut public, qui sont les plus fidéles, les plus sages & les plus habiles, sont ordinairement ceux qui sont les plus sujets à trouver de grandes oppositions, & ausquels l'on marque le moins de reconnoissance, quoique leurs conseils aient été suivis.

(a) *Par des actions de graces rendues solemnellement aux Dieux.*] Les Anciens avoient donc leurs Hymnes & leurs Cantiques comme les Modernes. Ils rendoient des actions de graces à leurs Dieux avec de grandes marques de reconnoissance, & même avec plus de solemnité que nous ne faisons aujourd'hui, par des processions & des fêtes qui duroient quelquefois quinze jours, comme cela se voit dans César. Jamais Capitaine Romain ne fournit tant d'occasions de louer les Dieux par des Cantiques, des jeux & d'autres marques de réjouissances que celui-là, & n'eut moins besoin qu'on priât Jupiter & les autres Divinitez dans leurs Temples, pour lui obtenir la victoire. Il auroit bien pû faire la même réponse aux Romains lorsqu'il partoit pour l'armée, que celle que fit Ajax à son pere, qui lui recommandoit de joindre toujours à la force de son courage, & aux régles de sa conduite, l'assistance des Dieux.

d'amitié qu'ils se rendirent les uns aux autres. Mais Xantippe, qui avoit eu tant de part au rétablissement de cette République, n'y fit pas un long séjour après sa victoire. Il eut la prudence

Vous pensez comme une vieille, lui répond Ajax, *pouvez-vous ignorer que les poltrons eux-mêmes ne soient souvent victorieux avec une telle assistance ? Pour moi je m'en passe, je vaincrai bien sans cela.* C'est ainsi que Sophocle fait parler Ajax, qui ne croioit pas, non plus que César & le Poëte lui-même, que des Dieux si ridicules éxauçassent leurs priéres, & qu'ils fussent dignes de leurs actions de graces. Les processions & les priéres, pour implorer le secours de la Divinité dans une guerre, sont bonnes; mais les gens éclairez sont persuadez qu'en n'agissant point, on s'adresse vainement au Ciel, qui n'écoute point les vœux des fainéans, & qu'au contraire tout réussit aux gens sages, vigilans & laborieux. Un Général ne doit s'occuper qu'à bien regler l'état de la guerre, & n'attendre la bonne fortune que de soi-même, s'il est habile, ou des conseils des gens capables & expérimentez, s'il manque d'expérience & de capacité.

Les Anciens ne remercioient pas seulement leurs Dieux après une grande victoire, par des priéres & des sacrifices solemnels dans les villes & dans les armées, mais ils faisoient encore des priéres lorsque les armées étoient en présence & à la veille d'une bataille. Les femmes ne bougeoient des Temples, pour implorer la compassion des Dieux : c'étoit là leur tâche. Les plus devotes les balioient même de leurs cheveux. Cela se voit dans tous les Historiens, & plus particuliérement dans mon Auteur avant la bataille de Cannes, & auparavant. On ne vit jamais un tel attirail de devotions, de victimes & de priéres pour la victoire, que durant la guerre d'Annibal, & jamais les Divinitez de Rome ne parurent moins sensibles & de moins bonne volonté à les écouter. Toutes ces devotes furent renvoiées à vuide. Jamais les Romains ne se virent plus pressez de recourir à l'assistance des Dieux, & d'implorer leur compassion; car leurs Généraux étoient si mauvais & si mal habiles, qu'à moins d'un prodige, ils ne pouvoient être changez en autres hommes : mais ils ne sçavoient pas que leurs Dieux étoient les mêmes que ceux d'Epicure, très-sourds & très-insensibles, & ne prenant aucune part aux affaires du monde. Les Romains l'ignoroient, ils ne se rebutérent jamais, ils continuérent dans ce train, & longtems, mais inutilement. Il falloit que leurs Généraux fussent devenus plus habiles, pour que leurs Dieux se déclarassent pour eux. Un bon nombre de batailles perdues, & l'expérience de leurs défaites, firent ce que le Ciel n'avoit pû faire. Il vint de nouveaux Généraux, déja dressez par les fautes des autres, qui leur servirent de leçon. Avec de telles dispositions, ces nouveaux Chefs prirent le gouvernail des armées, se conduisirent tout autrement que les autres, & se battirent très-vigoureusement & très-méthodiquement : alors les Dieux se tournérent visiblement de leur côté, bien entendu que le Sénat choisiroit toujours des hommes de mérite. Ils commencérent alors à vaincre, mais ce ne fut qu'avec de très-grandes difficultez. Pas un seul petit don gratuit de la part des Dieux. L'ignorant étoit toujours battu, quoique plus dévot. Ils se déclaroient pour le plus habile. Si celui-ci faisoit une lourde faute, & que l'autre en profitât, il les avoit pour lui : autrement il ne tenoit rien. A peine Annibal avoit-il mandé à Carthage qu'il avoit vaincu les Romains en Italie, que ceux-ci apprenoient tout aussitôt que Scipion étoit victorieux en Espagne, ou en Afrique : ainsi tour à tour les Romains & les Carthaginois pleuroient, se réjouissoient, & remercioient leurs Divinitez, ou imploroient leur compassion. Si Esope avoit été de ce tems-là, & qu'on lui eût demandé quel étoit le passe-tems des Dieux, n'auroit-il pas répondu qu'ils se faisoient des querelles de ces deux peuples ?

L'Empereur Aurelien, qui étoit un très-grand Capitaine, ne pensoit pas comme Ajax, qui n'avoit jamais gagné de batailles, & qui n'étoit qu'un Duelliste, non plus qu'Achille. Cet Empereur se trouva très-embarassé dans la guerre des Marcomans. Il sentit l'extrême besoin de ses Dieux. On ne le sentit pas moins à Rome. On voulut consulter les Livres des Sibilles. Ces sortes de consultations ne se faisoient que dans les dangers les plus pressans, & ne se faisoient pas sans frais, & sans un grand dégât de victimes.

de s'en retourner dans sa patrie. (a) Une action si brillante &

Aurelien pressa vivement le Sénat de consulter cet Oracle, & lui mandoit que son Trésorier avoit ordre de fournir abondamment à cette dépense. Il n'est pas honteux, ajoutoit-il, de vaincre par le secours & l'assistance des Dieux. Souvenez-vous que nos ancêtres ont commencé & terminé plusieurs guerres, & jamais inutilement, en recourant à un tel azile. Les braves, leur disoit-il encore, ne rougissent point des victoires qu'ils tiennent visiblement du Ciel, lorsque les dangers sont plus grands que les remédes. Mais ce Général, qui écrivoit de si belles choses en faveur de ses Dieux, ne laissoit pas de suivre la maxime des Lacédémoniens, comme il avoit fait toujours, d'invoquer la Divinité en mettant la main à l'œuvre, regardant toujours la défiance comme la mere de sûreté.

Caton, qui connoissoit parfaitement que ses Dieux n'étoient que des Dieux de bois & de pierres, & tout à fait insensibles, se moquoit des Romains, & les blâmoit de se confier à leur assistance. Ils n'éxaucent jamais les fainéans, leur disoit-il, & la paresse ne leur plut jamais. Apparemment que les hommes de son tems, à l'éxemple du séxe dévot, couroient les Temples. Il croioit qu'il étoit mieux de n'y aller qu'après l'affaire faite, & après qu'ils se seroient déclarez par des succès décisifs & sans nulle équivoque. Cela me fait souvenir de la superstition de Fabius Maximus, qui abandonne son armée, & met toutes les affaires en risque, dans un tems même de crise, pour aller à Rome assister à un Sacrifice, & le tout pour donner de la fumée à son Jupiter, pendant qu'Annibal lui prépare de la besogne pour son retour. Quand je lis cela dans mon Auteur, j'en suis tout étonné. Je ne le suis pas moins de Persée, qui alla bien plus loin, & qui prit bien plus mal son tems: car pendant qu'il en étoit aux mains avec les Romains, il abandonna son armée pour aller sacrifier à Hercule, le Dieu du monde, qui se mettoit le moins en peine de ces sortes de devotions. Il vouloit qu'on se battît bravement & vigoureusement. Les lâches perdoient leur cause, & leurs sacrifices étoient comptez pour rien. Aide-toi, disoit Hercule au chartier embourbé, & je t'aiderai. Voilà où les Paiens en étoient logez à l'égard de leurs Dieux, ausquels les gens d'esprit ne croioient guéres, tant ils étoient ridicules: aussi n'y comptoient-ils pas beaucoup, & ne s'y fioient qu'à bonnes enseignes.

(a) *Il eut la prudence de s'en retourner dans sa patrie.*] Les Carthaginois, dans l'état du monde le plus desespérant & le plus triste, se livrent & s'abandonnent à la capacité de Xantippe. Chose rare! Les Généraux eux-mêmes reconnoissent qu'ils ont été battus par leur ignorance. Ils s'avouent inférieurs à un étranger; ils lui obéissent, & sans envie, pour le salut de la patrie. Je l'ai déja dit, cela est grand & me charme. Cette estime, cette vénération pour un étranger, dureront-elles longtems? Recevra-t-il une récompense digne du service rendu? Non assurément: Vous verrez que ces Republicains reviendront à leur état naturel. Dès qu'ils se virent délivrez des calamitez d'une guerre malheureuse par une victoire complette & décisive, *ils furent honteux*, dit Saint-Evremont, *de devoir leur salut à un étranger: & revenant à la perfidie de leur naturel, ils crurent devoir étouffer leur honte en se défaisant de celui qui les avoit défaits des Romains.* Est-il possible que les Carthaginois aient été capables d'une si noire ingratitude, & d'une perfidie si détestable que celle dont on les accuse à l'égard de Xantippe? On croit tout d'une nation sans foi, traître, perfide, & incapable de reconnoissance. Les Thessaliens, dont les Grecs nous représentent l'esprit, les mœurs & les inclinations avec des couleurs si noires, étoient de fort honnêtes gens en comparaison des Carthaginois. Si les Historiens Latins étoient les seuls qui eussent parlé de la fin malheureuse de Xantippe, nous douterions de ce qu'ils nous en apprennent: mais les Grecs tiennent le même langage. Ce que notre Auteur en avoit dit est perdu, il ne paroît pas selon lui qu'on l'ait fait périr. *On donne*, dit-il, *une autre raison de la retraite de Xantippe: nous tâcherons de l'éclaircir en son lieu.* Ce qui prouveroit que les Carthaginois firent périr ce grand homme, c'est qu'on n'en a plus ouï parler depuis son départ de Carthage; n'est-ce pas là un bon préjugé contre le sentiment contraire? Appien & Zonaras nous en donnent de bonnes nouvelles. Cette victoire de Xantippe, disent-ils, causa sa ruine: car les Carthaginois, craignant qu'on n'attribuât à cet étranger toute la gloire de la défaite des Romains, & leur propre salut,

jugérent à propos de le renvoïer en son païs avec tous les honneurs que méritoit une action si digne de leur reconnoissance ; ils lui firent de grands présens, & l'embarquérent pour sa patrie sur une galére richement ornée, avec un ordre secret à ceux qui la commandoient de jetter cet excellent Officier dans la mer, avec tous les Grecs qui l'avoient accompagné dans cette guerre. Voilà qui est épouvantable. Ils l'envoient dans son païs comme une victime sans tache, la parent, l'ornent pompeusement, la couronnent de bandelettes, & l'envoient noier à deux pas de là : comme si les services qu'il leur avoit rendus, eussent dû être enterrez & ensévelis dans les tenébres de l'oubli par la mort de l'auteur de leur liberté. Cette imagination est ridicule, & me feroit douter de la vérité de ce fait, si la plûpart des hommes, passionnez & sots, n'étoient accusez des mêmes allûres. Il est de cela comme de certains Livres, ou de certaines brochures remplies d'affreuses véritez contre des hommes encore plus affreux, que l'on défend de lire, & de garder chez soi sous de grosses peines. On croit après ces défenses, qu'il n'en sera plus parlé, & que ces Livres ne perceront jamais les profondeurs des siécles à venir. Point du tout, l'immortalité leur est assurée par cela seul. Tacite nous apprend que rien ne le fait tant rire que *l'impertinence de ceux qui croient*, par une puissance de peu de durée, éteindre la memoire de tous les siécles ; car au contraire *la censure*, dit-il, *donne une nouvelle autorité aux ouvrages, & tous les Princes étrangers, & les nôtres à leur exemple, qui se sont servis de cet artifice, n'ont rien fait par là qu'accroître leur honte & la gloire de leur ennemi.*

Le traitement fait à Xantippe, est tout ce qu'on peut reprocher de plus honteux & de plus lâche. Cette infamie, étant faite par une délibération publique, tombe sur toute la nation : chacun a sa part de la honte, & la supporte avec peine ; car outre qu'elle renferme la trahison & la perfidie, l'ingratitude doit sans doute être la plus difficile à digérer, comme étant le plus grand & le plus bas de tous les vices. Il y a des Auteurs qui parlent d'une autre façon de la fortune de cet Officier Lacédémonien. Ils diminuent un peu du crime des Carthaginois, sans pourtant ménager leur perfidie : car ils disent qu'on lui avoit donné pour s'en retourner un vieux bâtiment, tout à fait hors d'état de tenir la mer, & qu'aiant remarqué cette fraude, il la dissimula, monta sur un autre vaisseau, & s'échapa d'un si grand péril.

Je soupçonnerois très-fort le fait des Carthaginois sur l'infortune de Xantippe, si on ne les accusoit d'une perfidie infiniment plus odieuse, plus cruelle & plus atroce que celle dont je viens de parler. C'est Tite-Live qui nous l'apprend, ne le croira-t-on pas suspect ? Il l'est infiniment sur l'article des Carthaginois, il ne l'est pas moins sur celui des Gaulois : je ne vois aucun Auteur avant lui qui en ait fait mention. Zonaras & Diodore en parlent, me dira-t-on, mais ces deux Historiens ont écrit un assez long espace après Tite-Live. Il se peut qu'ils aient puisé tous les deux dans celui-ci, ou ils se seront suivis, sans s'informer plus amplement de la vérité de la chose : encore les deux Auteurs ne sont pas d'accord à l'égard du tems, voici le fait selon que Freinshemius le rapporte.

Il dit que les soldats étrangers, dont les Carthaginois s'étoient servis pendant cette guerre, aiant demandé avec un peu trop de hauteur la récompense de leurs services, ils leur firent entendre qu'il y avoit des fonds ailleurs qui leur étoient destinez, pour leur donner des marques de leur reconnoissance. Ils les firent embarquer, avec un ordre secret au Commandant de la flotte de les débarquer dans une Isle déserte, & de les abandonner à leur misérable fortune. Ils y furent mis, & ils y périrent tous de faim & de misére. D'autres Auteurs prétendent que cette affreuse perfidie fut commise longtems auparavant, & lors de la guerre des Syracusains contre Carthage.

On accuse les Républiques, avec beaucoup de raison, d'avoir été de tout tems ingrates envers ceux de leurs citoiens qui leur avoient rendu les services les plus signalez. Jamais aucune autre République de l'antiquité n'a mérité de plus grands éloges à l'égard de la charité & de la reconnoissance que celle d'Athénes. Où sont les Etats d'où il ne sorte une infinité d'illustres malheureux ? Il n'en fut jamais aucun dans cette République, tant elle étoit généreuse & charitable. Les soldats cassez & rompus de vieillesse, ceux qui se trouvoient hors d'état de servir par leurs blessures, ou par leurs infirmitez, leurs femmes, leurs enfans, leurs neveux mêmes, & les veuves de ceux qui avoient été tuez à la guerre, & les orphelins, étoient nourris

& entretenus aux dépens du public, & même ceux dont les ancêtres en avoient mérité les graces. A-t-on jamais ouï parler d'un peuple plus noble, plus grand, plus généreux, plus charitable & plus magnifique dans les récompenses accordées aux services rendus ? Rome l'a-t-elle jamais surpassée, que dis-je, égalée sur ce point ? Et cependant cette Athénes, si digne de notre admiration, ne fut pas exempte du reproche d'ingratitude à l'égard des grands hommes de toute espéce, & de ceux particuliérement à qui elle a dû sa gloire & son salut. C'est ici un terrible revers de la médaille.

Quel est le Lecteur qui ne se sente pas rempli d'indignation en lisant le traitement qu'elle fit à Themistocle ? Après avoir défait l'armée innombrable des Perses près de Salamine, ne se vit-il pas dans la triste nécessité d'aller chercher un azile auprès de ce même Xerxès, qu'il avoit défait, pour se délivrer des persécutions de son ingrate patrie, qui cherchoit à le faire périr ? Et ce grand homme meurt misérablement dans un païs étranger. Semblables à la plûpart des Princes & des Grands du monde, ces Républicains ne pouvoient souffrir que les Capitaines, qui leur avoient rendu les services les plus signalez, leur en fissent toujours mention dans leurs discours. Ceux qui étoient fâchez d'entendre souvent parler Themistocle de ses actions, & de tout ce qu'il avoit fait pour la gloire & le salut de la République, pensoient tout de même que Sosie de Terence, que de leur en parler si souvent, c'étoit presque leur reprocher qu'ils les avoient oubliez. *Vous ne vous lassez pas*, leur disoit ce grand homme, *de recevoir du bien d'une même personne, & vous vous lassez de lui en entendre souvent parler.*

Les services de Miltiades furent-ils mieux reconnus que ceux de Themistocles ? Un an après la bataille de Marathon, ce grand Capitaine est injustement condamné à une amende qu'il ne pût paier, & meurt en prison.

Peut-on lire sans horreur leur ingratitude envers Phocion, le plus sage & le plus homme de bien de son païs ? Ne firent-ils pas le procès à huit de leurs Généraux après la bataille des Argineuses, pour n'avoir pas enlevé & enterré les morts, quoique la tempête qui survint ne le permît pas ? Qui le croira ? *Ces huit Généraux victorieux furent condamnez à mort par un même jugement*, dit Xenophon, *& six qui étoient présens, éxécutez.*

Les services d'Alcibiade furent-ils mieux reconnus que ceux des autres ? Il fut accusé d'un crime qui ne fut jamais bien prouvé : l'on prétendoit qu'il étoit un de ceux qui avoient mutilé les statues de Mercure. Ce peuple, ridiculement superstitieux & inquisiteur, par une extravagance à peine concevable, après l'avoir mis au nombre des Généraux destinez pour l'expédition de la Sicile, sans considérer qu'il étoit le seul de tous le plus capable & le plus propre pour la conduite de cette guerre, le rappelle follement, avec ordre de s'embarquer, lorsqu'il étoit à peine arrivé, & de se rendre à Athénes pour se justifier, & se disculper devant le peuple de l'injure faite à ce Dieu, qui étoit représenté à tous les coins des rues, ou à la porte de chaque maison, sous la figure d'une pierre quarrée ou cubique. Il n'eut garde d'obéir, & de se rendre dans un tel coupe-gorge, où l'on ne faisoit aucune différence du soupçon du crime à la conviction, en matiére de religion : car de tous les Etats du monde, Athénes surpassa les autres en superstitions les plus folles & les plus extravagantes, comme en injustices & en pieuses cruautez : témoin la mort de Socrate, qui surpasse tout ce qu'on peut imaginer de plus infame. Tout cela sembleroit incroiable, si le barbare Tribunal de l'Inquisition d'Espagne & celui de Portugal, encore plus furieux, ne nous faisoit voir quelque chose de plus affreux, & tout à fait opposé à l'esprit de l'Evangile. Pour revenir à Alcibiade, il jugea bien qu'on en vouloit à sa vie ; il se retira à Lacédémone, & de là auprès d'Artaxerxès, comme avoit fait Themistocle, où il ne fut pas plutôt arrivé, qu'il fit voir à son ingrate patrie combien il est dangereux de pousser à bout un homme de cœur, & d'une habileté peu commune, qui peut se vanger avec éclat. Elle eut tout lieu de s'en repentir. Alcibiade lui fit une si cruelle guerre, qu'elle fut trop heureuse de le rappeller, & de le voir revenir dans un tems où elle panchoit à sa décadence. Ce grand homme la remit dans sa premiére supériorité par ses victoires ; mais elle revint bientôt dans son état naturel d'ingratitude & d'injustice : car après l'avoir délivrée des plus grands périls, on lui imputa la défaite d'un de ses Lieutenans, qui donna un combat contre ses ordres, & où il n'eut aucune part. Il fut obligé de s'éxiler lui-même, & cet éxil volontaire fut la cause de son salut,

&

& celle de la perte de sa patrie. Thucydide représente l'état pitoiable où les Athéniens se trouvérent réduits après l'éxil de cet excellent Chef de guerre.

Mais pourquoi aller chercher des preuves si éloignées, pour faire voir que les Républiques ont été de tout tems ingrates envers les hommes du premier mérite? Athénes, Rome & Carthage n'éxistent plus; mais Venise & la Hollande sont encore sur pied, & selon toutes les apparences, le seront un très-longtems, parce qu'elles sont plus sages & plus équitables. Cette derniére République, sans parler de l'autre, nous pourroit fournir des éxemples d'ingratitude & d'inhumanité qui la flétrissent un peu. Plusieurs grands hommes l'ont éprouvé. Le crime de Barnevelt étoit un peu équivoque, & ceux qui furent éxécutez avant lui n'étoient pas tous coupables: si Grotius, le plus célébre & le plus grand homme de son tems, ne se fût échapé de prison, il n'eût pas été éxemt du supplice. Les deux freres de Wits furent égorgez & déchirez par la populace: quels services n'avoient-ils pas rendus à la République? La mort de ces deux zélez Républicains me fait souvenir d'un secret historique qui a, ce me semble, échapé aux Historiens qui ont écrit des affaires des Hollandois: je le tiens d'un Colonel des troupes de l'Empereur. Il me dit que le feu Comte de Tilli lui racontoit un jour, qu'étant de garde en ce tems-là sur la place des prisons de l'Hôtel de Ville, où étoit un des Wits, dont le frere devoit venir le prendre en carosse pour le mettre en liberté, qu'étant là, dis-je, pour empêcher que la populace animée par ceux du parti du Prince d'Orange, ne lui fit aucune insulte, ce Prince lui envoia plusieurs ordres réïterez de se retirer avec son escadron, dans un tems où il paroissoit qu'il devoit y rester pour contenir une foule de peuple qui s'étoit assemblée sur la place. Il soupçonna quelque mauvais dessein; & comme il craignit qu'on ne lui imputât ce qui pouvoit arriver, il ne voulut jamais abandonner son poste qu'il n'eût un ordre par écrit du Prince d'Orange. On fut obligé de lui en envoier un, qu'il eut la sage précaution de prendre & de garder: vingt-cinq ans après les Messieurs des Etats, aiant réfléchi sur cette démarche du Comte, lui en demandérent la raison, & bien lui valut d'avoir encore cet ordre à montrer: car sans cela, dit-il, je me fusse vû dans un très-grand péril de la vie, l'on ne parloit de rien moins que de me faire mon procez. C'est une chose surprenante, de voir les plus grands hommes & les meilleurs Citoiens persécutez & exposez sans cesse, & perpetuellement, à la rage de leurs envieux, & mourir presque tous de mort violente. Quand même on les accuseroit sur quelque fondement, je veux même que leurs crimes fussent avérez, s'ils ne tendent pas à la tyrannie & à l'oppression de la liberté, il me sembleroit très-juste d'adoucir & de plier les loix en leur faveur, de les rompre même, plutôt que de s'y conformer; car c'est en ce cas que l'extrême sévérité devient une extrême injustice. L'indulgence en faveur des hommes extraordinaires, est plus utile à l'Etat que l'éxemple des châtimens. La premiére change les coupables en les gagnant, & l'autre est moins capable de nous corriger, que de nous revolter, & de nous remplir d'indignation & de fureur contre un peuple, ou un Prince fanatique, sottement superstitieux, qui condamne au dernier supplice, ou qui se défait des hommes extraordinaires qui lui ont rendu les plus grands services, & qui sont capables de le tirer des plus grands embarras: car cette espéce d'inquisition établie dans les Etats, ou qu'on cherche à établir, est la plus forte machine & le moien le plus assuré pour causer les plus grandes révolutions, & les conduire à leur perte. L'on peut dire, sans craindre de se tromper, que la superstition perdit Athénes; car dès qu'on vouloit faire périr un grand homme, on l'accusoit d'impiété ou d'irréligion. Si les gens de guerre, où les hommes d'Etat, eussent été éxemts de cette recherche à Athénes, elle eût été très-longtems debout. On ne remplace pas aisément les bons sujets, lorsqu'on n'use pas d'indulgence à leur égard: au lieu qu'en leur pardonnant on en peut tirer de grands services. Alcibiade ne fut pas plutôt chassé de son païs, qu'on s'apperçut bientôt qu'il ne pouvoit être remplacé de personne: il est aisé de nommer d'autres Généraux à la place des bons; mais le titre ne fait pas qu'un homme soit plus habile: & pour finir par une maxime de M. de Turenne, dix mille livres de rente accordées de plus à un Officier sans aucun mérite, ne le rendent pas plus brave, plus éclairé, & plus capable de commander: ces sortes de graces mal appliquées ne deshonorent pas seulement le Prince qui les donne, mais elles produisent encore cet effet, qu'elles abattent le cœur & le courage de ceux qui en sont véritablement dignes.

si extraordinaire, dans un païs étranger, l'eût mis en butte aux traits mordans de l'envie (*a*) & de la calomnie : au lieu que dans

(*a*) *Une action si brillante & si extraordinaire, l'eût mis en butte aux traits mordans de l'envie.*] Bayle dit que trois choses empêchent l'envie & la jalousie ; la grace de Dieu, le défaut des qualitez dignes d'envie, & un grand fond de stupidité. S'il faut que la Divinité intervienne dans la premiére par un miracle & une merveille de sa toute-puissance, pour arrêter & nous garantir *des traits mordans* de cette passion, c'est recourir à des remédes surnaturels que Dieu s'est refusé à lui-même en ce monde, & en attendant l'éxécution de sa volonté la vertu aura beaucoup à souffrir.

A l'égard de la seconde, je la tiens fausse, & la derniére encore plus : puisque nous voions tous les jours que les sots de la premiére classe les plus renommez, & les stupides les plus avérez par leurs dits & par leurs faits, vont plus grand train à la fortune & aux plus grands honneurs, que les hommes du premier mérite & à grands talens. Il faut conclure delà, que la sottise & la stupidité sont dignes d'envie & de jalousie, & que ce sont deux qualitez très-respectables dans presque toutes les Cours des Princes. Cela se remarque dans les gens du monde, & dans les gens d'Eglise, qui sont mille fois plus avides & plus ambitieux que les autres dans leur espéce d'ambition. Il ne faut ni esprit, ni vertu pour cela. Ce sont des sentinelles qui se mettent en faction constamment & perpetuellement, tantôt chez l'un, tantôt chez l'autre, jusqu'à ce que la fortune en prenne pitié, & les réléve de sentinelle pour en mettre d'autres en leur place, à la porte ou dans l'antichambre, & alors ceux-ci sont enviez tous comme les autres qui ont fait le même métier.

Les Cours des Princes ne sont pas toutes remplies de ces sortes d'individus, il y en a qui raisonnent d'eux-mêmes, qui parlent, qui agissent, & qui se remuent avec une vivacité & une ardeur extraordinaire, qui bien loin d'être sots & sans esprit, comme les autres, sont au contraire très-fins, très-subtils & très-déliez ; on ne voit chez eux que belles qualitez. Mais la fortune, en les élevant, fait tomber le masque, & c'est alors que l'on voit à découvert & à nud les défauts & les vices qu'ils tenoient auparavant à la chaîne ; ils ne se montrent pas cependant d'un seul coup, mais par degrez selon le besoin. Ils mettent encore en campagne plusieurs passions & plusieurs vices qu'ils avoient eu grand soin de couvrir & de cacher avant leurs grands sauts de fortune, ou qu'ils ne croioient pas dans eux, ou qui naissent par je ne sçai quelle fatalité contagieuse attachée à l'air de la Cour. Ils les mettent alors en usage, & les font cingler à pleines voiles, pour aller plus loin au préjudice des autres. Si l'on y prend garde, toutes ces passions & tous ces vices ont leur principe dans l'envie, qui les traîne tous à sa suite ; c'est elle qui régle & qui dispose toutes les machines pour ruiner & pour renverser la fortune de ceux dont ils craignent le mérite & la concurrence.

Ce qu'il y a de bien surprenant, c'est que ceux qui sont au timon des affaires du Gouvernement, & qui connoissent parfaitement les ruses & les souplesses de cette passion, sont toujours plus nouveaux dans les piéges qu'on leur tend contre les gens de mérite les plus dignes d'être enviez ; & ceux-là même, qui les ont tendus aux autres avant leur élévation, s'y trouvent pris ; tant les hommes sont peu en garde dans le mal qu'on dit d'autrui, & tant au contraire ils sont défians dans le bien : car il faut plus de ruses & d'artifices pour faire passer celui-ci, que l'autre. Combien s'en trouve-t-il peu du caractére de ceux dont parle la Motte le Vayer, *qui mésurent les vertus au pied de l'envie, comme ceux qui prennent les dimensions des corps par leur ombre.* J'ai lû quelque part dans Voiture, que c'étoit sur ce pied-là que le premier Ministre du Roi d'Espagne en usoit, & qu'il lui avoit dit qu'il ne jugeoit jamais plus avantageusement d'un sujet, que par le mal qu'on lui en disoit avec peu de certitude, & qu'à mesure que le nombre des calomniateurs grossissoit pour le perdre, il avoit plus d'estime pour lui, & plus de curiosité pour le bien connoître ; qu'il n'y avoit rien de plus sûr pour déterrer la vertu, & la distinguer de la foule, & que c'étoit là sa baguette devinatoire, & sa lanterne pour trouver le mérite caché.

Combien de fourbes & d'envieux les Princes ou leurs Ministres ne découvriroient-ils pas par le moien de cette lanterne ? Celle de Diogéne ne valut jamais rien ; il ne trouva jamais un homme de bien, au lieu que l'autre en rencontroit toujours avec la sienne, & l'envie qui le cache, qui le couvre,

son païs, où l'on a des parens & des amis pour aider à les repousser, ils sont beaucoup moins redoutables. On donne encore une autre raison de la retraite de Xantippe. Nous aurons ailleurs une occasion plus propre de dire ce que nous en pensons.

Les affaires d'Afrique aiant pris un autre tour que les Romains n'avoient espéré, on pensa tout de bon à Rome à remettre la flotte sur pied, & à tirer de danger le peu de troupes qui s'étoient échapées du naufrage. Les Carthaginois, au con-

& qui l'obscurcit de ses vapeurs les plus noires, lui servoit elle-même de guide sans le sçavoir.

Ce sage Ministre ne se servoit jamais mieux de sa lanterne, que lorsque les ténébres étoient bien épaisses, & la cabale grosse & bien ameutée contre ceux qu'elle vouloit perdre. Ces sortes de complots, que l'envie forme, sont fort ordinaires dans les Cours & chez les Grands du monde. C'est de toutes les batteries des envieux la plus redoutable, & contre laquelle la prudence la plus rafinée n'a point de precaution à prendre, tant l'envie est ingénieuse contre la vertu qui nous pése & nous incommode.

Le même Auteur, que nous avons déja cité, avance une chose qui a tout l'air d'un sophisme : *Tant s'en faut*, dit-il, *que l'envie soit un vice : qu'au contraire elle est très-familiére de la vertu*. Je ne vois rien de plus faux que cela, l'envie est un très-grand vice, & très-opposé à la vertu, à moins qu'il ne veuille dire que les envieux sont à la suite de cette vertu, comme les Archers à celle d'un innocent qu'on va pendre sur leur témoignage. A deux pas de là l'Auteur ne laisse pas de se contredire, car il nous dépeint cette envie *comme une Mégére qui nous fait voir le champ d'autrui toujours plus fertile, & qui seroit capable, dit un Pére, de rendre le Paradis un Enfer à cause de la gloire commune, si on y pouvoit entrer avec cette furieuse passion*. Voilà son envie, *très-familiére de la vertu*, une passion & un vice très-furieux plutôt qu'une vertu. Ne voit-on pas tous les jours une infinité de gens de mérite, dont on ne sçauroit craindre ni redouter la concurrence, & qui luttent au contraire sans cesse contre la mauvaise fortune : ne voit-on pas, dis-je, ces gens-là négligez & persécutez, par pure haine contre les talens & les qualitez dignes d'estime ? Mais c'est bien pis lorsqu'on se ligue contre les hommes extraordinaires qui ont rendu des services importans à leur patrie, ou qui sont capables de leur en rendre. Ces sortes de complots sont très-redoutables lorsque le parti est puissant, & que les femmes s'y fourrent. Les moiens dont on se sert sont souvent très-ridicules & très-grossiers, & ne laissent pourtant pas de réussir. Quoi de plus mal imaginé que ceux qu'on emploia contre le feu Maréchal de Catinat ? On se mit en tête de le faire passer pour fou, c'étoit cependant le plus sage de tous les hommes. N'étoit-ce pas l'attaquer par le côté le moins abordable ? Et cependant cette extravagante machine fit le coup contre ce grand homme.

La disgrace du feu Marquis de Feuquiéres eut une cause moins ridicule, quoique sans fondement ; il n'alla pas si loin que l'autre dans les honneurs de la guerre, mais j'oserois presque assurer qu'il eût égalé, & peut-être surpassé le Maréchal en grandes actions, si une cabale n'eût conjuré la perte de cet excellent Officier, l'homme du monde le plus capable de commander nos armées. Je n'en ai guéres vû de plus habile, de plus appliqué, & d'une valeur plus épurée. L'envie se mit en campagne, armée de toutes les calomnies qu'on puisse ranger en bataille contre un mérite de cette force. Il succomba, & se retira très-sagement ; s'il eût dépendu de ses envieux, ils l'eussent fait noier comme Xantippe. J'ai un éxemple qui vient tout à propos, que nous n'enverrons point à une autre occasion. Il roule sur ces sortes de machinations, je l'ai trouvé dans la vie de l'Empereur Sévére Aléxandre. L'Auteur dit que *divers méchans, qui s'étoient liguez ensemble pour tromper Aléxandre, eurent d'abord l'adresse de surprendre par leurs intrigues l'esprit du jeune Prince, jusqu'à lui faire éloigner les personnes qu'on avoit mis auprès de lui ; mais il eut assez de prudence pour reconnoître aussitôt leur malice : il les chassa, les fit même mourir du dernier supplice par le jugement du Sénat, & s'attacha*

traire, pour se soumettre ces troupes là mêmes, faisoient le siége d'Aspis : mais elles se défendirent avec tant de courage & de valeur, qu'ils furent obligez de se retirer. Sur l'avis qu'ils reçûrent ensuite que les Romains équipoient une flotte qui devoit encore venir dans l'Afrique, ils radoubérent leurs anciens vaisseaux, en construisirent de neufs ; & quand ils en eurent deux cens, ils mirent à la voile pour observer l'arrivée des ennemis.

immuablement à ceux qui étoient capables de le faire régner avec justice & avec honneur. Belle leçon pour les Souverains, & très-digne d'être imitée, pour couper court aux complots des envieux contre les hommes du premier mérite, d'une vertu éprouvée, & choisis d'entre les plus sages d'un Etat pour leur éducation. Combien y en a-t-il peu qui découvrent la profondeur de la fourbe ? L'Histoire est toute parsémée de ces sortes de conjurations. L'on remarque que celles, qui sont les plus grossiéres & les plus mal fondées, sont celles qui réussissent le mieux, comme il arrive ordinairement à la guerre que les attaques par le côté le plus fort, sont celles par où l'on est le plus souvent emporté, parce que l'ennemi ne peut croire qu'on ose tenter par cet endroit, & sur ce fondement il diminue les précautions, ou n'en prend aucune. Le Maréchal de Catinat fut pris par le côté de la sagesse, qu'on ne croioit pas insultable sans folie. Je ne trouve que Cimon dans l'antiquité, qu'on ait pû faire passer pour insensé, car je ne crois pas qu'on se servît de cette machine contre Xantippe ; mais cette réputation ne dura pas longtems. Les Athéniens, dit Valére-Maxime, éprouverent bientôt toute l'utilité de cette même folie par ses grandes actions, & par la sagesse de ses conseils : c'est pourquoi, continue-t-il, il força ceux qui l'avoient cru fou, de s'accuser eux-mêmes de folie. *Heureux les Etats*, dit Dacier, *qui sont gouvernez par de tels foux.* Heureux encore les Généraux, qui en ont le plus de besoin, de s'en servir & de les écouter : sauf à les envoier noier comme Xantippe, après le service rendu.



OBSERVATIONS

Sur la bataille du Consul Régulus contre Xantippe.

§. I.

Fortune inégale de Régulus. Caractére des Carthaginois. Confiance qu'ils prennent en Xantippe. Exemple unique.

J'Entre dans l'éxamen d'une bataille fameuse, & qui nous fournit une infinité d'instructions solides. Nous les tirerons des fautes du Général Romain, autant que de l'habileté & de la bonne conduite de celui des Carthaginois.

Quoique le premier ait gagné trois batailles, (car dans celle d'Ecnome il entre en partage de gloire avec son Collégue,) ceux qui sçavent distinguer un fait d'intelligence d'avec un fait de hazard, ne concluront pas delà qu'il fût un Capitaine fort au dessus du médiocre : il y en a beaucoup qui en gagnent, qui sont au dessous. Régulus ouvrit sa première campagne par un combat témérairement engagé, & où il fut battu : la honte de sa défaite lui fit réparer son bonneur & ses pertes : la victoire fut, à la vérité, peu complette ; mais c'est tout ce que l'on pouvoit attendre de lui dans un tems où les autres perdent le jugement, & par là toute espérance ; & Tyndaride vit dans un même jour les Carthaginois vainqueurs, & vaincus tout ensemble, en très-peu de tems.

L'affaire d'Adis mérite nos éloges, soit du côté de l'art, soit du côté du courage : c'est, en un mot, une affaire toute de conduite, très-bien embarquée, & digne d'un Capitaine habile & expérimenté.

On fera sans doute un autre jugement de la bataille que le même Consul livra contre Xantippe, qui fait le sujet de ces Observations. Il la perdit, & avec elle tout ce qu'il s'étoit acquis de gloire & de réputation dans les précédentes : mais sa vertu resta toujours ferme & inébranlable, parmi cette multitude de malheurs qui suivirent la perte de sa liberté. On ne vit jamais un si grand courage dans un Romain. Jamais Citoien ne fit paroître un si grand zéle, ni tant d'amour pour le bien & la gloire de sa patrie, & je doute que Rome ait jamais produit un si honnête homme.

S'il fût tombé en tout autres mains que celles des Carthaginois, bien loin de mourir d'un supplice aussi cruel que celui qu'on lui fit souffrir, s'il faut s'en rapporter à ce que les Historiens nous en disent, on eût respecté ses malheurs par le seul éclat de ses vertus ; mais que pouvoit-il espérer d'un peuple qui n'en connut jamais aucune, d'un peuple qui étoit en mépris à tous les autres, fourbe, cruel, sans foi, & ingrat au-delà de tout ce qu'on peut dire, d'un peuple en un mot qui ne conservoit sa liberté que par le courage & la vertu des autres, & par des forces empruntées, qui faisoit mourir ses Généraux du dernier supplice, & qui honteux de devoir son salut à un étranger, envoie noier ce même Xantippe, qui venoit de le lui

procurer par sa victoire ? C'est Arrien qui nous apprend cette nouvelle. Polybe nous promet de nous l'apprendre, il ne nous en dit pourtant pas un mot, non plus que de la fin d'Attilius Régulus ; ce qui me fait soupçonner qu'il y a quelque lacune dans les endroits où ces deux circonstances auroient dû trouver leur place.

Dans un misérable état où l'on désespère de toutes choses, dit Saint-Evremont, *on prend confiance en autrui plus aisément qu'en soi-même ; ainsi les jalousies fatales au mérite des étrangers vinrent céder à la nécessité, & les Généraux s'abandonnérent à la capacité de Xantippe.* En effet cet Officier leur avoit fait voir leurs bévûes & la cause de leurs défaites, en même tems qu'il leur offroit les moiens de les réparer.

Qui ne sera surpris, en lisant ce passage, & plus encore ce que Polybe rapporte du discours de cet étranger en plein Sénat, qui l'écoute, & qui lui applaudit, de voir des Généraux ignorans, sans expérience, & par conséquent présomptueux & entêtez de leur mérite, qui l'écoutent & ne lui applaudissent pas moins, & qui sans envie, sans jalousie, & sans honte, s'abandonnent à la capacité de Xantippe, fermant les yeux sur ce qu'il est, & ne les ouvrant que sur ce qu'il sçait ? Ils se reconnoissent inférieurs à lui, & par là ils le jugent digne de les commander : cela est certainement admirable, & d'autant plus surprenant, que l'Histoire ne nous apprend rien de semblable, ni rien d'approchant.

C'est l'ordinaire des Républiques de recourir aux hommes vertueux dans leurs plus grandes infortunes ; mais il est très-rare, ou pour mieux dire, il ne s'est jamais vû qu'on aille les prendre dans les emplois les plus subalternes de la milice ; que ce choix tombe sur un étranger, & que le Sénat, l'armée & les Généraux en paroissent très-contens & très-satisfaits. Encore une fois, je ne vois rien de plus étonnant. Dans un Etat Monarchique, cela seroit un prodige. Ceux mêmes, qui seroient les auteurs de tous les maux de la guerre la plus désastreuse, dûssent-ils se sauver eux & leur patrie par l'esprit & le courage d'un tel homme, se garderoient bien de lui laisser prendre une telle volée. Ils cabaleroient, ils intrigueroient, & n'oublieroient rien pour l'accabler & le renverser. L'Histoire fourmille d'exemples de cette injustice. En voici un de fraîche date.

Si feu M. de Vendôme, qui étoit aussi bon François que grand Capitaine, quoique ses ennemis en disent, eût passé l'Adigé en 1706, plutôt que de s'en couvrir contre M. le Prince Eugéne, qui le réduisit à rien, en lui donnant jalousie par tout, cette campagne le combloit de gloire & sauvoit l'Italie, parce qu'il eût combattu avec ses forces réunies & en masse, & dans un terrain très-avantageux, comme certaine personne lui avoit proposé. Cette occasion manquée, l'ennemi traverse encore le canal Blanc, autre occasion encore plus favorable. Jamais armée ne se trouva mieux postée pour se faire battre, que celle du Prince Eugéne : sa défaite étoit inévitable, nulle ressource dans le terrain, nulle retraite à espérer, entre deux riviéres impraticables, & de vastes & profonds marais à dos, comme la même personne lui fit remarquer. Il y avoit au contraire des avantages infinis pour M. de Vendôme, soit dans le terrain, soit dans l'ordonnance de son armée. Pour avoir manqué une si belle occasion, qui ne s'é-

chapa que trop vîte, & qu'il falloit saisir tout aussitôt, nous éprouvâmes, peu de tems après, tout ce que la mauvaise fortune peut faire sentir de plus funeste : on entend bien que je veux parler de l'événement de Turin. Fut-il jamais arrivé sans cette faute ? C'est avec regret que je la lui attribue; mais on ne peut excuser la trop grande complaisance, & la déférence aveugle qu'il avoit aux conseils timides & pernicieux de deux ou trois personnes qu'il appelloit ses amis : prétendus amis aussi faux, aussi doubles, & aussi malhabiles qu'il en fût jamais, qui le jouérent & le trompérent toujours, qui lui firent perdre par timidité, ou par malice, ou par d'autres motifs à nous inconnus, une infinité de bons momens, dont un seul étoit capable de le mettre au dessus de tous les Capitaines de son siécle, & de terminer une guerre si difficile & si obstinée. Qu'on ne me dise pas que ces sortes d'entreprises étoient incertaines & trop hazardeuses, rien de plus simple & de plus aisé, comme il le reconnut lui-même. Cette négligence impardonnable, & très-pardonnable à tout autre qu'à lui, fut moins un acte de sa volonté, que l'effet d'une timidité de tempérament, qui lui prenoit quelquefois, & qui ne lui permettoit pas de résister contre les détours de rhétorique de ses faux amis, gens qui s'opposoient éternellement à toutes ses entreprises, & qui l'empêchoient, & de faire triompher ses lumiéres, & de s'aider de celles de ses véritables amis, qu'il ne connut jamais.

Combien de *si* ne pourrois-je pas citer sur les autres comme j'ai fait sur celui-ci, & qui valoit infiniment plus, si cette digression, qu'on me pardonnera peut-être, par le curieux qu'elle renferme, n'étoit déja que trop étendue. Revenons à notre sujet.

§. II.

Ordre de bataille des Romains & des Carthaginois.

LE Consul Romain, averti que les ennemis étoient en campagne, quitte les montagnes & se répand dans les plaines : car lorsque deux armées marchent dans les mêmes intentions, elles sont bientôt en présence.

Celle de Carthage étoit de douze mille hommes d'infanterie, de quatre mille chevaux, & d'environ cent éléphans. Ceux-ci formérent une ligne (2) sur tout le front de l'infanterie (3), disposée en phalange parfaite, selon la méthode des Grecs, dont les Carthaginois & tous les autres peuples n'étoient pas beaucoup éloignez. La cavalerie fermoit les aîles de cette phalange.

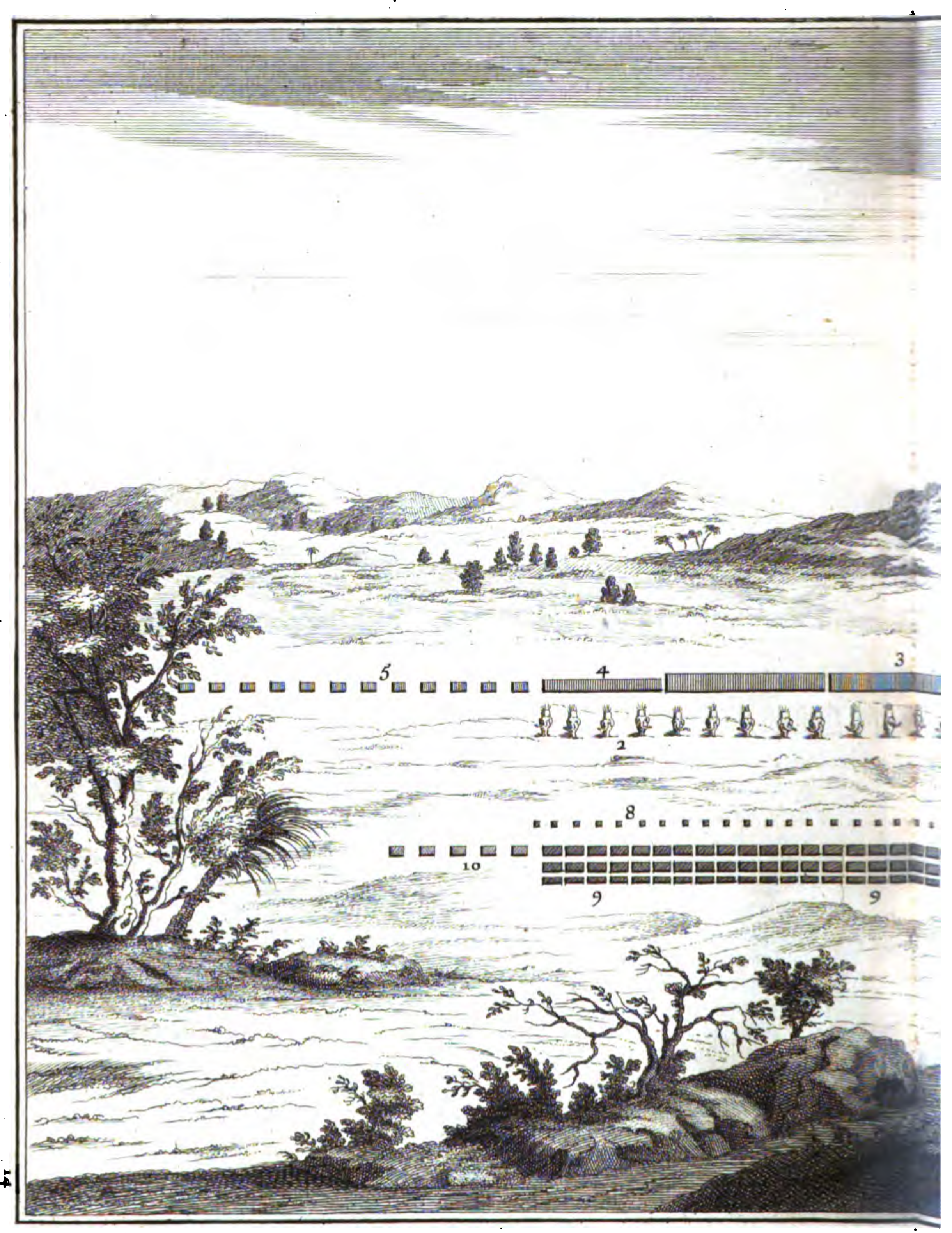
Le corps de l'infanterie étrangére (4), fut placé entre la cavalerie de la droite (5), & celle de la phalange sur la même ligne. Les armez à la légére étoient à la gauche (6) de la cavalerie, partagez par pelotons (7), entre les distances des escadrons, selon la coutume des Grecs, que les Romains ne prirent qu'après la bataille de Cannes : c'est un peu bien tard pour des hommes si éclairez & si alertes à prendre des autres peuples ce qu'il y avoit de bon à imiter. Notre Auteur ne dit pas formellement que cette infanterie fut enchâssée par pelotons entre les intervalles des escadrons de la gauche. Il dit seulement qu'ils furent mis avec la cavalerie; mais comme j'ai déja dit plus haut que les Grecs, comme les autres peuples, entremêloient ordinairement cette sorte d'arme parmi leur cavalerie, il est hors

de doute que Xantippe obſerva là même méthode : auſſi les diſtribué-je de la ſorte.

Le Grec habile avoit deux bonnes raiſons d'en uſer ainſi : la premiére étoit fondée ſur l'inutilité de cette infanterie légére entre les éléphans & les peſamment armez ; la ſeconde étoit d'accabler la droite des Romains par ce mélange d'armes, de la dépouiller de ſa cavalerie, de tomber enſuite ſur les flancs de l'infanterie de cette aîle, de les prendre à dos, & de les environner de toutes parts par ſa cavalerie : de telle ſorte qu'ils ne pûſſent lui échaper, pendant qu'il les attaqueroit de front par ſon infanterie & ſes éléphans. Par là il les obligeoit de faire front des deux côtez, & rendoit les armez à la légére inutiles, forcez qu'ils étoient de remplir les diſtances d'entre les colonnes, déja trop reſſerrées, contre des éléphans qui en fuſſent ſortis, ſi elles euſſent été plus écartées les unes des autres. Encore ne ſçai-je ſi en les écartant on eût dû s'attendre à un ſuccès plus heureux. La raiſon de cela eſt, que Xantippe n'avoit jamais compté que ſa cavalerie pût rompre l'infanterie Romaine ; elle étoit trop bien ordonnée, & ſur une trop grande profondeur, pour rien craindre d'un effort de cavalerie, quelque déterminée qu'elle pût être. Son deſſein étoit ſeulement de faire jetter les légérement armez dans les diſtances des colonnes, pour que les éléphans euſſent moins d'iſſues ; & ſi ceux-ci venoient à ſortir, de les rejetter ſur les légions par le moien de ſa cavalerie qui ſe trouvoit à leur dos. Tous ces raiſonnemens ſont fort ſenſez, & d'un Capitaine qui prévoit ce qui peut & doit arriver, par la diſpoſition & les fautes de ſon ennemi.

Régulus avoit quinze mille hommes d'infanterie, & trois cens chevaux. Il diſtribua les armez à la légére (8), ſelon la coutume Romaine, ſur une ligne en front des légions, & les oppoſa aux éléphans, perſuadé qu'en les harcelant de tous côtez par ſes velittes, il les détourneroit ſur l'ennemi ; mais comme il n'étoit pas trop aſſuré de les chaſſer avec cette ſeule arme, & de garantir le front de ſon infanterie du choc de ces animaux, il changea dans ſa diſpoſition : quoique ce ne fût guéres la coutume Romaine du tems de la premiére guerre Punique, il crut devoir ſortir des régles pour ce coup-là ; il la rangea donc par colonnes, avec de très-petits eſpaces entr'elles ; ce qui gâta tout, comme on le verra bientôt. Je me ſers de ce terme de colonnes, parce qu'en effet c'eſt le véritable, & conſtamment le texte le déſigne : c'eſt-à-dire, que le Général Romain mit *les compagnies les unes à la queue des autres*. Cela eſt clair, mais dans ce qui ſuit il ne l'eſt pas tant qu'on ne puiſſe bien s'y méprendre : *de cette maniére*, dit notre Auteur, *le corps de bataille fut moins étendu, mais plus épais*. La hauteur ne devoit rien diminuer de l'étendue du front de ſon infanterie, ſi Régulus ne fit autre choſe que de ranger les manipules à la queue les uns des autres, les Princes derriére les Haſtaires, & les Triaires à la queue des Princes ſur une même ligne droite. Il ne faut nullement douter qu'il n'eût diminué & trop reſſerré les eſpaces d'entre les colonnes (9), à moins qu'il n'eût doublé les files des manipules. Quoiqu'il en ſoit, il conſidéra moins la phalange qu'il avoit en tête, que les éléphans, dont il pouvoit être rompu ; car en reſſerrant trop les intervalles d'entre les colonnes, il ôtoit tout moien à ces animaux de ſortir & de s'échaper

par



BATAILLE DE TUNIS ENTR



RE XANTIPPE ET REGULUS.

par les vuides d'entre ces corps, & réduisoit ces animaux à s'ouvrir un passage à travers les légions, & à leur passer sur le ventre : s'il s'imagina pouvoir les détourner, à l'aide de ses gens, & les faire revirer sur les ennemis même, par le moien de ses frondeurs, il raisonna très-peu juste, ou du moins sur une chose très-incertaine : outre qu'il étoit bien plus aisé à ses velittes de les chasser dans une route qu'on leur eût tracée d'avance entre les espaces des colonnes, que de les faire rebrousser.

A cette faute près, mais grande & capitale, on peut dire que cette disposition du Romain à son infanterie, est au dessus de celle du Grec. C'est peut-être, ce qu'à certains égards, l'esprit & l'intelligence de l'infanterie peuvent imaginer de plus simple & de plus sensé, & en même tems de plus profond. Encore une fois, je tiens cet ordre de bataille unique, & jusqu'alors inconnu : car les Grecs, qui connoissoient la colonne, ne l'ont jamais portée si loin. Varron, ou pour mieux dire, son Collégue, l'imita à la bataille de Cannes, & se fit battre, comme chacun sçait, pour être tombé dans les mêmes défauts que Régulus, & pour avoir même enchéri sur ses fautes. Scipion, plus habile & plus profond dans l'infanterie, trouva cette maniére de se ranger & de combattre si belle & si admirable, qu'il s'en servit contre Annibal à Zama : mais il se garda bien de tomber dans les fautes de ceux qui l'avoient précédé.

Je m'étonne que Régulus, qui pensa si bien à son infanterie, hors les distances de ses colonnes, soit tombé si lourdement dans la disposition de sa cavalerie (10). Il la partagea sur les aîles des légions, sans faire réfléxion qu'elle étoit en trop petit nombre pour oser soutenir un seul instant contre celle de l'ennemi. Trois cens chevaux contre quatre mille, la partie n'est pas égale : s'il crut être en état d'y résister, cela n'est pas concevable dans un homme sensé.

Les deux armées étant dans cet ordre, elles en vinrent aux mains. La cavalerie Romaine fut aisément rompue & emportée hors de ses aîles par celle des Carthaginois, il n'y a pas dequoi s'étonner. Cette cavalerie en fuite, l'ennemi tourne rapidement sur l'infanterie, la prend en flanc & à dos, & l'envelope de toutes parts ; mais parce qu'elle étoit bien ordonnée & par colonnes, elle fit front de tous côtez, sans rien craindre de ses attaques. Comme les intervalles d'entre les colonnes étoient trop petits pour laisser un passage aux éléphans que les velittes chassoient devant eux, & harceloient avec toutes sortes d'armes de jet, ces animaux furieux de leurs blessures, bien loin de revirer sur leurs propres gens, comme le Général Romain se l'étoit imaginé, allérent toujours leur chemin, & tombérent sur les légions, qu'ils ouvrirent de toutes parts. Tout le mal vint de ces animaux, & non de la cavalerie, qui n'eut garde de choquer de droit fil la queue des colonnes, où étoient les Triaires armez du *Pilum*, qui étoit une arme de longueur assez semblable à nos pertuisannes, trop redoutable à la cavalerie pour oser en approcher.

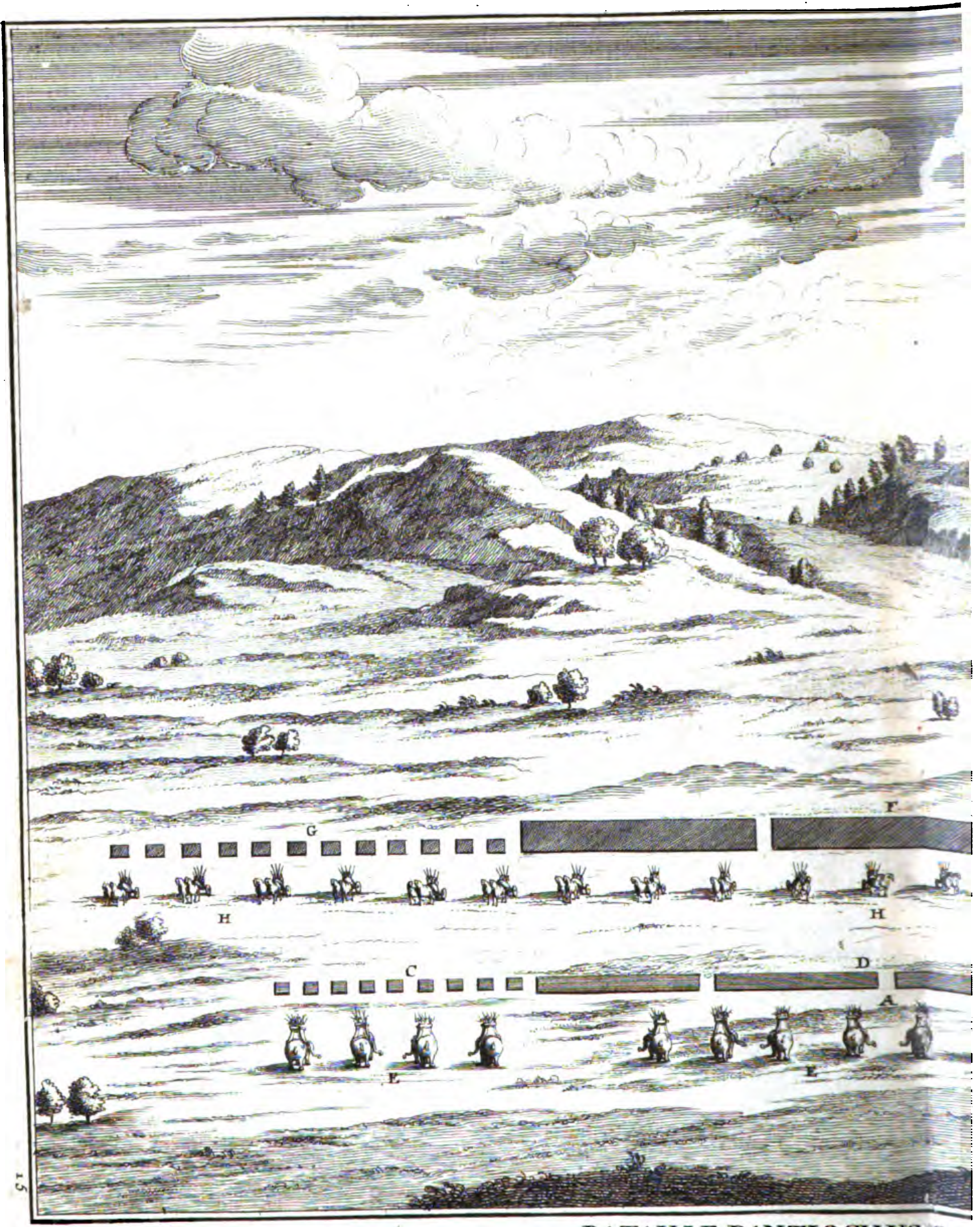
La gauche de l'infanterie Carthaginoise survenant là-dessus, fit un carnage horrible, & acheva ce que les éléphans avoient commencé. Il n'en fut pas de même à la droite de leur infanterie : la gauche des Romains lui tomba dessus avec tant de vigueur, que les étrangers soudoiez furent renversez, mis en fuite, & poursuivis jusques dans leur camp.

§. III.

Bataille.

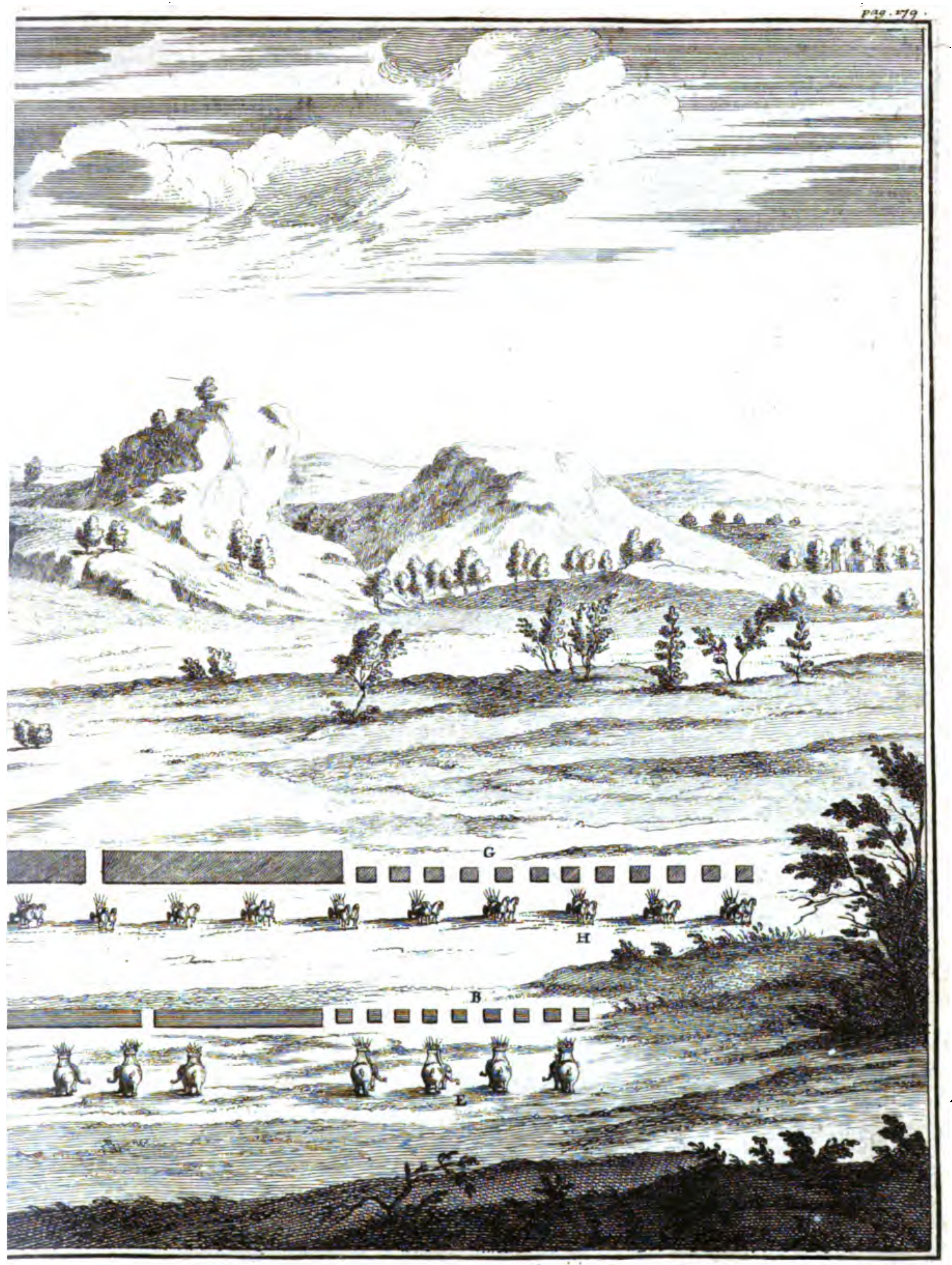
CEtte bataille est à mon sens une des plus remarquables de l'antiquité. Elle n'a pas le brillant de celles qui se donnent entre deux grandes & nombreuses armées; on veut, pour rendre une action plus illustre & plus recommandable, que ces armées remplissent les grandes plaines, & même au-delà, comme si le nombre dans les deux partis augmentoit la gloire du victorieux, & la honte du vaincu: cela est absurde. Cependant cette victoire de Xantippe décida du salut de Carthage; car si les Romains eussent vaincu, l'Afrique ne tenoit plus qu'à un filet, & la Sicile à rien. En effet n'eût-il pas fallu que les Carthaginois abandonnassent celle-ci pour sauver l'autre, qui n'eût pû éviter sa ruine? Jamais Carthage n'eût pû s'en tirer. Toute la puissance de Rome n'eût-elle pas fondu sur elle? Les Carthaginois avoient-ils des places capables d'arrêter les victorieux? Aucune: rien n'empêchoit les Romains d'assiéger Carthage. L'Afrique ne tomboit-elle pas avec elle? Les Romains étoient presque les maîtres de la Sicile lorsque Régulus passa en Afrique. A quoi pensoient-ils, lorsqu'ils laissérent leur Général avec des forces si médiocres, lors même qu'il étoit en leur pouvoir de lui en donner au double, & d'inonder même toute l'Afrique du nombre de leurs légions? Le croioient-ils un second Agatocles? S'ils le pensoient ainsi, l'événement ne répondit pas à leur attente. Mais que sont devenus ces cent cinquante mille hommes qui combattirent à Ecnome? Y périrent-ils tous? Cela ne se voit pas: s'ils ont passé en Sicile, que font-ils là, lorsque Régulus est en Afrique? Si les restes de cette armée étoient en Sicile, il falloit que les forces des Carthaginois fussent si grandes dans cette isle, qu'il y eût au moins cent mille hommes. Je ne les trouve point: où auroient-ils passé? Notre Auteur n'auroit-il pas mieux fait de nous l'apprendre? Il n'en fait rien pourtant. Je ne puis pardonner cette inéxactitude au plus éxact des Historiens de l'antiquité. Reprenons notre sujet.

Les deux armées étoient dans un égal avantage à l'égard du terrain, elles ne l'étoient pas moins dans le nombre. Six ou sept cens hommes de plus ou de moins, décident rarement entre deux armées, si d'ailleurs le plus foible l'emporte de quelque chose sur l'autre du côté du courage. Tel étoit l'avantage des Romains sur les Carthaginois. Ceux-ci en avoient pourtant un très-considérable, c'étoit le grand nombre de leurs éléphans contre un ennemi qui n'en avoit point; ce qui faisoit disproportion de forces, & certainement ces animaux firent tout, comme ceux d'Antiochus Soter contre les Galates, dont nous rapporterons l'éxemple tout à l'heure. Quant à la cavalerie de Xantippe, infiniment supérieure à celle du Consul, & dans un païs favorable, elle n'eût du tout point décidé, & ne décida pas non plus dans cette bataille. L'infanterie n'en avoit rien à craindre, elle connoissoit trop bien sa force indépendamment de sa disposition, qui étoit propre à tout. Le Consul n'avoit donc à se défendre que contre les éléphans, & rien ne lui étoit plus aisé: s'il eût laissé de plus grands espaces entre les colonnes, ces animaux fussent sortis par ces issues malgré leurs conducteurs. Dans la bataille qu'Antiochus Soter livra contre les Galates, les éléphans remportérent



A. Armée d'Antiochus.
B. Cavalerie de la droite.
C. La gauche.
D. Phalange.

BATAILLE DANTIOCHUS SO



OTER CONTRE LES GALATES.

E. Eléphans. G. Cavalerie.
F. Phalange Galate. H. Chariots de guerre des Galates.

ſeuls la victoire, & ſans ces animaux ce Prince ne pouvoit éviter d'être défait. Nous allons donner cet exemple : c'eſt Lucien qui nous le fournit.

» Antiochus inſtruit de la valeur » des Galates, & voiant le grand » nombre de leurs troupes, leur pha- » lange extrêmement ſerrée ; ſur le » front, des ſoldats peſamment ar- » mez couverts de cuiraſſes d'acier, » & rangez ſur vingt-quatre de pro- » fondeur, à chaque aîle vingt mille » chevaux, au centre quatre-vingt » chariots armez de faux tout prêts » à fondre ſur lui, & deux fois au- » tant d'autres à deux chevaux ; An- » tiochus, dis-je, à l'aſpect de cette » armée, qui lui paroiſſoit invinci- » ble, déſeſpéra de la victoire. Le peu » de tems qu'il avoit eu pour ſe diſ- » poſer à cette guerre, ne lui avoit » pas permis de lever les forces, & » de faire les préparatifs qu'elle mé- » ritoit. Il n'avoit que peu de trou- » pes, encore n'étoient-elles cou- » vertes que de petits boucliers : » l'armure légére faiſoit plus de la » moitié de ſon armée. Déja il pan- » choit à finir cette guerre par un » accommodement le plus honorable » qu'il lui ſeroit poſſible, lorſqu'un » Rhodien nommé Theodotas, hom- » me réſolu & expérimenté dans la » tactique, lui réléva le courage. Il » lui conſeilla de cacher tellement les » ſeize éléphans qu'il avoit, que les » ennemis ne pûſſent pas les apperce- » voir: & quand le ſignal du combat ſe- » roit donné, que le tems d'en venir » aux mains ſeroit venu, que la ca- » valerie des ennemis s'ébranleroit, » & que la phalange s'ouvrant don- » neroit paſſage aux chariots, de » lâcher quatre de ces animaux au- » devant de chaque aîle de la cava- » lerie, & de pouſſer les huit autres » contre les conducteurs des cha- » riots. De cette maniére, dit-il, les » chevaux épouvantez prendront la » fuite, & rebrouſſeront ſur les Ga- » lates mêmes. Cela ne manqua pas » d'arriver. Les Galates, auſſi-bien » que leurs chevaux, voioient alors » des éléphans pour la premiére fois : » ils en furent ſi effraiez, que quoi- » que ces animaux fuſſent encore » loin, ils n'eurent pas plutôt en- » tendu leurs cris, vû la blancheur » de leurs dents, d'autant plus écla- » tante que tout le reſte de leurs » corps étoit noir, & apperçû leurs » trompes élevées comme pour les » emporter, qu'ils tournérent le dos, » ſans tirer un ſeul trait. Les gens » de pied ſe percérent les uns les au- » tres de leurs javelines, & furent » foulez aux pieds par les chevaux : » les chariots retournant ſur leurs » troupes, les couvrirent de bleſſu- » res, & ſe renverſérent les uns ſur » les autres : les chevaux une fois » hors du droit chemin par la fraieur » que leur donnoient les éléphans, » jettoient bas les cavaliers ; on n'en- » tendoit que le bruit des chariots, » qui de leurs faux tailloient en pié- » ces tous ceux de leurs gens qu'ils » rencontroient ſur leur chemin. » Dans cette confuſion, tous ceux » qui tomboient par terre étoient » écraſez par les éléphans, ou enle- » vez avec leurs trompes, & déchirez » à belles dents. Enfin la victoire fut » complette. Des ennemis, les uns » en grand nombre reſtérent ſur le » champ de bataille : les autres furent » pris priſonniers, hors quelques-uns » qui ſe ſauvérent ſur les montagnes. » Auſſitôt les Macedoniens criérent » victoire, & accourant de tous » côtez à Antiochus, lui mirent une » couronne ſur la tête. Lucien dit qu'*il n'y eut que ce Prince qui répandit des larmes*. J'en ſuis ſurpris, il eût dû bien plutôt crever de rire,

& ce qu'il dit à ses soldats en valloit assez la peine : *Nous devrions rougir de honte*, leur dit-il, *de faire les vains d'une victoire dont seize bêtes ont tout l'honneur. Sans la nouveauté de ce spectacle, qui a jetté la fraieur parmi les Galates, quelle résistance auriez-vous pû faire? De sorte qu'il fit élever pour trophée un éléphant.* Ce Prince, à qui Lucien fait répandre des larmes sans aucune raison, eût pû lui fournir un sujet de dialogue très-divertissant & très-instructif, pour apprendre aux Pompées de son tems, comme à ceux du nôtre, qui s'attribuent bassement & sans scrupule les actions & la gloire d'autrui, & qui s'érigent d'orgueilleux trophées des victoires dont ils ne sont pas les auteurs, qu'il faut rendre à chacun l'honneur qui lui appartient, sans acception de personnes. Mais, dira-t-on, les éléphans sont de grosses bêtes : pourquoi leur ériger un trophée? Pourquoi non, leur répondra-t-on, s'ils ont eux seuls remporté la victoire? Sont-ils les seuls animaux qui aient mérité qu'on leur érigeât des trophées? Les ânes, au rapport du pere de l'Histoire, ne sauvérent-ils pas Darius & toute son armée d'une ruine totale? Les Scythes ne l'eussent-ils pas défait, sans le braiement des ânes, qui sont bien plus bêtes que les éléphans? Ecoutons Hérodote : *Mais il y avoit une chose qui favorisoit les Perses, & qui nuisoit aux Scythes quand ils alloient attaquer Darius, c'étoit le cri des ânes & la forme des mulets.* Combien d'autres bêtes, sans être ânes ni éléphans, ont gagné des batailles, & fait chanter des hymnes & des actions de graces? Les histoires anciennes & modernes en sont toutes remplies.

§. IV.

Réfléxions sur les fautes des Romains.

JE l'ai déja dit plus haut, & il n'y a pas grand mal de le répéter, l'ordre de bataille de Régulus à son infanterie, aux distances des colonnes près, est digne de remarque; mais quant à la position de sa cavalerie, je ne vois rien de plus absurde & de moins sensé. Les deux armées étoient en bataille dans une plaine rase & découverte, & par conséquent les aîles de part & d'autre se trouvoient en l'air. Voilà l'égalité à l'égard du terrain, elle étoit assez la même à l'égard du nombre; mais il n'y en avoit point dans la nature des armes, Régulus n'aiant que trois cens chevaux, & Xantippe quatre mille. En récompense le premier a trois mille hommes d'infanterie de plus. Il n'y a que les éléphans qui puissent rendre les Carthaginois supérieurs; c'est ici l'avantage d'Antiochus, auquel les Carthaginois eussent dû dresser un trophée. Laissant les éléphans, je suis persuadé qu'en ce tems-ci un Général foible en cavalerie, ou sans le secours de cette arme, iroit avec un peu plus de ménagement & de circonspection que ne fit Régulus : il n'auroit garde de se jetter dans les plaines avec sa seule infanterie, qui ne connoît pas sa force, & qui la connoîtroit bientôt, si nous n'ignorions l'art de nous ranger par colonnes, contre lesquelles la cavalerie ne peut & ne pourra jamais rien. Il n'en étoit pas ainsi de l'infanterie Romaine, elle connoissoit très-bien son pouvoir. Jamais cavalerie n'osa l'attaquer de droit front, elle n'y eût pas trouvé son compte. Il s'en falloit bien que celle-ci eût des armes aussi avantageuses que la nôtre, & cependant la nôtre n'oseroit s'abandonner

sur nos bataillons minces d'aujourd'hui, ausquels elle passeroit aisément sur le ventre, si les Officiers de cavalerie connoissoient bien leurs avantages : tant est grande la foiblesse de nos bataillons rangez sur trois ou quatre de hauteur.

Régulus avoit si bien ordonné ses légions, qu'il étoit impossible de les entamer & de les rompre, quelque effort déterminé que la cavalerie des Carthaginois eût pû faire. Leur force étoit égale partout, par mon principe des colonnes, & quelques débordées qu'elles pûssent être, se trouvant rangées d'une maniére si admirable, elles n'avoient rien à craindre, puisque la défaite de la phalange Carthaginoise entraînoit nécessairement celle de sa cavalerie, ou du moins l'obligeoit à quitter partie, & à s'en aller, sans qu'il lui fût possible de favoriser la retraite & les débris de l'infanterie, dont la défaite étoit d'autant plus assurée, qu'elle ne valloit pas à beaucoup près celle des Romains. Si Régulus, comme je l'ai répété si souvent, avoit laissé de bonnes distances entre ses colonnes, tout au moins, triples à leurs fronts, comme il le pouvoit sans rien craindre, à cause de l'avantage de ces corps qui attaquent & se défendent indépendamment les uns des autres, & dont toute la force est dans eux-mêmes, il donnoit par ces grands espaces une étendue double à son ordre. Qui peut douter qu'en suivant cette méthode, la défaite de Xantippe ne fût complette & certaine ? Quelle ressource, quel azile pouvoit-il trouver dans sa phalange outrepassée à ses aîles, & rangée plus imparfaitement ? Quels avantages pour Régulus, s'il eût pû les connoître ? Rien pourtant de plus aisé : le bon sens & l'expérience dont il étoit assez bien pourvû, lui échapérent en cette occasion. Il faudroit que nous eussions peu de l'un, & que nous manquassions totalement de l'autre, pour ne pas remarquer tous ces avantages. Il laisse sa cavalerie dépouillée de tout ce qui pouvoit suppléer à sa foiblesse. Quelle conduite ! Rien ne l'empêchoit de la fortifier & de la faire soutenir de ses Triaires enchâssez dans ses escadrons.

Mais remarquez, je vous prie, à quoi il tenoit que celui qui vient d'être battu & terrassé ne le fût pas, & ne fît tomber sur le victorieux toute la honte de cette journée. Une bagatelle, un rien pouvoit faire le coup, sans qu'il fût besoin de tant d'art ni d'une disposition si rafinée : & ce rien, lorsqu'on ne l'ignore, ou qu'on ne le néglige pas, est capable de renverser les entreprises les mieux concertées. Seize éléphans de l'armée d'Antiochus Soter, sur lesquels on comptoit aussi peu que sur rien, viennent à bout d'un ennemi formidable que ce Roi de Macedoine croioit invincible, comme dit Lucien ; en voici cent qui ne sont guéres moins fiers de la défaite des Romains, que les seize de celle des Galates. A quoi tenoit-il, encore une fois, que ceux-ci de leur côté, & les Romains de l'autre, ne fissent voir par une ruse & un secret ignoré jusqu'alors, & qui n'a été connu que quelque tems après, que ces animaux n'étoient que des grosses bêtes, & qu'elles avoient certains foibles, comme certains hommes, qui affrontent les plus grands dangers, & qui s'épouvantent à la vûe d'une souris, d'un chat, d'une anguille, &c. Si Régulus & le Géneral Galate avoient sçû que le cri d'un cochon étoit capable de porter la terreur & l'épouvante dans le cœur de ces animaux, & de les mettre en fuite, il n'eût eu garde de manquer d'opposer une ligne de cent

cochons à celle des cent éléphans de Xantippe : & en ce cas celui-ci ne perdoit-il pas la bataille? Car ces cent éléphans fussent tombez sur leurs propres gens, & les eussent mis en désordre ; & les Romains donnant là-dessus, je laisse à penser ce qu'il en seroit arrivé. Régulus juste & équitable, comme il étoit, eût sans doute imité Antiochus, il eût fait le même compliment à ses soldats, & fait élever pour trophée un cochon. J'ai trouvé ce secret dans Procope. Ce seroit furieusement négliger les régles des assortimens, si je ne rapportois pas le passage.

» Quand Cosroës assiégea Edesse, » il y avoit dans son armée un prodigieux éléphant, qui portoit une » tour semblable à la machine que » l'on appelle *Hélépole*, & dans cette » tour un grand nombre de vaillans » hommes, qui faisoient pleuvoir une » grêle de traits dans la ville : de sorte » que ceux qui gardoient le tour des » murailles, furent obligez de se reti» rer ; mais à l'instant même ils évi» térent le danger, par le moien d'un » porc qu'ils attachérent au haut de » la tour, & dont le cri un peu plus » perçant que de coutume, effarou» cha l'éléphant & le fit reculer. Ce n'est que depuis ce siége que les Romains apprirent, dit l'Auteur, cette ruse de rendre les éléphans inutiles.

A la guerre les fautes ne sont jamais petites, le Lecteur se le tiendra pour dit, une seule peut tout perdre, & Régulus en fait deux. S'il eût sçû profiter de l'avantage qu'il remporta à la droite de son infanterie, car celle-ci aiant enfoncé & mis en fuite les étrangers soudoiez, passérent outre, & se mirent à leurs trousses; sans s'embarasser ni sans prendre garde à ce qui se passoit, ou alloit arriver à leur gauche, & que cette aîle victorieuse eût tourné sur l'aîle de la phalange, les affaires eussent peut-être changé de face. Xantippe, profitant habilement de cette étourderie, & de l'avantage de sa cavalerie & de ses éléphans, attaque les Romains de toutes parts, & les taille en piéces.

Il y a peu de batailles où les Généraux d'armées puissent trouver de plus belles leçons de tactique que dans celle-ci. Attilius Régulus est le premier après les Grecs à qui nous sommes redevables du systême des colonnes, & le seul devant les Grecs qui ait combattu sur une ligne de colonnes parfaites. C'est donc à lui que nous devons cet ordre, & non à Scipion. Varron avant celui-ci, ou son Collégue, s'en étoit servi à Cannes, quoique cela ne paroisse pas dans la traduction de Casaubon, qui faute de termes propres pour expliquer cette évolution, n'a pû débrouiller ce mistére. Il faut plus que sçavoir le Grec, pour bien traduire ces endroits d'un Auteur militaire. Si Dom Thuillier n'avoit sçû ce que c'étoit que cette évolution, l'ordre de bataille de Cannes nous seroit encore inconnu.

Lorsque l'on combat par colonnes contre un ennemi plus fort, & qui ne répond pas dans le même ordre, sa supériorité ne lui sert de rien. Le nombre d'une arme sur une autre, n'est d'aucune considération pour un Général habile, & expérimenté dans l'infanterie : j'entens habile dans l'infanterie celui qui en connoît sa force : or ceux-ci sont très-rares en tout tems & en tous lieux.

Après tant de réfléxions & de remarques, finissons par d'autres, qui ne sont pas moins importantes pour l'instruction des gens de guerre. Notre méthode de ranger l'infanterie est imparfaite & foible, dès qu'on la met en regard avec celle que je propose. Tel Général, qui se voit supérieur en infanterie, & foible en

cavalerie, s'il s'embarque dans les plaines, muni ſeulement de ce qu'il a appris de la routine & de l'uſage, ne ſçait plus où il en eſt : la tête lui tourne, il ne trouve aucun remède, & bientôt il porte la peine de ſa témérité, ou il cherche au plutôt un azile par un délogement précipité. Il aime mieux abandonner les plaines à l'ennemi, & les voir déſoler à ſon aiſe, que de l'y chercher & de l'attaquer dans ſon avantage. Il reſte dans une honteuſe inaction, & dans une défenſive toujours ruineuſe à la réputation de ſon Prince, & à la ſienne propre. Il abandonne tout un païs, & des Provinces entiéres, ſans oſer paroître lorſqu'il le pourroit avec gloire, en ſe gouvernant par un ſyſtême différent de celui que nous ſuivons communément ; car à moins qu'il n'y ait une trop grande diſproportion de forces, rien ne doit nous empêcher de tenter la fortune, perſuadez que l'adreſſe, le courage, l'intelligence, qui réglent notre maniére de combattre, ſuppléent toujours au défaut du nombre.

Il y a diverſes maniéres de ranger une armée en bataille dans un païs de plaine, lorſqu'elle ſe trouve inférieure à celle de l'ennemi, ſoit que celui-ci le ſurpaſſe par le nombre à tous égards, ſoit par la ſupériorité d'une arme favorable au terrain, que l'autre n'a pas. Ce que l'ennemi a de plus de troupes à ſes aîles, eſt très-dangereux, lorſque le foible ne voit pas où appuier les ſiennes pour s'empêcher d'être débordé, en ſe rangeant ſelon l'uſage d'aujourd'hui, qui n'eſt que trop foible & trop défectueux. Nos Tacticiens de ce tems, nation vraiment moutonniére, puiſqu'elle ne connoît qu'une ſeule maniére de ſe ranger & de combattre, propoſent l'expérience imitatoire. Nous voilà certes bien ſçavans. Cette expérience imitatoire eſt-elle autre choſe que ce que nous combattons & que nous rejettons de toutes nos forces ?

Les uns contre la ſupériorité extraordinaire de cavalerie, nous propoſent de mettre tout ce que l'on en a ſur les aîles de la premiére ligne, les eſcadrons & les bataillons alternativement mêlez, & de compoſer la ſeconde du reſte de l'infanterie. Cela ſeroit bon, ſi ces bataillons combattoient ſur plus de profondeur, & qu'avec cela ils fuſſent fraiſez d'un cinquiéme de piques ; mais cela n'étant pas, ils ne ſçauroient jamais ſoutenir contre le choc des eſcadrons qui leur ſeront oppoſez, & qui leur paſſeront aiſément ſur le corps. Par conſéquent cet ordre ne vaut rien. J'aimerois beaucoup mieux des pelotons, ou des compagnies de grenadiers ſur cinq de hauteur, entre les eſpaces des eſcadrons ; parce que ces petits corps ſont prompts & ſubits dans leurs mouvemens, ils ſe jettent ſur les flancs des eſcadrons ennemis, & ſe répandent partout. La premiére méthode eſt la plus ordinaire, l'autre eſt plus rarement pratiquée, ou pour mieux dire, elle ne ne l'eſt plus depuis plus de ſoixante ans.

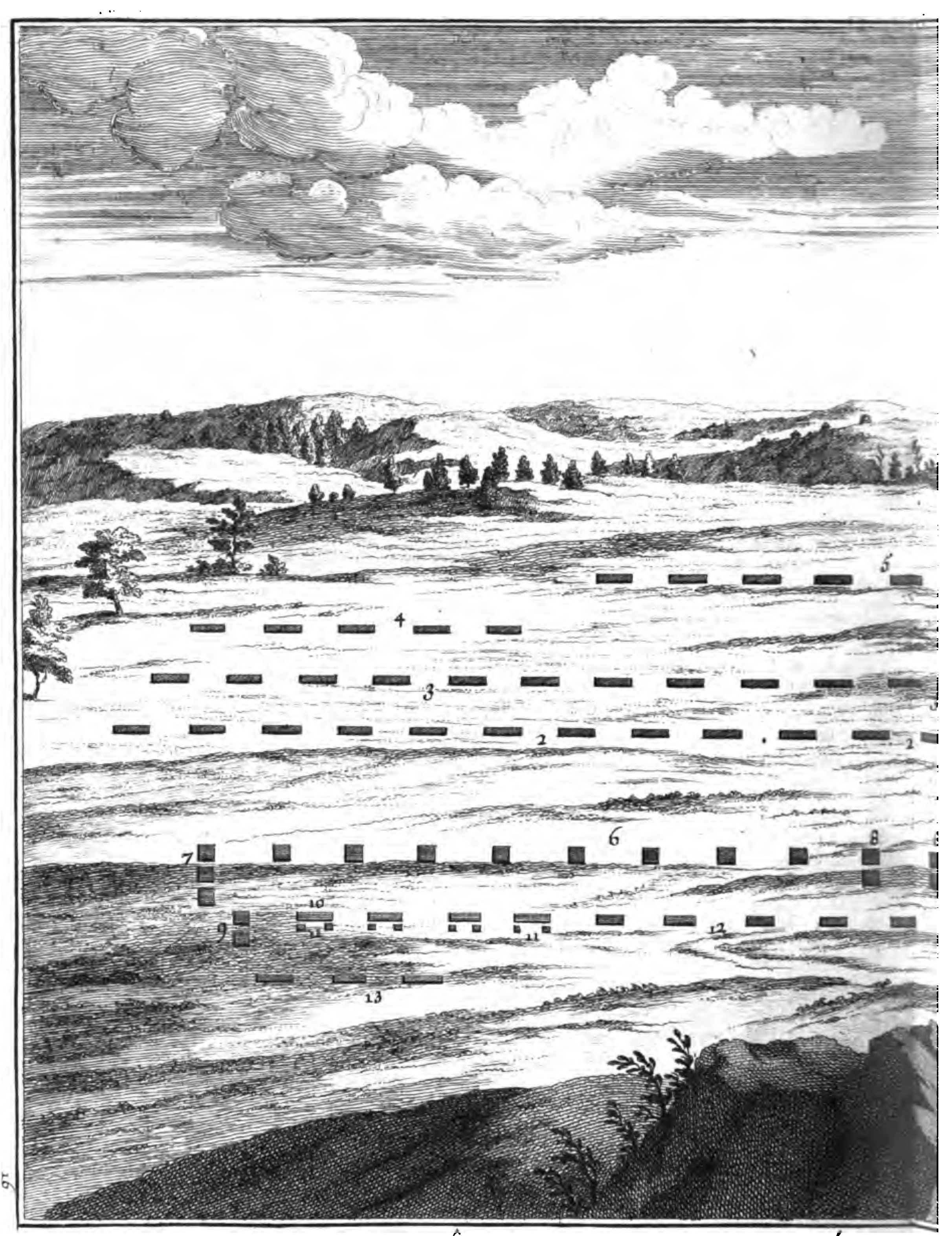
Les autres entrelaſſent alternativement toute leur cavalerie entre les bataillons de leur premiére ligne, & leur ſeconde eſt formée du reſte de leur infanterie ; ce qui n'eſt pas ſans de très-grands défauts : mais cette maniére de ſe ranger, auſſibien que la premiére, eſt une choſe ſi commune & ſi connue, que ſi l'ennemi en fait autant, on eſt réduit au même embarras. Il ſe trouve toujours dans le même avantage de ſupériorité à ſa cavalerie, & en poſſeſſion du terrain propre à cette arme, qu'on ne ſçauroit lui enlever par ces ſortes de diſpoſitions mille fois répétées, & tou-

jours les mêmes, sans qu'il en paroisse aucune autre depuis près d'un siécle.

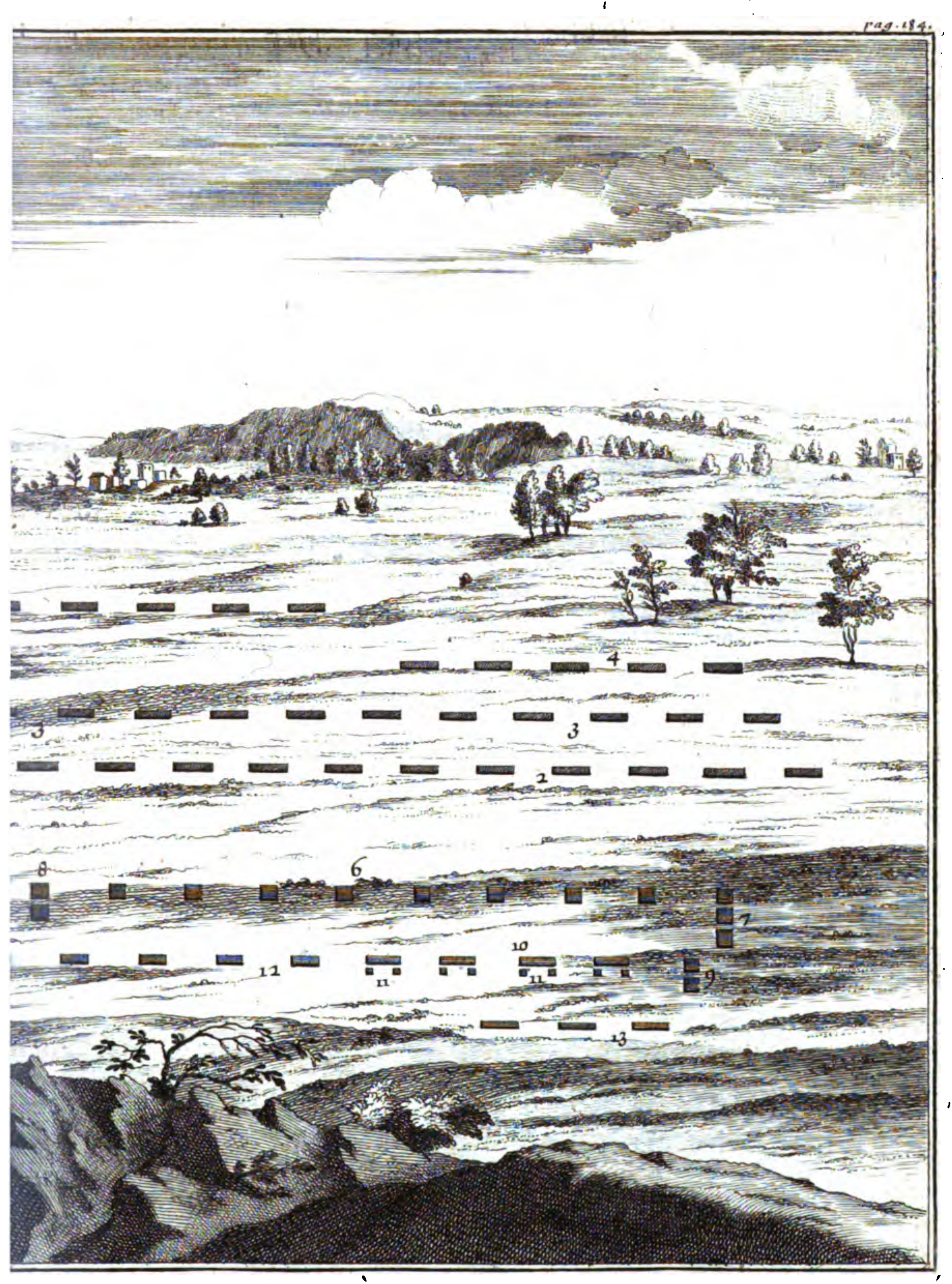
La science de la tactique ne roule pas sur un seul ordre de bataille dans les plaines, & dans les païs bizarres & mêlez, où l'on met chaque différente sorte d'armes en sa place, & le plus souvent sans y faire réflexion, comme je l'ai mille fois remarqué. S'il n'y avoit que cela à apprendre à la guerre, la tactique ne seroit pas une science, ni un art, mais purement une routine. La véritable tactique a ses régles, ses principes, & ses démonstrations peuvent s'enseigner indépendamment de cette expérience tant vantée, & dont le fruit seul est de nous perfectionner & de nous affermir dans nos entreprises & dans les dangers. Voilà des réflexions qu'il m'a paru très-nécessaire & très-important de faire; avant que de passer à l'explication de notre ordre de bataille, ou de nos deux ordres: mon dessein étant de ranger l'armée supérieure en cavalerie, quoique moindre en nombre de bataillons, de la maniére la plus favorable, selon la méthode de notre tems.

Je suppose donc ici que l'ennemi est plus fort en cavalerie, & l'autre en infanterie: de sorte néanmoins qu'il y ait égalité en nombre de troupes, je tiens moi, que si les deux armées combattent dans l'ordre ordinaire, celui-là ne sçauroit s'empêcher d'être battu par la cavalerie, qui prévaudra sur l'autre, à cause du terrain favorable à cette arme. Si je ne connoissois aucune autre méthode que celle dont nous nous servons aujourd'hui, & que je me visse supérieur en cavalerie contre une infanterie plus nombreuse, je formerois une bonne ligne de mon infanterie (2), soutenue par toute ma cavalerie en seconde ligne (3), ce que j'aurois de surplus (4) partagé aux aîles de ma seconde ligne & mes dragons (5) en réserve. J'attaquerois dans cet ordre, je crois que ce seroit le mieux qu'on pût faire, quoiqu'on ne l'ait peut-être jamais pratiqué, parce qu'alors une arme se trouve soutenue par l'autre. Cette maniére de se ranger seroit redoutable en ce tems-ci, parce que celui qui combat sur deux lignes, n'aiant presque point de cavalerie, se trouve sur les bras les deux armes ensemble, & de gros escadrons opposez à ses bataillons minces. Contre un tel ordre ne pouvant opposer presque aucune cavalerie à l'ennemi par le peu que j'en ai, voici mon ordre de bataille. Soit que l'ennemi attaque dans l'ordre que je viens d'expliquer, soit qu'il combatte selon la méthode ordinaire, la cavalerie sur les aîles, l'infanterie au centre, les deux armées dans une plaine rase & pelée, & les aîles en l'air, comme on dit.

Ma premiére ligne (6), sur une ligne de bataillons disposez en colonnes sur une seule section. Chaque bataillon de vingt-six files, le reste en hauteur. Les aîles couvertes de deux colonnes (7), chacune de trois bataillons, ou sections. Deux colonnes (8) au centre, pour faire effort en cet endroit, & séparer les ennemis de leurs aîles. Ma seconde ligne formée du reste de mon infanterie. Deux colonnes (9), de deux sections à chaque aîle, où j'y partage ce que j'ai de cavalerie (10). Les escadrons entrelassez chacun de deux compagnies de grenadiers (11). Le centre des bataillons (12), sur huit de profondeur. La réserve (13) de ce que j'ai de dragons. Voilà l'ordre de bataille sur lequel je voudrois combattre. Ceci n'a pas besoin de Commentaire, j'en laisse le jugement aux connoisseurs, qui sont au fait de mon principe des colonnes. J'appelle connoisseurs tous ceux qui auront



ORDRE DE BATAILLE SELON LE SCISTÊME DE L'AUTEUR CONTRE L'ARMÉE 23.5.Pl.



PLUS FORTE DE DEUX TIERS À SA CAVALERIE QUE CELLE QUI LUI EST OPPOSÉE.

sont lû & bien éxaminé mon systême pour bien comprendre ma tactique ; car sans cette connoissance, il n'y a pas moien qu'ils puissent rien entendre, ou fort peu de chose dans ma nouvelle méthode de se ranger & de combattre.

CHAPITRE VIII.

Victoire navale des Romains, & la tempête dont elle fut suivie. Où les précipite leur génie entreprenant. Prise de Palerme.

AU commencement de l'été les Romains mirent en mer trois cens cinquante vaisseaux sous le commandement des deux Consuls M. Emilius, & Servius Fulvius. Cette flote cotoia la Sicile pour aller en Afrique ; au promontoire d'Hermée, elle rencontra celle des Carthaginois, & du premier choc elle la mit en fuite & gagna cent quatorze vaisseaux, avec leur équipage. Puis reprenant à Aspis la troupe de jeunes soldats qui y étoient restez, (a) elle revint en Sicile. Elle avoit

(a) *Puis reprenant à Aspis la troupe de jeunes soldats qui y étoient restez.*] Voici une seconde victoire qui assure la mer aux Romains. Cette victoire les mettoit en état de revenir sur leurs avantages en Afrique, avec d'autant plus d'espérance de réussir, que le seul homme qu'ils avoient à redouter n'étoit plus par la perfidie des Carthaginois. Cependant ces Romains, dont on éléve si haut la renommée, font ici une faute si grossiére, & si dépourvûe de jugement, qu'il faudroit beaucoup rafiner pour trouver quelques bonnes raisons, ou du moins apparentes, pour les tirer du blâme qu'ils méritent. Je ne vois rien qu'ils ne pûssent entreprendre après cette victoire : d'où vient qu'ils ne descendent pas en Afrique ? La conquête de Carthage étoit-elle au dessus de leurs forces & de leur courage ? Non sans doute, puisque peu auparavant Régulus à la tête de quinze mille hommes & de trois cens chevaux, ne s'étoit pas seulement rendu maître des places qui lui ouvroient le chemin de cette capitale, mais s'étoit encore résolu d'en faire le siége, & il s'en est approché effectivement après une grande victoire : & aujourd'hui ces mêmes Romains victorieux, & maîtres d'une ville & d'un port qu'ils avoient sçû conserver après la défaite de Régulus, & qui leur ouvroit l'entrée de l'Afrique & le chemin de Carthage : ces Romains, dis-je, avec des forces formidables, ne mettent pas seulement pied à terre. Mais ce qui met le comble à la sottise, ils marquent si peu de jugement, qu'ils abandonnent encore une place importante, & en retirent la garnison : car s'ils fussent descendus, les Carthaginois se voioient dans la nécessité de faire venir une partie des forces qu'ils avoient en Sicile pour sauver l'Afrique, & Amilcar, pere d'Annibal, lui même, Capitaine célébre, le plus grand de son siécle, & qui s'étoit rendu plus redoutable par sa façon de faire la guerre, que par le nombre de ses troupes, fort inférieures à celles des Romains. Le Sénat de Rome, composé de têtes si sages en ce tems-là, à quoi pensoit-il de dresser de si grandes forces navales pour retirer une garnison ? Pourquoi ne pas profiter du tems, des conjonctures, & d'une victoire qui réduisoit les Carthaginois à ne sçavoir où courir, la mer leur étant interdite pour le secours de la Sicile, & pour leur propre païs ? Car leur puissance, semblable à celle de Rome, étoit aussi redoutable hors de l'Afrique, qu'elle étoit foible au dedans.

La fameuse diversion d'Agatocles étoit-elle inconnue aux Romains ? N'auroit-elle pas

déja fait une grande partie de la route, & touchoit presque aux Camariniens, lorsqu'elle fut assaillie d'une tempête si affreuse qu'il n'y a point d'expressions pour la décrire. De quatre cens soixante-quatre vaisseaux, il ne s'en sauva que quatre-vingt. Les autres furent, ou submergez, ou emportez par les flots, ou brisez contre les rochers & les caps. Toute la côte n'étoit couverte que de cadavres & de vaisseaux fracassez. On ne voit dans l'Histoire aucun éxemple d'un naufrage plus déplorable. Ce ne fut pas tant la fortune que les Chefs qui en furent cause. Les Pilotes avoient souvent assuré qu'il ne falloit pas voguer le long de cette côte extérieure de la Sicile, qui regarde la mer d'Afrique, parce qu'elle est oblique, & que d'ailleurs on n'y peut aborder que très-difficilement : de plus que des deux constellations contraires à la navigation, Orion & le Chien, l'une n'étoit pas encore passée, & l'autre commençoit à paroître. Mais ces Chefs ne voulurent rien écouter, dans l'espérance qu'ils avoient que les villes qui sont situées le long de la côte, épouvantées par la terreur de leur dernier succès, les recevroient sans résistance. Leur imprudence leur coûta cher, ils ne la reconnurent que lorsqu'il n'étoit plus tems.

Tel est en général le génie des Romains. Ils n'agissent jamais qu'à force ouverte. Ils s'imaginent que tout ce qu'ils se proposent doit être conduit à sa fin, comme par une espéce de nécessité, & que rien de ce qui leur plaît n'est impossible. Souvent à la vérité cette politique leur réussit : mais ils ont aussi quelquefois de fâcheux revers à essuier, principalement

dû leur servir de leçon ? Celle de Régulus, dont les commencemens furent si heureux & si brillans, & la fin si honteuse au nom Romain, n'étoit-elle pas une marque évidente du pouvoir de la diversion ? Car la cause de la ruine de son armée ne venoit point de la difficulté & des obstacles qu'il rencontra dans l'éxécution de son entreprise. Il n'en fut jamais de plus aisée. Les Carthaginois se voioient bientôt réduits à leur capitale, deux places qui leur sont enlevées, sans presque aucune résistance, & une bataille perdue, font le coup. Que restoit-il à faire a Régulus, que d'y marcher pour en faire le siége, ou pour combattre les ennemis, s'ils vouloient courre les risques d'une bataille rangée à la vûe de leurs remparts ? Ils s'y déterminent, & paroissent en présence de l'armée Romaine, à forces égales à l'égard du nombre, tant leur puissance étoit médiocre, dans leur propre païs ; & s'ils sont victorieux, on ne doit point attribuer le succez de leurs affaires à la valeur & au nombre de leurs troupes, mais à l'imprudence & à la sottise du Proconsul, ou plutôt à celle du Sénat Romain, qui envoie cent quarante mille hommes pour une diversion en Afrique, & les retire tout aussitôt après la prise d'Aspis, pour ne laisser qu'un corps de quinze mille fantassins & trois cens chevaux, dans un païs où la cavalerie étoit si nécessaire. Cette conduite du Sénat est-elle bien sensée ? Et ce qu'il fait après l'est-il plus ? N'est-ce pas là une marque visible que ce Sénat, dont on vante tant la sagesse, s'égaroit très-souvent & très-pitoiablement ? Je m'étonne que des fautes aussi marquées que celle-là, n'aient pas excité les réfléxions & la glose de mon Auteur.

ſur mer. Ailleurs comme ils n'ont affaire que contre des hommes, & des ouvrages d'hommes, & qu'ils n'uſent de leurs forces que contre des forces de même nature, ils le font pour l'ordinaire avec ſuccès, & il eſt rare que l'éxécution ne réponde pas au projet : mais quand ils veulent, pour ainſi dire, forcer les élémens à leur obéir, ils portent la peine de leur témérité. C'eſt ce qui leur arriva pour lors, ce qui leur eſt arrivé pluſieurs fois, & ce qui leur arrivera, tant qu'ils ne mettront pas un frein à cet eſprit audacieux, qui leur perſuade que ſur terre & ſur mer tout tems doit leur être favorable.

Priſe de Palerme par les Romains.

Le naufrage de la flotte des Romains, & la victoire gagnée par terre ſur eux quelque tems auparavant, aiant fait croire aux Carthaginois qu'ils étoient en état de faire tête à leurs ennemis ſur mer & ſur terre, ils ſe portérent avec plus d'ardeur à mettre deux armées ſur pied. Ils envoient Aſdrubal en Sicile, & groſſiſſent ſon armée des troupes qui étoient venues de Héraclée, & de cent quarante éléphans. Enſuite ils équipent deux cens vaiſſeaux, & les fourniſſent de tout ce qui leur étoit néceſſaire. Aſdrubal arrive à Lilybée ſans trouver d'obſtacle, il y éxerce les éléphans & les ſoldats, & ſe diſpoſe ouvertement à tenir la campagne. Ce fut avec beaucoup de douleur que les Romains apprirent le naufrage de leurs vaiſſeaux, par ceux qui s'en étoient échapez. Mais ce malheur ne leur abattit pas le courage ; ils firent conſtruire de nouveau deux cens vingt bâtimens, & ce que l'on aura peine à croire, en trois mois cette grande flote fut prête à mettre à la voile. Elle y mit en effet ſous le commandement des deux nouveaux Conſuls A. Attilius & C. Cornelius. Le détroit traverſé, ils reprennent à Meſſine les reſtes du naufrage, cinglent vers Palerme, & mettent le ſiége devant cette ville, la plus importante qu'aient les Carthaginois dans la Sicile. On attache des travailleurs à deux côtez, puis on fait jouer les machines. La tour ſituée ſur le bord de la mer s'écroule aux premiers coups, les ſoldats montent à l'aſſaut par cette bréche, & emportent de force la nouvelle ville. L'ancienne courant riſque de ſubir le même ſort, leur fut livrée par les habitans. Les Romains y laiſſérent une garniſon, & retournérent à Rome.



CHAPITRE IX.

Autre tempête funeste aux Romains. Bataille de Palerme.

L'Eté suivant les Consuls C. Servilius & C. Sempronius, à la tête de toute la flote, traversérent la Sicile, & passérent jusqu'en Afrique. Rasant la côte, ils firent plusieurs descentes, mais qui aboutirent à peu de chose. A l'Isle des Lotophages appellée Ménix, & peu éloignée de la petite Syrte, leur peu d'expérience pensa leur être funeste. La mer s'étant retirée, laissa leurs vaisseaux sur des bancs de sable. Ils ne sçavoient comment se tirer de cet embarras. Mais quelque tems après, la mer étant revenue, ils firent le jet, soulagérent un peu leurs vaisseaux, & se retirérent, à peu près comme s'ils eussent pris la fuite. Arrivez en Sicile, ils doublérent le cap de Lilybée, & abordérent à Palerme. De là passant le détroit, ils cingloient vers Rome, lorsqu'une horrible tempête s'élevant leur fit perdre cent cinquante vaisseaux. De quelque émulation que les Romains se piquassent, des pertes si grandes & si fréquentes leur firent perdre l'envie de lever une nouvelle flote, & se bornant aux armées de terre, ils envoiérent en Sicile Lucius Cecilius & Cn. Furius, avec les légions, & soixante vaisseaux seulement pour le transport des vivres. Les malheurs des Romains tournérent à l'avantage des Carthaginois, qui reprirent sur la mer la primauté que les premiers leur avoient disputée. Ils comptoient aussi beaucoup, & avec raison sur leurs troupes de terre. Car les Romains, depuis la défaite de leur armée d'Afrique, s'étoient fait des éléphans une idée si effraiante, (a) que pendant les deux années suivantes qu'ils

(a) *Ils s'étoient fait des éléphans une idée si effraiante.*] La victoire de Palerme, que les Romains remportérent sur les Carthaginois, causa moins de joie à Rome que la défaite de leurs éléphans. Ils s'en étoient fait une idée d'autant plus terrible & plus effraiante, que la défaite de l'armée de Régulus en Afrique venoit uniquement de ces animaux, qui rompirent son infanterie, & lui passérent sur le corps. Dans cette derniére Cécilius eut l'adresse de les détourner, & de les pousser contre l'ennemi lui-même, & fit voir à ses soldats que ces animaux n'étoient pas si redoutables qu'ils se l'étoient imaginé, & qu'il n'étoit pas si difficile de leur faire changer de parti. Cecilius ne fut pas le premier qui fit voir que les éléphans pouvoient aussi-bien nuire que servir. Les Romains n'avoient peut-être pas oublié que Pyrrhus avec ses éléphans, avoit eu le sort d'Asdrubal, dans la seconde bataille qu'il donna contre le Consul Fabricius : & s'ils ne firent pas tant de désordre, c'est qu'il y en avoit beaucoup moins. Il y a une infinité d'exemples dans l'Histoire, qui sont assez

camperent souvent dans les campagnes de Lilybée & de Selinonte, ils se tinrent toujours à cinq ou six stades des ennemis, sans oser se présenter à un combat, sans oser même descendre dans les plaines. Il est vrai que pendant ce tems-là ils assié-

voir qu'il n'y avoit pas trop à se fier à de telles bêtes ; car l'éléphant le mieux instruit, dit César, peut autant nuire aux siens qu'aux autres dans le combat. Il y avoit bien d'autres moiens que celui de Cecilius, & bien plus simples pour les repousser ; témoin le porc d'Edesse, dont nous parlions il n'y a pas longtems. Dans la bataille donnée près de Canuse entre Annibal & Marcellus, les légions étant effraiées des éléphans qu'Annibal avoit fait ranger au front de sa phalange, un Tribun enfonça la hampe de son enseigne dans le corps d'un, & cela suffit pour culbuter les autres.

J'admire dans cette action la conduite du Consul Cecilius. Il feint d'avoir grand peur de ces animaux. Il étoit campé près de Palerme, il léve son camp sur l'avis qu'Asdrubal marchoit à lui pour le combattre, & se jette dans cette place, soit par foiblesse, soit par la crainte des éléphans, dont la multitude l'épouvantoit ; ce qui ne seroit pas incroiable : ou soit enfin qu'il eût prémédité la ruse dont il se servit, & qu'il fallût pour réussir dans son dessein qu'il usât d'une peur simulée, pour obliger l'ennemi de passer la riviére, & le faire donner dans le piége par ce coup d'imprudence ; car la riviére couloit tout auprès des murs de la ville : je crois qu'il n'étoit pas plus de la prudence en ce tems-là de hazarder une affaire sous les machines, & sous les armes de jet d'un rempart, qu'en celui-ci sous le feu de nos canons & de nos fusils. Lorsqu'une armée se trouve obligée de s'enfermer dans une ville, on croit plutôt que c'est par la crainte qu'on a de nos forces que pour tout autre dessein. On marche avec moins de précaution, on s'en approche sans rien craindre du désavantage du terrain où l'on se poste, parce qu'on ne croit pas l'ennemi assez hardi pour sortir, & oser tenter le moindre engagement. Et pendant que l'on se croit le plus en sûreté contre un coup d'éclat, on le voit tout d'un coup paroître, & l'on a affaire à toute une armée lorsqu'on ne croit avoir affaire qu'à quelques escarmoucheurs. Il est rare qu'un Général rempli de l'opinion de ses forces, & de son courage, ne tombe dans quelque défaut : & cette opinion où il est que l'ennemi a très-grand peur, le fait aller plus avant. Il voit peu de monde au dehors, il expose quelques troupes, qu'il fait soutenir par un grand corps, & souvent par toute son armée en bataille, pour donner plus de terreur & morguer son ennemi, comme fit Asdrubal. Il n'y a rien à gagner là lorsqu'on a affaire à des hommes comme un Cecilius ; on fait tuer du monde, & au bout du compte tout cela ne nous méne à rien, s'il ne nous conduit à notre perte. A la guerre il faut avoir un but, ne rien hazarder qui n'ait quelque fin solide. On voit des murailles bordées de toutes sortes d'armes de jet, & quelques troupes en dehors qui s'en trouvent protegées, ou toutes prêtes de l'être. si elles sont repoussées, elles ont différentes retraites pour s'échaper & pour disparoître. On ne voit pas tout ce qui se passe dans la ville, ou dans un fossé sec, ou dans un chemin couvert, & l'un & l'autre peuvent être remplis de troupes, & toutes prêtes à sortir par une infinité d'issues. L'ennemi peut-il s'appercevoir de cela, & que celui qui sembloit tantôt défaillir de peur reviendra de son épouvante ? Car l'occasion est un élixir très-puissant pour changer la crainte en audace, & ce changement est de tous le plus redoutable. Asdrubal arrive devant Palerme, passe la riviére, se met en bataille en deçà dans un très-bon ordre, j'y consens : quelques troupes sortent de la ville, je le veux aussi ; il les fait attaquer par ses éléphans, soutenus de toute la ligne : voilà qui est le mieux du monde ; elles sont repoussées, il n'y a pas dequoi s'en faire fête, on les verra bientôt revenir & recommencer une même manœuvre. Voilà un amusement, on ne peut s'imaginer que cela puisse devenir sérieux, le Général & toute son armée le pensent ainsi, l'escarmouche grossit, on s'échauffe, on se pique enfin au jeu, & l'affaire devient générale sans l'avoir crû.

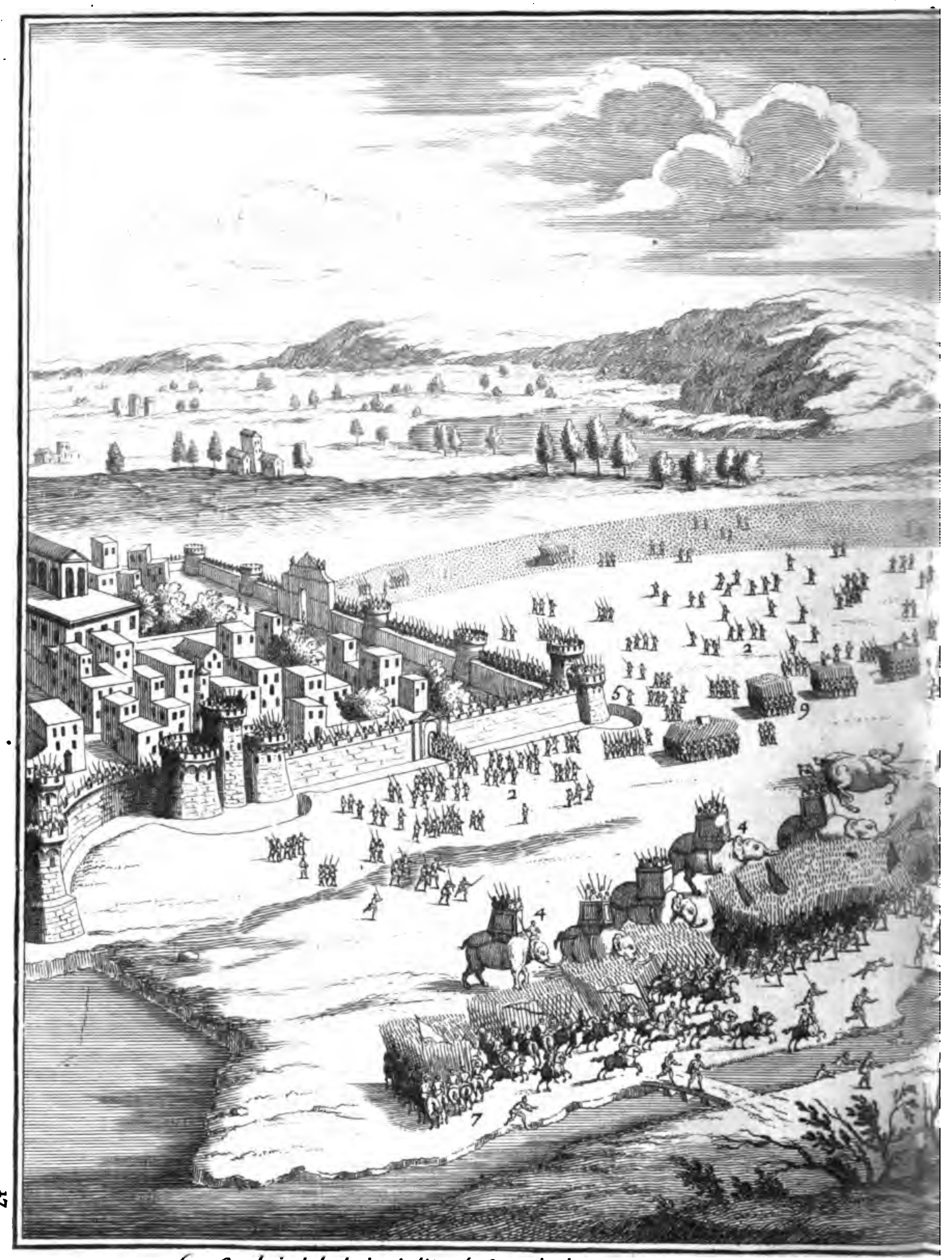
Cecilius n'est pas sans doute le premier qui nous fournit un tel exemple, bien d'autres qu'Asdrubal y ont été attrapez : il y a une infinité de ces sortes de bons tours dans l'Histoire ; mon Auteur

gérent Therme & Lipare ; mais ce ne fut qu'en se postant sur des hauteurs presque inaccessibles. Cette fraieur fit changer de résolution aux Romains, & les fit revenir en faveur des armées navales. Après l'élection des deux Consuls C. Attilius

nous en fournit un assez bon nombre ; car dès l'entrée de son Ouvrage, il ouvre la scéne par un stratagême de cette nature, quoiqu'il ne soit pas tout à fait semblable dans ses circonstances ; mais seulement dans la fin, qui est une sortie générale de toute une armée enfermée dans une place. Les Romains ont rarement manqué de ces sortes de stratagêmes, & de coups de maîtres : les modernes nous en fournissent quelques-uns, mais de loin à loin, parce qu'ils sont moins habiles & moins profonds dans la science des armes. L'on peut dire qu'à cet égard les arbres étoient plus gros & plus grands il y a deux mille ans qu'ils ne le sont aujourd'hui, contre le sentiment des dévots de la secte de Perrault, & de l'un de ses Prédicants le plus redoutable, dans sa *Digression sur les Anciens & sur les Modernes*, qui fait un sujet de comparaison des arbres de l'antiquité avec les nôtres, lorsqu'il veut donner la préférence aux derniers sur les premiers, ou du moins les faire courir sur la même parallele.

Notre Auteur, tout concis & serré qu'il est, n'étrangle point la narration du stratagême du Consul Romain. Tout y est digne d'un Capitaine très-entendu, & nullement hazardeux. Il prévoit tout ce qui doit arriver par la justesse de ces mesures, & ces mesures le conduisent où il faut aller : s'il peut se délivrer des éléphans, & les rejetter sur ses ennemis, par le moien de son armûre légére, & de quelques pésamment armez qu'il mettra à leurs trousses ; il fera une sortie générale, & tombera sur la gauche de l'armée Carthaginoise, pendant que les éléphans comme une masse de fuiards, porteront le trouble & la confusion sur tout le front de l'infanterie ennemie. Cela arriva comme il l'avoit très-sagement prévû. Il borde les murs de la ville de toutes ses armes de jet, fait sortir tous ses gens de traits (2), & les range le long du bord du fossé. *Il ordonne en même tems aux gens de métier de la place de porter des traits, & de se tenir en bon ordre au pied du mur en dehors.* Il veut que tout le monde prenne part au danger comme à la gloire. Le fossé qui devoit être sec, est rempli de ces gens-là. Les Carthaginois (3), qui voient cette infanterie en dehors, s'avancent en bataille vers la ville, après avoir traversé la riviére. Les éléphans (4) s'en approchent de plus près. *Aussitôt Cecilius range devant le mur & devant le fossé quelques soldats armez légérement, avec ordre si les éléphans approchoient, de faire tomber sur eux une grêle de traits, & s'ils se voient pressez de se sauver dans le fossé.* Ce passage de notre Auteur me suggére une conjecture que je m'en vais hazarder. Je suis presque persuadé que les Anciens pratiquoient des retraites dans les fossez secs, pour se retirer lorsqu'on se voioit pressé de l'ennemi dans une sortie, par le moien d'un double escalier (5) pratiqué d'espace en espace dans la contrescarpe, comme nous les faisons aujourd'hui dans nos places de guerre ; car le moien que ceux qui étoient dehors pûssent se retirer dans le fossé ? les Anciens les faisoient à fond de cuve, & d'une très-grande profondeur.

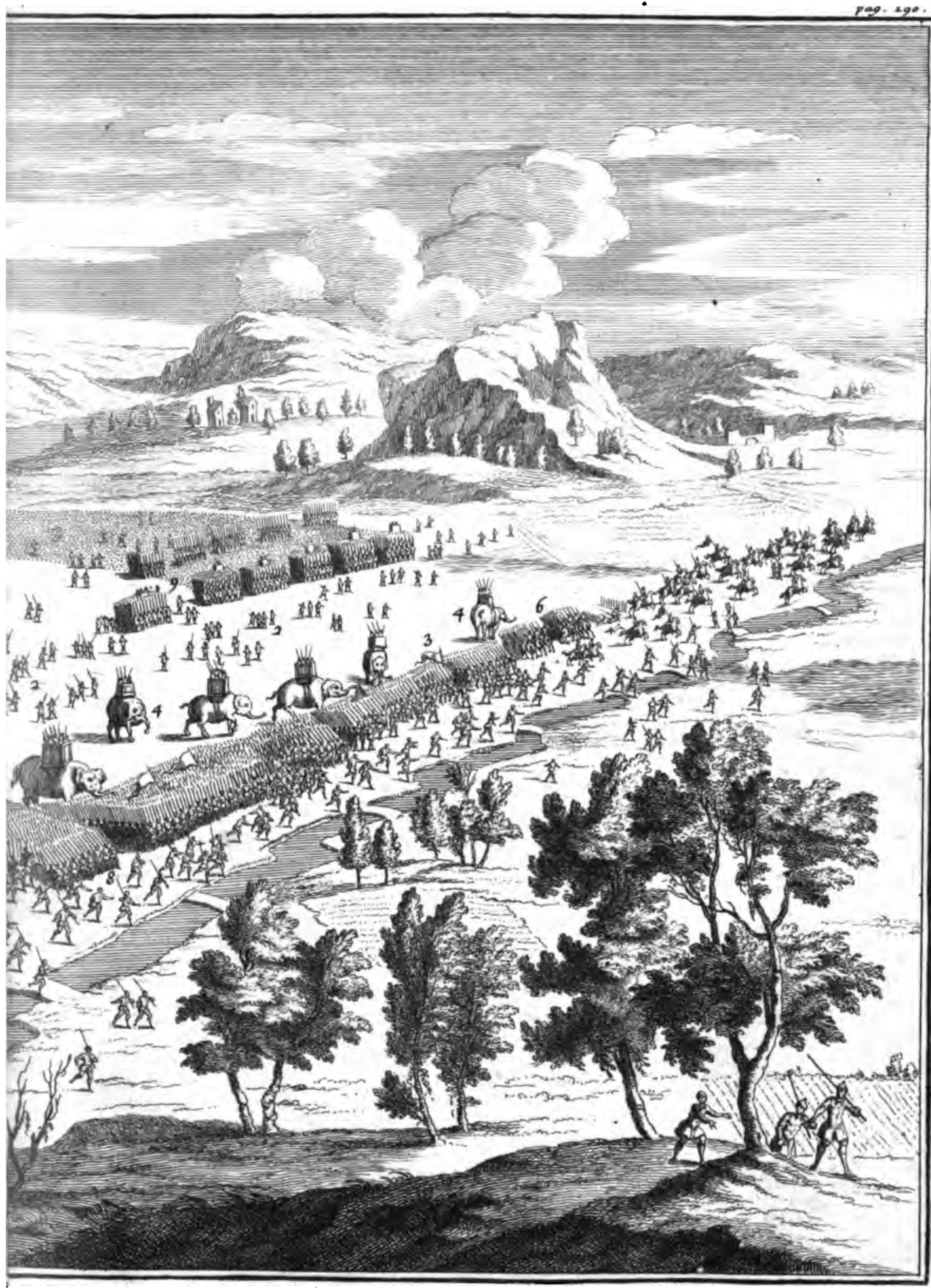
Polybe disculpe Asdrubal du blâme d'avoir fait avancer les éléphans si près des murs de la ville, & des gens de traits postez sur le bord du fossé ; il rejette toute la faute sur les conducteurs de ces animaux, qui furent la cause de l'infortune de ce Général. A peine furent-ils à la portée du trait & des dards lancez par les machines, qu'ils en furent accablez & percez de toutes parts : les bêtes, quoiqu'en dise Descartes, connoissent les dangers, & sont très-capables de faire la différence d'un grand à un moindre : deux ou trois hommes qui prennent l'épouvante & qui s'enfuient, en aménent une multitude : il en est ainsi des bêtes. Rien n'est plus sujet à la propagation que la peur, c'est une traînée de poudre qui se porte rapidement d'une extrémité à l'autre, ou du centre aux deux bouts. Les éléphans, blessez & forcenez de douleur, rebroussent & s'enfuient, & se jettent sur leurs propres gens. C'est là comme le signal de la sortie. Cecilius, qui s'apperçoit que son stratagême réussit au-delà de ses espérances, & qui voit toute l'infanterie rompue & dans une confusion épouvantable, sort de toutes parts, & tombe avec toutes ses forces unies & en bon ordre sur la gauche des Cartha-



17

6. *Cavalerie de la droite de l'Armée Cartaginoise.*
7. *Cavalerie de la gauche.*

BATAILLE DE



E PALERME

8. *Phalange Cartaginoise.*
9. *Armée Romaine.*

& L. Manlius, on construisit cinquante vaisseaux, & on leva des troupes pour faire une puissante flotte.

Asdrubal Chef des Carthaginois, témoin de l'épouvante où avoit été l'armée Romaine dans les derniéres batailles rangées, & instruit qu'un des Consuls étoit retourné en Italie avec la moitié des troupes, & que Cecilius avec l'autre moitié séjournoit à Palerme: Asdrubal, dis-je, pour couvrir & favoriser les moissons des alliez, partit de Lilybée, & se porta sur les bords de la campagne de Palerme. Cecilius, qui vit son assurance, retint pour l'irriter de plus en plus ses soldats au dedans des portes. Asdrubal fier de ce que le Consul n'osoit venir à sa rencontre, à ce qu'il croioit, s'avance avec toute son armée, & franchissant les détroits entre dans le païs. Il ravage les moissons jusqu'aux portes, sans que le Consul s'ébranle. Mais quand il eut passé la riviére qui coule devant la ville, Cecilius qui n'attendoit que ce moment, détacha des armez à la légére pour le harceler & le contraindre de se mettre en bataille. Il s'y mit, & aussitôt le Général Romain range devant le mur, & devant le fossé quelques Archers, avec ordre, si les éléphans approchoient, de lancer sur eux une grêle de traits: en cas qu'ils fussent pressez, de se sauver dans le fossé, & d'en sortir ensuite pour lancer de nouveaux traits sur les éléphans. Il ordonne en même tems aux artisans de la place de leur porter

Bataille de Palerme.

ginois, & les taille en piéces.

Frontin rapporte cette action, mais un peu différemment: j'y remarque même certaines circonstances que mon Auteur pourroit bien avoir négligées pour éviter prolixité, puisque ses trois premiers Livres ne sont qu'une introduction à sa grande Histoire: car ce que nous apprend Frontin feroit voir que les Romains s'étoient retranchez sous les murs de la place; c'est ce qu'on ne voit pas dans l'Auteur Grec. Citons le passage du premier, qu'Ablancourt a très bien traduit.

Metellus faisant la guerre contre Asdrubal en Sicile, se campa sous les murs de Palerme, feignant d'appréhender le grand nombre des ennemis, & leurs cent trente éléphans, & fit tirer un grand retranchement devant lui. Mais voiant paroître l'armée d'Asdrubal avec les éléphans à la tête, il envoia faire une décharge sur eux, avec ordre de se retirer aussitôt dans le retranchement. Ceux qui conduisoient ces animaux, irritez de cette bravade, poussérent jusques-là, & s'y étant engagez témérairement, une partie fut tuée à coups de trait: les autres tournérent sur leurs gens, & les mirent en désordre. Alors Metellus, qui n'attendoit que cela, sortit avec toutes ses troupes: & prenant l'armée ennemie en flanc, la défit, & se rendit maître des éléphans & d'un grand nombre de prisonniers.

Florus dans son second Livre glisse sur ce fait, qu'il loue plutôt qu'il ne rapporte; mais dans cet éloge il n'oublie pas le nombre des éléphans que les Carthaginois mirent en campagne. Au moins on comprend par ce qui en fut pris, qu'il y en avoit beaucoup, au lieu que Polybe ne dit pas combien il y avoit de ces animaux dans l'armée Carthaginoise. Il en fut pris dix, dit-il, avec les Indiens qui les conduisoient, & les autres qui avoient jetté à bas leurs conducteurs, furent envelopez. *Rien ne prouve davantage la grandeur & l'importance de cette victoire*, dit Florus, *que de voir cent éléphans qui sont la proie du vainqueur. N'auroit-on pas crû, à voir le nombre de ces animaux, que c'étoit plutôt le fruit d'une chasse que d'une guerre?*

des traits, & de ſe tenir en bon ordre aux pieds du mur en dehors. Lui ſe tient avec un corps de troupes à la porte oppoſée à l'aîle gauche des ennemis, & envoie toujours de nouveaux ſecours à ſes Archers. Quand le choc ſe fut un peu plus échauffé, les conducteurs des éléphans, jaloux de la gloire d'Aſdrubal, & voulant par eux-mêmes avoir l'honneur du ſuccès, s'avancérent contre ceux qui combattoient les premiers, les renverſérent & les pourſuivirent juſqu'au foſſé. Les éléphans approchent ; mais bleſſez par ceux qui tiroient des murailles, percez des javelots & des lances que jettoient ſur eux à coup ſûr, & en grand nombre, ceux qui bordoient le foſſé, couverts de traits & de bleſſures, ils entrent en fureur, ſe tournent & fondent ſur les Carthaginois, foulent aux pieds les ſoldats, confondent les rangs & les diſſipent. Pendant ce déſordre, Cecilius avec des troupes fraîches & rangées, tombe en flanc ſur l'aîle gauche des ennemis troublez, & les met en déroute. Un grand nombre reſta ſur la place, les autres échapérent par une fuite précipitée. Il prit dix éléphans, avec les Indiens qui les conduiſoient. Le reſte qui avoit jetté bas ſes conducteurs, envelopé après le combat, tomba auſſi ſous la puiſſance du Conſul. Après cet exploit, il paſſa pour conſtant que c'étoit à Cecilius que l'on étoit redevable du courage qu'avoient repris les troupes, & du païs que l'on avoit conquis.



CHAPITRE X.

CHAPITRE X.

Les Romains lévent une nouvelle armée navale, & concertent le siége de Lilybée. Situation de la Sicile. Siége de Lilybée. Trahison en faveur des Romains découverte. Secours conduit par Annibal. Combat sanglant aux machines.

CEtte nouvelle portée à Rome, y fit beaucoup de plaisir: moins parce que la défaite des éléphans avoit beaucoup affoibli les ennemis, que parce que cette défaite avoit fait revenir la confiance aux soldats. On reprit donc le premier dessein d'envoier des Consuls avec une armée navale, & de mettre fin à cette guerre, s'il étoit possible. Tout étant disposé, les Consuls partent avec deux cens vaisseaux, & prennent la route de Sicile. C'étoit la quatorziéme année de cette guerre. Ils arrivent à Lilybée, joignent à leurs troupes celles de terre, qui étoient dans ces quartiers, & concertent le projet d'assiéger cette ville, dans l'espérance qu'après cette conquête il leur seroit aisé de transporter la guerre en Afrique. Les Carthaginois perçoient dans toutes ces vûes, & faisoient les mêmes réfléxions. C'est pourquoi regardant tout le reste comme rien, ils ne pensérent qu'à secourir Lilybée, résolus à tout souffrir plutôt que de perdre cette place, l'unique ressource qu'ils eussent dans la Sicile; au lieu que toute cette Isle, à l'exception de Drepane, étoit en la puissance des Romains. Mais de peur que mes Lecteurs ne soient ici arrêtez, faute de sçavoir la carte de ce païs: tâchons en peu de mots d'en faire connoître la situation.

Toute la Sicile est située par rapport à l'Italie, & à ses limites, comme le Peloponése par rapport à tout le reste de la Gréce, & aux éminences qui la bornent. Ces deux païs sont différens, en ce que celui-là est une Isle, & celui-ci une Presqu'Isle. Car on peut passer par terre dans le Peloponése, & on ne peut entrer en Sicile que par mer. Sa figure est celle d'un triangle. Les pointes de chaque angle sont autant de Promontoires. Celui qui est au Midi, & qui s'avance dans la mer de Sicile, s'appelle Pachyn; le Pelore est celui qui, situé au Septentrion, borne le détroit au couchant, & est éloi- Situation de la Sicile.

gné d'Italie d'environ douze stades. (a) Enfin le troisiéme se

(a) *Le Pelore . . . . . est éloigné d'Italie d'environ douze stades.*] Le stade est une mesure Grecque, voilà dequoi l'on peut être assuré ; mais à l'égard de la longueur, les Antiquaires ne sont pas d'accord entr'eux. Par la supputation de la Guilletiére, le stade a six cens pieds Athéniens : c'est peut-être un peu plus de cinq cens soixante-six pieds de Roi mesure de France, ou cent treize pas géométriques : encore ne sommes-nous pas assurez de la longueur du pied Grec, encore moins du pied Romain. Le célébre Auteur de l'Antiquité expliquée, dit dans le chapitre des Colonnes milliaires, que *ce fut C. Gracchus, selon Plutarque, qui fit mettre sur les grands chemins de ces colonnes de mille en mille, pour marquer les distances des lieux. Le mille*, selon le même Auteur, *faisoit un peu moins de huit stades. La plûpart donnent aux milles huit stades, d'autres n'en donnent que sept & demi. Ces milles se commençoient en Italie par la colonne milliaire, qui étoit au marché de Rome: de là on comptoit les distances par mille. A chaque mille il y avoit une pierre plantée, où l'on marquoit II. IV. VIII.*

M. Dacier compte que vingt stades font une lieue de France. Il y a eu, dit-on, des stades de différentes mesures, suivant les tems & les lieux. Si cela est, je n'ai pas le mot à dire ; mais si les Auteurs, qui ont écrit devant, ou peu après Polybe, ne font pas les milles d'une plus grande étendue que de huit stades, le nôtre se seroit furieusement trompé, ou il y auroit faute au texte : car il ne met qu'environ douze stades du cap du Pelore à l'Italie : il y a pourtant trois milles aujourd'hui, c'est-à-dire vingt stades, à moins que ce détroit ne se soit élargi par quelque tremblement de terre ; ce qui ne seroit pas incroiable. Je m'étonne que notre Auteur ne se soit pas un peu égaié sur ceci, comme il a fait sur le Pont-Euxin : cette digression n'auroit peut-être pas déplû dans son Histoire. Qui sçait si le Peloponése n'a pas été un cap ? C'est aujourd'hui une Presqu'Isle : une secousse de la terre peut avoir fait le coup, une autre surviendra peut-être qui le séparera tout à fait du continent : peu s'en fallut que Néron, plus prodige & plus redoutable qu'un tremblement de terre, n'en fit une Isle. Plusieurs bons Auteurs prétendent que la Sicile avoit formé un même continent avec l'Italie. Si je cite le Pere Kirker dans son *Mundo subterraneo*, on me dira que je prens un Auteur trop crédule pour garant de cette opinion, comme si les Anciens ne s'en étoient pas coiffez tout comme lui. Elle n'est pas si ridicule qu'on diroit bien, & ce Jesuite si visionnaire que l'on pense. Je serois assez de son avis, sans pousser la crédulité au-delà des bornes raisonnables ; c'est le sentiment de Pline, de Justin, & de quelques autres.

Qui sçait si le Sund, si l'Angleterre, si l'Espagne n'ont pas été un seul continent ? Qui peut assurer que la Mer Méditerranée n'a pas été une grande étendue de terre, qu'aucune mer ne séparoit de l'Afrique que par de très-grands fleuves ? Quelques Auteurs prétendent que l'Amérique n'étoit pas si éloignée de nous qu'elle l'est aujourd'hui. Ce qui étoit autrefois continent est devenu mer, & ce qui est mer aujourd'hui peut devenir terre : car ce que la mer gagne d'un côté, elle le perd de l'autre. Cela se prouve par les coquillages que l'on trouve dans les rochers & les pierres que l'on taille dans les endroits les plus éloignez de la mer. Il ne faut pas autre mistére pour produire ce changement, qu'une violente secousse de la terre, causée par le feu central qui aura communiqué à quelque immense magasin de matiéres combustibles & inflammables, dont la terre est toute remplie, comme des cavernes d'une profondeur & d'une étendue étonnante. Sans avoir même recours à ces sortes de phenoménes ignées, un petit écart de la terre hors de sa sphére d'activité, quelque mouvement hors de son axe, ou quelque mauvaise rencontre, peuvent avoir produit certains changemens considérables.

Qui m'assurera que le Roiaume de Naples, ou du moins une bonne partie, ne croulera pas, & ne disparoîtra pas un jour, & qu'il n'en arrivera pas de même à la Sicile ? Gardons-nous bien d'en douter : on sçait que la ville de Naples est toute creuse par dessous, & bâtie sur un très grand nombre d'immenses cavernes, où il y a des abîmes d'eau ou de matiéres combustibles, comme le païs aux environs du Vésuve. Il ne faut pas douter que celui-ci, comme le reste, ne fonde & ne disparoisse dans la suite des tems dans ces abîmes épouvantables ? L'Histoire rapporte une infinité de ces for-

nomme Lilybée. Il regarde l'Afrique, sa situation est commode pour passer de là à ces Promontoires de Carthage, dont nous avons parlé plus haut.* Il en est éloigné de mille stades ou environ, & tourné au couchant d'hiver, il sépare la mer d'Afrique de celle de Sardaigne.

Siége de Lilybée.

Sur ce dernier cap est la ville de même nom, & dont les Romains firent le siége. Elle est bien fermée de murailles, & entourée d'un fossé profond que la mer remplit, & qu'on ne peut traverser pour aller sur le port, sans beaucoup d'usage & d'expérience. Les Romains aiant établi leurs quartiers devant la ville de l'un & de l'autre côté, & aiant fortifié l'espace, qui étoit entre les deux camps, d'un fossé, d'un retranchement, & d'un mur, ils commencérent l'attaque par la tour la plus proche de la mer, & qui regardoit la mer d Afrique. De nouveaux ouvrages succédant toujours aux prèmiers, *(a)* & s'avan-

tes de phénoménes, de villes & de païs entiers métamorphosez en lacs, ou en toute autre chose: ce qui étoit montagne est devenu plaine, & ce qui étoit plaine, peuplé de villes & de villages, s'est changé en déserts tout à fait affreux.

Ce que je dis ici est-il plus prodige que de voir des Isles sortir tout d'un coup de la mer, comme des Tritons? Ces sortes de phénoménes sont-ils bien rares? Les Anciens en parlent, nous en avons vû deux ou trois de nos jours, & le dernier dans l'Ocean, bien autrement abîme que la Mer Mediterranée. Ces nouvelles nées subsistent encore aujourd'hui, il viendra un tems où l'on jettera l'ancre tout au milieu de la Sicile.

Je crois très-fermement la Sicile en l'air, & posée sur ces prodigieuses & affreuses cavernes qui fondront un jour. Dans la derniére guerre en Espagne, & pendant le siége de Saint Sebastien, je me mis en tête, dans mes heures de délassement, de m'ériger en Créateur d'un monde: je le composai dans mon imagination, moitié Kirker, moitié Descartes, comme on dit de Varillas, qu'il a écrit moitié Roman & moitié Histoire; cet ouvrage est demeuré par les chemins, fort près d'arriver au gîte. C'est un composé de visions, dira-t-on, d'accord: pouvons-nous donner autre chose que des visions? Tout est incompréhensible, tout est inexplicable dans la nature, & nous-mêmes qui en raisonnons: ceux qui croient l'incompréhensibilité de toutes choses ne sont peut-être pas les moins raisonnables.

(*a*) *De nouveaux ouvrages succédant toujours aux premiers.*] Le siége de Lylibée est sans contredit le chef-d'œuvre de l'art & de la capacité Romaine. Tous les autres dont l'Histoire fait mention avant la premiére guerre Punique, méritent à peine notre attention, ou sont peu dignes de remarque. Dans celui de Lylibée le courage & l'intelligence paroissent tout à découvert, & le plus habile des deux Antagonistes y reçoit une couronne digne du zéle avec lequel il défendit cette place: il est plus grand homme que celui qui la lui vouloit enlever, mais celui-ci n'est pas moins digne des éloges de la postérité. La portion du hazard, qui est presque en tout la plus grosse à la guerre, est ici réduite à rien. Nous voions, dans ce siége célébre, toutes les pratiques dont les modernes se font honneur très-faussement, c'est-à-dire, les tranchées & les grandes paralléles; les galleries souterraines, &c. & tout ce que nous pratiquons dans la défense, ou ce que nos péres ont pratiqué avec beaucoup plus d'intelligence & de valeur; car depuis plus d'un siécle nous n'avons vû ni ouï parler d'aucun assaut général soutenu au corps de la place, & une garnison qui aime mieux mille fois périr que de se rendre, & qui éprouve les plus affreuses miséres. Nous ne connoissons qu'un seul homme de nos jours qui ait rempli son devoir sur ce point dans toute son étendue. Ce phénoméne d'intrépidité se trouve dans la défense de Tortone en 1706. Le Gouverneur, qui étoit Espagnol, soutint bravement l'assaut, & se fit tuer sur la bréche du

çant de plus en plus, enfin ils culbutérent six tours qui étoient du même côté que la précédente, & entreprirent de jetter bas corps de sa place.

Imilcon, après avoir soutenu divers assauts, & défendu ses bréches, se retranche encore dans l'intérieur de la ville, & s'y maintient sans pouvoir être emporté. Ces sortes de défenses sont très-communes chez les Anciens. Nos ancêtres les ont imité, sinon avec autant d'intelligence, du moins avec autant de valeur: j'entens ici par nos ancêtres les nations de toute l'Europe, & un espace de trois siécles entr'elles & nous.

Nous coupons nos bastions lorsque les assiégeans commencent de battre en bréche le corps de la place: qui ne croiroit, à voir une garnison occupée à ces sortes d'ouvrages, qu'elle veut soutenir l'assaut, & cependant c'est à quoi l'on pense le moins. Nos plus belles défenses ne nous offrent aucun éxemple de ces sortes d'actions vigoureuses.

Les tours bastionnées du Maréchal de Vauban sont très-bonnes; mais jusqu'ici nous n'avons pas vû qu'aucun de ceux qui ont défendu Landau, en ait fait le moindre usage. On diroit qu'elles n'ont été faites que pour la montre.

Un siége, pour être digne de l'admiration des experts, ou de leurs éloges, ne consiste pas dans la grandeur des préparatifs, ni dans la durée: tout cela ne signifie rien. On me demandera en quoi donc je fais consister le mérite d'un siége. Je répondrai que c'est en l'habileté: deux antagonistes ne peuvent-ils pas être deux hommes très-bornez, deux manœuvres, l'un pourtant un peu moins manœuvre que l'autre? Ils ne laisseront pas pourtant que de l'être tous les deux, au jugement des connoisseurs, qui ne verront rien que de médiocre dans ce qu'ils feront, soit dans l'attaque, soit dans la défense. Cela n'empêche pas que le siége ne tire en longueur, & n'aille son train, parce que l'un sera un génie très-médiocre, & l'autre tout à fait lourd, qui l'attaquera très-mal. Si celui-ci ne se rebute pas, il faut bien que la place se rende. Le voilà très-glorieux de sa conquête, l'autre ne le sera pas moins de sa défense: tous les deux ébiouiront les sots, mais les gens éclairez qui ont la vûe moins foible, en penseront tout différemment.

S'il faut le dire en passant, tous les siéges sont presque les mêmes dans l'attaque comme dans la défense. Celle-ci paroît une science dans les Anciens, & même très-profonde: c'est aujourd'hui une routine, l'autre l'est encore plus; on ne va pas plus loin que certaines régles déja surannées, au lieu que les habiles gens suivent des méthodes différentes dans leur façon d'assiéger ou de se défendre; il y a toujours quelque nouveauté, & souvent tout est nouveau dans une défense. Il est des siéges comme des batailles: un Général du commun en gagnera dix contre un autre très-au-dessous. Quel dégât de superlatifs & d'éloges ambulatoires! Il sera mis tout au moins au niveau de César & du grand Aléxandre. S'il en rencontre un autre fort au dessous de ces deux grands hommes, mais pourtant fort au dessus de lui, il en perdra autant & au-delà qu'il en aura gagné, le voilà dégradé de tous ces titres pompeux de grand homme, d'homme excellent: il tombera dans le dernier mépris, & il en sera digne.

Le siége de Lylibée est mémorable, parce que la science & la valeur se trouvent dans les Chefs des deux partis. Rien de plus sçavant, rien de plus beau, rien de plus instructif que cette attaque, rien de plus admirable & de plus profond que cette défense: tout ce que l'art a de plus fin & de plus rusé, paroît ici au plus haut degré de perfection. On y voit tout ce que nous avons de chicanes, paralléles, sappes, retranchemens derriére les bréches, jusques dans l'intérieur de la ville, galleries souterraines, contre-galleries, combats dans ces lieux souterrains: ceux qui sont les moins taupes des yeux & de l'esprit, rendent inutiles les ouvrages des autres; tout ce qui se passe sous terre est admirable, tout ce qu'on voit dessus est surprenant. A-t-on jamais ouï parler d'un siége, où les sorties sont des batailles en forme, & où l'on perd tout autant de monde, soit pour renverser les travaux, soit pour les défendre. Voilà assurément un beau sujet de Commentaire, nous n'avons garde de le laisser échaper. Il nous a fourni un ouvrage régulier de l'attaque & de la défense des places des Anciens, & un nombre d'observations sur ces deux parties de la guerre: comme c'est ici un des endroits les plus curieux, le plus neuf & le plus intéressant de ce grand ouvrage, j'y renvoie le Lecteur, qui le trouvera à la fin du premier Livre de Polybe.

les autres à coups de bélier. Comme ce siége se poussoit avec beaucoup de chaleur, que des tours il y en avoit chaque jour qui menaçoient ruine, & d'autres qui étoient renversées, que les ouvrages se poussoient de plus en plus, & jusqu'au dedans de la ville, les assiégez étoient dans une épouvante & une consternation extrême, quoique la garnison fût de plus de dix mille soldats étrangers, sans compter les Habitans, & qu'Imilcon qui commandoit fît tout ce qui étoit possible pour se bien défendre, & arrêter les progrès des assiégeans. Il relevoit les bréches, il faisoit des contremines. Chaque jour il voltigeoit de côté & d'autre, il guêtoit le moment où il pourroit mettre le feu aux machines: & pour le pouvoir, livroit jour & nuit des combats plus sanglans quelquefois, & plus meurtriers, que ne font ordinairement les batailles rangées.

Trahison découverte.

Pendant cette généreuse défense, quelques uns des principaux Officiers des soldats étrangers, complotérent entr'eux de livrer la ville aux Romains. Persuadez de la soumission de leurs soldats, ils passent de nuit dans le camp des Romains, & font part au Consul de leur projet. Un Achéen, nommé Alexon, qui autrefois avoit sauvé Agrigente d'une trahison que les troupes à la solde des Syracusains avoient tramée contre cette ville, aiant découvert le premier la conspiration, en alla informer le Commandant des Carthaginois. Celui-ci aussitôt assemble les autres Officiers, il les exhorte, il emploie les priéres les plus pressantes & les plus belles promesses, pour les engager à demeurer fermes dans son parti, & à ne point entrer dans le complot. Il ne les eut pas plutôt gagnez, qu'il les envoia vers les soldats étrangers, Gaulois & autres. Pour leur aider à persuader les premiers, il leur joignit un homme qui avoit servi avec les Gaulois, & qui par là leur étoit fort connu. C'étoit Annibal, fils de cet Annibal qui étoit mort en Sardaigne. Il députa vers les autres soldats mercénaires Alexon, qu'ils considéroient beaucoup, & en qui ils avoient de la confiance. Ces Députez assemblent la garnison, l'exhortent à être fidéle, se rendent garans des promesses que le Commandant faisoit à chacun des soldats, & les gagnent si bien, que les traîtres étant revenus sur les murs pour porter leurs compagnons à accepter les offres des Romains, on eut horreur de les écouter, & on les chassa à coups de pierres & de traits. C'est ainsi que les Carthaginois trahis par les soldats étrangers se virent sur le point de périr sans ressource, & qu'Alexon, qui auparavant

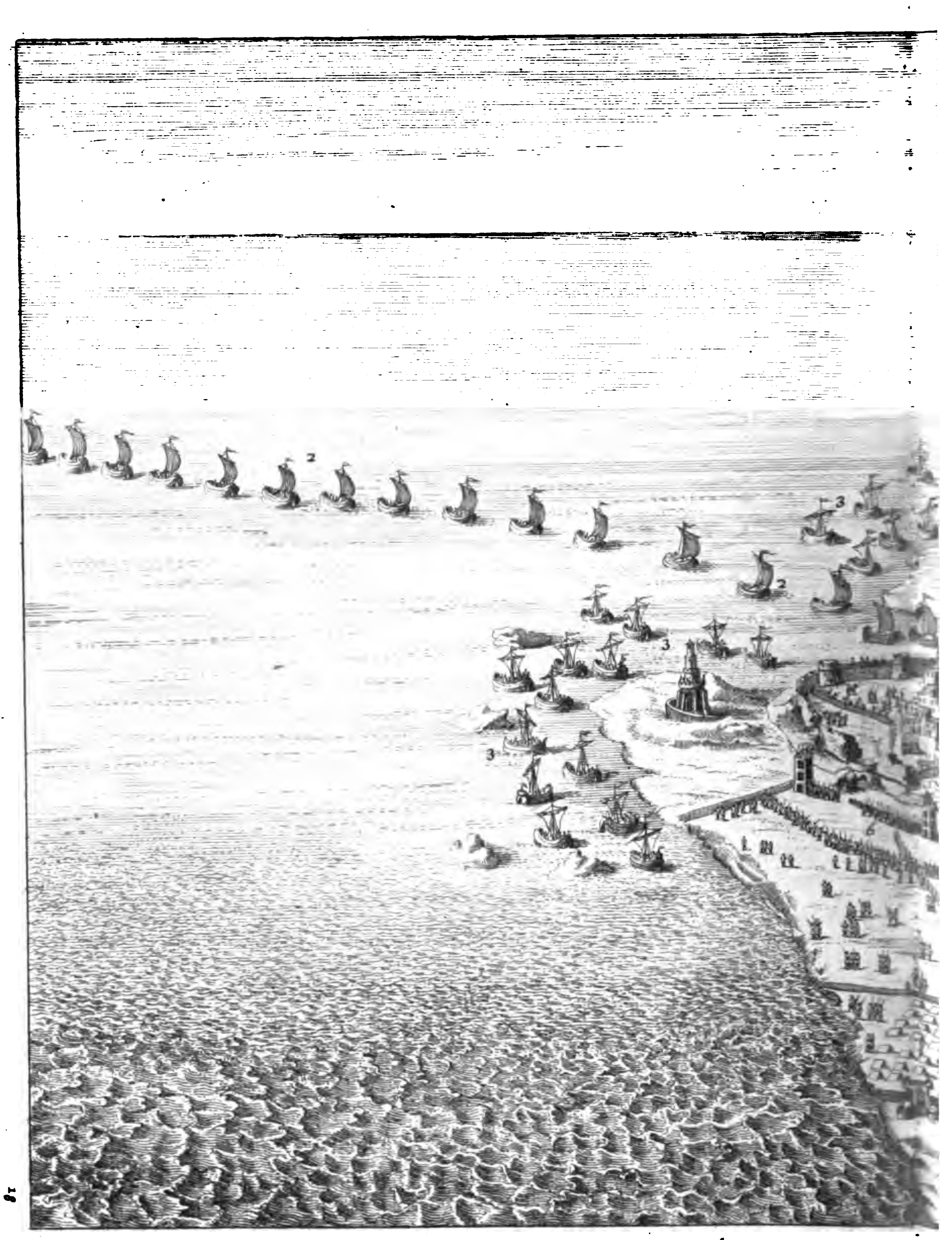
par sa fidélité avoit conservé aux Agrigentins leur ville, leur païs, leurs loix & leurs libertez, fut encore le libérateur des Carthaginois.

Secours conduit par Annibal.

A Carthage, quoique l'on ne sçût rien de ce qui se passoit, on pensa néanmoins à pourvoir aux besoins de Lilybée. On équipa cinquante vaisseaux, dont on confia le commandement à Annibal, fils d'Amilcar, Commandant de galéres, & ami intime d'Adherbal : & après une exhortation convenable aux conjonctures présentes, on lui donna ordre de partir sans délai, & de saisir en homme de cœur le premier moment favorable qui se présenteroit de se jetter dans la place assiégée. Annibal se met en mer avec dix mille soldats bien armez, mouille à Eguse entre Lilybée & Carthage, & attend là un vent frais. Ce vent souffle, Annibal aussitôt déploie toutes les voiles, & arrive à l'entrée du port. L'embarras des Romains fut extrême. Un événement si subit ne leur donnoit pas le loisir de prendre des mesures : & d'ailleurs s'ils se fussent mis en devoir de fermer le passage à cette flote, il étoit à craindre que le vent ne les poussât avec les ennemis jusques dans le port de Lilybée. Ils furent donc réduits à admirer l'audace avec laquelle ces vaisseaux les bravoient. D'un autre côté les assiégez assemblez sur les murailles, attendoient avec une inquiétude mêlée de joie comment ce secours inespéré arriveroit jusqu'à eux. Ils l'appellent à grands cris, & l'encouragent par leurs applaudissemens. Annibal entre dans le port tête levée, & y débarque ses soldats, (a) sans que les Romains osassent se présenter ; ce

(a) *Annibal entre dans le port tête levée, & y débarque ses soldats.*] Notre Auteur ne peut voir sans admiration l'audace étonnante de la flote Carthaginoise, qui passe tout au travers de celle des Romains. Je ne vois pas qu'il y ait dans cette action un si grand sujet de surprise. Annibal cingle par un tems frais & vent arriére droit au port, lorsque le vent est tout à fait contraire aux Romains, & par conséquent aux manœuvres pour en empêcher l'entrée. Ils n'avoient garde de se servir de leurs voiles, encore moins de leurs avirons, & de nager à l'ennemi, comme on dit, debout à la lame, non seulement ils n'eussent pû l'aborder, mais *ils s'exposoient encore d'être emportez dans le port avec les ennemis par l'impétuosité du vent ; ce qui fit qu'ils n'osérent leur en empêcher l'entrée.* Cette manœuvre n'étoit pas ce qu'il y avoit le plus à redouter, Polybe ne dit-il pas une ou deux pages plus bas, que la passe étoit très-difficile & très-dangereuse, *entre des bancs de sable.* Il n'étoit donc pas possible aux Romains de s'opposer à l'entrée du secours qui venoit de Carthage, sans se précipiter dans un péril manifeste, le vent & les flots leur étant tout à fait contraires, au lieu que tout étoit favorable aux ennemis : l'entrée du port, quoique difficile, étoit disposée de telle sorte que les vaisseaux y entroient à la file, les uns derriére les autres, & sur le même rumb de vent, & sur la même trace navale.

Le fameux Jean Baert arrivant de la Mer Baltique avec une flote chargée de grains, dont la France manquoit, apprit sur sa route que la flote Angloise bloquoit le port de Dunkerque, où il avoit ordre de débarquer. L'entrée en étoit difficile, il fal-



2. Flotte d'Annibal qui entre dans Lylibée a la faveur d'un vent frais et contraire a la flotte Romaine 3.

SECOURS DE LYLIBÉE EN PRÉSENCE



E DE L'ARMÉE NAVALE DES ROMAINS.

4. *Port de Lylibée.*
5. *Circonvallation des Romains.*
6. *Attaque des Romains.*

qui fit plus de plaisir aux Lilybéens que le secours même, quelque capable qu'il fût d'augmenter, & leurs forces & leurs espérances. Imilcon, dans le dessein qu'il avoit de mettre le feu aux machines des assiégeans, & voulant faire usage des bonnes dispositions où paroissoient être les habitans & les soldats fraîchement debarquez, ceux-là parce qu'ils se voioient secourus, ceux-ci parce qu'ils n'avoient encore rien souffert, convoque une assemblée des uns & des autres: & par un discours où il promettoit à ceux qui se signaleroient, & à tous en général, des présens & des graces de la part de la République des Carthaginois, il sçut tellement enflamer leur zéle & leur courage, qu'ils criérent tous qu'il n'avoit qu'à faire d'eux, sans

loit passer à travers cette flote, & surmonter une infinité d'obstacles très-périlleux: il ne laissa pas que de tenter l'avanture, & de la mettre à fin par les manœuvres les plus hardies, les plus fines & les plus rusées dont on ait jamais oui parler.

Je ne suis nullement surpris qu'Annibal soit entré dans le port de Lilybée avec son convoi, rien n'étoit plus aisé que cette entreprise: mais celle d'en sortir quelques jours après, voilà ce qui me surprend; car bien que le vent lui fût favorable, il ne pouvoit éviter ce semble d'être attaqué par l'armée Romaine, ou d'en être suivi. En effet le même vent qui le poussoit hors du port, n'étoit pas moins avantageux & moins favorable aux Romains pour le joindre & pour le combattre, & cependant ils le laissent passer: cela me semble difficile à comprendre. Je m'imagine assez que les premiers navires pouvoient aisément s'échaper, parce qu'il falloit du tems pour appareiller; mais les autres qui suivoient à la file, pouvoient-ils éviter d'être abordez debout au corps? Et cependant rien ne branle & rien ne remue, je n'en vois pas la raison: est-ce faute de courage, ou d'expérience? Je ne déciderai pas là-dessus: s'il me l'étoit permis, je dirois que le courage ne leur manquoit pas, mais que leur ignorance dans la Marine les dispensoit de bien de manœuvres hardies, que les autres peuples plus éxercez dans cet art n'eussent pas laissé échaper. Il est hors de doute que les Romains n'y excellérent jamais; car quand les Historiens ne nous l'apprendroient pas, l'éxemple des faits que Polybe rapporte, nous méneroit à la conviction. Il est visible que leurs vaisseaux étoient très-lourds & très-grossiérement construits, leurs pilotes & leur chiourme sans expérience, l'éxemple de tant de naufrages achéve de nous en convaincre; on ne les reconnoît pas seulement à ces marques dans la premiére guerre Punique, mais encore dans celle d'Antiochus l'an 563. de Rome, où il paroît qu'ils n'étoient guéres plus avancez dans la construction que la premiére fois qu'ils montérent sur mer. Qui le croiroit? Ils ne l'étoient guéres davantage du tems même de César. Quoiqu'on pretende que les Tyriens & les Carthaginois étoient les plus habiles hommes de mer dont l'Histoire fasse mention, nous ne voions pas qu'ils aient surpassé les Rhodiens en adresse, en expérience, & même dans la construction. César nous fait très-bien connoître l'ignorance des Romains dans la Marine: s'ils ont fait quelques bons coups dans les actions navales, les Rhodiens en ont eu eux seuls la gloire, autant par leur adresse que par leur courage; c'est à l'expérience, & à la hardiesse d'Euphranor, qui commandoit les galéres de Rhodes, qu'il dût la victoire qu'il remporta sur les Egyptiens auprès d'Aléxandrie. César en fait un éloge très-honorable; il assure qu'il lui dût le gain de cette bataille. Il y avoit, dit-il, des bancs de sable entre les deux armées: or comme la passe étoit étroite, chacun attendoit que l'autre passât pour le charger en désordre: Euphranor voiant César dans l'incertitude, se chargea de passer le premier avec quatre galéres; elles sont tout à l'instant investies par les ennemis: mais elles se démélérent si bien par leur adresse & par leur expérience, qu'on ne pût jamais leur gagner le flanc, & les joindre debout au corps: de sorte qu'on eut le tems de les secourir.

délai, tout ce qu'il jugeroit à propos. Le Commandant, après leur avoir témoigné qu'il leur ſçavoit gré de leur bonne volonté, congédia l'aſſemblée, & leur dit de prendre au plutôt quelque repos, & du reſte d'attendre les ordres de leurs Officiers.

Combat ſanglant aux machines.

Peu de tems après il aſſembla les principaux d'entr'eux, il leur aſſigna les poſtes qu'ils devoient occuper, leur marqua le ſignal & le tems de l'attaque, & ordonna aux Chefs de s'y trouver de grand matin avec leurs ſoldats. Ils s'y rendirent à point nommé. Au point du jour on ſe jette ſur les ouvrages, par pluſieurs côtez. Les Romains qui avoient prévû la choſe, & qui ſe tenoient ſur leurs gardes, courent par tout où leur ſecours étoit néceſſaire, & font une vigoureuſe réſiſtance. La mêlée devient bientôt générale, & le combat ſanglant. Car de la ville il vint au moins vingt mille hommes, & dehors il y en avoit encore un plus grand nombre. L'action étoit d'autant plus vive, que les ſoldats ſans garder de rang ſe battoient pêle-mêle, & ne ſuivoient que leur impétuoſité. On eût dit, que dans cette multitude, homme contre homme, rang contre rang, s'étoient défiez l'un l'autre à un combat ſingulier. Mais les cris & le fort du combat étoient aux machines. C'étoit ce que les deux partis s'étoient propoſez dès le commencement, en prenant leurs poſtes. Ils ne ſe battoient avec tant d'émulation & d'ardeur, les uns que pour renverſer ceux qui gardoient les machines, les autres que pour ne point les perdre : ceux-là que pour mettre en fuite, ceux-ci que pour ne point céder. Les uns & les autres tomboient morts ſur la place même qu'ils avoient priſe d'abord. Il y en avoit parmi eux, qui la torche à la main, & portant des étoupes & du feu, fondoient de tous côtez ſur les machines avec tant de fureur, que les Romains ſe virent réduits aux derniéres extrémitez. Comme cependant il ſe faiſoit un grand carnage des Carthaginois, leur Chef qui s'en apperçut, fit ſonner la retraite, ſans avoir pû venir à bout de ce qu'il avoit projetté ; & les Romains qui avoient été ſur le point de perdre tous leurs préparatifs, reſtérent enfin maîtres de leurs ouvrages, & les conſervérent ſans en avoir perdu aucun. Cette affaire finie, Annibal ſe mit en mer pendant la nuit, & dérobant ſa marche, prit la route de Drépane, où étoit Adherbal Chef des Carthaginois. Drépane eſt une place avantageuſement ſituée, avec un beau port à ſix vingt ſtades de Lilybée, & que les Carthaginois ont toujours eu fort à cœur de ſe conſerver.

CHAPITRE XI.

CHAPITRE XI.

Audace étonnante d'un Rhodien, qui est enfin pris par les Romains. Incendie des Ouvrages. Bataille de Drépane.

A Carthage on attendoit avec impatience des nouvelles de ce qui se passoit à Lilybée. Mais les assiégez étoient trop resserrez, & les assiégeans gardoient trop éxactement l'entrée du port, pour que personne pût en sortir. Cependant certain Annibal, surnommé le Rhodien, homme distingué, & qui avoit été témoin oculaire de tout ce qui s'étoit fait au siége, osa se charger de cette commission. Ces offres furent acceptées, quoique l'on se défiât qu'il en vînt à son honneur. Il équipe une galére particuliére, met à la voile, (*a*) passe dans

(*a*) *Il équipe une galére particuliere, met à la voile.*] Si les Anciens sont au dessous des Modernes dans certains arts & certaines sciences, c'est sans doute dans la Marine. Ils y étoient très-ignorans, & presque au-delà de tout ce qu'on peut imaginer. Le plus mauvais de nos matelots en sçait infiniment plus que le plus habile de leurs pilotes. L'invention de la boussole ne fait rien à la construction : & malgré tout ce que les Antiquaires en disent, ils y étoient très-malhabiles ; leurs voiles leur servoient peu, ils les abattoient pour peu que le vent leur fût contraire, & tout vent le leur étoit, à moins qu'ils ne l'eussent en poupe. On ne voit aucun éxemple qu'ils louvoiassent, ou qu'ils pinçassent le vent, ces sortes de manœuvres leur étoient tout à fait inconnues. Voici pourtant un Rhodien qui met en usage toutes les manœuvres & les remûmens des voiles de nos plus habiles Marins, avec un petit bâtiment qui ne peut être qu'une maniére de tartane ou de barque, dont on se sert en Provence ; car je ne vois point de bâtiment qui soit plus propre à prendre le vent, & à faire route de quelque côté qu'il souffle, que ceux de cette espéce. Cependant ces Anciens, si ignorans dans la construction & dans l'art de naviger, ont fait des voiages si longs & si périlleux, qu'il semble moralement impossible que la construction de leurs vaisseaux ne fût semblable à la nôtre, ou fort approchante à l'égard du ventre.

Les Marseillois, dit M. Huet, *ne tournérent pas leurs navigations à la Mer Méditerranée ; ils entrérent dans l'Ocean, & firent de longues courses au Sud & au Nord. Euthimenés Marseillois s'avança par delà la ligne, & en rapporta des singularitez qui passérent pour fabuleuses. Longtems avant Pline*, dit-il ailleurs, *& même avant Auguste, le chemin étoit ouvert pour sortir de la Mer Méditerranée par le détroit de Cadix, & faire le tour de l'Afrique jusqu'à la Mer Rouge. Ce que Pline a écrit sur ce sujet, mérite une grande attention. Il rapporte, sur la foi de Cælius Antipater, célébre Historien, qui vécut du tems de la sédition des Gracques, que dès-lors les vaisseaux partis des côtes d'Espagne alloient trafiquer en Ethiopie. Ce fut la voie que tinrent ces vaisseaux Espagnols, dont Pline dit que Caius César, fils d'Agrippa, adopté par Auguste, vit les débris dans le golphe Arabique. Il ajoute que Hannon Carthaginois, pendant que les affaires de sa nation étoient florissantes, navigea depuis le détroit de Cadix jusqu'à l'extrémité de l'Arabie, & laissa une relation éxacte de son voiage : comme Himilcon son compatriote, fut envoié en même tems pour reconnoître les côtes de l'Europe. Pline ajoute encore, sous l'autorité de Cornelius, Historien très-estimable & très-fidéle, que de son tems un certain Eudoxus, fuiant la poursuite de Ptolomée Lathurus Roi d'Egypte, s'embarqua sur le golfe Arabi-*

une de ces Isles qui sont devant Lilybée, & le lendemain un vent frais s'étant élevé, il passe au travers des ennemis que son audace étonne, il entre dans le port à la quatriéme heure du jour, & se dispose dès le lendemain à revenir sur ses pas. Le Consul, pour lui opposer une garde plus sûre, tient prêts pendant la nuit dix de ses meilleurs vaisseaux, & du port, lui & toute son armée observent les démarches du Rhodien. Ces dix vaisseaux étoient placez aux deux côtez de l'entrée, autant près du sable que l'on pouvoit en approcher; les rames levées, ils étoient comme prêts à voler & à fondre sur Annibal. Celui-ci, malgré toutes ces précautions, vient effrontément, insulte à ses ennemis, & les déconcerte par sa hardiesse & la légéreté de sa galére. Non seulement il passe au travers sans rien en souffrir lui ni son monde, mais il approche d'eux, il tourne alentour, il fait lever les rames & s'arrête, comme pour les attirer au combat: personne n'osant se présenter, il reprend sa route, & brave ainsi avec une seule galére toute la flote des Romains. Cette manœuvre, qu'il fit souvent dans la suite, fut d'une grande utilité pour les Carthaginois & pour les assiégez: car par là on fut instruit à Carthage de tout ce qu'il étoit important de sçavoir, à Lilybée on commença à bien espérer du siége, & la terreur se répandit parmi les assiégeans. Cette hardiesse du Rhodien venoit de ce qu'il avoit appris par expérience quelle route il falloit tenir entre les bancs de sable qui sont à l'entrée du port. Pour cela il gagnoit d'abord la haute mer: puis approchant comme s'il revenoit d'Italie, il tournoit tellement sa

que, & aborda à Cadix: d'où il paroît clairement que les Portugais s'en sont bien fait accroire, quand ils se sont attribuez la gloire d'avoir découvert les premiers le cap de Bonne-Espérance.

On prétend qu'Hérodote a romanisé son Histoire, je ne le vois pas: ne met-il pas un correctif dans ce qu'il croit incroiable & miraculeux? Je ne suis pas obligé, dit-il, de tout croire, mais je suis nécessité par les loix de l'Histoire de rapporter tout ce qui paroît digne de passer à la postérité. Ce grand Historien rapporte que Necus, Roi d'Egypte, *dépêcha sur des vaisseaux quelques Pheniciens, avec ordre de traverser au-delà des colonnes d'Hercule jusqu'à la Mer Septentrionale, & puis de retourner en Egypte. Les Pheniciens s'étant donc embarquez sur la Mer Rouge, entrérent dans la Mer Australe; & quand l'Automne étoit venu, ils descendoient à terre, semoient des bleds en tous les endroits de l'Afrique où ils passoient, y attendoient la moisson, & partoient lorsqu'ils avoient moissonné. Ainsi après avoir voiagé deux ans, ils arrivérent la troisiéme année vers les Colonnes d'Hercule, & de là ils retournérent en Egypte, où ils dirent des choses que je ne sçaurois croire, & que peut-être un autre croira. En effet ils rapportérent qu'en voiageant à l'entour de l'Afrique, ils avoient eu le Soleil à droite. Ce fut par ce moien que la Lybie fut premiérement connue.* Je ne doute point que ce passage d'Hérodote n'ait excité les Portugais de tenter l'avanture de tourner l'Afrique; ils n'ont donc pas été les premiers qui aient entrepris un si grand voiage, puisque tant d'autres avant eux avoient tourné cette partie du monde.

proue du côté de la tour qui eſt ſur le bord de la mer, qu'il ne voioit pas celles qui regardent l'Afrique. C'eſt auſſi le ſeul moien qu'il y ait pour prendre avec un bon vent l'entrée du port.

L'éxemple du Rhodien fut ſuivi par d'autres qui ſçavoient les mêmes routes. Les Romains, que cela n'accommodoit pas, ſe mirent en tête de combler cette entrée: mais la choſe étoit au-deſſus de leurs forces. La mer avoit là trop de profondeur. Rien de ce qu'ils y jettoient ne demeuroit où il étoit néceſſaire. Les flots, la rapidité du courant emportoient & diſſipoient les matériaux avant même qu'ils arrivaſſent au fond. Seulement dans un endroit, où il y avoit des bancs de ſable, ils firent à grand-peine une levée. Une galére à quatre rangs voltigeant pendant la nuit, y fut arrêtée, & tomba entre leurs mains. Comme elle étoit conſtruite d'une façon ſinguliére, l'aiant armée à plaiſir, ils s'en ſervirent pour obſerver ceux qui entroient dans le port, & ſur tout le Rhodien. Par hazard il entra pendant une nuit, & peu de temps après il repartit en plein jour. Voiant que cette galére faiſoit les mêmes mouvemens que lui, & la reconnoiſſant, il fut d'abord épouvanté, & fit ſes efforts pour gagner les devans; prêt d'être atteint, il fut obligé de faire face & d'en venir aux mains. Mais les Romains étoient ſupérieurs, & en nombre, & en forces. Maîtres de cette belle galére, ils l'équipérent de tout point, & depuis ce tems-là perſonne ne put plus entrer dans le port de Lilybée.

Les aſſiégez ne ſe laſſoient point de rétablir ce qu'on leur détruiſoit. Il ne reſtoit plus que les machines des ennemis, dont ils n'eſpéroient plus pouvoir ſe délivrer, lorſqu'un vent violent & impétueux ſoufflant contre le pied des ouvrages, ébranla les galeries, & renverſa les tours qui étoient devant pour les défendre. Cette conjoncture aiant paru à quelques ſoldats Grecs fort avantageuſe pour ruiner tout l'attirail des aſſiégeans, ils découvrirent leur penſée au Commandant, qui la trouva excellente. Il fit auſſitôt diſpoſer tout ce qui étoit néceſſaire à l'éxécution. Ces jeunes ſoldats courent enſemble, & mettent le feu en trois endroits; feu qui ſe communiqua avec d'autant plus de rapidité, que ces ouvrages étoient dreſſez depuis longtems, & que le vent ſoufflant avec violence, & pouſſant d'une place à l'autre les tours & les machines, portoit l'incendie de tous côtez avec une vîteſſe extrême. D'ailleurs les Romains ne ſçavoient quel parti prendre pour remédier à ce déſordre. Ils Incendie des Ouvrages.

étoient si effraiez, qu'ils ne pouvoient ni voir ni comprendre ce qui se passoit. La suie, les étincelles ardentes, l'épaisse fumée que le vent leur poussoit dans les yeux, les aveugloient. Il en périt grand nombre, avant que de pouvoir même approcher des endroits qu'il falloit secourir. Plus l'embarras des Romains étoit grand, plus les assiégez avoient d'avantage. Pendant que le vent souffloit sur ceux-là tout ce qui pouvoit leur nuire, ceux-ci voiant clair, ne jettoient rien ni sur les Romains, ni sur les machines, qui portât à faux : au contraire le feu faisoit d'autant plus de ravage, que le vent lui donnoit plus de force & d'activité. Enfin la chose alla si loin, que les bases des tours furent reduites en cendre, & les têtes de beliers fondues. Après cela il fallut renoncer aux ouvrages, & se contenter d'entourer la ville d'un fossé & d'un retranchement, & de fermer le camp d'une muraille, en attendant que le vent fît naître quelque occasion de faire plus. Dans Lilybée on releva ce qui étoit tombé des murailles, & l'on ne s'inquiéta plus du siége.

Bataille de Drépane.

Quand on eut appris à Rome que la plus grande partie de l'armement avoit péri, ou dans la défense des ouvrages, ou dans les autres opérations du siége, ce fut à qui prendroit les armes. On y leva une armée de dix mille hommes, & on l'envoia en Sicile. Le détroit traversé, elle gagna le camp à pied. Et alors le Consul Publius Claudius aiant convoqué les Tribuns : Il est tems, leur dit-il, d'aller avec toute la flote à Drépane. Adherbal qui y commande les Carthaginois, n'est pas prêt à nous recevoir. Il ne sçait pas qu'il nous est venu du secours ; & après la perte que nous venons de faire, il est persuadé que nous ne pouvons mettre une flote en mer. Chacun approuvant ce dessein, il fit embarquer avec ce qu'il avoit déja de rameurs ceux qui venoient de lui arriver. Pour de soldats il ne prit que les plus braves, qui, parce que le trajet n'étoit pas long, & que d'ailleurs le butin paroissoit immanquable, s'étoient offerts d'eux-mêmes. Il met à la voile au milieu de la nuit, (a) sans être apperçû des assiégez. D'abord la flote marcha ra-

(a) *Il met à la voile au milieu de la nuit.*] Notre Auteur ne dit pas éxactement le nombre des vaisseaux que Publius prit pour cette entreprise ; il eût pourtant dû nous l'apprendre. Comme il est de tous les Historiens de son tems le plus éxact, il faut croire qu'il n'en sçavoit rien. Mais d'où vient que Diodore de Sicile le sçait, qui est venu si longtems après lui ? Il faut bien que cet Auteur l'ait trouvé quelque part. Je suis persuadé que Polybe a négligé de nous l'apprendre, l'action est trop considérable pour croire qu'il l'ait ignoré. Diodore dit donc que le Consul choisit deux cens vaisseaux, où il fit entrer tout ce qu'il y avoit de meilleurs hommes de mer, & l'élite des Légions.

maſſée & toute enſemble, aiant la terre à droite. À la pointe du jour l'avantgarde étant déja à la vûe de Drépane, Adherbal, qui ne s'attendoit à rien moins, fut d'abord étonné : mais y faiſant plus d'attention, & voiant que c'étoit la flote ennemie, il réſolut de n'épargner ni ſoins ni peines, pour empêcher que les Romains ne l'aſſiégeaſſent ainſi haut la main. Il aſſembla auſſitôt ſon armement ſur le rivage ; & un Héraut par ſon ordre y aiant appellé tout ce qu'il y avoit de ſoldats étrangers dans la ville, il leur fit voir en deux mots combien la victoire étoit aiſée s'ils avoient du cœur, & ce qu'ils avoient à craindre d'un ſiége ſi la vûe du danger les intimidoit. Tous s'écriant que ſans différer on les menât au combat, après avoir loué leur bonne volonté, il donna ordre de ſe mettre en mer, & de ſuivre en poupe le vaiſſeau qu'il montoit, ſans en détourner les yeux. Il part enſuite le premier, & conduit ſa flote ſous des rochers qui bordoient le côté du port, oppoſé à celui par lequel l'ennemi entroit. Publius ſurpris de voir que les ennemis, loin de ſe rendre ou d'être épouvantez, ſe diſpoſoient à combattre, fit tourner en arriére tout ce qu'il avoit de vaiſſeaux, ou dans le port, ou à l'embouchure, ou qui étoient prêts d'y entrer. Ce mouvement cauſa un déſordre infini dans l'équipage, car les bâtimens qui étoient dans le port, heurtant ceux qui y entroient, briſoient leurs bancs, & fracaſſoient ceux des vaiſſeaux ſur qui ils tomboient. Cependant à meſure que quelque vaiſſeau ſe débaraſſoit, les Officiers le faiſoient auſſitôt ranger près de la terre, la proue oppoſée aux ennemis. D'abord le Conſul s'étoit mis à la queue de ſa flote ; mais alors prenant le large, il alla ſe poſter à l'aîle gauche. En même tems Adherbal aiant paſſé avec cinq grands vaiſſeaux au-delà de l'aîle gauche des Romains, du côté de la pleine mer, tourna ſa proue vers eux, & envoia ordre à tous ceux qui venant après lui s'élongeoient ſur la même ligne, de faire la même choſe. Tous s'étant rangez en front, le mot donné, toute l'armée s'avance dans cet ordre vers les Romains, qui rangez proche de la terre, attendoient les vaiſſeaux qui ſortoient du port : diſpoſition qui leur fut très-pernicieuſe. Les deux armées proche l'une de l'autre, & le ſignal levé des deux Amiraux, on commença à charger. Tout fut d'abord aſſez égal de part & d'autre, parce que l'on ne ſe ſervoit des deux côtez que de l'élite des armées de terre ; mais les Carthaginois gagnérent peu à peu le deſſus. Auſſi avoient-ils pendant tout le combat bien des avantages ſur les Romains, leurs

vaisseaux étoient construits de maniére à se mouvoir en tout sens avec beaucoup de légéreté, leurs rameurs étoient experts, & enfin ils avoient eu la sage précaution de se ranger en bataille en pleine mer. Si quelques-uns des leurs étoient pressez par l'ennemi, ils se retiroient sans courre aucun risque, & avec des vaisseaux si légers, il leur étoit aisé de prendre le large. L'ennemi s'avançoit-il pour les poursuivre ? Ils se tournoient, voltigeoient autour, ou lui tomboient sur le flanc, & le choquoient sans cesse, pendant que le vaisseau Romain pouvoit à peine revirer à cause de sa pesanteur & du peu d'expérience des rameurs ; ce qui fut cause qu'il y en eut un grand nombre coulé à fond. Que si quelqu'un des vaisseaux Carthaginois étoit en péril, on pouvoit en sûreté aller à son secours, en se coulant derriére la poupe des autres vaisseaux. Les Romains n'avoient rien de tout cela. Lorsqu'ils étoient pressez, se battant près de la terre, ils n'avoient pas où se retirer. Un vaisseau serré en devant, ou se brisoit sur les bancs de sable, ou échouoit contre la terre. Le poids énorme de leurs navires, & l'ignorance des rameurs, leur ôtoient encore le plus grand avantage qu'on puisse avoir en combattant sur mer : sçavoir de couler au travers des vaisseaux ennemis, & d'attaquer en queue ceux qui sont déja aux mains avec d'autres. Pressez contre le rivage, & ne s'étant pas réservé le moindre petit espace pour se glisser par derriére, ils ne pouvoient porter du secours où il étoit nécessaire : de sorte que la plûpart des vaisseaux, partie restérent immobiles sur les bancs de sable, partie furent brisez contre la terre. Il ne s'en échapa que trente, qui étant auprès du Consul, prirent la fuite avec lui, en se dégageant le mieux qu'ils pûrent le long du rivage. Tout le reste au nombre de quatre-vingt-treize, tomba avec l'équipage en la puissance des Carthaginois, à l'exception de quelques soldats qui s'étoient sauvez du débris de leurs vaisseaux. Cette victoire fit chez les Carthaginois autant d'honneur à la prudence & à la valeur d'Adherbal, qu'elle couvrit de honte & d'ignominie le Consul Romain, (a) dont la conduite en cette

(a) *Qu'elle couvrit de honte & d'ignominie le Consul Romain.*] La fortune n'entre en rien dans la disgrace de Claudius, j'en suis tout surpris, car on la tourne par tout à droit & à gauche : c'est la seule Divinité chimérique du Paganisme qui se soutienne encore avec tous les honneurs & toute la gravité antique. Il n'y a point d'Auteurs, ni même de Prédicateurs, qui ne la fourent dans leurs Sermons, & encore aujourd'hui il n'y a personne qui ne reconnoisse & qui ne redoute sa puissance. C'est la Déesse consolatrice des Généraux qui la perdent, car ceux qui la gagnent n'ont garde de lui en attribuer tout l'honneur, comme faisoit Sylla : ils ne sont pas si modestes & de si bonne foi, quoique ce soit le tout que la fortune.

occasion étoit inexcusable : car il ne tint pas à lui que sa patrie ne tombât dans de fort grands embarras. Aussi fut-il traduit devant des Juges, & condamné à une grosse amande.

Je suis bien sûr que Claudius ne manqua pas de s'en plaindre, & de dire qu'il n'avoit rien négligé des moiens qui pouvoient le conduire à la victoire, si la fortune ne lui eût été contraire ; mais les connoisseurs n'étoient pas si bêtes que d'en convenir ; ils n'attribuérent une défaite si honteuse qu'à sa mauvaise conduite, qu'à son manque de prévoiance ; enfin à tout ce qui caractérise les Généraux imprudens & malhabiles, & non à la fortune, qui est un mot qui ne signifie rien.

Voilà quant à l'opinion des Officiers habiles & éclairez. Je n'ai aucun garant de cela, je l'avoüe ; mais pouvoient-ils penser autrement, puisqu'ils étoient les témoins oculaires de cette foule de fautes & de sottises de leur Général ? Pouvons-nous penser autrement nous, en lisant ce que notre Auteur rapporte de cette bataille, dans le commencement, comme dans les suites, & dans la fin ? Cela ne nous suffit-il pas pour en faire le même jugement ? Les dévots superstitieux de l'armée Romaine, car le Paganisme avoit les siens comme nous avons les nôtres, & peut-être les Prêtres, qui étoient à la suite de cette armée pour examiner les auspices & pour les autres mistéres de Religion, se trouvant dispensez de faire l'analyse de cette bataille, comme le sont aussi nos Aumôniers, ne rejettérent cette infortune du Consul sur rien moins que sur sa mauvaise conduite. C'est Ciceron qui nous apprend ce secret historique dans son Traité de la nature des Dieux, qu'il n'écrivoit pas sans rire, tant ils étoient ridicules. Il dit donc que l'armée Romaine se trouvant assaillie de tous côtez par l'armée Carthaginoise, au milieu d'une infinité d'écueils qui bordent la côte de Drépane, les soldats perdirent toute espérance de se tirer de ce mauvais pas : mais qu'ils avoient encore un plus grand sujet de désespérer de leurs affaires, c'étoit un scrupule de conscience, qui leur faisoit craindre la colére & la vengeance des Dieux, à cause de la témérité du Consul, qui, au mépris de la Religion, n'avoit pas seulement fait difficulté de combattre, quoique les auspices lui fussent contraires, mais s'étoit encore moqué : *car voiant que les sacrez Poulets ne vouloient pas manger, il avoit tout aussitôt commandé de les jetter dans la mer, afin qu'ils bûssent tout leur saoul, puisqu'ils ne vouloient pas manger.* Suétone prétend que ce scrupule de conscience, & l'impiété de Claudius, avoit tellement découragé les soldats, & diminué leurs espérances pour la victoire, que cela fut cause de la perte de la bataille. Je le crois bien, on en perd tous les jours pour de bien moindres que pour des poulets qui ne veulent pas manger. Quelqu'un de mes Lecteurs ne seroit-il point curieux de sçavoir ce que c'étoit que ces sacrez Poulets ? Je crois qu'il s'en trouvera beaucoup qui désireront d'en être instruits.

Il y avoit de deux sortes d'augures, les celestes qui embrassoient outre le tonnerre, les éclairs, la foudre, tous les autres phénoménes extraordinaires : ceux de la seconde regardoient le vol des oiseaux, & généralement presque toute la volatille ; mais les auspices qu'on tiroit des poulets étoient les plus graves ; lorsqu'on avoit besoin de recourir à cette sorte de devination, on les laissoit un certain tems dans une cage sans manger : après cela les Prêtres ouvroient la cage, & leur jettoient leur mangeaille ; s'ils la béquettoient de bon appetit, & de leur propre mouvement, c'étoit un très-bon augure, & un très-mauvais s'ils la refusoient. Cette cérémonie se faisoit dès le point du jour, & dans un très-grand silence. Valére Maxime, Pline, & une infinité d'Auteurs, disent que les Romains n'entreprenoient rien, ni dans le Sénat, ni dans les armées, qu'on n'eût auparavant consulté les sacrez Poulets: quelle folie ! ne diroit-on pas, à voir ces sortes de superstitions, que ces graves Sénateurs n'avoient pas plus de cervelle que leurs Poulets ? J'ai vû à Naples des superstitions mille fois plus ridicules & plus folles que celles-là.



OBSERVATIONS

Sur la bataille navale de Drépane.

NOus irons plus unis & plus serrez dans nos Observations sur cette affaire de Drépane, que dans les précédentes. La description que notre Auteur en fait, est son chef-d'œuvre historique. Il nous transporte sur les lieux, il nous expose, il nous fait voir avec tout l'art possible toutes les circonstances, toutes les suites de cette grande entreprise, mille fois mieux que ne feroit dans un tableau le Peintre le plus habile. Je ne vois rien de si beau, de si net, rien de mieux détaillé, il nous conduit comme par la main. Un récit qui remplit si fort notre admiration, qui ne laisse rien à désirer, n'a pas besoin d'observations trop réfléchies: elles naissent par l'attention qu'on prête à une lecture qui nous plaît infiniment. Tout autre Historien que le nôtre, dans une affaire comme celle-ci, ne s'en feroit pas si bien démêlé; il faut être du métier pour écrire avec science les différentes manœuvres des deux armées dans une action générale, les produire avec clarté, & les assortir avec ordre.

Je ne sçai si ce grand Historien, dans le récit qu'il fait de cette bataille, n'a pas eu dessein d'imiter, & de s'élever même au dessus de Thucydide dans la description qu'il nous donne d'une affaire à peu près approchante de ce qui se passa dans un des ports de Syracuse, entre l'armée navale des Athéniens & celle des Syracusains. On diroit que notre Auteur l'a pris pour guide dans sa narration.

L'entreprise du Général Romain étoit une de celles qui échouent rarement, lorsqu'on prend bien son tems & ses mesures: elle ne fut malheureuse que pour avoir manqué dans le premier; il ne s'agissoit ici que de surprendre une flote dans un port, dont on avoit des avis, que la plus grande partie de l'équipage étoit à terre dans la plus grande sécurité du monde.

Tout dépendoit du secret, de la diligence, du tems, & d'une marche bien concertée, & telle qu'en se servant des avantages de la nuit on pût tomber sur l'ennemi, & le surprendre avant le jour: c'étoit le point fondamental de l'entreprise, & d'où par conséquent dépendoit tout le succès. On ne risquoit rien en partant plutôt: on risquoit tout en partant plus tard.

Le Consul fit un contre-tems. Il fut surpris du jour, lorsqu'il étoit encore fort éloigné de l'endroit où il devoit aller; il fut découvert par ceux de la ville, à une très-grande distance. Adherbal eut tout le tems qui lui étoit nécessaire pour prendre les précautions, qu'il devoit, non seulement pour s'empêcher d'être surpris, mais encore pour tourner à son avantage le dessein de son ennemi.

Les Romains, surpris par le jour, & encore fort éloignez de Drépane, dûrent bien s'appercevoir que leur dessein avoit échoué, & qu'il ne s'agissoit plus d'une surprise, mais de combattre des gens avertis & pré-

parez

parez à les bien recevoir. Rien n'empêchoit le Général Romain de penser à la retraite; il étoit venu dans la vûe de surprendre une armée navale, des vaisseaux désarmez & dégarnis de leur chiourme, & non de combattre en bataille rangée, à quoi il n'étoit nullement préparé. Rien n'étoit plus aisé que de se retirer, rien de plus imprudent & de moins sensé que de risquer sans nécessité le salut de son armée & la perte de ses vaisseaux, engagé qu'il étoit d'ailleurs au siége d'une place, dont la conquête lui importoit plus que le gain d'une bataille, dont la perte pouvoit avoir des suites fâcheuses.

Si ces considérations n'étoient pas capables de lui faire changer de sentiment, il eût dû tout au moins se gouverner avec plus de jugement & de prévoiance; mais il fit voir par sa conduite qu'il manquoit de l'un & de l'autre. Il agit en aveugle. Il eût dû faire ce qu'on appelle la guerre à l'œil, & les choses aiant changé par ce contre-tems, changer les ordres: ce qui étoit bon, en arrivant à l'heure qu'il s'étoit proposée, étoit très-difficile & dangereux dans une autre.

Adherbal, averti que les Romains sont en mer, fait rembarquer ses troupes avec toute sorte de diligence; il appareille, & pense bien moins à se défendre qu'à les attaquer eux-mêmes. Il n'avoit garde de les combattre dans le port, ç'eût été une imprudence: il se hâte d'en sortir, de peur que les Romains n'y entrassent; que le combat se donnant dans le port même il ne perdît tout l'avantage qu'il pouvoit tirer de ses vaisseaux, sur la légéreté & la finesse desquels il mettoit l'espérance de la victoire; & que n'aiant pas la liberté de s'étendre, de doubler, ni d'esquiver, ou couler entre ceux de l'ennemi, il ne pût pas éviter l'abordage de ceux des Romains, qu'il craignoit sur toutes choses. Il gagne le large, assuré de combattre avec un très-grand avantage contre des navires lourds & pesans, & conduits par une chiourme sans expérience. Toutes ces raisons aiant obligé Adherbal de sortir du port, après avoir fait rembarquer tout son monde, il profite d'une file de rochers (2), qui s'étendoient hors du port, il prit la résolution d'y cacher sa flote comme dans une embuscade, assuré que les Romains ne penseroient jamais qu'on pût leur tendre un piége parmi des écueils très-dangereux.

Claudius est à peine à la vûe du port, que croiant trouver la bête au gîte, il détache une partie de ses vaisseaux, & suit avec le reste pour entrer dedans. Il avoit manqué l'heure favorable par sa négligence, ou par manque de prévoiance; il alla ensuite trop vîte dans ce qui éxigeoit une extrême retenue, & beaucoup de circonspection. Pouvoit-il ignorer que l'ennemi ne fût averti? J'aurois de la peine à le comprendre, & quand même il en auroit douté, les régles de la guerre éxigeoient qu'il fît reconnoître le port & les rochers qui en étoient proche. Pour avoir négligé ces précautions, il tomba dans le piége qu'il vouloit tendre à son ennemi: il fut surpris lui-même, & commit une faute aussi grossiére qu'il soit possible d'imaginer d'un Général qui ne manquoit pas d'expérience.

Adherbal, qui s'apperçoit qu'une partie de la droite des Romains est entrée dans le port, vogue contre leur aîle gauche, & tournant les écueils, derriére lesquels il s'étoit caché avec sa flote, il paroît inopinément sur cette aîle, qui étoit encore au large. Claudius, surpris & déconcerté d'une chose si imprévûe, se met

en état de résister aux Carthaginois (3). Il se range en bataille dans le meilleur ordre qu'il lui fût possible dans un état si pressant, & qui lui laissoit à peine le moment de se reconnoître. Il étend sa gauche (4), & l'élonge du côté de la pleine mer pour s'empêcher d'être doublé, & autant qu'il est en son pouvoir dans une conjoncture si délicate. Il envoie ordre en même tems aux navires de sa droite qui entroient, & qui étoient déja dans le port, de revirer de bord pour se joindre au gros qui alloit entrer en action; mais cet ordre, quoique nécessaire, ne servit qu'à hâter sa perte par la confusion qui le suivit, & qu'il étoit aisé de prévoir.

Le combat commença à la gauche de l'armée Romaine, & s'étendit ensuite sur tout le reste de la ligne. Les Romains furent totalement défaits, & leur flote ruinée, & le projet de détruire celle des Carthaginois s'évanouit avec son auteur. Passons aux réfléxions sur le bon & sur le mauvais de la conduite des deux Généraux. Je me bornerai à un petit nombre, le fait portant assez son instruction.

Le Général Carthaginois se conduisit dans cette action avec toute l'adresse & tout l'art d'un Capitaine habile & expérimenté. Il attendoit le moment qu'une partie de la flote ennemie entrât dans le port, pour tomber alors sur sa gauche, pensant bien que si la droite, avertie que la gauche étoit attaquée, sortoit du port pour courir au secours, elle ne pourroit arriver à tems, ni manœuvrer sans quelque désordre; il prévoioit que l'entrée en étant fort étroite, les Romains ne pourroient sortir qu'à la file, & qu'étant trop pressez leurs galéres s'entrechoqueroient infailliblement par la hâte de gagner le large; qu'il falloit promptement attaquer & doubler leur gauche (5), & lui ôter par là le pouvoir de l'étendre & de l'élonger vers la pleine mer, en la fortifiant des galéres (6) qui sortoient du port. Il attaque donc cette gauche, la tourne & la double, & par là la droite se trouve hors d'état d'avancer, & se voit acculée vers la côte, où elle est obligée d'échouer. Voilà ce qu'Adherbal avoit pensé, prévû & bien médité, & tout réussit selon ses mesures: au lieu que son antagoniste, qui avoit du tems de reste pour se garantir du piége par des précautions qui n'alloient certainement pas au-delà des limites de l'esprit commun, s'y laissa prendre.

La conduite du Carthaginois n'est pas pourtant éxemte de tout défaut en bien des choses qui n'ont point rapport au combat. Comment peut-on être aussi peu sur ses gardes au voisinage d'une armée aussi audacieuse & aussi entreprenante que celle des Romains? Non seulement il laisse ses navires dégarnis d'une partie de l'équipage, comme s'il en étoit à cent lieues, mais il néglige encore toutes les régles de précaution & de défiance que la guerre enseigne pour se mettre à couvert des entreprises que l'ennemi peut tenter sur nous. Pourquoi ne pas envoier à la découverte, & avoir des bâtimens en mer pour croiser sur les côtes ennemies? Qui est-ce qui en use autrement? Les Romains, qui s'apperçoivent d'une conduite si peu prévoiante, pensent à entreprendre sur cette flote, je le crois bien: car ce qui produit & fait imaginer les grands desseins, est la négligence & le peu de discipline qu'on observe dans les camps & dans les places fortes. Si l'éxécution de l'entreprise de Claudius eût été conforme au projet, la perte d'Adherbal étoit infaillible.

Les Romains sont découverts pour

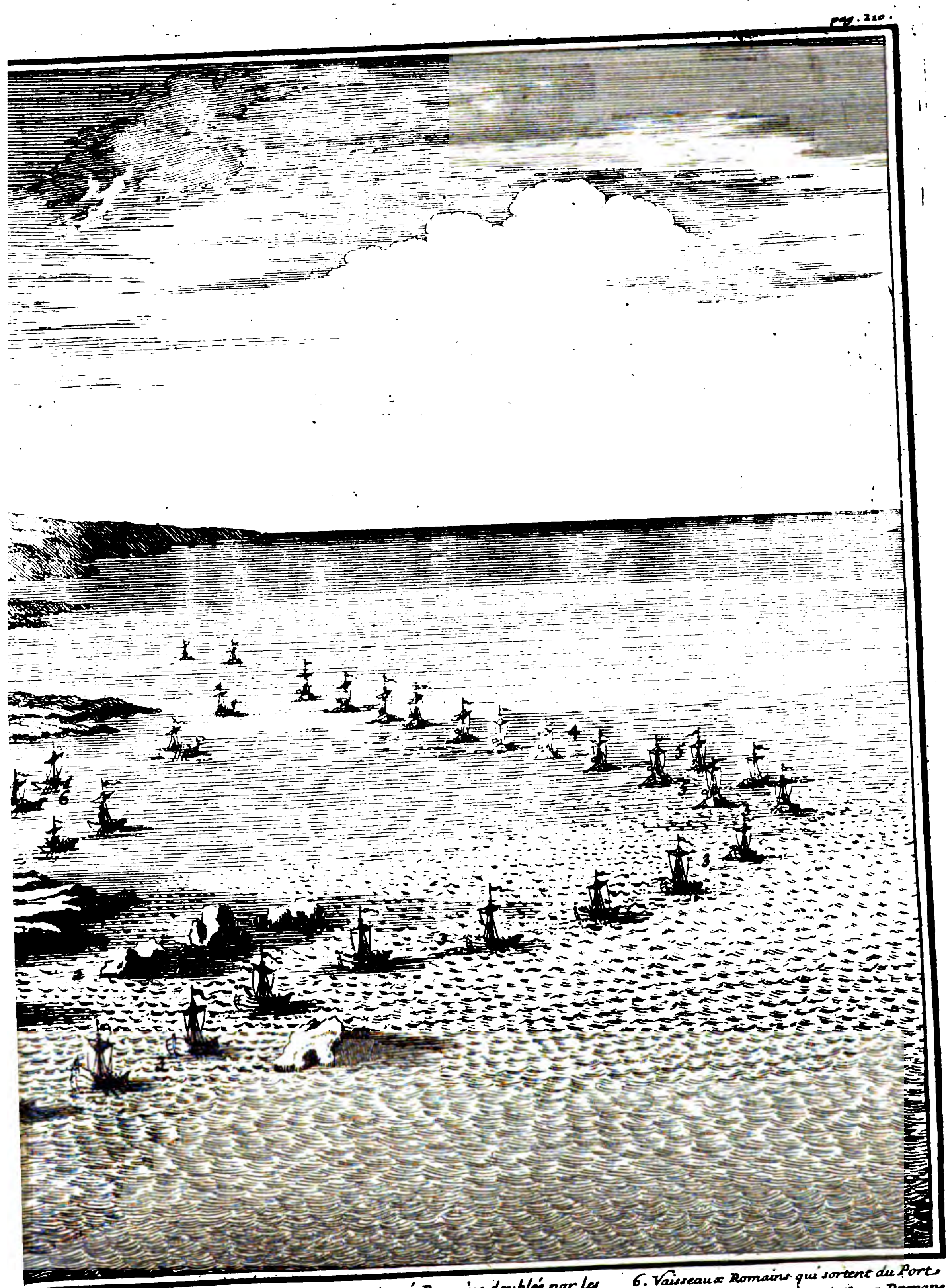
G



. *Isle de Rochers où Adherbal cacha sa flotte.*

8. *Vaisseaux Carthaginois qui cinglent de leurs Rochers pour attaquer la flotte Romaine.*

BATAILLE DE



E DREPANE.

4. Armée Romaine doublée par les Vaisseaux Carthaginois 5.

6. Vaisseaux Romains qui sortent du Port pour aller au secours des autres. 7. Drepane.

être partis trop tard ; c'est la premiére cause de leur infortune. Cette faute est celle où l'on tombe le plus ordinairement ; c'est la pierre d'achopement des esprits trop fins, comme celle des esprits trop lourds : les premiers se forment des difficultez où il n'y en a point, & des obstacles qui naissent plutôt de leur imagination que de la chose même, & ausquels l'ennemi ne pense point ; les seconds voient avorter leurs desseins, pour n'avoir rien de tout ce que les autres ont de trop : parce qu'ils manquent de cette vivacité si nécessaire à la guerre, & de ce bon sens qui ne l'est pas moins, les choses les plus aisées leur paroissent insurmontables : ils s'arrêtent à celles-ci, & ce qui est le plus difficile leur échape. Ils le négligent faute d'esprit & d'intelligence, & font leur capital & le sujet de leur attention de ce qui en est le moins digne ; mais dès qu'il s'agit de l'éxécution, & qu'ils s'y trouvent tout à fait engagez, ils reconnoissent, à leur honte, qu'ils ont pris de fausses mesures, qu'ils n'ont rien entendu, ni à la marche par rapport au païs, ni à l'opportunité du tems, qui doit nous régler pour partir & pour arriver à l'heure marquée ; ni aux préparatifs, ni au choix des Officiers capables, ou d'éxécuter les ordres du Général, ou de les changer selon le tems & les conjonctures ; enfin qu'ils n'ont pas autant songé à attaquer qu'à se défendre. Or quand on pense trop à l'un, comme fit Claudius, on est hors d'état de rendre aucun combat, parce qu'on n'a pas prévû qu'il arrive souvent tout le contraire de notre dessein & de nos espérances.

On a vû pourtant de ces esprits lourds, en matiére de guerre, réussir quelquefois ; mais si l'on y prend garde, le succès de leurs affaires vient bien moins de la justesse des moiens qu'ils prennent, que de l'imprudence ou de l'ignorance, ou de la lâcheté de ceux à qui ils ont affaire. Finissons ceci par une maxime d'un de nos Maîtres : *Celui qui pense à tout ne fait rien : celui qui pense à trop peu de choses, est souvent trompé.*

Autre faute du Romain. Lorsque Claudius s'apperçut qu'il avoit manqué l'heure, il pouvoit virer de bord, & s'en retourner d'où il étoit venu ; c'étoit tout ce qu'il pouvoit faire de plus sage & de plus judicieux : l'autre parti étoit incertain & douteux. Ses soldats ne manquoient ni de courage ni de résolution ; mais cela ne suffit pas pour la victoire. Il leur falloit un Chef capable de les conduire, ils s'apperçûrent bientôt qu'ils en manquoient. Pour reprendre ses fautes, car on ne le sçauroit trop pour notre instruction ; dès qu'il se fut présenté devant le port, il ne songea pas à se mettre en bataille, & à se précautionner en dehors ; il fit plus : il négligea de faire reconnoître non seulement l'entrée du port, où il n'auroit vû personne, mais encore les rochers & les écueils qui étoient près de l'endroit où Asdrubal s'étoit caché avec toute sa flote. Si le Consul eût pris cette précaution, il se dégageoit d'un piége, qui n'étoit pas autrement fort subtil, & qui ne pouvoit réussir que contre un Général imprudent, sans expérience & sans précautions. Pour peu qu'il en eût pris, l'ennemi se fût trouvé très-embarassé, & fût tombé lui-même dans le piége qu'il avoit tendu : l'on peut dire qu'il étoit surpris lui-même, attaqué, environné & acculé contre ces rochers sans aucune espérance de se sauver, qu'en donnant tout au travers, & en faisant périr les bâtimens pour sauver les hommes. Disons la vérité : le Général Carthaginois donna beau-

coup à la fortune, c'étoit une nécessité : que sçai-je s'il ne fut pas plus heureux qu'il ne fut habile ?

L'entreprise de Telutias, Général de la flote de Lacédémone, sur le port d'Athénes, fut bien autrement conduite que celle de Claudius. Elle mérite d'avoir place ici, c'est Thucydide qui nous l'apprend : nous nous servirons de la traduction d'Ablancourt ; car lorsqu'on peut joindre l'utilité des éxemples aux charmes de la diction, il faut bien se garder de négliger les Auteurs qui en sont les mieux fournis.

Les Lacédémoniens aiant donné le commandement de leur armée navale à Telutias, avec l'applaudissement de toute la flote, il voulut faire voir à ses soldats qu'il étoit digne d'être à leur tête, par une entreprise des plus hardies dont l'Histoire fasse mention, & d'une conduite si admirable, que je ne vois rien de plus beau & de mieux ménagé : tout dépendoit du secret & de la diligence. Il débuta par une harangue pour encourager ses soldats, & ces harangues sont d'un grand effet. Quoique ce ne soit plus la mode d'en faire, celle-ci passera ici avec le reste, pour nous exciter à la sobriété, & à bien d'autres vertus.

» Quoique je ne vous apporte » point d'argent, Compagnons, j'espére avec l'aide des Dieux, leur » dit-il, de vous faire subsister par » votre valeur & par ma conduite. » Vous sçavez que tandis que j'ai » commandé, vous n'avez point été » traitez plus mal que moi, & que » j'ai toujours mieux aimé manquer » de quelque chose, que de vous en » voir manquer. En un mot, je me » passerois plutôt deux jours de pain, » que de vous en laisser passer un » jour. Aussi ne m'avez-vous jamais » vû faire bonne chére, qu'alors que » vous avez eu de tout abondamment ; & comme ma porte est tou» jours ouverte, & que tous ceux qui » ont affaire à moi me peuvent par» ler à toute heure, je ne vous puis » tromper ni surprendre : quand » vous me voiez donc souffrir, vous » ne devez pas trouver étrange de » souffrir avec moi, puisque c'est » pour votre interêt. Ce n'est que » par les travaux & les dangers que » nos ancêtres sont montez à ce haut » faîte de grandeur ; & en conti» nuant comme vous avez commen» cé, vous couronnerez les vôtres » d'une fin heureuse. Il n'y a rien » de plus glorieux que de ne dé» pendre de personne, & de vivre » aux dépens des ennemis, sans avoir » besoin de faire la cour ni aux Grecs » ni aux Barbares. Les soldats s'é» criérent qu'il les menât où il lui » plairoit ; & après avoir sacrifié, il » leur ordonna de repaître, & de » s'embarquer aussitôt avec des vi» vres pour un jour, afin de pou» voir arriver à tems où Dieu les » voudroit conduire. Il partit in» continent après, & cinglant de » nuit vers le port d'Athénes, fai» soit reposer de tems en tems les » rameurs, s'approchant quelque» fois d'eux pour les entretenir ; que » si quelqu'un croioit que ce fût » une témérité à lui, avec douze » galéres, d'en attaquer un plus » grand nombre jusques dans le port ; » qu'il considére, qu'après la dé» faite de Gorgopas, les Athéniens » s'étoient relâchez comme s'il n'y » eût eu plus rien à craindre, & » qu'il étoit plus facile de les défaire » dans le port qu'ailleurs : car il sça» voit qu'à Athénes chacun croiant » être en sûreté, iroit coucher dans » son lit, & qu'il ne demeureroit » personne sur les galéres. Comme » il fut à six ou sept cens pas du

» port, il fit halte pour donner haleine à ses gens, & attendre la venue du jour. Il n'eut pas plutôt paru, qu'il vogua à toutes rames droit au Pirée, sans souffrir en arrivant qu'on coulât à fond, ni qu'on brisât aucun vaisseau, si ce n'étoit des galéres, qu'il faisoit mettre aussitôt hors de combat. On remorquoit les moindres vaisseaux de charge, & l'on se contentoit de faire des prisonniers dans les grandes, jusqu'à en arrêter quelques-uns qui étoient couchez dans le magazin. Cependant on court du Pirée donner l'alarme dans la ville, chacun sort pour voir ce que c'étoit, & tout le monde prend les armes & se rend au port. Alors Telutias renvoia à Egine les vaisseaux qu'il avoit pris, avec trois ou quatre galéres, & rasant la côte gagna quantité de barques de pêcheurs & de passage : puis étant arrivé à Sunium, s'empara de plusieurs vaisseaux marchands, après quoi il retourna vendre son butin à Egine, & donna un mois d'avance à ses soldats. Ensuite il courut librement par tout, & prit tout ce qu'il put attraper ; ce qui entretenoit le courage & l'obéissance du soldat, & fournissoit à sa subsistance.

CHAPITRE XII.

Junius passe en Sicile. Nouvelle disgrace des Romains à Lilybée. Ils évitent heureusement deux batailles. Perte entiére de leurs vaisseaux. Junius entre dans Eryce, description de cette ville.

CEt échec, quelque considérable qu'il fût, ne ralentit pas chez les Romains la passion qu'ils avoient de tout soumettre à leur domination. On ne négligea rien de ce qui se pouvoit faire pour cela, & l'on ne s'occupa que des mesures qu'il falloit prendre pour continuer la guerre. Des deux Consuls qui avoient été créez cette année, on choisit Lucius Junius pour conduire à Lilybée des vivres & d'autres munitions pour l'armée qui assiégeoit cette ville, & on lui donna soixante vaisseaux pour les escorter. Junius étant arrivé à Messine, & y aiant grossi sa flote de tous les bâtimens qui lui étoient venus du camp & du reste de la Sicile, il partit en diligence pour Syracuse. Sa flote étoit de six vingt vaisseaux longs, & d'environ huit cens de charge. Il donna la moitié de ceux-ci avec quelques-uns des autres aux Questeurs, avec ordre de porter incessamment des provisions au camp, & resta à Syracuse pour y attendre les bâtimens qui n'avoient pû le suivre depuis Messine, & pour y recevoir les grains que les alliez du milieu des terres devoient lui fournir.

Vers ce même tems Adherbal, après avoir envoié à Carthage tout ce qu'il avoit gagné d'hommes & de vaisseaux par la derniére victoire, forma une escadre de cent vaisseaux, trente des siens, & soixante & dix que Carthalon qui commandoit avec lui avoit amenez, mit cet Officier à la tête, & lui donna ordre de cingler vers Lilybée, de fondre à l'improviste sur les vaisseaux ennemis qui y étoient à l'ancre, d'en enlever tout le plus qu'il pourroit, & de mettre le feu au reste. Carthalon se charge avec plaisir de cette commission, il part au point du jour, brûle une partie de la flote ennemie, (a) & disperse l'autre. La ter-

(a) *Il part au point du jour, brûle une partie de la flote ennemie.*] Tout ce que l'art peut inventer de ruses & d'artifices, de grand & de profond : enfin, tout ce qu'un homme brave & déterminé peut opposer de nouveau & de surprenant dans l'attaque & la défense des places, on n'a que faire de le chercher autre part que dans le siége de Lilybée. Il renferme tout entier à pur & à plein ces deux parties de la guerre. Ce sont des faits dont il est très-aisé de tirer les préceptes, sans recourir aux raisonnemens du Commentateur. Ce qu'on trouvera peut-être de bien surprenant, c'est que tout ce qu'on peut imaginer d'événemens extraordinaires qui peuvent entrer dans la composition d'un siége, ou qui naissent dans le cours d'une défense de plusieurs mois, soit dans le secours, soit dans les sorties, se trouvent dans celui-ci. Ne diroit-on pas que notre Auteur, à l'imitation de Xenophon, a voulu traiter de l'attaque & de la défense des places en titre d'Histoire, ou de Roman militaire, comme bien des gens le prétendent à l'égard du dernier dans sa Cyropedie, quoiqu'il semble qu'il n'y ait rien de romanesque dans la conduite, dans la sagesse & les autres vertus militaires de son Héros : car tout ce qu'il en dit n'a rien de surprenant, ni rien qui soit au dessus des forces humaines. Un roman bâti de la sorte amuse, plaît & instruit, & nous porte aux grandes pensées comme à la vertu. Ce siége, que notre Auteur décrit, n'est pas un roman fait à plaisir, mais un des plus beaux morceaux de son Histoire : c'est dommage qu'il ne se soit pas donné carriére dans ce qu'il rapporte de l'incendie de la flote Romaine, qui bloquoit Lilybée du côté de la mer. Il décrit ce fait d'une maniére si coupée & si étranglée, que j'ai lieu d'en être étonné, à cause de la rareté de l'entreprise. Je l'appelle rareté, parce que les Anciens n'étoient pas à beaucoup près si incendiaires que nos Modernes, ausquels on attribue l'invention diabolique de ces sortes de bâtimens qu'on appelle brulots, si peu en usage dans les Anciens : je ne trouve qu'un seul exemple dans l'Histoire où il soit parlé de brulot. C'est Appien qui me le fournit dans sa description du siége de Carthage par les Romains.

Censorinus se trouvant à l'ancre avec sa flote dans l'étang qui étoit tout auprès du Mole, & ne pouvant y tenir à cause de la puanteur de ses eaux, qui n'avoient aucun cours, outre qu'on étoit alors dans les plus grandes ardeurs de la Canicule : Censorinus, dis-je, se résolut de jetter l'ancre plus avant dans la pleine mer. Les Carthaginois s'en étant apperçûs, pensérent que s'ils pouvoient brûler sa flote, ils feroient lever le siége, ou que du moins ils le retarderoient de plusieurs jours. Ils s'avisérent de remplir plusieurs de leurs vaisseaux de matiéres faciles à s'enflammer, & aiant attendu le tems propre pour cette entreprise, ils sortirent du port, & voguérent droit à Censorinus, qui les voiant arriver sur lui, léve l'ancre & leur vient au devant. La ruse étoit d'un tour trop nouveau, pour s'imaginer qu'il s'agît dans cette affaire de toute autre chose que d'un combat dans les formes ; il se trompa dans son opinion : car à peine les eut-il approchez, que les Carthaginois mettent le feu à leurs vaisseaux, qui se prit aux autres avec tant de succez & de violence, à cause du vent qui les chassoit contre, que les Romains ne pûrent s'en garantir. Ils y perdirent la plus grande partie de leur flote, qui fut entiérement brûlée.

Il n'est pas difficile de comprendre qu'on peut brûler une flote à l'ancre dans une rade : mais un Historien qui oublie de ramasser les circonstances des choses, des lieux &

reur se répand dans le camp des Romains. Ils accourent avec de grands cris à leurs vaisseaux ; mais pendant qu'ils portent là du secours, Imilcon qui s'étoit apperçû le matin de ce qui se passoit, tombe sur eux d'un autre côté avec ses soldats étrangers. On peut juger quelle fut la consternation des Romains, lorsqu'ils se virent ainsi envelopez.

des moiens que Carthalon avoit de brûler la flote Romaine, afin que le Lecteur puisse entendre comment il en est venu à bout : un Historien, dis-je, qui écarte tout cela, est d'autant moins pardonnable, qu'on ne voit que très-peu d'exemples dans l'histoire de ce tems-là de ces sortes d'entreprises. Qu'on remonte encore plus haut, ils sont encore plus rares : on n'en voit même aucun. L'imagination des Lecteurs n'aura pas beaucoup à travailler, pour deviner quels pûrent être les moiens dont le Général Carthaginois se servit pour brûler cette flote, sans avoir recours à ceux dont nous nous servons aujourd'hui pour réüssir. Végéce nous les apprend dans son quatriéme Livre, ou plutôt dans son cinquiéme, où il traite de la guerre navale. Je ne sçai comment Stéwechius a pû confondre l'un avec l'autre. Quoiqu'il en soit, notre Auteur militaire est conforme aux Historiens qui ont écrit des machines dont on se servoit pour brûler les vaisseaux dans les combats de mer. C'étoient les mêmes dont on usoit dans les siéges. On se servoit de dards & de fléches enflammées, que les Anciens appelloient *Malleoli*. Ammien Marcellin en donne la description, qui ne me semble pas assez curieuse pour mériter d'avoir place ici. Il dit seulement que ces dards & ces fléches avoient la figure d'une quenouille dont on se sert pour filer. Je lui passe sa quenouille, mais non pas toutes les autres machines qui la composent ; les Auteurs prétendent qu'on envelopoit de l'étoupe trempée, ou paîtrie dans une composition de matiére propre à s'enflammer, où il y entroit, selon Végéce, de l'huile, du soulphre & du bithume, & peut-être du camphre : on lançoit ces dards & ces fléches contre les tours ambulantes & les tortues des assiégeans, & par le moien des balistes, & souvent des pots à feu remplis de ces sortes d'artifices : on s'en servit depuis sur mer, mais fort tard, car avec ces feux on commença d'user de toutes sortes de machines de jet dans les affaires de mer. Ceux de Lilybée se servirent fort heureusement de ces sortes de dards enflammez contre les travaux des assiégeans, ausquels ils mirent enfin le feu dans une grande sortie, où un vent impétueux qui s'éleva leur fut aussi favorable qu'à Carthalon, qui emploia sans doute cet artifice pour brûler une partie de la flote des Romains ; car le même vent, qui le menoit à l'ennemi, faisoit voguer ses espérances comme ses fléches & ses dards dans le vague de l'air, & le tems qui ne pouvoit être que contraire aux Romains rendoit leurs manœuvres inutiles & presque sans effet.

Tout dépendoit du secret & de la diligence, mais il dépendoit du Général Romain d'éventer l'un, & de réduire à l'absurde l'autre, s'il n'eût manqué de prévoiance, de prudence & de précautions. Il se laissa surprendre de la maniére du monde la plus honteuse, & c'est l'ordinaire aux armées qui ont une trop grande opinion de leurs forces & de leur courage ; ce qui arrivoit assez ordinairement aux soldats & aux Généraux Romains. Il est bon, & même c'est une régle de politique militaire, d'inspirer aux soldats un très-grand mépris de l'ennemi : mais c'est un très-grand défaut au Général d'armée de penser de même que ses soldats ; ceux qui se gouvernent de la sorte sont plus soldats que Capitaines, & quelquefois rien de tout cela.

Qu'on remarque bien ce que je vais dire : les Romains ont plus perdu de batailles par la faute de leurs Généraux, que par l'ignorance & le peu de valeur de leurs soldats. Leur discipline militaire faisoit souvent un tel effet, qu'ils réparoient par leur courage, & plus souvent encore par leurs manœuvres, les bévûes de leurs Chefs ; César nous le fait assez appercevoir dans la bataille contre ceux du Hainaut & du Cambraisis. On sçait que ce grand Capitaine se trouva surpris, c'étoit le péché originel des Romains. Tous les Historiens conviennent qu'il s'en fallut bien peu qu'il ne pérît avec toute son armée. Si César ne le dit pas formellement, il est aisé de comprendre par le passage de ses Commentaires, qu'il n'échapa de ce péril

Carthalon aiant pris quelques vaisseaux, & en aiant brisé quelques autres, s'éloigna un peu de Lilybée, & alla se poster sur la route d'Héraclée pour observer la nouvelle flote des Romains, & l'empêcher d'aborder au camp. Informé ensuite par ceux qu'il avoit envoiez à la découverte, qu'une assez grande flote approchoit composée de vaisseaux de toute sorte,

que par la valeur & l'expérience de ses soldats. *César*, dit-il, *se trouvoit bien empêché, car il falloit planter l'étendart, qui étoit le signe du combat, faire sonner la charge, retirer les soldats du travail, rappeller ceux qui étoient écartez, ranger l'armée en bataille, l'encourager, lui donner le mot; ce qui ne se pouvoit faire tout en un tems, aiant les ennemis sur les bras:* MAIS L'EXPÉRIENCE DU SOLDAT, ajoute-t-il, SUPPLÉOIT A TOUT. Et en effet sans cette expérience il perdoit la bataille, les Gaules & sa réputation. Voiez ce que c'est que d'être surpris, & s'il est bien aisé de se tirer des embarras où les surprises nous jettent. César ne nous les représente pas tous: il est certain qu'une flote, qui est à l'ancre, se trouve beaucoup moins embarassée qu'une armée de terre, lorsqu'elle se voit surprise, & l'ennemi sur les bras. Une flote prise au dépourvû dans son mouillage, coupe ses cables, laisse ses ancres, & met à la voile: c'est une affaire d'un instant. Je crois encore que c'est une très-petite affaire, aux esprits même les plus communs, de s'empêcher d'être surpris, & plus aisément sur mer que sur terre. Ici les partis à la guerre nous peuvent tenir sans cesse avertis des mouvemens de l'ennemi, & de ses moindres manœuvres. Mais cela est encore plus aisé sur mer, où il est ordinaire, quoiqu'une armée soit à l'ancre, ou qu'elle fasse route, d'avoir des bâtimens au large pour reconnoître. C'étoit la méthode des Anciens, comme elle est aujourd'hui la nôtre. Lorsque César débarqua en Afrique auprès de Ruspine, il avoit un certain nombre de bâtimens qui croisoient sur ce parage, parce que l'ennemi étoit en mer. D'ailleurs je ne conçois pas comment, soit sur mer, soit sur terre, un Général peut être surpris. La guerre est une science fondée sur des principes certains & démontrez, & sur des régles infaillibles de sûreté & de précautions. Il est donc possible au Général de prévoir ce qui lui peut arriver, ou ce que l'ennemi peut entreprendre sur lui: il doit donc être préparé à tout événement, & ces régles & ces principes nous ménent là. Le Général Romain devoit aisément conjecturer qu'il pouvoit être attaqué, ou brûlé, & qu'il lui seroit difficile de l'éviter, si certain vent souffloit: il devoit donc être sur ses gardes, il est pourtant surpris, & une partie de sa flote brûlée & dissipée.

[1] Les fautes de négligence & de prévoiance, telles qu'elles puissent être, ne sont pas humaines: le *Non putabam* à la guerre, est l'excuse du monde la plus impertinente & la plus ridicule; à peine les souffre-t-on dans ce que l'esprit humain ne sçauroit prévoir, & qui dépend seul du caprice de la fortune. Rien n'est plus difficile que les surprises des camps, pour peu qu'on suppose qu'on a affaire à un homme, & non pas à une bête: ces sortes de desseins sont sujets à mille cas fortuits, à mille inconvéniens, & d'un détail infini de ruses & de précautions: celles d'une armée navale ne sont pas moins chargées d'épines & d'embarras, outre qu'il est plus aisé d'avoir des nouvelles & de faire avorter ces sortes de desseins. Est-il bien possible de voir & de lire sans cesse dans l'Histoire, qu'une infinité de grands Capitaines se sont laissez surprendre comme les plus mal habiles, par des ruses même très-grossiéres & très-surannées, & d'autres sans qu'on en ait emploié aucune? Témoin la marche du Maréchal de Villars pour aller au secours de Douai, assiégé par l'armée des alliez. Ce Général résolu à une action du plus grand éclat, marcha ce qu'on appelle trompettes sonnantes de Cambray à Arras, & passa là la Scarpe le lendemain au grand jour droit aux ennemis, qui se trouvérent aussi étonnez de le voir en leur présence, que si cette armée fût venue par le vague de l'air, ou par enchantement. Nos soldats, qui s'attendoient à une action, ne le furent pas moins d'être arrivez, & de s'en retourner sans rien faire. Carthalon n'en usa pas ainsi, il étoit venu à dessein de surprendre & de brûler la flote Romaine, & son dessein réussit comme il l'avoit prémédité, plutôt que de faire une vaine montre de ses forces, & de retarder seulement

il avance au-devant des Romains pour leur présenter la bataille, croiant qu'après son premier exploit il n'avoit qu'à paroître pour vaincre. D'un autre côté les Corvétes, qui prennent les devans, annoncérent à l'escadre qui venoit de Syracuse que les ennemis n'étoient pas loin. Les Romains ne se croiant pas en état de hazarder une bataille, allérent rendre le bord à une petite ville de leur domination, où il n'y avoit pas à la vérité de port, mais où des rochers s'élevant de terre formoient tout autour un abri fort commode. Ils y débarquérent, & y aiant disposé tout ce que la ville put leur fournir de catapultes & de balistes, ils attendirent les Carthaginois. Ceux-ci ne furent pas plutôt arrivez qu'ils pensérent à les attaquer. Ils s'imaginoient que dans la fraieur où étoient les Romains, ils ne manqueroient pas de se retirer dans cette bicoque, & de leur abandonner leurs vaisseaux. Mais l'affaire ne tournant pas comme ils avoient espéré, & les Romains se défendant avec vigueur, ils se retirérent de ce lieu, où d'ailleurs ils étoient fort mal à leur aise, & emmenant avec eux quelques vaisseaux de charge qu'ils avoient pris, ils allérent gagner je ne sçai quel fleuve, où ils demeurérent, pour observer quelle route prendroient les Romains.

le siége de Lilybée. Le Carthaginois étoit maître d'agir selon le tems, les lieux & l'occasion : il prit sur lui toute cette affaire ; on admira la fortune du François, qui lui offroit un bon coup à faire, sans avoir rusé le moins du monde, ni crû même qu'il pût surprendre son ennemi : celui-ci rendit graces à cette même fortune ; qui lioit sans doute la bonne fortune de son favori par les ordres de la Cour. Heureux les Généraux dont la valeur & l'expérience ne sont point retenues & contraintes par des ordres supérieurs.

Par tout ce que je viens de dire plus haut, il n'étoit pas difficile au Commandant de la flote Romaine de s'empêcher d'être surpris & brûlé, & de se garantir du piége. Je trouve fort peu d'exemples de ces sortes de faits dans les Anciens. Je vois pourtant une flote brûlée dans Homére ; Hector fit le coup, il mit le feu à la flote des Grecs qui étoit à l'ancre : & sans le secours de l'imagination du Poëte, qui a toujours un Dieu ou une Déesse de réserve pour les grands besoins, il eût consumé & détruit le tout. Hector se servit de flambeaux pour cette entreprise, & Homére n'eut besoin que de ses machines ordinaires, de ses Dieux & de ses Déesses, pour éteindre cet incendie. L'exemple que je vais citer, n'est rien moins que poëtique.

César étant arrivé en Afrique avec une partie de ses forces de mer, donna ordre au reste qui venoit de Sicile de le venir joindre. Comme ses Lieutenans ignoroient le parage où il avoit débarqué, il envoie Aquila audevant de ceux qui venoient de Sicile. *Le reste des vaisseaux*, dit Hirtius, *étoit à la rade de Leptis, où pendant que les gens de Marine étoient allez acheter des vivres dans la place, ou s'étoient écartez le long du rivage, Varus qui en eut avis, les vint surprendre au point du jour, après être parti du port d'Adruméte sur la seconde veille de la nuit, & brûla tous les vaisseaux de charge qu'il trouva éloignez du port, avec deux galéres à cinq rangs qui étoient sans défense.* Je hazarde ici une conjecture que je tiens très-probable, & qui va même audelà de la probabilité ; je suis persuadé que le Commandant de la flote devant Lilybée, tomba dans les mêmes défauts que celui qui étoit à la rade de Leptis, & que la plus grande partie de l'équipage de ses navires étoit à terre, ou au camp ; ce qui causa son malheur, & produisit une bonne sortie de ceux de la place : ces momens sont trop favorables, & un habile Gouverneur ne les laisse pas échaper.

Junius aiant fini à Syracuse tout ce qu'il y avoit à faire, doubla le cap Pachynus, & cingla vers Lilybée, ne sçachant rien de ce qui étoit arrivé à ceux qu'il avoit envoiez devant. Cette nouvelle étant venue à Carthalon, il mit en diligence à la voile, dans le dessein de donner bataille au Consul pendant qu'il étoit éloigné des autres vaisseaux. Junius apperçut de loin la flote nombreuse des Carthaginois. Mais trop foible pour soutenir un combat, & trop proche de l'ennemi pour prendre la fuite, il prit le parti d'aller jetter l'ancre dans des lieux escarpez, & absolument inabordables, résolu à tout souffrir plutôt que de livrer son armée à l'ennemi. Carthalon se garda bien de donner bataille aux Romains dans des lieux si difficiles; il se saisit d'un Promontoire, y mouilla l'ancre: & ainsi placé entre les deux flotes des Romains, il éxaminoit ce qui se passoit dans l'une & dans l'autre.

Une tempête affreuse commençant à menacer, les Pilotes Carthaginois, gens habiles dans les routes, & experts sur ces sortes de cas, prévirent ce qui alloit arriver. Ils en avertirent Carthalon, & lui conseillérent de doubler au plutôt le cap Pachynus, & de se mettre là à l'abri de l'orage. Le Commandant se rendit prudemment à cet avis. Il fallut beaucoup de peine & de travail pour passer jusqu'au delà du cap, mais enfin on y passa, & on y mit la flote à couvert. La tempête éclate enfin. Les deux flotes Romaines se trouvant dans des endroits exposez & découverts, en furent si cruellement maltraitées, qu'il n'en resta pas même une planche dont on pût faire usage. (a) Cet accident, qui relevoit les affaires des Cartha-

(a) *Qu'il ne resta pas même une planche dont on pût faire usage.*] On établit pour principe que chacun doit être cru dans son art, & particuliérement dans ceux dont la théorie est peu assurée, si la pratique ne la perfectionne. La marine & la guerre peuvent être mises au nombre des arts, où il est très-délicat & très-dangereux de heurter les sentimens & les conseils des plus habiles. Cela est sur tout de conséquence en mer, lorsqu'il s'agit des gros tems, & des tempêtes qui nous menacent, & que certains pilotes prévoient de fort loin.

Nous ne courons aucun risque de périr, ni de faire périr les personnes qui nous écoutent, lorsque fermes sur terre & loin de la mer nous raisonnons & décidons même sur ce qui regarde ce dernier élément. Nous pouvons alors en sûreté débiter mille impertinences, nous faire admirer de ceux qui sont aussi ignorans que nous dans la Marine, ou nous faire moquer par les habiles; mais lorsque nous sommes tous dans le même vaisseau, lorsqu'il s'agit du salut de toute la troupe, ou de toute la flote, & que notre raisonnement & nos conseils peuvent faire pancher la balance, plutôt par autorité, ou par le rang que nous tenons, que par raison, il est très-imprudent, & même très-fou, de se faire des prosélytes pour son sentiment. Il faut que chacun se mêle de sa profession. Voici pourtant les Chefs principaux d'une armée navale menacez d'une tempête, qui sans aucune connoissance de la mer, & sans la moindre expérience, s'ingérent de contrepointer leurs Pilotes, qui prévoient qu'il ne fait pas bon sur ces parages. Ils s'imaginent que la mer,

ginois, & affermissoit leurs espérances, acheva d'abattre les Romains, déja affoiblis par les pertes précédentes; ils quittérent la mer & tinrent la campagne, cédant aux Carthaginois une supériorité qu'ils ne pouvoient plus leur disputer, peu sûrs même d'avoir sur eux par terre tout l'avantage.

Sur cette nouvelle, on ne put s'empêcher à Rome & au camp de Lilybée de répandre des larmes sur le malheur de la Junius entre dans Eryce.

sur laquelle ils voguent par un beau frais, ne sçauroit tourner au mauvais, parce qu'ils n'en voient aucun signe; & cependant les conseils des Pilotes sont comptez pour rien. Ils proposent de courir à un abri, & de changer de route; ils ne sont pas écoutez, comme si le suffrage d'un seul, qui a couru la mer toute sa vie, n'étoit pas d'un plus grand poids que celui d'une multitude d'ignorans, qui n'ont jamais étudié ni pratiqué le métier. La tempête survient, voilà tous leurs beaux raisonnemens & leurs décisions qui tombent par terre. J'ai fait un naufrage sur la mer Baltique, sur un vaisseau assez richement chargé, qui appartenoit à M. Oguer, sur lequel il avoit un parent qui en etoit comme le Capitaine. Il voulut contrefaire le marin & l'habile homme, & ordonner de sa tête, il nous fit périr. Combien a-t-on vû de ces sortes de cervelles causer la perte des armées sur l'un & l'autre élément? Un Amiral qui n'entendra pas un mot de la Marine, voudra s'en méler, & paroître plus habile que son Pilote: celui-ci n'en croira rien; mais les ignorans le croiront. Le Pilote n'est qu'un Pilote qui commande à quelques matelots, & l'autre le Chef de toute l'armée: donc celui-ci est le plus habile. Cet argument n'est-il pas bien concluant?

Dans la science des grandes manœuvres, je parle ici de la tactique navale, il n'est que trop ordinaire de voir le Pilote & le simple Officier plus habile que son Amiral; ce qui n'est pas si commun sur terre. Il faut donc s'en tenir, & ajouter plus de foi aux conseils de ceux qui ont plus de théorie & une plus grande pratique que nous n'en avons nous-mêmes, qui décidons souvent un peu trop légérement. On a sur mer plus besoin de cette derniére que sur terre, en supposant la guerre fondée sur ses anciens principes, qui sont perdus, & non telle qu'elle est aujourd'hui. Car elle n'est plus qu'une routine très-superficielle, à la reserve des marches, que le sçavant Général Puysegur, un des plus profonds Officiers d'infanterie de nos jours, a réduites en principes & en systême.

Les Romains n'avoient aucune théorie, & encore moins de pratique dans l'art de naviguer, au contraire des Phéniciens, des Rhodiens, des Athéniens & des Carthaginois, comme je l'ai dit ailleurs. Ils n'entendirent jamais cet art. Leurs frequens naufrages, qui sont à peine concevables, en sont une très-forte preuve. C'est une chose tout à fait surprenante de voir le nombre de flotes qu'ils perdirent par les tempêtes dans cette premiére guerre Punique, lorsque les Carthaginois, qui les éprouvoient en même tems, ne périssoient pas. La hardiesse doit être fondée sur la science, pour se garantir du reproche de témérité & d'inconsidération. Mais voici ce qui surprendra davantage, & qu'on auroit de la peine à concevoir, si notre Auteur & les autres Grecs plus anciens ne nous avoient tirez d'embarras. On demande comment, par quels moiens, & par quelle puissance Rome a pû relever si souvent sa Marine, ruinée & réduite à rien par des naufrages les plus épouvantables, & les plus affreux dont on ait jamais ouï parler? Cela semble presque incroiable: je ferai voir en son lieu, que ce qui paroît au dessus de toute créance n'est pas faux, & que les expédiens que les Romains emploiérent pour dresser de nouvelles flotes sont tout ce qu'on peut imaginer de plus sage, de plus sensé, & de moins à charge à la République. Si quelqu'un se fût avisé de proposer cette méthode en France dans la derniére guerre de 1701, il nous eût épargné bien des maux, & nous eussions coulé bas, & renversé tous les projets des alliez contre nous; car qui est maître de la mer, l'est de la terre: Periclés l'avoit dit longtems avant Pompée, qui n'étoit pas un trop habile faiseur de maximes.

République ; mais cela ne fit pas abandonner le siége que l'on avoit commencé. Les munitions continuérent de venir par terre, sans que personne se défendît d'en apporter, & l'attaque se poussa le plus vivement qu'il étoit possible. Junius après son naufrage ne fut pas arrivé au camp, que pénétré de douleur il chercha par quel exploit considérable il pourroit réparer la perte qu'il venoit de faire. Une petite occasion se présenta, il fit des pratiques dans Eryce, qui lui livrérent & la ville & le Temple de Venus. Eryce est une montagne située sur la côte de Sicile qui regarde l'Afrique, entre Drépane & Palerme, plus voisine de Drépane & plus inaccessible de ce côté-là. C'est la plus haute montagne de Sicile après le mont Etna. Elle se termine en une plate forme, où l'on a bâti le Temple de Venus Erycine, le plus beau sans contredit, & le plus riche de tous les Temples de Sicile. Au dessous du sommet est la ville, où l'on ne peut monter que par un chemin très-long & très-escarpé, de quelque côté que l'on y vienne. Junius aiant commandé quelques troupes sur le sommet & sur le chemin de Drépane, gardoit avec soin ces deux postes ; persuadé qu'en se tenant simplement sur la défensive il retiendroit paisiblement sous sa puissance, & la ville, & toute la montagne.



OBSERVATIONS

Sur la défaite de la flote des Romains sur la route d'Héraclée.

UN Ancien fait un raisonnement quelque part, je ne me souviens pas si je l'ai lû dans Xenophon ou dans Tite-Live, qu'un Général d'armée, qui peut entreprendre plusieurs choses à la fois, ne doit pas s'en tenir à une seule : mais aller promptement, & vigoureusement de l'une à l'autre jusqu'à la derniére, qui perfectionne l'œuvre, & voit la fin de la guerre. Quel que puisse être l'Auteur de cette maxime, Grec ou Latin, car peu m'importe, il ne se peut rien de plus judicieux. C'étoit celle de César, qui ne comptoit pour rien ce qu'il avoit fait, s'il lui restoit quelque chose à faire. M. de Turenne, qui a fait voir par ses grandes actions que César pouvoit avoir son semblable, avoit adopté cette maxime, & s'en trouva toujours bien. Carthalon la pratique dans toute son étendue dans cette affaire. Il vient de brûler une partie de la flote Romaine devant Lilybée. Un autre, qui ignoreroit la maxime, se glorifieroit d'une telle action, s'en contenteroit; il n'iroit pas plus loin. Le Carthaginois habile n'a garde d'en demeurer là, il est averti que l'ennemi est en mer, qu'il améne un grand convoi de huit cens vaisseaux de charge, sous l'escorte de six vingt navires de guerre; il remercie la fortune qui lui offre l'occasion de remplir la maxime. Il va au-devant de cette flote sur la route d'Héraclée, il la joint & l'attaque promptement, de peur de laisser entre les mains de cette fortune une occasion de défaire ce qu'on n'auroit pas achevé. Il mérite que nous lui appliquions en Latin, après l'avoir dit en François, ce que Lucain attribue au Capitaine Romain :

Nil actum credens, dum quid superesset agendum.

Voilà le caractére d'un véritable Chef d'armée, l'humeur d'un vrai Conquérant qui ne veut point laisser de queue aux guerres, ou du moins à une campagne. Les Généraux d'une humeur toute différente se contentent du moins lorsqu'ils peuvent le plus, supposé qu'ils le connoissent, ils cherchent l'éclat, & non le solide. Il ne faut pas douter qu'ils ne frapassent de grands coups, s'ils croioient être aussi heureux aujourd'hui qu'ils l'ont été le jour précédent. Car on cherche naturellement à s'illustrer, & une victoire ne suffit pas pour cela. La victoire, dit Tite-Live, n'est pas toujours une marque de la valeur & de l'intelligence. Qui sçait s'ils ne craignent pas qu'un second combat ne leur fasse perdre la gloire du premier ? Qui sçait si ne se défiant de rien de ce côté-là, ils n'ont pas un dessein secret d'allonger la guerre de quelques campagnes, pour se rendre plus nécessaires ? Il y a telle campagne qui acheveroit une guerre, si les Généraux, pour leur profit particulier, au préjudice de celui du Prince, ne fournissoient adroitement des ressources à l'ennemi pour la continuation de la guerre. Gabinius prenoit à toutes mains, pillant indifféremment amis & ennemis. Ces sortes

de supercheries faites aux Souverains sont sans nombre dans l'Histoire ancienne & moderne. Les Généraux, qui font la guerre comme un métier uniquement pour amasser de l'argent, deshonorent les armes. Cela me fait souvenir d'un passage d'Aulugéle, qui vaut la peine d'être rapporté. Cornelius Rufinus étoit brave & grand Capitaine, mais d'une avarice & d'une rapacité prodigieuse. Il choisit un tems où les affaires des Romains étoient en danger, pour demander le Consulat. Ses Compétiteurs étoient des gens qui se trouvoient aussi peu chargez de mérite que de capacité pour la guerre. Fabricius le haïssoit extrêmement. Il ne laissa pas que de briguer pour lui, & très-fortement. On lui en demanda la raison : c'est, répondit-il, que j'aime mieux être pillé que vendu. Revenons aux Généraux qui ne sont pas semblables à ceux-ci, & qui font le moins lorsqu'ils pourroient fort bien pousser au plus : je croirois volontiers qu'ils sont capables d'une bonne affaire, & de la gagner pleinement & sans équivoque; mais leur perpétuelle défiance & leur incertitude naturelle ne leur permettent pas de tenter une seconde fois la fortune, & encore moins une troisiéme, qui peut terminer & finir la guerre.

Il est pourtant surprenant que les plus grands Capitaines aient été sujets à cette sorte de défaut avec les qualitez du monde les plus rares, & qui y sembloient les plus opposées. Nous en connoissons un bon nombre, anciens & modernes; ils peuvent se consoler de ce défaut, puisque tant d'autres plus grands qu'eux y ont été sujets. On croiroit, en lisant leurs faits & leurs gestes, qu'ils ne sçavoient que se battre; ils sont à l'abri de tout reproche sur ce point, braves au-delà de tout ce qu'on peut dire, se battant très-bien & très-vigoureusement pour la victoire : à deux pas de là ils se délassent, se reposent, & s'endorment très-profondément pour tout le reste de la campagne, sans rien faire, & sans tirer le moindre fruit de leurs victoires; & cette activité, qu'on remarque d'abord en eux dans une action décisive, n'est qu'un feu de peu de durée qui s'éteint & qui s'épuise. C'étoit le défaut du grand Annibal. On se souviendra du compliment qui lui fut fait après la bataille de Cannes, il n'étoit pas sans fondement. *Vincere scis Annibal, sed victoria uti nescis.* Rien ne l'empêchoit de tirer droit à Rome, comme Adherbal, auteur du compliment, lui conseilloit après un si bon coup : s'il y eût marché, ne s'en rendoit-il pas le maître ? En prenant ce parti il se fût dispensé de donner par la suite tant de combats & tant de batailles, qui ne décidérent jamais rien.

Gustave-Adolphe, un vrai Annibal, ne se rendit pas moins digne du compliment après la bataille de Lipsick : en allant droit à Vienne, il chassoit l'Empereur, effraié & consterné de la déroute de son armée presque exterminée. Ferdinand n'avoit pas plus de troupes à lui opposer, que les Romains n'en avoient à Rome. Il négligea de le faire. S'il eût couru à cette conquête, il se fût épargné une grande journée, très-belle & très-glorieuse, à la vérité, qui fut celle de Lutzen; mais il y périt : ce qui ne lui fût pas arrivé, s'il eût profité de la précédente.

M. de Turenne disoit qu'il estimoit plus un Général qui conservoit un païs, après une bataille perdue, que celui qui l'avoit gagnée, & n'avoit pas sçû en profiter. Il avoit raison. Ceux de cette derniére espéce ne sont pas rares. *Apparuit nescire eos*

victoria uti, dit Tite-Live; mais ceux qui pouſſent les avantages d'une victoire auſſi loin qu'ils peuvent aller, comme M. le Prince & M. de Turenne, ne ſe trouvent pas par tout. D'où vient cela? C'eſt que ceux dont la hardieſſe n'a point de bornes, ont l'eſprit borné à cet égard-là, & que les autres, qui ont aſſez de génie, de capacité & d'expérience, manquent de courage. Il s'en trouve beaucoup encore qui voudroient entreprendre les choſes hardies, mais très-peu qui oſent les commencer, plutôt par ignorance que par timidité: car la hardieſſe, quelque grande qu'elle puiſſe être, n'eſt jamais dépourvûe de cette capacité qui nous fait voir la poſſibilité de la choſe qu'on entreprend.

Il me ſemble pourtant qu'une victoire complette & déciſive, qui laiſſe la campagne toute nue, & ſans une ame ennemie qui y paroiſſe, devroit nous faire courir au loin & au large, & produire un débordement d'un bout à l'autre d'un païs qui ſe trouve ſans aucune défenſe, ou nous mener à d'autres victoires: car une ſeule occaſion eſt la ſource de pluſieurs autres, rien n'eſt plus ſujet à propagation, & rien ne doit être moins négligé. Une entrepriſe qui s'offre à la ſuite d'une autre, devient plus aiſée à éxécuter, quoique plus difficile que ne l'a été la premiére; c'eſt un ſujet de crainte, de terreur & d'étonnement au vaincu, & cette opinion applanit les difficultez, & léve tous les obſtacles.

Carthalon étoit un de ces hommes rares dont j'ai parlé plus haut. Il ſurprend la flote Romaine, enléve quelques vaiſſeaux, en brûle un nombre d'autres: il eût brûlé le tout, ſi l'armée de terre ne fût venue au ſecours; il laiſſe l'affaire indéciſe, parce qu'il ne put la pouſſer plus loin. Il court à une autre que la fortune lui offre, & en vient à bout: voilà qui eſt d'un Capitaine qui a le génie, la capacité & le courage de ſaiſir les occaſions qui ſe préſentent.

Se ſervir de l'occaſion eſt une marque infaillible de l'habileté & du courage d'un Général d'armée. L'occaſion, dit Tacite, eſt la mére des grands événemens. *Opportunos magnis conatibus tranſitus rerum.* En effet une victoire déciſive & complette nous conduit à une foule d'entrepriſes & de grands deſſeins, qui réſultent tous de la premiére victoire. Si nous nous en tenons à la maxime de Céſar, quoi de plus aiſé que de la mettre à profit?

Une armée n'eſt pas abimée & anéantie pour avoir perdu & abandonné le champ de bataille, ſon canon, ſes morts, ſes bleſſez & ſes équipages. Ceux qui fuient à travers les campagnes ne ſont pas morts; ils ſont diſſipez aujourd'hui, ils peuvent ſe réunir demain, trois ou quatre jours après, quinze ou vingt, ſi l'on veut, ſe rallier, reprendre de nouvelles forces, de nouvelles eſpérances, & revenir plus mauvais & plus réſolus qu'auparavant, par la honte de leurs défaites, ou par l'adreſſe de leurs Généraux. Que ne faut-il pas pour rendre une bataille déciſive & complette? Elles ne le ſont preſque jamais. On voit l'ennemi en fuite, atterré, vaincu, foulé aux pieds. Il ſe reléve en peu de tems, on diroit que le victorieux n'a marché que ſur des reſſorts. L'avanture ſurprenante des Ducs de Weimar & de Rohan dans la plaine de Rhinfelt par les Bavarrois, eſt une preuve bien démonſtrative que le vaincu qui fuit n'eſt pas un être anéanti, & que les trophées érigez ſur un champ de bataille ne ſont pas toujours de longue

durée. Weimar & Rohan, les deux plus grands Capitaines de leur siécle, perdirent tout à cette malheureuse journée, hors le courage & la confiance de leurs soldats, ausquels il ne resta que leurs seules armes, & le désir d'avoir leur revanche. C'est beaucoup, lorsqu'ils ont à leur tête des Généraux vifs, hardis & braves, & à qui la cervelle ne tourne pas aisément. Une partie de cette armée avoit été prise, ou taillée en piéces : l'autre s'enfuit, & ne borna sa course qu'à cinq ou six lieues du champ de bataille. C'est là que le Duc de Weimar recueillit les tristes débris de son armée. Le voilà désolé. Il se voit sans vivres, sans équipages, sans munitions : en un mot réduit dans l'état du monde le plus désespérant. Que faire ? Que devenir ? Le Duc de Rohan, l'homme du monde le plus fécond en expédiens & en ressources hardies & vigoureuses, lui dit qu'il n'y a rien de désespéré avec de si braves soldats. Il propose à Weimar de remarcher aux ennemis. Celui-ci goûte cet avis, qu'il trouve digne de son courage, de sa vertu, de l'extrémité où il se voioit réduit. On sonde la volonté des Officiers des corps, & ceux-ci celle des soldats : ils répondent tous unanimement, qu'ils sont prêts à tout faire. On les rallie, & chacun joint son drapeau : l'on force une marche de nuit avec une incroiable diligence. On arrive au point du jour sur l'ennemi, qui ne s'attendoit à rien moins qu'à une telle visite : on le surprend, & sans lui donner le tems de se reconnoître, il est attaqué & battu sans presque aucune résistance : tout s'enfuit, tout s'en va, & rien ne demeure : le canon, les bagages, les munitions de guerre, rien n'échape à l'avidité du vainqueur. A-t-on jamais ouï parler d'un événement semblable ? Je m'étendrai plus particuliérement sur cette bataille, lorsque l'occasion s'en présentera dans le cours de cet Ouvrage. L'esquisse, que j'en donne ici, n'est que pour faire voir aux gens du métier que la perte de la plûpart des batailles est plus dans l'opinion que dans la chose même : les hommes braves, audacieux & entendus, s'élévent dans les plus grandes infortunes, bien loin d'y succomber : rien ne manque où il y a du courage.

Si le Maréchal de Boufflers eût été de l'humeur du Duc de Weimar, après la perte de la bataille de Malplaquet, si tant est qu'une bataille obstinément soutenue, cédée enfin sans perte, & qui ne finit que par la blessure du Général, & la lâcheté de quelques corps qui abandonnent leurs postes, peut être mise au rang des batailles que l'on ne peut revendiquer : si, dis-je, le Maréchal de Boufflers, un des plus braves hommes, & le meilleur Citoien que la France ait jamais eu, sans écouter les conseils de certaines personnes, dont l'excès de prudence étoit un effet de nos infortunes passées, eût marché quelques jours après cette bataille droit aux ennemis qui assiégeoient Mons, il les eût surpris, & leur eût fait boire le même vin que les Bavarois bûrent à Rhinfelt.

Une bataille n'est complette & décisive qu'autant qu'on en sçait profiter dès l'instant que la victoire s'est déclarée, sans nulle équivoque, qu'aucun corps ne reste en entier, que tout s'enfuit, que tout court à la débandade. Le Général victorieux doit bien se garder alors de faire un lieu de repos du champ de bataille ; mais imiter ce que fit César dans toutes ses victoires, & particuliérement dans celle de Pharsale. Il n'a

pas

pas plutôt vaincu Pompée, que tout sur le champ il marche à l'insulte de son camp, qu'il emporte; ce n'est pas encore assez, il le suit sans relâche, & à marches forcées. Il l'oblige de monter sur mer; il y monte aussi, & avec la même promptitude, de peur qu'il ne lui échape : belle leçon pour les victorieux, qui ne le sont jamais qu'à demi.

On doit laisser là tous les blessez, les gros bagages, la grosse artillerie, enfin tout ce qui peut retarder la marche d'un seul moment, camper sur les traces des vaincus, afin qu'ils n'aient pas le tems de se reconnoître, & de recourir aux ressources.

Ordinairement une armée battue cherche son salut par différentes routes & diverses retraites : on doit partager son armée en plusieurs corps dans un très-grand ordre, les envoier aux trousses des fuiards, tâcher de les atteindre pour les accabler, & ruiner le tout. Si les vaincus se réunissent & se rassemblent sous le canon de la place la plus voisine, l'attaquer brusquement à la faveur de la nuit, ou dans le plein jour : on essuie un feu de passage, mais dès qu'on en est aux mains ce feu n'a plus lieu. Combien l'Histoire nous fournit-elle d'éxemples de ces sortes d'entreprises ? Sans épuiser cette matiére, sur laquelle nous ne taririons pas, on doit seulement considérer qu'il y a certaines bornes d'où l'on ne sçauroit s'écarter après une victoire : c'est en quoi consiste l'habileté du Général. Il y a un certain point jusqu'où il est permis de poursuivre ses avantages. Ce n'est pas connoître ses forces, ni même celles de ses ennemis, que de n'oser aller jusques-là, ou de vouloir aller plus loin, lorsque la défaite n'est pas entiére. Bien des Généraux ont été battus après une victoire, faute de connoître la juste étendue qu'ils auroient pû lui donner.



CHAPITRE XIII.

Prise d'Erĉte par Amilcar. Différentes tentatives des deux Généraux l'un contre l'autre. Amilcar assiége Eryce. Nouvelle flote des Romains commandée par C. Luctatius. Bataille d'Eguse.

LA dix-huitiéme année de cette guerre, les Carthaginois aiant fait Général de leurs armées Amilcar, surnommé Barcas, ils lui donnérent le commandement de la flote. Celui-ci partit aussitôt pour aller ravager l'Italie; il fit le dégât dans le païs des Locriens & des Bretiens : de là il prit avec toute sa flote la route de Palerme, & s'empara d'Erĉte, place située sur le bord de la mer (a) entre Eryce & Palerme, &

(a) *Et s'empara d'Eryce, place située sur le bord de la mer.*] Nous ignorons aujourd'hui son éxistance, ou du moins n'en sommes-nous pas trop assurez : c'étoit une ville de Sicile. La description que Polybe en fait ne sent point la négligence des anciens Auteurs. Il étoit d'une extrême importance pour l'instruction de ses Lecteurs, qu'il nous la donnât dans toute l'éxactitude, non seulement d'un Géographe, mais encore d'un homme de guerre. Cette description n'a aucun rapport à celle de Baudrand dans son Dictionnaire Géographique. Il dit qu'à deux milles de Drépane, ou Trapani, *il y a un bourg appellé* Trapani-Vecchio, *où l'on prétend qu'étoit l'ancienne ville de ce nom, qui portoit anciennement celui d'*Erix, *aussi-bien que la montagne.* Baudrand se trompe bien fort. Notre Auteur distingue l'une de l'autre, puisqu'il place Erix entre Drépane & Palerme. Elle étoit célébre par deux endroits, par un Temple fameux dédié à Venus, qu'on appelloit Erycine, & par la guerre d'Amilcar Barcas, pere du grand Annibal, contre les Romains. Il s'étoit cantonné dans ce poste & sur la montagne, où il mit en œuvre tout ce que l'art a de plus profond, de plus fin & de plus rusé. Je ne pense pas qu'il se soit rien vû ni pratiqué de pareil à la guerre, & de plus digne de l'admiration des connoisseurs, quoique ce grand homme soit admirable dans toutes ses guerres.

Il roula ses ennemis par tant de méthodes différentes, & par tant de chicanes pendant le cours de trois années, qu'il mit à bout leur patience : de sorte qu'ils n'étoient guéres plus avancez le dernier jour, que la paix se fit, que le premier de cette guerre. C'est en cela seul que je trouve Erix recommandable : car pour ce qui regarde son Temple, c'est un conte à renvoier aux Juifs, comme dit Horace, une fable dont Polybe ne fait aucune mention : car il est rare de le voir donner à travers de ces sortes de légendes. Le Lecteur ne sera peut-être pas fâché de sçavoir ce que c'est que ce conte. Il est juste de le satisfaire.. Entre les choses rares qui distinguoient le Temple qu'avoit Dame Venus sur la montagne d'Eryce, on admiroit le grand Autel, sur lequel, quoiqu'il fût tout à découvert, la flamme se conservoit nuit & jour, sans que l'on vît ni braises, ni cendres, ni tisons; sans que la rosée se séchât, & que les herbes discontinuassent de renaître toutes les nuits.

Le Paganisme avoit ses béats, ses dévots & ses *controuveurs* de miracles & de prodiges. Les religions les plus ridicules & les plus folles, sont celles qui ont le plus de besoin de ces sortes d'étais, & de fraudes pieuses. C'étoit un grand soulagement pour les Prêtres des Dieux. J'aurois crû que cette fonction leur appartenoit en propre; mais je vois que tout le monde s'en méloit, & s'érigeoit en créateur de miracles pour réchauffer la dévotion, la libéralité & la crédulité des peuples. Et Dieu sçait quels miracles. Sur une colline proche d'Agrigente, on mettoit sur l'Autel des sarments verts, &

très-commode pour y loger une armée même pour longtems. Car c'est une montagne qui s'élevant de la plaine jusqu'à une assez grande hauteur est escarpée de tous côtez, & dont le sommet a du moins cent stades de circonférence. Au dessous de ce sommet tout autour, est un terrain très-fertile, où les vents de mer ne se font pas sentir, & où les bêtes venimeuses sont tout à fait inconnues. Du côté de la mer, & du côté de la terre, ce sont des précipices affreux, entre lesquels ce qu'il reste d'espace est facile à garder. Sur la montagne s'éléve encore une butte qui peut servir comme de donjon, & d'où il est aisé d'observer ce qui se passe dans la plaine. Le port a beaucoup de fond, & semble fait exprès pour la commodité de ceux qui vont de Drépane & de Lilybée en Italie. On ne peut approcher de cette montagne que par trois endroits, dont deux sont du côté de la terre, & un du côté de la mer, & tous trois fort difficiles. Ce fut dans ce dernier qu'Amilcar vint camper. Il falloit qu'il fût aussi intrépide qu'il l'étoit pour se jetter ainsi au milieu de ses ennemis, (a) n'aiant ni ville alliée, ni espérance

le feu y prenoit de lui-même: feu si doux & si benin, que quoiqu'il se jettât sur les assistans, il n'incommodoit personne. En Lydie dans deux villes il y avoit un Temple, où dans une Chapelle on voioit sur l'Autel des cendres d'une façon particuliére; un Magicien entroit là une tiare autour de la tête, & aiant mis du bois sur le foier, après quelques priéres, une flamme brillante sortoit du foier sans que l'on eût mis le feu au bois. Ne voilà pas de grands miracles? Il n'y a pas aujourd'hui de petit Physicien qui ne soit capable d'en faire autant avec les deux sortes de Phosphore. Je m'étonne que les Prêtres Grecs ne s'avisent pas de cet expédient, pour faire du feu aux fêtes de Pâque dans leur Chapelle du S. Sepulcre. Cela seroit plus ingénieux & plus imposant que de battre sous la custode un fusil qui peut quelquefois être mauvais, & les exposer à des railleries désagréables.

(a) *Il falloit qu'Amilcar fût aussi intrépide qu'il l'étoit, pour se jetter ainsi au milieu de ses ennemis.*] Polybe s'exprime d'une façon qui feroit soupçonner d'abord quelque acte d'imprudence heureuse dans la conduite d'Amilcar, ou quelque chose qui en approche extrêmement. On sent bien qu'il veut louer ce grand Capitaine de sa hardiesse à entreprendre les choses les plus difficiles, les plus embarassantes dans l'exécution, & qui semblent même au dessus des forces humaines. On sent bien, dis-je, sa pensée; mais le terme ne me paroît nullement propre à exprimer ce qu'il veut dire: il y est même tout opposé, & par-là il s'en faut beaucoup qu'il le loue. En effet son entreprise semble d'abord juste au sens véritable du terme, par la considération des forces de Barcas, si disproportionnées en nombre à celles des Romains; & qu'est-ce que ces Romains? Sont-ce des Barbares, contre lesquels le petit nombre suffise pour les vaincre? Il s'en faut bien: car outre qu'ils sont supérieurs en nombre aux Carthaginois, ils le sont encore par la situation des lieux & du poste qui tout parsemé de chicanes, peut être défendu par peu de monde, & cependant il y en a au-delà de ce qu'il en faut, & ceux contre lesquels Barcas va combattre sont les plus braves hommes du monde, les mieux disciplinez & les plus aguerris. Cela feroit d'abord croire par tant de difficultez, que le terme d'intrépide dont notre Auteur se sert, convient parfaitement au Général Carthaginois, & pourroit le faire passer pour un homme qui s'expose imprudemment, & presque sans réfléxion, dans une guerre très-dangereuse, & même très-folle. Car c'est ce qu'insinuent ces paroles de Polybe, *n'aiant ni ville alliée, ni espérance d'aucun secours.* Encore une fois, ne diroit-on pas que le terme d'intrépide lui sied à merveille? A une demie

d'aucun secours. Malgré cela il ne laissa pas de livrer de grosses batailles aux Romains, & de leur donner de grandes alarmes. Car d'abord se mettant là en mer, il alla désolant toute la côte d'Italie, & pénétra jusqu'au païs des Cuméens: ensuite

page de là l'on se trouve tout étonné de voir un homme qui n'entreprend rien que par des moiens & des mesures très-sages, très-prudentes & très-profondes, qui donne tout à cela, & rien à la fortune: il y a bien loin de l'idée d'un Général intrépide & téméraire, à celle d'un homme sage & concerté dans ses desseins. Je ne voudrois jamais me servir du terme d'intrépide pour répresenter un grand Capitaine, sans l'accompagner d'un bon correctif pour arrêter l'imagination du Lecteur dans sa course, & l'empêcher d'aller trop loin: car de l'intrépidité à la témérité, quoique l'une soit moins vice que l'autre, il n'y a qu'un tour de manivelle à donner pour les joindre ensemble. Ce tour de manivelle ne gâte rien de la réputation d'un soldat, ou d'un avanturier, qui cherche à faire fortune à quelque prix que ce soit: mais celle d'un Général d'armée est toute faite, puisque toute la fortune d'un Etat est dans son armée, dont la conservation dépend de sa sagesse & de sa prudence, & non d'un coup de témérité, ou d'intrépidité.

M. de la Rochefoucaut, dans ses maximes, définit l'intrépidité sans aucune exception du coup de manivelle. Il l'appelle une hardiesse, une assurance, une force extraordinaire de l'ame qui s'éléve au dessus des désordres & des émotions, que la vûe des grands périls pourroit exciter en elle. Cette définition me semble défectueuse, elle ne fournit point une idée assez distincte de l'intrépidité, qui nous paroît très-voisine de l'inconsidération & de la brutalité.

Saint-Evremont distingue l'une de l'autre, sans être à mon sens plus exact. La brutalité méne quelquefois, dit-il, aussi avant dans le péril que l'intrépidité: mais celle-ci marche avec connoissance, & l'autre par un emportement aveugle & féroce. Qu'est-ce donc que ceci? Personne n'auroit-il pris garde à cette contradiction? Je pense que non: quoi, cette intrépidité, qui marche avec connoissance, avance autant dans le péril que la brutalité aveugle & féroce. Si celle-ci est l'un & l'autre, elle doit de beaucoup enchérir sur la première: elle doit se précipiter dans les dangers les plus terribles & les plus assurez; ce que ne fait pas une vertu qui marche avec connoissance.

L'intrépidité qui n'est liée à aucun correctif, n'a qu'une face: c'est un mépris déterminé de la mort, une ivresse de courage qui nous ôte le jugement, un emportement plein de fougue qui nous aveugle sur les périls, & nous les rend tout à fait méprisables. Cette définition, que je m'imagine, me semble juste: si j'avois à louer un Amilcar, un Sertorius, un Gustave-Adolphe, un Condé, un Turenne, & quelques autres grands Capitaines, qui ont entrepris les choses les plus difficiles, je dirois que ces grands hommes ne manquoient en rien de cette intrépidité éclairée qui nous conserve libres & tranquilles dans les grands dangers, qui marche avec connoissance à l'éxécution des entreprises les plus hérissées de difficultez, qui paroissent même téméraires & insurmontables aux esprits & aux courages mediocres, & dont elle vient à bout: bien moins par la force & par le nombre, que par la science & la grandeur du génie de celui qui en est orné, & par les ressources qu'il trouve en lui-même.

Je ne sçai si on peut appeller une action intrépide dans Amilcar, ce qui n'est qu'un effet de l'habileté de cet excellent Chef de guerre. On dit qu'un Général d'armée est intrépide & déterminé, lorsqu'avec des forces très au dessous de celles de son ennemi, & le désavantage des lieux, il va le combattre & l'attaquer de droit front, & le bat. Cette hardiesse surprend & étonne, & chacun tombe en admiration. Il faut voir, diront les experts, sur quoi cette admiration est fondée. Il ne faut pas juger d'un Général sur l'événement: il faut éxaminer les moiens qu'il a choisis pour vaincre. Si l'on ne remarque rien que de médiocre & de fort commun dans sa conduite, si l'on n'y voit qu'un homme qui donne tout à la fortune par un désir immodéré de gloire, ou par une boutade qui lui aura pris, voilà l'homme intrépide tout court, qui s'élance sans réfléxion au dessus de tous les obstacles: il vient de les vaincre, mais il ne les eût peut-être pas regardé d'un œil fixe s'il les eût connus. L'on peut dire qu'il est heureux s'il réussit une seconde fois dans une avanture aussi périlleuse, mais il n'en fera

les Romains étant venus par terre se camper à environ cinq stades de son armée devant la ville de Palerme, pendant près de trois ans il leur donna une infinité de différens combats.

pas plus habile. Ce sont deux victoires où la prudence n'a aucune part, & où l'ignorance du vaincu se trouve dans toute son étendue.

Si l'on voit un Général à la tête d'une petite armée contre une autre, qui lui oppose le nombre & la force en tout, & que le premier par des mouvemens bien concertez se serve de l'avantage des postes, & rende tous ses desseins inutiles, dans le tems qu'un autre n'oseroit paroître en campagne, c'est la conduite d'un grand Capitaine, & non pas d'un homme intrépide; parce que son habileté applanit les plus grands obstacles, & les rend très-praticables. S'il se trouve dans un avantage égal de terrain, ou s'il se voit dans la nécessité de hazarder une affaire, il ira hardiment au-devant de son ennemi, fondé sur son habileté, & la bonté de son ordre de bataille fin, rusé & profond; il l'attaquera & remportera la victoire, non par un plus grand courage contre un moindre; ni par un effet du hazard, mais par la science, par l'adresse, & par un plus grand art dans sa tactique: peut-on dire qu'un Général ne sçauroit se conduire de la sorte sans une très-grande intrépidité? Ce seroit très-mal le louer, c'est plutôt un homme très-courageux, qui ne hazarde rien contre les lumiéres de sa prudence, quoiqu'il le semble en apparence, & en ne considérant que ses forces; c'est un grand homme, un grand Capitaine, que les difficultez encouragent loin de le rebuter, & dont l'étendue & la pénétration lui fournissent une infinité de ruses & de ressources pour éxécuter ce que les autres croient impossible, parce qu'ils sont dénuez de cet esprit & de ces connoissances, & qu'ils n'agissent que par la maxime que la fortune favorise les intrépides & les audacieux. Cette maxime ne fait pas toujours fortune, elle tire souvent sa force des avantages précédens, & d'une plus grande ignorance dans l'ennemi, ou du hazard.

Il n'y a point de hazard, dira quelqu'un: rien ne se fait sans cause; j'y consens: cette cause se trouve donc dans l'insuffisance du vaincu. Saint-Evremont dit quelque part, que le courage du Maréchal de Châtillon étoit une intrépidité lente & paresseuse. Je ne comprens pas cela. L'intrépidité est vive & impétueuse, & très-opposée à la lenteur, sans être trop éclairée. Si elle est accompagnée de beaucoup d'esprit, elle est ordinairement imprudente & sans réfléxion, parce qu'elle est trop bouillante & trop emportée: rarement elle se trouve jointe à toutes les qualitez militaires des hommes du premier ordre; il s'en est vû de ceux-ci qui ont été très-intrépides, mais d'une intrépidité prudente & éclairée. On peut mettre au nombre de ces grands hommes Aléxandre le Grand, Amilcar, Sertorius, Gustave-Adolphe, Charles XII. Rois de Suéde, Henry le Grand & le Prince de Condé: s'ils se sont égarez quelquefois, c'est à cette intrépidité trop allumée & trop emportée dans certaines occasions qu'ils ont dû en attribuer la cause.

Si le grand courage du Maréchal de Gassion, ou pour mieux dire, son intrépidité éclairée, le rendit comme fougueux dans presque toutes ses actions, c'est qu'il n'avoit plus rien à faire qu'à suivre l'ardeur de son tempérament, après avoir pensé, réfléchi & délibéré à loisir sur ce qu'il vouloit entreprendre. Il est certain que sa raison restoit toujours libre & entiére; cela se reconnoît assez dans les combats qu'il a donnez dans le commencement comme dans les suites. Ceux qui imputent ses succez à la fortune, sont ou injustes, ou peu capables d'en juger. *Il rendit toujours bon compte de ses témeritez*, dit je pense son Historien; *il avoit établi parmi les gens du métier les plus entendus, que la spéculation étoit merveilleuse dans le cabinet, mais qu'il falloit nécessairement de l'audace & de l'action à la guerre.* Cette maxime, que son Historien lui fait débiter, est vraie en un sens, & absurde en l'autre, & ces gens du métier les plus entendus qui l'avoient embrassée sans restriction, n'y entendoient rien: à moins que par la spéculation qu'il louoit dans le cabinet, il n'entendît l'étude & la recherche des moiens & des mesures dont on se servira en campagne. Je confesse, & c'est un axiome, qu'il faut de l'audace & de l'action à la guerre: mais cela ne veut pas dire qu'il faille en ôter le conseil, la délibération & la méditation, ou la spéculation. La guerre est une science comme la plûpart des autres, qui sont spéculatives & pratiques. Par cette maxime ce Capitaine veut nous ôter la liberté de penser, de méditer, & de raisonner sur ce qu'il faut faire.

Les décrire en détail, ces combats, c'est ce qui n'est pas possible. (a) On doit juger à peu près de cette guerre comme

avant que d'en venir à l'éxécution & à la pratique. Il faut donc agir machinalement, & ne réfléchir sur rien à la guerre. L'action & l'éxécution d'une entreprise ne peuvent être qu'une suite de la méditation & du raisonnement: l'on juge par les actions de ce Général, que la spéculation lui étoit d'un grand usage & d'un grand secours; qu'il méditoit sans cesse pour de nouveaux desseins, & qu'il agissoit de même.

M. de Turenne étoit l'homme du monde le plus méditatif, joignant sans cesse la spéculation à la pratique, & c'est à cette spéculation qu'il a dû toutes ses victoires & tant de manœuvres sçavantes & extraordinaires, qui en furent toujours le fruit. Quel fabricateur de maximes militaires que le Maréchal de Gassion! Son Historien lui prête & lui donne celle-cide sa pure libéralité. Il ne lui fait pas un fort grand présent; c'est le défaut d'un étourdi. On lui en attribue encore une autre beaucoup moins sensée, & plus fausse que la premiére. Il disoit que rien n'étoit *impossible à un Général qui est soldat, qui sçait vivre de ce qu'il a, & chercher ce qu'il n'a pas.* Un Capitaine qui rempliroit cette maxime, seroit un brave soldat, & un grand maraudeur, pour chercher ce qui lui manque, & un très-mauvais Général: ceci soit dit à la rigueur, car on pourroit bien la prendre dans un tout autre sens. Revenons à M. de Turenne, je ne reviens pas si souvent aux autres.

On ne peut pas appeller le combat de Moltzeim, qui est un des chefs-d'œuvres de la capacité & du courage de M. de Turenne, l'action d'un homme intrépide, si l'on n'ajoute à ce terme un bon correctif. Avec vingt-cinq mille hommes, il ose bien en affronter cinquante mille, & les battre pleinement & entiérement. Un habile Général, dit Tite-Live, après Polybe, supplée à sa foiblesse par la science & l'adresse: c'est-à-dire par l'excellence de l'ordre & de la distribution de ses armes, soutenues les unes par les autres, comme fit ce grand homme, si digne de notre admiration.

(a) *Les décrire en détail, ces combats, c'est ce qui n'est pas possible.*] Pourquoi ne le seroit-il pas? Est-ce à cause que cette guerre a duré trois ans dans un petit coin de la Sicile? Est-ce qu'elle n'est pas assez interessante? Polybe fait voir lui-même qu'elle est remplie de grandes choses, & de tout ce que la guerre a de merveilleux, lorsqu'elle est conduite par les Capitaines les plus expérimentez. *C'étoit tous les jours de part & d'autre*, dit-il, *des piéges, des surprises, des approches, des attaques: mais un Historien qui voudroit expliquer pourquoi & comment tout cela se faisoit, entreroit dans un détail qui seroit fort à charge au Lecteur, & qui ne lui seroit d'aucune utilité.* Ce raisonnement est-il bien judicieux? C'est dans les guerres difficiles qu'on trouve l'instruction & l'utilité; lorsqu'on les écrit avec toutes les circonstances, & tous les moiens dont on s'est servi pour traîner si longtems la guerre: tous ces faits plaisent & instruisent. D'où vient que notre Auteur se plaît si fort à décrire & à entrer dans le détail de la guerre du même Amilcar contre les rebelles d'Afrique, qui n'est pas moins chargée d'événemens extraordinaires, de combats sans nombre, & de chicanes infinies? Dans quel détail n'entre-t-il pas de ces combats & de ces chicanes? Qui est le Lecteur qui y trouve à redire, & qui ne soit au contraire charmé du récit de cette guerre? Qui n'eût été très-aise d'apprendre une guerre toute de conduite, de ruses & d'artifices, comme étoit sans doute celle d'Eryce? Il est chagrinant que nous soions privez d'un détail si curieux, & j'ai peine à pardonner cette faute à notre Historien; il étoit si capable de la traiter en habile guerrier. Pourquoi ne pas nous informer des moiens que le Général Carthaginois emploia pour défendre un petit terrain contre toutes les forces Romaines, & pour remporter de très-grands avantages pendant tout le tems que cette guerre dura?

Thucydide, dans la description de la guerre des Athéniens contre Syracuse, avoit un sujet bien moindre, quoique beau, que celui de Polybe. Il s'est bien gardé de se borner à une simple idée de cette guerre. Il l'a suivie pied-à-pied, & dans toutes ses circonstances, sans en négliger aucune. Jamais Auteur n'a mieux montré ce que peut la science & l'expérience de la guerre dans un homme d'esprit qui veut écrire l'Histoire de son tems. Notre Auteur fait voir la même chose dans toutes celles qu'il écrit, bien moins curieuses & moins instructives que celle d'Eryce; & cependant il la néglige, & ne rapporte que le gros des choses, ou pour mieux dire presque rien.

d'un combat de forts & de vigoureux athlétes. Quand ils en viennent aux mains pour emporter une couronne, & que sans cesse ils se font plaie sur plaie, ni eux-mêmes, ni les spectateurs ne peuvent raisonner sur chaque coup qui se porte ou qui se reçoit; quoique sur la vigueur, l'émulation, l'expérience, la force & la bonne constitution des combattans, on puisse aisément se former une juste idée du combat. Il faut dire la même chose de Junius & d'Amilcar. C'étoient tous les jours de part & d'autre des piéges, des surprises, des approches, des attaques. Mais un Historien qui voudroit expliquer pourquoi & comment tout cela se faisoit, entreroit dans un détail qui seroit fort à charge au Lecteur, & ne lui seroit d'aucune utilité: qu'on lui donne une idée générale de tout ce qui se fit alors, & du succès de cette guerre, en voilà autant qu'il en faut pour juger de l'habileté des Généraux. En deux mots, on mit des deux côtez tout en usage, stratagêmes qu'on avoit appris par l'Histoire, ruses de guerre que l'occasion & les circonstances présentes suggéroient, hardiesse, impétuosité, rien ne fut oublié. Mais il ne se fit rien de décisif, & cela pour bien des raisons. Les forces de part & d'autre étoient égales; les camps bien fortifiez & inaccessibles; l'intervalle qui les séparoit, fort petit: d'où il arriva qu'il se donnoit bien tous les jours des combats particuliers, mais jamais un général: toutes les fois qu'on en venoit aux mains, on perdoit du monde; mais dès que l'on sentoit l'ennemi supérieur, on se jettoit dans les retranchemens pour se mettre à couvert, & ensuite on retournoit à la charge. Enfin la fortune, qui présidoit à cette espéce de lute, transporta nos Athlétes dans une autre aréne: & pour les engager dans un combat plus périlleux, les resserra dans un lieu plus étroit.

Siége d'Eryce par Amilcar.

Malgré la garde que faisoient les Romains sur le sommet, & au pied du mont Eryce, Amilcar trouva moien d'entrer dans la ville qui étoit entre les deux camps. Il est étonnant avec quelle résolution & quelle constance les Romains qui étoient au dessus soutinrent ce siége, & à combien de dangers ils furent exposez. Mais on n'a pas moins de peine à concevoir comment les Carthaginois pûrent se défendre, attaquez comme ils étoient par dessus & par dessous, & ne pouvant recevoir de convois que par un seul endroit de mer dont ils pouvoient disposer. Toutes ces difficultez jointes à la disette de toutes choses, n'empêchérent pas qu'on n'emploiât au siége de part & d'autre tout

l'art & toute la vigueur dont on étoit capable, & qu'on ne fit toute sorte d'attaques & de combats. Enfin ce siége finit non par l'épuisement des deux partis, causé par les peines qu'ils y souffroient, comme l'assure Fabius; car ils soutinrent ces peines avec une constance si grande, qu'il ne paroissoit pas qu'ils les sentissent: mais après deux ans de siége, on mit fin d'une autre maniére à cette guerre, & avant qu'un des deux peuples l'emportât sur l'autre. C'est tout ce qui se passa à Eryce, & ce que firent les armées de terre.

Nouvelle flote des Romains.

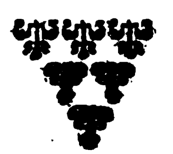
A considérer Rome & Carthage ainsi acharnées l'une contre l'autre, ne croiroit-on pas voir deux de ces braves & vaillans oiseaux, qui affoiblis par un long combat, & ne pouvant plus faire usage de leurs aîles, se soutiennent par leur seul courage, & ne cessent de se battre, jusqu'à ce que s'étant joints l'un l'autre, ils se soient meurtris à coups de bec, & que l'un des deux ait remporté la victoire? Des combats presque continuels avoient réduit ces deux Etats à l'extrémité, de grandes dépenses continuées pendant longtems avoient épuisé leurs finances; cependant les Romains tiennent bon contre leur mauvaise fortune. Quoiqu'ils eussent depuis près de cinq ans abandonné la mer, tant à cause des pertes qu'ils y avoient faites, que parce que les troupes de terre leur paroissoient suffisantes: voiant néanmoins que la guerre ne prenoit pas le train qu'ils avoient espéré, & qu'Amilcar réduisoit à rien tous leurs efforts, ils se flattérent qu'une troisiéme flote seroit plus heureuse que les deux premiéres, & que si elle étoit bien conduite elle termineroit la guerre avec avantage. La chose en effet eut tout le succez qu'ils s'étoient promis. Sans se rebuter d'avoir été deux fois obligez de renoncer aux armées navales, premiérement par la tempête qu'elles avoient essuiées au sortir du port de Palerme, & ensuite par la malheureuse journée de Drépane, ils en remirent une troisiéme sur pied, qui fermant aux Carthaginois le côté de la mer par lequel ils recevoient leurs vivres, mit enfin la victoire de leur côté, & finit heureusement la guerre. Or ce fut moins leurs forces que leur courage qui leur fit prendre cette résolution. Car ils n'avoient pas dans leur épargne dequoi fournir aux frais d'une si grande entreprise. Mais le zéle du bien public, & la générosité des principaux Citoiens, suppléa à ce défaut. Chaque particulier selon son pouvoir, ou deux ou trois joints ensemble, se chargérent de fournir une galére tout équipée, pourvû seulement que la chose

chose tournant à bien, on leur rendît ce qu'ils auroient avancé. Par ce moien on assembla deux cens galéres à cinq rangs, que l'on construisit sur le modéle de la Rhodienne, & dès le commencement de l'Eté C. Luctatius aiant été fait Consul, prit le commandement de cette flote. Il aborda en Sicile lorsqu'on l'y attendoit le moins, se rendit maître du port de Drépane, & de toutes les baies qui sont aux environs de Lilybée, tous lieux restez sans défense par la retraite des vaisseaux Carthaginois, fit ses approches autour de Drépane, & disposa tout pour le siége. Pendant qu'il faisoit son possible pour la serrer de près, prévoiant que la flote ennemie ne tarderoit pas à venir, & aiant toujours devant les yeux ce que l'on avoit pensé d'abord, que la guerre ne finiroit que par un combat naval; sans perdre un moment, chaque jour il dressoit son équipage aux éxercices qui le rendoient propre à son dessein, & par son assiduité à l'éxercer dans le reste dans la Marine, de simples matelots il fit en fort peu de tems d'excellens soldats.

Bataille d'Eguse.

Les Carthaginois fort surpris que les Romains osassent reparoître sur mer, & ne voulant pas que le camp d'Eryce manquât d'aucune des munitions nécessaires, équipérent sur le champ des vaisseaux, & les aiant fournis de grains & d'autres provisions, ils firent partir cette flote, dont ils donnérent le commandement à Hannon. Celui-ci cingla d'abord vers l'Isle d'Hiére, dans le dessein d'aborder à Eryce sans être apperçû des ennemis, d'y décharger ces vaisseaux, d'ajouter à son armée navale ce qu'il y avoit de meilleurs soldats étrangers, & d'aller avec Amilcar présenter la bataille aux ennemis. Cette flote approchant, Luctatius aiant pensé en lui-même quelles pouvoient être les vûes de l'Amiral, il choisit dans son armée de terre les troupes les plus braves & les plus aguerries, & fit voile vers Eguse, Isle située devant Lilybée. Là après avoir exhorté son monde à bien faire, il avertit les Pilotes qu'il y auroit combat le lendemain matin. Au point du jour voiant que le vent, favorable aux Carthaginois, lui étoit fort contraire, & que la mer étoit extrêmement agitée, il hésita d'abord sur le parti qu'il avoit à prendre; mais faisant ensuite réfléxion, que s'il donnoit le combat pendant ce gros tems, il n'auroit affaire qu'à l'armée navale, & à des vaisseaux chargez: qu'au contraire s'il attendoit le calme, & laissoit Hannon se joindre avec le camp d'Eryce, il auroit à combattre contre des vaisseaux légers, contre l'élite de l'armée de terre; &, ce qui étoit alors plus

formidable, contre l'intrépidité d'Amilcar; toutes ces raisons le déterminérent à saisir l'occasion présente. Comme les ennemis approchoient à pleines voiles, il s'embarque à la hâte. L'équipage, plein de force & de vigueur, se joue de la résistance des flots, l'armée se range sur une ligne, la proue tournée vers l'ennemi. Les Carthaginois arrêtez au passage, ferlent les voiles, & s'encourageant les uns les autres, en viennent aux mains. Ce n'étoit plus de part ni d'autre ces mêmes flotes qui avoient combattu à Drépane, & par conséquent il falloit que le succès du combat fût différent. Les Romains avoient appris l'art de construire les vaisseaux. De la cargaison ils n'avoient laissé dans leurs bâtimens que ce qui étoit nécessaire au combat, leur équipage avoit été soigneusement éxercé, ils avoient embarqué l'élite des soldats de terre, gens à ne jamais lâcher pied. Du côté des Carthaginois, ce n'étoit pas la même chose. Leurs vaisseaux pesamment chargez étoient peu propres à combattre, des rameurs nullement éxercez & pris comme ils s'étoient présentez, des soldats nouvellement enrollez & qui ne sçavoient encore ce que c'étoit que les travaux & les périls de la guerre. Ils comptoient si fort que les Romains n'auroient jamais plus la hardiesse de revenir sur mer, qu'ils avoient entiérement négligé leur marine. Aussi eurent-ils le dessous presque de tous côtez dès la premiére attaque. Cinquante de leurs vaisseaux furent coulez à fond, soixante & dix furent pris avec leur équipage, & les autres n'eussent pas échapé, si le vent, venant heureusement à changer dans le tems même qu'ils couroient le plus de risque, ne leur eût donné moien de se sauver en l'Isle d'Hiére. Le combat fini, Luctatius prit la route de Lilybée, où les vaisseaux qu'il avoit gagnez & les prisonniers qu'il avoit faits au nombre de dix mille, ou peu s'en faut, ne lui donnérent pas peu d'embarras.



OBSERVATIONS

Sur le rétablissement de la Marine des Romains.

§. I.

De quelle importance il est pour un Etat d'avoir une forte Marine. Moien dont les Athéniens se servirent pour en former une.

ON s'est extrêmement trompé dans la guerre de 1701. lorsque l'on s'est imaginé qu'en fortifiant nos côtes, nous n'aurions rien à craindre des flotes des alliez contre nous. L'on pourroit démontrer qu'on ne pouvoit donner un plus dangereux & plus pernicieux conseil. La garde de nos côtes, & les dépenses que l'on a faites pour nous garantir des insultes de nos ennemis, ont presque plus coûté qu'une armée navale, & toutes nos précautions ont été très-inutiles. L'Espagne n'a pû se sauver des décentes, il s'en est même peu fallu, pour avoir manqué de forces de mer, qu'elle n'ait été entiérement subjuguée. Les alliez eussent-ils jamais pensé à la conquête du Roiaume de Maiorque & de Minorque, à faire le siége de Cadix, à prendre une infinité d'autres places maritimes, & à s'établir à Gibraltar, dont les Anglois sont encore les maîtres, si nous eussions eu des forces de mer comme auparavant? Si la Provence n'a pas eu un pareil sort, il n'a pas dépendu de nous.

Je sçai qu'on s'est épuisé l'esprit en France à chercher toutes sortes de moiens & d'expédiens pour rétablir la Marine. Une infinité de gens ont travaillé là-dessus, & fourni des mémoires dont on n'a tenu aucun compte; parce qu'en effet la plûpart se sont trouvez impossibles, & d'autres fort approchant du chimérique, tendant tous à la ruine des peuples. Si le Lecteur éclairé & curieux prend la peine d'éxaminer ce que je vais dire, je suis très-persuadé qu'il ne m'accusera pas de donner mes imaginations, puisqu'il s'agit d'un fait de pratique que je tire des Athéniens & des Romains, de Polybe dabord, des harangues de Demosthéne dont Tourreil nous a donné la traduction, & qu'il a ornées de notes justement sur la matiére que je traite ici, & dont mon Auteur ne dit qu'un mot, mais assez pour nous faire découvrir le mistére; ainsi je n'avance rien qui n'ait été perpetuellement & constamment pratiqué avec tout le succès qu'on pouvoit attendre des deux peuples les plus sages & les plus éclairez de l'antiquité.

Lorsqu'on marche sur les traces du bon sens & de la vérité, il me semble que c'est tout ce qu'on peut désirer pour se faire écouter. Quoiqu'on sçache fort bien que les véritez nouvelles ne sont pas moins estimables que les vieilles, & souvent plus, je m'en tiens pourtant à celles-ci: elles ont deux mille ans d'antiquité, mais qu'importe; est-ce que le bon sens & l'évidence vieillissent?

Athénes, cette République si sage & si courageuse, entreprit souvent de grandes guerres, & dans toutes

celles qu'elle soutint, soit pour son salut ou son agrandissement, on connut qu'on n'iroit pas fort loin, si on se bornoit aux seules forces de terre. Thémistocle fut le premier qui eut la hardiesse de dire qu'il falloit prendre l'empire de la mer, & qui en jetta les fondemens; car il vit bien que l'ennemi (il s'agit ici des Perses) n'aiant rien à craindre sur ses côtes & sur ses places maritimes, il porteroit toutes ses forces sur terre. De toutes les diversions il n'y en a point de plus dangereuses que celles que l'on fait par mer, parce qu'on craint également par tout, & qu'il faut par tout des troupes sur les côtes pour les défendre. Thémistocle prévoioit que du projet qu'il proposoit, naîtroit le salut de la Gréce, sur laquelle les Perses avoient de grands desseins, & l'agrandissement de sa patrie.

Sur ces sages considérations, les Athéniens jugérent que leur salut, leur bonheur & leur gloire dépendoient d'une Marine nombreuse; mais où trouver des fonds suffisans pour former des armées navales? Athénes étoit une République; imposer sur tout le peuple, ce n'étoit pas une affaire aisée dans l'éxécution. Quelqu'un, car on ignore qui c'est, ne seroit-ce pas Thémistocle? propose un expédient qui remédie à tout, & fait voir qu'on peut lever une flote sans qu'il en coûte à l'Etat en général, quoiqu'il en coûte à quelques particuliers. L'avis fut goûté, tout le monde y applaudit, parce que le poids de la dépense tomboit sur les plus riches; l'éxécution fut aussi prompte que le conseil, & le conseil d'un seul homme fit le salut, la gloire & l'opulence de cette République, qui se maintint un très-longtems dans une si grande puissance, & se rendit si redoutable, qu'elle fit peur à Philippe, tout Philippe qu'il étoit.

§. II.

Loi des Athéniens pour la construction d'une flote, & correction de cette loi.

Lorsque les Athéniens eurent formé leur Marine, ils augmentérent leur commerce, & le poussérent aussi loin qu'il pouvoit aller; ce qui les mit en état de tout entreprendre. Ils firent des conquêtes & attentérent sur tous leurs voisins. Mais lorsqu'ils se virent contraints d'entrer en guerre contre Philippe, la République étoit épuisée, & ses Citoiens corrompus par le luxe & la fureur des spectacles, qui sont les maux ordinaires qui naissent de la paix. On trouva aussi peu de vertu dans ce peuple que d'argent. Démosthéne, qui au milieu de la folie & de la nonchalance générale s'étoit conservé sage, proposa de construire une flote: on cherche les fonds, le trésor étoit vuide, rien de plus dans la bonne volonté des Citoiens, & même la loi qu'on observoit pour l'armement des vaisseaux étoit fort onéreuse, & fort peu équitable pour les Citoiens qui formoient les classes, comme nous verrons tout-à-l'heure. Démosthéne s'éléve contre, & tâche de remédier aux abus. Quelle est donc cette loi que ce grand Orateur corrigea? Il faut l'expliquer.

La ville d'Athénes étoit composée de dix tribus, on fit une loi qui ordonnoit qu'on formeroit plusieurs classes des Citoiens les plus riches de chaque tribu, & que chacun fourniroit à la dépense de l'armement pour la construction des galéres & des vaisseaux de guerre: on nomme donc dans chacune des tribus six vingt Citoiens qui étoient les plus riches: ces Citoiens s'appelloient *Triérarques*, ils étoient au nombre

de douze cens. » On divisa, dit M. » de Tourreil, ces douze cens hom- » mes en plusieurs maniéres. D'a- » bord par classes, c'est à dire que » les six vingt hommes qu'on nom- » moit par chaque tribu, se divi- » soient en deux parties, dont cha- » cune contenoit soixante hommes; » & c'est le nombre de soixante qu'ils » appelloient classe. Il y avoit donc » dix tribus à Athénes, & deux » classes par chaque tribu; ce qui » faisoit vingt classes en tout.

» On divisoit encore ces douze » cens hommes en deux moitiez, » dont chacune étoit composée de » six cens hommes, & l'on subdivi- » soit chaque moitié en deux parties » égales, qui contenoient chacune » trois cens hommes. Les trois cens » premiers étoient choisis d'entre » les plus riches. Ils faisoient les » avances dans les besoins pressans, » & avoient leur recours sur les trois » cens autres, qui paioient à mesure » que l'état de leurs affaires le leur » permettoit.

» Après cela l'on fit une loi qui par- » tageoit ces douze cens hommes en » diverses compagnies, dont cha- » cune étoit composée de seize Ci- » toiens, qui s'unissoient pour équi- » per une galére. Cette loi étoit fort » onéreuse aux Citoiens les moins » riches, & dans le fond fort injuste; » en ce qu'elle vouloit qu'on choisît ce » nombre de seize sur l'âge, & non » sur la quantité de biens; car elle » ordonnoit que tout Citoien depuis » vingt-cinq ans jusqu'à quarante, » seroit compris dans une de ces com- » pagnies, & contribueroit d'un » seiziéme: en sorte que par cette » loi les Citoiens les moins riches ne » contribuoient pas moins que les plus » opulens, & que souvent même ils » se trouvoient dans l'impossibilité » de fournir à une dépense qui ex- » cédoit leurs forces; d'où il arrivoit » que les vaisseaux n'étoient point » armez à tems, ou qu'ils étoient fort » mal équipez, & que par cette raison » Athénes perdoit les occasions les » plus favorables pour agir.

» Démosthéne, dans la vûe de » remédier à de tels inconvéniens, » proposa une loi qui abrogeoit celle » dont nous venons de parler, & qui » portoit que les Triérarques seroient » choisis, non plus sur le nombre des » années, mais sur l'évaluation des » biens; que tout Citoien dont les » revenus montoient à dix talens, » seroit tenu d'équiper une galé- » re; que ceux qui auroient vingt » talens vaillant, en équiperoient » deux, & ainsi du reste. Mais que » ceux dont le bien seroit au dessous » de dix talens, se joindroient plu- » sieurs ensemble, jusqu'à la concur- » rence du nombre nécessaire, & » que cette proportion seroit gardée » dans tous les membres qui compo- » soient le Corps de l'Etat. La loi » de Démosthéne remédioit à tous les » abus qui naissoient de la premiére; » car les vaisseaux se trouvoient équi- » pez à point, & pourvûs de toutes » les choses nécessaires. Les pauvres » étoient nécessairement soulagez, il » n'y avoit que les riches qui s'en trou- » voient mal. Car au lieu que tel d'en- » tr'eux n'étoit obligé par la premiére » loi qu'à contribuer d'un seiziéme à » l'équipement d'une galére, il se » voioit quelquefois obligé par la se- » conde à en équiper une lui seul: » quelquefois deux, ou même plus en- » core, si son bien montoit assez haut » pour cela; & c'est ce qui fait dire à » Démosthéne, qu'il n'y a rien que les » Chefs des classes, & ceux qui par » leur bien y tenoient les premiers » rangs, ne lui eussent donné, ou » pour ne pas proposer cette loi, ou » pour n'en pas presser la ratification.

» Au commencement la République fournissoit la galére au » Triérarque, & c'étoit les Généraux qui lui marquoient celle qu'il » devoit monter. Lorsqu'ils n'étoient » pas disposez favorablement pour » lui, ils lui donnoient un méchant » vaisseau, qu'il étoit obligé de radouber; ce qui l'engageoit à beaucoup de dépense. Ainsi Cleon, dans » les Cavaliers d'Aristophane, menace en ces termes un homme à » qui il ne vouloit pas du bien. *Je te ferai Triérarque*, lui disoit-il; *mais de maniére que tu dépenseras tout ton bien: je te donnerai un vieux vaisseau tout pourri dont les voiles seront usées, &c.*

» Cela changea dans la suite; car » lorsqu'on nomma deux Triérarques » par chaque galére, ils fournissoient » & la galére, & tout ce qui servoit » à l'équiper.

» Après cela lorsque le nombre » des Triérarques fut monté à seize » par chaque vaisseau, ils ne fournissoient que le vaisseau, & la République fournissoit l'équipage.

» Le Triérarque commandoit le » vaisseau, & donnoit l'ordre à tout » l'équipage. Lorsqu'ils étoient deux, » chacun exerçoit pendant six mois.

» Lorsqu'ils sortoient d'exercice, » ils étoient obligez de rendre compte » de leur administration. L'Extriérarque remettoit l'attirail de la galére, ou à son successeur, ou à la » République, & le successeur étoit » obligé d'aller aussitôt remplir la » place vacante. Que s'il ne se rendoit » pas à son poste au tems marqué, il » étoit mis à l'amende.

» Au reste comme la charge de » Triérarque engageoit à une grande » dépense, il étoit permis à ceux qui » étoient nommez d'indiquer quelqu'un qui fût plus riche qu'eux, & » de demander qu'on le mît à leur » place, pourvû qu'ils fussent prêts » à changer de biens avec lui, & à » faire la fonction de Triérarques » après cet échange. Cette loi étoit » de Solon, & s'appelloit la loi des » échanges. Tourreil appuie tout ceci de passages Grecs qu'il enchâsse par tout dans les pages.

§. III.

Les Athéniens, malgré leurs forces de mer, tombent en la puissance de Lacédémone. Cause de cette révolution.

Cette Loi fameuse, & que je regarde comme inspirée, à quelque défaut près que j'y remarque, & que nous avons corrigé pour l'accommoder au tems où nous vivons, dans un projet réglé pour le rétablissement de notre Marine; cette loi, dis-je, fit non seulement le salut d'Athénes, & la mit en état de résister contre la puissance de Philippe, mais la rendit encore redoutable à tous ses voisins, jusqu'à oser entreprendre sur la Sicile; & si cette entreprise échoua, ce fut bien moins par la faute de ceux qui furent chargez de la conduite de cette guerre, que par le défaut de ceux qui les emploiérent, dit Thucydide, pour n'avoir pas prévû ce qu'il falloit faire lorsqu'on seroit arrivé. Toute l'armée y périt, & cette flote formidable fut anéantie; Athénes ne fut pourtant pas abattue d'une infortune si effroiable, elle subsista encore longtems, elle releva sa Marine par le moien de cette loi admirable; mais une bataille navale donna le dernier coup à cette puissance, & la perte de ses vaisseaux fut celle de sa liberté. Qui peut douter que ces sages Républicains ne se fussent relevez d'une perte si accablante, s'ils eussent eu le tems de la réparer? Mais il en faut un très-grand pour la cons-

truction d'une nouvelle flote, c'est une entreprise toute des plus grandes. Les victorieux, plus sages & moins endormis qu'Annibal après la bataille de Cannes, profitant au plus vîte de leur victoire, cinglérent droit à Athénes : les Athéniens sans un seul vaisseau, bridez par mer & par terre, dépourvûs de tout, & dans l'état du monde le plus déplorable & le plus humiliant, après tant de victoires remportées sur leurs ennemis, se virent tout d'un coup soumis à la puissance de Lacédémone par la ruine de leur flote. Ce qu'il y a de bien extraordinaire, c'est qu'il n'y eut point de combat, l'Amiral Athénien s'étant laissé surprendre dans le port à deux pas de l'ennemi : faute d'autant moins pardonnable dans un Général, qu'il avoit été averti de se tenir sur ses gardes par Alcibiade, qui étoit alors éxilé, & dont l'avis fut rejetté de tout le monde : comme si les malheureux & les disgraciez perdoient le sens & l'esprit avec leur fortune. Qui auroit jamais crû qu'Athénes se fût relevée par la suite ? Cependant cela arriva par la ruine de ses tirans, & l'on vit avec étonnement la folie d'Alcibiade triompher de la prétendue sagesse de ses ennemis, sans que les Athéniens en devinssent plus sages & moins ingrats envers ce grand homme. Toutes les Républiques sont marquées à ce coin de flétrissure, & tous les Etats grands & petits. Se pourra-t-on bien persuader que tous les malheurs, si on veut les prendre dans leur origine, ne viennent que de l'envie & de la jalousie qui s'éléve toujours contre les hommes vertueux, les plus irréprochables, & les plus capables de gouverner un Etat par leur esprit & par leur sagesse, & de les sauver par leur fermeté & par leur courage.

Quelque envie qu'on ait d'épargner un homme d'autant de mérite que Thucydide, on ne peut s'empêcher de dire qu'il a oublié de nous apprendre la cause principale de la perte de l'armée navale d'Athénes, & de celle de terre, dans l'entreprise de Syracuse. Ce n'est pas seulement pour n'avoir pas prévû ce qu'il faloit faire lorsqu'on seroit arrivé : j'avoue que ce manque de prévoiance y entre pour quelque chose ; mais ce que je vais dire en est la principale cause. Thucydide l'a laissé là, ou pour mieux dire, l'a écarté pour de bonnes raisons. Il s'ennuioit dans son éxil, & redoutoit la puissance & la violence des Prêtres de ses Dieux, & des dévots de sa religion, qui n'eussent pas manqué de le rendre suspect d'irreligion, & de lui interdire sa patrie pour jamais : quoiqu'il n'eût été mis au ban de l'ostracisme que pour soulager l'envie & la jalousie de ceux qui n'étoient pas si gens de bien.

Athénes fut de tout tems livrée au pouvoir des dévots & des esprits superstitieux, & par conséquent vindicatifs, cruels & persécuteurs. Elle ne le cédoit pas de ce côté-là aux Egiptiens. Quelques libertins, (car on ne sçait pas si Alcibiade, qui ne se contraignoit pas beaucoup sur le fait de sa religion, & sur l'éxistance de tant de Dieux & de Déesses ridicules, fut de la partie :) quelques libertins, dis-je, échauffez de la débauche, & à la faveur des ténébres, mutilérent les statues de Mercure, ou pour mieux dire, des cubes de pierre qui désignoient ce Dieu, quelques jours avant que la flote mît à la voile pour l'expédition de Syracuse. Toute la ville fut en alarme, on n'en pronostiqua rien de bon : c'étoit pis qu'une Cométe ; on arrête une infinité d'innocens, pas un seul des coupables : car les dévots recherchent bien moins ceux-ci que les

autres qu'ils n'aiment pas ; on soupçonna Alcibiade. On le laisse pourtant embarquer & partir, par l'avis des bons Citoiens, qui reconnoissoient que Cinéas, quoiqu'à la tête de cette grande entreprise, étoit beaucoup moins habile qu'Alcibiade qu'on lui donnoit pour Collégue. Ses ennemis, qui se soucioient peu du bien ou du salut de la patrie, lorsqu'il s'agissoit de satisfaire leur passion, formérent un si puissant parti contre lui, sous prétexte de zéle de religion, qu'ils firent rappeller cet habile Officier pour qu'il vînt se justifier du crime d'impiété dont on l'accusoit. Il n'eut garde de se livrer entre les mains de tels Inquisiteurs, il se jetta dans le parti ennemi ; ce qui fut l'unique cause de l'infortune des Athéniens. Thucydide a donc tort de l'attribuer à toute autre chose qu'à ce que je viens de dire. Ce qui doit apprendre aux Princes & aux Républiques qu'il ne faut pas pousser à bout un homme de cœur & d'esprit, qui peut se venger avec éclat.

J'ai fait là un écart un peu violent, ce me semble, on me le passera. Outre que je me suis déja déclaré sur ces sortes de libertez, je le déclare encore, je ne sçaurois me contenir dans ma marche : il faut que je m'en écarte quelquefois. Si l'on trouve cette conduite peu éxacte & contraire aux régles de la discipline des Auteurs réguliers, je ne sçai qu'y faire. Les digressions plaisent & délassent, tout le monde le dit ; je consens que d'autres, qui ne sont pas de l'avis de tout le monde, désapprouvent cette espéce de libertinage ; ils ne feront pas pancher la balance. Je dois m'accommoder à toutes sortes d'esprits, & éviter sur toutes choses la séchereſſe, dont les matiéres que je traite ne sont que trop susceptibles.

§. IV.

Les Romains rétablissent leur Marine. Avantages qu'ils en tirérent, & dont nous nous sommes privez en ne les imitant pas.

LEs Romains furent-ils plus heureux que les Athéniens à l'égard de leur Marine pendant le cours de la premiére guerre Punique ? Ils perdirent deux ou trois fois des flotes entiéres par la tempête. Rien de plus triste & de plus effroiable que ce que Polybe nous en apprend. La perte des vaisseaux n'est rien en comparaison des équipages, on en sent assez la raison. Accablez de tant de pertes, & dans le dernier épuisement, ils abandonnent la mer, & se réduisent à leurs forces de terre ; mais ils reconnurent bientôt, par une triste expérience, qu'on n'entreprend point la conquête d'une Isle, si l'on n'est le maître de la mer, & que les Etats maritimes ne sçauroient se maintenir sans une armée navale. D'ailleurs toutes les places fortes de la Sicile étoient maritimes ; ils s'apperçûrent bien que tant que les Carthaginois primeroient sur mer, ils ne pouvoient espérer de conserver leurs conquêtes du dedans, ni même d'y subsister, si les Carthaginois se mettoient en tête d'intercepter leurs convois. Car depuis cinq ans qu'ils s'étoient réduits à leurs seules forces de terre dans cette Isle, ils se voioient aussi peu avancez que le premier jour ; que sera-ce, disoient-ils peut-être, si les Carthaginois se ravisent par une diversion sur nos côtes, qui nous obligera d'abandonner ce qui nous a coûté tant de peines & tant de travaux ? Ils avoient raison. En ce cas les voilà réduits dans un défilé où ils ne voient aucune issue. Ils manquoient de moiens pour lever une flote ; & si l'argent

l'argent est le nerf de la guerre, il l'est plus particuliérement dans celle qui se fait par mer. Sur terre on subsiste aux dépens de l'ennemi, ce n'est pas la même chose sur mer. Il faut des vaisseaux, les Romains s'en trouvent dénuez. Il en faut, ou tout abandonner. Polybe nous représente l'état misérable où ils étoient, lorsque quelqu'un leur ouvrit une ressource qui les délivra de tous ces embarras incommodes, & leur fit trouver plus d'argent qu'il n'en falloit pour cette entreprise. Qu'est-ce donc que cette ressource? C'est celle même dont je viens de parler plus haut. Les Athéniens se rendirent redoutables par l'avis d'un seul homme; les Romains suivirent le même avis, & s'en trouvérent aussi-bien qu'eux.

Nous pouvions suivre l'exemple de ces deux peuples, après l'événement de la Hogue, remettre notre Marine sur pied, & nous rendre plus redoutables & plus dangereux que jamais. Nos équipages subsistoient encore, que nous falloit-il de plus que de construire de nouveaux navires? Un Etat, qui fourmillant d'Officiers intrépides & de matelots expérimentez à tout, vient à les perdre, n'a rien, & toutes les finances du monde ne répareront pas cette perte; avec les finances on répare celle des vaisseaux. Si en ce tems-là quelqu'un se fût avisé de penser comme on pensa à Athénes & à Rome après la perte de tant de flotes, dans quelle surprise nos ennemis ne fussent-ils pas tombé? Ce que je vais dire ne sera peut-être pas crû, nous étions encore en état de remonter sur mer sans avoir recours aux Grecs & aux Romains: car notre perte ne fut jamais si grande que le bruit de la renommée la faisoit. Certaines gens éxagérérent le mal auprès du feu Roi, & emploiérent toutes les forces de leur esprit pour le faire voir irréparable, & mieux l'affermir dans la résolution de soutenir la guerre par ses seules forces de terre, & d'abandonner la mer; ce qui ne se pouvoit sans des dépenses effroiables. Ils cabalérent de telle sorte, que le feu Roi se laissa surprendre à des conseils si pernicieux, quoiqué prudens en apparence.

Quel pouvoit être le but de ces gens-là? Je ne sçai: peut-être crurent-ils de bonne foi qu'une armée navale, qui ne servoit, disoient-ils, qu'à la destruction de nos finances, & qu'à faire une vaine montre de notre puissance, étoit inutile: peut-être eurent-ils en vûe de rendre moins considérable celui qui étoit chargé des affaires de la Marine, pour rapporter tout à eux, & se rendre plus nécessaires: peut-être n'avoient-ils pas assez réfléchi sur les avantages de la mer, qui augmente nos forces de terre sans aucune distraction, qui nous met à couvert des entreprises sur nos côtes, & qui en favorisant notre commerce coupe la gorge à nos ennemis par la ruine inévitable du leur, qui est pour ainsi dire le seul aliment de leur puissance: peut-être enfin que toutes ces raisons entroient dans leur dessein.

Il est certain que ce dangereux & bizarre conseil produisit un déluge de malheurs, & sur tout dans la guerre de 1701. le même esprit d'erreur & d'aveuglement subsistant toujours, malgré les avis des plus sages, qui voioient qu'en remettant sur pied la Marine, nous étions en état d'arrêter les progrès de nos ennemis.

Les Romains n'abandonnérent la Marine que par impuissance; & dès qu'ils trouvérent l'expédient de lever une flote, ils reprirent la mer & de nouvelles espérances; les côtes de l'I-

talie se virent alors garanties des descentes des Carthaginois. Ils firent le siége de Lilybée, gagnérent une grande bataille sur mer, & sçûrent si bien en profiter, qu'ils bloquérent l'armée d'Amilcar devant Eryce, qui ne recevant plus aucun secours de Carthage, obligea ce Général à demander la paix au nom du Sénat de Carthage; paix dont les conditions furent si rudes & si honteuses, que les Carthaginois furent contraints non seulement d'abandonner aux Romains tout ce qu'ils avoient de places dans la Sicile, mais encore de leur paier trois mille deux cens talens d'argent, somme exorbitante pour ce tems-là: tant cette maxime qu'on attribue à Pompée assez mal à propos, est véritable, que qui peut être maître de la mer l'est de la terre. Nous avons ignoré cette maxime en France, pour en prendre une autre toute contraire que nous suivons constamment, plutôt par ignorance que par mauvaise volonté, ou par défaut de moiens.

OBSERVATIONS

Sur la bataille navale d'Eguse.

§. I.

Victoire des Romains. Pourquoi Amilcar n'alla point au-devant de Hannon.

Les Romains, qui avoient abandonné la Marine par tant de naufrages, s'apperçûrent bientôt qu'il leur étoit impossible de se maintenir sur terre, d'y faire des conquêtes, & de garder même celles dont la conservation leur importoit si fort pour s'assurer du reste de la Sicile, s'ils n'étoient maîtres de la mer. L'esprit le moins rafiné en eût pensé tout autant; c'est une de ces véritez qu'on laisse en propre au seul sens commun. Un Ministre, ou un Prince, qui n'auroit rien au-delà, en useroit tout de même que les Romains.

On attaque fort inutilement une place maritime, si la mer ne lui est tout à fait interdite. Le siége de Candie en est une bonne preuve, c'est dommage qu'il n'ait pas fait le sujet d'un Poëme Epique comme celui de Troie. Le siége de Ceuta a, je pense, rempli trois fois le terme des deux premiers: nous n'en verrons jamais le bout tant que les assiégez auront la mer libre; il en est de même de ceux de terre que de ceux de mer. Le siége de Verrue dureroit encore, si feu M. de Vendôme ne se fût avisé de couper chemin aux secours. Celui de Keiserswerth n'eût-il pas ressemblé à celui de Ceuta, si la mode d'envoier des ordres de se rendre sans aucune nécessité, n'eût été toute établie en France? Le Marquis de Goesbriand en reçut trois pour rendre Aire: s'il eût tenu bon au troisiéme, les alliez se fussent infailliblement retirez très-honteusement, quoique ce brave homme eût à proportion infiniment plus d'ennemis en dedans qu'il n'en avoit au dehors.

Il ne restoit aux Romains, pour achever la conquête de la Sicile, que

Lilybée & Eryce. Ils voioient bien qu'ils y perdroient inutilement leur tems & leurs peines, s'ils ne remontoient sur mer. Point d'autre parti à prendre que celui-là. J'avois trop bonne opinion de ces sages Républicains, pour croire qu'ils eussent été si longtems sans penser à la construction d'une nouvelle flote. Ils n'eussent pas différé d'un moment cette entreprise, si les moiens ne leur eussent plutôt manqué, que le desir d'y satisfaire. Ce n'étoit guéres leur coutume de se ménager, & d'user de retardement en pareilles conjonctures. Il vaut mieux faire un bon effort, tenir la mer & la terre, doubler ses forces, & tenter tout pour cela, que de doubler le tems. L'un nous met en état de finir bientôt la guerre par la conquête des places qui nous restent à prendre, & l'autre nous expose à perdre ce que nous avons gagné.

Ce ne fut jamais la maxime des Romains de tirer les affaires en longueur par les défauts de préparatifs. Leurs guerres étoient fortes & courtes, mais vives. Ils ne croioient pas qu'une languissante défensive, ou des efforts médiocres fussent dignes du nom Romain, de leur courage & de leur sagesse. C'étoit leur politique, il n'y en a point de meilleure.

Notre Auteur n'entre dans aucun détail, & ne dit pas un mot de l'ordonnance des deux armées : je n'ai garde de m'en plaindre. S'il y avoit eu quelque chose de nouveau dans la disposition de l'une des deux armées, il n'eût pas manqué de nous l'apprendre ; car de tous les Historiens de l'antiquité, il est peut-être le seul qui soit le moins sujet aux défauts, aux variations, & au peu d'éxactitude des autres, qui courent à l'action sans parler des mesures qui la préparent & qui la précédent. On voit bien qu'il n'avoit pas beaucoup à dire de ces mesures, en récompense il nous fait voir beaucoup de prévoiance & de hardiesse dans la conduite de Luctatius.

Hannon étoit informé que les Romains étoient en mer. Il sentoit bien qu'il n'étoit pas en état de leur tenir tête, & qu'il ne pouvoit rien faire de plus avantageux & de plus prudent, que de leur échaper & d'éviter leur rencontre. *Son dessein*, dit Polybe, *étoit d'aborder à Eryce sans être apperçû des ennemis, d'y décharger ses vaisseaux, de grossir ensuite son armée navale des soldats étrangers, & d'aller avec Barcas présenter la bataille aux Romains.*

Lutatius avoit fort bien pénétré le dessein de son ennemi, il ne falloit pas trop enfoncer pour le connoître & gagner les devans. Il voioit qu'il y avoit d'ailleurs la conséquence de s'opposer à la jonction des deux flotes, & de profiter de l'occasion qui s'offroit d'attaquer les Carthaginois qui cingloient au secours de Barcas. C'étoit un coup de partie pour les Romains ; car dans de pareilles conjonctures, & lorsqu'il s'agit d'un secours de troupes & de munitions sur lequel git toute l'espérance d'une armée qui manque de tout, il faut risquer toutes choses, & combattre une partie pour donner de la terreur à l'autre : car la défaite de Hannon faisoit tomber Barcas sans coup férir. Celui-ci ne comptoit que sur cette jonction des deux flotes, assuré qu'avec ce secours il seroit en état d'attaquer les Romains & de les battre, & je ne sçai si ceux-ci eussent osé se présenter de droit front contre un Capitaine de cette réputation.

Je cherche pourquoi Amilcar n'alla pas au-devant du secours qui lui venoit avec ce qu'il avoit de vaisseaux.

Polybe ne nous dit pas s'il pouvoit sûrement se mettre en mer, & tenter cette avanture : cela étoit peut-être délicat. Il l'étoit encore à Hannon de s'approcher un peu trop d'Eguse, & à la vûe des Romains. Il eût pû se dispenser de les reconnoître, & par là il sauvoit son convoi, ses troupes & sa réputation.

Les Carthaginois avoient le vent. Ils eussent pû, puisqu'ils avoient tant fait que de reconnoître Eguse, & vû les ennemis prêts à lever l'ancre pour leur aller au-devant : ils eussent pû, dis-je, virer de bord, faire force de voiles & gagner le large, ou les jouer par de fausses routes, favorisez par un gros frais, contre des gens peu expérimentez pour ces sortes de manœuvres. Hannon craignit peut-être que ce mouvement de retraite ne marquât un peu trop de ménagement. Il crut qu'il valloit mieux faillir contre les régles de la prudence, que contre celles de son courage. Sur ces considérations, très-imprudentes, il se détermine au combat : & voiant que les Romains appareilloient, il amène les voiles, & se prépare à les combattre.

Lutatius parut quelque tems incertain de ce qu'il feroit à la vûe de l'ennemi ; la mer lui étoit contraire, & les vagues fort élevées : mais réfléchissant sur la néceffité & l'importance de l'entreprise dont le succès finissoit la guerre, il jugea qu'il falloit passer pardessus tous ces obstacles. D'ailleurs il considéra que le péril étoit égal à l'égard de la grosse mer, & que si l'ennemi étoit au vent, il avoit cet avantage sur lui, que ses vaisseaux étoient exemts de tout embarras, & plus propres pour le combat ; qu'il n'avoit affaire qu'à une partie des forces Carthaginoises, & contre un Général moins redoutable & moins expérimenté que Barcas, dont la réputation étoit fort grande parmi les Romains.

Le Consul, qui voit l'ennemi comme surpris de cette rencontre, se hâte de le joindre, de peur de perdre une occasion si favorable ; il pouvoit se raviser & lui échaper, & pour cela il falloit user d'une extrême diligence ; car la gloire militaire, non plus que celle du Ciel, n'est pas le partage des tiédes & des circonspects. Le Général Romain se range sur une seule ligne, cela paroît par le commencement & le cours du combat, & je conjecture que l'ennemi en fit de même. Cette affaire se vuida en très-peu de tems. Hannon fut battu si pleinement, qu'on peut dire que cette victoire fut l'unique cause de la perte de la Sicile, & de la fin de la guerre.

§. II.

Réfléxions sur les fautes des Carthaginois.

La négligence de Hannon à l'égard des précautions qu'il eût dû prendre pour échaper aux Romains, est à peine concevable, & son imprudence ne l'est pas moins de combattre sans néceffité. Croioit-il Luctatius si malhabile, ou pour mieux dire si sot, que de négliger une occasion d'aller à la rencontre d'une armée toute aussi embarassée qu'une flote marchande, dont la jonction avec l'autre le mettoit hors d'état d'attaquer le tout ? Qui est le Général qui laisse aller de si bons coups à faire ; s'il n'est le plus ignorant & le plus négligent de tous les hommes ? Où est-ce que l'ennemi pouvoit se porter pour le trouver ou pour l'attendre ; sinon à Eguse ? Le Carthaginois n'eût-il pas mieux fait, & plus prudemment, de se passer de reconnoître

cette Isle ? Il avoit mille autres routes à prendre. S'il eût embrassé ce parti, il sauvoit son armée, & Barcas se trouvoit en état de prendre le dessus par ses forces de mer & de terre, l'aiant déja par son habileté & son expérience ; mais l'une & l'autre ne servent de rien, si l'on n'a ni vivres ni troupes : car il y avoit longtems que ce grand Capitaine tenoit bon contre les Romains avec des forces très-médiocres, & avec lesquelles les Généraux ennemis n'eussent osé paroître s'ils eussent été à la place de ce grand homme, qui les roula de chicane en chicane comme de vrais écoliers.

S'il lui eût été possible d'aller au-devant du secours avec ce qu'il avoit de vaisseaux, qui peut douter qu'il ne l'eût fait ? Il en sentoit bien l'importance & la nécessité ; mais la nécessité ne tente pas l'impossible. Notre Auteur nous fait assez connoître qu'il n'y avoit rien à espérer qu'un malheur manifeste ; car en se mettant en mer il s'exposoit à perdre son poste, sans être assuré de rencontrer le secours. Je raisonne ici sur des conjectures, sans prétendre que ce Général fût infaillible : à parler dans l'exactitude scrupuleuse, & pour ôter tout sujet de critique, Barcas auroit dû tout hazarder, s'il le pouvoit sans risquer un poste qu'il lui importoit si fort de conserver : or il est probable qu'il y avoit plus de suites fâcheuses à craindre en l'abandonnant qu'en perdant le convoi. Outre qu'il n'étoit pas assuré de le rencontrer, il s'exposoit à un péril évident de tomber sur la route des Romains, qui se fussent trouvez si supérieurs à lui, qu'il ne pouvoit éviter d'être battu. Pour moi je crois qu'il fit beaucoup plus prudemment de conserver son poste, que de s'exposer à le perdre & à se faire battre, s'il rencontroit plutôt l'ennemi que le convoi ; & s'il fût arrivé plus tard, il l'eût trouvé battu, & dissipé, sans pouvoir éviter d'être défait lui-même. Ajoutez à tout ce que je viens de dire, que non seulement le même vent qui poussoit Hannon à Eryce, lui étoit contraire pour le joindre ; mais qu'il étoit encore très-incertain, si suivi du victorieux, & obligé de gagner Eryce, il y trouveroit un azile ; car les Romains n'eussent pas manqué d'attaquer cette ville en son absence, la trouvant affoiblie par le détachement des troupes qu'il auroit été obligé d'en tirer pour aller au secours. Je conclus de là qu'il fit fort bien & fort prudemment de rester dans son poste, car s'il l'eût perdu, les conditions de la paix eussent été bien moins supportables aux Carthaginois qu'elles ne le furent. Quoiqu'il en soit de cette conduite de Barcas, il n'y a personne du métier qui ne convienne, qu'elle se peut plus pleinement justifier que celle de deux Amiraux de nos jours. Le fait est très-propre à mes remarques, rapportons-le à quelques circonstances près que nous écarterons, pour imiter le Jesuite Hote, beaucoup plus politique que moi, lorsque certains faits peuvent incommoder certaines gens, qui n'aiment pas qu'on leur mette devant les yeux ce qu'ils s'imaginent que tout le monde ignore.

Le combat de la Hogue a fait trop de bruit dans le monde pour être ignoré, c'est une époque très-remarquable : l'on peut dire que nous fûmes malheureux, mais non pas vaincus, de l'aveu même de nos ennemis. Le Roi supporta plus constamment la perte de quatorze vaisseaux, qui faisoient ce qu'il y avoit de plus redoutable dans notre Marine, que ne fit Auguste celle de ses légions les plus favorites. Nous ne ferons que glisser sur ce combat, notre dessein

étant d'en rapporter seulement les circonstances les plus capitales, & de les accompagner de quelques remarques, qui ne seront peut-être pas inutiles.

Jamais la France n'arma si puissamment que cette campagne, & ne se servit moins de ses forces. Le projet étoit une descente en Angleterre; nous avions vingt mille hommes sur la côte tout prêts à s'embarquer, & le Roi Jacques à la tête, que la mauvaise fortune n'abandonna jamais. Le Comte de Tourville étoit à Brest, un des premiers hommes de mer & des plus déterminez que la France ait eu. Il n'attendoit pour se mettre en mer, sinonque l'escadre duComte d'Etrées, qui venoit de Toulon à Brest, fût arrivée; elle arriva en effet fort peu après le départ du Vice-Amiral, elle eût dû ne point relâcher; elle relâcha pourtant, & la raison m'en est inconnue.

L'avis de Tourville étoit de ne pas démarrer que l'escadre de la Méditerranée ne l'eût joint. Il n'avoit que quarante-quatre vaisseaux de ligne contre quatre-vingt-huit de même force de la flote combinée des Anglois & des Hollandois, qu'il étoit dangereux d'attaquer avec des forces si médiocres; mais comme cet Amiral avoit des ordres précis de la Cour de mettre à la voile sans délai ni excuse, il fallut qu'il s'y soumît. On ne sçait que penser d'une conduite si impatiente. On prétend que nous avions une intelligence toute formée dans la flote Angloise, dont la plus grande partie devoit se tourner de notre côté. Je serois presque tenté de le croire, par les ordres donnez au Maréchal; car comment se peut-il que quarante-quatre vaisseaux aient ordre d'en attaquer quatre-vingt-huit, si l'on n'eût compté sur quelque complot? S'il y en avoit un il étoit donc double. Quoiqu'il en soit, M. de Tourville trouva les ennemis dans la Manche, qui lui venoient au-devant. Le combat fut des plus furieux, des plus vifs & des plus obstinez, & tel qu'il ne s'en est guéres vû de semblable sur mer. Il dura depuis dix heures du matin du 29. Mai, jusqu'à dix du soir, sans que *la nuit eût été capable de le finir*, dit l'Historien de Louis XIV. L'Amiral François se retira bravement sans avoir perdu un seul vaisseau. Une si belle action ne méritoit-elle pas de finir heureusement & glorieusement? Je l'aurois souhaité en faveur de nos ennemis mêmes, & de tout mon cœur pour l'intérêt de la vertu, si ces ennemis eussent été à la place du Comte de Tourville, & qu'ils se fussent rencontrez dans une situation toute semblable, & commandez par un homme d'un courage & d'une conduite égale. Ce brave Vice-Amiral, dont la foiblesse ne sembloit pas permettre le moindre équilibre contre des forces si supérieures, car le nombre de vaisseaux fait tout, ou devroit tout faire dans les combats de mer; parce que celui qui outrepasse les aîles de son ennemi les double sans peine, & cependant cet avantage ne servit de rien à nos ennemis, c'est ce qu'on trouva de fort surprenant; ce brave Vice-Amiral, dis-je, se retire pourtant par une retraite, qui pouvoit être mise au nombre des plus belles & des plus célébres, si la mauvaise fortune, plutôt que la valeur de nos ennemis, ne se fût mêlée de nos affaires. La marée nous manqua, parce que ce combat se donna fort près de terre; cet accident nous fit perdre quatorze vaisseaux presque tous du premier rang, qui furent brûlez ou coulez bas à Cherbourg & à la Hogue, & l'on peut dire que sans ce malheur, qui nous fit abandonner la mer & notre Marine sans beaucoup de sujet, nos

ennemis fussent sortis très-honteux & très-mortifiez de cette affaire.

La Cour de France n'eût-elle pas agi plus prudemment de marquer un peu moins d'impatience, & de jouer au plus sûr? L'escadre de la Méditerranée étoit en mer depuis longtems, & c'est par cette seule raison qu'il falloit l'attendre à Brest, ou lui aller au-devant. Cette jonction étoit bien plus facile & plus assurée que celle de Barcas avec Hannon, puisque le premier avoit les forces de terre des Romains sur les bras, qui ne lui permettoient pas de s'affoiblir sans une extrême imprudence. Nous trouvions-nous dans ce cas? Il s'en faut bien, puisqu'il nous étoit libre de faire tout ce qui pouvoit aider à notre entreprise; au lieu que nous hazardons témérairement & imprudemment une partie de nos forces, lorsqu'une attente de peu de jours nous met en état de combattre avec le tout; car puisqu'il s'en fallut de fort peu que les ennemis ne fussent battus avec cette moitié de nos forces, on peut s'imaginer en quelle passe nous aurions été, & à quoi nous devions nous attendre, si l'escadre de Toulon se fût trouvée de la partie: jamais victoire n'eût été plus complette; cela fait voir combien les braves hommes sont malheureux, lorsqu'ils se voient forcez par des ordres supérieurs de se livrer à certains genres d'attaques, où quelque expérimenté & habile que l'on soit, & quelque parti que l'on prenne, on donne lieu à son ennemi de s'applaudir de son triomphe bien ou mal fondé.

J'ai ouï dire à des Officiers qui s'étoient trouvez dans cette affaire, & très-capables d'en bien juger, que le Comte d'Etrées, aujourd'hui Maréchal de France, auroit pû joindre son Vice-Amiral, s'il n'eût relâché & resté à Brest; mais sçait-on quels étoient ses ordres? Suspendons donc notre jugement: car pour la possibilité de la jonction on ne la met pas en question, elle étoit manifeste: du moins au sentiment de ceux qui en sçavent plus que moi. Barcas fit peut-être bien de n'aller pas au-devant du secours qui lui venoit de Carthage. On comprend, par ce que dit notre Auteur, qu'il lui étoit impossible, & qu'il fit bien par cela seul qu'il ne le fit pas. Je puis décider sur celui-ci sans craindre que l'on m'en blâme; mais ce seroit témérairement à l'égard de l'autre brave, entendu & courageux, comme chacun sçait, & comme il l'a fait voir en tant d'occasions; il falloit qu'il eût de bonnes raisons pour rester où il étoit. Ainsi sans décider s'il fit bien ou mal, & si ses raisons étoient bonnes ou mauvaises, je me contente de dire qu'il n'est pas probable qu'elles fussent mauvaises, comme il n'est pas probable qu'Amilcar Barcas eût laissé échaper l'occasion de sauver son convoi, s'il lui eût été possible de le faire.



CHAPITRE XIV.

Traité de paix entre Rome & Carthage. Réfléxions sur cette guerre. Sort des deux Etats après la conclusion de la paix.

A Carthage on fut fort surpris quand la nouvelle y vint que Hannon avoit été battu. Si pour avoir sa revanche, il n'eût fallu que du courage & une forte passion de l'emporter sur les Romains, on étoit autant que jamais disposé à la guerre. Mais on ne sçavoit comment s'y prendre. Les ennemis étant maîtres de la mer, on ne pouvoit envoier de secours à l'armée de Sicile : dans l'impuissance où l'on se voioit de la secourir, on étoit forcé de la livrer, pour ainsi dire, & de l'abandonner. Il ne restoit plus ni troupes, ni Chefs pour les conduire. Enfin on envoia promtement à Amilcar, & l'on remit tout en sa disposition. Celui-ci se conduisit en sage & prudent Capitaine. Tant qu'il vit quelque lueur d'espérance, tout ce que la bravoure & l'intrépidité pouvoient faire entreprendre, il l'entreprit : il tenta, autant que Général ait jamais fait, tous les moiens d'avoir raison de ses ennemis. Mais voiant les affaires désespérées, & qu'il n'y avoit plus de ressources, il ne pensa plus qu'à sauver ceux qui lui étoient soumis ; prudent & éclairé, il céda aux conjonctures présentes, & dépêcha des Ambassadeurs pour traiter d'alliance & de paix. Car un Général ne porte à juste titre ce beau nom, qu'autant qu'il connoît également, & le tems de vaincre, & celui de renoncer à la victoire. Lutatius ne se fit pas beaucoup prier, il sçavoit trop bien à quelle extrémité il étoit lui-même réduit, & combien cette guerre étoit onéreuse au peuple Romain. Elle fut donc terminée cette guerre à ces conditions : Que sous le bon plaisir du peuple Romain, il y auroit alliance entre lui & les Carthaginois ; pourvû que ceux-ci se retirassent de toute la *Sicile* ; Qu'ils n'eussent point de guerre avec Hiéron ; Qu'ils ne prissent point les armes contre les Syracusains, ni contre leurs alliez ; Qu'ils rendissent aux Romains sans rançon tous les prisonniers qu'ils avoient faits sur eux ; Qu'ils paiassent aux Romains pendant vingt ans deux mille deux cens talens Eubéens d'argent. Ce traité ne fut pas d'abord accepté à Rome ; on envoia sur les lieux dix personnes pour examiner les affaires de plus près.

Ceux-ci

Ceux-ci ne changérent rien au gros de ce qui avoit été fait, mais ils étendirent un peu plus les conditions. Ils abrégérent le tems du paiement, ajoutérent mille talens à la somme, & exigérent de plus que les Carthaginois abandonnassent toutes les Isles qui sont entre la Sicile & l'Italie.

Ainsi finit la guerre des Romains contre les Carthaginois pour la Sicile, après avoir duré pendant vingt-quatre ans sans interruption; guerre la plus longue, la moins interrompue, & la plus grande dont nous aions jamais entendu parler; guerre dans laquelle, sans parler des autres exploits que nous avons rapportez plus haut, il se livra deux batailles, dans l'une desquelles il y avoit plus de cinq cens galéres à cinq rangs, & dans l'autre près de sept cens. Les Romains en perdirent sept cens, en comptant celles qui périrent dans les naufrages, & les Carthaginois cinq cens. Après cela ceux qui admirent les batailles navales & les flotes d'Antigonus, de Ptolomée & de Démétrius, pourront-ils, sans une surprise extrême, réfléchir sur ce que l'Histoire nous apprend de cette expédition? Si l'on compare les Quinqueremes dont on s'y est servi avec les Triremes que les Perses ont emploiées contre les Grecs, & celles que les Athéniens & les Lacédémoniens ont équipées les uns contre les autres, on conviendra qu'il n'y eut jamais sur mer des armées de cette force. Ce qui prouve ce que nous avons avancé d'abord, que quelques Grecs assûrent sans raison que les Romains ne doivent leurs succès qu'à la fortune & à un pur hazard. Après s'être formez aux grandes entreprises par des expéditions de cette conséquence, ils ne pouvoient rien faire de mieux que de se proposer la conquête de l'univers, & ce projet ne pouvoit manquer de leur réussir.

Réfléxions sur cette guerre.

Quelqu'un me demandera peut-être d'où vient que maîtres du monde entier, & par conséquent plus puissans qu'ils n'étoient alors, ils ne peuvent plus équiper tant de vaisseaux, ni mettre en mer de si nombreuses flotes. Nous éclaircirons cette question, lorsque nous en viendrons à l'explication de leur gouvernement. C'est une matiére dont on ne doit parler qu'exprès, & qui mérite toute sorte d'attention; matiére qui, quoique très-curieuse, a pourtant été, si je l'ose dire, inconnue jusqu'à présent par la faute des Historiens: les uns n'aiant sçû ce qui en étoit, les autres n'en aiant parlé que d'une maniére embarassée, & dont on ne peut tirer aucun fruit. Au reste il est aisé de voir que c'étoit le même esprit qui dans cette guerre ani-

moit les deux Républiques. Mêmes desseins de part & d'autre, même grandeur de courage, même passion de dominer. A l'égard des soldats, on ne peut disconvenir que les Romains n'eussent tout l'avantage sur les Carthaginois. Mais ceux-ci de leur côté avoient un Chef qui l'emporta de beaucoup en conduite & en valeur sur tous ceux qui commandérent de la part des Romains. Ce Chef est Amilcar surnommé Barcas, pere de cet Annibal, qui dans la suite fit la guerre aux Romains.

Sort des deux Etats après la paix.

Après la paix ces deux Etats eurent à peu près le même sort. Pendant que les Romains étoient occupez dans une guerre civile qui s'étoit élevée entr'eux & les Falisques, *(a)* & qui fut bientôt heureusement terminée par la réduction de la ville de

(*a*) *Pendant que les Romains étoient occupez dans une guerre civile qui s'étoit élevée entr'eux & les Falisques.*] Polybe ne dit que deux mots sur cette guerre des Falisques contre les Romains : & plante là son lecteur sans que je m'en fâche, parce qu'elle n'est pas de son sujet : j'ai été curieux de sçavoir ce que c'étoit, & si elle avoit quelque rapport à celle des Carthaginois contre leurs troupes rebelles. Il s'en faut bien qu'elle soit si grave ni si longue, c'est un rien en comparaison de l'autre. Je la mettrai toute entiére dans ces remarques, elle a échapé à l'Abbé de Vertot dans ses revolutions de la République Romaine, elle ne m'échapera pas, ni par conséquent à mon lecteur, s'il est curieux de l'apprendre. J'en avois lû quelque chose dans Zonaras, je n'en eus pas dit la moitié si la curiosité ne m'avoit donné envie de consulter Freinshemius dans ses Supplémens sur Tite-Live. Il me dispense de bien du travail, car sans cela je me fusse trouvé très-embarassé pour en avoir des nouvelles plus circonstanciées, & tout se trouve dans ce Supplément. Du Ryer me fournit sa version, je m'en fie à lui.

Lorsqu'on eut assujetti tout ce qui étoit dans la Sicile de la domination des Carthaginois, qu'on eut fait la paix avec eux, & qu'il sembloit que toutes choses fussent non seulement tranquilles, mais assurées, il naquit en peu de jours une guerre inopinée du côté d'où l'on la craignoit le moins, qui tint toute l'Italie en inquiétude, par la crainte d'un mouvement intestin, & qui la remplit ensuite d'étonnement & d'admiration de la voir sitôt terminée.

Les Falisques, se laissant emporter par je ne sçai quelles raisons à une folle témérité, eurent la hardiesse de prendre les armes, & de faire la guerre aux Romains. Mais les Consuls aiant été envoiez contre eux, terminérent en six jours cette guerre, & les réduisirent sous l'obéissance. Néanmoins dans la premiére bataille, car l'on dit qu'on en donna deux, les gens de pied aiant été les plus forts, rendirent la victoire douteuse, bien que la cavalerie l'emportât sur eux. Mais l'on combattit la seconde fois sans incertitude de l'évènement, & les Falisques furent contraints de demander la paix, après avoir perdu plus de quinze mille hommes de leurs gens. Quand ils se furent rendus, on leur ôta pour punition la moitié de leurs armes, de leurs chevaux, de leurs meubles, de leurs esclaves & de leurs terres; & la ville, dont la situation & la force à quoi ils s'étoient confiez, leur avoit donné tant de hardiesse, fut transportée dans une plaine, des lieux hauts & escarpez où elle avoit été bâtie.

Le peuple Romain eût exercé plus de rigueur contre les vaincus, par la haine qu'il avoit pour cette ville, qui s'étoit si souvent révoltée, & méditoit même une rigoureuse vengeance : mais il modéra sa colére, aiant appris de Papyrius, qui avoit écrit le traité de leur reddition par les ordres des Consuls, que les Falisques s'étoient abandonnez non pas à la puissance, mais à la bonne foi des Romains; *& enfin ce nom de foi eut tant de pouvoir sur les esprits, qu'on jugea qu'il ne falloit rien ordonner de rigoureux contre les vaincus, puisqu'ils avoient pour eux un intercesseur si vénérable. Cette guerre fut cause que l'on finit cette année par le triomphe des Consuls.* Je soupçonne un peu la durée de cette guerre, en six jours deux batailles & la paix : cela est presque incroiable.

ces rebelles, les Carthaginois en avoient auſſi une à ſoutenir fort conſidérable contre les ſoldats étrangers, & contre les Numides & les Afriquains, qui étoient entrez dans leur révolte. Après s'être vûs ſouvent dans de grands périls, ils coururent enfin riſque non ſeulement d'être dépouillez de leurs biens, mais encore de périr eux-mêmes, & d'être chaſſez de leur propre patrie. Arrêtons-nous ici un peu, ſans cependant nous écarter du deſſein que nous nous ſommes propoſé d'abord de ne rapporter des choſes que les principaux chefs, & en peu de mots. Cette guerre, pour bien des raiſons, vaut la peine que nous ne paſſions pas deſſus ſi légérement : par ce qui s'y eſt fait, on apprendra ce que c'étoit que cette guerre, que pluſieurs Hiſtoriens appellent inexpiable. Nous y verrons quelles meſures & quelles précautions doivent prendre de loin ceux qui ſe ſervent de troupes étrangeres : elle nous fera comprendre quelle différence on doit mettre entre un mélange confus de nations étrangéres & barbares, & des troupes qui ont eu une éducation honnête, & qui ont été nourries & élevées dans les mœurs & les coutumes du païs ; enfin ce qui s'eſt paſſé dans ce tems-là, nous inſtruira des véritables raiſons qui ont fait naître entre les Romains & les Carthaginois cette guerre ſanglante qu'ils ſe ſont faite du tems d'Annibal : éclairciſſement qui donnera aux curieux d'autant plus de ſatisfaction, que ni les Hiſtoriens, ni même les deux partis oppoſez, ne ſont d'accord ſur ce point.



OBSERVATIONS

Sur la guerre d'Eryce.

§. I.

Que la plûpart des hommes ne jugent du mérite des guerres qu'autant qu'elles sont grosses, & les armées de part & d'autre puissantes en appareil & en nombre d'hommes.

IL faut être connoisseur pour juger sainement & solidement du mérite des guerres que rapportent les Historiens tant anciens que modernes. Je connois très-peu de gens qui en soient capables, & dont le goût ne soit de travers sur ce point. Le plus grand nombre de ceux du métier, pour ne pas dire presque tous, qui lisent les uns & les autres, ne font cas que des grosses guerres, que des guerres de grand appareil. Ils ne s'accommodent pas des petites, elles ne remplissent pas assez leur imagination & leur curiosité, quoique nous soions très-convaincus qu'il y a beaucoup plus de profit à faire, & plus de moiens de s'instruire & de parvenir au grand de la guerre dans celles-ci, que dans les autres: au moins c'est où l'on connoît plus particuliérement & plus sûrement ce que valent les hommes.

Ce que je trouve de bien surprenant, c'est que tout se réduit au petit dans la décision des batailles entre deux grandes armées, parce qu'il se trouve assez rarement des plaines capables de contenir de si prodigieuses forces en bataille; de sorte que dans une action, la plus grande partie demeure inutile, pendant que le petit nombre décide du tout dans le terrain qu'il peut remplir de part & d'autre. Si l'on m'objecte que chacun des deux partis combattra sur plusieurs lignes redoublées qui succéderont les unes aux autres dans le combat, c'est supposer une chose qui n'arrive presque jamais, & dont nous n'avons même aucun éxemple dans les Anciens. On peut bien s'imaginer que les modernes ne nous en fourniront pas non plus. Deux lignes peuvent bien se succéder, c'est-à-dire la seconde à la première, qui n'aura pû résister au choc de celle qui lui est opposée. Comme cela s'est vû à la bataille de Lens, c'est un de ces phénoménes militaires qu'il n'appartient qu'au grand Condé de faire paroître; car sa premiére ligne fut totalement défaite. Je passe une ligne renversée & battue, & le mal réparé par la seconde; mais une troisiéme, une quatriéme, ou une cinquiéme qui raccommode tout, & qui remporte la victoire après la déroute des quatre autres, voilà ce que nous n'avons jamais vû ni ouï dire. Les Romains nous fournissent quelques éxemples des Hastaires & des Princes battus, mais non pas totalement; ils se remettent de leur désordre à la vûe des Triaires. Les modernes ne nous en fournissent aucun, la raison en est évidente: c'est qu'il s'en faut bien que nos loix militaires ne soient aussi parfaites que celles des Romains. C'est tout ce qu'on peut demander de la discipline la plus éxacte, du courage & de l'expérience du soldat; il faut de tout cela pour le rendre

capable de semblables manœuvres. Quelle conduite, quel sang froid dans l'action, & quelle capacité ne faut-il pas dans un Général qui fait combattre de la sorte !

Quoique nous nous fussions rangez sur cinq ou six lignes en deçà de la trouée de Malplaquet, & que nous en eussions formé tout autant à notre gauche, vis-à-vis & le long du bois, il n'y a qui que ce soit de ceux qui s'y sont trouvez comme moi, qui ose me soutenir qu'elles ont toutes combattu. Il y eut beaucoup de spectateurs d'une très-grande volonté, & peu de ceux qui la satisfirent. La Maison du Roi se fit presque toute assommer, & chargea toujours sans cesse & sans relâche, sans qu'on pensât à faire succéder de nouvelles lignes à cette premiére, qui soutint tout l'effort & toutes les charges des corps ennemis : après que l'infanterie, qui bordoit le retranchement de la trouée d'entre les deux bois, eut quitté partie sans trop grand sujet, ou pour mieux dire sans aucun. Ailleurs l'infanterie, si l'on en excepte deux ou trois corps de la gauche, donna toutes les marques du courage le plus intrépide, sans qu'on s'apperçût qu'on fît combattre les corps tour à tour. On oublia aussi les dragons, car les dragons ne doivent pas être, & ne sont pas des cavaliers, mais proprement de l'infanterie à cheval, pour courir au plus pressé, & s'y transporter plus promptement. C'est mal, ce me semble, de nous les donner en titre de cavalerie.

Les ennemis formérent plus de douze lignes redoublées dans la trouée, après nous avoir chassé du bois, où nous avions notre gauche, par la supériorité de leur nombre, & la faute de quelques régimens qui lâchérent le pied. Celui qui prétendra que ces lignes se sont succédées les unes aux autres, ne s'est pas trouvé à cette bataille, ou s'y est trouvé sans la voir.

On pourroit démontrer, par un bon nombre d'éxemples tirez de la guerre de 1701. où l'on vit des armées formidables de part & d'autre, que dans presque toutes les actions qui se sont passées, ce n'est pas le grand nombre qui a remporté la victoire. A-t-on remarqué que le combat ait couru d'une aîle à l'autre, & sur tout le front d'une ligne ? Combien de corps de cavalerie & d'infanterie sont restez les bras croisez à Hochstett, à Ramiliez, à Oudenarde, & presque par tout comme à Malplaquet ? La cavalerie, dont on est aujourd'hui si fort entêté, & dont on reviendra quand nous reviendrons à notre bon sens, a-t-elle été d'un plus grand service en Flandre & en Allemagne ? La France a-t-elle jamais mis sur pied de plus grandes armées que celles qui ont paru sous le régne de Louis le Grand, & particuliérement dans la derniére guerre, qui a fermé son régne ? Les alliez contre la France ont-ils fait de moindres efforts ? Ils en ont même fait de plus grands. Les victoires ou les défaites ont-elles dépendu du grand nombre ? Remontons deux, trois, quatre siécles plus haut, poussons si l'on veut jusqu'aux plus reculez, on verra la même chose, ou peu s'en faut. Je ne citerai qu'un éxemple. Dans la derniére bataille qui décida de l'Empire des Perses entre Aléxandre & Darius, celui-ci avoit une armée si nombreuse & d'une disproportion si grande à celle du premier, que cela semble inconcevable. On ne peut s'empêcher d'en être surpris dès le premier coup d'œil. Les gens qui s'imaginent que le nombre fait tout, tombent dans l'admiration : il ne fit pourtant rien. L'a-t-

on bien remarqué ? Dans cette grande bataille, comme dans celle qui la précéda, qui donna le branle & la premiére secousse au renversement de ce vaste Empire, le terrain ne permettoit pas que les Perses s'étendissent beaucoup au-delà du champ de bataille de l'armée Macédonienne, & l'on remarqua, comme cela se remarque presque toujours, qu'une partie donnoit tandis que l'autre restoit spectatrice de toute une journée, & sans rien faire ; car de ce million d'hommes à peine y en eut-il cent mille qui chargeassent : au lieu que tout se remue & tout agit dans les petites armées bien conduites & bien ordonnées : c'est-à-dire lorsque dans la crainte d'être tourné & envelopé par les troupes qui surpassent nos aîles, on assure & on couvre ses flancs par quelque avantage naturel, ou par celui de l'art. Aléxandre ne craignant rien à sa gauche, ne songea qu'à couvrir sa droite, où l'ennemi pouvoit replier. Il la fit soutenir d'une seconde ligne, dont les Chefs avoient ordre, s'ils étoient investis à cette aîle, de faire tête de ce côté-là, & de former une potence ; ce qui ne pouvoit être autrement.

L'Histoire nous fournit un grand nombre de faits très-remarquables contre les admirateurs & les partisans des grandes armées, & contre ceux qui ne sont jamais assez forts. Quel moien de les guérir de leur erreur, & de les réduire au sentiment le plus raisonnable ? Il seroit difficile d'en venir à bout : il leur faut nécessairement des armées tout au moins de cent mille hommes : si le nombre en est plus grand, les guerres leur paroissent plus recommandables, & les Généraux plus habiles. Dans la même guerre d'Aléxandre contre Darius, il n'y a rien d'admirable & de surprenant que la puissance d'un Roi de Perse, & le prodigieux nombre de ses troupes. Cela étonne d'abord, l'on jette ensuite les yeux sur le victorieux, on le regarde comme le plus grand homme du monde ; on est saisi d'admiration, quoiqu'il n'y ait pas grand sujet. Contre qui a-t-il combattu ? Contre une multitude d'hommes & peu de soldats, & infiniment moins qu'il n'y en avoit dans l'armée Gréque. Ce qui diminue encore la gloire d'Aléxandre, c'est cette prodigieuse facilité qu'il trouva à vaincre ces nations Asiatiques molles & efféminées, qui combattoient sans aucun art & sans discipline. Ce qu'il y a encore de plus fâcheux pour sa gloire, c'est qu'il se trouve avoir en tête un Général qui ne fut jamais l'ombre d'un Capitaine médiocre. Quels embarras ! quels obstacles ! quelle valeur le Grec a-t-il à surmonter ? Ces Perses étoient-ils bien dignes d'un Capitaine, & d'une milice intrépide comme celle qu'il commandoit ? N'eût-elle pas acquis une renommée & une gloire plus incontestable en Occident qu'en Orient ? César, dans la bataille qu'il gagna contre Pharnaces avec une rapidité, qui produisit la lettre fameuse qu'il écrivit à Rome après cette victoire, *Veni, vidi, vici* : César, dis-je, envioit à Pompée, & aux autres Généraux des armées Romaines, le bonheur d'avoir acquis tant de gloire à si bon marché en Orient. C'étoit bien toute autre chose en Occident. Voilà les Turcs qui font aujourd'hui la conquête de la Perse, quelle facilité ne rencontrent-ils pas ? Qu'ils viennent en Occident, ils trouveront à qui parler avec leurs forces innombrables. Car que peut le nombre contre la valeur instruite, contre un plus grand art, & des armes plus avantageuses, qui suppléront au défaut du nombre ?

Selon les partisans des grandes armées, la guerre d'Eryce & celle contre les rebelles d'Afrique, dont nous parlerons dans ce premier Livre, sont d'une très-petite considération. Celle du Peloponése est selon eux peu digne de Thucydide, qui nous l'a donnée, quoiqu'elle nous offre des Capitaines, dans l'un & l'autre parti, d'une intelligence profonde & d'une expérience consommée; mais comme ils commandent de petites armées, & dont les plus fortes vont à peine à vingt mille hommes, ils passent pour très-médiocres dans leur imagination. Que penser de cela? Un homme est-il plus habile, & se rend-il plus digne de notre estime & des cornets de la renommée, parce qu'il marche en plus grand appareil & en plus grand équipage? Je sçai que les grands sujets, & les événemens extraordinaires, qui décident des grandes Monarchies, font plus d'impression, & plaisent beaucoup plus à l'esprit. Cela vient de leur rareté; mais sont-ils de quelque instruction pour les gens de guerre? D'aucune: sans remonter plus haut, on sçait les conquêtes de Cyrus, d'Aléxandre le Grand, de Mahomet, de Cingiscan, de Timur-Bec: y a-t-il beaucoup à apprendre? Quel profit peut-on faire de la conduite de ces Conquérans? Ce sont pourtant des Conquérans, des torrens impétueux qui inondent, qui se débordent & qui s'épandent sur toute l'Asie, jusques dans les Indes, & qui pour le moins valent bien Aléxandre, qui surmonte tout sans aucune résistance; au lieu que ces premiers trouvent des hommes en leur chemin, & des hommes très-redoutables.

Ces sortes de guerres, ces armées innombrables, & les événemens prodigieux qu'elles produisent par le bouleversement de plusieurs Monarchies, plaisent & amusent comme les romans, & les romans comme les histoires de ces fameux Conquérans, instruisent peu les gens de guerre. Il y a par tout à apprendre dans les petites guerres, & c'est dans celles-ci uniquement que la science & l'intelligence paroissent le plus particuliérement: il faut même plus de l'une & de l'autre que dans les grandes, dont le nombre fait tout le mérite. On apprend infiniment dans la guerre du Peloponése, qui faisoit toute l'étude de Charles-Quint, & qu'il lisoit sans cesse. On s'instruit beaucoup plus encore dans les deux de Barcas. Nous trouvons beaucoup plus à profiter dans la guerre de César contre Afranius, que dans les trois meilleures campagnes d'Aléxandre le Grand en Asie: celle du même César auprès de Dyrrachium, ou pour mieux dire, celle qui décida de l'Empire Romain contre Pompée, est encore un très-grand sujet d'admiration. La campagne de M. de Turenne de 1674. vaut bien une des plus belles de César. Celle de l'année suivante, qui fut la derniére de ce grand homme, fut son chef-d'œuvre. Elle est comparable à celle d'Afranius. Décidons, sans être trop hardi, elle est au dessus. Car cet Afranius, quoique fort habile, ne valoit pas Montécuculi: celui-ci étoit digne d'être opposé à César, & non pas l'autre. Il le fut à M. de Turenne, quelle campagne! Je n'en vois point de si belle dans l'antiquité; il n'y a guéres que les experts dans le métier qui puissent en bien juger. Combien d'obstacles réciproques à surmonter! Combien de chicanes, de marches & de contre-marches, de variations d'armes & de manœuvres profondes & rusées! C'est en cela seul que l'on reconnoît les grands hommes, & non dans la facilité de vaincre, & dans le pro-

gieux nombre de troupes qui combattent des deux côtez.

Il y a peu de maximes de l'invention de nos modernes qui ne clochent dans quelqu'un de leurs membres. Dieu n'est pas plus pour les gros escadrons contre les petits, que pour les petites armées contre les grandes. Il y a mille éxemples de cette vérité, & pour le moins autant pour les petites que pour les grandes. Henry le Grand, & M. de Turenne, ont été plus heureux qu'aucun des modernes ; ils étoient comme inspirez, leurs maximes sont des oracles. Celui-ci disoit qu'une armée, qui passoit cinquante mille hommes, devenoit incommode au Général qui les commandoit, & aux soldats qui la composoient. Rien n'est plus judicieux & plus vrai que cette maxime. Les mauvais Généraux cherchent toujours à réparer par le nombre le défaut de leur courage & de leur intelligence ; ils n'ont jamais assez de troupes, quoique l'ennemi en ait moins. Ils épuisent toutes les garnisons d'une frontiére, & les vivres tout en même tems, pour grossir leurs armées, & gagner l'avantage du nombre, & l'avoir bien au-delà ; ils donnent envie à l'ennemi d'assiéger ces places, & font voir en même tems qu'ils se défient de leur capacité ; & s'ils ne font rien avec des forces si supérieures, ils nous font juger que c'est à bon droit qu'ils se défient d'eux-mêmes, qu'ils se rendent justice, & que leur hardiesse n'est pas telle qu'ils la vantoient.

Un Général, qui trouve un tel antagoniste en tête, quoique plus foible, ne doit jamais l'éviter, & encore moins le ménager ; il en aura raison par le stratagême & par les chicanes qu'il peut lui opposer, car la foiblesse vive & agissante est une espéce d'offensive : comme elle cherche à éviter son ennemi, elle trouve toujours des postes qui lui sont avantageux & favorables contre la supériorité du nombre. C'étoit le grand principe de Zisca, qui se réservoit toujours la liberté de profiter de l'occasion, ou de la faire naître, & de n'en fournir aucune à son ennemi.

Quels efforts ne fit-on pas ? quelles prodigieuses forces ne mit-on pas en campagne pour réduire ce grand Capitaine, qui a la hardiesse, avec une armée de vingt à vingt-cinq mille hommes, d'en attaquer cent mille, de les battre, ou de les dissiper par la seule terreur de son nom ? On voit peu de grandes armées qui réussissent lorsqu'on se défend bien, elles se dissipent d'elles-mêmes ; l'on voit bientôt la confusion & le désordre s'y introduire par la faute de paie, par la disette & les maladies, leur propre grandeur entraîne leur ruine.

Cet article des grandes armées me tenoit au cœur depuis longtems, je l'ai déchargé d'autant, la guerre d'Eryce m'en aiant fourni l'occasion ; je ne pouvois supporter que l'on ne s'apperçût pas que les armées peu nombreuses des deux côtez, sont les plus sçavantes & les plus instructives.

Je ne vois aucun de nos Auteurs militaires qui ait traité une matiére si importante, ni aucun du métier ou autre qui n'ait été plus touché, & qui n'ait fait plus de cas des guerres d'Aléxandre, & des autres Conquérans à grosses armées, que de celles des Capitaines qui n'en ont jamais commandé que de médiocres.

Nous nous sommes apperçûs, par les entretiens que nous avons si souvent eus, & que nous avons tous les jours avec un nombre d'amis & de Sçavans militaires François & étrangers, qu'ils étoient autant épris & autant admirateurs des grosses guerres que nous le sommes peu. La raison

de

de cela, est qu'ils avoient négligé de lire les Historiens qui ont écrit des guerres qui se sont passées entre les peuples de la Gréce. Ils se défirent bientôt de leurs préjugez, lorsque nous leur fîmes voir qu'il y avoit tout à admirer & tout à apprendre dans celles-ci, & très-peu dans les grandes, comme nous l'avons si souvent répété. Nous leur indiquâmes les Historiens qui en ont écrit, entr'autres Thucydide & Xenophon, comme les seuls, où il falloit puiser les connoissances pour la conduite des guerres d'une nature toute différente de celles des Conquérans à puissance formidable. Ils ont reconnu, par l'étude qu'ils en ont faite, que nous avions eu très-grande raison de leur dire que c'étoit à ces sortes de guerres qu'il falloit uniquement s'attacher, les lire & les méditer avec d'autant plus de soin, qu'elles sont toutes de conduite & d'un détail tout à fait extraordinaire par rapport aux lieux, aux difficultez, & aux chicanes que deux habiles Chefs d'armées s'opposent l'un à l'autre, & dont chacun tâche de profiter par la science & par l'expérience. L'on voit dans ces Auteurs tout ce que l'art peut imaginer & inventer de ruses & d'artifices dans l'attaque comme dans la résistance, les divers postes qu'on occupe, & les différens mouvemens & campemens qu'on est obligé de faire pour rendre inutiles ceux de l'ennemi. Pour faire la guerre sur ces principes, il faut l'avoir bien étudiée & pratiquée longtems.

Ces sortes de camps & de postes favorables pour tirer la guerre en longueur, se rencontrent par tout dans les païs mêlez, & dans ceux de montagnes & de défilez ; mais les Généraux capables de les connoître, les Amilcars, les Fabius, les Césars, les Ziscas, les Turennes, & les Starembergs sont très-rares en tous tems & en tous lieux, parce que cela dépend de l'esprit, de la science & du coup d'œil ; qualitez qui doivent toujours marcher ensemble & de conserve. Mais qu'est-ce que ce coup d'œil, dira quelqu'un ? s'apprend-t-il ? Nous soutenons qu'il s'apprend ; c'est ce que nous allons démontrer dans les deux paragraffes suivans : la matiére est un peu séche, mais nous tâcherons de l'égaier ; car le dogme a besoin de beaucoup d'artifice & d'un grand art ; il veut être orné & paré, l'instruction se cache sous ces dehors, & nous l'aimons ensuite indépendamment de la parure.

§. II.

Que le coup d'œil militaire produit le grand & le beau d'une guerre. Qu'il peut s'acquérir par l'étude & l'application. Erreur de ceux qui prétendent que c'est un présent de la nature.

C'Est le sentiment général que le coup d'œil ne dépend pas de nous, que c'est un présent de la nature, que les campagnes ne le donnent point du tout, & qu'en un mot il faut l'apporter en naissant, sans quoi les yeux du monde les plus perçans ne voient goute, & marchent dans les ténébres les plus épaisses. On se trompe, nous avons tous le coup d'œil, selon la portion d'esprit & de bon sens qu'il a plû à la Providence de nous départir. Il naît de l'un & de l'autre, mais l'acquis l'affine & le perfectionne, & l'expérience nous l'assure. On voit par les actions & la conduite d'Amilcar, qu'il l'avoit très-bon & très-fin, parce qu'il possédoit toutes les qualitez qu'on demande pour le coup d'œil, & dans le plus haut point de perfection, où peut-être jamais Général les ait poussées, comme on le peut

remarquer dans cette guerre d'Eryce, & plus encore dans celle des soldats rebelles d'Afrique.

Avant que d'entrer dans l'explication de la méthode dont on peut se servir pour acquérir ce talent, qu'on croit faussement être un don de la nature, il est nécessaire d'en donner la définition. Le coup d'œil militaire n'est autre chose que l'art de connoître la nature & les différentes situations du païs où l'on fait, & où l'on veut porter la guerre, les avantages & les désavantages des camps & des postes que l'on veut occuper, comme ceux qui peuvent être favorables ou désavantageux à l'ennemi. Par la position des nôtres, & par les conséquences que nous en tirons, nous jugeons sûrement alors des desseins présens, & de ceux que nous pouvons avoir par la suite. C'est uniquement par cette connoissance de tout un païs, où l'on porte la guerre, qu'un grand Capitaine peut prévoir les événemens de toute une campagne, & s'en rendre pour ainsi dire le maître; car jugeant par ce qu'il fait de ce que l'ennemi doit nécessairement faire, obligé qu'il est par la nature des lieux à se régler sur ses mouvemens pour s'opposer à ses desseins, il le conduit ainsi de camp en camp, & de poste en poste, au but qu'il s'est proposé pour vaincre. Voilà en peu de termes ce que c'est que le coup d'œil militaire, sans lequel il est impossible qu'un Général puisse éviter de tomber dans une infinité de fautes d'une extrême conséquence; en un mot, il n'y a rien à espérer pour la victoire, si l'on est dépourvû de ce qu'on appelle coup d'œil à la guerre; & comme la science militaire est de la nature de toutes les autres, qui demandent l'usage pour les bien posséder dans les différentes parties qui la composent, celle dont je traite ici est une de celles qui demandent la plus grande pratique.

Philopœmen, un des plus grands Capitaines de la Gréce, qu'un illustre Romain appella le dernier des Grecs, avoit un coup d'œil admirable : on ne doit pas le considérer en lui comme un présent de la nature, mais comme le fruit de l'étude, de l'application, & de son extrême passion pour la guerre. Plutarque nous apprend la méthode dont il se servit pour voir de tout autres yeux que de ceux des autres pour la conduite des armées. Le passage mérite d'être rapporté. » Il écoutoit volontiers les » discours, & lisoit les traitez des » Philosophes, dit l'Auteur Grec : » non tous, mais seulement ceux qui » pouvoient l'aider à faire des pro» grès dans la vertu. De toutes les » grandes idées d'Homére, il ne cher» choit & ne retenoit que celles qui » peuvent éguiser le courage, & por» ter aux grandes actions. Et pour » toutes les autres lectures, il aimoit » sur tout à lire les traitez d'Evange» lus, qu'on appelle *les Tactiques*, » c'est-à-dire l'art de ranger les trou» pes en bataille, & les Histoires de la » vie d'Aléxandre : car il pensoit qu'il » falloit toujours rapporter les pa» roles aux actions, & ne lire que » pour apprendre à agir; à moins » qu'on ne veuille lire seulement pour » passer le tems, & pour se former » à un babil infructueux & inutile. » Quand il avoit lû les préceptes & » les régles des tactiques, il ne faisoit » nul cas d'en voir les démonstra» tions par des plans sur des planches, » mais il en faisoit l'application sur » les lieux mêmes & en pleine cam» pagne. Car dans les marches il ob» servoit éxactement la position des » lieux hauts & des lieux bas, toutes » les coupures & les irrégularitez » du terrain, & toutes les différen-

» rentes formes & figures que les bataillons & escadrons sont obligez de subir à cause des ruisseaux, des ravins & des défilez qui les forcent de se resserrer ou de s'étendre ; & après avoir médité sur cela en lui-même, il en communiquoit avec ceux qui l'accompagnoient. En général il paroît que Philopœmen avoit une inclination trop forte pour les armes, qu'il embrassoit la guerre comme une profession qui donnoit plus d'étendue à la vertu ; & en un mot qu'il méprisoit ceux qui ne s'appliquoient pas à ce métier, comme gens oiseux & inutiles.

C'est en abrégé les préceptes les plus excellens qu'on sçauroit donner à un Prince, à un Général d'armée, & à tout Officier qui veut parvenir & monter aux grades les plus éminens de la milice. Cette méthode est unique, & rend, comme dit fort judicieusement le Traducteur, la pratique des préceptes bien plus aisée dans l'occasion, que de voir les plans sur des planches. Plutarque accuse & blâme même Philopœmen d'avoir porté la passion de la guerre au-delà des bornes raisonnables. M. Dacier ne manque pas de lui applaudir. L'un & l'autre jugent très-peu équitablement de ce grand Capitaine, sans sçavoir trop bien ce qu'ils disent : comme si la science de la guerre n'étoit pas immense, qu'elle ne renfermât pas presque toutes les autres dans son tourbillon, & que pour en acquérir la connoissance il ne fallût pas une application longue & pénible. Plutarque n'étoit pas guerrier, son Traducteur encore moins : ni l'un ni l'autre n'a pris garde que Philopœmen étoit sçavant comme la plûpart des grands Capitaines, & qu'il s'attachoit à l'étude de la Philosophie & de l'Histoire, si nécessaire aux gens de guerre : pourquoi trouver mauvais qu'un homme s'applique & se livre entiérement à l'étude des sciences qui ont rapport à sa profession ? Celle des armes n'est pas seulement la plus noble, elle est encore la plus étendue & la plus profonde, & par conséquent elle éxige une plus grande application ; ce que fait ce grand Capitaine pour se former le coup d'œil, est une chose très-nécessaire & très-importante pour le commandement des armées, de là dépend le salut & la gloire d'un Etat.

On ne peut douter que la tactique, ou l'art de mettre les armées en bataille, de les camper & de les faire combattre, ne soit tout à fait roiale. Quelle raison avoit Annibal de mettre Pyrrhus, Roi des Epirotes devant Scipion, & immédiatement après Aléxandre, quoique celui-ci ne fût pas si habile ? Il n'en eut sans doute point d'autre, sinon que le premier avoit excellé pardessus tous dans cette grande partie de la guerre, quoique Scipion ne lui cédât pas sur ce point, comme il le fit voir à Zama. Annibal y fut-il moins éxercé que les deux autres ? Philopœmen voioit que l'étude de la tactique & les principes d'Evangelus ne lui serviroient de rien, s'il n'y joignoit le coup d'œil si nécessaire au Général d'armée : sa méthode nous a toujours plû, & nous l'avons toujours pratiquée dans nos voiages comme dans l'armée.

§. III.

Qu'il ne faut pas attendre l'occasion de la guerre pour se former le coup d'œil, qu'on peut l'apprendre & l'acquérir par l'exercice de la chasse. Eloge de Machiavel.

Il y a plusieurs choses nécessaires pour parvenir à cette connoissance, une très-grande application à

son métier, c'est là la base ; on prend ensuite une méthode : quoique celle du Capitaine Grec soit bonne, nous croions avoir beaucoup enchéri, ou du moins trouvé ce que l'Auteur Grec a négligé de nous apprendre plus particuliérement. L'on ne fait pas toujours la guerre. Il ne faut pas s'imaginer non plus qu'on puisse s'y rendre habile par la seule expérience, sur laquelle la capacité de la plus grande partie des gens de guerre est fondée aujourd'hui ; elle ne fait que perfectionner, & ne sert presque de rien, si l'on ne joint l'étude des principes : car la guerre étant une science, elle s'apprend comme toutes les autres où l'on ne sçauroit se rendre habile, si l'on n'y commence par l'étude de ces principes. Deux siécles de guerre perpétuelle suffiroient à peine pour nous conduire par l'expérience des faits ; il faut la laisser en propre aux ames ordinaires, & fournir aux grands Capitaines des moiens plus courts pour monter à la gloire sans la devoir à la capacité des autres, qu'on ne rencontre pas toujours. Il est donc nécessaire d'étudier la guerre avant que de penser à la faire, & de s'appliquer toujours & sans cesse lorsqu'on la fait.

J'ai dit plus haut qu'on ne fait pas toujours la guerre, j'ajoute encore que les armées ne sont pas toujours assemblées & en mouvement : l'on est au moins six mois dans le repos d'un quartier d'hiver, & six mois ne suffisent pas pour nous former le coup d'œil pour la guerre. Il est vrai qu'on l'apprend beaucoup plus dans les marches, dans les fourrages, & dans les différens camps & les divers postes où les armées campent ; les idées sont plus nettes alors pour juger & réfléchir sur le païs que l'on voit, & les pratiques que l'on observe ; mais cela n'empêche pas que, par le secours de l'esprit & de l'imagination, on ne puisse en faire usage ailleurs que dans les armées, & qu'on ne s'affine le jugement & la vûe à la chasse, ou en voiageant. J'en puis parler par l'expérience que j'en ai faite.

Rien ne contribue davantage à nous former le coup d'œil que l'exercice de la chasse ; car outre qu'il nous met au fait du païs & de ses différentes sortes de situations, qui sont infinies, & jamais les mêmes, on apprend encore dans ce bel exercice mille ruses & mille choses qui ont rapport à la guerre : mais la principale est la connoissance des lieux qui nous forme le coup d'œil, sans que nous y prenions garde ; & si l'on s'éxerce à cette intention, pour peu de réfléxions qu'on y ajoute, on pourra acquérir la plus grande & la plus importante des qualitez d'un Général d'armée. Le grand Cyrus eut moins son plaisir en vûe, en se livrant tout entier à la chasse pendant sa jeunesse, que le dessein de se rendre propre pour la guerre, & pour la conduite des armées. Xenophon, qui a décrit sa vie, ne nous laisse aucun doute là-dessus. Il dit que ce grand homme allant faire la guerre au Roi d'Arménie, raisonnoit sur cette expédition comme s'il se fût agi d'une partie de chasse entreprise dans un païs de montagnes. Il s'expliquoit ainsi à Chrysante, un de ses Officiers Généraux, qu'il envoioit dans les endroits les plus âpres, & dans les vallées les plus difficiles, pour en gagner les entrées & les issues, & couper la retraite à ses ennemis. » Imagine-» toi que c'est une chasse que nous » allons faire, & que tu as la charge » de demeurer aux toiles, tandis que » je battrai la campagne. Sur tout, » souviens-toi qu'il ne faut point com-» mencer la chasse que les passages » ne soient occupez, & que ceux

» qui sont en embuscade ne doivent » pas être vûs, pour ne pas effaroucher le gibier. . . . Garde-toi de » t'engager dans le fort du bois, dont » tu aurois peine à te retirer, & commande à tes guides, qu'à moins » d'abréger extrêmement le chemin, » ils te conduisent toujours par les » routes les plus faciles : car en fait » d'armée, le plus beau chemin est » toujours le plus court.

Que Xenophon ait romanisé cette histoire de Cyrus pour nous donner un abrégé de science militaire traité historiquement, peu nous importe, si tout ce qui a rapport à cette science est vrai & solide. Il veut nous faire connoître que la chasse nous méne à bien des connoissances; que c'est un éxercice honnête, & très-nécessaire à ceux qui sont nez pour commander comme pour obéir, parce qu'elle nous rend plus propres à soutenir les fatigues de la guerre, fortifie le tempérament, & forme le coup d'œil : car une connoissance éxacte d'une certaine étendue de païs nous facilite celle des autres, pour peu qu'on les voie. Il ne se peut qu'ils n'aient quelque conformité entr'eux, quoiqu'ils soient tous différens, *& la parfaite connoissance de l'un nous conduit à celle de l'autre*, dit Machiavel dans ses Discours politiques. *Au contraire, ceux qui ne sont point formez à cette habitude, ont beaucoup de peine à y parvenir : au lieu que les autres d'un coup d'œil apperçoivent l'étendue d'une plaine, l'élévation d'une montagne, la grandeur & l'aboutissement d'une vallée, & toutes les circonstances des différentes natures du terrain, ausquelles ils se sont formez autrefois par beaucoup d'expérience & d'étude.* Je ne pense pas qu'aucun Auteur ait traité cette matiére que celui que je viens de citer; le reste est excellent : je vais le copier.

Rien n'est plus vrai, continue-t-il, *que ce que j'avance ici : s'il en faut croire Tite-Live, & l'éxemple qu'il nous met devant les yeux de la personne de Publius Décius, qui étant Tribun dans l'armée commandée par le Consul Cornelius contre les Samnites, il arriva que ce Général se laissa pousser dans un vallon où l'ennemi auroit pû le renfermer : dans cette extrémité Décius dit au Consul*, voiez-vous cette éminence qui commande les ennemis? c'est un poste qui doit servir à nous tirer d'affaire, si nous ne perdons pas un seul moment pour nous en rendre maîtres, puisque les Samnites ont eu l'aveuglement de l'abandonner. *Et avant que Décius eût parlé de cette sorte au Consul, Tite-Live dit que* Décius avoit apperçû au travers des bois une colline qui commandoit le camp de l'ennemi; qu'elle étoit assez escarpée & de difficile accès, pour des troupes pesamment armées; mais qu'elle étoit aisée pour des soldats armez à la légére. *Que le Consul commanda au Tribun de s'en rendre maître, avec trois mille hommes qu'il lui donna; ce qu'aiant heureusement éxécuté, toute l'armée se sauva pour se mettre aussi en lieu de sûreté, avec les troupes qu'il commandoit*; ordonna à quelques gens de le suivre, pendant qu'il y avoit encore un reste de lumiére, afin de découvrir les endroits gardez par l'ennemi, & ceux par où l'on pouvoit faire retraite; & il alla à la découverte habillé comme un simple soldat, afin que les Samnites ne s'apperçûssent pas que c'étoit un des Officiers Généraux qui battoit l'estrade.

Si l'on fait réflexion sur tout ce que Tite-Live dit ici, continue Machiavel, *l'on verra combien il est nécessaire à un bon Capitaine de sçavoir juger de la nature d'un païs : car si Décius n'eût pas eu cette connoissance, il n'auroit*

pû sçavoir combien il étoit avantageux aux Romains de s'emparer de cette hauteur, & il n'auroit pû voir de loin si elle étoit de facile ou de difficile accès: quand ensuite il en fut le maître, & qu'il étoit question d'aller rejoindre le Consul, il n'auroit pû non plus découvrir de loin les postes que l'ennemi gardoit, & ceux par où ils pouvoient faire retraite. Il falloit donc absolument que Décius fût fort intelligent dans ces sortes de choses; car avec cette connoissance il sauva l'armée Romaine en s'emparant de cette hauteur, & ensuite il trouva le moien de se délivrer des ennemis qui l'environnoient dans ce poste.

Il y a très-peu de gens de guerre capables de tirer d'un fait historique les observations qu'on vient de lire dans ce passage de Machiavel, c'est tout ce que pourroit faire l'homme le plus consommé dans le métier des armes. Je n'en suis nullement surpris, une étude profonde & réfléchie de l'Histoire nous méne nécessairement à une infinité de connoissances qui nous mettent en état de juger sainement & solidement de tout. L'étude de la politique, dont l'Histoire est le fondement, est un puissant moien pour nous perfectionner l'esprit & le jugement. Les *Discours politiques* & militaires de cet Auteur sur les Décades de Tite-Live, sont un ouvrage immortel: je le trouve digne de la curiosité des gens de guerre, & d'en être bien lû & bien médité. Sa vie de Castrucio, un des plus grands Capitaines de son siécle, quoique peu connu, n'est pas moins admirable: elle est toute ornée de faits curieux, très-instructifs, & pleins de réfléxions & d'observations militaires que peu de gens sçavent faire, tant cet homme avoit le génie tourné au métier; hors un livre de guerre de sa façon qui ne lui fait pas beaucoup d'honneur, quoiqu'il ait pillé Végéce, qu'il a très-mal travesti, il est admirable en tout. Il s'étoit trouvé daus un tems où l'Italie étoit agitée de tant de troubles & de guerres intestines & étrangéres, qu'il ne faut pas être surpris qu'un homme d'esprit & de jugement, sçavant d'ailleurs, ait été capable d'un si bel ouvrage; car comme il se trouvoit sur les lieux, il étoit en état d'avoir d'excellens mémoires, & de consulter les Officiers qui s'étoient trouvez dans ces guerres.

§. IV.

Le coup d'œil réduit en principes & en méthode.

Un Général qui est à la tête d'une armée doit penser, méditer sans cesse & perpétuellement, soit dans son camp, soit dans sa marche, voir tout par ses yeux, s'il lui est possible, & jamais par ceux d'autrui: il n'y en a pas, dit-on, de meilleurs que ceux du maître. En effet il est presque impossible à un Général d'armée de bien régler l'état de la guerre, & de juger des desseins de son ennemi, non plus que des siens propres, s'il n'est parfaitement instruit du païs où il fait la guerre: tout Chef d'armée qui néglige une chose si importante, ne mérite point le nom de Général. Les soldats & les Officiers de son armée sont dispensez de ce soin; mais ceux de ces derniers qui veulent avancer dans la science des armes, & qui veulent pousser au loin leur fortune, ne le sont pas. Ceci ne regarde pas moins les grands Seigneurs, dont le nom fait souvent tout le mérite, & leur donne le droit de nous commander, que ceux qui se l'acquiérent uniquement par leur application & par leur courage: ceux-ci comme les autres, qui veulent ajouter à leurs titres les vertus & les

qualitez qui peuvent les rendre capables de la conduite des armées, doivent nécessairement s'attacher à se former le coup d'œil pour la guerre : c'est là le premier principe du Général, il n'est pas moins celui de l'Officier particulier ; c'est le seul peut-être de la science des armes, qui demande la plus grande pratique, & le seul encore qui nous méne au grand de la guerre très-facilement : il nous conduit à tout.

Pour avancer & se former dans cette connoissance, il faut que notre imagination travaille constamment, à la guerre, à la chasse, dans nos voiages, ou dans nos promenades à pied ou à cheval. Dès qu'on est arrivé dans un camp, on doit éxaminer, en repos & dans sa tente, la carte du païs où l'on est, & le poste que l'on occupe avec beaucoup d'attention ; considérer aussi où l'ennemi est campé, si l'une ou l'autre des deux armées couvre ses places ; si la ligne de communication est bien observée pour la suivre, & couler sur la même paralléle selon les mouvemens que chacun peut faire, & si l'un peut se saisir d'un poste important plutôt que l'autre ; si les deux armées sont assûrées à leurs aîles, & à quoi ; si l'une peut entreprendre sur l'autre, le chemin qu'elle a à faire ; les obstacles qu'elle peut rencontrer dans sa marche, le tems qu'il lui faut pour venir à nous, ou à nous pour aller à elle ; d'où chacune tire ses vivres ; si nous pouvons intercepter ses convois, ou si elle peut nous couper les nôtres ; si nous faisons tels & tels mouvemens sur notre droite, ou sur notre gauche, où est-ce que cela nous ménera ; où est-ce que nous irons nous-mêmes, si l'ennemi s'en avise plutôt que nous, ou s'il remue son camp d'une toute autre façon. Rien de plus instructif que cela, & rien qui forme davantage l'esprit & le jugement : c'est la logique militaire, au moins le commencement. C'est ainsi qu'on médite d'abord sur la carte, mais véritablement sur une idée fort confuse ; car la carte n'est autre chose que l'idée d'un païs : il s'en faut bien qu'on puisse raisonner dessus avec quelque certitude.

On forme un projet de campagne dans le cabinet, soit d'offensive, soit de défensive ; on consulte la carte, c'est presque toujours l'oracle où l'on a recours : il seroit trop dangereux de s'informer des gens qui ont une grande connoissance des lieux, cela leur feroit bientôt connoître les desseins que l'on a en tête ; on ne va donc qu'au gros des choses, le Général se réservant d'agir ensuite selon la nature du païs où l'on s'est déterminé de porter la guerre. Cela me semble peu sûr & fort abrégé pour un projet de campagne qui n'est pas de petite importance, on ne se conduit pas ainsi dans les conseils lorsqu'on trouve des Généraux comme M. de Turenne, M. le Prince, le Maréchal de Luxembourg, qui raisonnoient & établissoient l'état de la guerre sur la connoissance qu'ils avoient du païs : un projet qui sort de telles mains, sort tout parfait, comme je crois qu'il le feroit encore pour la Flandre, si M. de Puysegur l'avoit enfanté.

Un Officier particulier qui n'est pas initié dans les mistéres, & qui ne médite que pour s'instruire aux grandes parties de la guerre, & se former le coup d'œil, n'a pas seulement l'avantage de raisonner sur la carte, comme on fait à la Cour ; mais il en a un beaucoup plus grand, qui est d'être sur les lieux, & de voir même plus librement, & de pousser plus loin sa curiosité que ne peut faire son Général ; car rien ne

l'empêche de courir le parti sur l'ennemi : ce que l'autre ne sçauroit faire. Il peut aller où il lui plaît pour reconnoître le païs, & raisonner à la vûe des objets, après l'avoir fait sur la carte du païs ; car c'est la premiére chose que l'on doit faire : par là on ne laisse pas que de s'en former une idée qui nous aide beaucoup, lorsqu'après cet éxamen l'on se transporte sur les lieux, où l'armée est bien établie.

On doit d'abord commencer par bien reconnoître la position du camp, & tout le terrain que l'armée occupe, ses avantages & ses défauts : on passe de là au champ de bataille, on le parcourt en gros, ensuite on l'éxamine en détail & par parties : on observe d'abord si les aîles sont appuiées; si c'est un ruisseau, on en éxamine les bords & le fond, s'il est bon ou mauvais, s'il est guéable par tout, ou en certains endroits seulement. S'il l'est, on doit juger alors que c'est un mauvais appui; que l'ennnemi peut profiter de cet avantage, & gagner le flanc ou les derriéres de cette aîle par un détour. On observe alors le terrain qui est en delà, s'il est couvert, ou s'il est ras & pelé, s'il y a des hauteurs qui commandent au camp, & s'il est néceſſaire de s'y établir pour se couvrir de ce côté, ou si on peut s'en prévaloir contre l'ennemi. Si c'est un marais qui couvre cette aîle, on doit éxaminer si le fond est de bonne tenue, on doit le sonder, & s'informer des gens du païs, si l'on peut faire regonfler les eaux, pour le rendre moins praticable. On écrit tout ce qu'on remarque pour y méditer à loisir, & en tirer les conséquences par l'inspection du terrain.

On passera de là à la gauche : si elle se trouve fermée par un village, il en fera le tour pour le reconnoître avec toute l'éxactitude militaire ; il éxaminera les maisons qui le bordent, si elles sont bonnes, ou de bois & de chaume ; s'il y en a qui en soient éloignées, & dont l'ennemi puisse se servir, s'il est important de fortifier le village, ou de faire des coupures dans les rues, en soutenant les maisons ; si l'Eglise est bonne, si le village n'est point commandé par quelque hauteur, ou s'il peut être tourné, il l'attaquera par imagination, il le défendra de même : rien ne me paroît plus capable de former le coup d'œil & le jugement que cette méthode. Après avoir mûrement éxaminé & écrit ce qu'on aura remarqué & observé du côté des aîles, on doit parcourir tout le front du champ de bataille d'une aîle à l'autre.

Si l'armée est campée selon la coutume ordinaire, la cavalerie sur les aîles, & l'infanterie au centre, on doit éxaminer le terrain que la premiére a devant elle, & s'il est propre à cette arme : s'il est couvert & qu'il forme une plaine assez spacieuse pour contenir cette aîle de cavalerie, celui qui l'éxamine ne doit pas se régler là-dessus : il doit observer le terrain qui est en delà, & que l'ennemi doit occuper ; car le poste de l'un doit servir de régle à l'autre pour la disposition des armes. En effet si l'ennemi qu'on veut combattre, ou qui cherche à nous attaquer, a derriére ou devant lui un terrain tout différent, & favorable à l'infanterie, il est aisé de comprendre par le raisonnement & les régles de la guerre, que si l'ennemi est poussé jusqu'à l'endroit couvert qu'il aura derriére lui, que la cavalerie devient alors inutile, qu'elle ne pourra pousser plus loin son avantage, & qu'elle sera repoussée par l'infanterie que l'ennemi plus habile & plus sensé aura logée dans ces lieux couverts pour soutenir sa cavalerie.

Cette observation doit lui faire con-

noître la nécessité de faire soutenir cette aîle par une autre d'infanterie à la seconde ligne (2) ; car si la cavalerie de la premiére ligne (3) est poussée par (4) jusqu'à l'infanterie ennemie (5), logée dans ces endroits couverts, il ne faut pas douter qu'elle ne se rallie sous le feu de cette infanterie, qu'elle ne revienne ensuite à la charge, & que l'infanterie ne s'introduise dans les escadrons : on peut juger ce qu'il peut arriver, si l'on n'a pas de l'infanterie à lui opposer ; au lieu qu'en faisant soutenir une aîle de cavalerie par une d'infanterie à la seconde, & des pelotons (6) entrelassez & emboîtez dans les escadrons, on se trouve en état, après avoir battu (4), de le culbuter sur son infanterie (5), & de l'attaquer à l'instant par l'infanterie (2), qu'on fera passer promptement entre les distances des escadrons. Ces raisonnemens naissent aisément par l'inspection du terrain. On juge alors qu'une aîle de cavalerie soutenue par elle seule ne vaut rien, & que le Général auroit dû faire camper de l'infanterie où il a mis de la cavalerie : on remarque cette faute pour en faire usage, & en avertir le Général, s'il est capable de recevoir un avis de cette importance. Qu'on ne nous dise pas qu'on tombe rarement dans ces sortes de fautes, nous répondrions qu'on les remarque tous les jours dans les campemens, & qu'on est obligé, lorsqu'on se trouve attaqué, de faire une infinité de manœuvres toujours dangereuses en présence de l'ennemi, en changeant une arme, & la remplaçant par une autre. Je pourrois citer une infinité d'exemples, même de nos jours, si cette matiére n'étoit un peu trop abondante pour l'alonger par des faits d'une beaucoup moindre importance que des raisonnemens démonstratifs.

Tout le terrain du front de cette aîle étant bien observé, on pousse vers l'infanterie, que nous supposons au centre, on jette les yeux sur ce terrain, on s'apperçoit qu'il est varié, & mêlé en certains endroits de chicanes & d'obstacles très-propres pour l'infanterie, & quelques autres où la cavalerie peut être d'un grand effet, soutenue par l'autre. Après avoir éxaminé le terrain de la droite de l'infanterie (7), si l'on trouve que le terrain est également avantageux d'un côté comme de l'autre, ou du moins propre à cette sorte d'arme, on avancera plus avant sur le champ de bataille, ou sur le terrain que les deux armées doivent occuper des deux côtez. L'on suppose qu'il est différent de l'autre que l'on vient d'observer, c'est une petite élévation de terre (8) qui va se perdre en pente douce jusqu'à l'ennemi (9). On doit l'observer avec soin. Si le terrain qui lui est opposé forme une plaine, on juge alors que c'est un endroit propre pour y dresser une batterie (10), que l'ennemi n'aura garde de laisser en repos, de peur d'en être longtems incommodé; & que pour s'en délivrer par un bon effort de ce côté-là, l'attaquer & s'en rendre le maître pour séparer les deux aîles des deux autres, il ne pourra faire le coup que par de l'infanterie (9), soutenue d'autant d'escadrons (11) que la petite plaine en peut contenir. Il jugera alors qu'il faut poster de l'infanterie sur cette petite éminence, soutenue de la cavalerie (12) pour oppposer des armes semblables.

S'il se présente ensuite des terrains variez & mêlez de petites plaines, de champs clos, de maisons tant d'un côté que de l'autre sur tout le front de l'infanterie, il les observera avec attention. S'il y en a qui lui paroissent difficiles à forcer du côté

de l'ennemi, il jugera bien que l'ennemi s'y postera, qu'il n'abandonnera pas un tel avantage, & qu'il y auroit trop de témérité à les attaquer. Il doit donc par imagination fortifier ces endroits moins que les autres, c'est-à-dire qu'il doit les tenir un peu moins garnis d'infanterie que ceux qui lui paroissent plus foibles, où il doit approcher ses réserves (13), & observer les emplacemens les plus commodes & les plus avantageux, pour y établir des batteries. Si en avançant plus avant jusqu'à la gauche (14), & au ruisseau (15) qui la couvre, il voit que le païs est ras & ouvert, & propre pour les manœuvres de cavalerie, il trouvera que la cavalerie est bien placée selon la méthode ordinaire, observant pourtant si les bords du ruisseau sont bordez de haies & d'arbres touffus : si les bords de l'autre côté ne sont pas garnis comme ceux d'en deçà, il jugera alors que l'ennemi pourroit y loger de l'infanterie, & y établir un feu sur le flanc de cette aîle, & prendre même des revers ; il pensera alors d'enlever cet avantage à l'ennemi, non seulement en proposant de raser & de couper ces haies, ces taillis ou ces arbres, mais de poster de l'infanterie ou des dragons (16) sur les flancs des deux aîles de la cavalerie.

Par ces observations il comprendra bientôt qu'on s'est campé, en bien des endroits, tout au contraire de ce qu'on doit pratiquer selon les régles de la guerre ; qu'une partie de la cavalerie, qui se trouve postée à une aîle, auroit dû être placée au centre, ou vers le centre, & l'infanterie occuper son terrain. C'est la nature des lieux qui doit régler le campement & l'emplacement de chaque arme. On ne peut pas camper par tout, & dans toutes sortes de situations, selon l'ordre ordinaire de bataille ; car lorsqu'on se trouve l'ennemi sur les bras, l'on se voit obligé de changer tout l'ordre, & un tel remuement d'armes est très-dangereux. On fait tout à la hâte, les corps transportez d'un terrain à un autre sont désorientez, ils ne se reconnoissent plus, au lieu qu'ils connoissoient leurs premiers postes d'où l'on vient de les retirer.

Un champ de bataille, quelque bon & quelque avantageux qu'il puisse être, perd tout le mérite de la situation si chaque arme n'est en sa place, c'est-à-dire postée au terrain qui lui convient. Les Généraux qui lévent un peu la tête au dessus de ceux du commun, se contentent de suivre ces régles, & croient avoir avancé beaucoup : en effet c'est beaucoup ; mais ceux qui excellent dans le coup d'œil, qui l'ont fin & prompt, vont fort au-delà ; ils s'apperçoivent bientôt, par les observations qu'ils font sur la nature des lieux, qu'il faut qu'une arme soit soutenue par l'autre. Mais comme cela doit être par tout, & dans toute sorte de terrains, nous nous réservons de le démontrer dans le cours de cet ouvrage. Revenons à notre sujet.

Ce seroit peu, & ne faire les choses qu'à demi, que de s'en tenir à ce que je viens de dire. On doit se retirer dans sa tente, méditer très-profondément sur ce qu'on aura remarqué, l'accompagner de réfléxions, former un projet & un ordre de bataille selon la nature du terrain. C'est la premiére journée ; on ne s'instruit pas moins à la seconde ; on monte à cheval pour reconnoître le païs jusqu'aux grandes gardes ; on s'informe des noms des villages, des hameaux & des maisons ; on remarque les chemins, les ruisseaux, les bois, les marais, les hauteurs ; enfin on ne laisse rien échaper, & l'on médite



PLAN DE DEUX ARMÉES EN BATAILLE



ƆUR L'INTELLIGENCE DU COUP D'ŒIL .

fur tout ce qui peut être favorable ou désavantageux à l'ennemi, s'il marchoit à nous, ou si l'on avoit quelque dessein d'aller à lui, ou si l'on n'auroit pas mieux fait de se poster ailleurs que dans l'endroit que l'on a choisi; ce qui n'est pas difficile à remarquer : car il y a qnelquefois certains camps, où l'on va plutôt par coutume que par raison, parce qu'un grand Capitaine les aura occupez, sans sçavoir que ce qui étoit bon de son tems ne vaudra rien dans un autre.

La Flandre est aujourd'hui toute changée, le païs est si couvert qu'il ne différe en rien de la Lombardie & du Mantouan, & je suis persuadé qu'à la premiére guerre la cavalerie sera d'un beaucoup moindre usage que l'infanterie : cela n'empêchera pas d'en lever beaucoup, & d'en inonder le païs sans aucune nécessité. On ne trouve pas toujours des Turennes qui se contentent de peu.

Les fourrages forment beaucoup le coup d'œil, & l'affinent extrêmement : on ne doit pas en manquer un seul; comme on va plus avant du côté de l'ennemi, lorsqu'on fourrage devant soi, on voit tout le païs qui est entre nous & lui. Si l'armée décampe, & se met en pleine marche, on doit alors éxaminer l'ordre des colonnes, le païs qu'elles traversent, & l'espace à peu près qu'il y a de l'une à l'autre. On se demande alors, si l'ennemi par une marche secrette & accélérée venoit tout d'un coup tomber sur la tête de notre marche, quel parti prendroit notre Général, ou quelle résolution prendrois-je moi-même si j'étois à sa place? Voilà une colonne de cavalerie engagée dans un païs brouillé & parsemé de défilez, où elle ne sçauroit agir. Si l'ennemi lui opposoit de l'infanterie, que ferois-je? Comment m'y prendrois-je pour la retirer d'un tel coupe-gorge, & d'un pas si dangereux, pour la transporter d'un lieu en un autre, où elle pût être de quelque usage?

De l'autre côté je m'apperçois qu'une colonne d'infanterie marche tranquillement à travers la plaine, où elle aura peut-être en tête une partie de la cavalerie ennemie; ce n'est peut-être pas la faute du Général que les choses arrivent de la sorte, parce que le païs change à tout moment. Peut-être feroit-on mieux dans les marches de partager les deux armes dans les colonnes, c'est-à-dire qu'on devroit mêler l'infanterie avec la cavalerie; en sorte que l'une ne marchât jamais sans l'appui de l'autre, pour être préparé à tout événement: cela me semble dans les régles. Sans cette précaution tout est perdu. Si l'ennemi profite d'une marche pour engager une affaire, on est d'autant plus surpris que ces sortes d'entreprises sont très-rares & toujours sûres. Il faut se ranger, se mettre en bataille dans ces cas inopinez; la situation des lieux doit me régler, dira cet Officier appliqué & méditatif, cette situation est maîtresse de l'ordre pour placer chaque arme au terrain qui lui convient. Comment s'y prendre, puisque la cavalerie se trouve embarquée dans un terrain qui n'est propre qu'à l'infanterie? Comment faire? C'est ce que nous ne dirons pas ici : mais dans le cours de cet ouvrage, où l'on verra par quels moiens & par quelle méthode un Général d'armée pourra se tirer d'intrigue en pareille occasion. Voilà un grand sujet de se former le coup d'œil; mais comme je veux couler cette matiére à fond, nous ne prétendons pas en demeurer là : car on n'est pas toujours à la guerre, & on ne la fait pas toujours : s'il falloit l'attendre pour se former dans l'art de voir en guerrier, à peine trois

ou quatre campagnes suffiroient-elles.

J'ai dit que la chasse étoit un bon moien pour se former le coup d'œil; mais tout le monde n'est pas agité de cette passion, quelque noble & honnête qu'elle soit. Les voiages peuvent nous être à peu près de la même utilité. Je n'en ai pas fait un que je n'aie mis à profit, soit par coutume, soit par inclination au métier. On soupçonnera peut-être que c'étoit aussi pour trouver la fortune. Mais non, jamais je ne l'ai cherchée. Quelquefois elle s'est présentée sur ma route; mais comme elle n'étoit pas d'humeur à marcher de compagnie avec l'honneur, la franchise, la probité, & quelques autres vertus militaires que je méne assez volontiers avec moi, je l'ai envoiée porter ses faveurs à d'autres, qui moins difficiles s'en sont accommodez aux conditions qu'elle a voulu, & j'ai continué mon chemin, ne pensant qu'au coup d'œil dont est question.

Lors donc que l'on est en voiage, on examine en marchant tout le païs qui se trouve à portée de la vûe, toute la ligne du terrain le plus éloigné, comme toute l'étendue de celui où nous sommes. On campe par imagination une armée sur le terrain qui se découvre le plus devant nous, & que nous voions en face. On en considére les avantages & les défauts, on voit ce qui peut être favorable à la cavalerie, ce qui est propre à l'infanterie; je fais la même chose dans le païs qui est en deçà, je forme imaginairement les deux ordres de bataille, & imaginairement je mets en œuvre tout ce que je sçai de tactique & de ruses de guerre. Par cette méthode je me perfectionne le coup d'œil, je me rends le païs familier, & je me fortifie dans l'art de saisir promptement les avantages des lieux, ou ce qui peut y être désavantageux; outre que j'avance en connoissances & en sçavoir, & que je passe mon tems sans aucun ennui, en satisfaisant ma passion. Passons maintenant aux observations sur la défensive & sur l'offensive, par rapport à la guerre d'Eryce.

§. V.

Qu'une guerre de défensive ne peut être estimée, si l'offensive ne s'y trouve souvent mêlée.

On voit souvent des Généraux à la tête d'une armée formidable, & d'une telle disproportion de forces avec celles de l'ennemi, qu'on diroit qu'elle le va engloutir, & lui faire son épitaphe, & cependant on passe toute une campagne, & souvent plusieurs de suite, sans rien faire, sans avancer d'un pas, quoique la valeur soit égale des deux côtez. Les Anciens & les Modernes nous fournissent une infinité de ces sortes d'éxemples. D'où vient cela? C'est que l'un, bien que plus foible, est plus habile & plus rusé que l'autre. Mais cette inégalité de forces ne devroit-elle pas produire quelque chose de plus que ce que l'on voit? Est-ce toujours un Agésilas, un Aléxandre, qui d'une hardiesse inconcevable en apparence, attaquent un grand Empire, chacun à la tête d'une petite armée contre un nombre innombrable de Perses efféminez? Non, je ne suppose pas un tel contraste, où il n'y a ni instruction ni profit pour les gens de guerre, je suppose tout le contraire dans ce que je vais traiter: deux nations belliqueuses, un Amilcar contre un Consul Romain, tous les deux hardis, braves, entendus & déterminez, dont l'un habile plie sous un plus habile. On alléguera qu'une grande armée contre une autre beaucoup moindre, mais favorisée de l'avantage des lieux,

ne pourra rien, parce qu'en comparant la foible avec la forte il y aura équilibre dans toutes les deux. Voici donc ce que nous avons pensé là-dessus, ou ce que les faits, que notre Auteur rapporte en grand nombre, & ce que notre propre expérience nous ont appris.

Un Général d'armée, consommé dans la science de la guerre, hardi, entreprenant, fin, rusé, sage, d'un grand sens, & d'un coup d'œil admirable, tel enfin que Barcas, se trouvant réduit à vingt mille hommes contre soixante mille d'une valeur égale, n'a garde d'agir offensivement, & haut à la main, en pleine campagne, la partie ne seroit pas tenable : quoique Mr de Turenne nous ait fait voir le contraire au combat de Moltzeim, & en bien d'autres occasions; mais comme ce grand Capitaine étoit un de ces génies extraordinaires, que la nature ne produit que lorsqu'elle veut signaler tout son pouvoir, nous nous bornons aux hommes moins rares. Céder toujours le terrain pour éviter un engagement, ce n'est pas entendre la guerre. Couvrir un certain païs qu'il nous est important de conserver, & abandonner l'autre qui nous l'est moins, & qui réduit l'ennemi à fort peu de chose, c'est beaucoup contre des forces devant lesquelles tout autre n'oseroit se montrer; mais un grand Capitaine va plus loin, il conserve le tout, il couvre ses places, il empêche que l'ennemi n'attente sur aucune, il le tient perpétuellement en cervelle, & sur une ligne de frontiére toujours paralléle, sans qu'il puisse en outrepasser les bornes, & s'ouvrir un passage dans le païs. C'est ce qu'on ne voit pas fort communément, & c'est ce qu'on ne remarque pas même dans Fabius Maximus, qu'on appelloit par dérision le pédant d'Annibal; non sans quelque fondement, puisque celui-ci l'aiant toujours en queue, n'en étoit pas pour cela moins heureux dans ses entreprises, & il ne paroît pas que le Romain l'ait jamais arrêté dans aucun endroit : il n'étoit tout au plus qu'incommode.

Il s'agit donc d'occuper des postes avantageux dans une défensive. Or on ne les rencontre pas toujours dans les païs ouverts & coupez; mais on les trouve dans ceux de montagnes, & tels que celui où les Romains & les Carthaginois se campérent. Dans ces sortes de guerres, comme dans presque toutes les autres, la péle & la pioche sont la ressource des foibles, ou de ceux qui ne veulent rien hazarder. Ce sont les seules armes avec lesquelles l'on se défend, & les plus salutaires pour empêcher l'effet des autres. L'on se retranche & l'on se met en état de ne rien craindre d'un coup de main. S'il n'y avoit que cela à faire, le Général d'intelligence courte en feroit bien tout autant que le plus habile; mais il y a bien au-delà.

La science des postes est une des plus grandes parties d'un Chef d'armée, & peut-être la moins connue. Le Général Staremberg nous a fait voir admirablement qu'il la possédoit dans toute son étendue. Se terrer dans un camp, & s'y enfoncer jusqu'aux oreilles comme une taupe, sans penser à rien au-delà du poste que l'on occupe, c'est être taupe, & rien davantage : si le poste n'est pas important, ou s'il peut être tourné par des revers qui ne sont que trop ordinaires dans les païs de montagnes, il est très-désagréable de se voir laissé là par l'ennemi, & très-honteux de s'y être fié. Il faut donc que celui qui s'établit dans ces sortes d'endroits, puisse communiquer d'une vallée à l'autre, & former une bonne ligne

de communication, & l'étendre aussi loin qu'il peut. Car si l'ennemi court & longe sa parallèle pour tâcher de pénétrer l'autre, il faut que celui qui lui est opposé se mette en état de courir & de longer la sienne, de lui faire face, & d'arriver aux autres postes fort peu avant son ennemi, qui pourroit bien lui donner le change par une contre-marche. Il faut une vigilance extraordinaire, & une connoissance parfaite du païs que l'on défend, pour en empêcher l'entrée, & disputer le terrain contre un ennemi plus fort, qui n'a garde de perdre aucun tems; il est pourtant bon de rendre tout à fait inutile sa vigilance, comme fit le Consul Romain contre Amilcar, qui faillit à lui faire perdre patience.

Ces deux habiles Généraux avoient chacun un avantage qui les dispensoit des inquiétudes ordinaires à ceux qui peuvent être tournez. Ils ne pouvoient agir que par une tête; car bien que Polybe ne le dise pas, il est aisé de le comprendre par leurs manœuvres & par leur conduite; ce qui est fâcheux à celui qui veut pénétrer & passer outre, & qui ne le peut que par le front qu'on lui oppose. Cela paroît dans la façon de faire la guerre du Carthaginois, qui n'étoit pas toujours la même, & qu'il changeoit selon les occasions; le Consul ne varioit pas moins la sienne, s'il falloit attaquer ou se défendre. Toute cette guerre se passa de la sorte, en attaques & en défenses réciproques; mais Barcas, plus que l'autre, fit voir par sa conduite, qu'un Capitaine excellent attend bien moins les occasions qu'il ne les fait naître dans un païs difficile & scabreux, qui prête à la ruse & à l'artifice, & qui nous fournit mille moiens de changer une défensive craintive en apparence, pour endormir l'ennemi, qui se néglige par une vaine confiance, en une offensive audacieuse & ouverte, & de revenir ensuite à l'autre, si le succès n'a pas répondu à nos espérances.

Un Général qui a en tête un ennemi qui l'arrête dans ses desseins, doit en tenter de nouveaux, & même de ceux qui paroissent insurmontables; parce qu'en agissant, on découvre des expédiens qui demeureroient toujours inconnus, si l'on restoit sans rien tenter & sans rien faire. Barcas se conduisit selon ce principe pendant toute cette guerre d'Eryce, cela est assez ordinaire dans un païs de postes & de chicanes, entre deux Généraux habiles & éclairez.

Nous prions le lecteur de faire attention à ce passage de notre Auteur, qui nous semble remarquable, & où il fait la description du païs où les deux armées campérent. *On ne peut approcher de cette montagne*, dit-il, *que par trois endroits, dont deux sont du côté de la mer, & tous les trois fort difficiles: il falloit qu'Amilcar fût aussi intrépide qu'il l'étoit pour venir se camper dans ce dernier.* Celui-ci étoit donc le plus difficile & le plus désavantageux; mais Polybe pense-t-il bien à ce qu'il dit? N'étoit-ce pas celui qu'il falloit qu'il prît nécessairement? Pouvoit-il, sans une très-grande imprudence, & sans folie, se camper du côté de la terre, puisqu'il ne pouvoit tirer ses vivres que de celui de la mer? Il falloit se conserver Eryce & son port (2), ce parti étoit donc le plus sage & le plus prudent.

Notre Auteur ne nous explique pas la situation des deux camps ennemis, & les postes qu'on occupoit de part & d'autre. Il ne faut pas douter un seul instant que les Carthaginois ne campassent entre la montagne & la mer, où ils assirent leur

camp (3), & où ils se fortifiérent contre les Romains (4), & par cette position ils couvroient Eryce; mais ce n'est pas là où je veux aller : d'où vient qu'il regarde cette résolution de Barcas, comme celle d'un homme qui passe les bornes d'une intrépidité réglée, d'un homme qui hazarde tout & met tout en risque ? Il dit deux ou trois pages après, que les forces des deux partis étoient égales. Or un Général qui entre dans une guerre contre un ennemi qui lui oppose des forces égales aux siennes, n'est pas plus intrépide que l'autre qui lui résiste. Il marche à lui & se campe tout auprès : cela marque seulement un homme de courage. Le Consul Romain en avoit-il moins, s'il l'attend dans son poste, & n'en branle pas ? Je vois bien ce que l'Auteur entend sans nous le dire, quoique deux lignes eussent suffi pour cela. Il tire l'intrépidité d'Amilcar du désavantage de son poste, & de ce qu'il a osé porter la guerre dans un païs très-avantageux aux Romains, & engagé une infinité de combats contre une armée égale à la sienne, mais plus forte par la situation des lieux, & au voisinage d'une autre, d'où le Consul pouvoit tirer une infinité de secours; au lieu que Barcas n'en recevoit qu'avec peine de la mer, & que le salut ou la perte de son armée dépendoit des forces navales des Carthaginois : car dès qu'ils eurent été battus sur mer, il se vit bloqué par la flote Romaine, réduit dans la nécessité de toutes choses, & contraint de faire la paix. Voilà le sujet du terme d'intrépide qu'on peut accorder au Général Carthaginois, avec beaucoup de raison & de justice.

L'avantage du poste d'une armée sur l'autre, quoique toutes les deux soient égales en nombre de troupes, fait donc une très-grande disproportion. Il est aussi hors de doute qu'un Général, très-supérieur à son ennemi, mais mal habile, est plus foible que l'autre qui lui opposera, je ne dis pas un plus grand courage, car je le suppose égal, mais l'expérience & l'habileté.

Peut-être que Barcas eût pû choisir un poste plus avantageux en se campant du côté de la terre, mais il se fût trop éloigné de la mer & du port, qu'il lui importoit de couvrir. Pour se l'assurer, il falloit qu'il établît son camp de telle sorte qu'il fît front aux Romains, & qu'il conservât ses derriéres dans un païs tout ennemi, où il n'avoit aucune place, & dont la seule qui restoit aux Carthaginois en Sicile, étoit investie & assiégée par une puissante armée.

§. VI.

Quels étoient les desseins de Barcas dans cette guerre d'Eryce. Que les païs de montagnes & de défilez, où l'on ne peut donner que par une tête, sont les plus favorables pour tirer la guerre en longueur.

La négligence du Consul Romain fit la gloire du Général Carthaginois; car s'étant rendu maître d'Eryce par insulte ou par surprise, il remarqua que le païs aux environs étoit très-commode pour le dessein qui lui vint en tête de secourir Lilybée, ou que s'il tentoit inutilement de le mettre à fin, il tireroit du moins la guerre en longueur, & retarderoit la prise de la place. Pour réussir dans une entreprise de cette importance, il jugea qu'il falloit s'approcher à une très-petite distance du camp des Romains avantageusement postez, quoiqu'il s'apperçût qu'il ne seroit pas si à son aise dans celui qu'il vouloit occuper. Il suppléa à ce défaut par de bons retranchemens dont il se cou-

vrit, & ne craignant rien pour ses derriéres, il mit toute son attention à ce qu'il pouvoit craindre sans cesse de la hardiesse & de l'audace du Consul, qui s'augmentoit par le voisinage de l'armée campée devant Lilybée. Il se détermina donc à cette grande entreprise, se souciant peu de risquer son armée dans un tems & dans une situation, où peu s'en falloit que Carthage n'eût plus rien à perdre en Sicile; au lieu qu'il y avoit beaucoup à espérer du tems & de l'occasion: outre que les avantages que Carthalon venoit de remporter par la défaite des deux flotes Romaines, l'animoient à un dessein si hardi, dont le succès n'étoit pas sans fondement. Il suffit de tenter d'abord quelque action d'éclat, elle nous méne quelquefois à l'éxécution de plusieurs autres qui naissent de la première; sans compter qu'on reconnoît alors l'esprit & le caractére du Général que l'on a en tête, & que l'on agit selon cette connoissance, ce qui n'est pas un petit avantage. Car il est des Généraux d'armées comme des Auteurs. On juge du génie, des mœurs, des inclinations, du sçavoir, ou de l'ignorance de ceux-ci par leurs écrits, & d'un Général par ses actions. Une campagne suffit à un Antagoniste habile & clairvoiant, pour discerner le bon du mauvais. On juge s'il est brave & hardi par ce qu'on voit qu'il peut faire, & qu'il fait effectivement; s'il est lâche, par ce qu'il craint d'entreprendre; s'il est habile & courageux, par les desseins qu'il éxécute, par la résistance à ceux que l'on tente sur lui, par son attention à se prévaloir des fautes de son ennemi, par sa vigilance à prendre les devans pour s'empêcher d'être surpris; s'il est négligent & paresseux, par les avantages qu'il laisse prendre sur lui, ou qu'il manque lui-même de gagner faute d'exactitude & de diligence; s'il a le coup d'œil, par la situation des postes qu'il cherche & qu'il occupe; s'il est hardi & audacieux, par la difficulté des entreprises dont il se charge, & dont il vient à bout; s'il est téméraire, par son opiniâtreté à vouloir forcer les obstacles les plus insurmontables.

On peut reconnoître par l'idée que l'Auteur nous fournit de la guerre d'Eryce, & par ce qu'il nous apprend, environ quatre ans après, de celle des rebelles d'Afrique, qu'Amilcar fut un des plus grands Capitaines de l'antiquité; car s'il a suivi la même méthode dans celle-ci que dans l'autre, se peut-il rien voir, ni rien imaginer de plus merveilleux & de plus achevé dans la science des armes? Ce qu'il y a de bien surprenant, c'est qu'aucun de nos Auteurs militaires, pas même le Prince Henri de Rohan & Montécuculi, tous les deux très-profonds, très-habiles & très-grands Capitaines, n'ait fait mention des actions de cet homme célébre; à peine leur est-il connu, & je doute qu'il l'ait jamais été aux autres. Grand sujet d'étonnement encore, qu'aucun ne se soit encore avisé de nous donner du moins une idée de cette espéce de guerre, qui consiste dans les postes & dans les chicanes, & qui est peut-être la seule dans l'art militaire qui fasse mieux connoître le mérite & le courage d'un Général d'armée. Les deux que je viens de nommer, l'ont cependant pratiquée eux-mêmes: mais il s'en faut bien qu'ils l'aient suivie & poussée aussi loin que cet habile Carthaginois. Ce n'est pourtant pas qu'ils n'aient eu des Antagonistes dignes d'eux. Au moins le dernier n'a pas lieu de se plaindre à cet égard. Jamais Général n'a été plus privilégié de ce côté-là. Comme il

doit

doit à M. de Turenne les progrès qu'il a faits dans la ſcience de la guerre, il lui doit auſſi toute ſa gloire. Car ce qui nous illuſtre, ce qui fait paroître tout notre ſçavoir, c'eſt lorſque nous avons en tête des Généraux d'une intelligence, ſinon égale à la nôtre, du moins qui en approche de fort près; à plus forte raiſon lorſque l'on a un Turenne.

Il eſt aiſé de reconnoître que le Carthaginois l'emportoit ſur le Romain en ſtratagêmes, en ſcience & en expérience: celui-ci ſe trouvoit ſupérieur par le voiſinage de l'armée de Lilybée, & par les avantages des poſtes qu'il occupoit; l'autre malgré cela le roula de tant de ſortes de maniéres, & avec un tel art, qu'il le réduiſit à l'extrémité. Je ne ſçai ſi l'on peut excuſer la négligence & le peu de prévoiance du Général Romain, qui occupoit nonſeulement le haut de la montagne (5), d'où l'on pouvoit découvrir toute la campagne aux environs, & voir tout ce qui ſe paſſoit dans le camp Carthaginois; mais encore la ville (6), qui étoit ſituée ſur la pente de la montagne, où le Conſul avoit ſa droite, & qui lioit la communication avec les troupes qui étoient poſtées ſur le ſommet; ce qui formoit une ligne depuis la mer juſqu'à la cime de la montagne. Tout cela tenoit Barcas dans une perpétuelle inquiétude, & dans cette attention incommode que donnent la crainte & la néceſſité d'être perpétuellement ſur ſes gardes, ne pouvant tenter que par une tête, comme nous l'avons déja remarqué, & ne voiant aucun jour ni la moindre apparence d'entreprendre ſur ceux qui étoient plantez ſur le ſommet du mont, à cauſe de ſon aſſiette avantageuſe, quoiqu'il fût le ſujet du poſte & du campement de Barcas; il reconnut bientôt l'impoſſibilité de s'en rendre le maître, & d'en gagner la croupe, tant que les Romains communiqueroient par la ville, qu'ils avoient à leur droite. Il vit bien que s'il pouvoit s'en ſaiſir, il ſeroit peut-être en état de couper les vivres à ceux d'en haut, & de reſſerrer ceux d'en bas à leur flanc droit, tandis qu'il les tiendroit en reſpect ſur tout leur front, de leur ôter par là tout deſſein ſur ſon camp, & peut-être d'obliger le Conſul, par la priſe de la ville, à quitter partie, à lui abandonner le païs, & à joindre l'armée du ſiége. S'il eût réuſſi dans cette entrepriſe, il coupoit la gorge à ceux qui étoient au camp de Lilybée, en leur rompant la communication du païs, & des villes d'où ils recevoient leurs vivres. Ce deſſein étoit véritablement grand, & d'un guerrier de ſa force, & d'autant plus admirable, que les Romains n'avoient plus d'autre reſſource pour ſubſiſter que celle de la mer. Pour peu que Carthage augmentât ſes forces navales, il étoit moralement impoſſible que l'armée du ſiége pût éviter ſa ruine, que par deux actions générales, l'une de mer & l'autre de terre, dont le ſuccès étoit très-incertain & très-douteux. Encore une fois, je ne vois rien de plus grand & de mieux penſé que ce que cet excellent Chef de guerre s'étoit réſolu de faire. Peu s'en fallut qu'il ne réuſſit: en effet il ſurprit la ville qui étoit ſur la pente de la montagne, mais inutilement tenta-t-il d'en gagner le faîte, & encore plus inutilement le camp du Conſul, qui avoit ajouté ſans doute à l'avantage de la ſituation tout ce que l'art lui pût ſuggérer d'obſtacles & de chicanes, pour ſe mettre à couvert d'une attaque dans les formes.

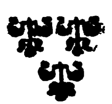
La conduite des Romains eſt bien moins digne des éloges des connoiſſeurs, autant qu'il eſt permis d'en

juger par ce que l'Auteur nous en dit, que celle des Carthaginois; car ceux-ci n'oubliérent rien de ce qu'on pouvoit humainement pratiquer dans un dessein si grand & si profond. Ils méritoient de réussir par la hardiesse, le courage, la prudence & la grandeur des vûes de leur Général. On verra, dans nos Observations sur la guerre contre les soldats revoltez d'Afrique, ce que c'étoit que cet homme, dont le génie pour ce qui regarde les grandes comme les moindres parties de la guerre, (si l'on peut dire qu'il y en ait de médiocres dans une science qui va toute au grand & au beau,) étoit au-dessus de tout ce que l'on peut imaginer. Jamais Capitaine ne l'a surpassé dans la science des postes, & dans cette sorte de défensive simulée & trompeuse, qui tourne tout d'un coup à une offensive ouverte & audacieuse. Fin, rusé & couvert, d'une patience & d'une constance extraordinaire dans les entreprises les plus difficiles, jamais il ne se rebutoit, quelque mauvais train que prissent d'abord les affaires: allant toujours à son but, se contentant d'en changer les routes, & d'y aller par des détours, s'il ne le pouvoit de droit front. Sur tout adroit à saisir les instans précieux, ces momens favorables de la guerre, qui vont d'un rapide surprenant, si le Général n'a l'œil assez vif & assez fin pour les remarquer, & les prendre comme on dit entre bond & volée.

Il paroît par ce que nous sçavons de sa conduite dans les deux guerres dont notre Auteur fait la description, que l'éxercice ordinaire de son esprit étoit de bien connoître la situation des lieux, & d'en remarquer les endroits propres à se poster avantageusement: nul Général de l'antiquité ne l'a égalé dans ce talent admirable, & dans celui de rétablir les affaires que les autres regardent comme désespérées. Il pénétroit avec une vivacité étonnante dans les desseins des autres, & dans ce qu'ils pouvoient ou devoient faire. Sa prévoiance & sa vigilance n'étoient jamais surprises.

Ce que je trouve de plus admirable en lui, & qu'on voit rarement dans les autres, c'est qu'il n'entreprenoit jamais rien qu'il n'eût auparavant éxaminé s'il seroit avantageux à sa patrie, se souciant fort peu de la gloire d'un combat, s'il ne le menoit à ce but. Il comptoit très-peu sur le nombre de ses ennemis. Sa capacité lui tenoit lieu de tout. Très-expert & très-adroit dans l'art de discipliner & de former une excellente milice, de l'aguerrir & de l'endurcir dans les travaux de la guerre, quand il se vit dénué de soldats après la révolte de l'armée d'Eryce, qu'il avoit dressée lui-même, & dans la fâcheuse nécessité d'en former une nouvelle composée de Citoiens de Carthage, il en prit un si grand soin qu'il la rendit capable de résister contre les rebelles, & de les battre par la suite. Voit-on beaucoup de Généraux douez de talens si rares & si extraordinaires?

Le portrait que je fais ici n'est certainement pas tiré de ma tête, selon la louable coutume des Auteurs qui se mêlent d'en faire, mais uniquement de ses actions. Pour ce qui regarde ses qualitez morales, il seroit superflu d'en parler; c'est au lecteur à les remarquer: j'aurois trop à faire, & cela n'appartient pas à mon sujet.





2..La Ville et le Port d'Eryce. 4..Camp des Romains.
3..Camp des Carthaginois. 5..Montagne d'Eryce.

CAMPEMENS DES ROMAINS ET



T DES CARTHAGINOIS À ERYCE.

6... La Ville à mi-côte dont les Romains furent d'abord les Maîtres.

§. VII.

Que rien ne marque davantage l'insuffisance & le peu de hardiesse d'un Général d'armée, que de ne pas profiter des avantages & des chicanes qui s'offrent sans cesse dans les païs de montagnes difficiles & scabreuses.

Un habile Chef d'armée, qui fait la guerre dans un païs de montagnes, comme dans les Alpes, les Pirenées, & dans un païs, comme par exemple la Provence & le Vivarais, peut s'établir par tout où il met le pied, en assûrant ses derriéres, & en se rendant maître des défilez, des passages des montagnes, & des hauteurs qui dominent sur l'ennemi; ou pour s'empêcher d'en être dominé, en poussant des postes vers lui à mesure qu'on avance: tout cela produit une infinité d'actions capables de déconcerter l'assaillant, ou celui qui tâche de lui résister, & de l'empêcher de pénétrer dans un païs en forçant ces passages. Ces sortes de guerres sont difficiles & sçavantes. On ne s'en tire pas avec honneur, si l'on n'a une connoissance parfaite des lieux, & de tous les retours & les revers des montagnes. Mais pour les connoître, & en sçavoir tout le fin, on ne doit pas s'en fier à une carte, ou aux yeux d'autrui, c'est à la vérité quelque chose; mais de régler l'état de la guerre sur ce que nous apprenons des gens du païs, ou sur une carte, sans le reconnoître nous-mêmes, c'est ne rien faire. D'ailleurs a-t-on vû des cartes éxactes, où les montagnes, les vallées & les passages soient marquez? Je n'en ai jamais vû de telles entre les mains des Généraux. J'ai éxaminé celles du Roi, qui ne sont pas meilleures; on doit s'en prendre à la paresse & à la négligence, pour ne pas dire pis, de ceux qui les lévent. D'ailleurs la plûpart n'étant pas gens de guerre, ils ne voient pas l'importance de lever les montagnes en plan, ou comme on dit à vûe d'oiseau, & d'accompagner de mémoires instructifs tout ce qu'on remarque dans les différentes situations du païs; ce qui vaut plus que toutes les cartes du monde.

Ceux qui sont chargez de lever un païs, se contentent de marquer la position des lieux, sans s'embarasser du reste; ils négligent l'essentiel, & nous donnent la bagatelle. La nouvelle carte des Pirenées, dont la Cour a retiré toutes les épreuves; & dont on fait un mistére, n'est rien moins que cela, & ne vaut ni plus ni moins que celles de M. de l'Isle, puisque les vallées & les pas des montagnes n'y sont pas marquez. On y dessine des montagnes imaginaires, pour faire voir qu'il y en a; & si l'on prend la peine d'éxaminer l'échelle, on trouvera une plaine d'une lieue, & même de deux, entre deux montagnes, lorsqu'on ne remarque aucune plaine sur les lieux. Je ne vois rien de plus pitoiable que ces cartes, & que ceux qui se mêlent de les lever sur de tels principes. Pour couper court à la digression, qui n'est pas peu importante, & revenir à notre sujet, je dis qu'un Général qui veut régler l'état de la guerre, ou son projet de campagne sur le systême d'Amilcar, doit se porter sur la frontiére de la Province menacée. Supposons la Provence. La campagne de 1707. & la conduite que nous avons tenue pour sa défense, comme celle de l'armée des alliez contre la France, sont des choses sur lesquelles peu de gens ont réfléchi: le récit de cette campagne, & les fautes des deux partis, nous serviront de texte pour traiter cette matiére, que nous accompagnerons d'observations & de remarques qui renfermeront le principe & la mé-

thode, sans qu'il y paroisse.

Nous étions très-bien informez que le dessein des alliez contre la France étoit d'entrer en Provence, & d'en faire la conquête. L'événement démentit les nouvelles; mais dans le fond ce dessein ne fut jamais chimérique. Le Marquis de Goesbriand le rendit tel par sa valeur & par sa conduite, & les ennemis par leurs fautes. Quelles furent donc les mesures que l'on prit pour rendre cette grande entreprise des alliez inutile & sans effet? Presque aucune de celles qu'on auroit dû prendre: qu'il nous soit permis de lâcher ce mot, pour exciter ceux qui liront ces observations à chercher ces mesures, & à les apprendre à nos neveux: sans cela ceux qui viendront après eux, doivent s'attendre à voir, sinon un événement tout semblable, du moins un même dessein d'entreprendre la conquête de cette Province. Si cela n'arrive dans vingt, dans cinquante ans, il pourra arriver dans un siécle, plutôt ou plus tard. Il faut que cela arrive, nous pouvons hardiment hazarder cette prophétie sans passer pour faux Prophéte. *La raison* de cela *n'est pas difficile à trouver*, dit l'Abbé de S. Réal, *c'est qu'il est impossible que des machines qui ont des ressorts semblables ne se remuent de la même façon.* C'est encore la pensée de Machiavel dans ses Discours politiques. Quelle instruction ceux, qui dans ce tems-là gouverneront l'Etat, ne trouveront-ils pas ici? Ils apprendront ce qu'il faudra faire par ce qu'on ne fit pas; & si nos ennemis font alors ce qu'ils auroient dû faire un siécle auparavant, ils nous fourniront les moiens & la conduite qu'il faut observer pour rendre leurs efforts inutiles, & les tourner à leur honte.

J'ai dit plus haut que l'on ne prit aucunes mesures pour la défense de cette Province menacée; les Généraux qui y devoient commander en prirent encore moins, quoiqu'ils se trouvassent sur les lieux. Leur négligence sur ce point est à peine concevable, & c'est une espéce de miracle que nos ennemis aient agi si fort de travers dans cette entreprise. Je prens ce sujet, comme je l'ai déja dit, pour traiter de la guerre mêlée d'offensive & de défensive.

Nous n'avons aucune frontiére qui couvre la Provence du côté du Comté de Nice. Il n'y a que la riviére du Var, qui n'est pas quelque chose de fort redoutable; on y envoia un grand corps de troupes commandé par Sailli, Lieutenant Général, pour en défendre le passage. A peine les ennemis parurent-ils sur les bords de cette riviére, que ce Général ne la crut pas une assez forte barriére pour y planter le piquet contre une grande armée, qui pouvoit la traverser à gué, & sur un grand front. Avouons-le franchement, il faut qu'on eût pris cette riviére pour tout autre qu'elle n'étoit, & qu'on eût encore ignoré que la mer vers son embouchure avoit assez de fond, pour que la flote des alliez pût prendre des revers sur les troupes qu'on avoit envoiées pour défendre la riviére, quand même elle n'eût pas été guéable par tout. A cette faute les Généraux en ajoutérent encore une autre. Ce fut de ne se pas donner la peine de la reconnoître eux-mêmes. Sailli fut donc obligé de se retirer au plus vîte. Il ne manqua pas de faire grand bruit de cette nouvelle; & après la retraite des dix mille de Xenophon, il n'en connoissoit point de plus mémorable, quoiqu'il ne fût suivi de personne. Il eut grand soin d'écrire à la Cour tout le détail de ses ma-

nœuvres ; mais les lettres du Maréchal de Tessé, & des Officiers particuliers, lui rabattirent beaucoup sa vanité, & l'on se moqua à la Cour de cette retraite imaginaire, comme on avoit déja fait à l'armée. Cependant une lettre que cet Officier Général écrivoit au Marquis de Goesbriand, qui couroit en hâte à Toulon avec un grand corps de troupes, & qu'il reçut dans sa marche, eût fait rebrousser tout autre que lui, s'il y eût ajouté foi ; car il lui mandoit qu'il n'arriveroit pas à tems pour défendre la ligne qu'on avoit tiré de la ville à la montagne, & qu'il avoit les ennemis sur les bras. Le Marquis de Goesbriand ne tint aucun compte de cette missive, il l'envoia au Maréchal de Tessé, & lui mandoit en stile laconique : Je connois l'homme, & je marche droit à Toulon, assûré que l'ennemi n'y arrivera pas sitôt : comptez là-dessus. Il pensa juste, & fit fort bien d'aller toujours son train : M. de Sailli arriva sans être suivi, l'ennemi étant encore à plus de trois marches de lui ; de sorte qu'on eut le tems de perfectionner la ligne, & de l'attendre de pied ferme, & de bonne grace.

Dès qu'on s'est résolu de défendre une riviére, il faut l'avoir reconnue : on en retranche après cela les bords, on rompt les guez, & après cela on s'y porte avec tout ce que l'on a de forces pour en disputer le passage ; car il y a toujours de la honte, & l'on risque sa réputation lorsqu'on est obligé de se retirer. En effet M. de Sailli n'avoit pas assez de monde pour tenir bon sur une riviére presque sans eau. Ces sortes de fautes sont d'autant plus grandes, qu'elles tirent à des conséquences fâcheuses. Quelque petite que soit une manœuvre retrograde, il est certain que rien ne fait plus d'impression dans l'esprit du soldat, & ne lui abat davantage le cœur & la volonté, outre qu'il perd la confiance qu'il peut avoir en son Général, dont il connoit très-bien les sottises, même les moins à portée des esprits-corps, & celle-ci étoit des plus grossiéres.

Il faut opter dans les affaires importantes de la guerre, un simple effort ne suffit pas, & l'on ne doit jamais s'approcher de l'ennemi, dans le passage d'une riviére, que l'on peut traverser sur un grand front, qu'on ne soit en état de lui tenir tête & de le combattre en deçà. Il falloit donc s'y transporter avec toutes ses forces. Ce parti étoit le plus sûr, le plus honorable, le plus digne d'un homme de courage, & d'un génie un peu au dessus du commun. Au défaut de celui-là, qui nous parut peut-être plus praticable, on pouvoit recourir à un autre.

On se souviendra de ce que j'ai déja dit, que dans les païs qui forment de profondes vallées, des pas de montagnes, & des défilez, où peu de monde suffit pour les garder, on abandonne les plus aisez pour prendre les plus difficiles : on les rencontre à chaque pas qu'on fait en arriére, tout dépend de la connoissance du païs ; l'on se poste en ces endroits, & l'on s'y fortifie : ce n'est pas assez, il faut établir une ligne de communication pour parer à tous les mouvemens de l'ennemi : cela ne suffit pas, on doit avancer des postes sur lui, les fortifier & les soutenir de l'un à l'autre jusqu'à l'armée, l'arrêter & le chicaner à chaque pas qu'il fait, armer les gens du païs, les distribuer par petits corps, & les répandre par tout, l'envelopper de toutes parts, le resserrer à ses flancs, gagner ses derriéres, tomber sur ses convois, l'inquiéter dans sa marche,

enfin le harceller sans aucun relâche. Ce que je dis ici est une chose si aisée dans un païs comme la Provence: que si l'on eût permis aux païsans de prendre les armes pendant la campagne dont je parle, je ne vois pas comment l'ennemi eût pû avancer jusqu'à Toulon, ou comment il s'y fût pris pour faire retraite; je ne le vois pas, & je ne crois pas qu'on puisse se l'imaginer dans ce qui me reste à dire de cette campagne.

Voilà en peu de mots ce qui concerne les dehors de la ligne qu'on eût pû former, si l'ennemi se fût jetté dans les montagnes, pour gagner les revers de Toulon, & mettre hors de mesure le Marquis de Goesbriand. A l'égard du dedans de cette ligne, c'étoit l'affaire capitale du Général, & un très-grand sujet de méditation, de soin, de travail & de vigilance, & dont le succès dépendoit uniquement de la connoissance des lieux. Nous ne nous embarquerons pas pour le coup dans cette affaire, parce que ce n'est pas ici le lieu, puisque les ennemis ne prirent pas le parti de se jetter au travers des montagnes. Leur dessein étoit le siége de Toulon, dont la prise leur ouvroit la conquête de toute la Province. Jamais armée n'eût couru un plus grand risque de périr, si nous eussions connu nos avantages. Après le passage du Var les ennemis tirérent droit à Toulon pour en former le siége. Quels obstacles! quelles chicanes ne pouvoit-on pas opposer à leurs desseins? elles sont en foule. Le retranchement que l'on tira depuis la ville jusqu'à la montagne, sauva la Provence. L'ennemi ne pouvoit former son siége, s'il ne le forçoit auparavant. Le Marquis de Goesbriand, qui fut détaché avec un grand corps de troupes pour le défendre, s'ennuiant du peu de vigueur des ennemis, & trouvant que le repos dans un Général est mille fois pire que l'oisiveté, imagina une sortie, & l'éxécuta avec tant de courage, de sagesse & de conduite, que je ne vois rien de mieux pensé & de plus heureusement entrepris. Il chassa les ennemis de tous ses postes: & cela fut poussé si avant, qu'ils furent obligez de lever honteusement le siége, & de faire retraite. Qu'est-ce que le gros de notre armée faisoit en ce tems-là? Chacun le sçait: voici ce qu'elle auroit dû faire selon moi.

Je n'entre pas dans les raisons qu'on eut d'empêcher les païsans de prendre les armes, elles me sont tout à fait inconnues: je laisse à de plus habiles à les deviner, aussi-bien que celles d'abandonner la Provence, & de se couvrir de la Durance; tout cela passe la portée de mon esprit. Il est certain que si l'on eût lâché la bride aux gens de la campagne, tous les éperons du monde n'eussent servi de rien à nos ennemis. Qui nous empêchoit d'envoier quinze mille hommes, & autant de païsans, occuper le bois de l'Estrilles, & d'y prévenir cette armée, qui se retiroit en hâte? Nulle puissance n'étoit capable de nous forcer dans ce poste, deux heures de travail eussent suffi pour nous mettre en état de ne rien craindre, en faisant un abattis d'arbres depuis la mer jusqu'à la montagne. Que ne tiroit-on ensuite un bon retranchement derriére, si on l'eût jugé à propos, quoique l'abattis valût infiniment plus? Ceux de la flote auroient-ils été assez hardis pour faire une décente, ou prendre des revers comme ils avoient fait au Var? Cette pensée ne peut venir à l'esprit; nous aurions garni la côte d'une armée de païsans. Je demande par où l'armée de terre se seroit retirée? Sois

unique ressource étoit dans sa flote, s'y fût-elle embarquée à différentes reprises ? Quelles mesures n'auroit-il pas fallu prendre ? Outre que ce n'eût pas été une petite affaire, elle en eût eu une autre bien plus fâcheuse; elle se fût trouvée en tête les troupes du retranchement, le Marquis de Goesbriand à dos, le Maréchal de Tessé sur les hauteurs des montagnes que l'ennemi avoit sur son flanc droit, & peut-être plus de trente mille païsans, plus mauvais que les troupes réglées. Tout cela se donnoit la main; qui nous empêchoit alors de faire un bon coup, & d'enveloper les ennemis de toutes parts ? Tout cela saute aux yeux des moins clairvoians. J'avois cette campagne sur le cœur.

Je trouvai l'occasion quelques années après d'en raisonner avec feu le Maréchal de Tessé, il me fit l'honneur de me dire que les ordres de la Cour n'étoient pas toujours conformes aux intentions des Généraux. Que diriez-vous, dit-il, du Ministre qui me mandoit de tenir la défensive sans rien hazarder, & de laisser aux mouches à détruire cette armée, comme si nous eussions fait un traité de ligue offensive & défensive avec ces filles de l'air. D'ailleurs, continua-t-il, mon dessein étoit de chasser l'ennemi, & de l'expulser de la Provence. Il s'en retire, la prudence dans ce cas-là demandoit que je me contentasse d'avoir rempli mon dessein & les ordres de la Cour, qui m'avoit donné des menotes, & que la maxime de Scipion aiant été tout aussitôt alléguée, qu'il faut faire un pont d'or à l'ennemi qui se retire, il s'en étoit tenu là, n'osant enfraindre les ordres qu'il avoit. Voilà qui est le mieux du monde. Cet excès de prudence, qui ne venoit pas de lui, ne fut pas du goût de bien des gens. Il est bon d'avoir de la prudence, & de ne rien mettre au hazard que le moins qu'on peut; mais la prudence elle-même veut qu'on profite des occasions que la fortune nous présente. Si on les laisse échaper, c'est une très-grande imprudence. Il me vient une réflexion sur ces ordres de la Cour, qui empêchent un Général de profiter des occasions : je ne veux pas la remettre à une autre fois, de peur de l'oublier.

La déférence qu'un Général d'armée est obligé d'avoir pour les volontez du Prince, ne doit pas lui lier les mains & le pouvoir de faire un bon coup qui paroît infaillible & décisif. Cette volonté, toute souveraine qu'elle est, dépend des circonstances & des conjonctures que toute la prudence humaine ne peut prévoir : les vents sur la mer; le tems, les lieux & les occasions sur la terre, se moquent des résolutions du Cabinet; enfin une obéïssance trop scrupuleuse qui fait perdre un bon moment, est un respect fort mal entendu. Je voudrois me souvenir de l'Auteur qui a dit tout cela, je lui en ferois volontiers honneur; ce pourroit être Montagne. Revenons à notre sujet.

La fin de cette campagne fut plus heureuse aux ennemis; car bien qu'ils eussent le double de chemin à faire, & même au-delà pour entrer dans les valées, où nous avions peu de troupes, & entreprendre sur quelqu'une de nos places, ils ne laissérent pas que d'y arriver quelques jours avant le Maréchal de Tessé, à qui il importoit si fort de les prévenir. Suze leur tenoit plus au cœur qu'aucune autre comme étant un poste de grande importance, sçachant d'ailleurs que l'homme qui étoit dedans étoit d'une constitution plus propre à amasser de l'argent que de s'acquérir de la gloire par une défense honorable, ce qui augmentoit leur en-

vie d'en faire le siége ; mais pour réussir il falloit donner le change par quelque faux mouvement à l'Officier Général qu'on avoit laissé dans ces valées pour y commander, ce qui ne leur parut pas impossible. Ils marchérent dans cette intention. Ils eurent d'abord le bonheur de prévenir l'armée qui leur avoit fait tête en Provence, & fait lever le siége de Toulon ; je dis bonheur, parce que ce fut bien moins par l'effet de plusieurs marches forcées que par notre négligence & notre lenteur, qui parut d'autant moins concevable, que nous pouvions arriver avant eux sans nous trop presser. Si l'on m'en demandoit la raison, on m'embarasseroit fort. Je n'ai jamais pû la sçavoir, & je suis là-dessus dans une ignorance très-crasse. Qui fouilleroit dans les papiers du Maréchal la trouveroit peut-être, & comprendroit aisément qu'il eût marché plus vîte s'il eût été le maître. En attendant cette découverte historique, qu'il me soit permis de dire que les lents & les engourdis à la guerre auront aussi peu de part à la gloire de ce monde, que les tiédes à celle du Ciel.

Cette marche pesante du Maréchal ne fut pourtant pas la cause du siége & de la perte de Suze, on doit l'attribuer toute entiére à celui qui commandoit dans les valées. Je parle ici en homme qui a vû, & non sur ce que je puis avoir appris des autres ; il avoit assez de troupes pour réduire l'ennemi à l'absurde : mais aiant dégarni le poste important du Pas de l'Ane, qui couvroit Suze, pour courir au secours de la Pérouse, qui étoit un rien, & de nulle conséquence, sans prendre garde que c'étoit un piége que l'ennemi lui tendoit, où malheureusement il se laissa prendre ; & pendant qu'on l'amusoit en cet endroit-là, M. le Prince Eugéne lui déroba une marche avec un grand corps de l'armée de M. de Savoie. Il fit une si grande diligence, qu'il arriva devant Suze lorsqu'on s'y attendoit le moins.

Il falloit attaquer le Pas de l'Ane & le prendre ; ce qui ne fût pas difficile : celui qui y commandoit homme de courage, mais vieux, décrepit, tombant en ruine d'esprit & de corps, se trouva hors d'état d'agir, ce qui fut un malheur. A son défaut un autre se chargea de cette besogne, homme célébre par sa lâcheté à la défense de la citadelle de Modéne, qui capitula par le conseil d'un Commissaire de guerre qui trembloit de peur, & à l'insçû de sa garnison : ce fut donc cet homme qui défendit ce poste avec le même courage & la même conduite qu'il avoit fait paroître à Modéne, c'est-à-dire avec toute l'ignorance & la honte possible.

Fin du premier Tome.

TABLE DES CHAPITRES ET OBSERVATIONS

Contenus dans ce premier Tome.

APPROBATION.

J'AI lû par Ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, la *Traduction de Polybe par Dom Vincent Thuillier, Bénédictin de la Congrégation de Saint Maur, avec les Commentaires & Dissertations de M. le Chevalier Folard*; & je crois que le Public équitable verra avec plaisir les recherches & les découvertes qui y sont répandues sur la Tactique des Anciens & sur la Science militaire, sans qu'il fasse un crime à l'Auteur de ces Commentaires de la vivacité & de la sincérité de son stile. A Paris ce 17 Février 1727. *Signé*, LANCELOT.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS par la grace de Dieu Roi de France & de Navarre : A nos Amez & Féaux Conseillers les Gens tenant nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, Salut. Notre cher & bien Amé le Sieur CHARLES FOLARD, Chevalier, Mestre de Camp

d'Infanterie à la suite du Régiment de Picardie ; Nous a fait remontrer qu'il souhaiteroit faire imprimer & donner au Public un Ouvrage qui a pour titre : *Histoire de Polybe nouvellement traduite du Grec, avec un Commentaire, des Remarques, des Notes critiques & politiques*, s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilége sur ce nécessaires, offrant pour cet effet de le faire imprimer en bon papier & en beaux caractéres, suivant la feuille imprimée & attachée pour modéle sous le contrescel des présentes. A ces Causes, voulant traiter favorablement ledit Sieur Exposant, & lui marquer l'entiére satisfaction que nous avons de ses services ; Nous lui avons permis & permettons par ces présentes de faire imprimer ledit Ouvrage ci-dessus spécifié en un ou plusieurs volumes, conjointement ou séparément, & autant de fois que bon lui semblera, sur papier & caractéres conformes à ladite feuille imprimée & attachée sous notredit contrescel, & de le faire vendre & débiter par tout notre Roiaume pendant le tems de vingt années consécutives, à compter du jour de la date desdites présentes. Faisons défenses à toutes sortes de personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangére dans aucun lieu de notre obéissance ; comme aussi à tous Libraires, Imprimeurs & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter, ni contrefaire ledit Ouvrage ci-dessus exposé en tout ni en partie, ni d'en faire aucuns extraits sous quelque prétexte que ce soit, d'augmentation, correction, changement de titre ou autrement, sans la permission expresse & par écrit dudit Sieur Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui ; à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de quinze cens livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel Dieu de Paris, l'autre tiers audit Sieur Exposant, & de tous dépens, dommages & interêts : à la charge que ces présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris dans trois mois de la date d'icelles ; que l'impression de cet Ouvrage sera faite dans notre Roiaume & non ailleurs, & que l'Impétrant se conformera en tout aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10. Avril 1725. & qu'avant que de l'exposer en vente le Manuscrit ou Imprimé qui aura servi de copie à l'impression dudit Livre, sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & Féal Chevalier Garde des Sceaux de France, le Sieur Fleuriau d'Armenonville, Commandeur de nos Ordres ; & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothéque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notredit très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France, le Sieur Fleuriau d'Armenonville, Commandeur de nos Ordres, le tout à peine de nullité des présentes ; du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Sieur Exposant ou ses aians Cause pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie desdites présentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Livre, soit tenue pour dûement signifiée, & qu'aux Copies collationnées par l'un de nos Amez & Féaux Conseillers Secretaires, foi soit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent de faire pour l'exécution d'icelles tous Actes réquis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant Clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires. Car tel est notre plaisir. Donné à Paris le vingtiéme jour du mois de Mars, l'an de grace mil sept cens vingt-sept, & de notre Régne le douziéme. Par le Roi en son Conseil, DE SAINT HILAIRE.

Régistré sur le Registre VI. de la Chambre Roiale & Syndicale de la Librairie & Imprimerie de Paris n. 607. fol. 487. conformément au Réglement de 1723. qui fait défenses à toutes personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, autres que les Libraires & Imprimeurs, de vendre, débiter, & faire afficher aucuns Livres pour les vendre en leurs noms, soit qu'ils s'en disent les Auteurs ou autrement, & à la charge de fournir les Exemplaires prescrits par l'Article CVIII. du même Réglement. A Paris le premier Avril mil sept cens vingt-sept. Signé BRUNET, Syndic.

J'ai cédé le droit du présent Privilége à Messieurs Pierre Gandouin, Julien-Michel Gandouin, Pierre Giffart, & Nicolas-Pierre Armand, tous Libraires à Paris, moiennant l'accord fait entre nous. Fait à Paris ce 27 Avril 1727. *Signé*, le Chevalier de FOLARD.

Régistré sur le Registre VI. de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris page 512. conformément aux Réglemens, & notamment à l'Arrêt du Conseil du 13 Août 1703. A Paris le deuxiéme Mai mil sept cens vingt-sept. Signé, BRUNET, Syndic.

FAUTES A CORRIGER.

PAge 3. *dans la Note*, *ligne* 17. son Histoire de la Ligurie, *lisez* son Histoire, de la Ligurie.

P. 7. *dans le titre*, Syracusiens, *lisez* Syracusains.

P. 13. *l.* 10. à la solde, *lisez* à sa solde.

P. 19. *l.* 21. dont on ne peut, *lis.* dont on peut.

P. 27. *col.* 1. *l.* 7. nous avons, fait. *lisez* nous avons fait.

P. 33. *col.* 2. *l.* 44. de cet humeur. *lisez* de cette humeur.

P. 35. l'Italie subjugée, *lisez* subjuguée.

Ibid. *l.* 26. nous finiront, *lis.* nous finirons.

P. 39. *l.* 4 & 5. ordirement, *lisez* ordinairement.

P. 43. *l.* 17. derriére eux, *lisez* derriére elles.

P. 58. *col.* 2. *l.* 38. de ce qui, *lisez* de ce qu'il.

P. 59. *col.* 2. *l.* 40. des suite, *lis.* des suites.

P. 65. *col.* 2. *l.* 43. & qu'elle ne lui parut que hardie, ne dépendre, *lisez* qu'elle ne lui parut que hardie, & ne dépendre.

P. 90. *col.* 1. *l.* 2. Arrian, *lisez* Arrien.

P. 131. *col.* 2. *l.* 12. Nasseau, *lisez* Nassau.

P. 136. *col.* 1. *l.* 24. l'hyberbole, *lisez* l'hyperbole.

P. 142. *col.* 2. *l.* 44. portée du fusil, *lisez* portée du canon.

P. 156. *l.* 5. *du texte*, versé au métier, *lisez* versé dans le métier.

P. 157. *col.* 1. *l.* 15. Agesilaus, *lisez* Agesilas.

P. 158. *l.* 37. à la solde, *lisez* mercénaires.

P. 182. *c.* 2. *l.* 37. sa force, *lisez* la force.

P. 191. *col.* 1. *l.* 6. ses trois premiers, *lisez* ses deux premiers.

P. 197. *l.* 4. les ouvrages se poussoient, *lisez* les ouvrages s'avançoient.

P. 200. *l.* 22. s'étoient proposez, *lisez* s'étoient proposé.

P. 206. *dans la note*, *col.* 3. *l.* 4. qui la perdent, *lisez* qui perdent une bataille.

P. 207. *dans la note*, *col.* 2. *l.* 2. n'avoit pas seulement fait difficulté, *lisez* non seulement n'avoit pas fait difficulté.

P. 208. *l.* 35. de ce qui se passa, *effacez* de ce.

P. 218. & 219. Toute la note doit être renvoiée à la page 186.

P. 233. *l.* 4. Luctatius, *lisez par tout* Lutatius.

P. 240. *col.* 1. *l.* 5. Cineas, *lisez* Nicias.

P. 241. *col.* 1. *l.* 44. Grces, *lisez* Grecs.

P. 243. *col.* 2. *l.* 23. qu'il y avoit d'ailleurs la conséquence, *lisez* d'ailleurs la conséquence qu'il y avoit.

P. 295. *ligne dern.* progieux, *lisez* prodigieux.

P. xxxiv *lig.* 13. *du Traité de la Colonne*, épointé, *ajoutez* par la pointe qui attaque.

De l'Imprimerie de J. B. LAMESLE, rue de la Vieille Bouclerie près le Pont S. Michel, à la Minerve, 1727.

Lucb





